N

J. AMPÈRE

HEURES
DE POÉSIE

N

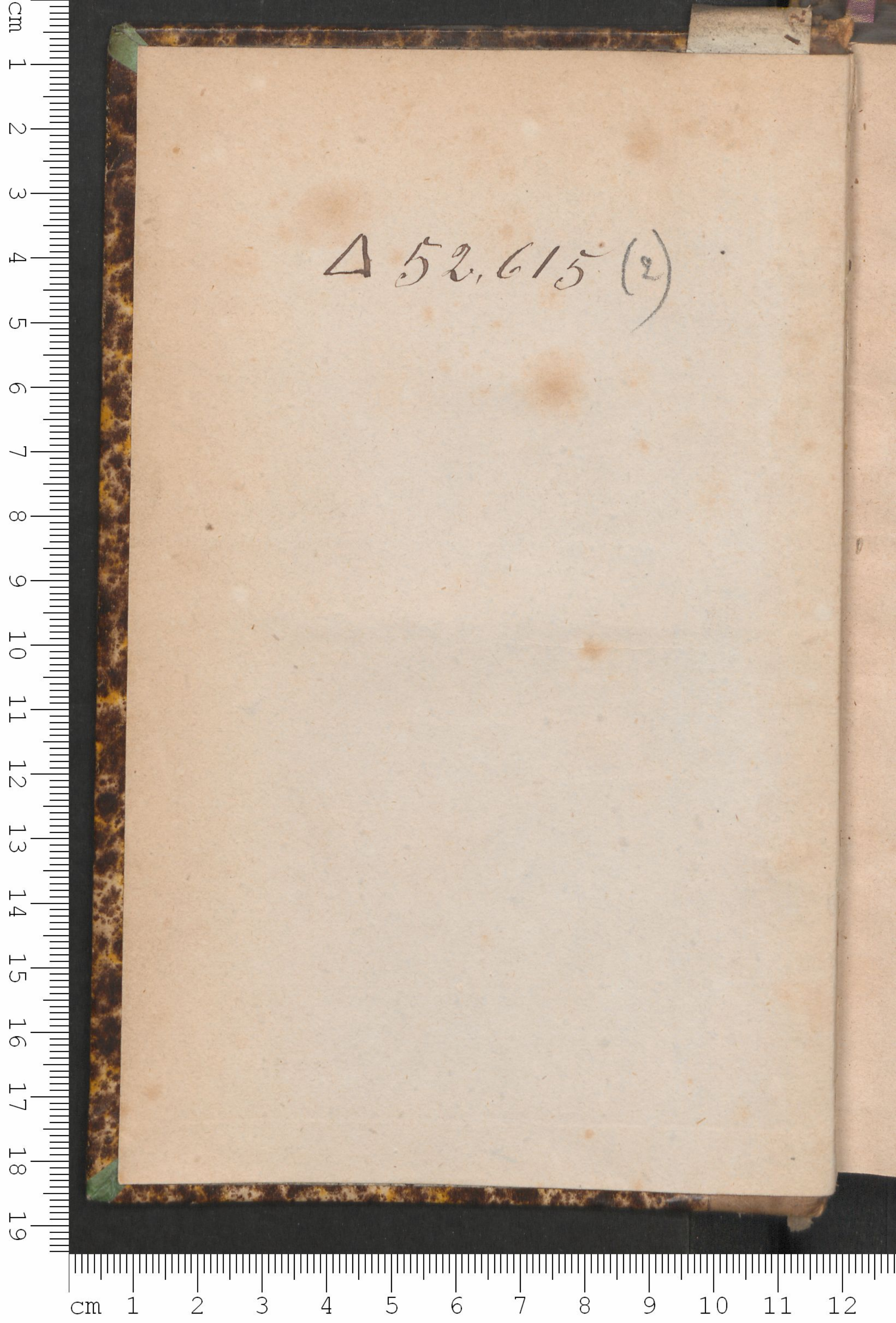
2

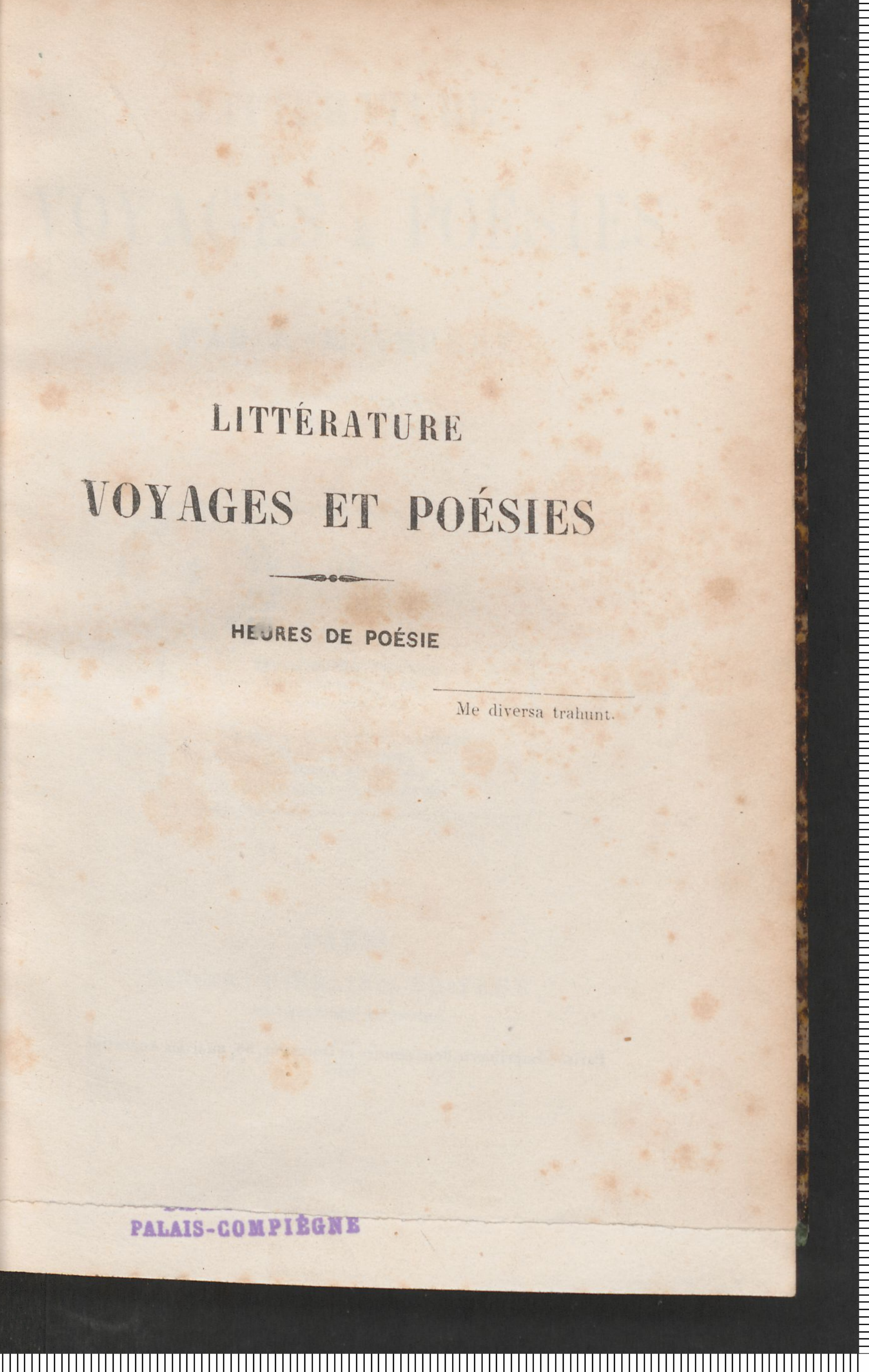





3 vol. in 12





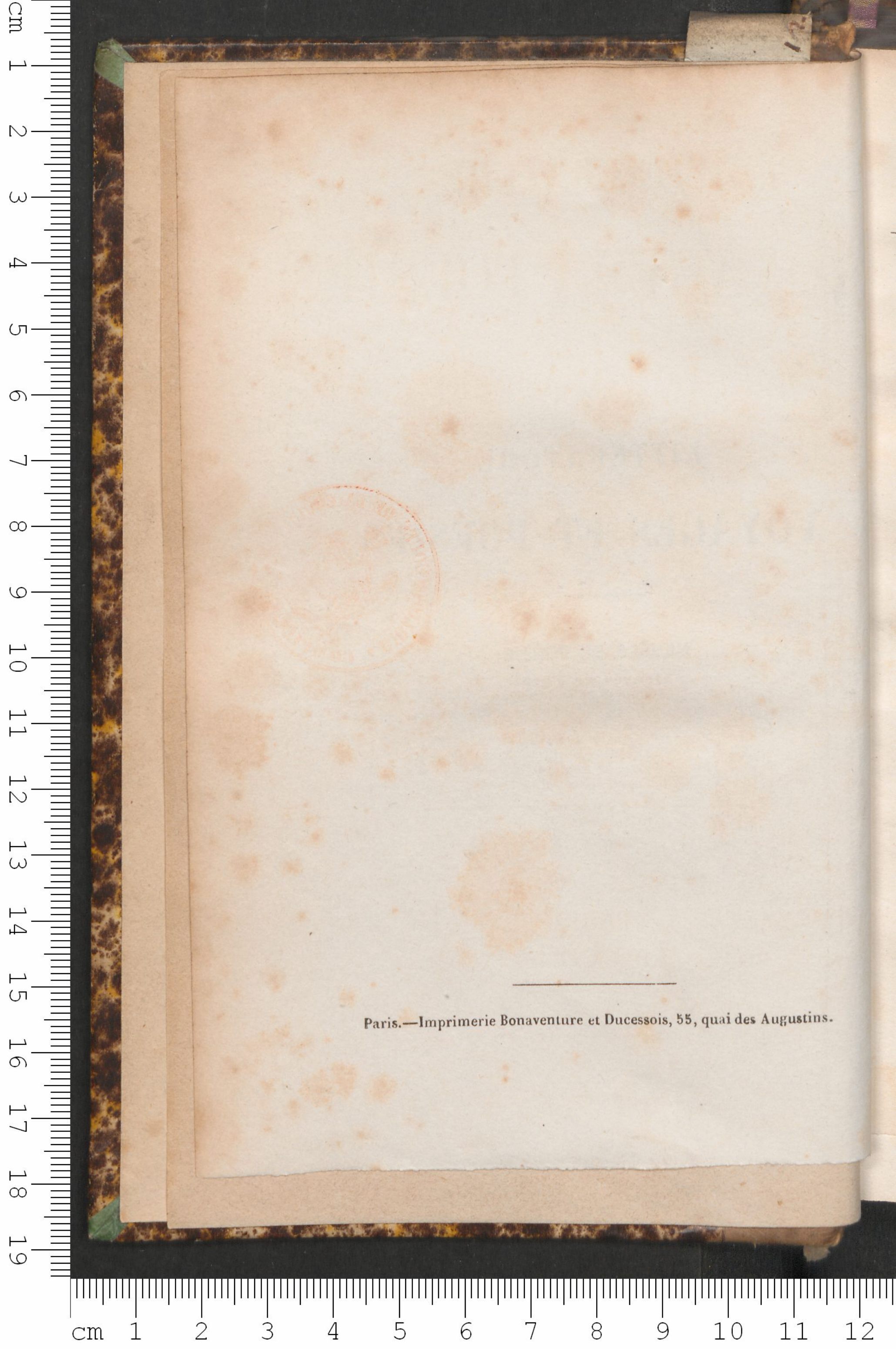


LITTÉRATURE

VOYAGES ET POÉSIES

HEURES DE POÉSIE

Me diversa trahunt.



Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.



LITTÉRATURE VOYAGES & POÉSIES

PAR J.-J. AMPÈRE

de l'Académie française
et de l'Académie des Inscriptions

Nouvelle édition.

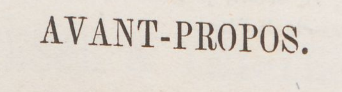
II

Heures de Poésie.
Jeunesse et Tristesse.
Contemplations.
Italie.
La Grèce ancienne et Moderne.
Orient.—France.
Écosse et Angleterre.
Allemagne.—Scandinavie.

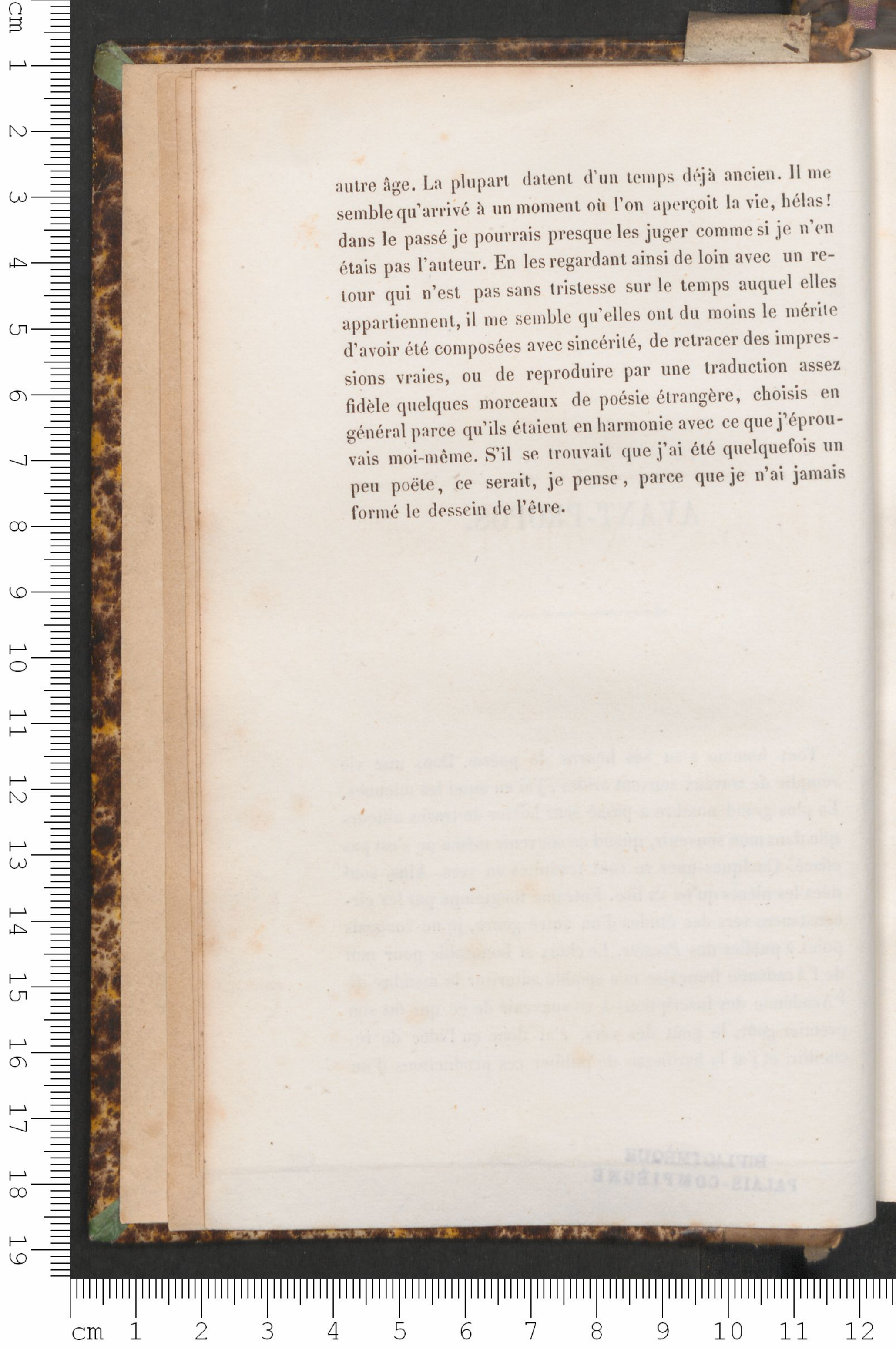
PARIS
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
35, quai des Augustins.

1853

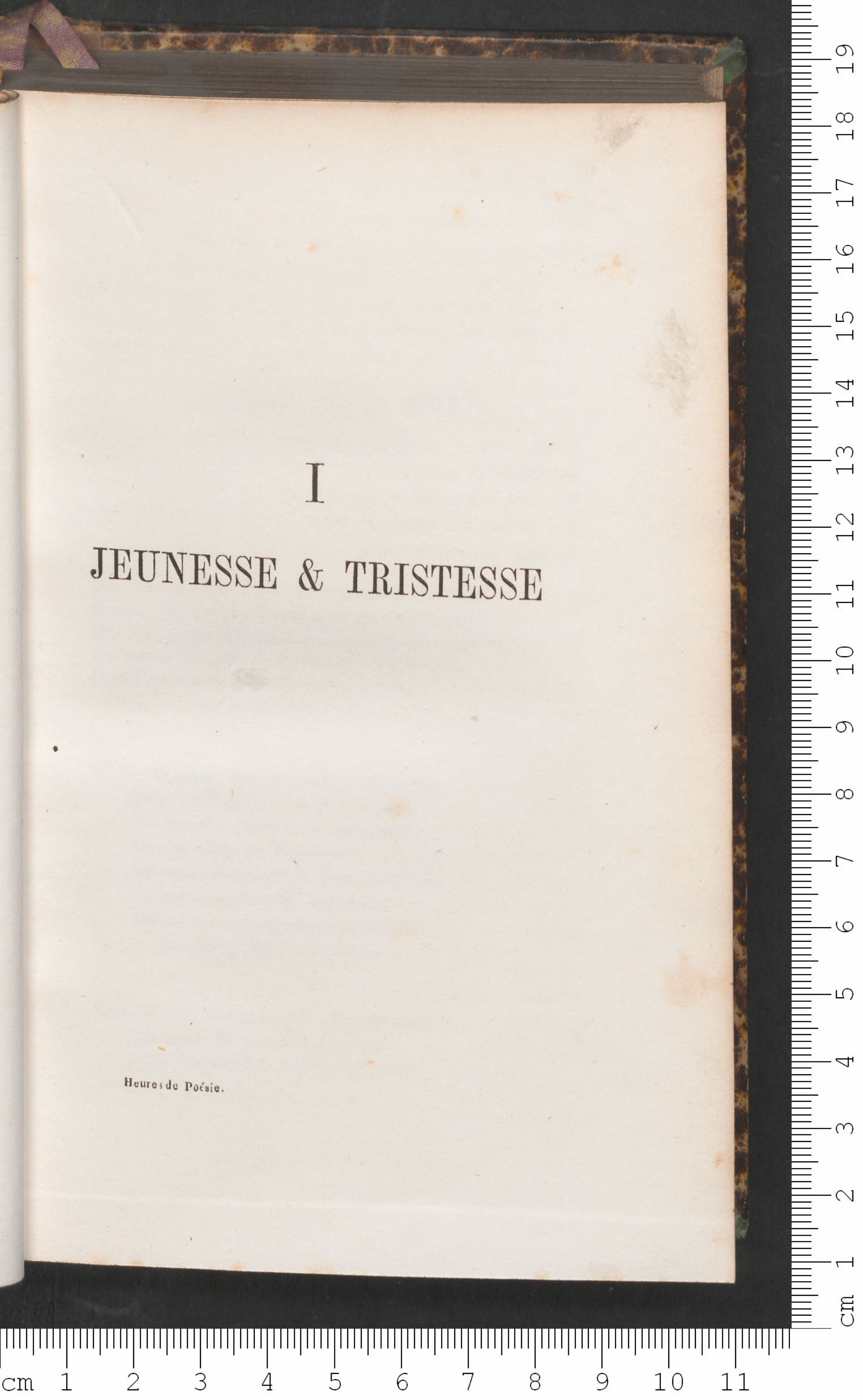
AVANT-PROPOS.



Tout homme a eu ses heures de poésie. Dans une vie remplie de travaux souvent arides, j'ai eu aussi les miennes. Le plus grand nombre a passé sans laisser de traces ailleurs que dans mon souvenir, quand ce souvenir même ne s'est pas effacé. Quelques-unes se sont traduites en vers. Ainsi sont nées les pièces qu'on va lire. Entraîné longtemps par les circonstances vers des études d'un autre genre, je ne songeais point à publier des *Poésies*. Le choix si honorable pour moi de l'Académie française m'a semblé autoriser le membre de l'Académie des Inscriptions à se souvenir de ce qui fut son premier goût, le goût des vers. J'ai donc eu l'idée de recueillir, et j'ai la hardiesse de publier ces productions d'un

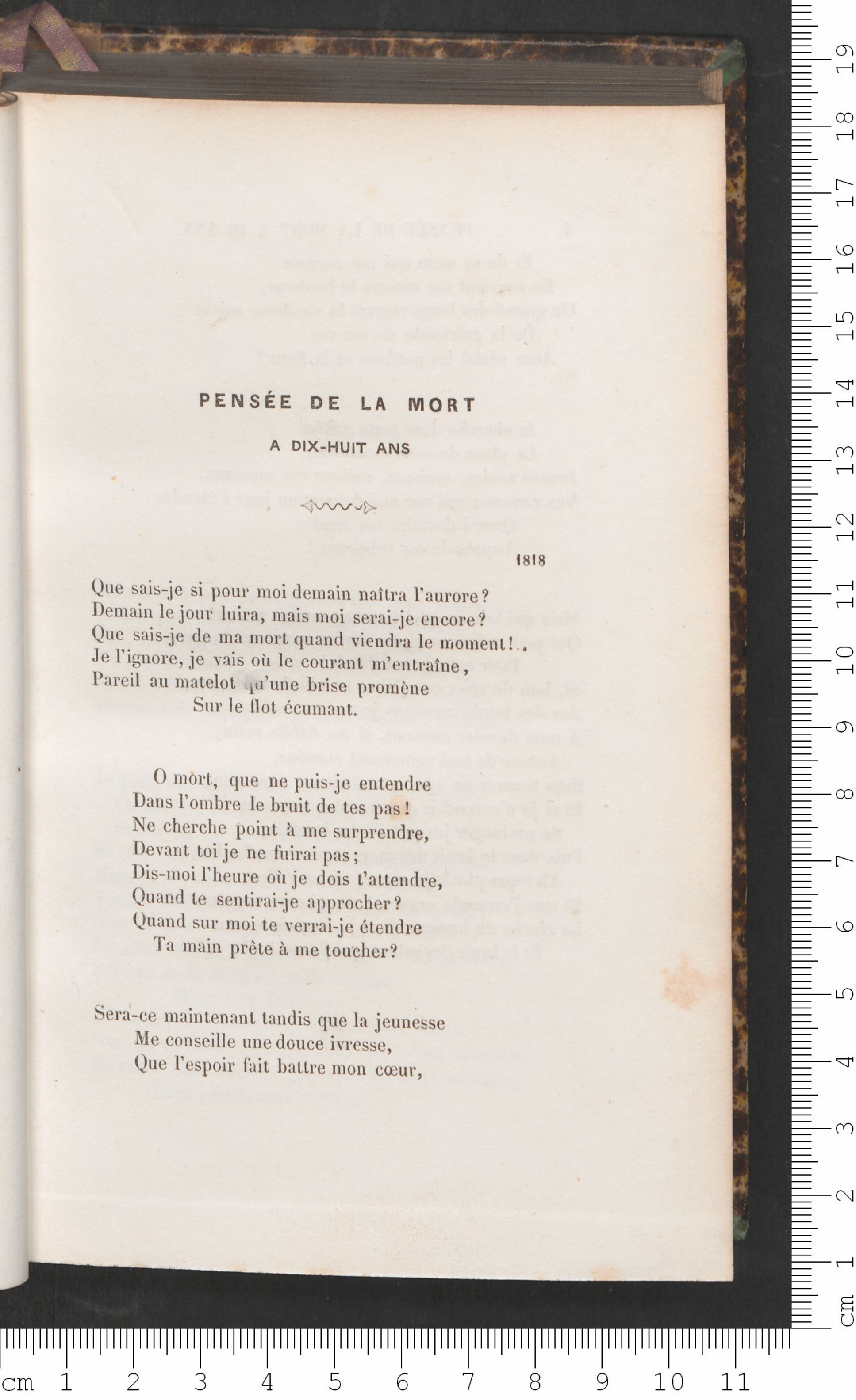


autre âge. La plupart datent d'un temps déjà ancien. Il me semble qu'arrivé à un moment où l'on aperçoit la vie, hélas! dans le passé je pourrais presque les juger comme si je n'en étais pas l'auteur. En les regardant ainsi de loin avec un retour qui n'est pas sans tristesse sur le temps auquel elles appartiennent, il me semble qu'elles ont du moins le mérite d'avoir été composées avec sincérité, de retracer des impressions vraies, ou de reproduire par une traduction assez fidèle quelques morceaux de poésie étrangère, choisis en général parce qu'ils étaient en harmonie avec ce que j'éprouvais moi-même. S'il se trouvait que j'ai été quelquefois un peu poëte, ce serait, je pense, parce que je n'ai jamais formé le dessein de l'être.



I

JEUNESSE & TRISTESSE



PENSÉE DE LA MORT

A DIX-HUIT ANS

1818

Que sais-je si pour moi demain naîtra l'aurore?
Demain le jour luira, mais moi serai-je encore?
Que sais-je de ma mort quand viendra le moment!..
Je l'ignore, je vais où le courant m'entraîne,
Pareil au matelot qu'une brise promène
Sur le flot écumant.

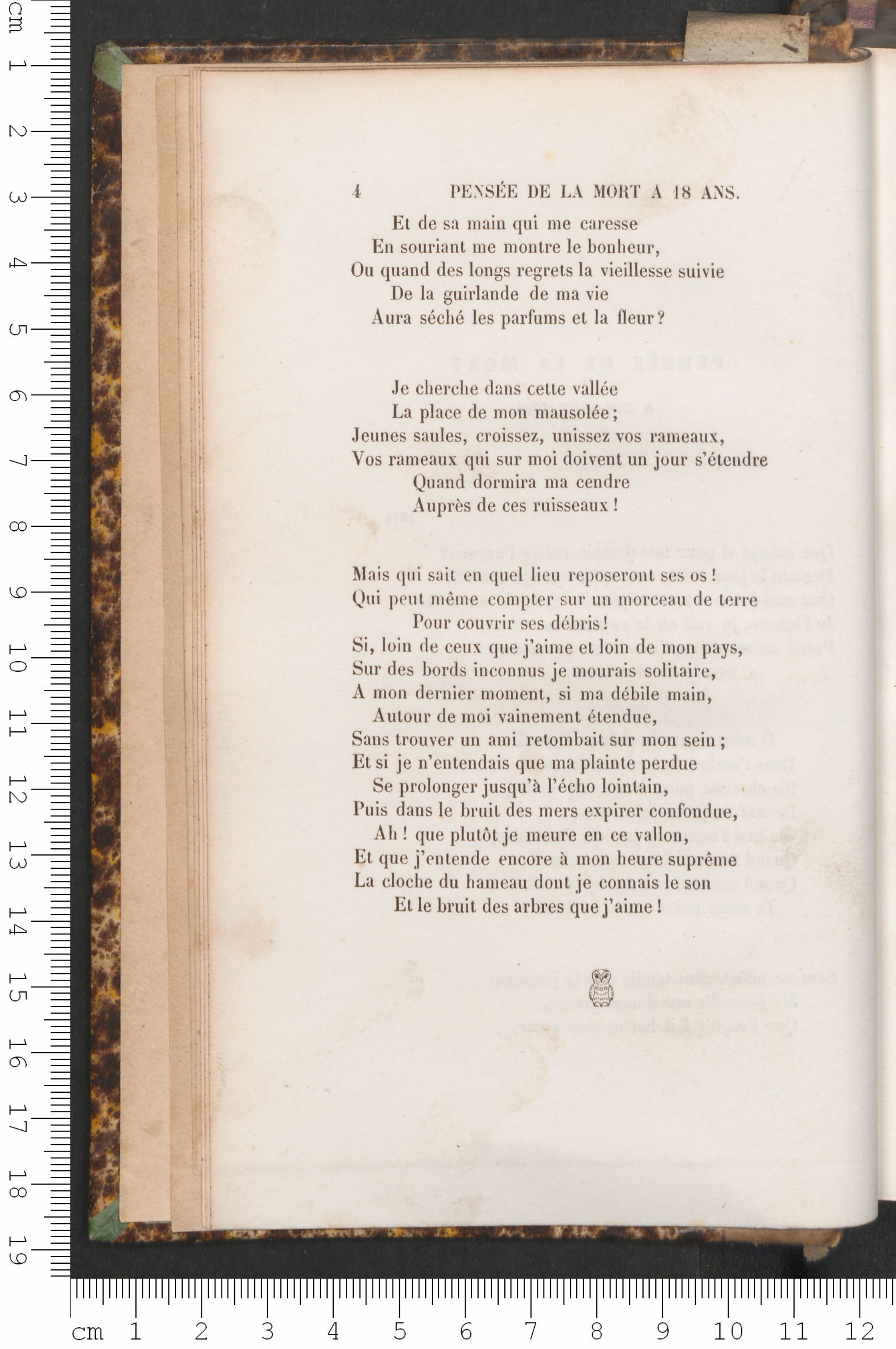
O mort, que ne puis-je entendre
Dans l'ombre le bruit de tes pas!
Ne cherche point à me surprendre,
Devant toi je ne fuirai pas;
Dis-moi l'heure où je dois t'attendre,
Quand te sentirai-je approcher?
Quand sur moi te verrai-je étendre
Ta main prête à me toucher?

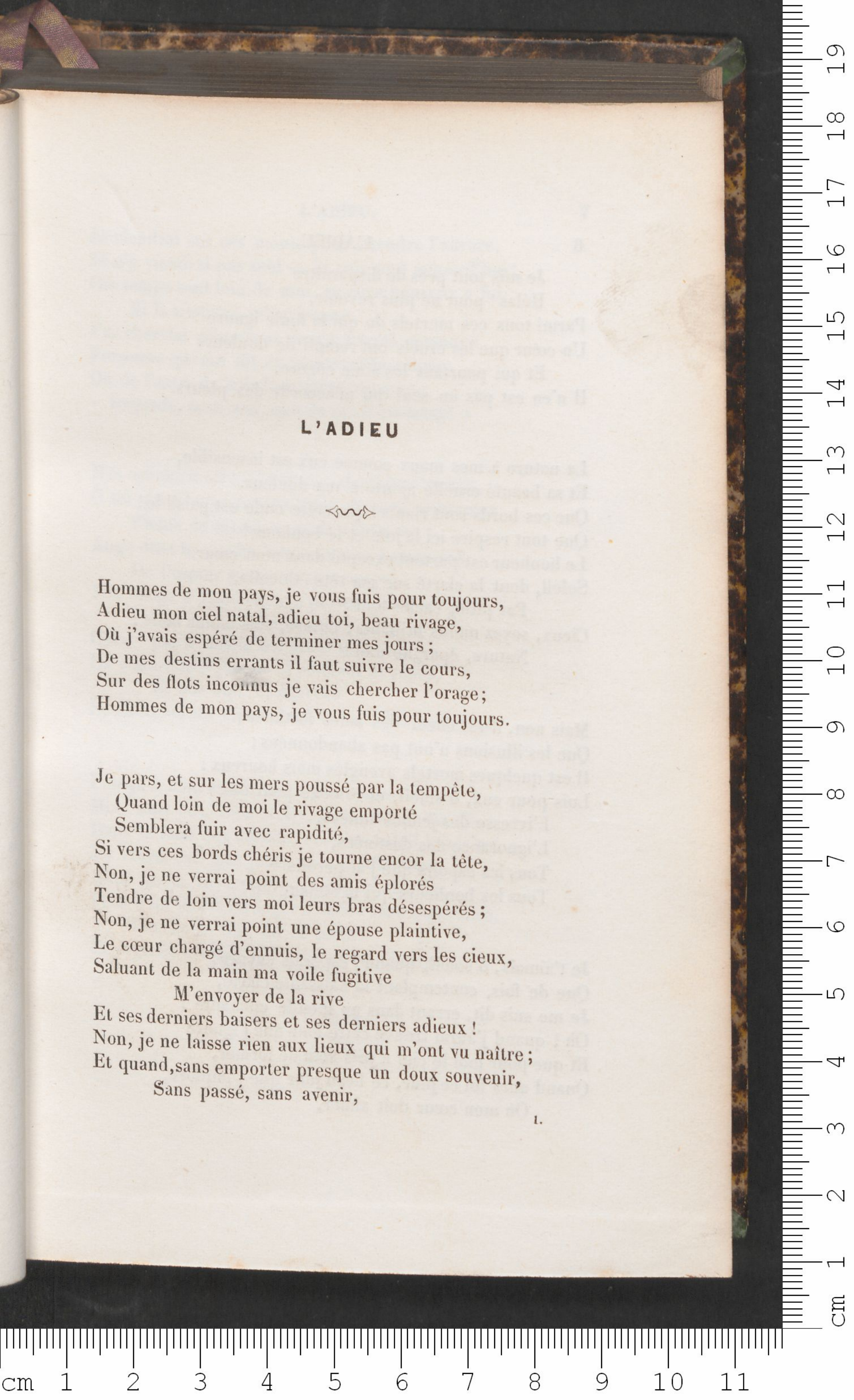
Sera-ce maintenant tandis que la jeunesse
Me conseille une douce ivresse,
Que l'espoir fait battre mon cœur,

Et de sa main qui me caresse
En souriant me montre le bonheur,
Ou quand des longs regrets la vieillesse suivie
De la guirlande de ma vie
Aura séché les parfums et la fleur?

Je cherche dans cette vallée
La place de mon mausolée;
Jeunes saules, croissez, unissez vos rameaux,
Vos rameaux qui sur moi doivent un jour s'étendre
Quand dormira ma cendre
Auprès de ces ruisseaux!

Mais qui sait en quel lieu reposeront ses os!
Qui peut même compter sur un morceau de terre
Pour couvrir ses débris!
Si, loin de ceux que j'aime et loin de mon pays,
Sur des bords inconnus je mourais solitaire,
A mon dernier moment, si ma débile main,
Autour de moi vainement étendue,
Sans trouver un ami retombait sur mon sein;
Et si je n'entendais que ma plainte perdue
Se prolonger jusqu'à l'écho lointain,
Puis dans le bruit des mers expirer confondue,
Ah! que plutôt je meure en ce vallon,
Et que j'entende encore à mon heure suprême
La cloche du hameau dont je connais le son
Et le bruit des arbres que j'aime!

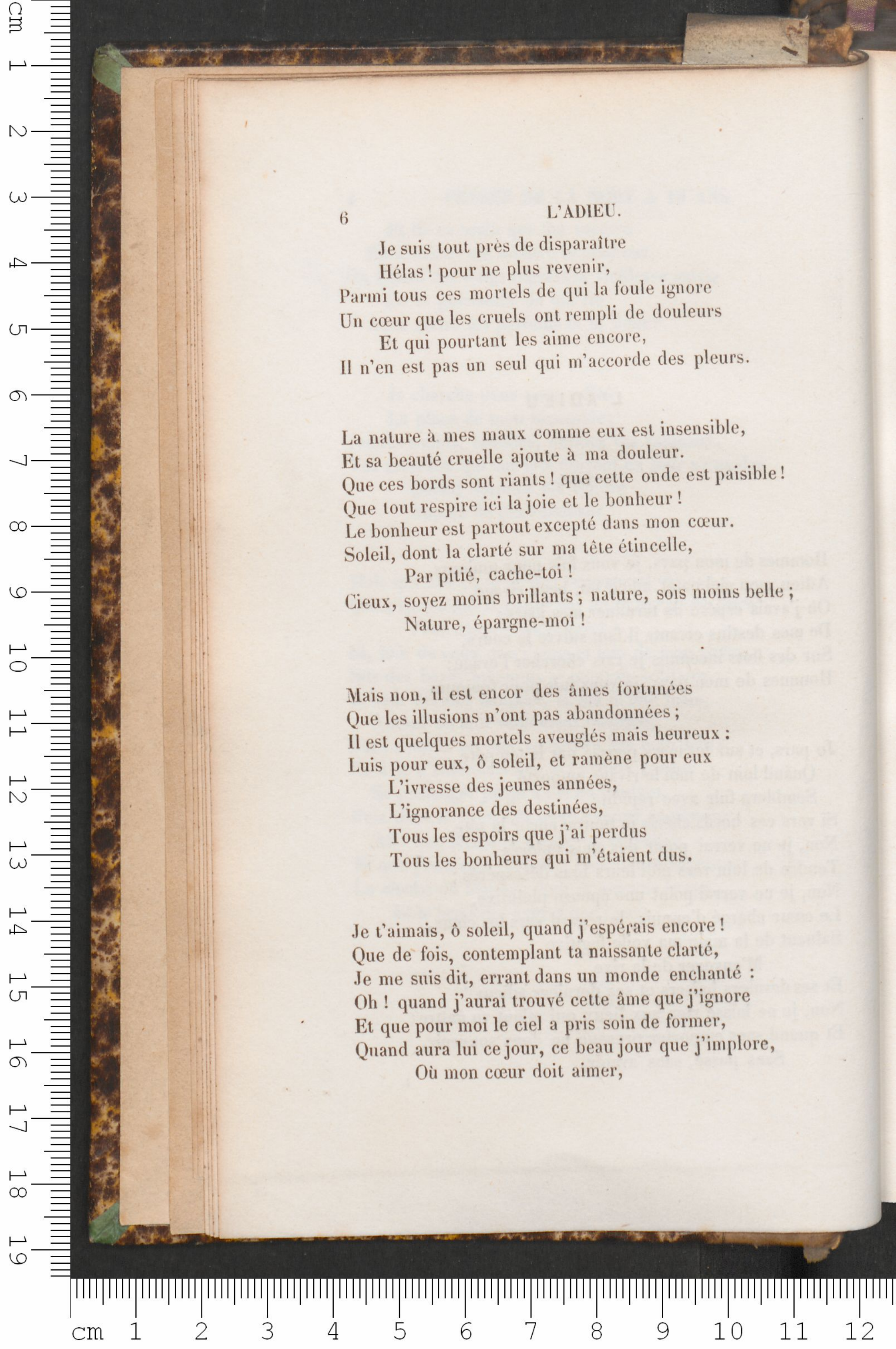




L'ADIEU

Hommes de mon pays, je vous fuis pour toujours,
Adieu mon ciel natal, adieu toi, beau rivage,
Où j'avais espéré de terminer mes jours ;
De mes destins errants il faut suivre le cours,
Sur des flots inconnus je vais chercher l'orage ;
Hommes de mon pays, je vous fuis pour toujours.

Je pars, et sur les mers poussé par la tempête,
Quand loin de moi le rivage emporté
Semblera fuir avec rapidité,
Si vers ces bords chéris je tourne encor la tête,
Non, je ne verrai point des amis éplorés
Tendre de loin vers moi leurs bras désespérés ;
Non, je ne verrai point une épouse plaintive,
Le cœur chargé d'ennuis, le regard vers les cieux,
Saluant de la main ma voile fugitive
M'envoyer de la rive
Et ses derniers baisers et ses derniers adieux !
Non, je ne laisse rien aux lieux qui m'ont vu naître ;
Et quand, sans emporter presque un doux souvenir,
Sans passé, sans avenir,



Je suis tout près de disparaître
Hélas ! pour ne plus revenir,
Parmi tous ces mortels de qui la foule ignore
Un cœur que les cruels ont rempli de douleurs
Et qui pourtant les aime encore,
Il n'en est pas un seul qui m'accorde des pleurs.

La nature à mes maux comme eux est insensible,
Et sa beauté cruelle ajoute à ma douleur.
Que ces bords sont riants ! que cette onde est paisible !
Que tout respire ici la joie et le bonheur !
Le bonheur est partout excepté dans mon cœur.
Soleil, dont la clarté sur ma tête étincelle,
Par pitié, cache-toi !
Cieux, soyez moins brillants ; nature, sois moins belle ;
Nature, épargne-moi !

Mais non, il est encor des âmes fortunées
Que les illusions n'ont pas abandonnées ;
Il est quelques mortels aveuglés mais heureux :
Luis pour eux, ô soleil, et ramène pour eux
L'ivresse des jeunes années,
L'ignorance des destinées,
Tous les espoirs que j'ai perdus
Tous les bonheurs qui m'étaient dus.

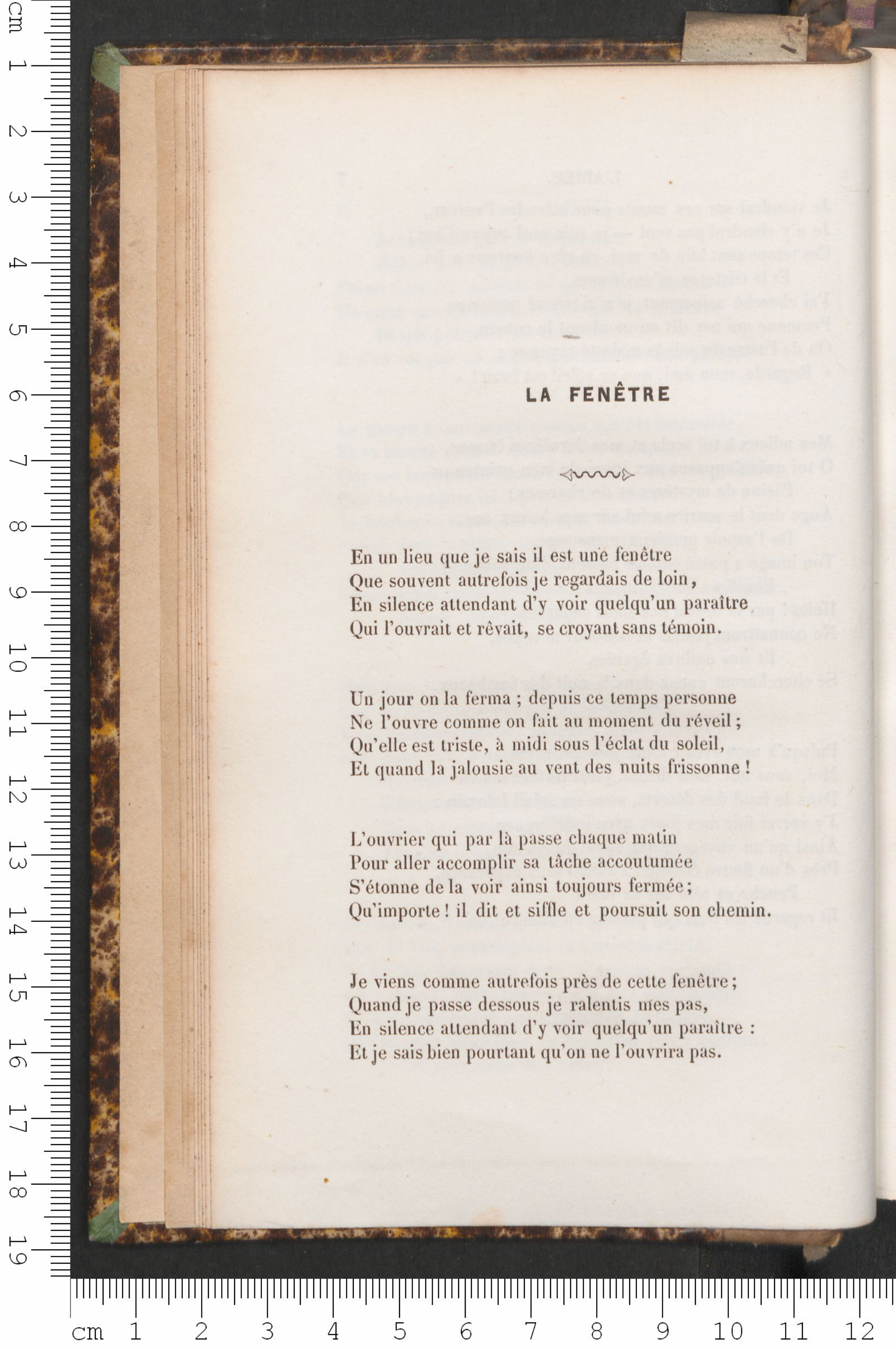
Je t'aimais, ô soleil, quand j'espérais encore !
Que de fois, contemplant ta naissante clarté,
Je me suis dit, errant dans un monde enchanté :
Oh ! quand j'aurai trouvé cette âme que j'ignore
Et que pour moi le ciel a pris soin de former,
Quand aura lui ce jour, ce beau jour que j'implore,
Où mon cœur doit aimer,

Je viendrai sur ces monts pour attendre l'aurore,
Je n'y viendrai pas seul — je suis seul aujourd'hui ;
Ces temps sont loin de moi, ce rêve heureux a fui,
Et la tristesse m'environne.
J'ai cherché vainement, je n'ai trouvé personne
Personne qui me dît en montrant le coteau
Où de l'astre du soir la majesté rayonne :
« Regarde, mon ami, que ce soleil est beau ! »

Mes adieux à toi seule et mes dernières larmes,
O toi qui m'apparus aux jours de mon printemps
Pleine de mystères et de charmes ;
Ange dont le sourire a lui sur mes beaux ans,
De l'espoir gracieux mensonge,
Ton image a passé comme passent d'un songe
Les doux enchantements.
Hélas ! par le destin nos âmes séparées
Ne connaîtront jamais ni bonheur ni repos,
Et nos ombres égarées
Se chercheront encor dans la nuit des tombeaux.

Puisqu'à mon avenir toute joie est ravie,
Moi, sans but, sans désirs, j'irai traîner ma vie
Dans le fond des déserts, sous un soleil lointain ;
J'y verrai fuir mes jours avec indifférence,
Ainsi qu'un voyageur qui, lassé du chemin,
Près d'un fleuve étranger s'assied sans espérance,
Penche sa tête sur sa main
Et regarde les flots qui passent en silence.





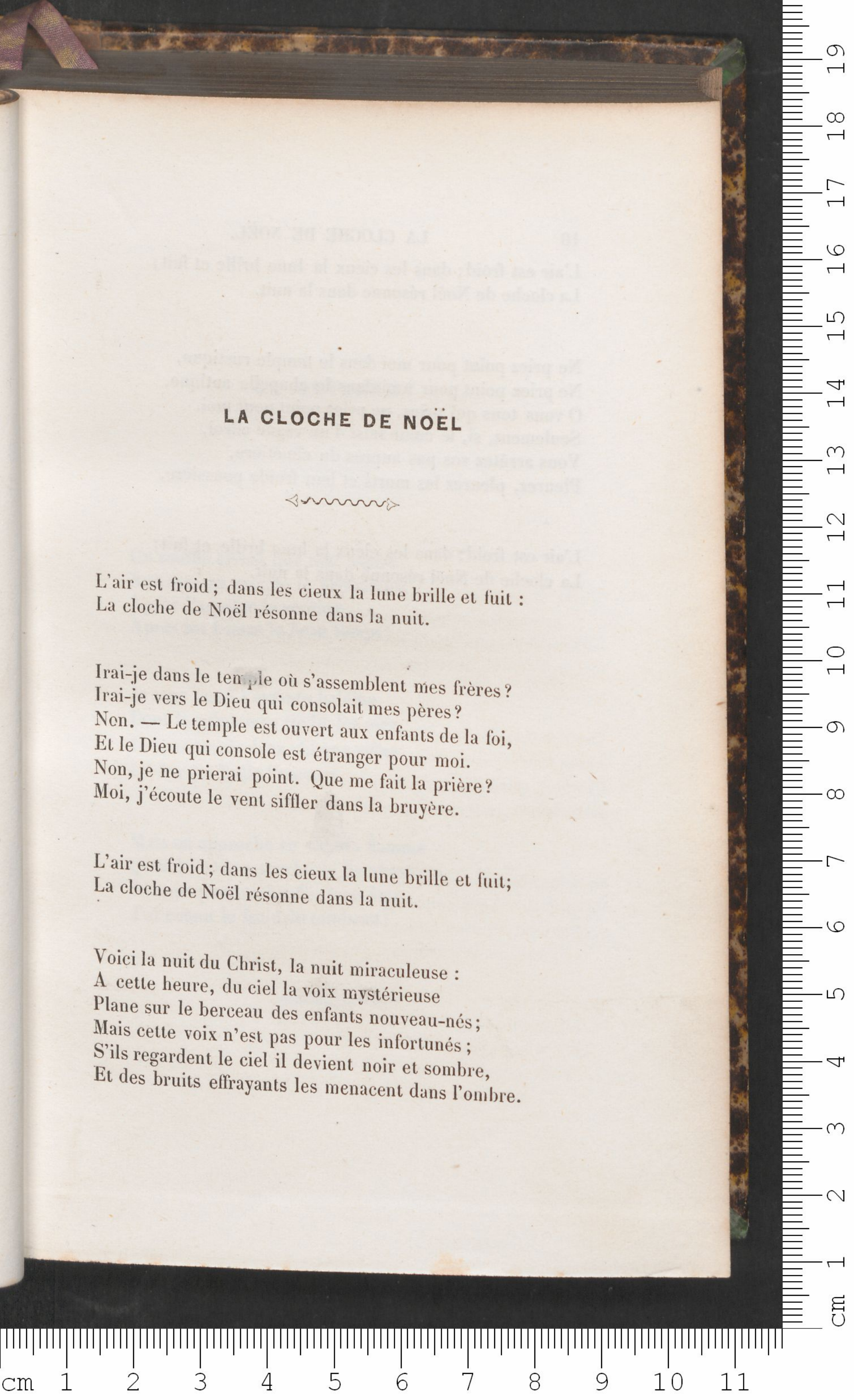
LA FENÊTRE

En un lieu que je sais il est une fenêtre
Que souvent autrefois je regardais de loin,
En silence attendant d'y voir quelqu'un paraître
Qui l'ouvrait et rêvait, se croyant sans témoin.

Un jour on la ferma ; depuis ce temps personne
Ne l'ouvre comme on fait au moment du réveil ;
Qu'elle est triste, à midi sous l'éclat du soleil,
Et quand la jalousie au vent des nuits frissonne !

L'ouvrier qui par là passe chaque matin
Pour aller accomplir sa tâche accoutumée
S'étonne de la voir ainsi toujours fermée ;
Qu'importe ! il dit et siffle et poursuit son chemin.

Je viens comme autrefois près de cette fenêtre ;
Quand je passe dessous je ralentis mes pas,
En silence attendant d'y voir quelqu'un paraître :
Et je sais bien pourtant qu'on ne l'ouvrira pas.



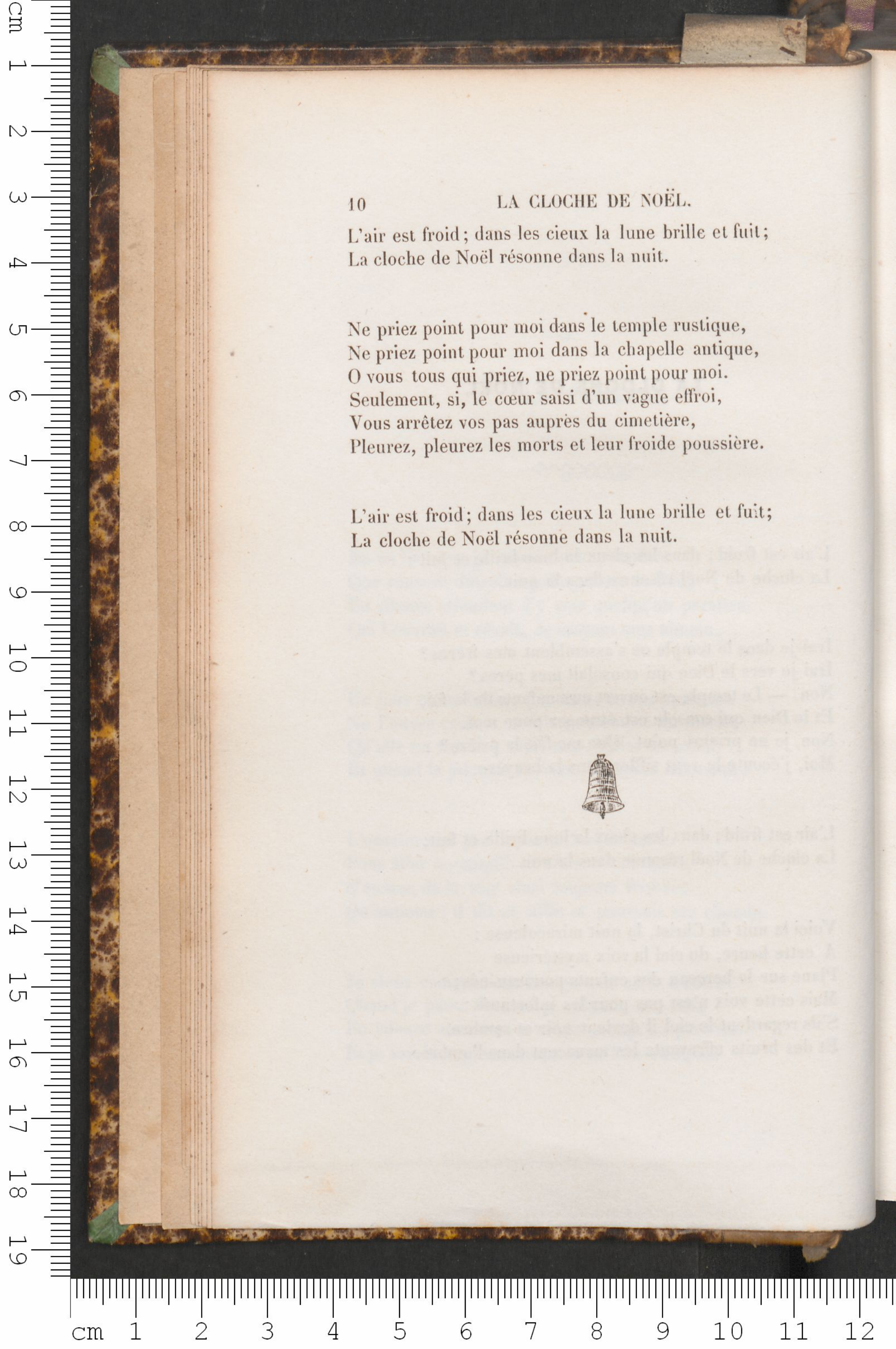
LA CLOCHE DE NOËL

L'air est froid ; dans les cieux la lune brille et fuit :
La cloche de Noël résonne dans la nuit.

Irai-je dans le temple où s'assemblent mes frères ?
Irai-je vers le Dieu qui consolait mes pères ?
Non. — Le temple est ouvert aux enfants de la foi,
Et le Dieu qui console est étranger pour moi.
Non, je ne prierai point. Que me fait la prière ?
Moi, j'écoute le vent siffler dans la bruyère.

L'air est froid ; dans les cieux la lune brille et fuit ;
La cloche de Noël résonne dans la nuit.

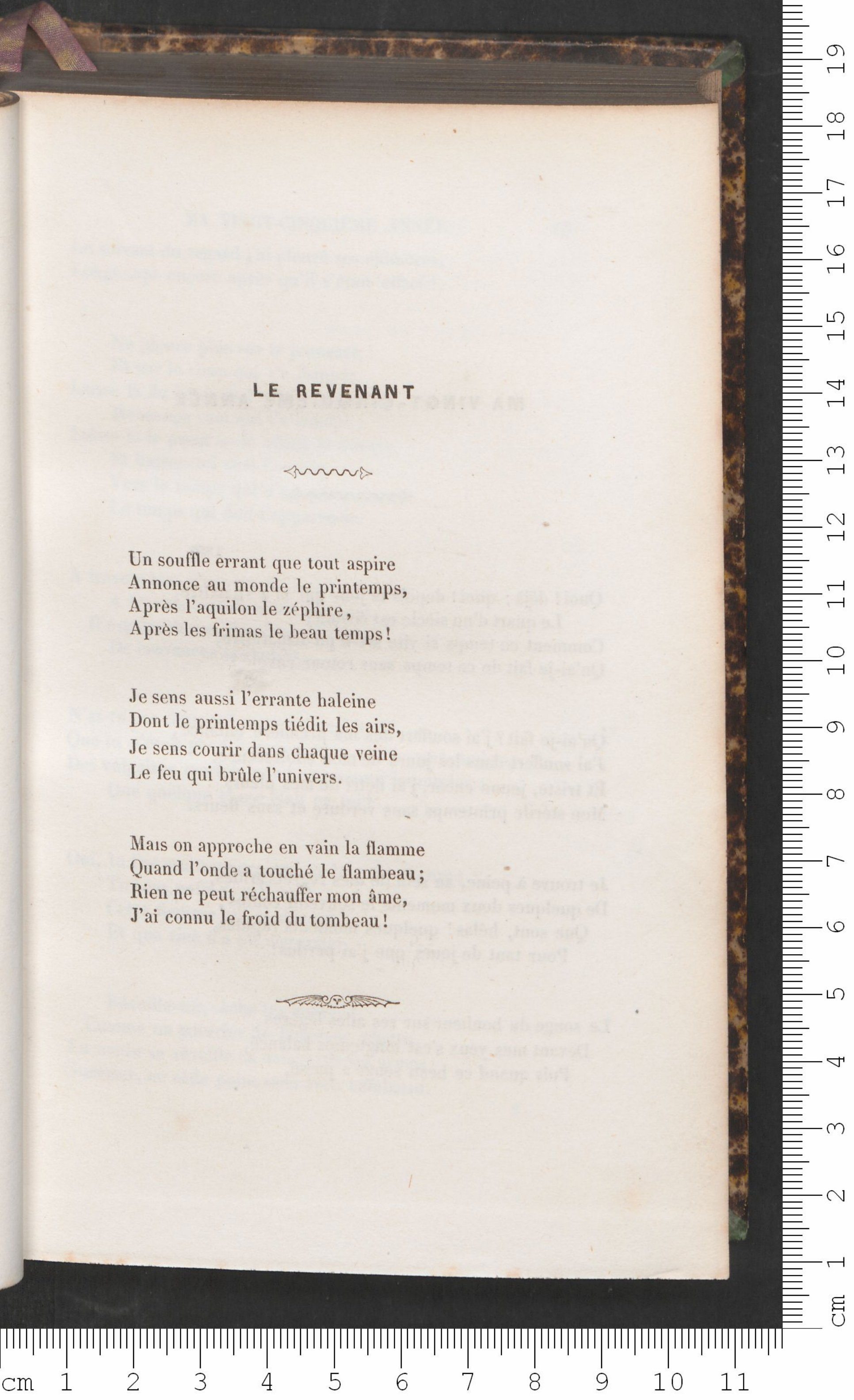
Voici la nuit du Christ, la nuit miraculeuse :
A cette heure, du ciel la voix mystérieuse
Plane sur le berceau des enfants nouveau-nés ;
Mais cette voix n'est pas pour les infortunés ;
S'ils regardent le ciel il devient noir et sombre,
Et des bruits effrayants les menacent dans l'ombre.



L'air est froid ; dans les cieux la lune brille et fuit ;
La cloche de Noël résonne dans la nuit.

Ne priez point pour moi dans le temple rustique,
Ne priez point pour moi dans la chapelle antique,
O vous tous qui priez, ne priez point pour moi.
Seulement, si, le cœur saisi d'un vague effroi,
Vous arrêtez vos pas auprès du cimetière,
Pleurez, pleurez les morts et leur froide poussière.

L'air est froid ; dans les cieux la lune brille et fuit ;
La cloche de Noël résonne dans la nuit.

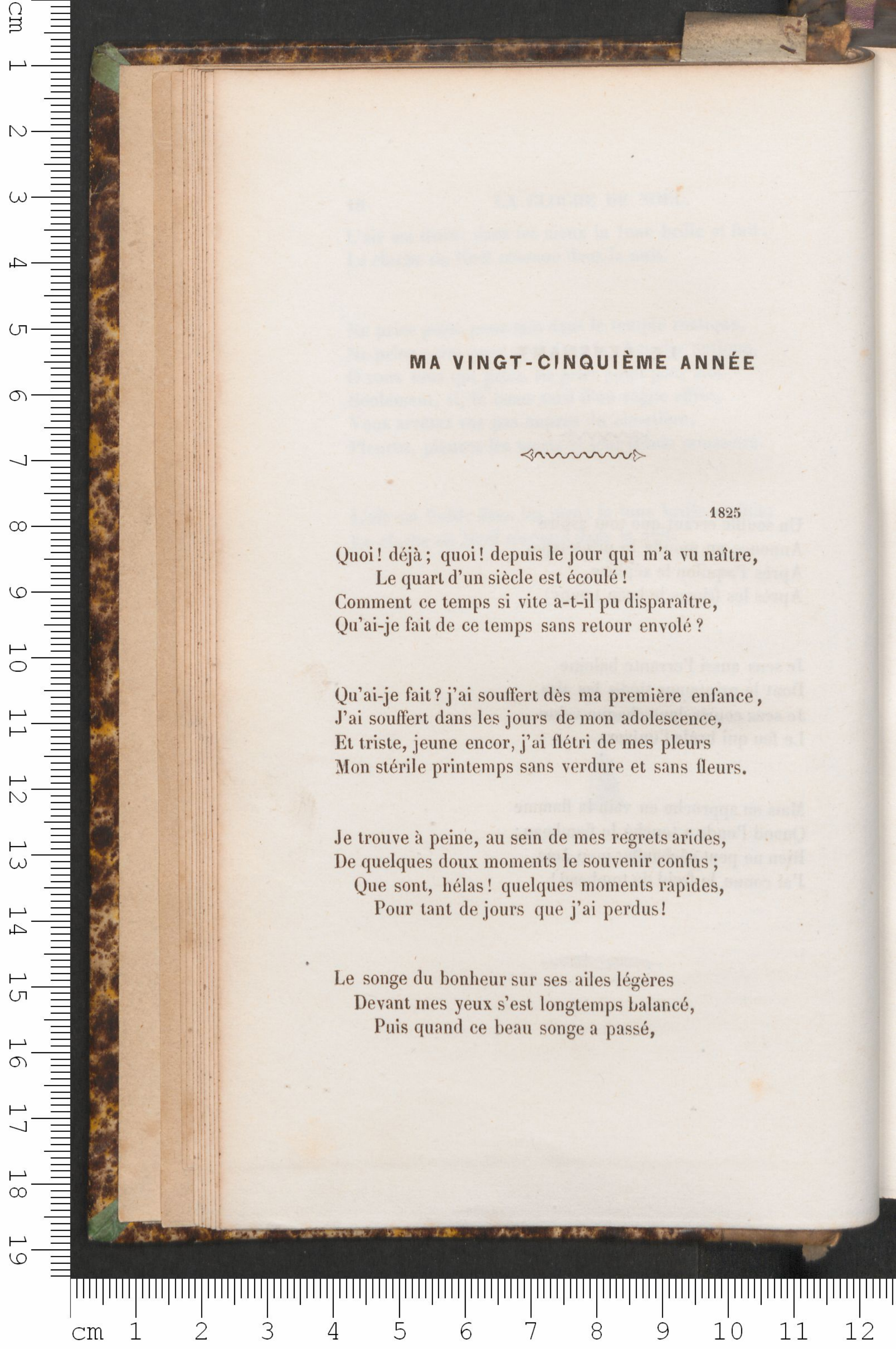


LE REVENANT

Un souffle errant que tout aspire
Annonce au monde le printemps,
Après l'aquilon le zéphire,
Après les frimas le beau temps!

Je sens aussi l'errante haleine
Dont le printemps tiédit les airs,
Je sens courir dans chaque veine
Le feu qui brûle l'univers.

Mais on approche en vain la flamme
Quand l'onde a touché le flambeau;
Rien ne peut réchauffer mon âme,
J'ai connu le froid du tombeau!



MA VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

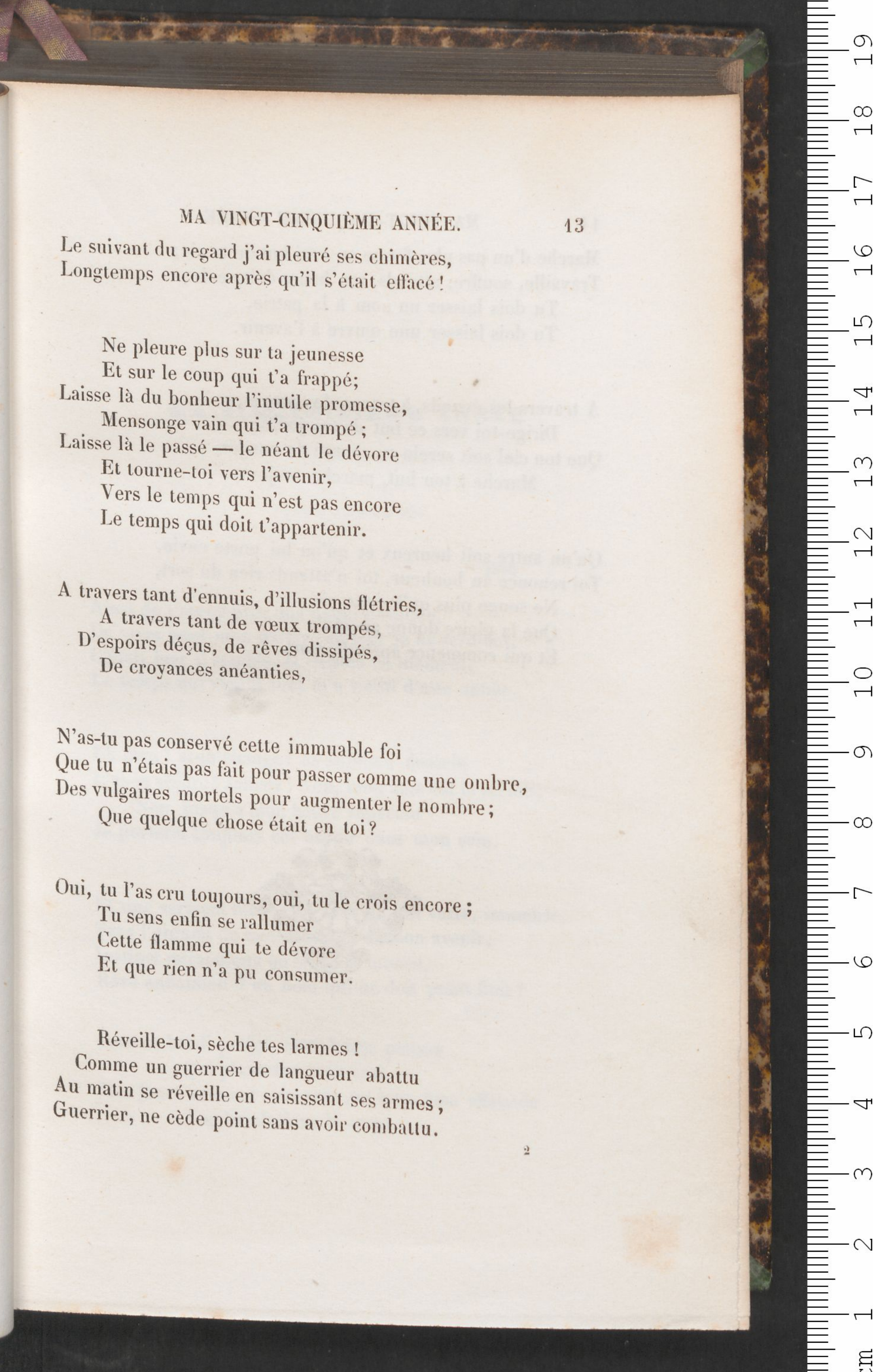
1825

Quoi! déjà; quoi! depuis le jour qui m'a vu naître,
Le quart d'un siècle est écoulé!
Comment ce temps si vite a-t-il pu disparaître,
Qu'ai-je fait de ce temps sans retour envolé?

Qu'ai-je fait? j'ai souffert dès ma première enfance,
J'ai souffert dans les jours de mon adolescence,
Et triste, jeune encor, j'ai flétri de mes pleurs
Mon stérile printemps sans verdure et sans fleurs.

Je trouve à peine, au sein de mes regrets arides,
De quelques doux moments le souvenir confus;
Que sont, hélas! quelques moments rapides,
Pour tant de jours que j'ai perdus!

Le songe du bonheur sur ses ailes légères
Devant mes yeux s'est longtemps balancé,
Puis quand ce beau songe a passé,



Le suivant du regard j'ai pleuré ses chimères,
Longtemps encore après qu'il s'était effacé !

Ne pleure plus sur ta jeunesse
Et sur le coup qui t'a frappé;
Laisse là du bonheur l'inutile promesse,
Mensonge vain qui t'a trompé ;
Laisse là le passé — le néant le dévore
Et tourne-toi vers l'avenir,
Vers le temps qui n'est pas encore
Le temps qui doit t'appartenir.

A travers tant d'ennuis, d'illusions flétries,
A travers tant de vœux trompés,
D'espoirs déçus, de rêves dissipés,
De croyances anéanties,

N'as-tu pas conservé cette immuable foi
Que tu n'étais pas fait pour passer comme une ombre,
Des vulgaires mortels pour augmenter le nombre ;
Que quelque chose était en toi ?

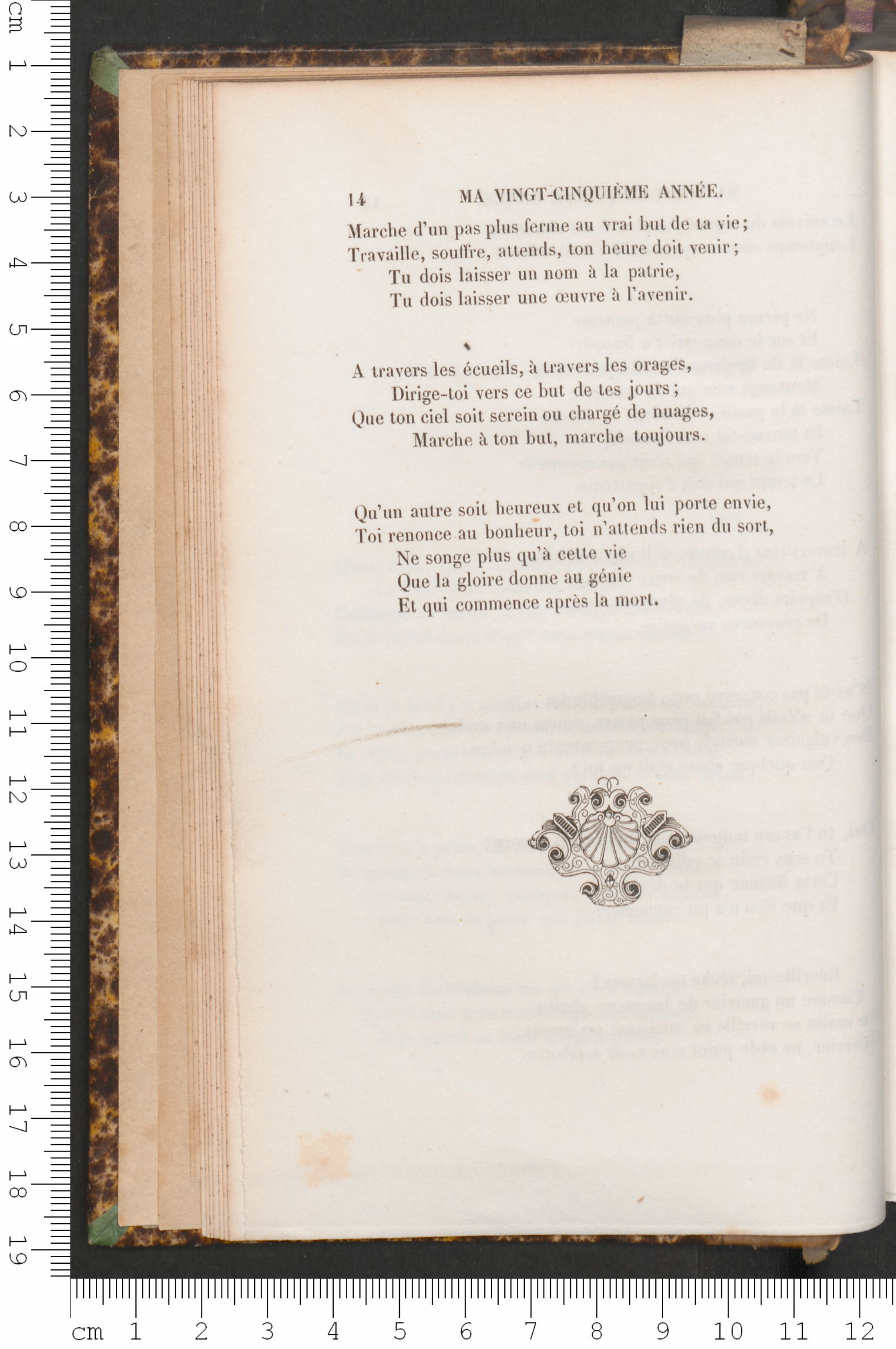
Oui, tu l'as cru toujours, oui, tu le crois encore ;
Tu sens enfin se rallumer
Cette flamme qui te dévore
Et que rien n'a pu consumer.

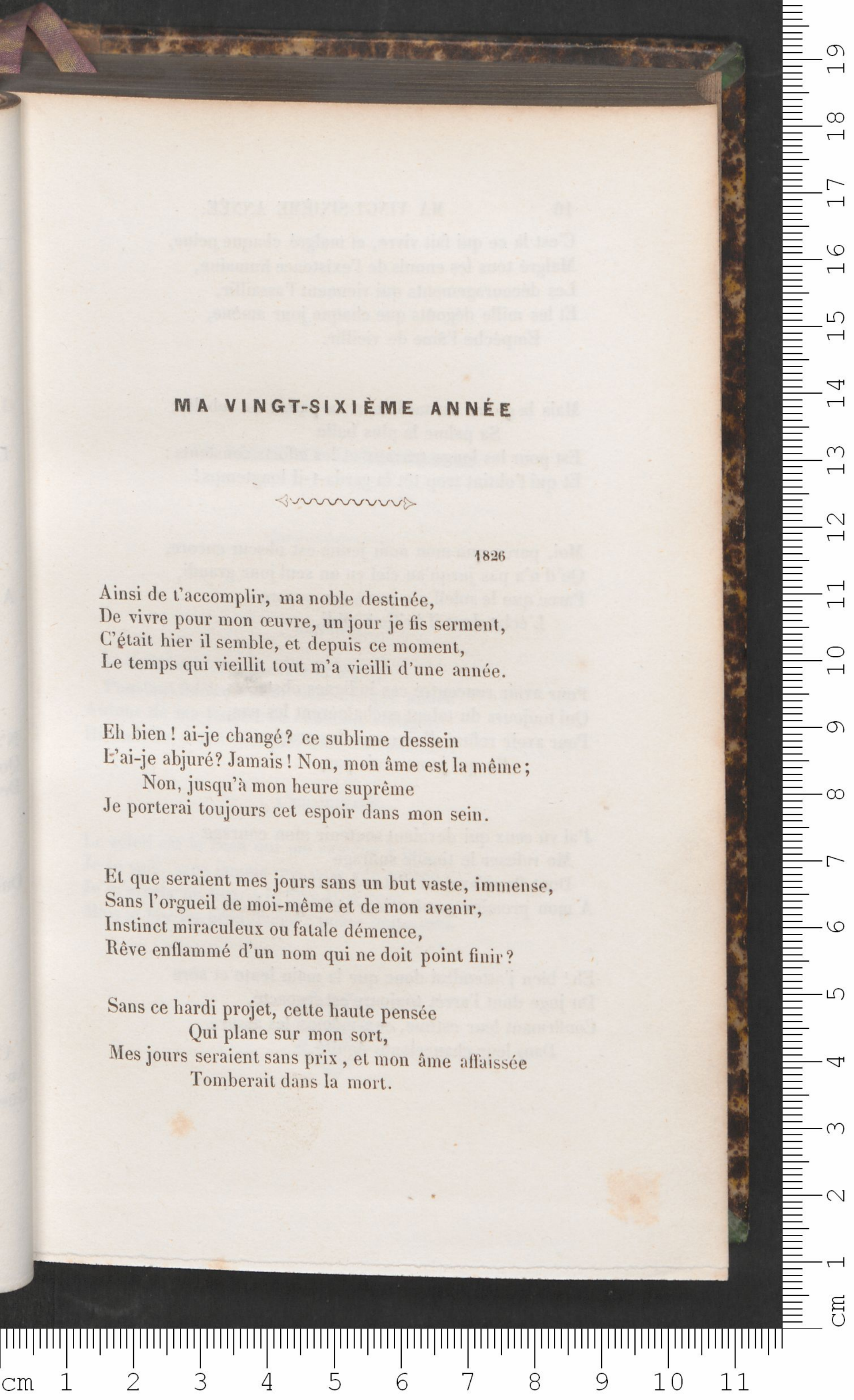
Réveille-toi, sèche tes larmes !
Comme un guerrier de langueur abattu
Au matin se réveille en saisissant ses armes ;
Guerrier, ne cède point sans avoir combattu.

Marche d'un pas plus ferme au vrai but de ta vie;
Travaille, souffre, attends, ton heure doit venir;
Tu dois laisser un nom à la patrie,
Tu dois laisser une œuvre à l'avenir.

A travers les écueils, à travers les orages,
Dirige-toi vers ce but de tes jours;
Que ton ciel soit serein ou chargé de nuages,
Marche à ton but, marche toujours.

Qu'un autre soit heureux et qu'on lui porte envie,
Toi renonce au bonheur, toi n'attends rien du sort,
Ne songe plus qu'à cette vie
Que la gloire donne au génie
Et qui commence après la mort.





MA VINGT-SIXIÈME ANNÉE

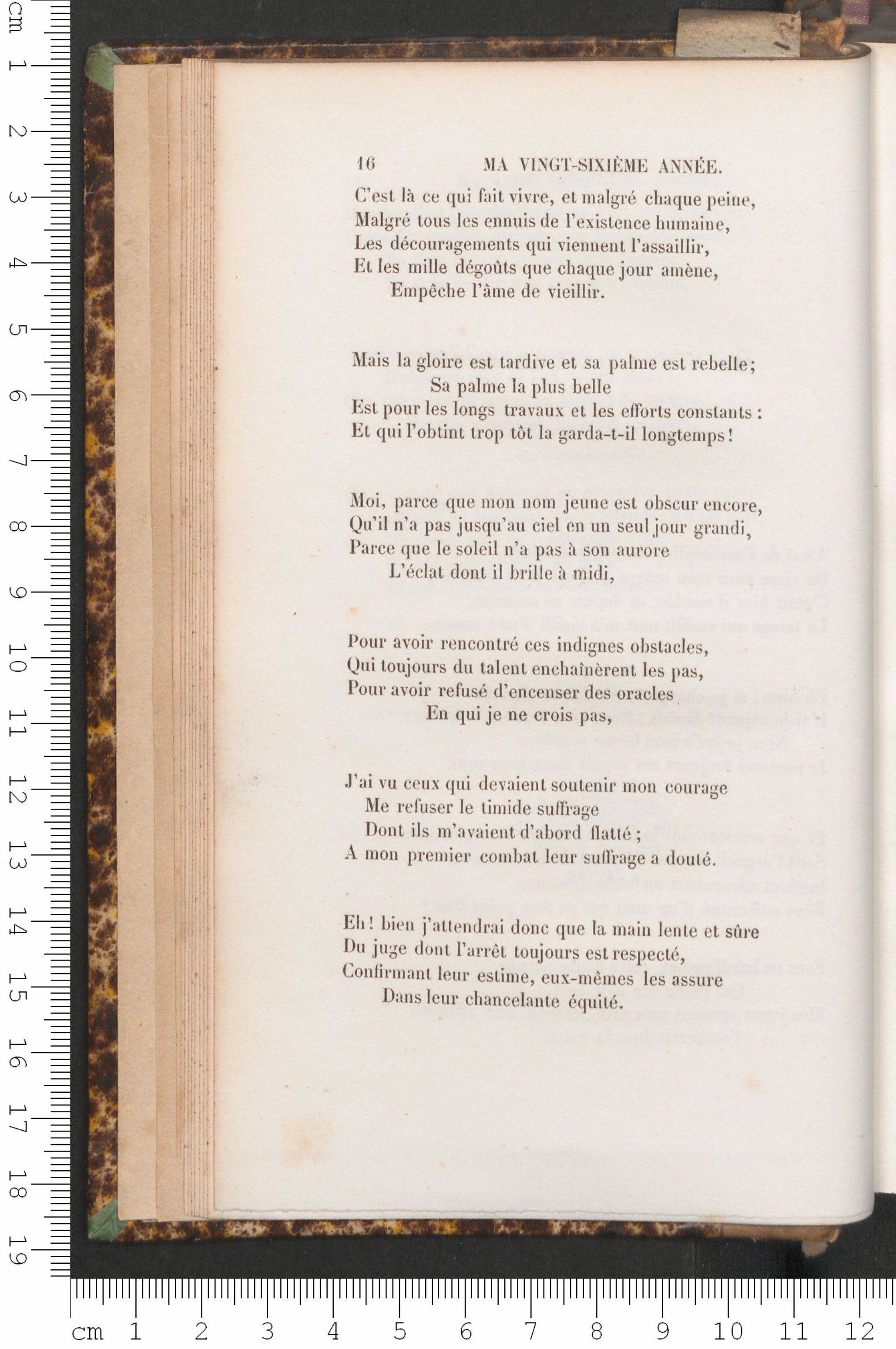
1826

Ainsi de t'accomplir, ma noble destinée,
De vivre pour mon œuvre, un jour je fis serment,
C'était hier il semble, et depuis ce moment,
Le temps qui vieillit tout m'a vieilli d'une année.

Eh bien ! ai-je changé ? ce sublime dessein
L'ai-je abjuré? Jamais ! Non, mon âme est la même ;
Non, jusqu'à mon heure suprême
Je porterai toujours cet espoir dans mon sein.

Et que seraient mes jours sans un but vaste, immense,
Sans l'orgueil de moi-même et de mon avenir,
Instinct miraculeux ou fatale démence,
Rêve enflammé d'un nom qui ne doit point finir ?

Sans ce hardi projet, cette haute pensée
Qui plane sur mon sort,
Mes jours seraient sans prix, et mon âme affaissée
Tomberait dans la mort.



C'est là ce qui fait vivre, et malgré chaque peine,
Malgré tous les ennuis de l'existence humaine,
Les découragements qui viennent l'assaillir,
Et les mille dégoûts que chaque jour amène,
Empêche l'âme de vieillir.

Mais la gloire est tardive et sa palme est rebelle;
Sa palme la plus belle
Est pour les longs travaux et les efforts constants :
Et qui l'obtint trop tôt la garda-t-il longtemps !

Moi, parce que mon nom jeune est obscur encore,
Qu'il n'a pas jusqu'au ciel en un seul jour grandi,
Parce que le soleil n'a pas à son aurore
L'éclat dont il brille à midi,

Pour avoir rencontré ces indignes obstacles,
Qui toujours du talent enchaînèrent les pas,
Pour avoir refusé d'encenser des oracles
En qui je ne crois pas,

J'ai vu ceux qui devaient soutenir mon courage
Me refuser le timide suffrage
Dont ils m'avaient d'abord flatté ;
A mon premier combat leur suffrage a douté.

Eh ! bien j'attendrai donc que la main lente et sûre
Du juge dont l'arrêt toujours est respecté,
Confirmant leur estime, eux-mêmes les assure
Dans leur chancelante équité.

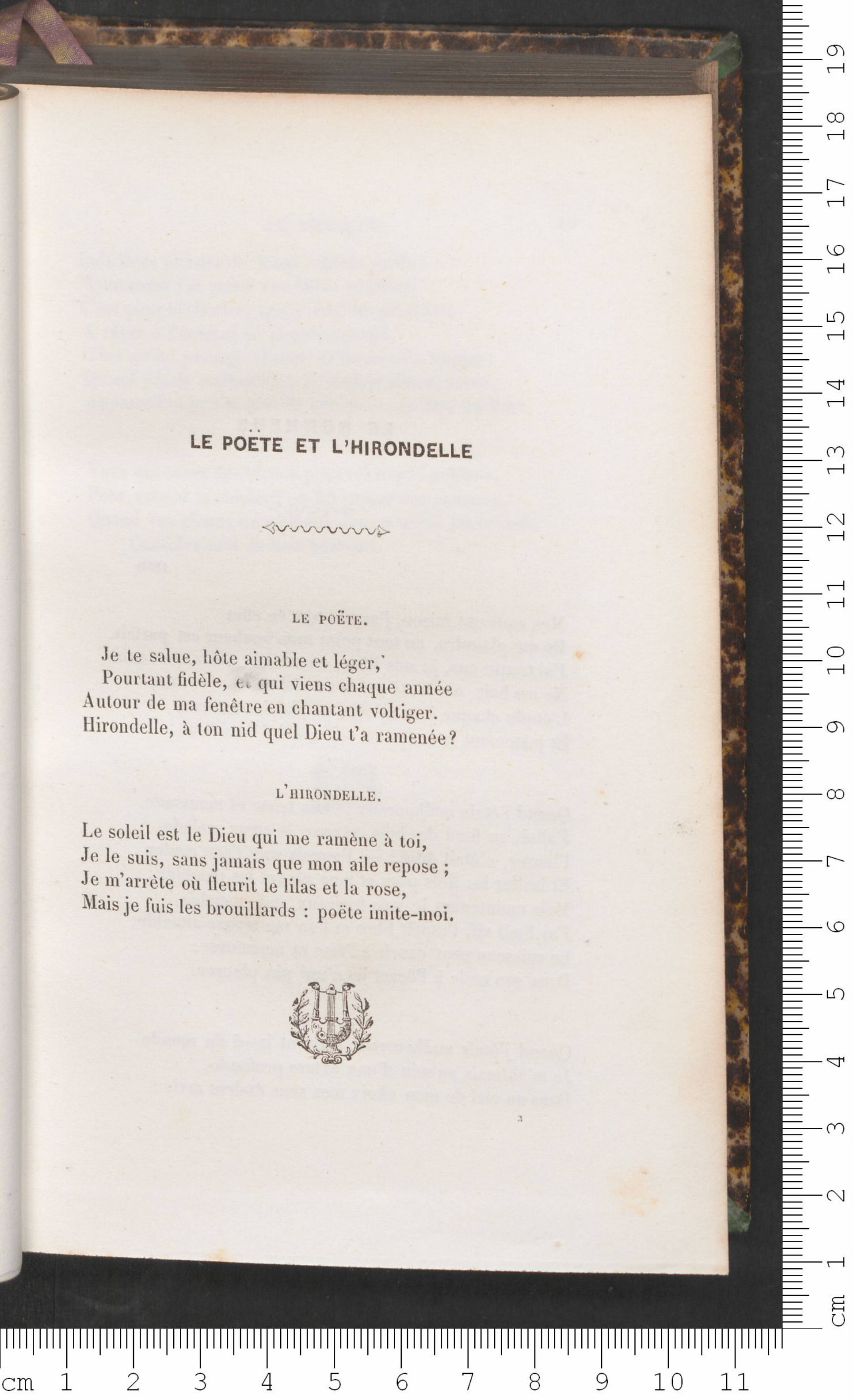
LE POËTE ET L'HIRONDELLE

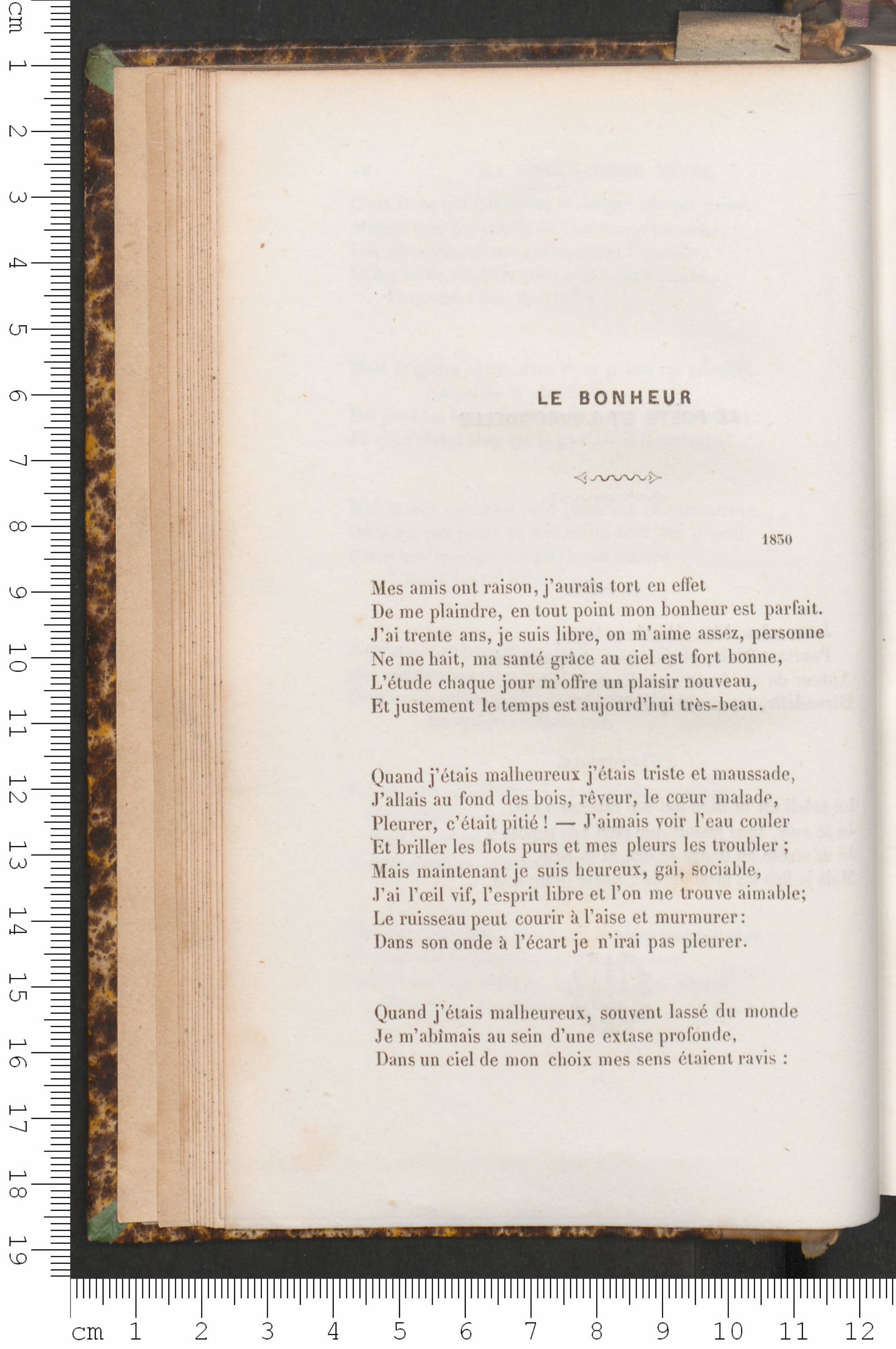
LE POËTE.

Je te salue, hôte aimable et léger,
Pourtant fidèle, et qui viens chaque année
Autour de ma fenêtre en chantant voltiger.
Hirondelle, à ton nid quel Dieu t'a ramenée?

L'HIRONDELLE.

Le soleil est le Dieu qui me ramène à toi,
Je le suis, sans jamais que mon aile repose ;
Je m'arrête où fleurit le lilas et la rose,
Mais je fuis les brouillards : poëte imite-moi.





LE BONHEUR

<>

1830

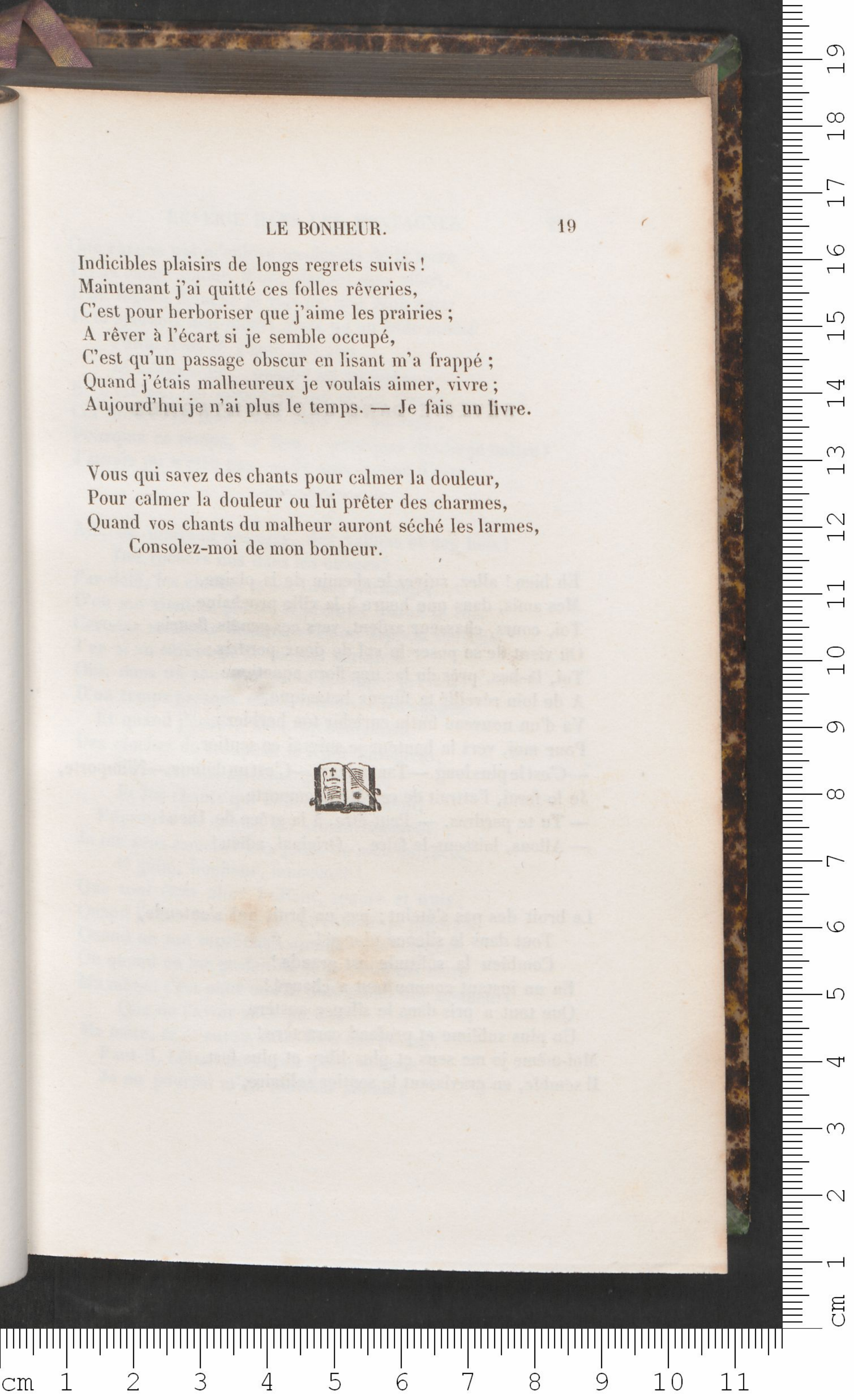
Mes amis ont raison, j'aurais tort en effet
De me plaindre, en tout point mon bonheur est parfait.
J'ai trente ans, je suis libre, on m'aime assez, personne
Ne me hait, ma santé grâce au ciel est fort bonne,
L'étude chaque jour m'offre un plaisir nouveau,
Et justement le temps est aujourd'hui très-beau.

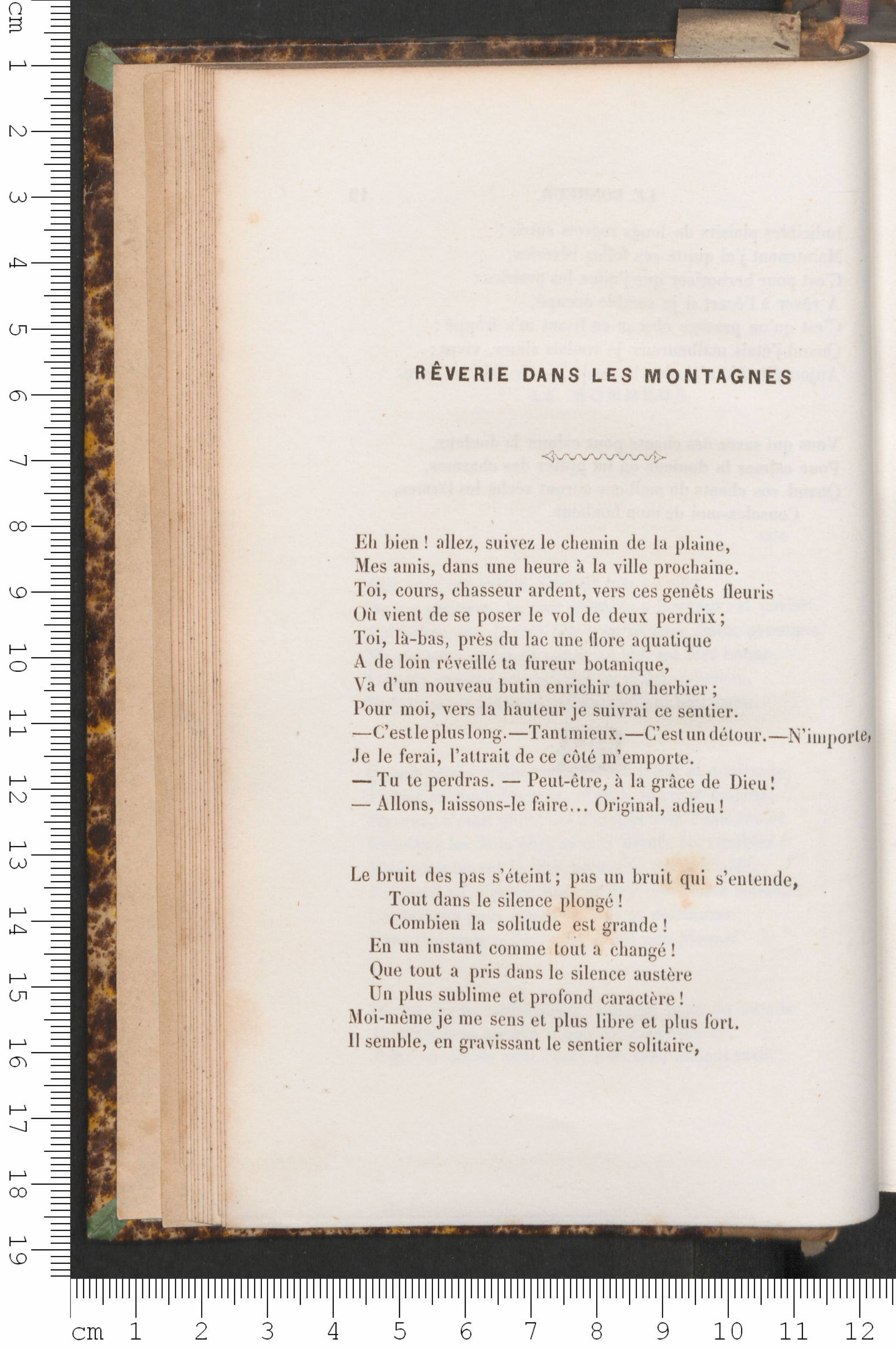
Quand j'étais malheureux j'étais triste et maussade,
J'allais au fond des bois, rêveur, le cœur malade,
Pleurer, c'était pitié ! — J'aimais voir l'eau couler
Et briller les flots purs et mes pleurs les troubler ;
Mais maintenant je suis heureux, gai, sociable,
J'ai l'œil vif, l'esprit libre et l'on me trouve aimable;
Le ruisseau peut courir à l'aise et murmurer :
Dans son onde à l'écart je n'irai pas pleurer.

Quand j'étais malheureux, souvent lassé du monde
Je m'abîmais au sein d'une extase profonde,
Dans un ciel de mon choix mes sens étaient ravis :

Indicibles plaisirs de longs regrets suivis !
Maintenant j'ai quitté ces folles rêveries,
C'est pour herboriser que j'aime les prairies ;
A rêver à l'écart si je semble occupé,
C'est qu'un passage obscur en lisant m'a frappé ;
Quand j'étais malheureux je voulais aimer, vivre ;
Aujourd'hui je n'ai plus le temps. — Je fais un livre.

Vous qui savez des chants pour calmer la douleur,
Pour calmer la douleur ou lui prêter des charmes,
Quand vos chants du malheur auront séché les larmes,
Consolez-moi de mon bonheur.





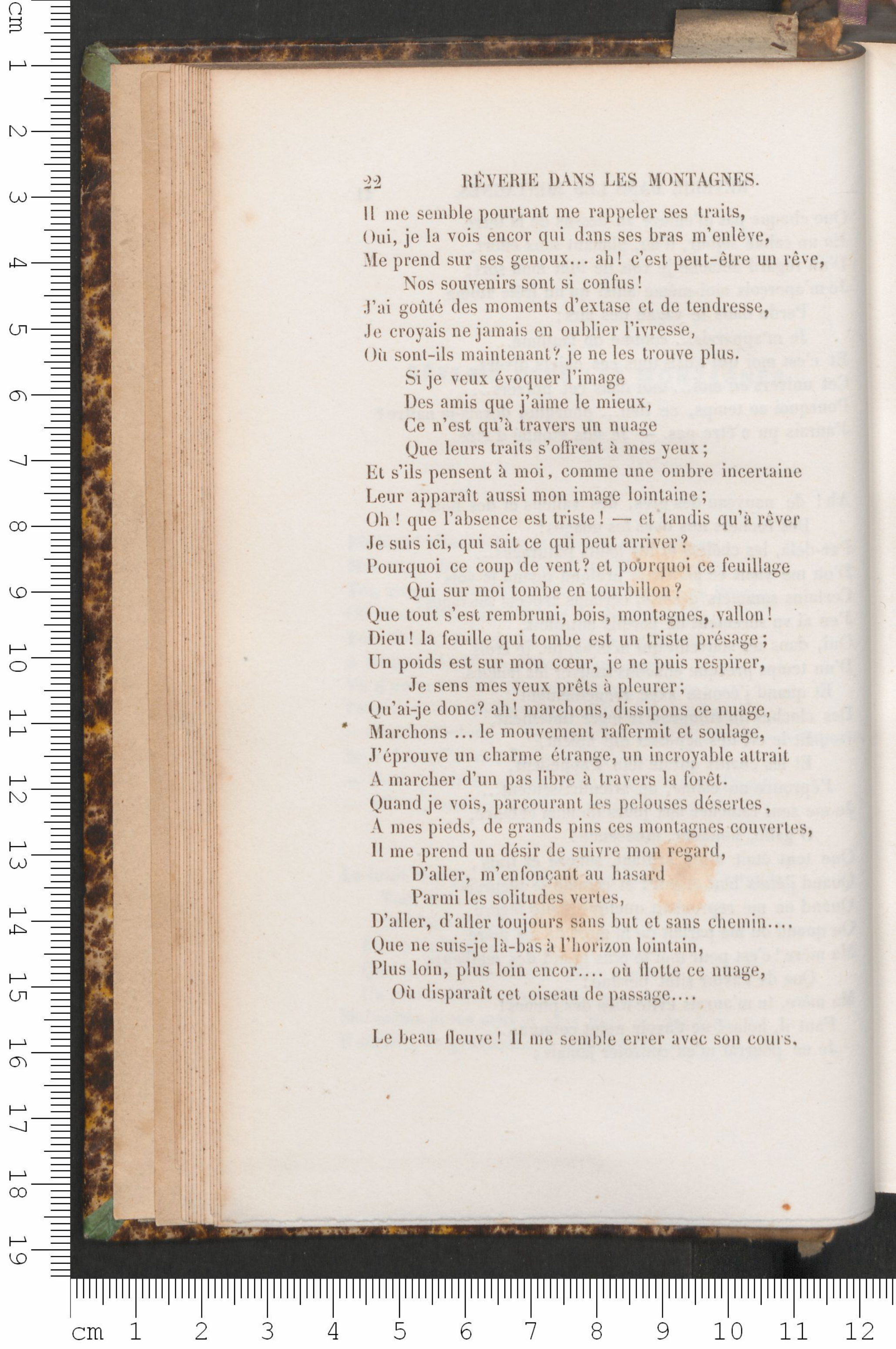
RÊVERIE DANS LES MONTAGNES

Eh bien ! allez, suivez le chemin de la plaine,
Mes amis, dans une heure à la ville prochaine.
Toi, cours, chasseur ardent, vers ces genêts fleuris
Où vient de se poser le vol de deux perdrix ;
Toi, là-bas, près du lac une flore aquatique
A de loin réveillé ta fureur botanique,
Va d'un nouveau butin enrichir ton herbier ;
Pour moi, vers la hauteur je suivrai ce sentier.
—C'est le plus long.—Tant mieux.—C'est un détour.—N'importe,
Je le ferai, l'attrait de ce côté m'emporte.
— Tu te perdras. — Peut-être, à la grâce de Dieu !
— Allons, laissons-le faire... Original, adieu !

Le bruit des pas s'éteint ; pas un bruit qui s'entende,
Tout dans le silence plongé !
Combien la solitude est grande !
En un instant comme tout a changé !
Que tout a pris dans le silence austère
Un plus sublime et profond caractère !
Moi-même je me sens et plus libre et plus fort.
Il semble, en gravissant le sentier solitaire,

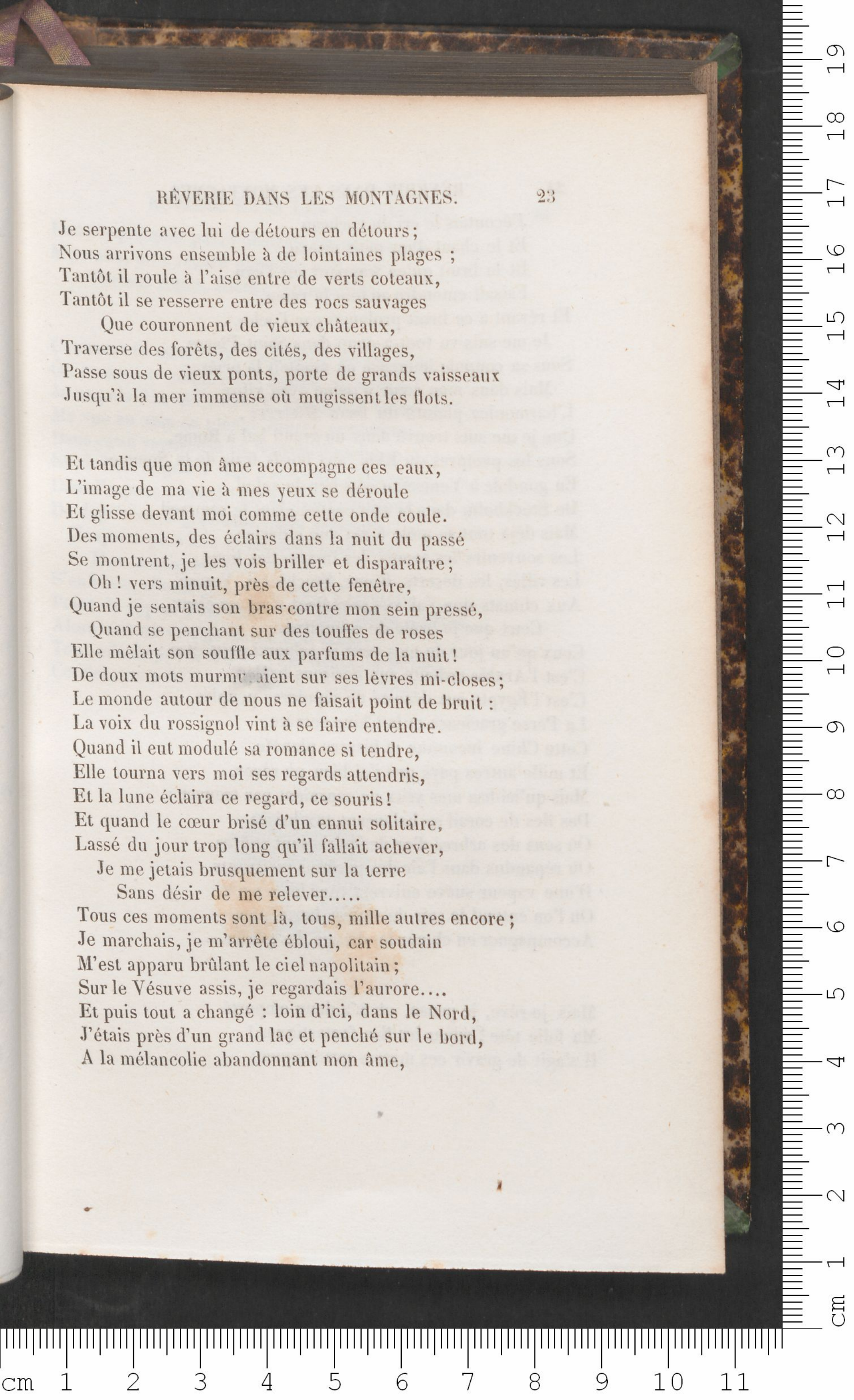
Que chaque pas m'enlève au-dessus de la terre
En un calme séjour, d'où, planant sans effort,
D'un regard détaché je vois de loin mon sort;
Je m'aperçois moi-même ainsi qu'un frêle atome
Perdu dans le vague des airs;
Je m'apparais... comme un fantôme.
Et c'est moi qui saisis tous ces objets divers,
Cet univers en moi... moi dans cet univers...
Pourquoi ce temps, ce lieu... pourquoi devais-je naître?
J'aurais pu n'être pas. — Je suis étonné d'être.

Ah! de nouveau des prés, des vallons et des bois!
Des rochers nus dans les nuages!
Par-delà, les chalets et les hauts pâturages...
D'où me vient ce plaisir si profond quand je vois
Certains sommets déserts, certains aspects sauvages?
J'en ai vu sûrement de pareils autrefois,
Oui, dans un souvenir qui m'échappe, je crois
D'un temps presque effacé retrouver les images.
Et quand j'écoute avec recueillement
Des cloches du troupeau le léger tintement,
Et le cri des agneaux qui bêlent,
Et les chants qui de loin s'appellent,
J'éprouve un calme, un attendrissement...
Je me sens ramener aux jours de mon enfance,
O gaîté, bonheur, innocence!
Que tout était alors brillant, sonore et frais,
Quand j'étais bon et pur! et comme je pleurais
Quand on me reprochait quelque faute légère,
Ou quand on me parlait de la mort de ma mère.
Ma mère! c'est pour moi le plus grand des malheurs
Que de t'avoir sitôt perdue!
Ma mère, tu m'aurais évité bien des pleurs!
Faut-il, hélas! ne t'avoir point connue...
Je ne pourrai m'en consoler jamais;



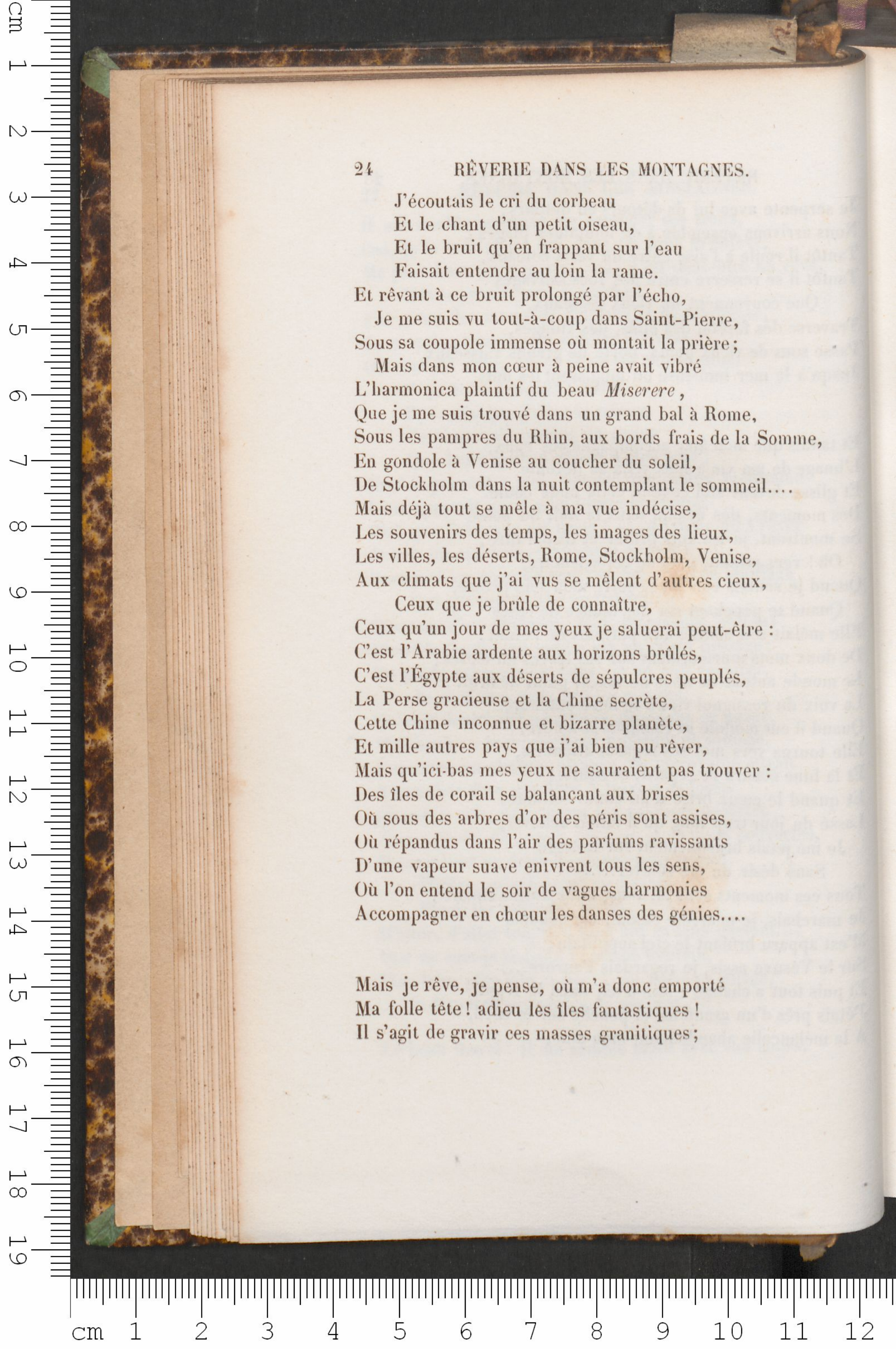
Il me semble pourtant me rappeler ses traits,
Oui, je la vois encor qui dans ses bras m'enlève,
Me prend sur ses genoux... ah! c'est peut-être un rêve,
Nos souvenirs sont si confus!
J'ai goûté des moments d'extase et de tendresse,
Je croyais ne jamais en oublier l'ivresse,
Où sont-ils maintenant? je ne les trouve plus.
Si je veux évoquer l'image
Des amis que j'aime le mieux,
Ce n'est qu'à travers un nuage
Que leurs traits s'offrent à mes yeux;
Et s'ils pensent à moi, comme une ombre incertaine
Leur apparaît aussi mon image lointaine;
Oh! que l'absence est triste! — et tandis qu'à rêver
Je suis ici, qui sait ce qui peut arriver?
Pourquoi ce coup de vent? et pourquoi ce feuillage
Qui sur moi tombe en tourbillon?
Que tout s'est rembruni, bois, montagnes, vallon!
Dieu! la feuille qui tombe est un triste présage;
Un poids est sur mon cœur, je ne puis respirer,
Je sens mes yeux prêts à pleurer;
Qu'ai-je donc? ah! marchons, dissipons ce nuage,
Marchons ... le mouvement raffermit et soulage,
J'éprouve un charme étrange, un incroyable attrait
A marcher d'un pas libre à travers la forêt.
Quand je vois, parcourant les pelouses désertes,
A mes pieds, de grands pins ces montagnes couvertes,
Il me prend un désir de suivre mon regard,
D'aller, m'enfonçant au hasard
Parmi les solitudes vertes,
D'aller, d'aller toujours sans but et sans chemin....
Que ne suis-je là-bas à l'horizon lointain,
Plus loin, plus loin encor.... où flotte ce nuage,
Où disparaît cet oiseau de passage....

Le beau fleuve! Il me semble errer avec son cours,



Je serpente avec lui de détours en détours;
Nous arrivons ensemble à de lointaines plages ;
Tantôt il roule à l'aise entre de verts coteaux,
Tantôt il se resserre entre des rocs sauvages
Que couronnent de vieux châteaux,
Traverse des forêts, des cités, des villages,
Passe sous de vieux ponts, porte de grands vaisseaux
Jusqu'à la mer immense où mugissent les flots.

Et tandis que mon âme accompagne ces eaux,
L'image de ma vie à mes yeux se déroule
Et glisse devant moi comme cette onde coule.
Des moments, des éclairs dans la nuit du passé
Se montrent, je les vois briller et disparaître;
Oh ! vers minuit, près de cette fenêtre,
Quand je sentais son bras contre mon sein pressé,
Quand se penchant sur des touffes de roses
Elle mêlait son souffle aux parfums de la nuit!
De doux mots murmuraient sur ses lèvres mi-closes;
Le monde autour de nous ne faisait point de bruit :
La voix du rossignol vint à se faire entendre.
Quand il eut modulé sa romance si tendre,
Elle tourna vers moi ses regards attendris,
Et la lune éclaira ce regard, ce souris!
Et quand le cœur brisé d'un ennui solitaire,
Lassé du jour trop long qu'il fallait achever,
Je me jetais brusquement sur la terre
Sans désir de me relever.....
Tous ces moments sont là, tous, mille autres encore ;
Je marchais, je m'arrête ébloui, car soudain
M'est apparu brûlant le ciel napolitain;
Sur le Vésuve assis, je regardais l'aurore....
Et puis tout a changé : loin d'ici, dans le Nord,
J'étais près d'un grand lac et penché sur le bord,
A la mélancolie abandonnant mon âme,

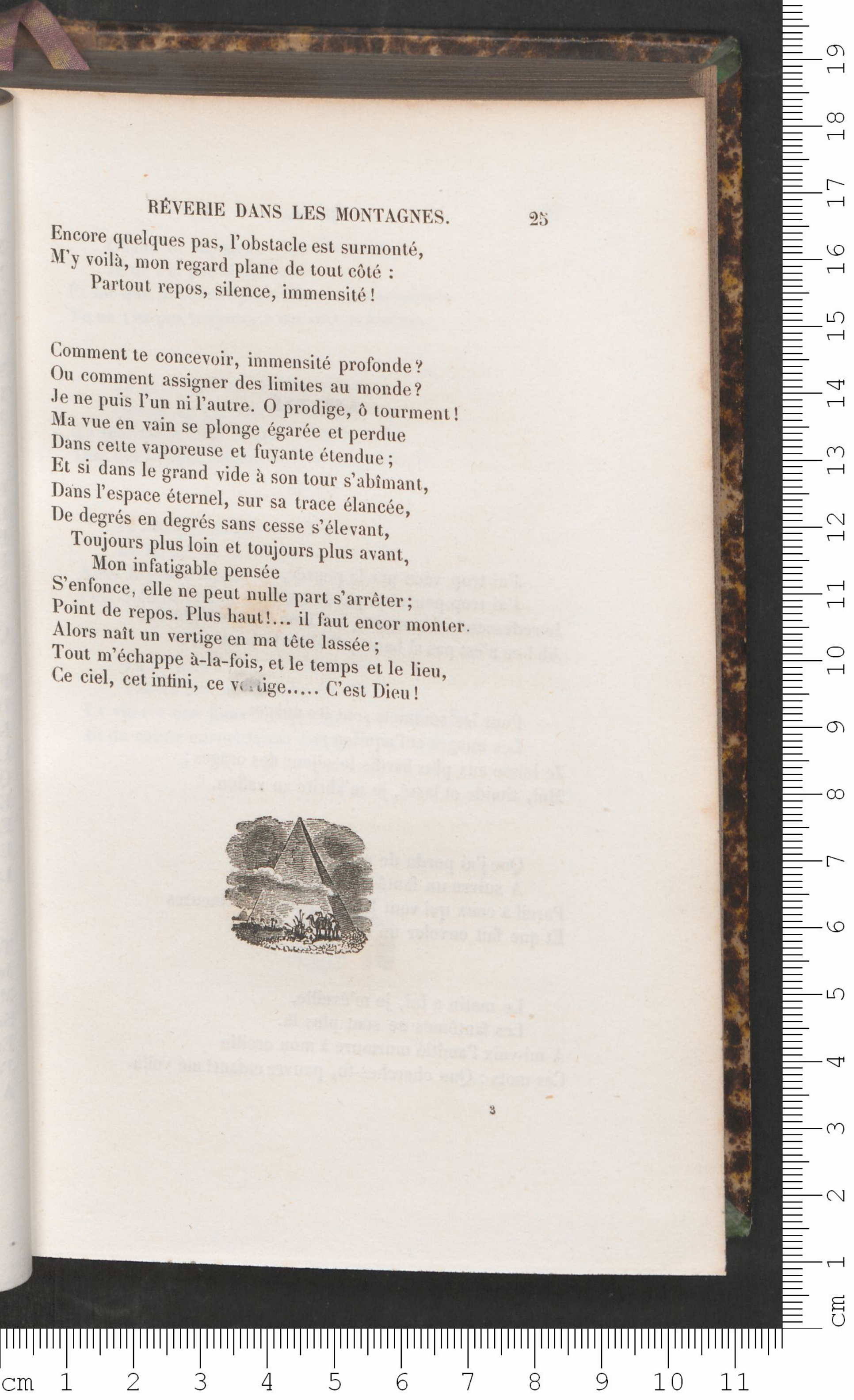


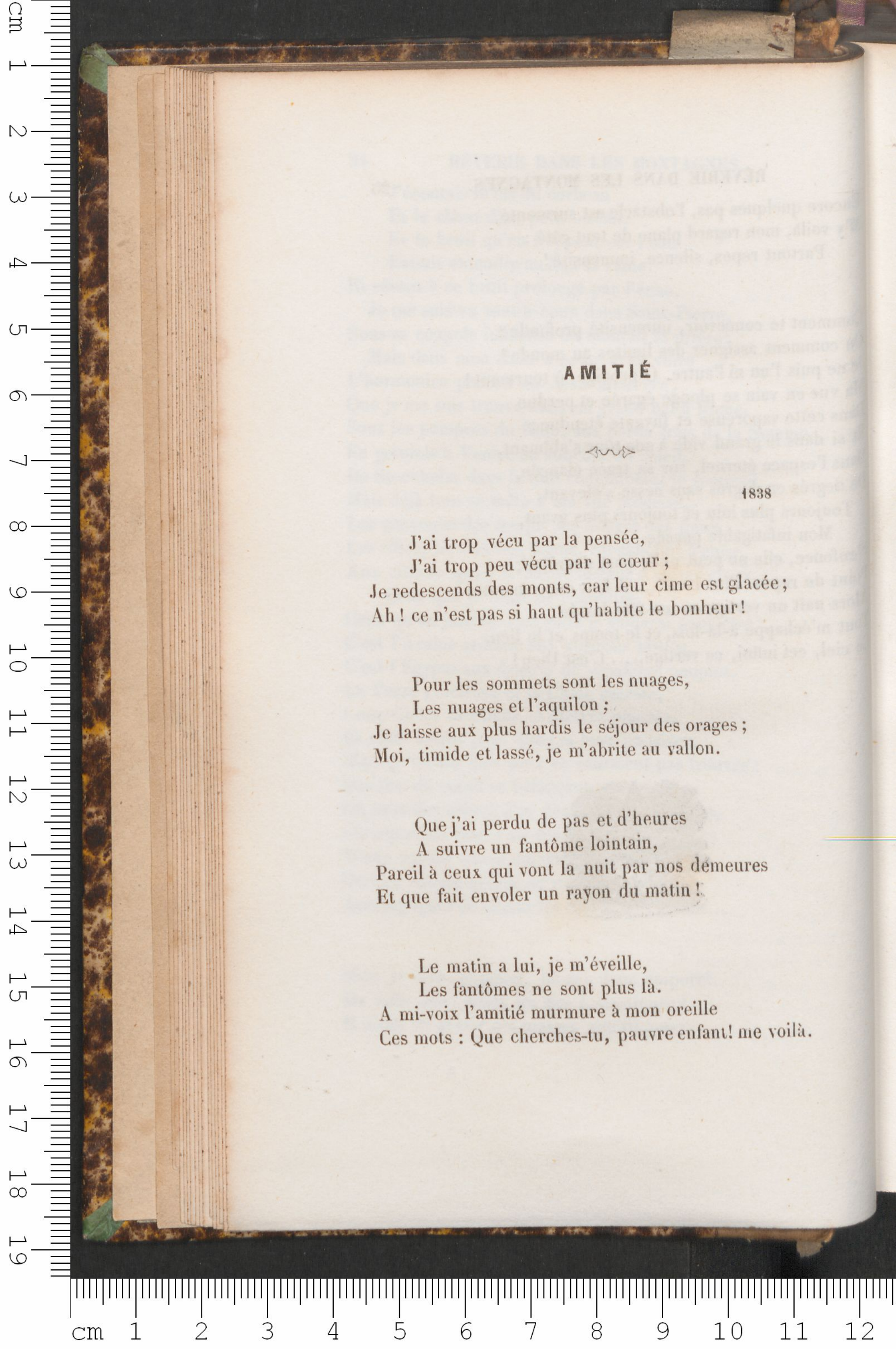
J'écoutais le cri du corbeau
Et le chant d'un petit oiseau,
Et le bruit qu'en frappant sur l'eau
Faisait entendre au loin la rame.
Et rêvant à ce bruit prolongé par l'écho,
Je me suis vu tout-à-coup dans Saint-Pierre,
Sous sa coupole immense où montait la prière;
Mais dans mon cœur à peine avait vibré
L'harmonica plaintif du beau *Miserere*,
Que je me suis trouvé dans un grand bal à Rome,
Sous les pampres du Rhin, aux bords frais de la Somme,
En gondole à Venise au coucher du soleil,
De Stockholm dans la nuit contemplant le sommeil....
Mais déjà tout se mêle à ma vue indécise,
Les souvenirs des temps, les images des lieux,
Les villes, les déserts, Rome, Stockholm, Venise,
Aux climats que j'ai vus se mêlent d'autres cieux,
Ceux que je brûle de connaître,
Ceux qu'un jour de mes yeux je saluerai peut-être :
C'est l'Arabie ardente aux horizons brûlés,
C'est l'Égypte aux déserts de sépulcres peuplés,
La Perse gracieuse et la Chine secrète,
Cette Chine inconnue et bizarre planète,
Et mille autres pays que j'ai bien pu rêver,
Mais qu'ici-bas mes yeux ne sauraient pas trouver :
Des îles de corail se balançant aux brises
Où sous des arbres d'or des péris sont assises,
Où répandus dans l'air des parfums ravissants
D'une vapeur suave enivrent tous les sens,
Où l'on entend le soir de vagues harmonies
Accompagner en chœur les danses des génies....

Mais je rêve, je pense, où m'a donc emporté
Ma folle tête! adieu les îles fantastiques !
Il s'agit de gravir ces masses granitiques;

Encore quelques pas, l'obstacle est surmonté,
M'y voilà, mon regard plane de tout côté :
Partout repos, silence, immensité !

Comment te concevoir, immensité profonde ?
Ou comment assigner des limites au monde ?
Je ne puis l'un ni l'autre. O prodige, ô tourment !
Ma vue en vain se plonge égarée et perdue
Dans cette vaporeuse et fuyante étendue ;
Et si dans le grand vide à son tour s'abîmant,
Dans l'espace éternel, sur sa trace élancée,
De degrés en degrés sans cesse s'élevant,
Toujours plus loin et toujours plus avant,
Mon infatigable pensée
S'enfonce, elle ne peut nulle part s'arrêter ;
Point de repos. Plus haut !... il faut encor monter.
Alors naît un vertige en ma tête lassée ;
Tout m'échappe à-la-fois, et le temps et le lieu,
Ce ciel, cet infini, ce vertige..... C'est Dieu !





AMITIÉ

1838

J'ai trop vécu par la pensée,
J'ai trop peu vécu par le cœur ;
Je redescends des monts, car leur cime est glacée ;
Ah ! ce n'est pas si haut qu'habite le bonheur !

Pour les sommets sont les nuages,
Les nuages et l'aquilon ;
Je laisse aux plus hardis le séjour des orages ;
Moi, timide et lassé, je m'abrite au vallon.

Que j'ai perdu de pas et d'heures
A suivre un fantôme lointain,
Pareil à ceux qui vont la nuit par nos demeures
Et que fait envoler un rayon du matin !

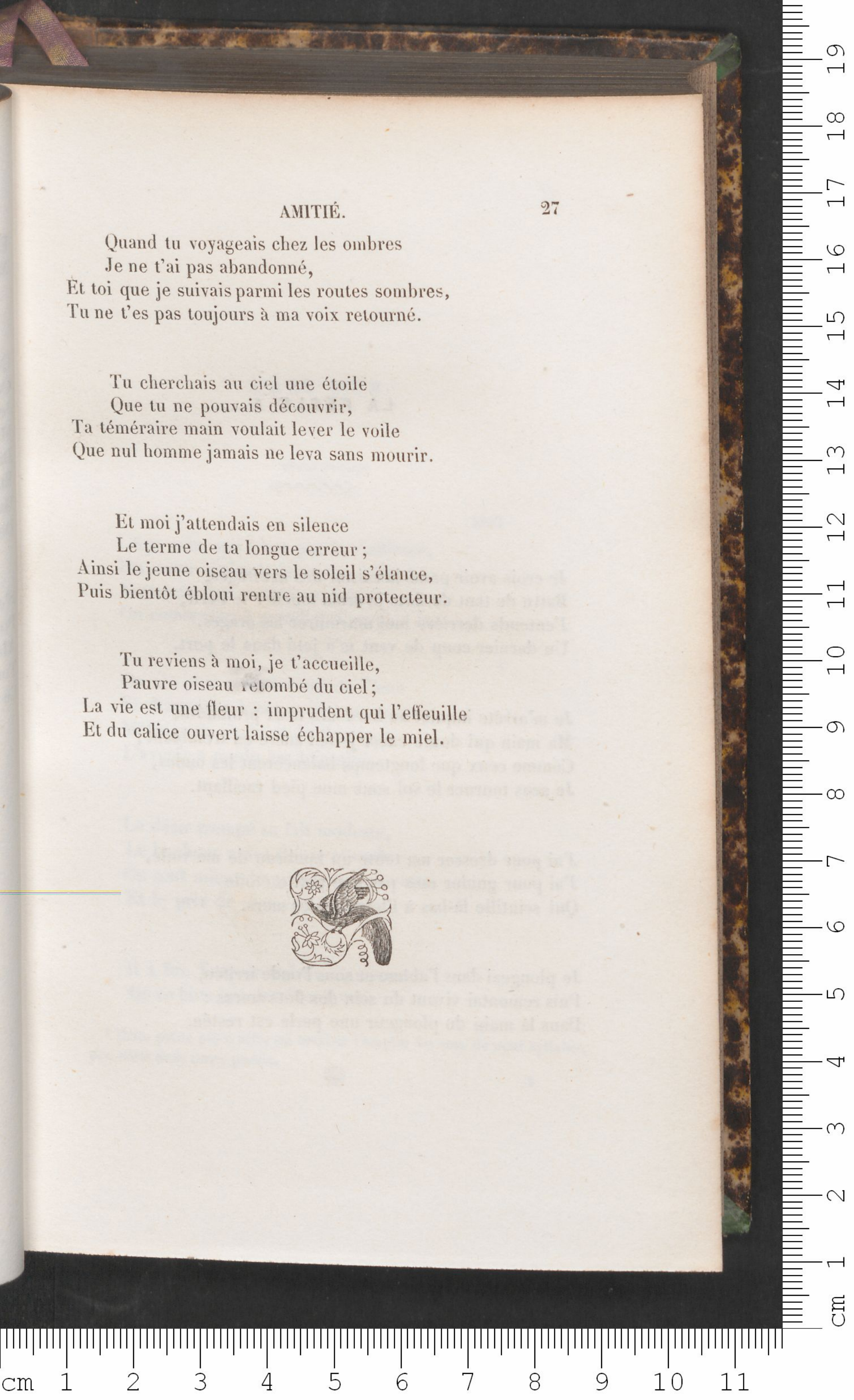
Le matin a lui, je m'éveille,
Les fantômes ne sont plus là.
A mi-voix l'amitié murmure à mon oreille
Ces mots : Que cherches-tu, pauvre enfant! me voilà.

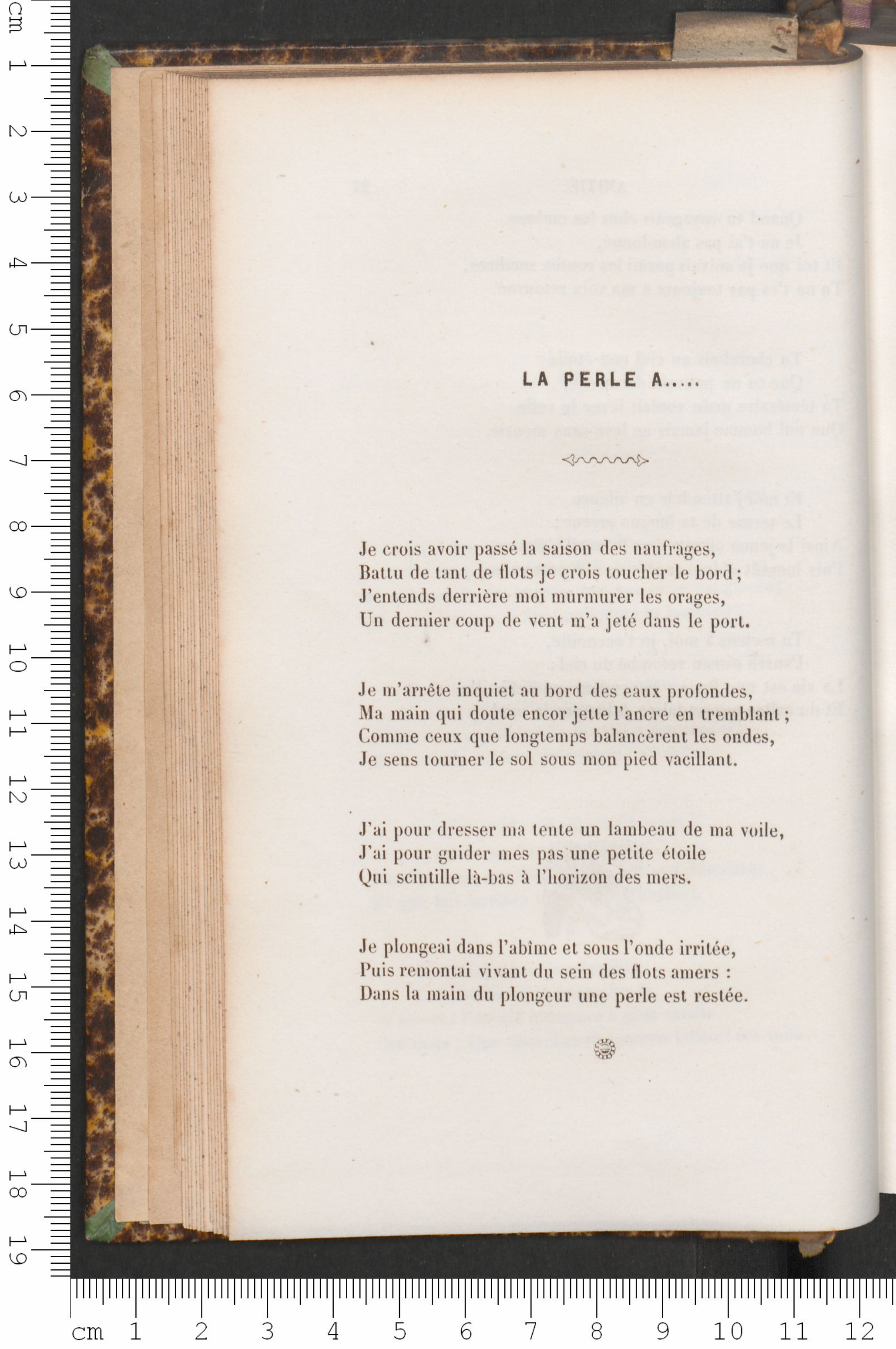
Quand tu voyageais chez les ombres
Je ne t'ai pas abandonné,
Et toi que je suivais parmi les routes sombres,
Tu ne t'es pas toujours à ma voix retourné.

Tu cherchais au ciel une étoile
Que tu ne pouvais découvrir,
Ta téméraire main voulait lever le voile
Que nul homme jamais ne leva sans mourir.

Et moi j'attendais en silence
Le terme de ta longue erreur ;
Ainsi le jeune oiseau vers le soleil s'élance,
Puis bientôt ébloui rentre au nid protecteur.

Tu reviens à moi, je t'accueille,
Pauvre oiseau retombé du ciel ;
La vie est une fleur : imprudent qui l'effeuille
Et du calice ouvert laisse échapper le miel.





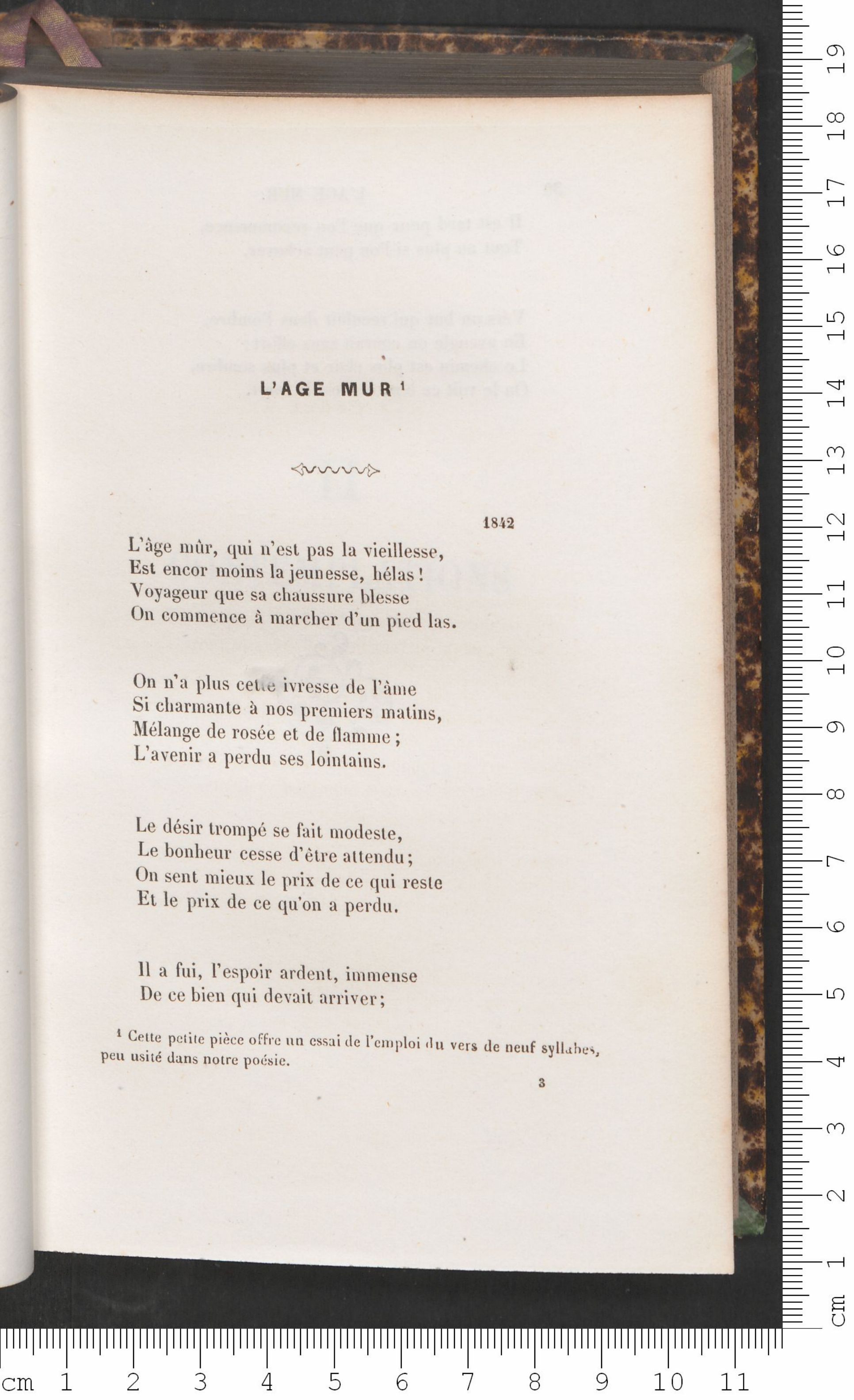
LA PERLE A.....

Je crois avoir passé la saison des naufrages,
Battu de tant de flots je crois toucher le bord ;
J'entends derrière moi murmurer les orages,
Un dernier coup de vent m'a jeté dans le port.

Je m'arrête inquiet au bord des eaux profondes,
Ma main qui doute encor jette l'ancre en tremblant ;
Comme ceux que longtemps balancèrent les ondes,
Je sens tourner le sol sous mon pied vacillant.

J'ai pour dresser ma tente un lambeau de ma voile,
J'ai pour guider mes pas une petite étoile
Qui scintille là-bas à l'horizon des mers.

Je plongeai dans l'abîme et sous l'onde irritée,
Puis remontai vivant du sein des flots amers :
Dans la main du plongeur une perle est restée.



L'AGE MUR[1]

1842

L'âge mûr, qui n'est pas la vieillesse,
Est encor moins la jeunesse, hélas !
Voyageur que sa chaussure blesse
On commence à marcher d'un pied las.

On n'a plus cette ivresse de l'âme
Si charmante à nos premiers matins,
Mélange de rosée et de flamme ;
L'avenir a perdu ses lointains.

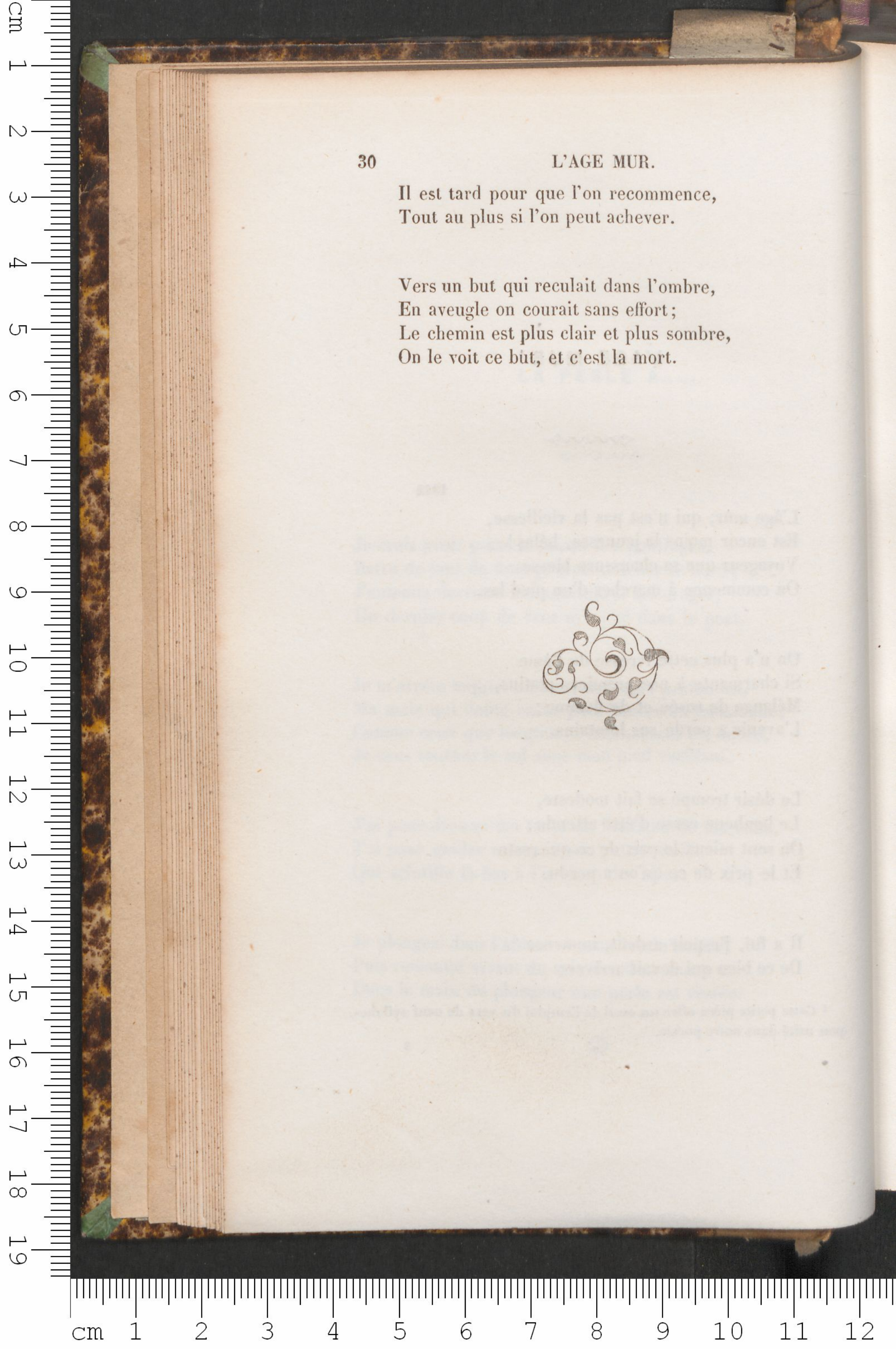
Le désir trompé se fait modeste,
Le bonheur cesse d'être attendu ;
On sent mieux le prix de ce qui reste
Et le prix de ce qu'on a perdu.

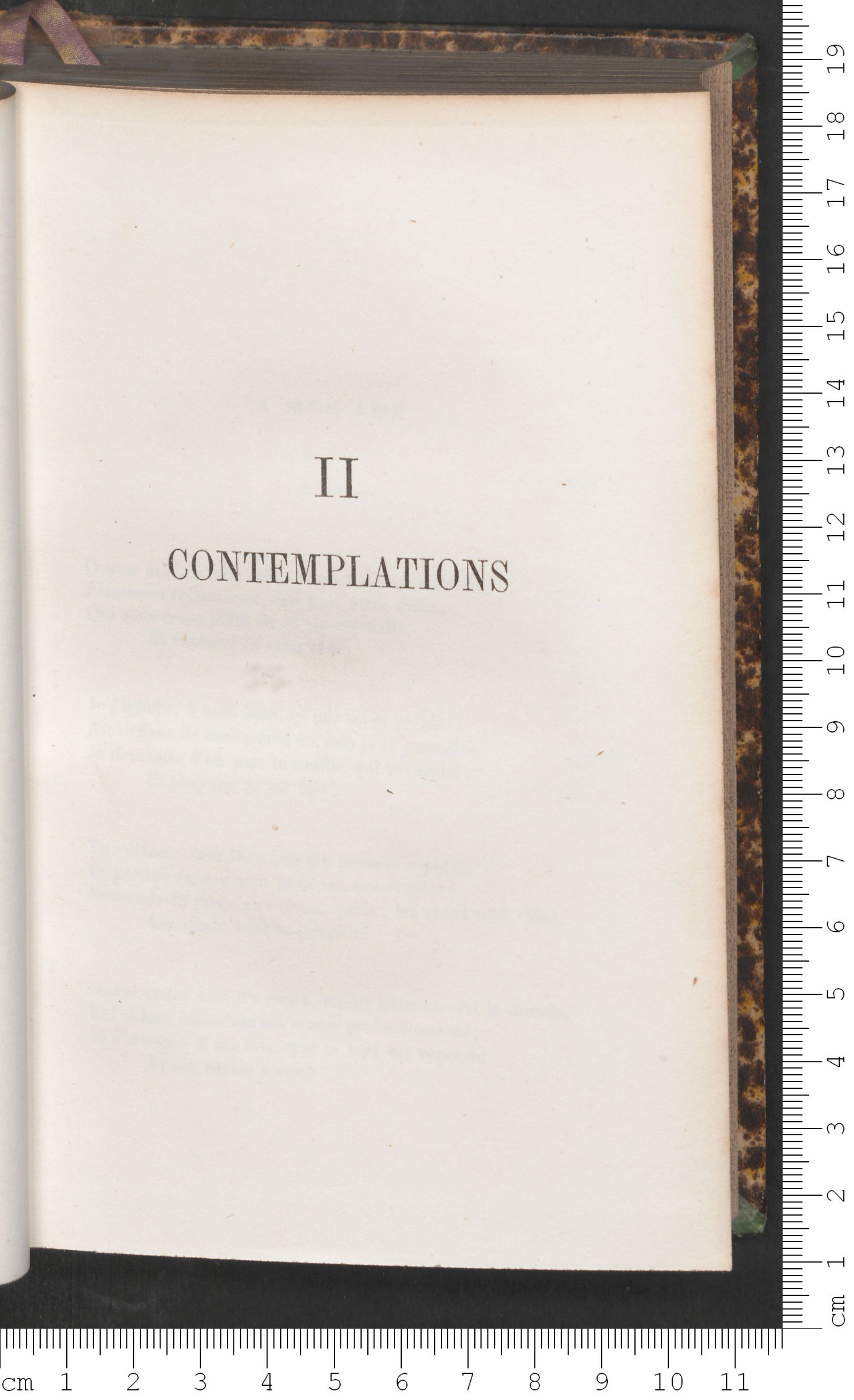
Il a fui, l'espoir ardent, immense
De ce bien qui devait arriver ;

[1] Cette petite pièce offre un essai de l'emploi du vers de neuf syllabes, peu usité dans notre poésie.

Il est tard pour que l'on recommence,
Tout au plus si l'on peut achever.

Vers un but qui reculait dans l'ombre,
En aveugle on courait sans effort ;
Le chemin est plus clair et plus sombre,
On le voit ce but, et c'est la mort.

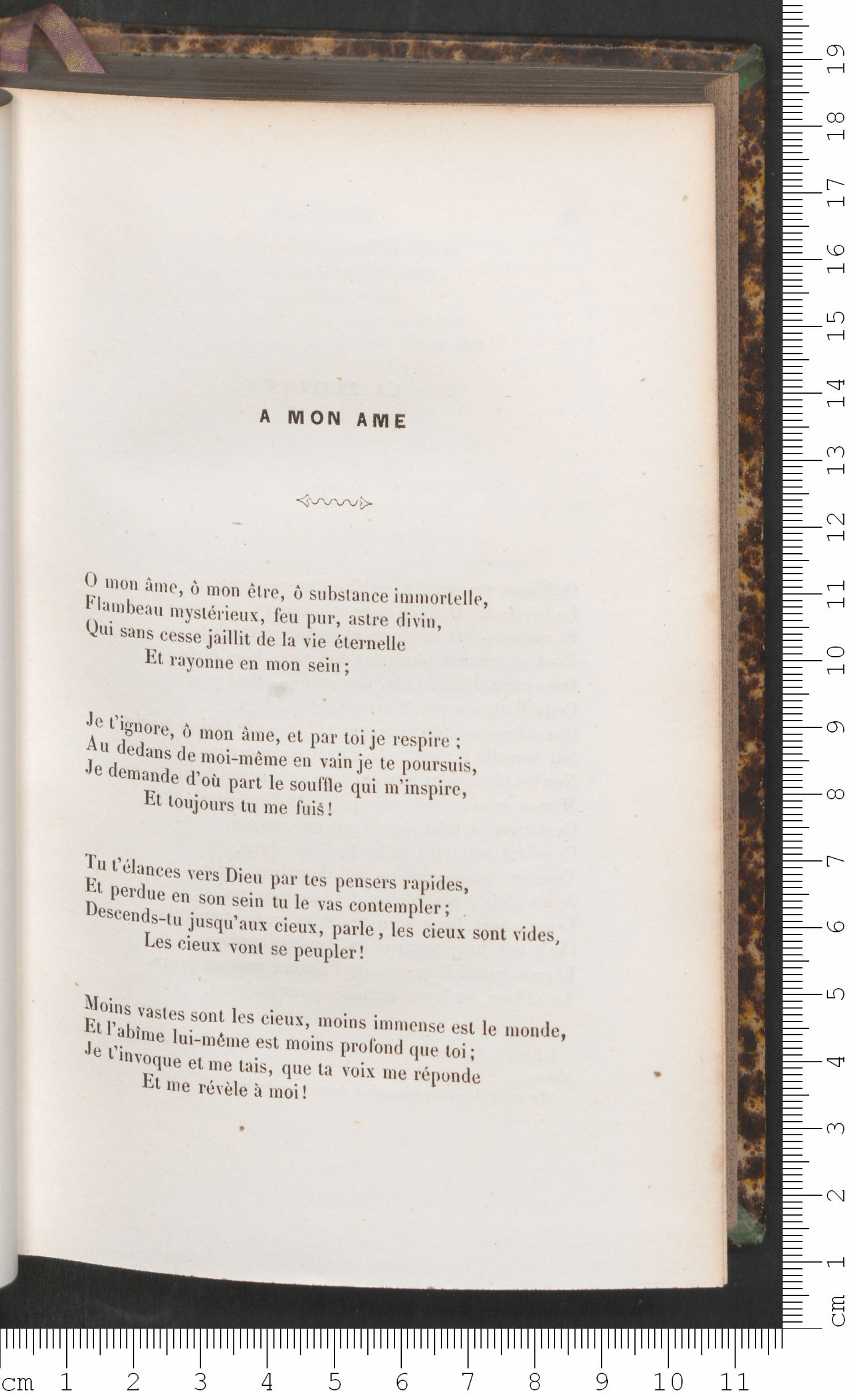




II

CONTEMPLATIONS

A MON AME

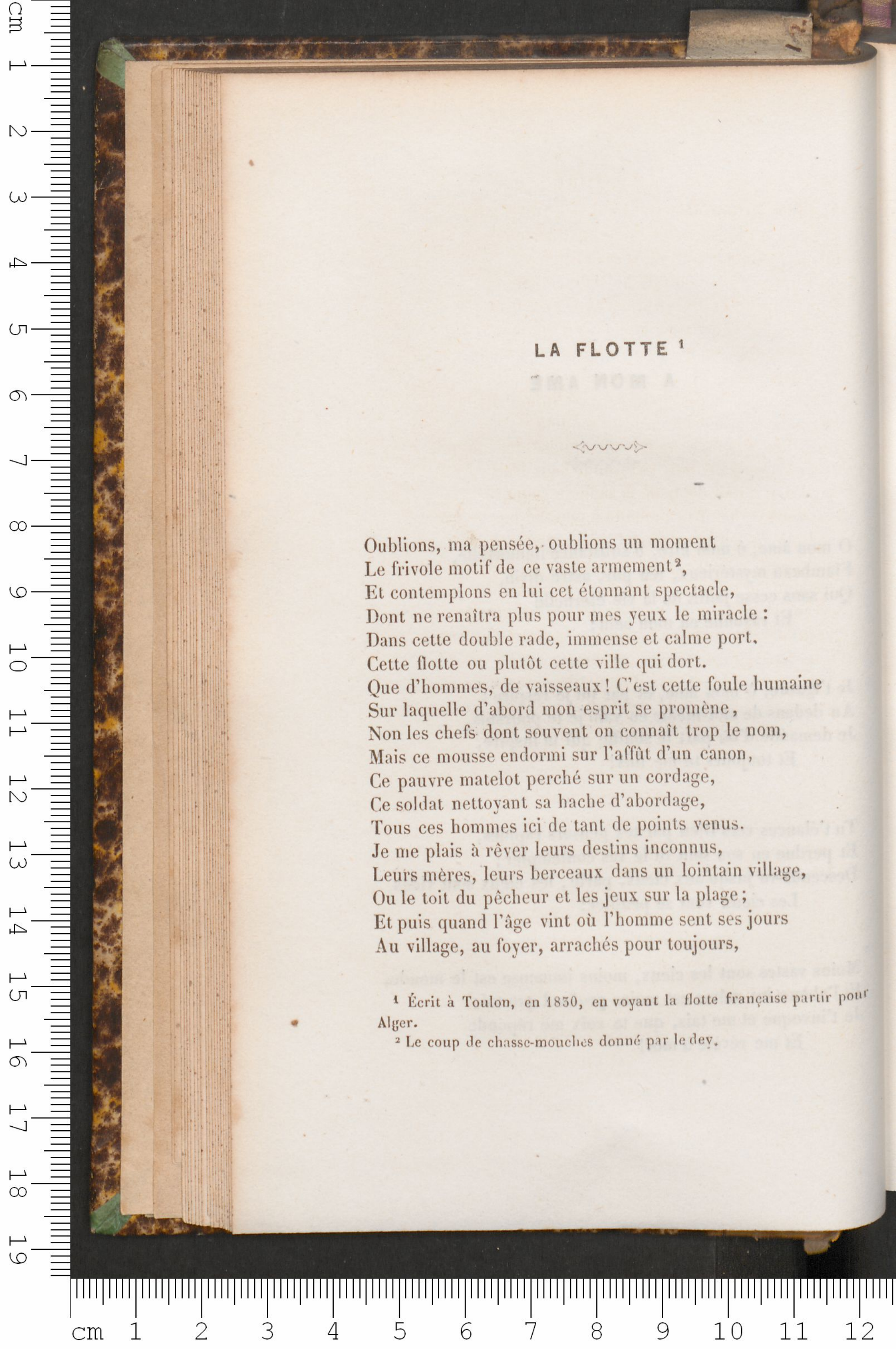


O mon âme, ô mon être, ô substance immortelle,
Flambeau mystérieux, feu pur, astre divin,
Qui sans cesse jaillit de la vie éternelle
Et rayonne en mon sein;

Je t'ignore, ô mon âme, et par toi je respire ;
Au dedans de moi-même en vain je te poursuis,
Je demande d'où part le souffle qui m'inspire,
Et toujours tu me fuis!

Tu t'élances vers Dieu par tes pensers rapides,
Et perdue en son sein tu le vas contempler;
Descends-tu jusqu'aux cieux, parle, les cieux sont vides,
Les cieux vont se peupler!

Moins vastes sont les cieux, moins immense est le monde,
Et l'abîme lui-même est moins profond que toi;
Je t'invoque et me tais, que ta voix me réponde
Et me révèle à moi!



LA FLOTTE [1]

Oublions, ma pensée, oublions un moment
Le frivole motif de ce vaste armement [2],
Et contemplons en lui cet étonnant spectacle,
Dont ne renaîtra plus pour mes yeux le miracle :
Dans cette double rade, immense et calme port,
Cette flotte ou plutôt cette ville qui dort.
Que d'hommes, de vaisseaux ! C'est cette foule humaine
Sur laquelle d'abord mon esprit se promène,
Non les chefs dont souvent on connaît trop le nom,
Mais ce mousse endormi sur l'affût d'un canon,
Ce pauvre matelot perché sur un cordage,
Ce soldat nettoyant sa hache d'abordage,
Tous ces hommes ici de tant de points venus.
Je me plais à rêver leurs destins inconnus,
Leurs mères, leurs berceaux dans un lointain village,
Ou le toit du pêcheur et les jeux sur la plage ;
Et puis quand l'âge vint où l'homme sent ses jours
Au village, au foyer, arrachés pour toujours,

[1] Écrit à Toulon, en 1830, en voyant la flotte française partir pour Alger.

[2] Le coup de chasse-mouches donné par le dey.

Peut-être ils ont déjà vu l'Inde et l'Amérique,
O-Taïti, la Chine, ou l'Islande ou l'Afrique;
Puis ici, puis bientôt recevant le trépas
Pour des ambitions qu'ils ne soupçonnent pas.
Cependant qu'un Bédouin pense faire œuvre pie
En aiguisant le fer pour la mort de l'impie ;
A cette heure couché sous sa tente ou flattant
De la main son cheval au poitrail haletant,
A sa femme, à son fils qui se joue autour d'elle
Il promet en riant un crâne d'infidèle.
Ainsi donc l'homme à l'homme opposé dans la nuit
Meurt ici-bas sans but, extermine sans fruit.
Non, bien qu'ait déclamé la sagesse vulgaire,
Dans tous les temps ce monde a marché par la guerre ;
Sans elle où serions-nous? Le cadavre romain
Pourrissait, quand sur lui fondit l'aigle germain.
Et comme des débris d'Ymir, géant immonde,
Suivant les chants du nord, Odin tira le monde,
Des lambeaux déchirés de Rome, en proie aux vers,
Le barbare tira le nouvel univers.
Peut-être un bien naîtra d'une folle entreprise,
Car le glaive, à-la-fois, dévaste et civilise ;
Ainsi ces grands efforts ne seront point perdus.

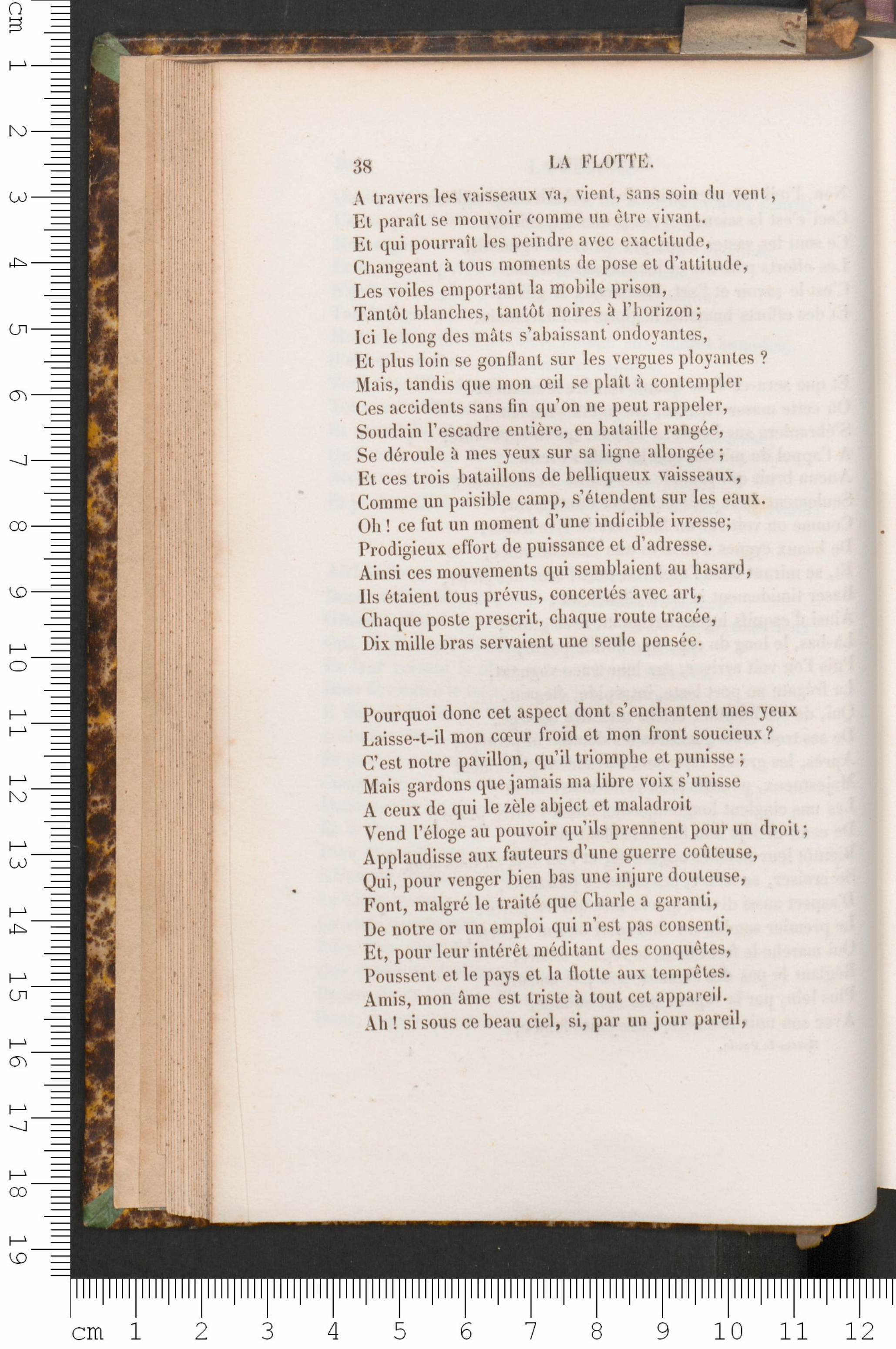
Qu'il a fallu de soins, de labeurs assidus
Pour rassembler ici, sur cette onde immobile,
Ces cinq cents bâtiments dont chacun semble une île
Avec ses habitants, flottante sur les eaux.
Là gisent entassés hommes, canons, chevaux ;
Et le pont d'où la vue erre et flotte sur l'onde,
Et l'entrepont obscur et la cale profonde,
Tout est plein... tout est calme et muet au dehors;
Mais mon oreille croit, derrière les sabords,
Ouïr ce bruit confus que murmure une armée,
Pareil au vent du soir grondant sous la ramée,

Quelques cris, quelques chants, un bourdonnement sourd,
Un coup de loin en loin frappé sur un tambour.
Mon regard veut percer dans chaque obscure enceinte,
Et là, tantôt perdu comme en un labyrinthe,
S'enfonce au plus profond du gouffre descendu,
Tantôt léger s'élance aux câbles suspendu,
Monte aux mâts dépouillés, plonge aux ancres humides,
S'éblouit au détour des escaliers rapides.
Tous ces mille détails répétés mille fois,
Tous ces mille univers, ils sont là, je les vois;
Et quand j'ai bien compris tout cet ensemble immense,
Qu'à cette image en moi le vertige commence,
Alors à cet aspect un saint transport me prend,
Et je dis : Gloire à Dieu! gloire à Dieu! l'homme est grand!

Ah! nulle part n'éclate aussi bien la puissance
Dont ce Dieu dota l'homme, impérissable essence.
Gloire à l'homme, à son tour! car l'œuvre est de tous deux :
Oui, de l'homme admirons le génie hasardeux.
En leur versant la pluie et les chaleurs solaires,
Dieu fit croître le tronc des chênes séculaires;
Il disposa le fer en limoneux amas;
L'homme dit à ces troncs de devenir des mâts,
Et sa voix souveraine à la forêt profonde
Commanda de monter et de marcher sur l'onde.
Dans son lit ténébreux le fer était gisant,
Et le fer en sortit glaive resplendissant.
Dieu fit verdir le chanvre, et de ce fil fragile
L'homme forma le câble, ourdit la voile agile,
Le câble énorme et dur et fort comme l'acier,
La voile, sur la mer, aile de son coursier.
Puis, bien plus, il fallut connaître chaque étoile
Que devait en dormant suivre l'errante voile,
Découvrir de l'aimant l'inexplicable attrait,
Dont, le premier, mon père a compris le secret;

Non, l'œil ne verra point de semblables merveilles;
Ceci c'est la science et ses profondes veilles,
Ce sont les vastes cieux par un verre agrandis,
Les efforts patients et les travaux hardis;
C'est le savoir et l'art, l'audace et le génie,
Et des efforts humains la gloire et l'harmonie.

Et que sera-ce donc quand viendra le moment
Où cette masse énorme, ensemble s'animant,
S'ébranlera sur l'onde... Allons, qu'on appareille,
A l'appel du mistral que la voile s'éveille.
Aucun bruit qui prélude à ce grand mouvement;
Seulement de la rade échappés doucement,
Comme on voit sur un lac, vers la rive isolée,
De beaux cygnes s'abattre une blanche volée,
Et, se mirant dans l'onde où dort l'azur des cieux,
Raser timidement le bord silencieux;
Ainsi d'esquifs légers naviguant avec grace,
Là-bas, le long du cap, une flotille passe;
Puis l'on voit arriver, sur leur trace voguant,
La frégate au port leste, intrépide, élégant,
Qui, de ces humbles bricks tutélaire cortége,
De ses trois mâts guerriers les domine et protége;
Après, les grands vaisseaux s'avancent gravement
Majestueux, poussés d'un vaste mouvement;
Les uns cinglent longtemps de l'une à l'autre plage;
De ceux-ci déjà loin fuit le brillant sillage;
Bientôt leur nombre augmente, et l'on voit en tous sens
Se croiser, se mêler, ces colosses puissants,
D'aspect aussi divers que la mer qui les porte;
Le premier semble un chef suivi de son escorte,
Qui marche le front haut, le regard assuré,
Réglant le pas des siens de son pas mesuré.
Plus loin, par la vapeur une nef animée,
Avec son noir panache, ondoyante fumée,

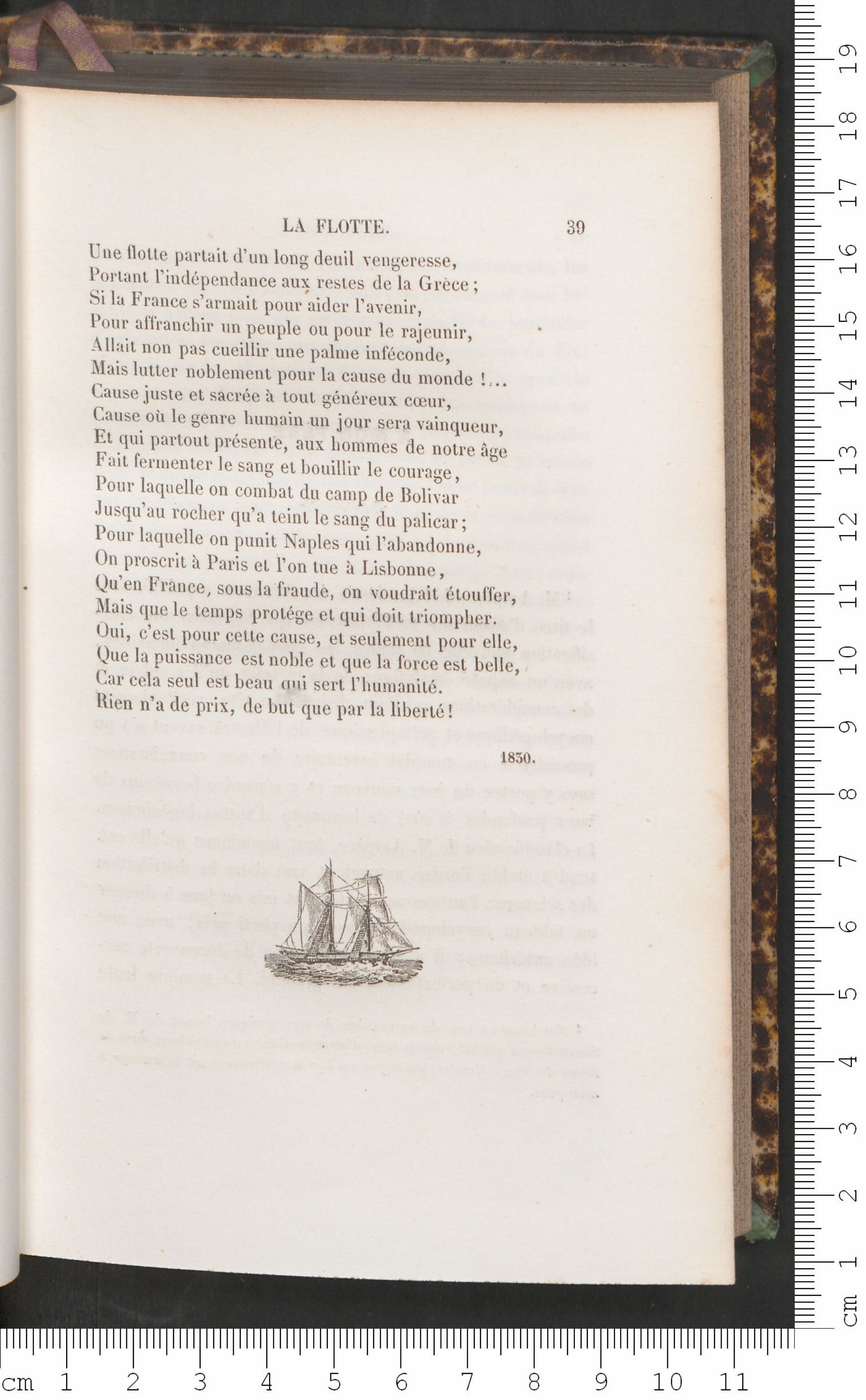


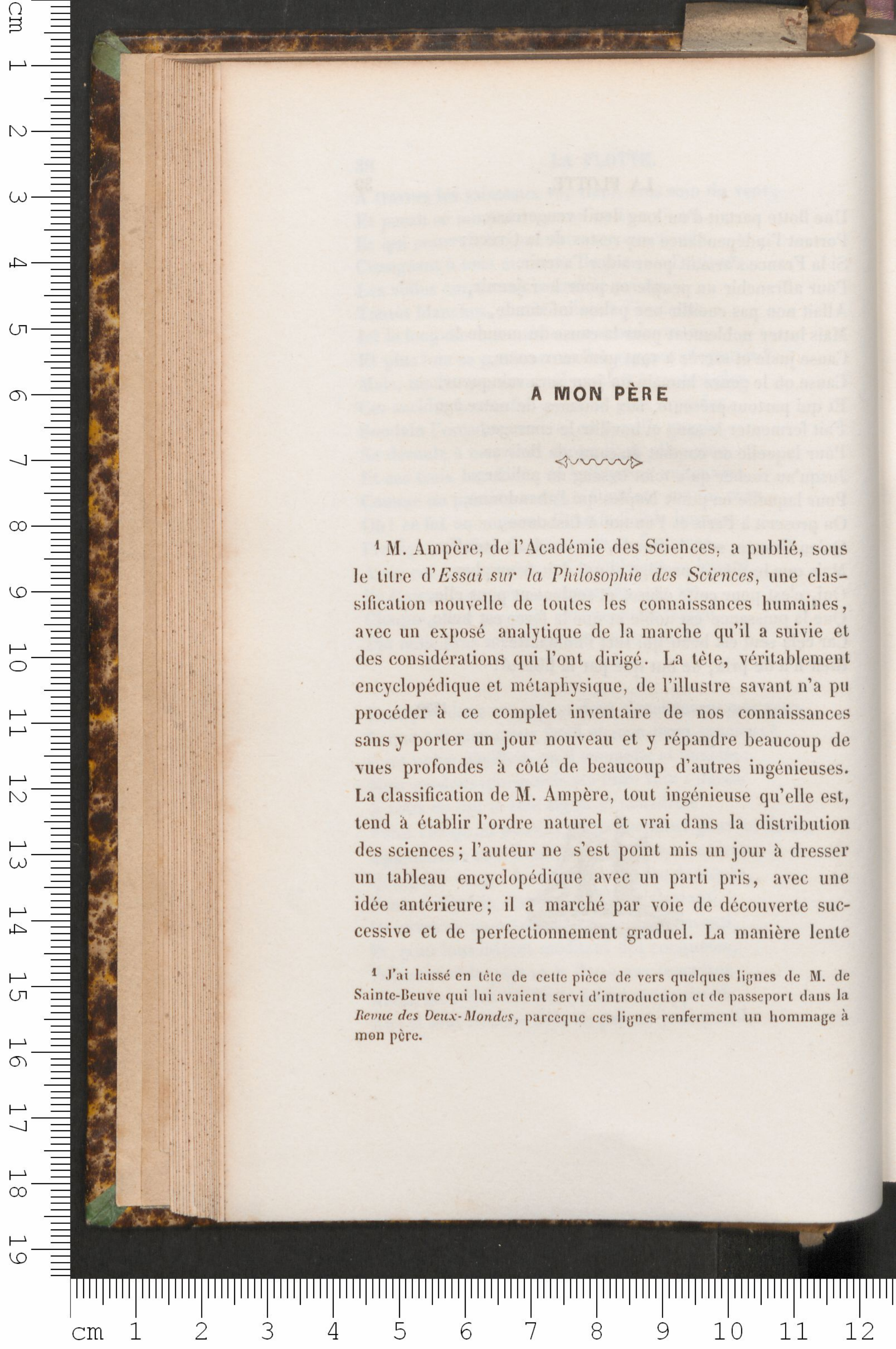
A travers les vaisseaux va, vient, sans soin du vent,
Et paraît se mouvoir comme un être vivant.
Et qui pourrait les peindre avec exactitude,
Changeant à tous moments de pose et d'attitude,
Les voiles emportant la mobile prison,
Tantôt blanches, tantôt noires à l'horizon;
Ici le long des mâts s'abaissant ondoyantes,
Et plus loin se gonflant sur les vergues ployantes ?
Mais, tandis que mon œil se plaît à contempler
Ces accidents sans fin qu'on ne peut rappeler,
Soudain l'escadre entière, en bataille rangée,
Se déroule à mes yeux sur sa ligne allongée ;
Et ces trois bataillons de belliqueux vaisseaux,
Comme un paisible camp, s'étendent sur les eaux.
Oh ! ce fut un moment d'une indicible ivresse;
Prodigieux effort de puissance et d'adresse.
Ainsi ces mouvements qui semblaient au hasard,
Ils étaient tous prévus, concertés avec art,
Chaque poste prescrit, chaque route tracée,
Dix mille bras servaient une seule pensée.

Pourquoi donc cet aspect dont s'enchantent mes yeux
Laisse-t-il mon cœur froid et mon front soucieux ?
C'est notre pavillon, qu'il triomphe et punisse ;
Mais gardons que jamais ma libre voix s'unisse
A ceux de qui le zèle abject et maladroit
Vend l'éloge au pouvoir qu'ils prennent pour un droit ;
Applaudisse aux fauteurs d'une guerre coûteuse,
Qui, pour venger bien bas une injure douteuse,
Font, malgré le traité que Charle a garanti,
De notre or un emploi qui n'est pas consenti,
Et, pour leur intérêt méditant des conquêtes,
Poussent et le pays et la flotte aux tempêtes.
Amis, mon âme est triste à tout cet appareil.
Ah ! si sous ce beau ciel, si, par un jour pareil,

Une flotte partait d'un long deuil vengeresse,
Portant l'indépendance aux restes de la Grèce ;
Si la France s'armait pour aider l'avenir,
Pour affranchir un peuple ou pour le rajeunir,
Allait non pas cueillir une palme inféconde,
Mais lutter noblement pour la cause du monde !...
Cause juste et sacrée à tout généreux cœur,
Cause où le genre humain un jour sera vainqueur,
Et qui partout présente, aux hommes de notre âge
Fait fermenter le sang et bouillir le courage,
Pour laquelle on combat du camp de Bolivar
Jusqu'au rocher qu'a teint le sang du palicar ;
Pour laquelle on punit Naples qui l'abandonne,
On proscrit à Paris et l'on tue à Lisbonne,
Qu'en France, sous la fraude, on voudrait étouffer,
Mais que le temps protége et qui doit triompher.
Oui, c'est pour cette cause, et seulement pour elle,
Que la puissance est noble et que la force est belle,
Car cela seul est beau qui sert l'humanité.
Rien n'a de prix, de but que par la liberté !

1830.





A MON PÈRE

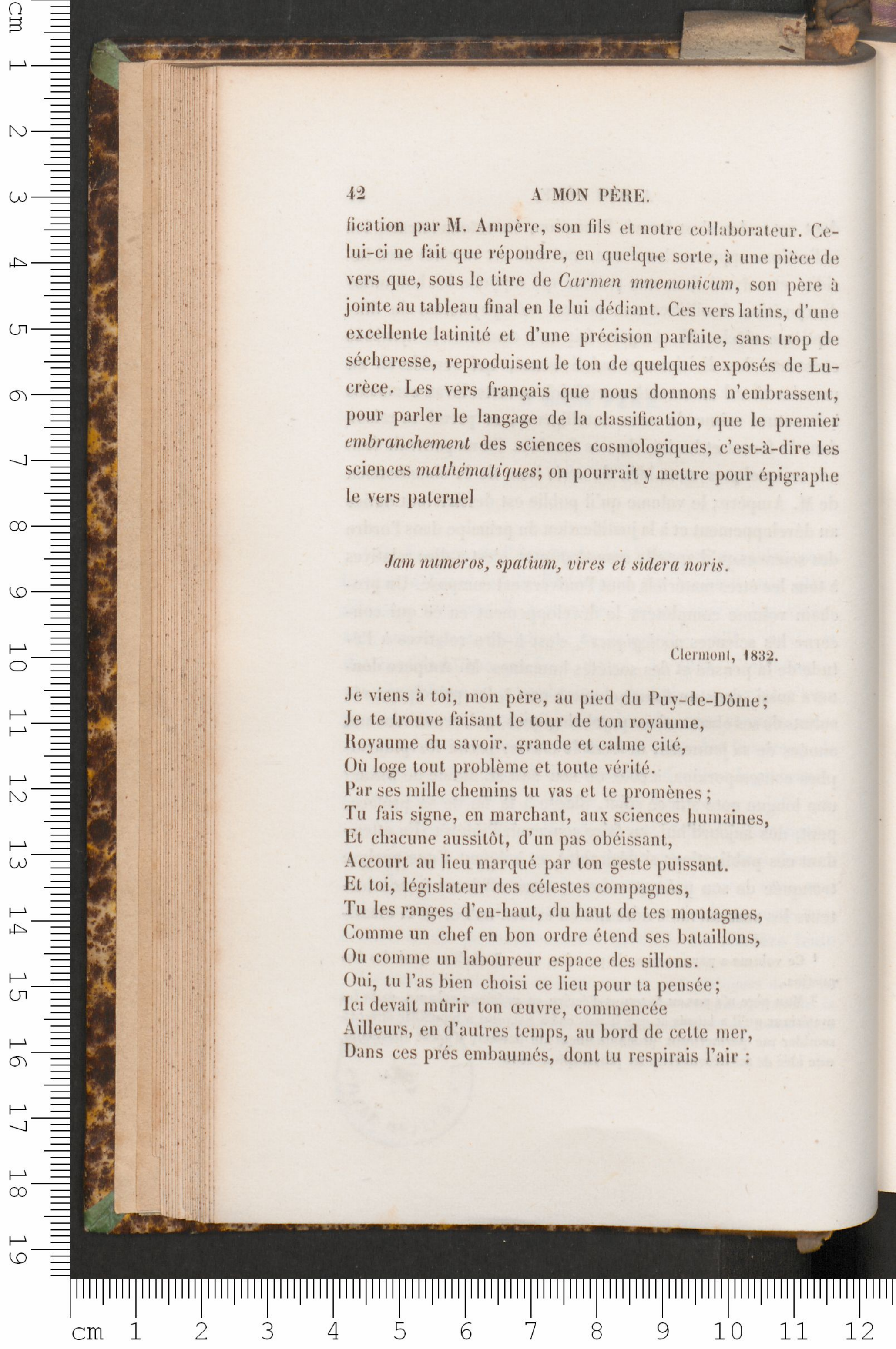
[1] M. Ampère, de l'Académie des Sciences, a publié, sous le titre d'*Essai sur la Philosophie des Sciences*, une classification nouvelle de toutes les connaissances humaines, avec un exposé analytique de la marche qu'il a suivie et des considérations qui l'ont dirigé. La tête, véritablement encyclopédique et métaphysique, de l'illustre savant n'a pu procéder à ce complet inventaire de nos connaissances sans y porter un jour nouveau et y répandre beaucoup de vues profondes à côté de beaucoup d'autres ingénieuses. La classification de M. Ampère, tout ingénieuse qu'elle est, tend à établir l'ordre naturel et vrai dans la distribution des sciences ; l'auteur ne s'est point mis un jour à dresser un tableau encyclopédique avec un parti pris, avec une idée antérieure ; il a marché par voie de découverte successive et de perfectionnement graduel. La manière lente

[1] J'ai laissé en tête de cette pièce de vers quelques lignes de M. de Sainte-Beuve qui lui avaient servi d'introduction et de passeport dans la *Revue des Deux-Mondes*, parceque ces lignes renferment un hommage à mon père.

dont cet ordre s'est formé, l'occasion, les tâtonnements, les indications apparues à mesure, tout cela est raconté avec lucidité et naïveté dans une préface qui rappelle les habitudes d'exposition familières aux savants métaphysiciens du dix-septième siècle. M. Ampère fait voir comment la symétrie constante des divisions et subdivisions, qui semblerait au premier abord un caractère artificiel, se rattache au contraire à la nature même de notre intelligence, et prend sa raison dans la forme et les lois de nos facultés. On ne pourrait donner en quelques mots idée de cette base de la classification de M. Ampère; le volume qu'il publie est destiné tout entier au développement et à la justification du principe dans l'ordre des sciences qu'il appelle *cosmologiques*, c'est-à-dire relatives à tous les êtres matériels dont l'univers est composé. Un prochain volume complétera le développement en ce qui concerne les sciences *noologiques*[1], c'est-à-dire relatives à l'étude de la pensée et des sociétés humaines. M. Ampère donnera aussi, dans un futur volume à part[2], les principaux résultats de ses observations psychologiques, qui, remontant aux années de sa jeunesse, devront le classer parmi les philosophes contemporains, à côté de son ami M. Maine de Biran : une longue note sur ce sujet, placée à la fin de sa préface, peut, dès aujourd'hui, en faire concevoir l'intérêt. En attendant ces publications si désirables, et à défaut d'une analyse tronquée de son présent volume, nous offrirons à nos lecteurs les vers suivants adressés au savant auteur de la classi-

[1] Ce volume a paru comme le premier, chez Bachelier, quai des Augustins.

[2] Mon père n'a pas eu le temps d'écrire ce précieux volume, mais les matériaux qu'il a laissés et que je suis enfin parvenu à recueillir et à rassembler me permettront prochainement de donner, d'après lui-même, une idée de ses découvertes en philosophie. 1849



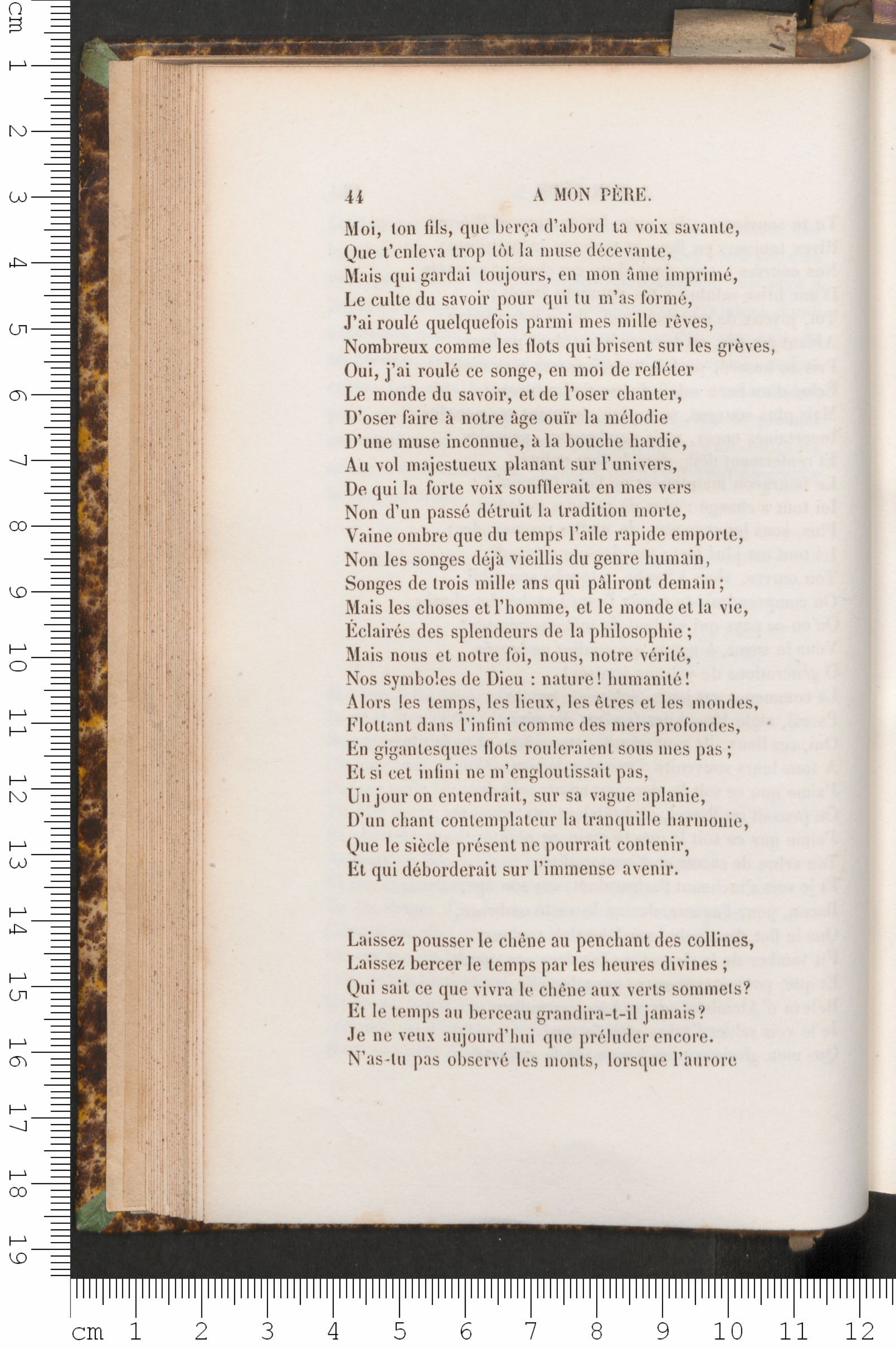
fication par M. Ampère, son fils et notre collaborateur. Celui-ci ne fait que répondre, en quelque sorte, à une pièce de vers que, sous le titre de *Carmen mnemonicum*, son père à jointe au tableau final en le lui dédiant. Ces vers latins, d'une excellente latinité et d'une précision parfaite, sans trop de sécheresse, reproduisent le ton de quelques exposés de Lucrèce. Les vers français que nous donnons n'embrassent, pour parler le langage de la classification, que le premier *embranchement* des sciences cosmologiques, c'est-à-dire les sciences *mathématiques*; on pourrait y mettre pour épigraphe le vers paternel

Jam numeros, spatium, vires et sidera noris.

Clermont, 1832.

Je viens à toi, mon père, au pied du Puy-de-Dôme;
Je te trouve faisant le tour de ton royaume,
Royaume du savoir, grande et calme cité,
Où loge tout problème et toute vérité.
Par ses mille chemins tu vas et te promènes;
Tu fais signe, en marchant, aux sciences humaines,
Et chacune aussitôt, d'un pas obéissant,
Accourt au lieu marqué par ton geste puissant.
Et toi, législateur des célestes compagnes,
Tu les ranges d'en-haut, du haut de tes montagnes,
Comme un chef en bon ordre étend ses bataillons,
Ou comme un laboureur espace des sillons.
Oui, tu l'as bien choisi ce lieu pour ta pensée;
Ici devait mûrir ton œuvre, commencée
Ailleurs, en d'autres temps, au bord de cette mer,
Dans ces prés embaumés, dont tu respirais l'air :

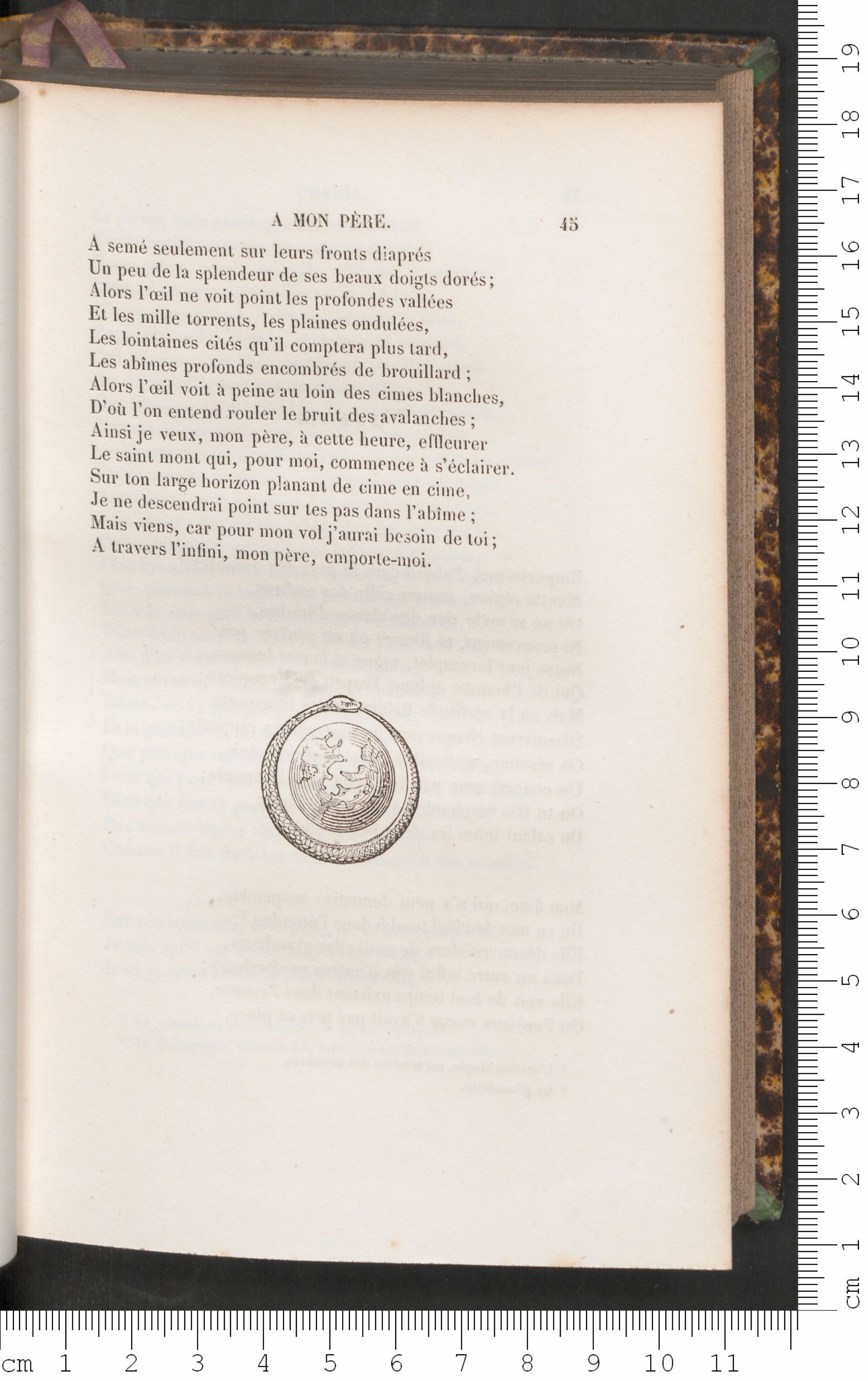
Tu te souviens..., les prés, les orangers d'Hières,
Rives toujours en fleur et toujours printanières;
Nos courses à tous deux dans ces champs caressés
D'une brise salubre à tes poumons lassés;
Toi, joyeux de marcher, moi, de te voir revivre;
Aidant tes pas, ou bien te lisant dans un livre
Pris au hasard, parfois te murmurant mes vers,
Éclos d'un beau soleil de ces tièdes hivers;
Mais plus souvent, mon père, écoutant tes pensées
Incertaines encor, mais nombreuses, pressées,
Et renfermant déjà, dans la tige enfoui,
Le bourgeon maintenant en fleur épanoui.
Ici tout a changé : plus de pensers malades,
Plus, sous les orangers, de molles promenades;
Ici tout est plus fort; ton dessein a grandi,
Ton œuvre, alors à l'aube, a touché son midi.
Où comprendrais-tu mieux l'esprit caché des choses,
Qu'en ce pays qui vit tant de métamorphoses?
Vous le savez, ô monts qui couliez embrasés,
O générations de volcans épuisés!
Là commença ses jours, éclatante agonie,
Pascal, aigle blessé des foudres du génie.
Oui, ces lieux, ils sont grands, mon père, et tu fais bien
A tous leurs souvenirs d'associer le tien.
J'aime que ce soit là, dans ces monts solitaires
Où pensait un Pascal, où brûlaient cent cratères,
J'aime que ce soit là que ta main ait planté
Ton arbre de savoir et d'immortalité.
Et je vois s'inclinant l'arbre dont, sur son âge,
Bacon, pour l'avenir, dressa le vaste ombrage,
Que le flot du savoir, qui débordait toujours,
Fit tomber de la rive et roulait dans son cours,
Et que, pour étayer notre encyclopédie,
Releva d'Alembert sur sa base agrandie;
Je le vois saluer l'arbre plus fortuné
Que mon glorieux père à mon siècle a donné.

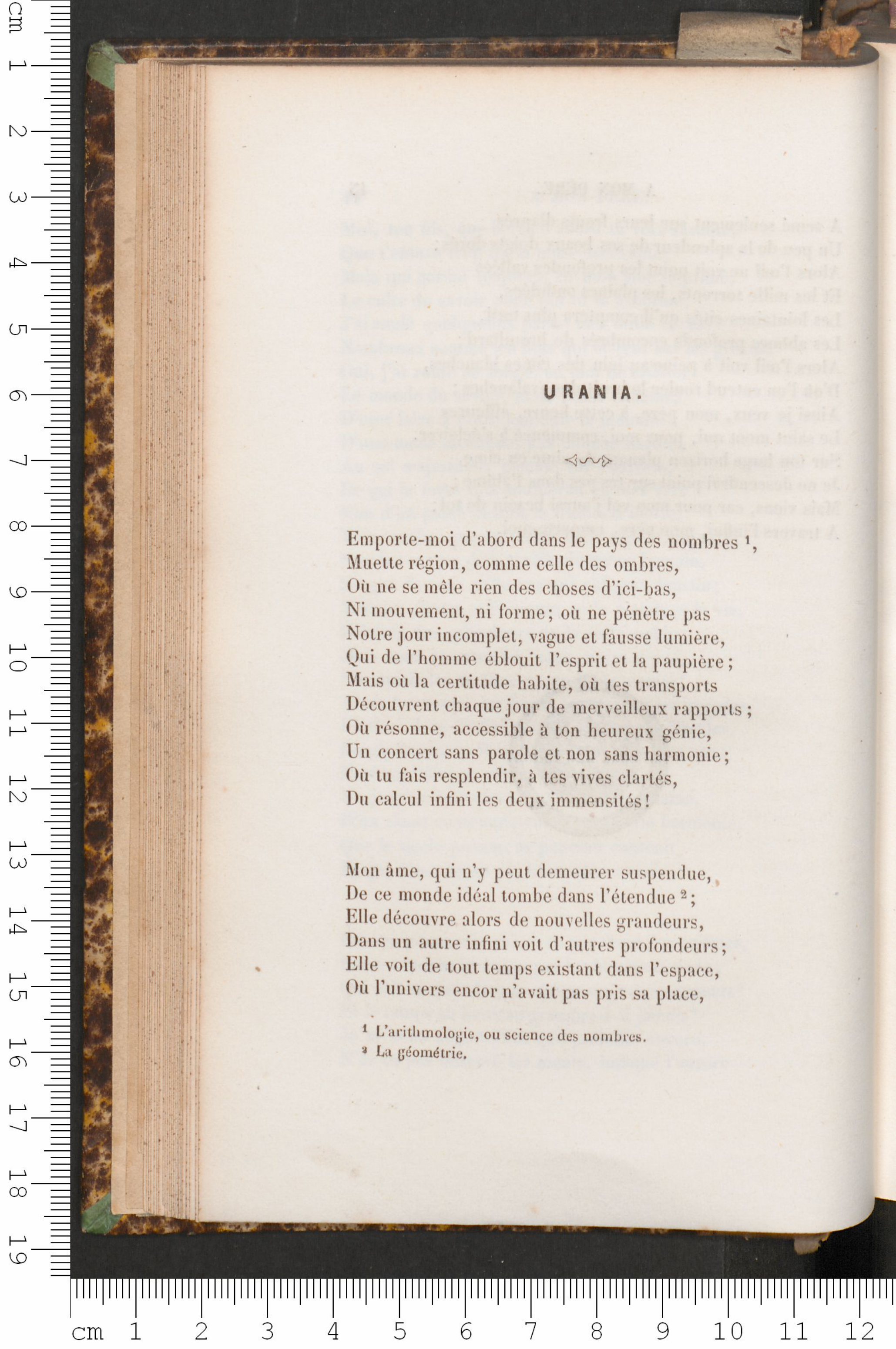


Moi, ton fils, que berça d'abord ta voix savante,
Que t'enleva trop tôt la muse décevante,
Mais qui gardai toujours, en mon âme imprimé,
Le culte du savoir pour qui tu m'as formé,
J'ai roulé quelquefois parmi mes mille rêves,
Nombreux comme les flots qui brisent sur les grèves,
Oui, j'ai roulé ce songe, en moi de refléter
Le monde du savoir, et de l'oser chanter,
D'oser faire à notre âge ouïr la mélodie
D'une muse inconnue, à la bouche hardie,
Au vol majestueux planant sur l'univers,
De qui la forte voix soufflerait en mes vers
Non d'un passé détruit la tradition morte,
Vaine ombre que du temps l'aile rapide emporte,
Non les songes déjà vieillis du genre humain,
Songes de trois mille ans qui pâliront demain;
Mais les choses et l'homme, et le monde et la vie,
Éclairés des splendeurs de la philosophie;
Mais nous et notre foi, nous, notre vérité,
Nos symboles de Dieu : nature! humanité!
Alors les temps, les lieux, les êtres et les mondes,
Flottant dans l'infini comme des mers profondes,
En gigantesques flots rouleraient sous mes pas;
Et si cet infini ne m'engloutissait pas,
Un jour on entendrait, sur sa vague aplanie,
D'un chant contemplateur la tranquille harmonie,
Que le siècle présent ne pourrait contenir,
Et qui déborderait sur l'immense avenir.

Laissez pousser le chêne au penchant des collines,
Laissez bercer le temps par les heures divines;
Qui sait ce que vivra le chêne aux verts sommets?
Et le temps au berceau grandira-t-il jamais?
Je ne veux aujourd'hui que préluder encore.
N'as-tu pas observé les monts, lorsque l'aurore

À semé seulement sur leurs fronts diaprés
Un peu de la splendeur de ses beaux doigts dorés;
Alors l'œil ne voit point les profondes vallées
Et les mille torrents, les plaines ondulées,
Les lointaines cités qu'il comptera plus tard,
Les abîmes profonds encombrés de brouillard;
Alors l'œil voit à peine au loin des cimes blanches,
D'où l'on entend rouler le bruit des avalanches;
Ainsi je veux, mon père, à cette heure, effleurer
Le saint mont qui, pour moi, commence à s'éclairer.
Sur ton large horizon planant de cime en cime,
Je ne descendrai point sur tes pas dans l'abîme;
Mais viens, car pour mon vol j'aurai besoin de toi;
À travers l'infini, mon père, emporte-moi.





URANIA.

Emporte-moi d'abord dans le pays des nombres [1],
Muette région, comme celle des ombres,
Où ne se mêle rien des choses d'ici-bas,
Ni mouvement, ni forme; où ne pénètre pas
Notre jour incomplet, vague et fausse lumière,
Qui de l'homme éblouit l'esprit et la paupière;
Mais où la certitude habite, où tes transports
Découvrent chaque jour de merveilleux rapports;
Où résonne, accessible à ton heureux génie,
Un concert sans parole et non sans harmonie;
Où tu fais resplendir, à tes vives clartés,
Du calcul infini les deux immensités!

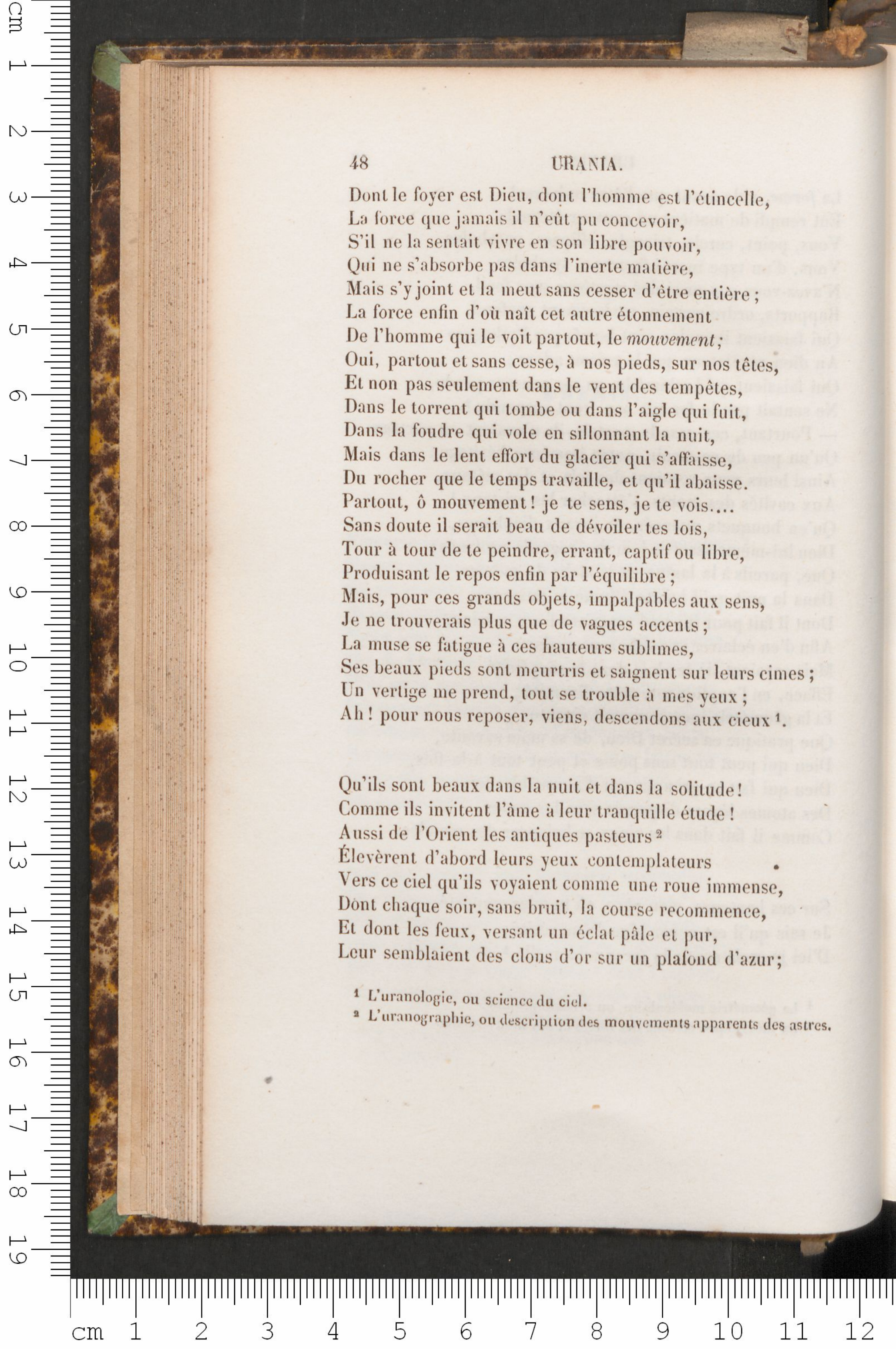
Mon âme, qui n'y peut demeurer suspendue,
De ce monde idéal tombe dans l'étendue [2];
Elle découvre alors de nouvelles grandeurs,
Dans un autre infini voit d'autres profondeurs;
Elle voit de tout temps existant dans l'espace,
Où l'univers encor n'avait pas pris sa place,

[1] L'arithmologie, ou science des nombres.
[2] La géométrie.

La *forme*, vide avant que l'être universel
Eût rempli de matière un contour éternel;
Vous, point, cercle, triangle, ellipses, paraboles,
Vous, d'un type incréé figures et symboles,
N'avez-vous pas aussi des mystères sans fond,
Rapports, ordre certain, ravissement profond,
Qui faisaient immoler cent bœufs par Pythagore
Au dieu révélateur que la raison adore;
Qui faisaient qu'Archimède, en ses pensers perdu,
Ne sentait pas le fer sur son front suspendu?
— Pourtant, ces grands mortels, ils n'avaient en partage
Qu'un peu de ce savoir, notre immense héritage;
Ainsi leurs yeux voyaient des sels et des métaux,
Aux cavités des monts, s'attacher les cristaux [1],
Qu'en bouquets nuancés, en joyaux diaphanes,
Dieu lui-même assortit loin des regards profanes;
Que, pareils à la lampe en la main du mineur,
Dans la nuit qu'il habite allume le Seigneur,
Dont il fait pour lui seul rayonner l'eau sereine,
Afin d'en éclairer sa veille souterraine;
Mais savaient-ils les lois dont la simplicité
Efface, en l'expliquant, cette diversité;
Et la géométrie incessamment vivante
Que pratique en secret Dieu, de sa main savante,
Dieu qui peut tout sans peine et peut tout à-la-fois,
Dieu qui fait se grouper par d'immuables lois
Des atomes légers dispersés sous les ondes,
Comme il fait dans les cieux se balancer des mondes.

Sur ces hauteurs, mon père, où tu m'as emporté,
Je sais qu'il est encor plus d'une vérité;
D'ici je crois sentir la *force* universelle [2]

[1] La géométrie moléculaire, ou cristallographie.
[2] La mécanique, science des forces et des mouvements.



Dont le foyer est Dieu, dont l'homme est l'étincelle,
La force que jamais il n'eût pu concevoir,
S'il ne la sentait vivre en son libre pouvoir,
Qui ne s'absorbe pas dans l'inerte matière,
Mais s'y joint et la meut sans cesser d'être entière ;
La force enfin d'où naît cet autre étonnement
De l'homme qui le voit partout, le *mouvement*;
Oui, partout et sans cesse, à nos pieds, sur nos têtes,
Et non pas seulement dans le vent des tempêtes,
Dans le torrent qui tombe ou dans l'aigle qui fuit,
Dans la foudre qui vole en sillonnant la nuit,
Mais dans le lent effort du glacier qui s'affaisse,
Du rocher que le temps travaille, et qu'il abaisse.
Partout, ô mouvement ! je te sens, je te vois....
Sans doute il serait beau de dévoiler tes lois,
Tour à tour de te peindre, errant, captif ou libre,
Produisant le repos enfin par l'équilibre ;
Mais, pour ces grands objets, impalpables aux sens,
Je ne trouverais plus que de vagues accents ;
La muse se fatigue à ces hauteurs sublimes,
Ses beaux pieds sont meurtris et saignent sur leurs cimes ;
Un vertige me prend, tout se trouble à mes yeux ;
Ah ! pour nous reposer, viens, descendons aux cieux [1].

Qu'ils sont beaux dans la nuit et dans la solitude !
Comme ils invitent l'âme à leur tranquille étude !
Aussi de l'Orient les antiques pasteurs [2]
Élevèrent d'abord leurs yeux contemplateurs
Vers ce ciel qu'ils voyaient comme une roue immense,
Dont chaque soir, sans bruit, la course recommence,
Et dont les feux, versant un éclat pâle et pur,
Leur semblaient des clous d'or sur un plafond d'azur;

[1] L'uranologie, ou science du ciel.
[2] L'uranographie, ou description des mouvements apparents des astres.

La Grèce vit, plus tard, l'astre que la nuit voile,
S'endormir chaque soir avec une autre étoile,
Les planètes en chœur s'avancer, s'arrêter,
Retourner en arrière ou se précipiter,
Ainsi qu'entrelaçaient leurs danses fortunées
Les vierges d'Éleusis ou des panathénées ;
Elle vit, déplaçant son lit à l'horizon,
Le soleil éveiller l'une ou l'autre saison,
Traçant sur l'écliptique une route assurée,
Son pas changer des nuits la longueur mesurée,
Et, comme autour du monde il voyage en un jour,
Dans les cieux, de l'année accomplir le grand tour.
Moi-même, abandonnant mes sens à l'apparence,
A ces illusions j'aime à donner créance ;
J'aime à m'imaginer la terre des mortels,
Centre du mouvement des globes éternels,
Immobile et laissant, comme une jeune reine,
Ces mille astres former sa pompe souveraine.
Mais la science parle, et sa sévère voix [1]
Me dit que rien n'est vrai de tout ce que je vois.
La main de Copernic a brisé le prestige ;
En dépit de mes sens, je le crois, ô prodige !
Et perçant le bandeau dont mes yeux sont couverts,
Par delà j'aperçois l'invisible univers ;
Univers seul réel, qu'à notre faible vue
D'une sublime nuit voile son étendue,
Où nous vivons dans l'ombre, entourés de clartés,
Aveugles tâtonnant dans son immensité.
Adieu les chœurs légers des planètes brillantes,
Et le dôme d'azur, et ses lampes roulantes !
Adieu ce beau soleil, de la terre amoureux,
Esclave de ses fils et se levant pour eux,
Qui n'avait d'autre soin dans toute la nature

[1] L'héliostatique, ou explication des mouvements réels des astres ; en prouvant que le soleil est immobile au centre de notre système planétaire.

Que de lui faire au ciel reluire une ceinture!
Adieu la terre enfin, paresseuse beauté,
Se berçant sur son lit dans l'espace arrêté,
Cependant qu'adorait son trône solitaire
L'univers prosterné, complaisant tributaire,
Fait pour être un spectacle à ses vagues ennuis,
Pour égayer ses jours, pour embellir ses nuits!
Plus de ciel..... Il n'est pas! son azur est mensonge;
Plus rien qu'un vide immense où le regard qui plonge
Voit dans l'espace noir des flots d'astres nombreux,
Trop loin pour que jamais nous soyons rien pour eux,
En un coin de ce vide,... et là-bas,... notre monde;
Le soleil, masse immense et que la flamme inonde,
Immobile, et roulant sur son rapide essieu
Le disque sans rayons de sa meule de feu;
Onze globes divers de vitesse et de masse [1],
D'un inégal essor emportés dans l'espace,
Se renvoyant entre eux ses traits étincelants,
Et comme pêle-mêle autour de lui roulants
Avec ce qui les suit, lune, anneau, satellite,
Qu'un même mouvement entraîne et précipite;
Et nous-mêmes enfin, penser qui fait frémir!
Sur ce globe paisible et qui semble dormir,
Plus rapides cent fois que le boulet qui vole,
Ou que le son ailé qui porte la parole,
Nous traversons aussi le vide spacieux;
Nous roulons, nous tombons, nous fuyons dans les cieux.

Un homme osa tenter ces ténèbres profondes [2]
Et se jeter vivant dans ce gouffre des mondes,
Cet homme était Kepler, l'intrépide Germain,

[1] Ceci a été écrit il y a dix-sept ans. Depuis ce temps, le nombre des planètes a été porté à 16.

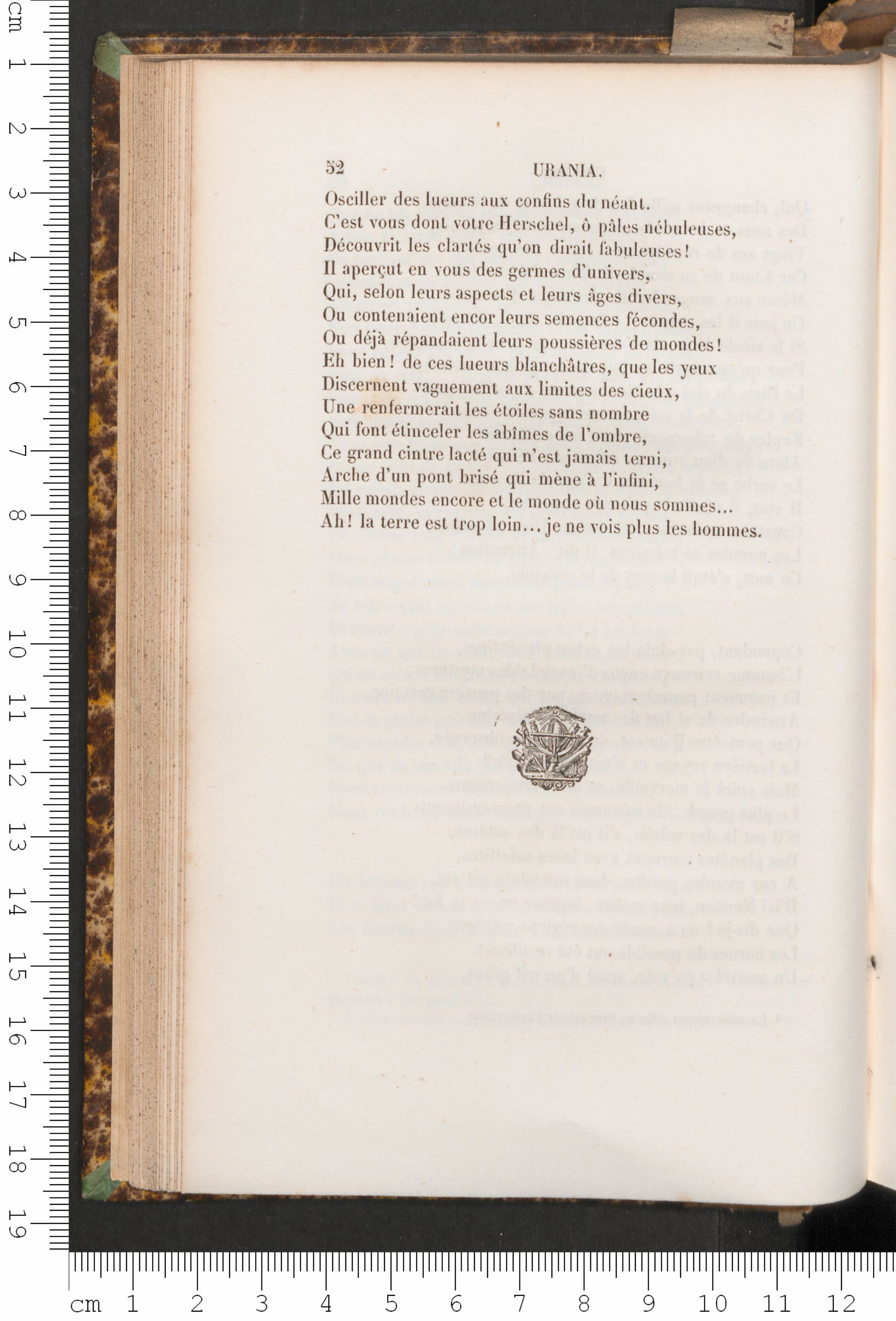
[2] L'astronomie, ou connaissance des lois du système planétaire.

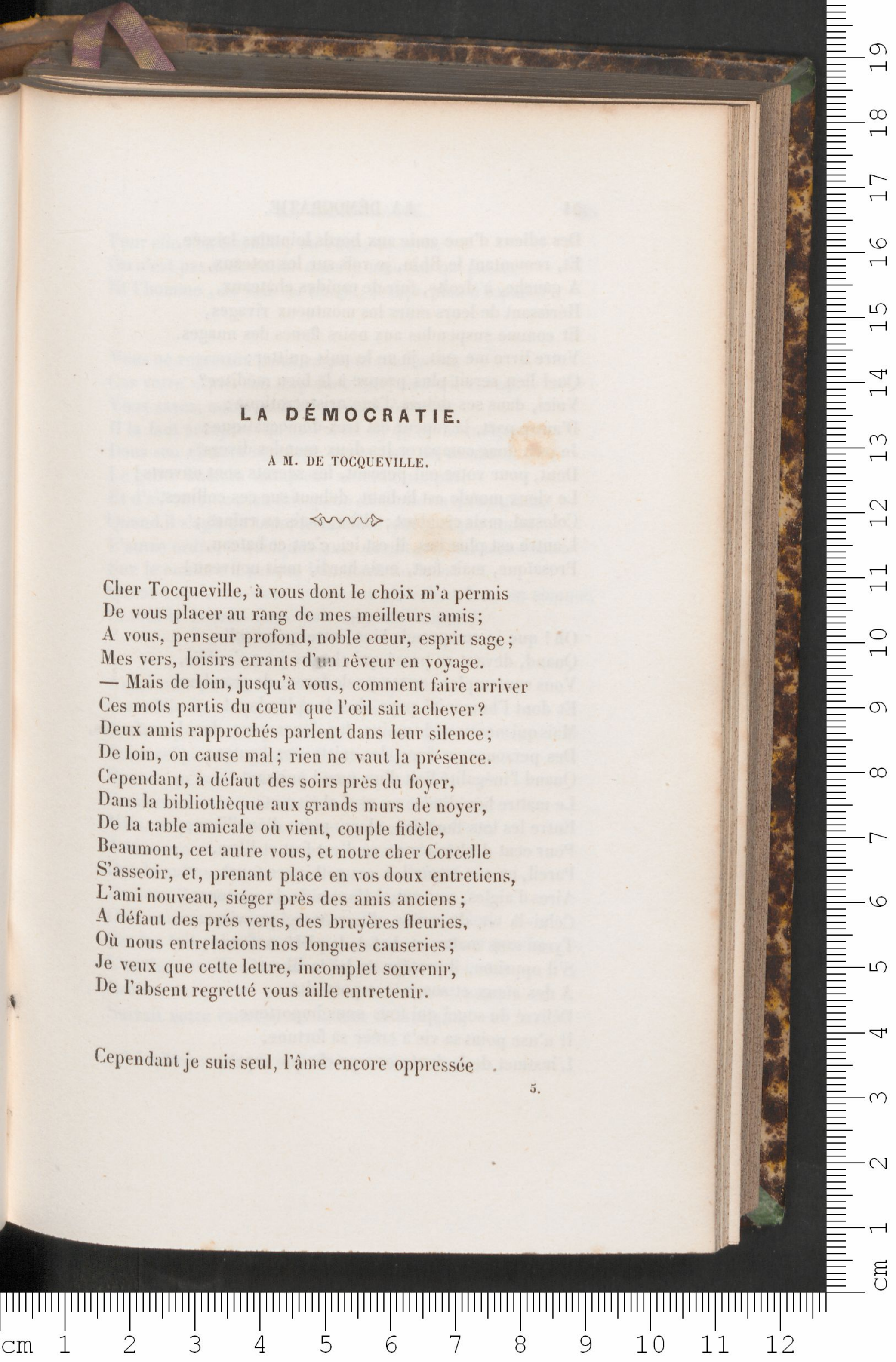
Qui, changeant mille fois de guide et de chemin,
Des sons et des couleurs consultant l'harmonie,
Vingt ans de rêve en rêve égara son génie;
Car à tout de ce monde il demandait les lois,
Même aux songes hardis des sages d'autrefois.
Un jour il les trouva : « Je puis, dit-il, attendre;
Si le siècle où je vis n'est pas mûr pour m'entendre,
Pour qu'on apprît les lois de ces globes roulants,
Le Dieu du ciel m'a bien attendu six mille ans! »
Du Christ de la science annonçant la venue,
Kepler du tabernacle avait ouvert la nue;
Alors du dieu voyant, adoré par Platon [1],
Le verbe se fit homme, il s'appela Newton;
Il vint, il révéla le principe suprême,
Constant, universel, un comme Dieu lui-même.
Les mondes se taisaient, il dit : Attraction!
Ce mot, c'était le mot de la création.

Cependant, par-delà les orbes planétaires,
L'homme retrouve encor d'insondables mystères;
Et comment pourrions-nous, par des pensers certains,
Atteindre de si bas des astres si lointains
Que peut-être il en est, dont, jamais observée,
La lumière voyage et n'est pas arrivée?
Mais voici la merveille, et des étonnements
Le plus grand... la science a ses pressentiments :
S'il est là des soleils, s'il est là des orbites,
Des planètes tournant avec leurs satellites,
A ces mondes perdus, dont son génie est roi,
D'ici Newton, leur maître, impose encor sa loi!
Que dis-je? on a sondé ces régions voilées;
Les bornes du possible ont été reculées!
Un mortel a pu voir, armé d'un œil géant,

[1] La mécanique céleste, fondée sur l'attraction.

Osciller des lueurs aux confins du néant.
C'est vous dont votre Herschel, ô pâles nébuleuses,
Découvrit les clartés qu'on dirait fabuleuses!
Il aperçut en vous des germes d'univers,
Qui, selon leurs aspects et leurs âges divers,
Ou contenaient encor leurs semences fécondes,
Ou déjà répandaient leurs poussières de mondes!
Eh bien! de ces lueurs blanchâtres, que les yeux
Discernent vaguement aux limites des cieux,
Une renfermerait les étoiles sans nombre
Qui font étinceler les abîmes de l'ombre,
Ce grand cintre lacté qui n'est jamais terni,
Arche d'un pont brisé qui mène à l'infini,
Mille mondes encore et le monde où nous sommes...
Ah! la terre est trop loin... je ne vois plus les hommes.





LA DÉMOCRATIE.

A M. DE TOCQUEVILLE.

Cher Tocqueville, à vous dont le choix m'a permis
De vous placer au rang de mes meilleurs amis;
A vous, penseur profond, noble cœur, esprit sage;
Mes vers, loisirs errants d'un rêveur en voyage.
— Mais de loin, jusqu'à vous, comment faire arriver
Ces mots partis du cœur que l'œil sait achever?
Deux amis rapprochés parlent dans leur silence;
De loin, on cause mal; rien ne vaut la présence.
Cependant, à défaut des soirs près du foyer,
Dans la bibliothèque aux grands murs de noyer,
De la table amicale où vient, couple fidèle,
Beaumont, cet autre vous, et notre cher Corcelle
S'asseoir, et, prenant place en vos doux entretiens,
L'ami nouveau, siéger près des amis anciens;
A défaut des prés verts, des bruyères fleuries,
Où nous entrelacions nos longues causeries;
Je veux que cette lettre, incomplet souvenir,
De l'absent regretté vous aille entretenir.

Cependant je suis seul, l'âme encore oppressée.

Des adieux d'une amie aux bords lointains laissée,
Et, remontant le Rhin, je vois sur les coteaux,
A gauche, à droite, fuir de rapides châteaux,
Hérissant de leurs murs les montueux rivages,
Et comme suspendus aux noirs flancs des nuages.
Votre livre me suit, je ne le puis quitter;
Quel lieu serait plus propre à le bien méditer?
Voici, dans ses débris, l'âge aristocratique;
D'autre part, la vapeur est très-démocratique;
Je puis donc comparer les deux mondes divers,
Dont, pour votre œil perçant, les secrets sont ouverts!
Le vieux monde est là-haut, debout sur ces collines,
Colossal, mais croulant; altier, mais en ruines;
L'autre est plus bas, il est ici, c'est ce bateau,
Prosaïque, mais fort, mais hardi, mais nouveau!

Oh! que je comprends bien votre mélancolie,
Quand, devant ce passé qui chaque jour s'oublie,
Vous contemplez ces temps de force, de grandeur,
Et dont l'humanité paya cher la splendeur!
Mais qui montrent du moins, dans leurs maux, dans leurs fautes,
Des personnages fiers, des existences hautes;
Quand l'inégalité liait d'un nœud puissant
Le maître héréditaire au serf obéissant;
Entre les lots humains, alors, point d'équilibre;
Pour cent deshérités un seul est fort et libre.
Pareil, en son orgueil, à ces gothiques tours,
Aires d'aigles, souvent, hélas! nids de vautours.
Celui-là vit, du moins, d'une énergique vie,
Tyran sans maître et chef de la plèbe asservie;
S'il opprime, il protége en lui la liberté,
A des aïeux et songe à sa postérité.
Délivré du souci qui tous nous importune,
Il n'use point sa vie à créer sa fortune.
L'instinct de la durée occupe chaque esprit,

Pour elle l'on travaille, on bâtit, on écrit,
On n'est pas tout entier dans le moment qui passe,
Et l'homme , au sein du temps, occupe plus d'espace!

Vous ne regrettez point ce passé condamné,
Car votre esprit sait trop dans quel siècle il est né.
Vous savez, noble ami, que l'égalité règne ;
Il la faut accepter. qu'on l'aime ou qu'on la craigne ;
Dans son chemin sanglant, après tant de combats,
Le genre humain vainqueur ne reculera pas.
Et d'ailleurs, sur un fait qu'on déclame ou qu'on glose,
Quand il s'agit de tous, le nombre est quelque chose.
L'autre ordre, à quelques-uns, devait sembler très-beau ;
Sur le nombre il pesait, humiliant fardeau!
Quant à moi, ces vieux temps me plairaient fort, en somme,
Si tout le monde alors était né gentilhomme!

Aussi vous proclamez bien haut l'égalité,
Cette fille du temps, de la nécessité,
Ce flot qui chaque jour élargit son rivage,
Cette religion qui grandit d'âge en âge,
Dogme qu'au Golgotha le martyr immolé[1]
Comme un secret divin au monde a révélé.
Mais, au pouvoir nouveau qui gouverne la terre,
Ami, vous adressez une parole austère :
Que le sultan du jour par d'autres soit flatté ;
De vous il entendra du moins la vérité.
Oui, vous avez raison, tout semble se dissoudre,
Car les lois sont de sable et les mœurs sont en poudre.
L'ancien monde n'est plus, l'autre n'est pas encor.
Comme ces grands oiseaux dont le puissant essor
Suivait votre vaisseau sur la mer Atlantique,

[1] Les Pères ont appelé le Christ le premier martyr.

Loin de la vieille Europe, et loin de l'Amérique
Dans l'espace égarés, lassés, battus des vents,
Chancelaient éperdus sur les déserts mouvants ;
Ainsi nous chancelons, battus par les orages,
Sur l'abîme flottant, loin de tous les rivages.
Quand la foule imprudente en détourne son œil,
Pilote vigilant, vous signalez l'écueil !
Vous nous dites : craignez de nouvelles misères ;
Craignez de ne pas être aussi grands que vos pères.
Les nations n'ont plus, pour le maintien des droits.
Ces familles, ces corps, qui résistaient aux rois ;
Tous, étant isolés, sont faibles, sans défense ;
L'isolement peut-il fonder l'indépendance ?
Dans les cœurs fatigués de désordre et de bruit,
Il se fait un grand vide, une effroyable nuit.
Toute âme se dessèche au vent de l'égoïsme,
Qui peut l'abandonner, cadavre, au despotisme.
Ah ! c'est le mot fatal qui vous remplit d'effroi ;
Oui ! que cet ennemi s'appelle peuple ou roi,
C'est lui qu'il faut surtout redouter et combattre ;
Car vous n'élevez pas la voix pour nous abattre,
Car vous ne voulez pas, prophète désolé,
Vous asseoir et gémir sur le monde ébranlé.
Ce n'est point pour glacer, mais armer les courages,
Que vous nous dépeignez, dans vos plus belles pages,
Ce despote, oppresseur des fils de l'*union*,
Qu'on nomme multitude ou bien opinion ;
Qui blesse les cœurs fiers, courbe les âmes viles
Rampant dans leur orgueil, superbement serviles ;
Qu'adorent à genoux des tribuns courtisans,
Qui se repaît d'erreur, de mensonge et d'encens ;
Ou que vous nous montrez, au sein de nos conquêtes,
Cet absolu pouvoir qui menace nos têtes,
Non pas l'œil sombre et dur, le bras souillé de sang,
Mais le bras désarmé, l'œil louche et caressant,
Énervant par degré toute force virile ;

Qui, sourdement actif, mortellement habile,
Tuteur des nations, les voudrait soulager
Du soin de se régir et de se protéger,
Et qui, croissant toujours dans l'ombre et le silence,
S'étendrait sur l'État, ainsi qu'un piége immense!
Pour conjurer ces maux nés de l'égalité,
Aimez, nous dites-vous, aimez la liberté!
Ah! c'est votre grandeur en cette œuvre immortelle,
A son culte épuré d'être vraiment fidèle,
De ne le pas confondre avec les passions
Que soulève le flot des révolutions;
De voir en elle une arme, un remède héroïque
Au dangereux poison du mal démocratique!
Vous voulez rendre un cœur à ce siècle abattu
Et de la liberté lui faire sa vertu!
Oui, la liberté seule à ses divines flammes,
Fondra le froid mortel qui pénètre les âmes;
Seule, elle domptera tous ces penchants grossiers,
Instincts matériels des siècles roturiers;
Seule, elle peut créer, dans la démocratie,
Le lien par qui l'homme à l'homme s'associe,
Et fonder en regard de ce qui va finir
L'ordre, la paix, la gloire, au sein de l'avenir.

Tels sont les hauts pensers que votre esprit agite,
Problème de ce temps que tout grand cœur médite,
Enigme dont le mot contient le sort humain,
Et que cherchent plusieurs, chacun par son chemin.
Lamartine prélude en concerts magnifiques
Aux lointaines grandeurs des âges pacifiques;
Ballanche, ce penseur que la muse a bercé,
Croyant de l'avenir et devin du passé,
Dans les traditions et dans la poésie
Suit l'éternelle loi, la palingénésie!
Enfin Chateaubriand, l'homme des anciens jours,

Dont le génie ouvert s'est élargi toujours,
Dédaigneux du présent que sa gloire domine,
Comme un Titan debout sur un monde en ruine,
Plonge l'œil inspiré du barde et du chrétien
Dans les âges futurs dont il est citoyen!

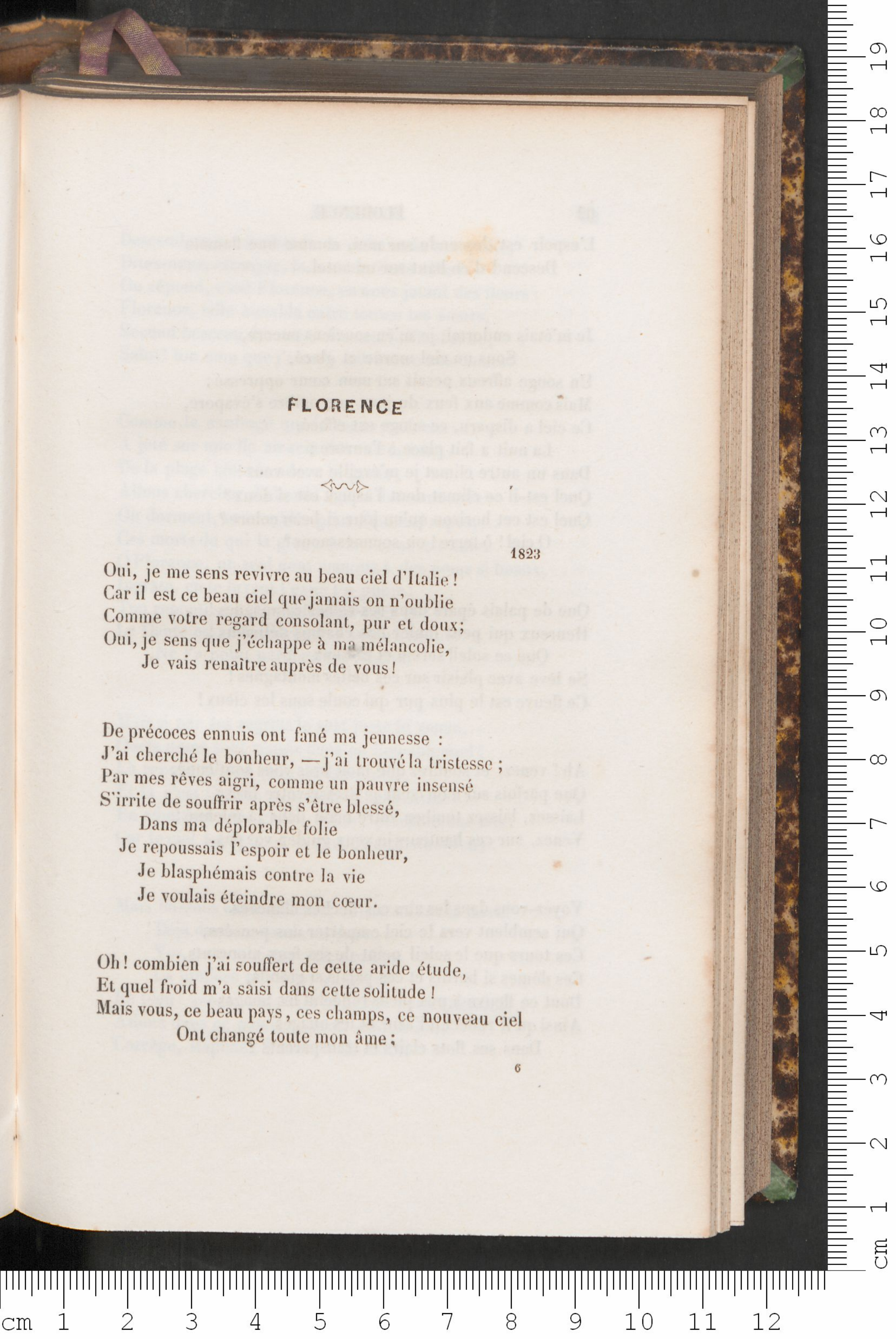
Ami, repose-toi, ton œuvre est achevée.
Non, à d'autres travaux ta vie est réservée;
Il te reste à descendre en nos réalités
Pour y faire germer les saintes vérités
Qui paraissent un rêve à la foule abusée,
Rameau d'or que ta main cueillit dans l'Elysée!
Démens ce triste arrêt, confirmé trop de fois,
Qui relègue au pays des chimères les droits;
Prouve-nous que le bien n'est pas inaccessible,
Qu'il est un sage accord du juste et du possible,
Et qu'on peut sans démence appliquer aux États
Les principes sacrés qui ne périront pas.
Courage, ami! poursuis ton illustre carrière;
Si je dois m'arrêter non loin de la barrière,
J'aurai marché du moins un jour à ton côté,
Et réfléchi ta gloire en mon obscurité.
Ainsi l'errant nuage un moment accompagne
Le soleil qui se lève et luit sur la montagne.

Ce char prodigieux qui roule sur les eaux
Laisse un léger sillon sur le chemin des flots.
Le sillon fugitif suit l'ornière profonde
Que la roue animée imprime au sein de l'onde,
Réfléchit quelque temps le rocher, la forêt,
Puis se ferme sans bruit, s'efface et disparaît.



III

ITALIE



FLORENCE

1823

Oui, je me sens revivre au beau ciel d'Italie !
Car il est ce beau ciel que jamais on n'oublie
Comme votre regard consolant, pur et doux;
Oui, je sens que j'échappe à ma mélancolie,
Je vais renaître auprès de vous !

De précoces ennuis ont fané ma jeunesse :
J'ai cherché le bonheur, — j'ai trouvé la tristesse ;
Par mes rêves aigri, comme un pauvre insensé
S'irrite de souffrir après s'être blessé,
Dans ma déplorable folie
Je repoussais l'espoir et le bonheur,
Je blasphémais contre la vie
Je voulais éteindre mon cœur.

Oh ! combien j'ai souffert de cette aride étude,
Et quel froid m'a saisi dans cette solitude !
Mais vous, ce beau pays, ces champs, ce nouveau ciel
Ont changé toute mon âme ;

L'espoir est descendu sur moi, comme une flamme
Descend d'en haut sur un autel.

Je m'étais endormi, je m'en souviens encore,
Sous un ciel morne et glacé,
Un songe affreux pesait sur mon cœur oppressé;
Mais comme aux feux du jour une ombre s'évapore,
Ce ciel a disparu, ce songe est effacé,
La nuit a fait place à l'aurore;
Dans un autre climat je m'éveille avec vous!
Quel est-il ce climat dont l'aspect est si doux?
Quel est cet horizon qu'un jour si beau colore?
O ciel! ô terre! où sommes-nous?

Que de palais épars dans ces riches campagnes!
Heureux qui peut fouler ces champs délicieux!
Que ce soleil serein et radieux
Se lève avec plaisir sur ces belles montagnes!
Ce fleuve est le plus pur qui coule sous les cieux!

Ah! venez, et souffrez que mon bras vous soutienne,
Que parfois sur mon cœur je presse votre bras;
Laissez, laissez tomber votre main dans la mienne;
Venez, sur ces hauteurs je veux guider vos pas.

Voyez-vous dans les airs ces flèches élancées
Qui semblent vers le ciel emporter nos pensées,
Ces tours que le soleil peint de ses feux mourants,
Ces dômes si hardis et ces palais si grands,
Dont ce fleuve à nos pieds réfléchit les images
Ainsi qu'il réfléchit l'azur et les nuages
Dans ses flots clairs et transparents?

Descendons sur les bords de cette onde tranquille,
Dites-nous, étranger, le nom de cette ville?
On répond, c'est Florence, en nous jetant des fleurs :
Florence, ville aimable entre toutes tes sœurs,
Second berceau des arts, des arts brillant asile,
Salut! ton nom que j'aime a fait battre nos cœurs!

Comme le naufragé que la vague en furie
A jeté sur une île au sein des vastes eaux
De la plage ignorée adore le génie,
Allons chercher d'abord l'église des tombeaux
Où dorment, rassemblés pour l'éternel repos,
Ces morts de qui la gloire à la tienne est unie.
O Florence, un seul nom manque à des noms si beaux.
Ingrate, en te fuyant l'exilé t'a punie;
Ton repentir en vain redemanda ses os :
Le Dante est inflexible, et sa cendre bannie
Ne t'a point pardonné ses maux.

Mais si par tes regrets le sort juste le venge,
Quels noms sont réunis dans ce lieu solennel!
Là repose Alfieri près de Machiavel,
Et là c'est Galilée auprès de Michel-Ange!
En admirant leur gloire, hélas! pleurons sur eux,
Car le ciel les fit tous et grands et malheureux!

Mais laissons les tombeaux, revenons sur la terre.
Déjà dans ce sombre séjour
Vos yeux attristés redemandent
La lumière et l'éclat du jour;
Eh bien! venez! l'olympe et le ciel nous attendent,
Allons dans ce palais admirer tour-à-tour
Corrège, Raphaël, Titien, Praxitèles,

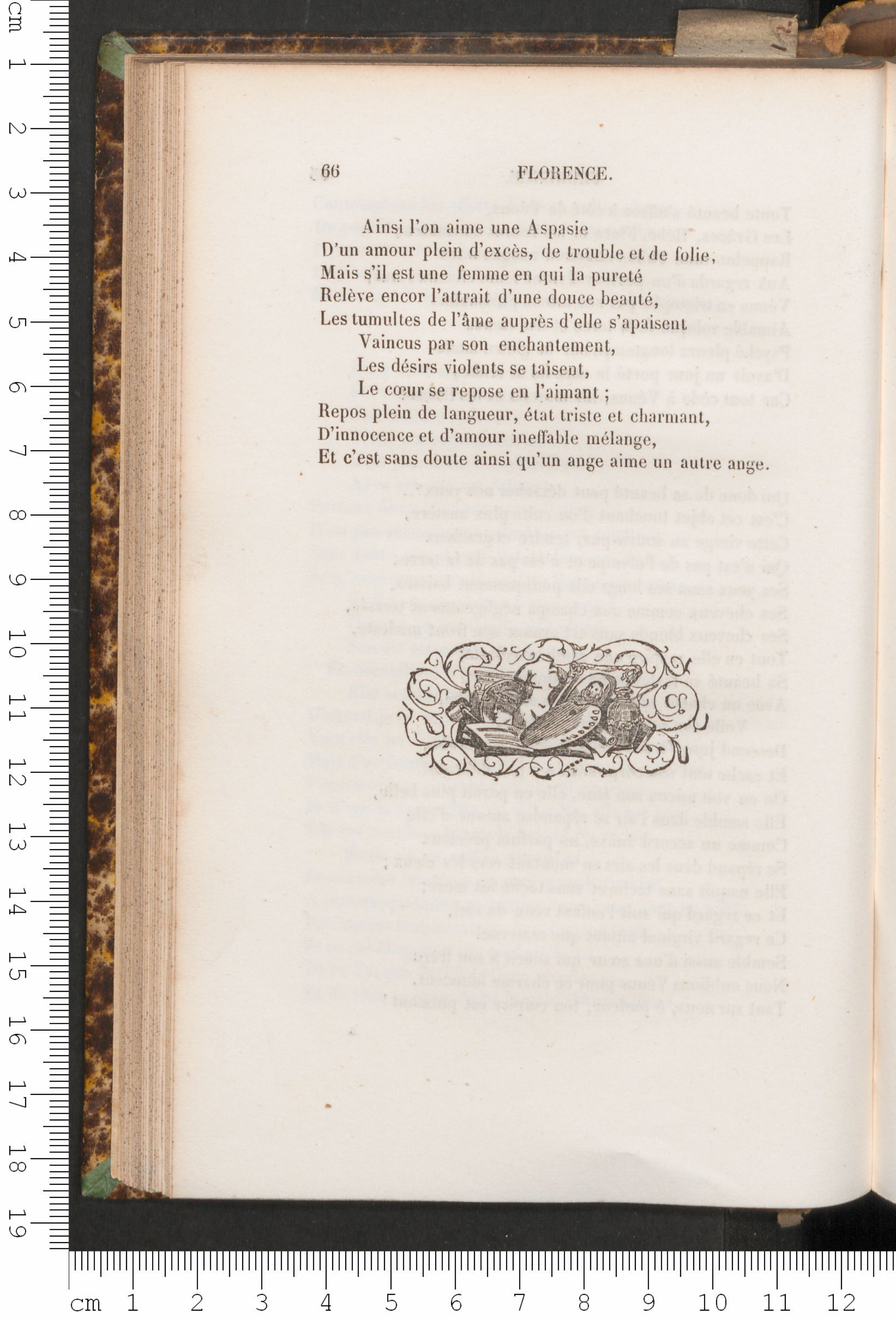
Contemplons les efforts de deux cultes rivaux,
Du paganisme ancien les beautés éternelles,
L'espérance et la foi que je trouve plus belles,
La jeunesse des dieux, la force des héros,
Et ce regard du Christ pleurant sur ses bourreaux.

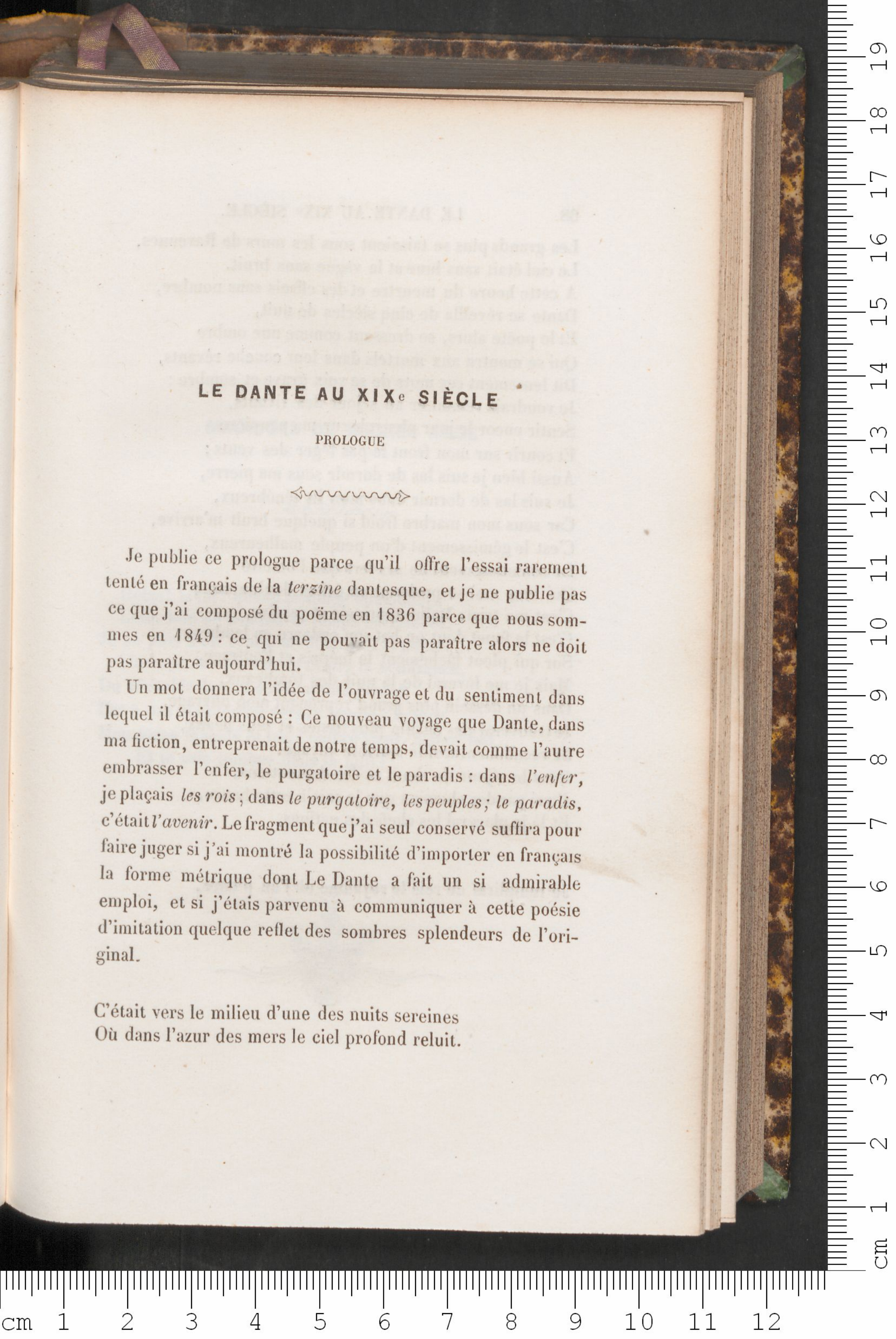
Dans cette enceinte décorée
Par cent chefs-d'œuvre précieux
Une cellule retirée
Tente nos regards curieux ;
D'un jour doux et mystérieux
Avec art elle est éclairée :
Portons de ce côté nos pas religieux,
D'un pur ravissement mon âme est pénétrée,
Sans doute une déesse habite dans ces lieux,
Je m'avance en tremblant dans l'enceinte sacrée
Et Vénus se montre à mes yeux !
Comme en son temple de Cythère
Son air est noble et gracieux;
En accueillant l'hommage de la terre
Elle semble sourire aux Dieux.
D'abord je ne vois qu'elle, enivré de sa vue,
Vers elle un doux transport précipite mes pas ;
Mais d'un trouble soudain mon âme est combattue,
J'éprouve à sa présence un secret embarras,
Je n'ose m'approcher, je m'arrête, elle est nue;
Sur ses membres sacrés la beauté répandue
Seule est un voile à ses appas.
Je m'arrête incertain, et mes regards timides,
A travers quelques pleurs dont mes yeux sont humides,
Parcourent lentement ses épaules, ses bras,
Et ce col élégant et ces pieds délicats,
De ce dos qui fléchit la ligne moelleuse,
Et de tout ce beau corps la grâce harmonieuse.

Toute beauté s'efface à côté de Vénus,
Les Grâces, Hébé, Flore et les heures dansantes ;
Rappelez-vous Pallas et Junon rougissantes
Aux regards d'un pasteur livrant leurs charmes nus,
Vénus en triompha par ses armes puissantes.
Aimable volupté de la terre et des cieux,
Psyché pleura longtemps sur la gloire fatale
D'avoir un jour porté le nom de ta rivale,
Car tout cède à Vénus, les mortels et les Dieux !

Qui donc de sa beauté peut détacher nos yeux ?..
C'est cet objet touchant d'un culte plus austère,
Cette vierge au souris pur, tendre et gracieux
Qui n'est pas de l'olympe et n'est pas de la terre ;
Ses yeux sous ses longs cils pudiquement baissés,
Ses cheveux comme aux champs négligemment tressés,
Ses cheveux blonds sans art ornant son front modeste,
Tout en elle respire une candeur céleste;
Sa beauté se trahit et ne se montre pas ;
Avec un chaste soin comme sa simple robe,
Voile son sein, couvre ses bras,
Descend jusqu'à ses pieds, à demi les dérobe,
Et cache tout son corps sous ses plis délicats !
On en voit mieux son âme, elle en paraît plus belle,
Elle semble dans l'air se répandre autour d'elle
Comme un accord suave, un parfum précieux
Se répand dans les airs en montant vers les cieux ;
Elle naquit sans tache et sans tache fut mère;
Et ce regard qui suit l'enfant venu du ciel,
Ce regard virginal autant que maternel
Semble aussi d'une sœur qui sourit à son frère.
Nous oublions Vénus pour ce charme innocent,
Tant sur nous, ô pudeur, ton empire est puissant !

Ainsi l'on aime une Aspasie
D'un amour plein d'excès, de trouble et de folie,
Mais s'il est une femme en qui la pureté
Relève encor l'attrait d'une douce beauté,
Les tumultes de l'âme auprès d'elle s'apaisent
Vaincus par son enchantement,
Les désirs violents se taisent,
Le cœur se repose en l'aimant ;
Repos plein de langueur, état triste et charmant,
D'innocence et d'amour ineffable mélange,
Et c'est sans doute ainsi qu'un ange aime un autre ange.





LE DANTE AU XIX[e] SIÈCLE

PROLOGUE

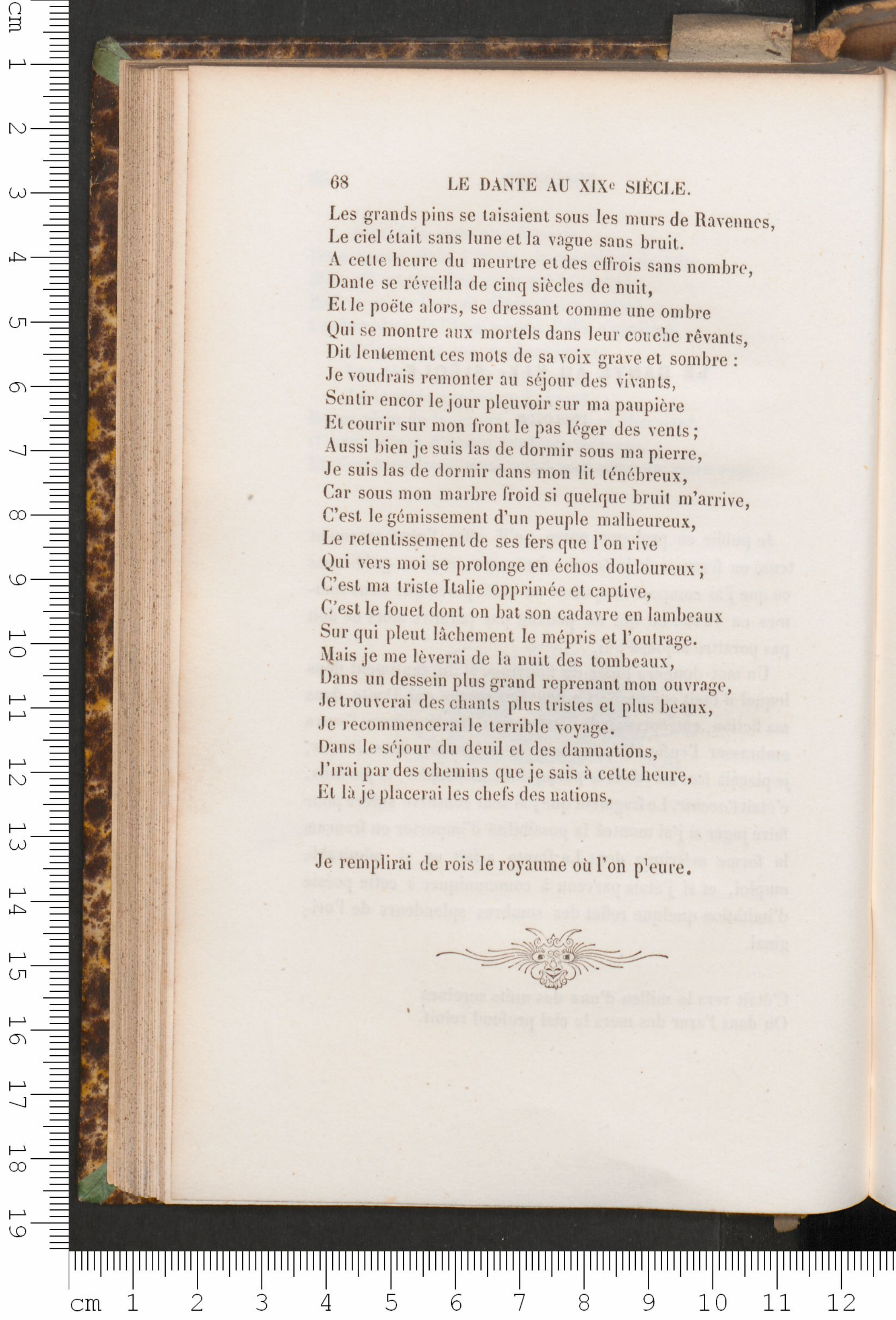
Je publie ce prologue parce qu'il offre l'essai rarement tenté en français de la *terzine* dantesque, et je ne publie pas ce que j'ai composé du poëme en 1836 parce que nous sommes en 1849 : ce qui ne pouvait pas paraître alors ne doit pas paraître aujourd'hui.

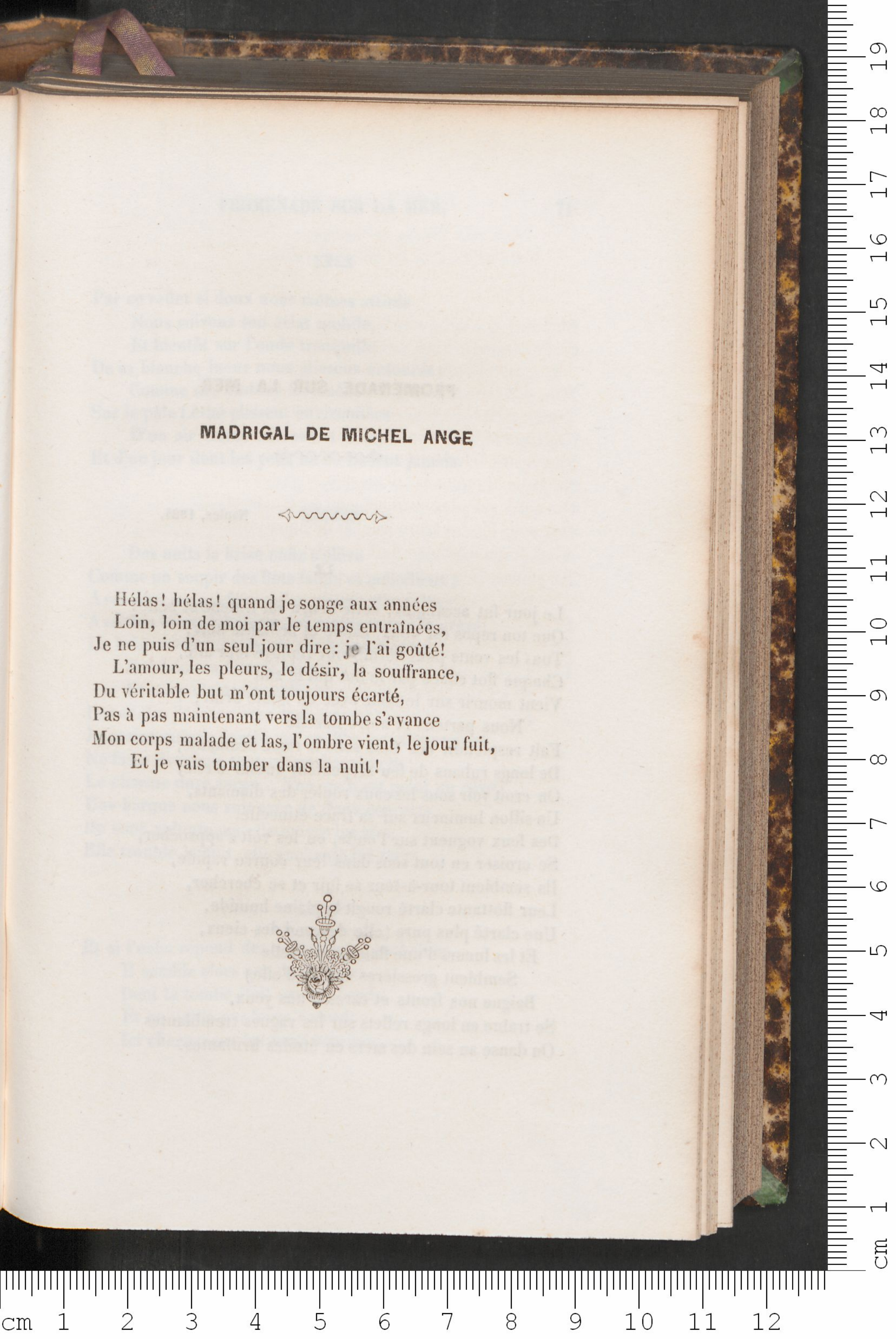
Un mot donnera l'idée de l'ouvrage et du sentiment dans lequel il était composé : Ce nouveau voyage que Dante, dans ma fiction, entreprenait de notre temps, devait comme l'autre embrasser l'enfer, le purgatoire et le paradis : dans *l'enfer*, je plaçais *les rois* ; dans *le purgatoire*, *les peuples ; le paradis*, c'était *l'avenir*. Le fragment que j'ai seul conservé suffira pour faire juger si j'ai montré la possibilité d'importer en français la forme métrique dont Le Dante a fait un si admirable emploi, et si j'étais parvenu à communiquer à cette poésie d'imitation quelque reflet des sombres splendeurs de l'original.

C'était vers le milieu d'une des nuits sereines
Où dans l'azur des mers le ciel profond reluit.

Les grands pins se taisaient sous les murs de Ravennes,
Le ciel était sans lune et la vague sans bruit.
A cette heure du meurtre et des effrois sans nombre,
Dante se réveilla de cinq siècles de nuit,
Et le poëte alors, se dressant comme une ombre
Qui se montre aux mortels dans leur couche rêvants,
Dit lentement ces mots de sa voix grave et sombre :
Je voudrais remonter au séjour des vivants,
Sentir encor le jour pleuvoir sur ma paupière
Et courir sur mon front le pas léger des vents ;
Aussi bien je suis las de dormir sous ma pierre,
Je suis las de dormir dans mon lit ténébreux,
Car sous mon marbre froid si quelque bruit m'arrive,
C'est le gémissement d'un peuple malheureux,
Le retentissement de ses fers que l'on rive
Qui vers moi se prolonge en échos douloureux ;
C'est ma triste Italie opprimée et captive,
C'est le fouet dont on bat son cadavre en lambeaux
Sur qui pleut lâchement le mépris et l'outrage.
Mais je me lèverai de la nuit des tombeaux,
Dans un dessein plus grand reprenant mon ouvrage,
Je trouverai des chants plus tristes et plus beaux,
Je recommencerai le terrible voyage.
Dans le séjour du deuil et des damnations,
J'irai par des chemins que je sais à cette heure,
Et là je placerai les chefs des nations,

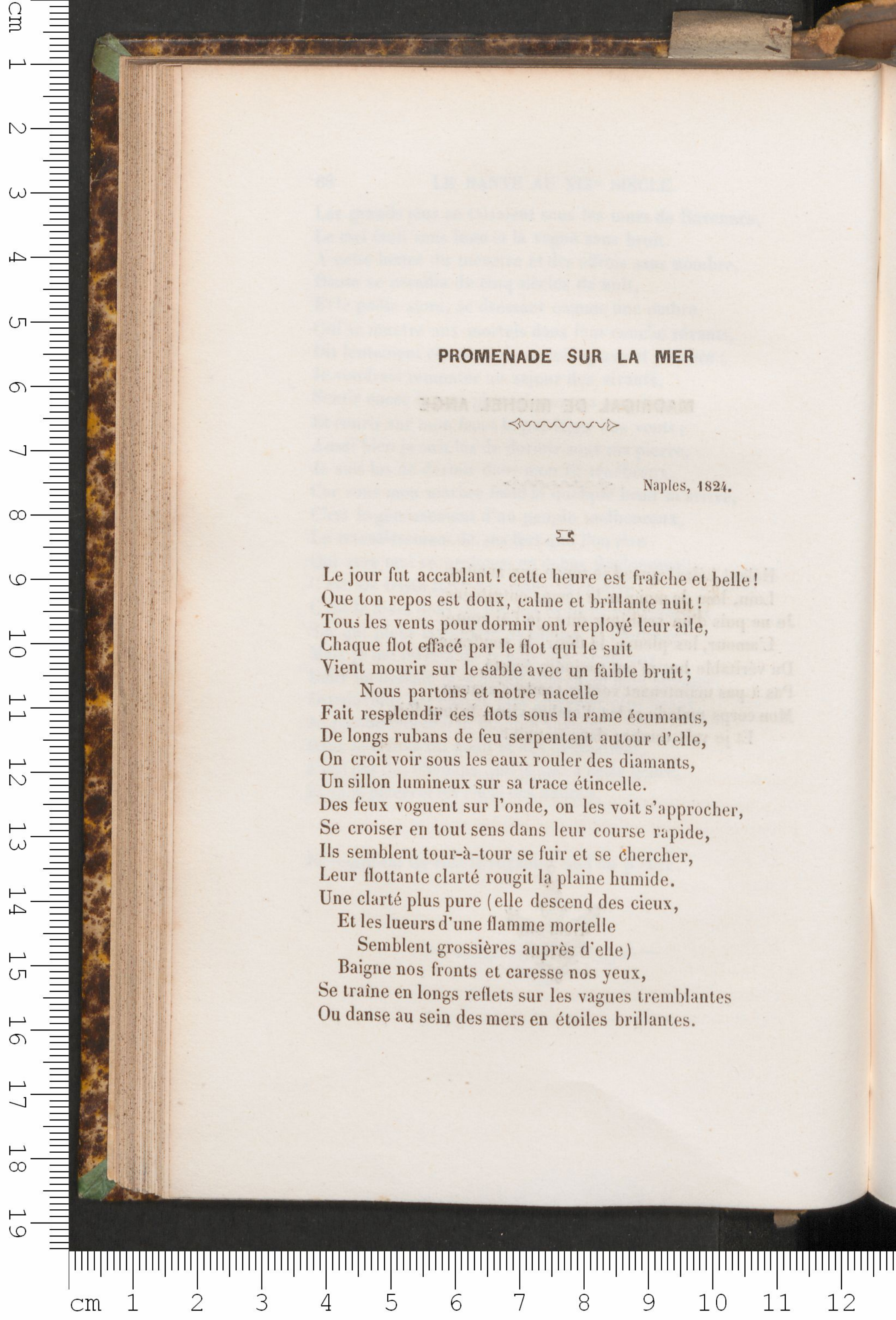
Je remplirai de rois le royaume où l'on pleure.





MADRIGAL DE MICHEL ANGE

Hélas! hélas! quand je songe aux années
Loin, loin de moi par le temps entraînées,
Je ne puis d'un seul jour dire: je l'ai goûté!
L'amour, les pleurs, le désir, la souffrance,
Du véritable but m'ont toujours écarté,
Pas à pas maintenant vers la tombe s'avance
Mon corps malade et las, l'ombre vient, le jour fuit,
Et je vais tomber dans la nuit!



PROMENADE SUR LA MER

Naples, 1824.

Le jour fut accablant ! cette heure est fraîche et belle !
Que ton repos est doux, calme et brillante nuit !
Tous les vents pour dormir ont reployé leur aile,
Chaque flot effacé par le flot qui le suit
Vient mourir sur le sable avec un faible bruit ;
    Nous partons et notre nacelle
Fait resplendir ces flots sous la rame écumants,
De longs rubans de feu serpentent autour d'elle,
On croit voir sous les eaux rouler des diamants,
Un sillon lumineux sur sa trace étincelle.
Des feux voguent sur l'onde, on les voit s'approcher,
Se croiser en tout sens dans leur course rapide,
Ils semblent tour-à-tour se fuir et se chercher,
Leur flottante clarté rougit la plaine humide.
Une clarté plus pure (elle descend des cieux,
  Et les lueurs d'une flamme mortelle
    Semblent grossières auprès d'elle)
  Baigne nos fronts et caresse nos yeux,
Se traîne en longs reflets sur les vagues tremblantes
Ou danse au sein des mers en étoiles brillantes.

II

Par ce reflet si doux nous mêmes attirés
Nous suivons son éclat mobile,
Et bientôt sur l'onde tranquille
De sa blanche lueur nous glissons entourés;
Comme des ombres fortunées
Sur le pâle Léthé glissent environnées
D'un air calme odorant et frais,
Et d'un jour dont les yeux ne se lassent jamais.

III

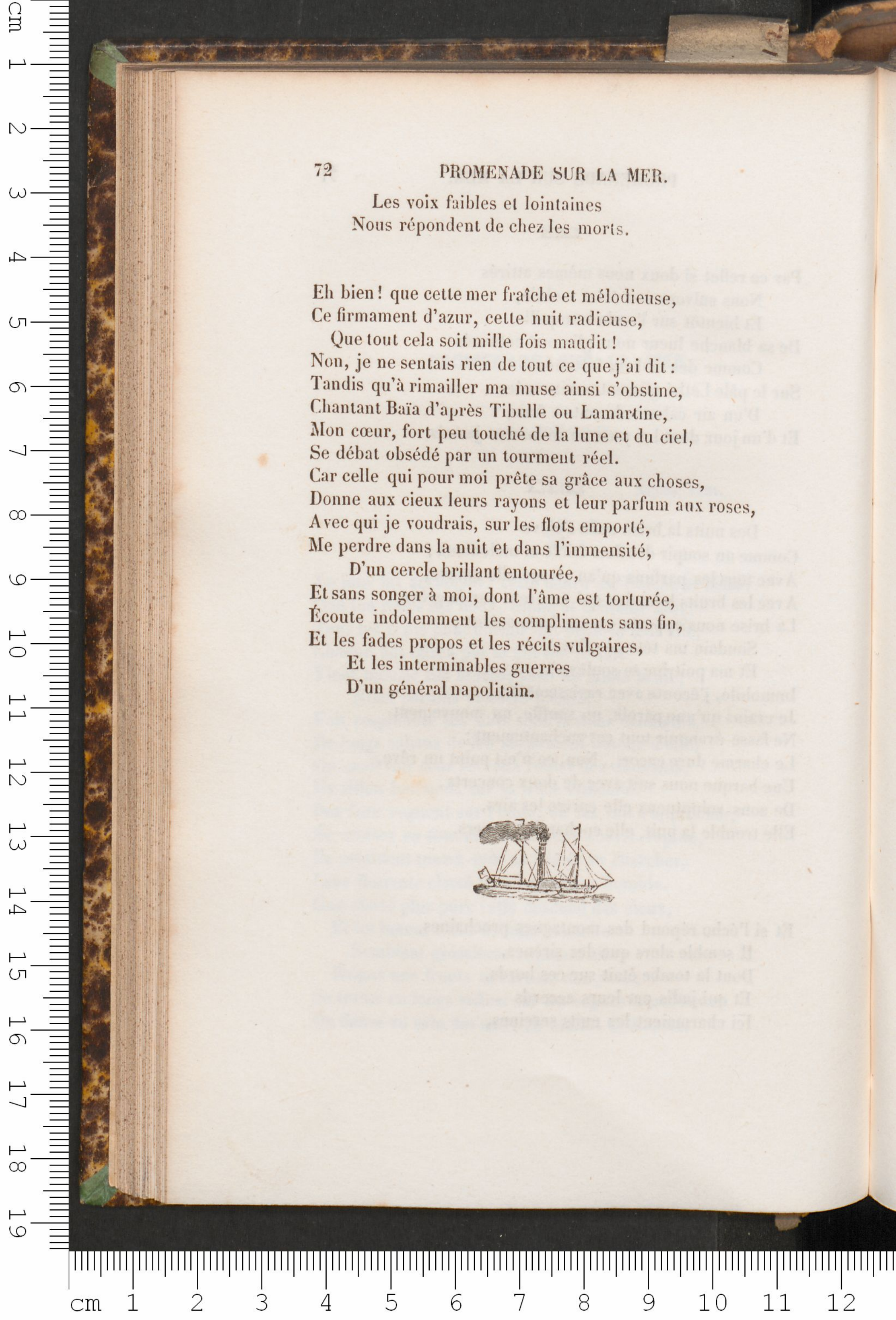
Des nuits la brise enfin s'élève
Comme un soupir des flots faible et mélodieux;
Avec tous les parfuns qu'au rivage elle enlève,
Avec les bruits lointains qui meurent sur la grève,
La brise nous apporte un son harmonieux;
Soudain ma tête se relève
Et ma poitrine se soulève;
Immobile, j'écoute avec ravissement;
Je crains qu'une parole, un souffle, un mouvement
Ne fasse évanouir tout cet enchantement;
Le charme dure encor... Non, ce n'est point un rêve,
Une barque nous suit avec de doux concerts,
De sons voluptueux elle enivre les airs,
Elle trouble la nuit, elle enchante les mers.

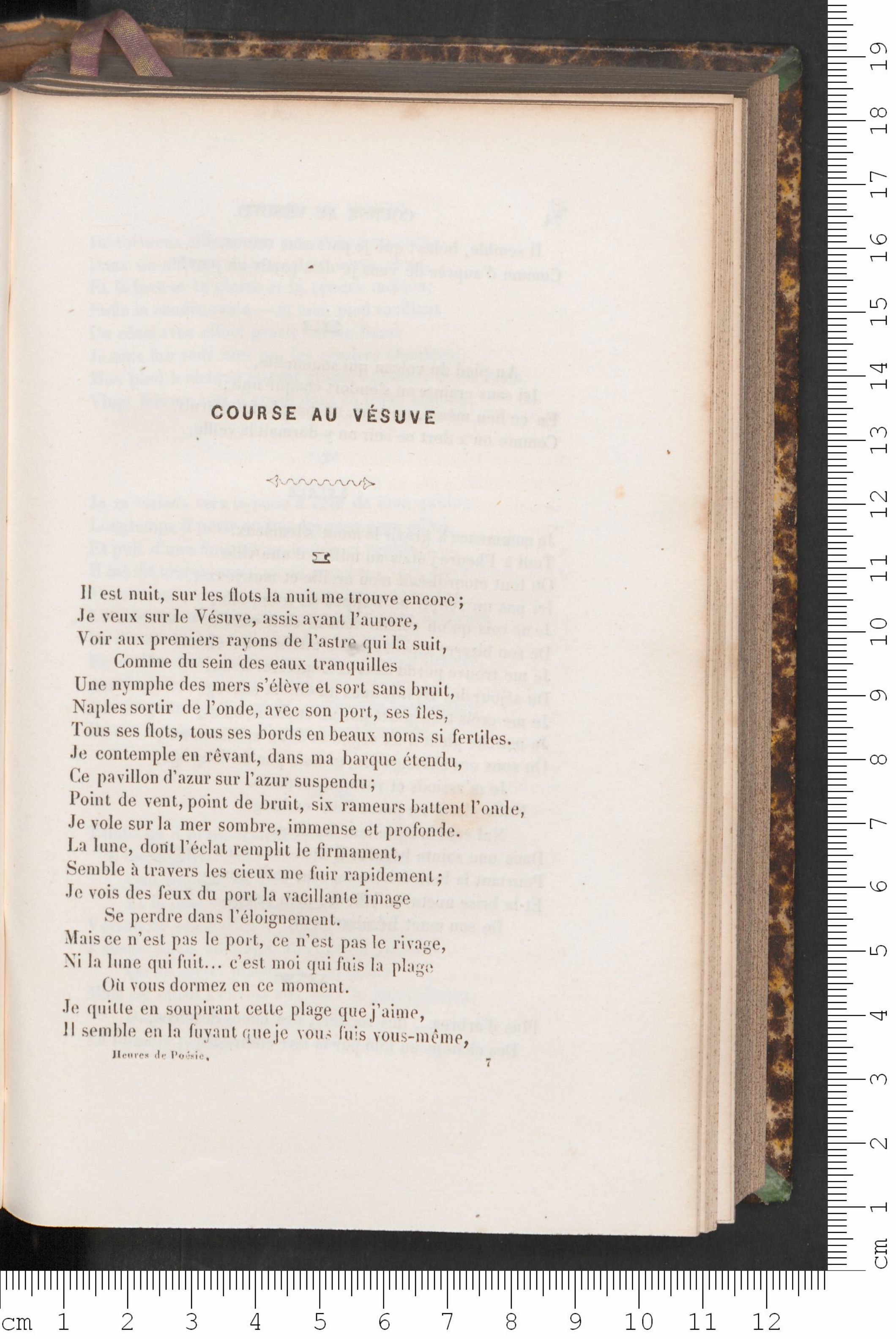
IV

Et si l'écho répond des montagnes prochaines,
Il semble alors que des sirènes,
Dont la tombe était sur ces bords,
Et qui jadis par leurs accords
Ici charmaient les nuits sereines,

Les voix faibles et lointaines
Nous répondent de chez les morts.

Eh bien ! que cette mer fraîche et mélodieuse,
Ce firmament d'azur, cette nuit radieuse,
Que tout cela soit mille fois maudit !
Non, je ne sentais rien de tout ce que j'ai dit :
Tandis qu'à rimailler ma muse ainsi s'obstine,
Chantant Baïa d'après Tibulle ou Lamartine,
Mon cœur, fort peu touché de la lune et du ciel,
Se débat obsédé par un tourment réel.
Car celle qui pour moi prête sa grâce aux choses,
Donne aux cieux leurs rayons et leur parfum aux roses,
Avec qui je voudrais, sur les flots emporté,
Me perdre dans la nuit et dans l'immensité,
D'un cercle brillant entourée,
Et sans songer à moi, dont l'âme est torturée,
Écoute indolemment les compliments sans fin,
Et les fades propos et les récits vulgaires,
Et les interminables guerres
D'un général napolitain.

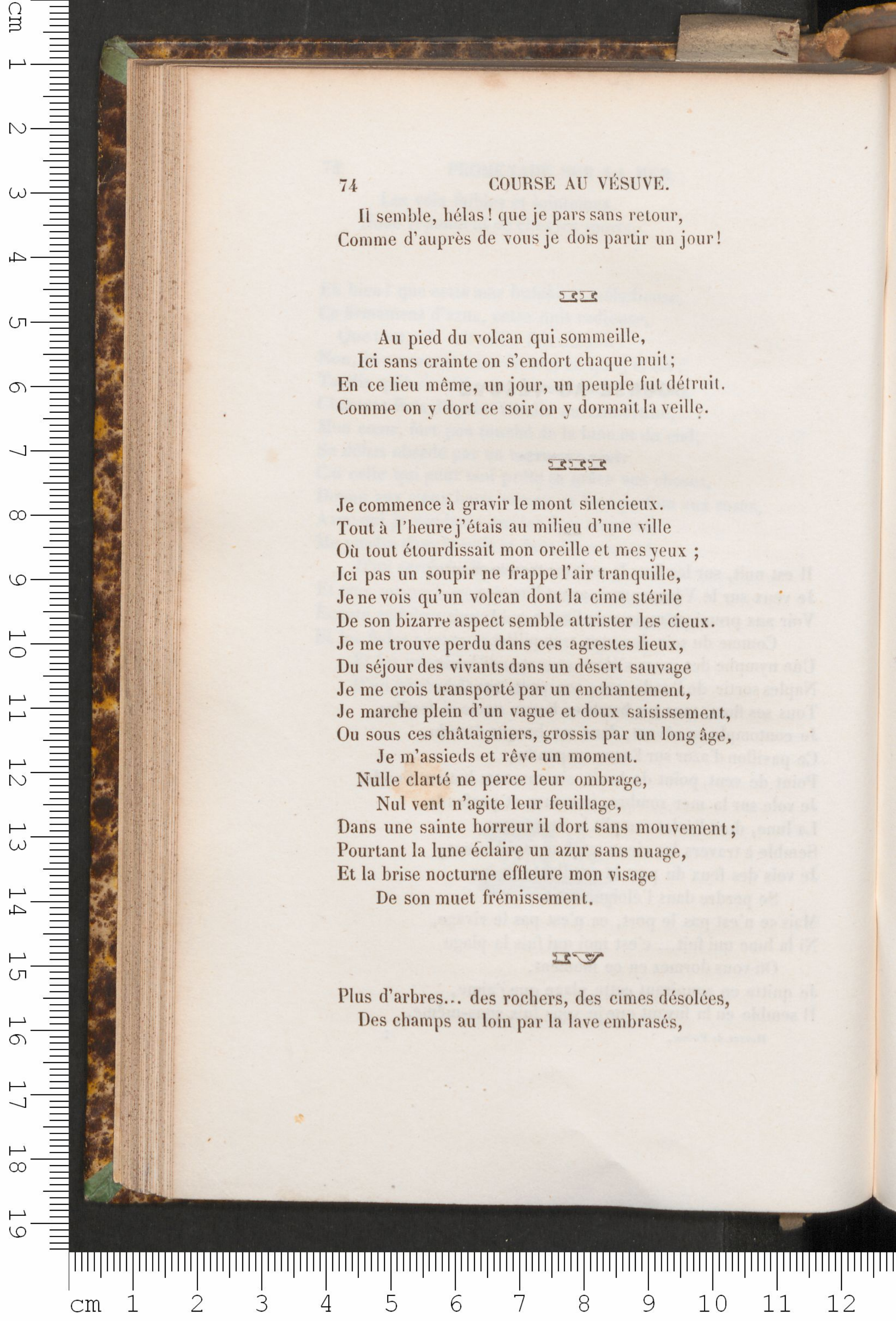




COURSE AU VÉSUVE

I

Il est nuit, sur les flots la nuit me trouve encore ;
Je veux sur le Vésuve, assis avant l'aurore,
Voir aux premiers rayons de l'astre qui la suit,
    Comme du sein des eaux tranquilles
Une nymphe des mers s'élève et sort sans bruit,
Naples sortir de l'onde, avec son port, ses îles,
Tous ses flots, tous ses bords en beaux noms si fertiles.
Je contemple en rêvant, dans ma barque étendu,
Ce pavillon d'azur sur l'azur suspendu ;
Point de vent, point de bruit, six rameurs battent l'onde,
Je vole sur la mer sombre, immense et profonde.
La lune, dont l'éclat remplit le firmament,
Semble à travers les cieux me fuir rapidement ;
Je vois des feux du port la vacillante image
    Se perdre dans l'éloignement.
Mais ce n'est pas le port, ce n'est pas le rivage,
Ni la lune qui fuit… c'est moi qui fuis la plage
    Où vous dormez en ce moment.
Je quitte en soupirant cette plage que j'aime,
Il semble en la fuyant que je vous fuis vous-même,



Il semble, hélas ! que je pars sans retour,
Comme d'auprès de vous je dois partir un jour !

II

Au pied du volcan qui sommeille,
Ici sans crainte on s'endort chaque nuit ;
En ce lieu même, un jour, un peuple fut détruit.
Comme on y dort ce soir on y dormait la veille.

III

Je commence à gravir le mont silencieux.
Tout à l'heure j'étais au milieu d'une ville
Où tout étourdissait mon oreille et mes yeux ;
Ici pas un soupir ne frappe l'air tranquille,
Je ne vois qu'un volcan dont la cime stérile
De son bizarre aspect semble attrister les cieux.
Je me trouve perdu dans ces agrestes lieux,
Du séjour des vivants dans un désert sauvage
Je me crois transporté par un enchantement,
Je marche plein d'un vague et doux saisissement,
Ou sous ces châtaigniers, grossis par un long âge,
Je m'assieds et rêve un moment.
Nulle clarté ne perce leur ombrage,
Nul vent n'agite leur feuillage,
Dans une sainte horreur il dort sans mouvement ;
Pourtant la lune éclaire un azur sans nuage,
Et la brise nocturne effleure mon visage
De son muet frémissement.

IV

Plus d'arbres... des rochers, des cimes désolées,
Des champs au loin par la lave embrasés,

De tortueux sillons que son cours a creusés,
Dans un affreux chaos partout amoncelées,
Et la lave et la pierre et la cendre mêlées,
Enfin la cendre seule — et mon pied vacillant
Du cône avec effort gravit l'aride flanc;
Je sens fuir sous mes pas les cendres éboulées,
Mon pied à chaque instant glisse, enfonce, et ma main
Vingt fois me sert d'appui dans ce triste chemin.

V

Je m'assieds vers la cime à côté de mon guide;
Longtemps il porte au loin les yeux avec effroi,
Et puis d'une voix basse, agitée et rapide,
Il me dit tout-à-coup, en se penchant vers moi :
Voyez-vous, voyez-vous cette montagne noire!
Là sont quatre brigands : souvent de ces hauteurs
Ils descendent la nuit tuer les voyageurs ;
En ce lieu s'est passé plus d'une affreuse histoire,
Aussi toute la nuit j'ai caché mes frayeurs,
J'avais peur des brigands, car l'autre jour encore
Ils ont tué là-bas un homme avant l'aurore.

VI

Tandis qu'il prononçait ces mots en frémissant,
Il me montrait cette horrible montagne
Que souillait un meurtre récent,
Et la lune sur la campagne
Versait de ses clartés le reste pâlissant :
J'abandonnais mon âme à cet effroi puissant
Qu'un secret plaisir accompagne;
Mais cet effroi s'envole aux feux du jour naissant.
Dans mon âme tranquillisée
La lumière pénètre ainsi qu'une rosée

Ou qu'un baume rafraîchissant,
A mes pensers confus un doux oubli m'enlève,
Et sur le bord du gouffre menaçant
Fatigué je m'étends, je m'endors, et je rêve...

VII

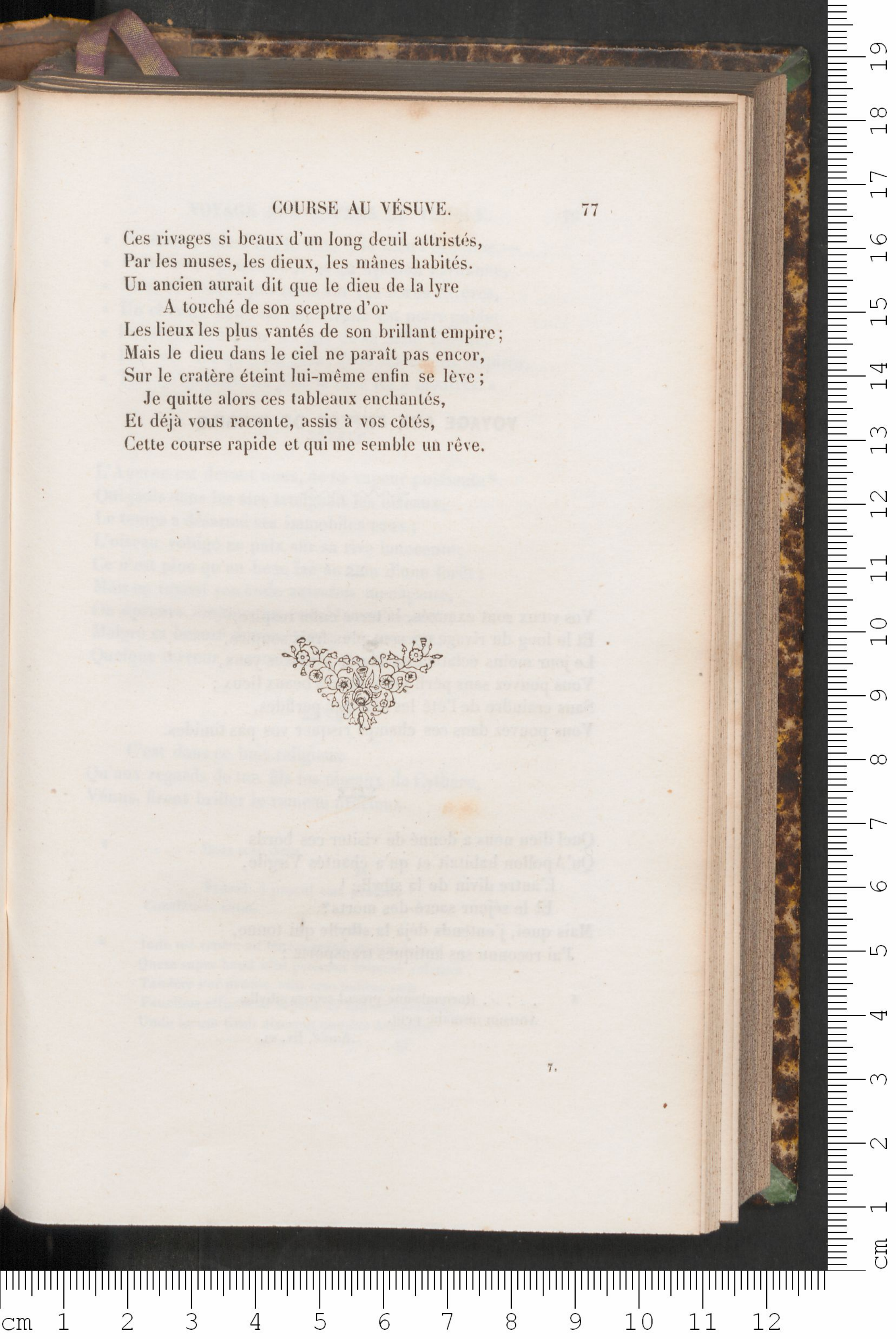
Je m'éveille au bruit sourd du Vésuve irrité ;
Il semble que sous moi ses entrailles mugissent,
Qu'autour de son sommet des vapeurs s'épaississent.
Je me lève de joie et de crainte agité,
Mon cœur de son espoir frémit épouvanté ;
Mais ce bruit qui du mont fait résonner l'abîme,
C'est le bruit des rochers qui tombent de ses flancs ;
Cette vapeur qui monte en tourbillons mouvants,
C'est la poussière que les vents
En se jouant font voler sur sa cime.

VIII

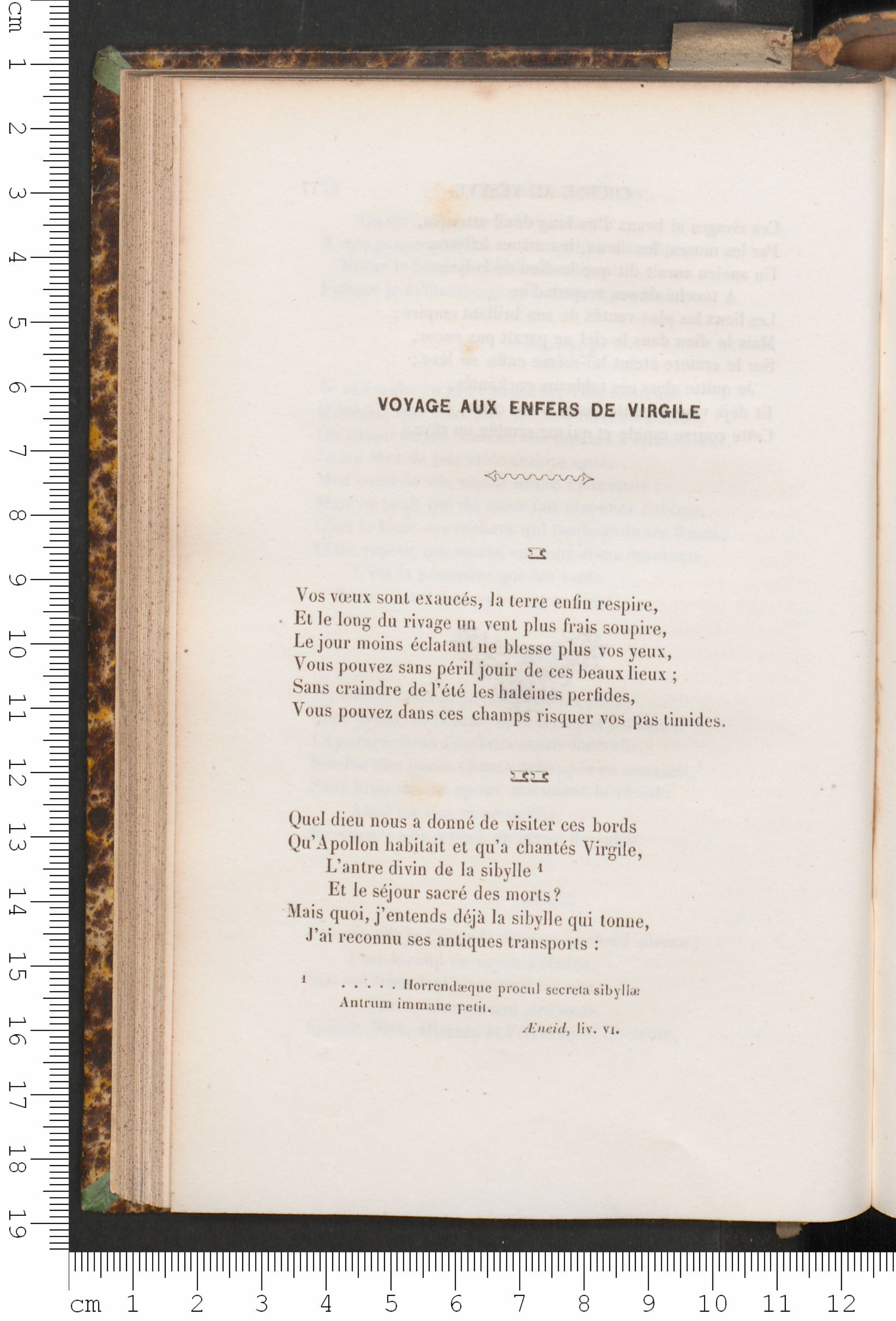
Du volcan assoupi je détourne les yeux,
Tout se tait, et la mer, et la terre, et les cieux.
La nature, dans l'ombre encore ensevelie,
Semble une jeune épouse échappée au sommeil,
Sans bruit de son époux attendant le réveil :
Ainsi muette et recueillie,
En silence elle attend un rayon du soleil.

IX

Comme elle je l'attends dans un profond silence ;
Tout-à-coup ce rayon s'élance,
Son vol étincelant a traversé les airs ;
Tour-à-tour sortent des mers
Cumes, Baïa, Misène, et l'Averne et Sorrente,



Ces rivages si beaux d'un long deuil attristés,
Par les muses, les dieux, les mânes habités.
Un ancien aurait dit que le dieu de la lyre
  A touché de son sceptre d'or
Les lieux les plus vantés de son brillant empire;
Mais le dieu dans le ciel ne paraît pas encor,
Sur le cratère éteint lui-même enfin se lève;
  Je quitte alors ces tableaux enchantés,
Et déjà vous raconte, assis à vos côtés,
Cette course rapide et qui me semble un rêve.



VOYAGE AUX ENFERS DE VIRGILE

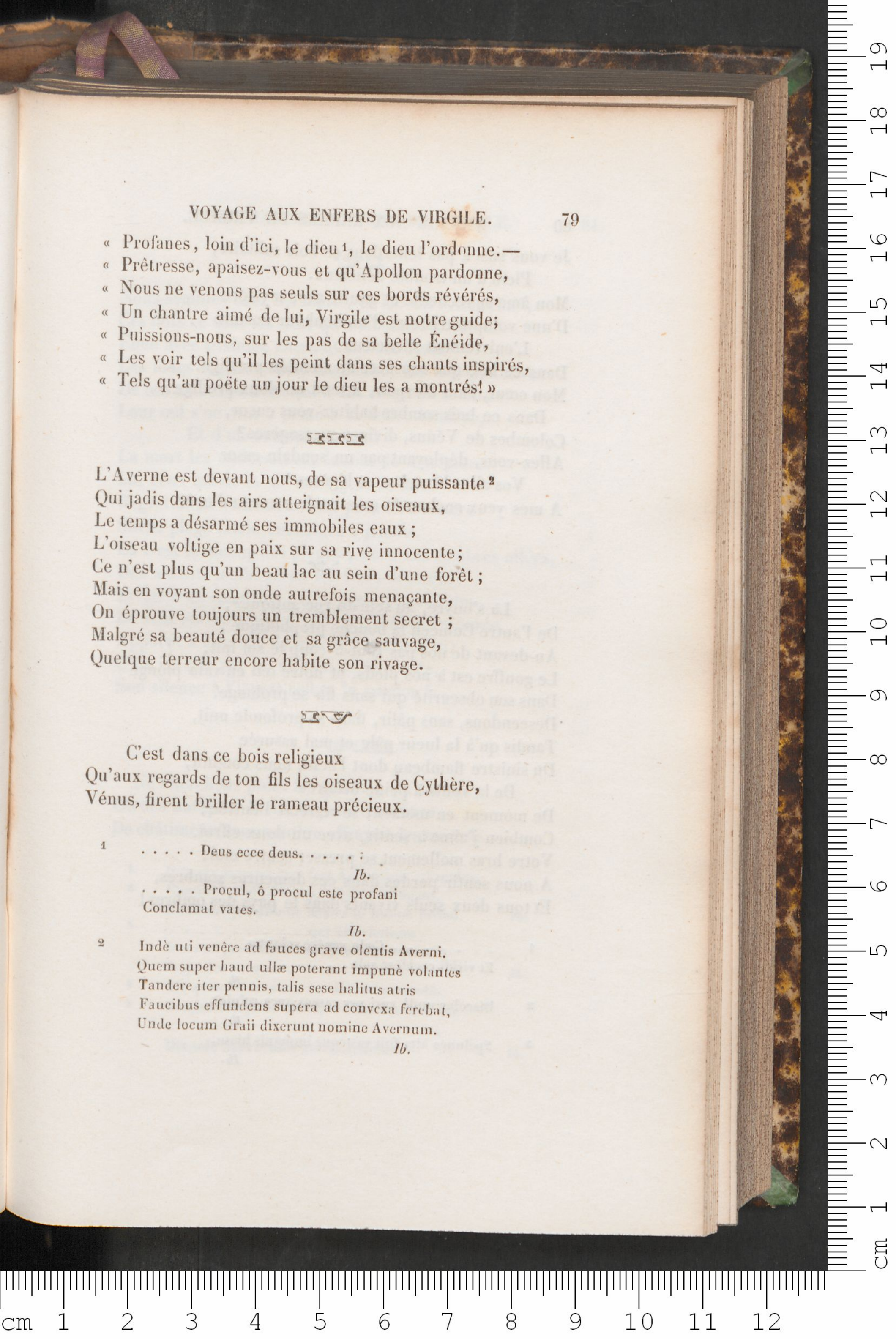
I

Vos vœux sont exaucés, la terre enfin respire,
Et le long du rivage un vent plus frais soupire,
Le jour moins éclatant ne blesse plus vos yeux,
Vous pouvez sans péril jouir de ces beaux lieux ;
Sans craindre de l'été les haleines perfides,
Vous pouvez dans ces champs risquer vos pas timides.

II

Quel dieu nous a donné de visiter ces bords
Qu'Apollon habitait et qu'a chantés Virgile,
L'antre divin de la sibylle [1]
Et le séjour sacré des morts ?
Mais quoi, j'entends déjà la sibylle qui tonne,
J'ai reconnu ses antiques transports :

[1] . . . . . Horrendæque procul secreta sibyllæ
Antrum immane petit.
Æneid, liv. VI.



« Profanes, loin d'ici, le dieu [1], le dieu l'ordonne.—
« Prêtresse, apaisez-vous et qu'Apollon pardonne,
« Nous ne venons pas seuls sur ces bords révérés,
« Un chantre aimé de lui, Virgile est notre guide;
« Puissions-nous, sur les pas de sa belle Énéide,
« Les voir tels qu'il les peint dans ses chants inspirés,
« Tels qu'au poëte un jour le dieu les a montrés! »

III

L'Averne est devant nous, de sa vapeur puissante [2]
Qui jadis dans les airs atteignait les oiseaux,
Le temps a désarmé ses immobiles eaux;
L'oiseau voltige en paix sur sa rive innocente;
Ce n'est plus qu'un beau lac au sein d'une forêt;
Mais en voyant son onde autrefois menaçante,
On éprouve toujours un tremblement secret;
Malgré sa beauté douce et sa grâce sauvage,
Quelque terreur encore habite son rivage.

IV

C'est dans ce bois religieux
Qu'aux regards de ton fils les oiseaux de Cythère,
Vénus, firent briller le rameau précieux.

1 . . . . . Deus ecce deus. . . . . :

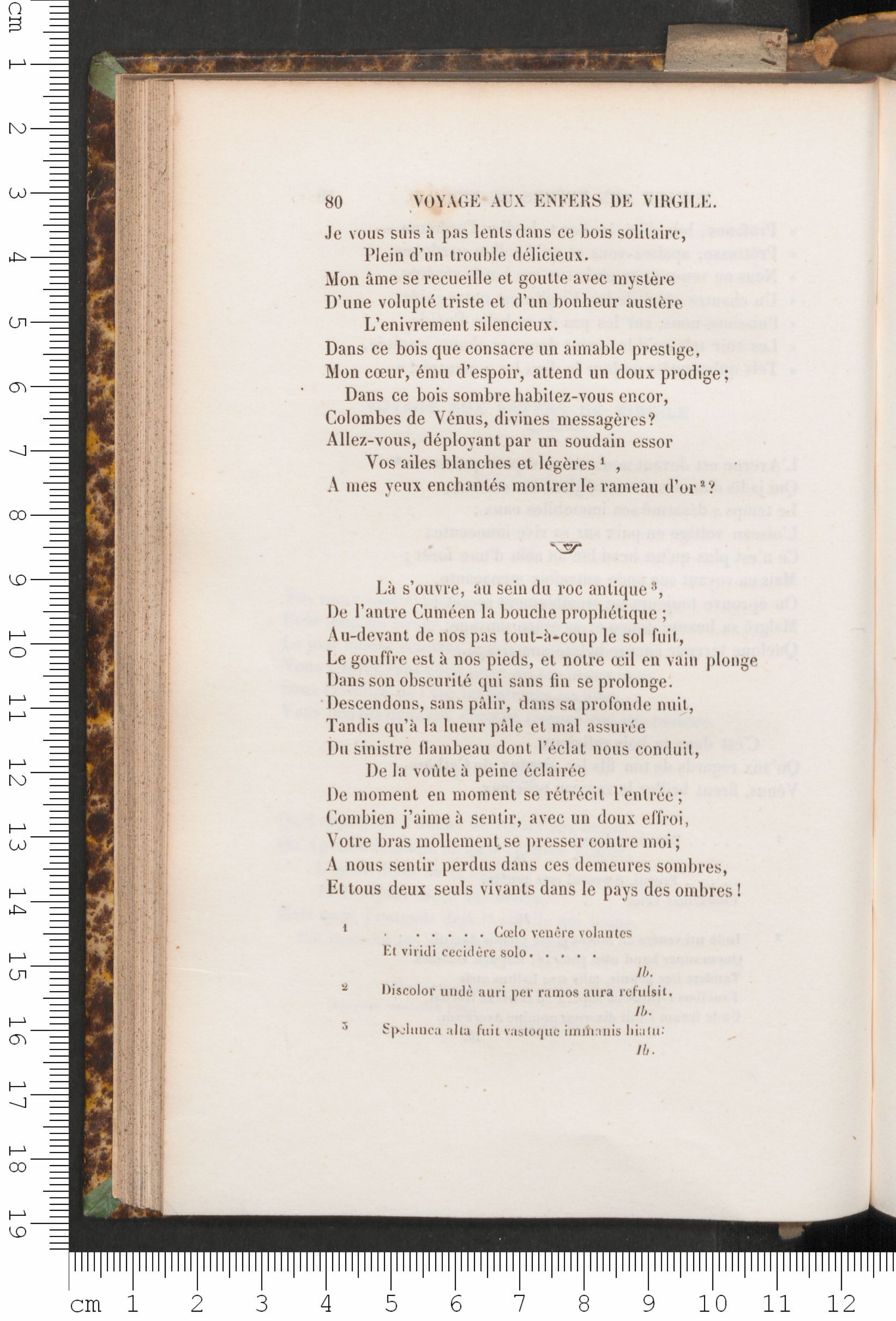
Ib.

. . . . . Procul, ô procul este profani
Conclamat vates.

Ib.

2 Indè uti venêre ad fauces grave olentis Averni.
Quem super haud ullæ poterant impunè volantes
Tendere iter pennis, talis sese halitus atris
Faucibus effundens supera ad convexa ferebat,
Unde locum Graii dixerunt nomine Avernum.

Ib.



Je vous suis à pas lents dans ce bois solitaire,
Plein d'un trouble délicieux.
Mon âme se recueille et goutte avec mystère
D'une volupté triste et d'un bonheur austère
L'enivrement silencieux.
Dans ce bois que consacre un aimable prestige,
Mon cœur, ému d'espoir, attend un doux prodige;
Dans ce bois sombre habitez-vous encor,
Colombes de Vénus, divines messagères?
Allez-vous, déployant par un soudain essor
Vos ailes blanches et légères [1],
A mes yeux enchantés montrer le rameau d'or [2]?

Là s'ouvre, au sein du roc antique [3],
De l'antre Cuméen la bouche prophétique;
Au-devant de nos pas tout-à-coup le sol fuit,
Le gouffre est à nos pieds, et notre œil en vain plonge
Dans son obscurité qui sans fin se prolonge.
Descendons, sans pâlir, dans sa profonde nuit,
Tandis qu'à la lueur pâle et mal assurée
Du sinistre flambeau dont l'éclat nous conduit,
De la voûte à peine éclairée
De moment en moment se rétrécit l'entrée;
Combien j'aime à sentir, avec un doux effroi,
Votre bras mollement se presser contre moi;
A nous sentir perdus dans ces demeures sombres,
Et tous deux seuls vivants dans le pays des ombres!

[1] . . . . Cœlo venère volantes
Et viridi cecidère solo. . . . .
Ib.

[2] Discolor undè auri per ramos aura refulsit.
Ib.

[3] Spelunca alta fuit vastoque immanis hiatu:
Ib.

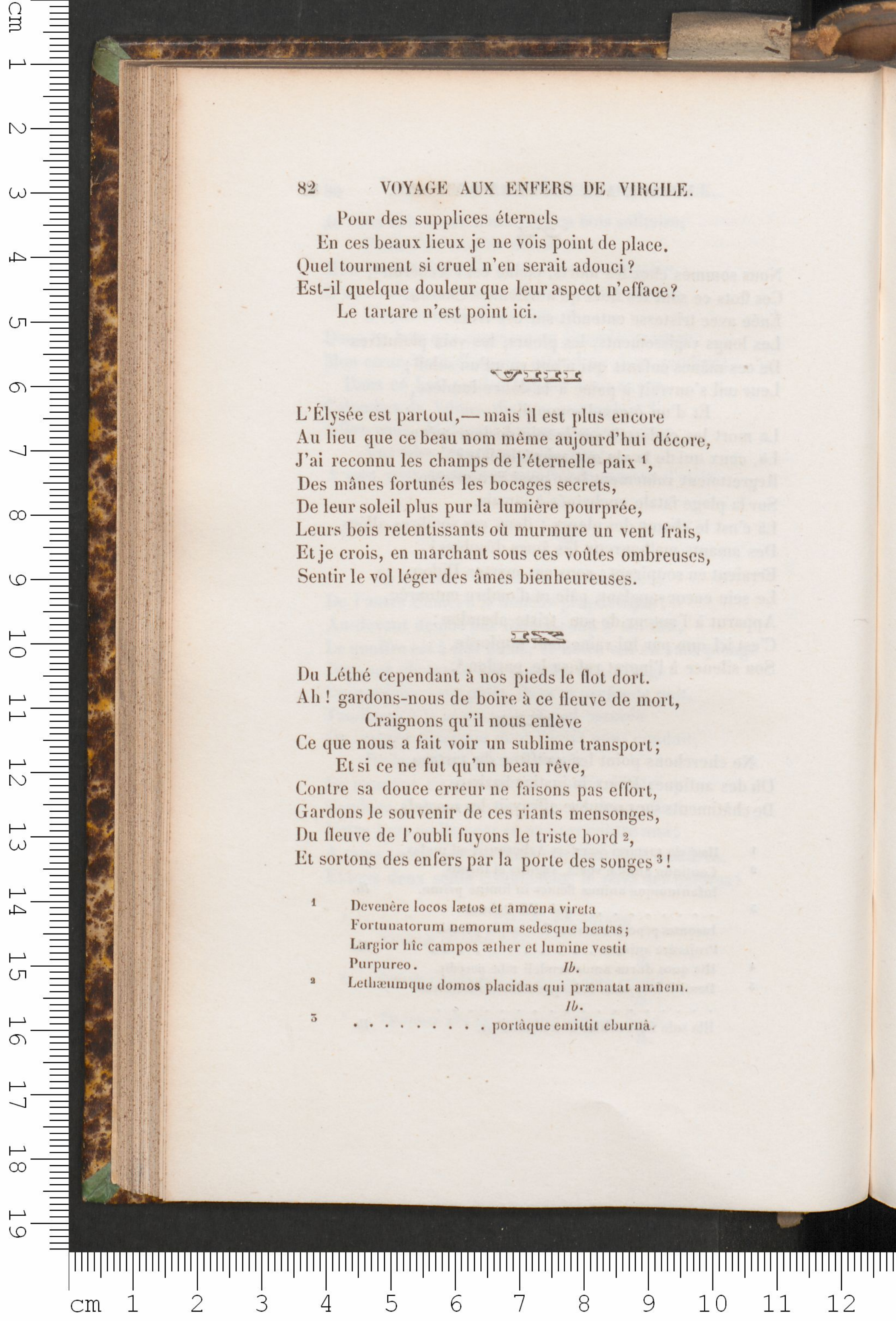
VI

Nous sommes chez les morts, ce lac est l'Achéron[1],
Ces flots ce sont les flots qu'a sillonnés Charon.
Énée avec tristesse entendit sur ces rives[2]
Les longs vagissements, les pleurs, les voix plaintives
De ces mânes enfants qui n'ont vu qu'un soleil;
Leur œil s'ouvrait à peine à la douce lumière,
Et d'un éternel sommeil
La mort les endormit sur le sein de leur mère.
Là, ceux qui de la vie ont rejeté le faix[3]
Regrettaient vainement leur première misère
Sur la plage fatale enchaînés à jamais.
Là c'est le champ des pleurs ; dans ces sombres allées,
Des amants malheureux les âmes désolées[4]
Erraient en soupirant ; sous ces myrtes Didon,
Le sein encor sanglant, pâle et d'ombre entourée,
Apparut à l'auteur de son triste abandon;
C'est ici que par lui vainement implorée,
Son silence à l'ingrat refusa le pardon[5].

VII

Ne cherchons point les gouffres du tartare,
Où des antiques Dieux la justice barbare
De châtiments sans nombre effrayait les mortels.

1 Hæc via tartarei quæ fert Acherontis ad undas.
2 Continuo auditæ voces, vagitus et ingens,
Infantumque animæ flentes in limine primo. *Ib.*
3 . . . . qui sibi lethum
Insontes peperêre manu, lucemque perosi.
Projecère animas . . . . *Ib.*
4 Hic quos durus amor crudeli tabe peredit.
5 Demisit lacrymas dulcique affatus amore est.
. . . .
Illa solo fixos oculos aversa tenebat. *Ib.*



Pour des supplices éternels
En ces beaux lieux je ne vois point de place.
Quel tourment si cruel n'en serait adouci?
Est-il quelque douleur que leur aspect n'efface?
Le tartare n'est point ici.

VIII

L'Élysée est partout,— mais il est plus encore
Au lieu que ce beau nom même aujourd'hui décore,
J'ai reconnu les champs de l'éternelle paix [1],
Des mânes fortunés les bocages secrets,
De leur soleil plus pur la lumière pourprée,
Leurs bois retentissants où murmure un vent frais,
Et je crois, en marchant sous ces voûtes ombreuses,
Sentir le vol léger des âmes bienheureuses.

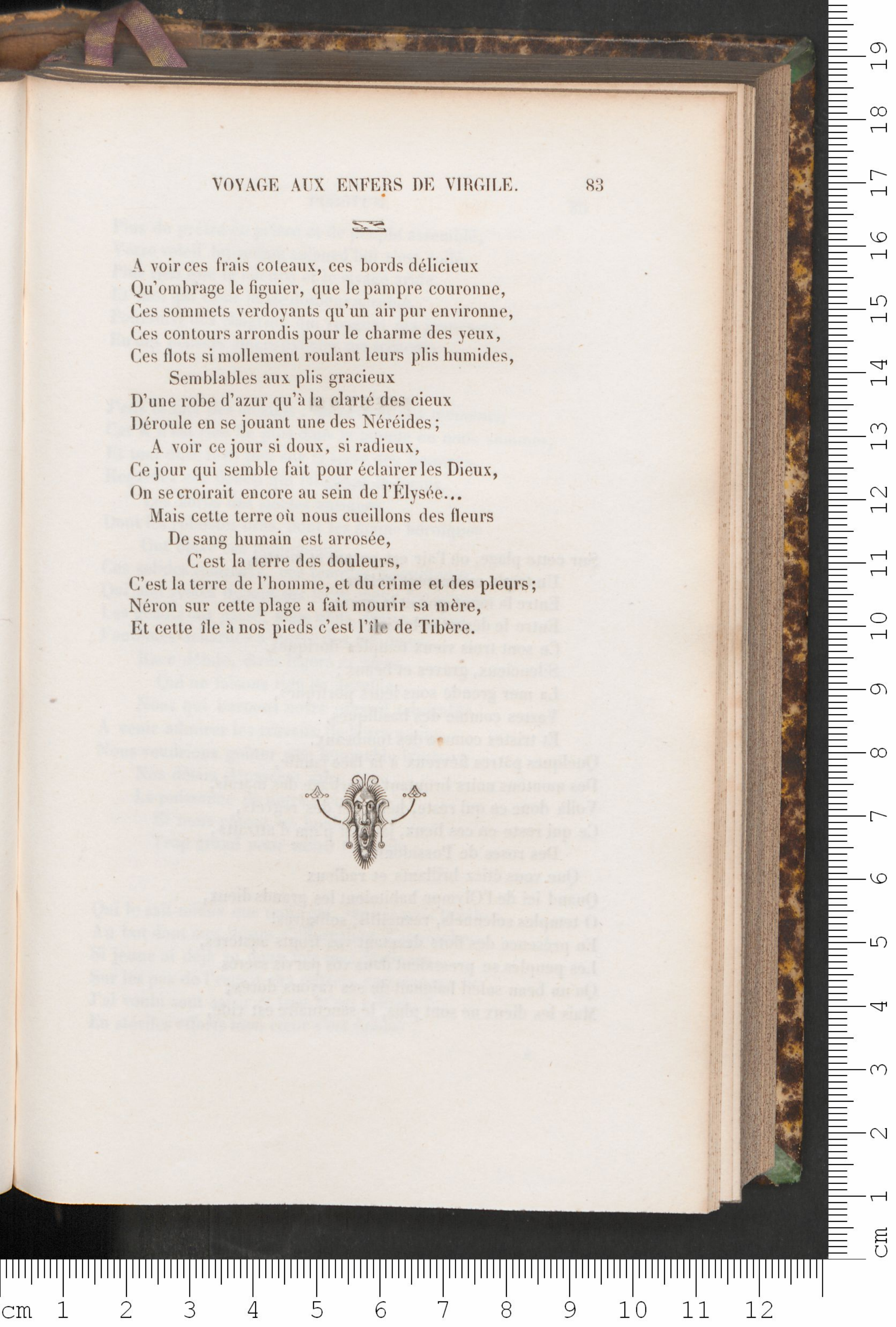
IX

Du Léthé cependant à nos pieds le flot dort.
Ah! gardons-nous de boire à ce fleuve de mort,
Craignons qu'il nous enlève
Ce que nous a fait voir un sublime transport;
Et si ce ne fut qu'un beau rêve,
Contre sa douce erreur ne faisons pas effort,
Gardons le souvenir de ces riants mensonges,
Du fleuve de l'oubli fuyons le triste bord [2],
Et sortons des enfers par la porte des songes [3]!

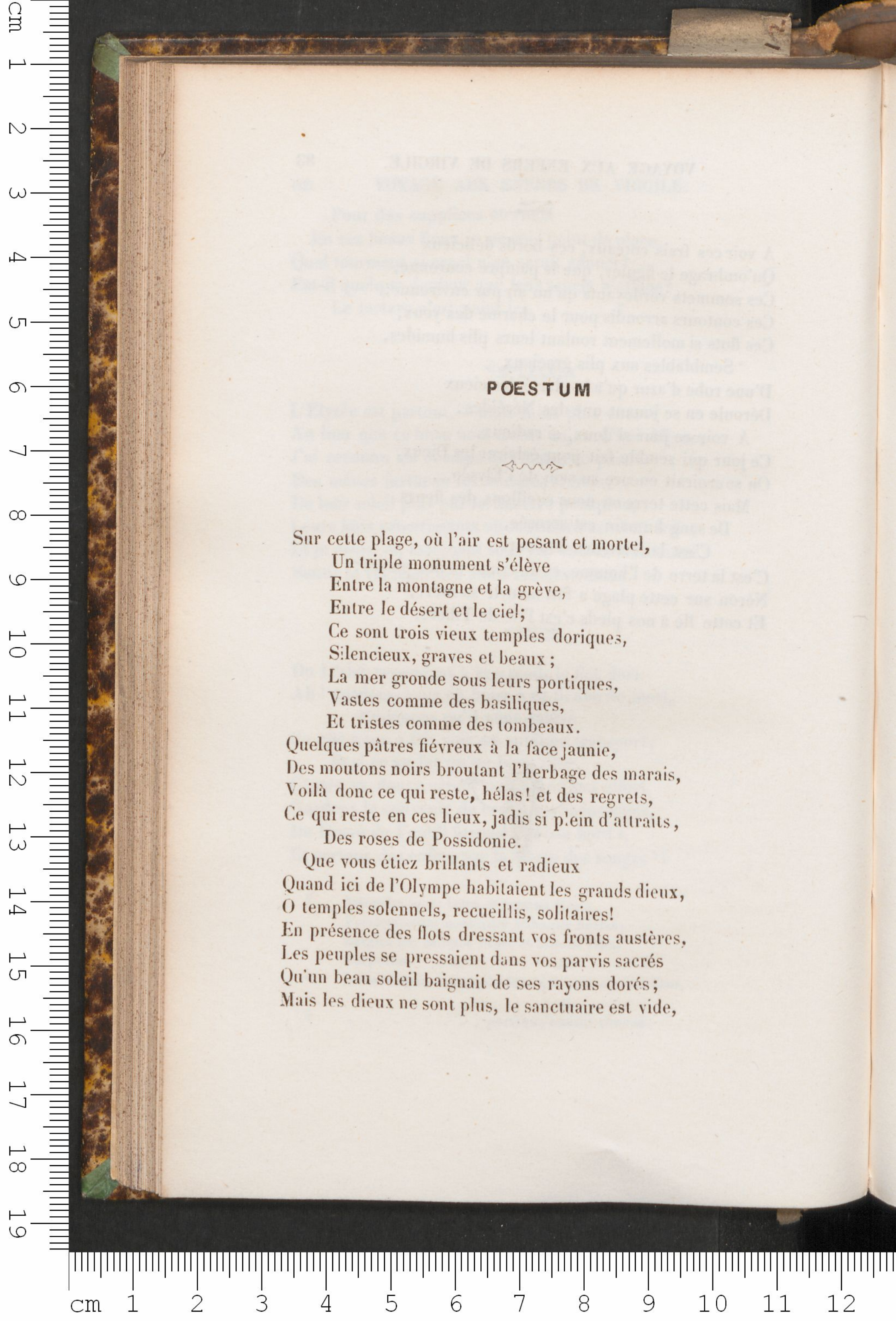
[1] Devenère locos lætos et amœna vireta
Fortunatorum nemorum sedesque beatas;
Largior hîc campos æther et lumine vestit
Purpureo. *Ib.*

[2] Lethæumque domos placidas qui prænatat amnem.
Ib.

[3] . . . . portâque emittit eburnâ.

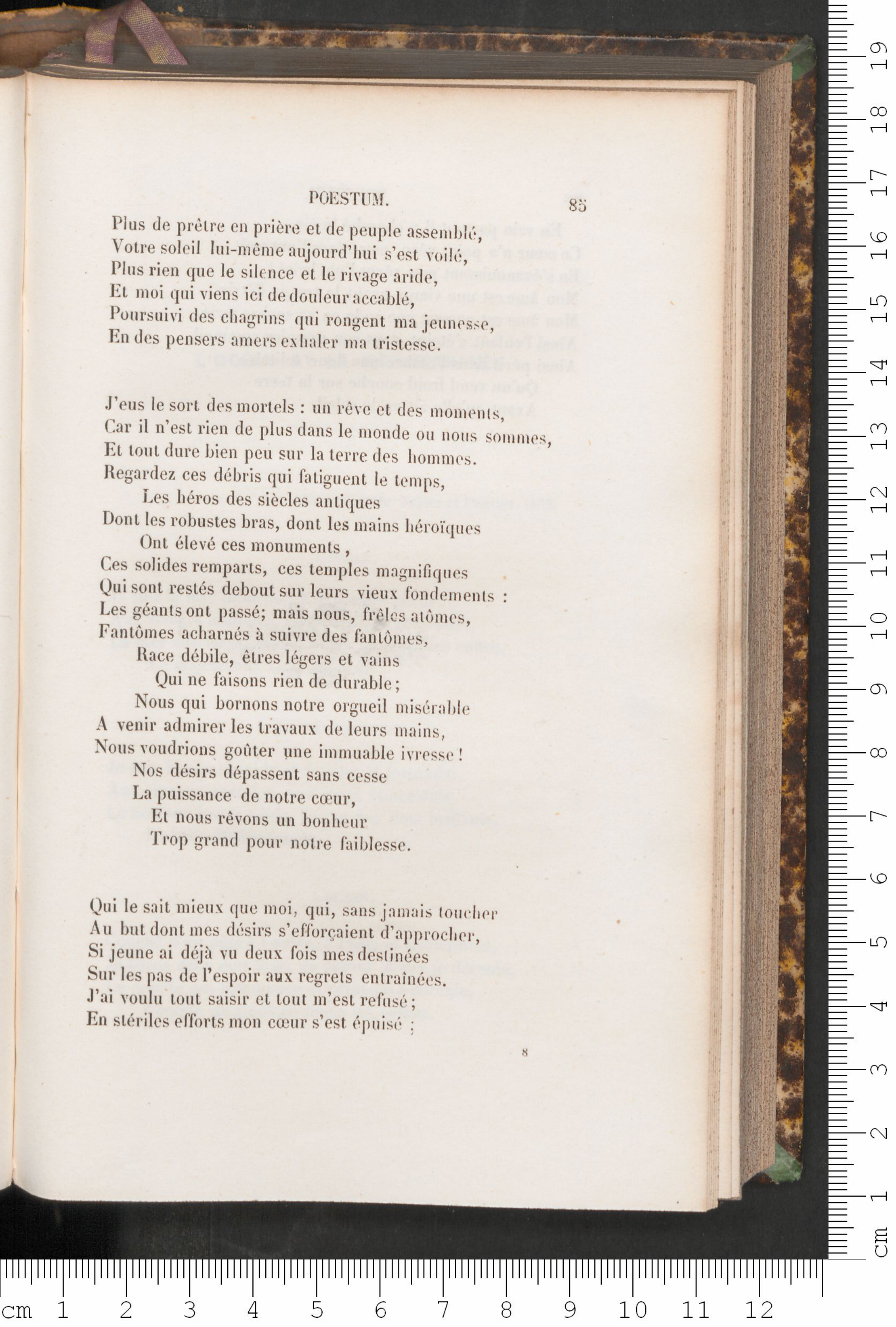


A voir ces frais coteaux, ces bords délicieux
Qu'ombrage le figuier, que le pampre couronne,
Ces sommets verdoyants qu'un air pur environne,
Ces contours arrondis pour le charme des yeux,
Ces flots si mollement roulant leurs plis humides,
Semblables aux plis gracieux
D'une robe d'azur qu'à la clarté des cieux
Déroule en se jouant une des Néréides;
A voir ce jour si doux, si radieux,
Ce jour qui semble fait pour éclairer les Dieux,
On se croirait encore au sein de l'Élysée...
Mais cette terre où nous cueillons des fleurs
De sang humain est arrosée,
C'est la terre des douleurs,
C'est la terre de l'homme, et du crime et des pleurs;
Néron sur cette plage a fait mourir sa mère,
Et cette île à nos pieds c'est l'île de Tibère.



POESTUM

Sur cette plage, où l'air est pesant et mortel,
Un triple monument s'élève
Entre la montagne et la grève,
Entre le désert et le ciel;
Ce sont trois vieux temples doriques,
Silencieux, graves et beaux ;
La mer gronde sous leurs portiques,
Vastes comme des basiliques,
Et tristes comme des tombeaux.
Quelques pâtres fiévreux à la face jaunie,
Des moutons noirs broutant l'herbage des marais,
Voilà donc ce qui reste, hélas! et des regrets,
Ce qui reste en ces lieux, jadis si plein d'attraits,
Des roses de Possidonie.
Que vous étiez brillants et radieux
Quand ici de l'Olympe habitaient les grands dieux,
O temples solennels, recueillis, solitaires!
En présence des flots dressant vos fronts austères,
Les peuples se pressaient dans vos parvis sacrés
Qu'un beau soleil baignait de ses rayons dorés;
Mais les dieux ne sont plus, le sanctuaire est vide,

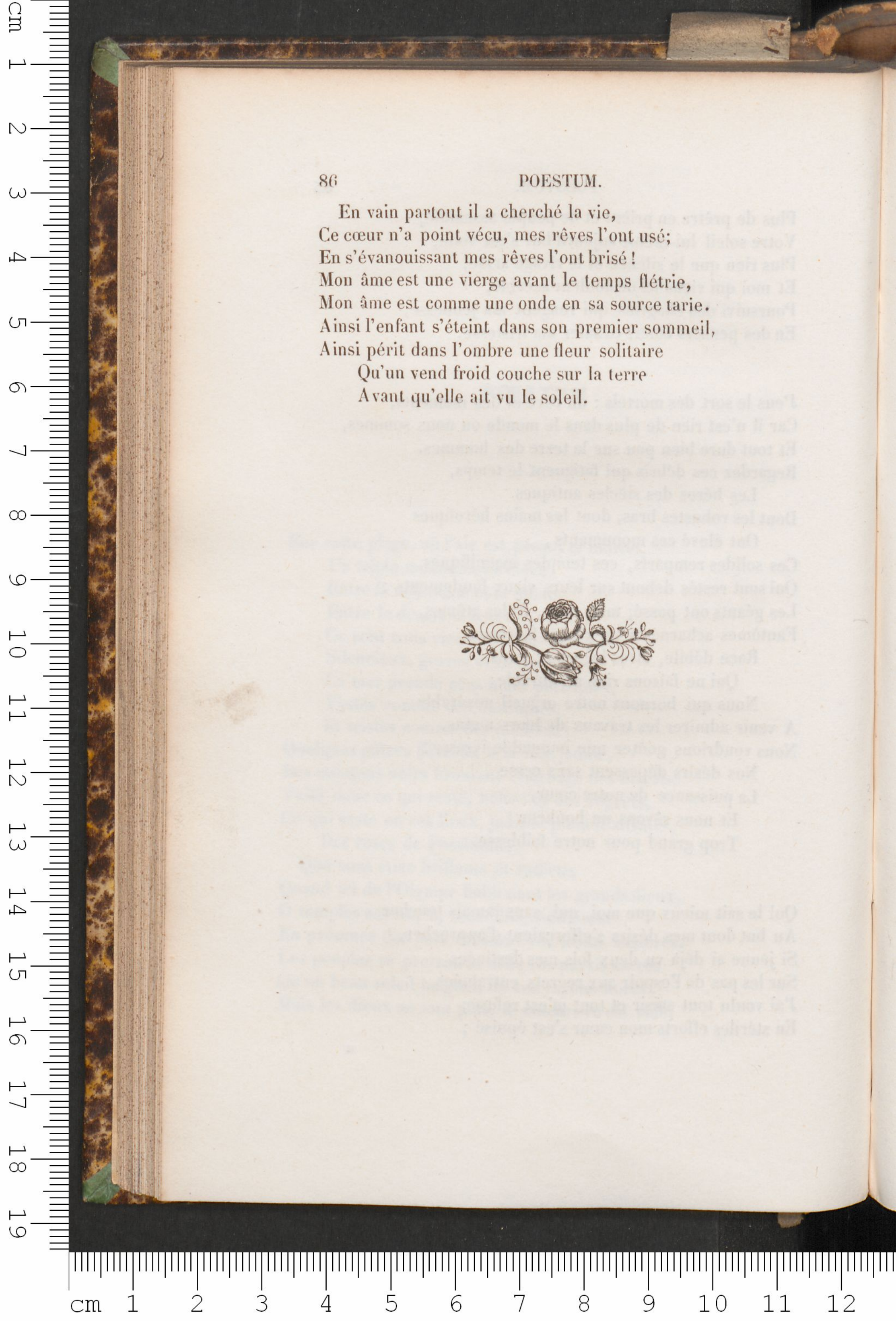


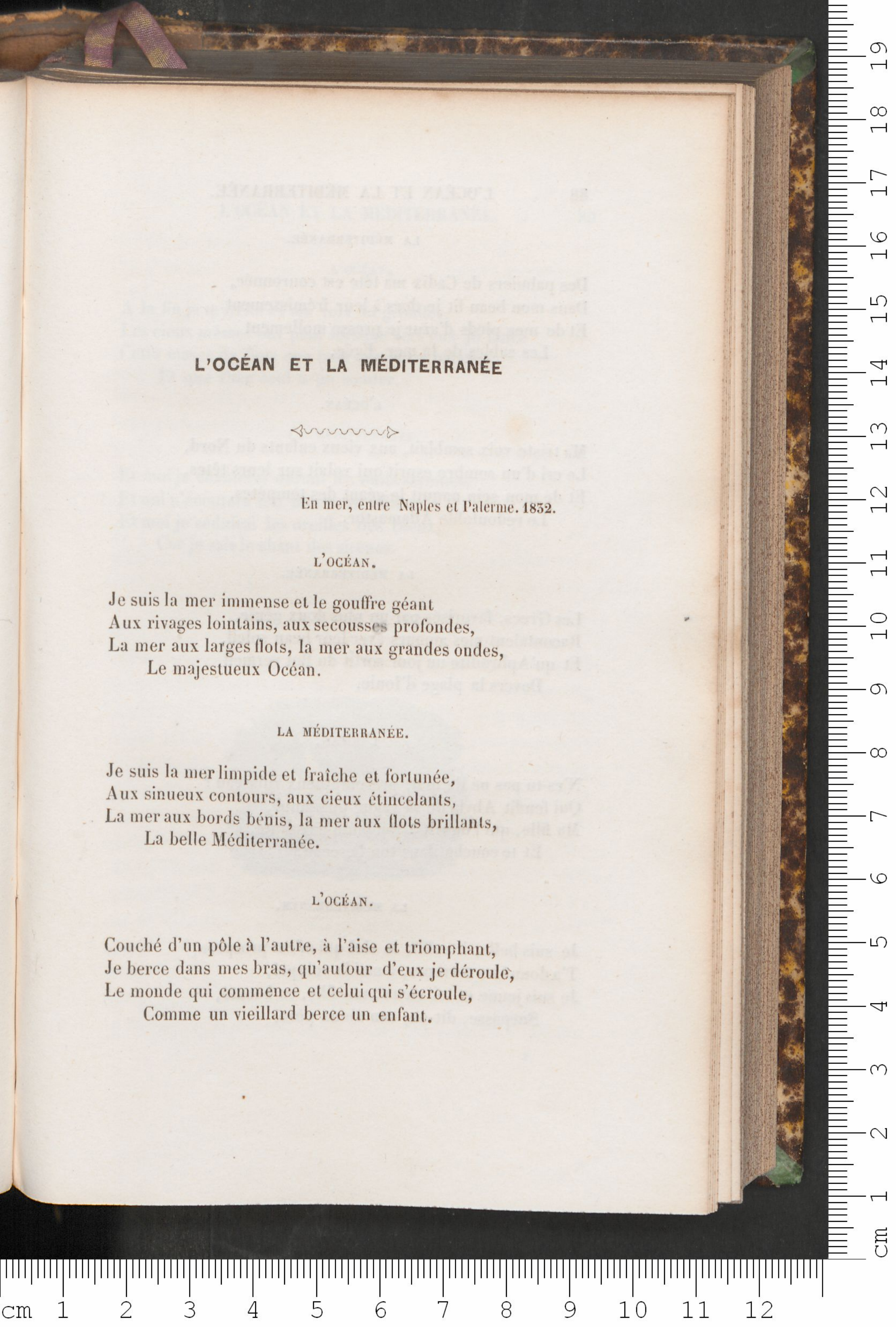
Plus de prêtre en prière et de peuple assemblé,
Votre soleil lui-même aujourd'hui s'est voilé,
Plus rien que le silence et le rivage aride,
Et moi qui viens ici de douleur accablé,
Poursuivi des chagrins qui rongent ma jeunesse,
En des pensers amers exhaler ma tristesse.

J'eus le sort des mortels : un rêve et des moments,
Car il n'est rien de plus dans le monde où nous sommes,
Et tout dure bien peu sur la terre des hommes.
Regardez ces débris qui fatiguent le temps,
Les héros des siècles antiques
Dont les robustes bras, dont les mains héroïques
Ont élevé ces monuments,
Ces solides remparts, ces temples magnifiques
Qui sont restés debout sur leurs vieux fondements :
Les géants ont passé; mais nous, frêles atômes,
Fantômes acharnés à suivre des fantômes,
Race débile, êtres légers et vains
Qui ne faisons rien de durable;
Nous qui bornons notre orgueil misérable
A venir admirer les travaux de leurs mains,
Nous voudrions goûter une immuable ivresse!
Nos désirs dépassent sans cesse
La puissance de notre cœur,
Et nous rêvons un bonheur
Trop grand pour notre faiblesse.

Qui le sait mieux que moi, qui, sans jamais toucher
Au but dont mes désirs s'efforçaient d'approcher,
Si jeune ai déjà vu deux fois mes destinées
Sur les pas de l'espoir aux regrets entraînées.
J'ai voulu tout saisir et tout m'est refusé;
En stériles efforts mon cœur s'est épuisé;

En vain partout il a cherché la vie,
Ce cœur n'a point vécu, mes rêves l'ont usé;
En s'évanouissant mes rêves l'ont brisé !
Mon âme est une vierge avant le temps flétrie,
Mon âme est comme une onde en sa source tarie.
Ainsi l'enfant s'éteint dans son premier sommeil,
Ainsi périt dans l'ombre une fleur solitaire
Qu'un vend froid couche sur la terre
Avant qu'elle ait vu le soleil.





L'OCÉAN ET LA MÉDITERRANÉE

En mer, entre Naples et Palerme. 1832.

L'OCÉAN.

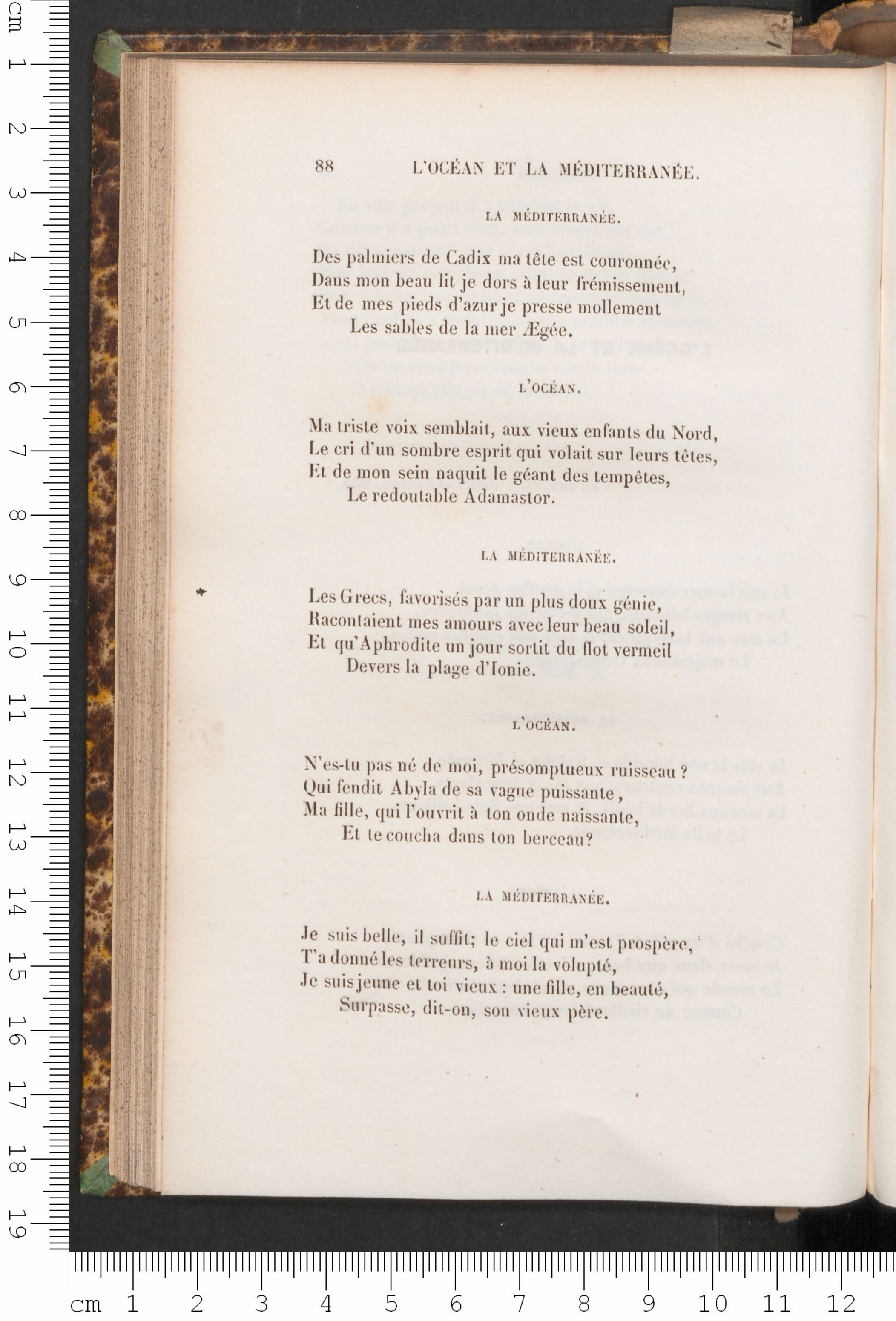
Je suis la mer immense et le gouffre géant
Aux rivages lointains, aux secousses profondes,
La mer aux larges flots, la mer aux grandes ondes,
Le majestueux Océan.

LA MÉDITERRANÉE.

Je suis la mer limpide et fraîche et fortunée,
Aux sinueux contours, aux cieux étincelants,
La mer aux bords bénis, la mer aux flots brillants,
La belle Méditerranée.

L'OCÉAN.

Couché d'un pôle à l'autre, à l'aise et triomphant,
Je berce dans mes bras, qu'autour d'eux je déroule,
Le monde qui commence et celui qui s'écroule,
Comme un vieillard berce un enfant.



LA MÉDITERRANÉE.

Des palmiers de Cadix ma tête est couronnée,
Dans mon beau lit je dors à leur frémissement,
Et de mes pieds d'azur je presse mollement
Les sables de la mer Ægée.

L'OCÉAN.

Ma triste voix semblait, aux vieux enfants du Nord,
Le cri d'un sombre esprit qui volait sur leurs têtes,
Et de mon sein naquit le géant des tempêtes,
Le redoutable Adamastor.

LA MÉDITERRANÉE.

Les Grecs, favorisés par un plus doux génie,
Racontaient mes amours avec leur beau soleil,
Et qu'Aphrodite un jour sortit du flot vermeil
Devers la plage d'Ionie.

L'OCÉAN.

N'es-tu pas né de moi, présomptueux ruisseau?
Qui fendit Abyla de sa vague puissante,
Ma fille, qui l'ouvrit à ton onde naissante,
Et te coucha dans ton berceau?

LA MÉDITERRANÉE.

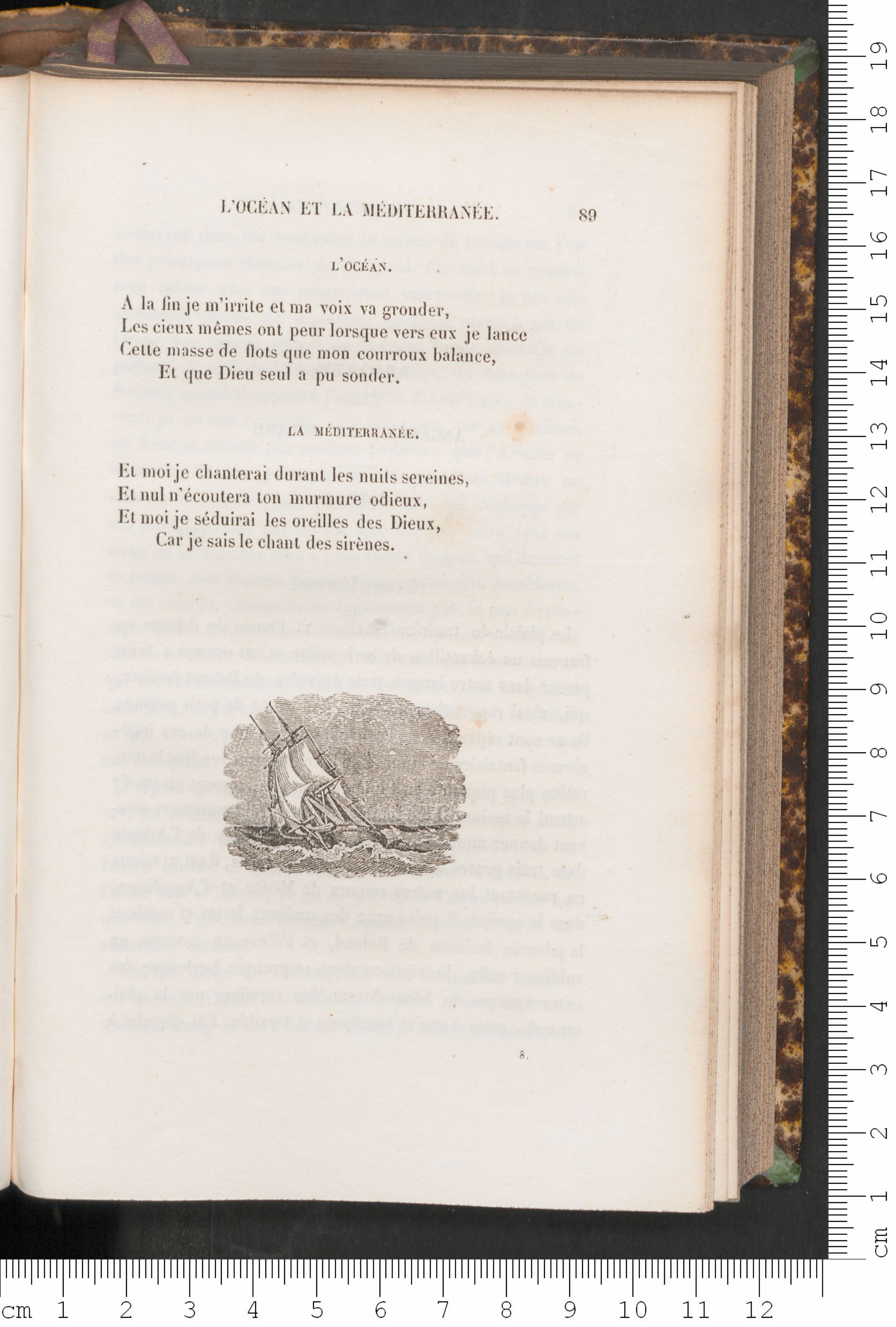
Je suis belle, il suffit; le ciel qui m'est prospère,
T'a donné les terreurs, à moi la volupté,
Je suis jeune et toi vieux : une fille, en beauté,
Surpasse, dit-on, son vieux père.

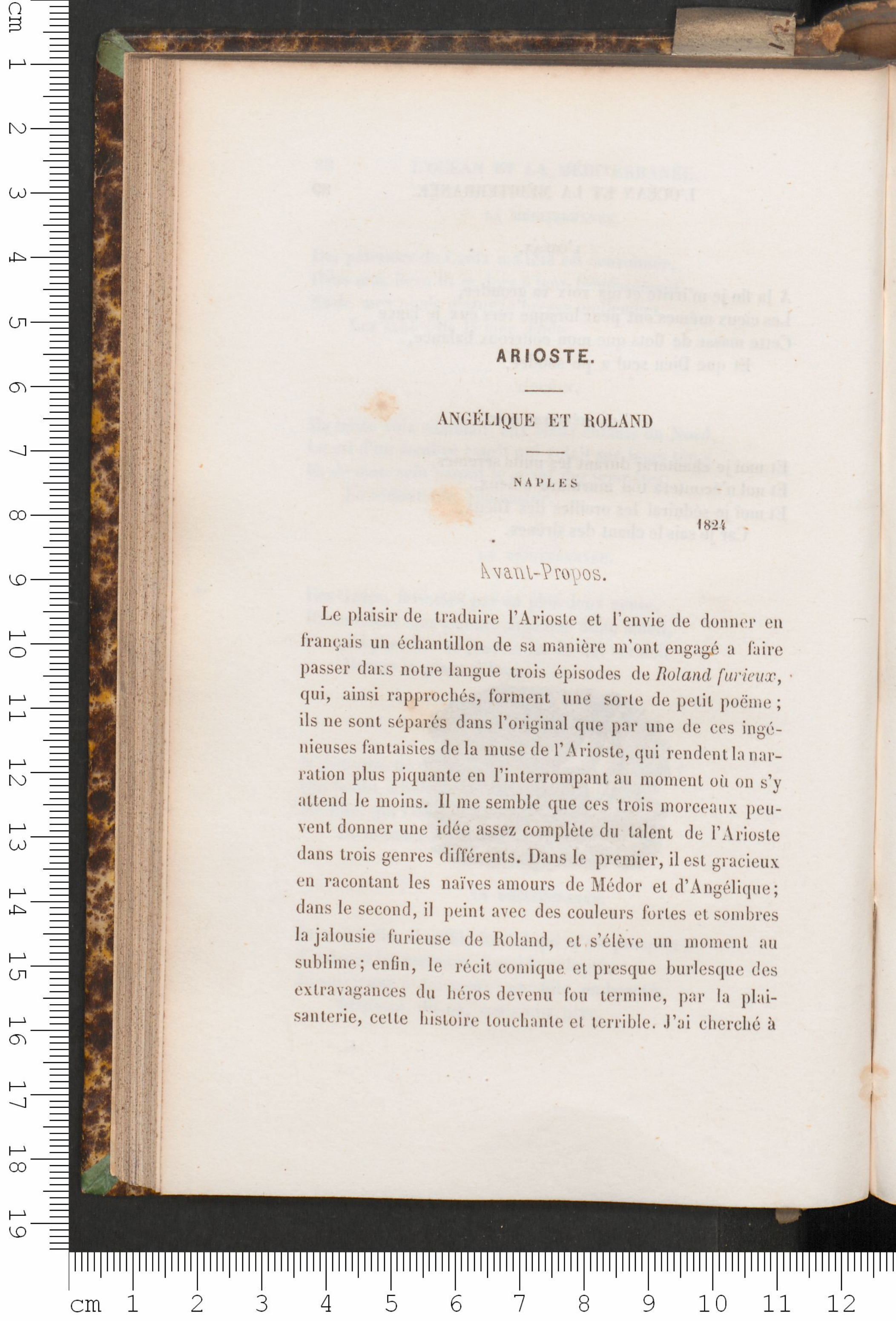
L'OCÉAN.

A la fin je m'irrite et ma voix va gronder,
Les cieux mêmes ont peur lorsque vers eux je lance
Cette masse de flots que mon courroux balance,
Et que Dieu seul a pu sonder.

LA MÉDITERRANÉE.

Et moi je chanterai durant les nuits sereines,
Et nul n'écoutera ton murmure odieux,
Et moi je séduirai les oreilles des Dieux,
Car je sais le chant des sirènes.





ARIOSTE.

ANGÉLIQUE ET ROLAND

NAPLES

1824

Avant-Propos.

Le plaisir de traduire l'Arioste et l'envie de donner en français un échantillon de sa manière m'ont engagé a faire passer dans notre langue trois épisodes de *Roland furieux*, qui, ainsi rapprochés, forment une sorte de petit poëme ; ils ne sont séparés dans l'original que par une de ces ingénieuses fantaisies de la muse de l'Arioste, qui rendent la narration plus piquante en l'interrompant au moment où on s'y attend le moins. Il me semble que ces trois morceaux peuvent donner une idée assez complète du talent de l'Arioste dans trois genres différents. Dans le premier, il est gracieux en racontant les naïves amours de Médor et d'Angélique; dans le second, il peint avec des couleurs fortes et sombres la jalousie furieuse de Roland, et s'élève un moment au sublime; enfin, le récit comique et presque burlesque des extravagances du héros devenu fou termine, par la plaisanterie, cette histoire touchante et terrible. J'ai cherché à

conserver dans ma traduction la variété de ton qui est l'un des principaux charmes de l'original. J'ai suivi en général mon auteur avec une scrupuleuse exactitude; je me suis seulement permis de supprimer quelques stances qui de l'aveu des italiens gâtent un des plus beaux endroits du poëme; à côté de l'admirable peinture du désespoir de Roland, quand il apprend l'infidélité d'Angélique, se trouvent, je ne sais comment, des réflexions sur sa douleur, où il ne se montre pas meilleur physicien que l'Arioste ne se montre là bon poëte; on y voit que « ses larmes ne sont pas des larmes, mais l'humeur vitale, qui s'échappe par ses yeux, chassée par le feu que l'amour avive dans son cœur en battant des ailes »; ces fautes de goût, qui tiennent au temps, sont si rares dans l'Arioste, qu'on doit considérer, ce me semble, comme ne lui appartenant pas, le peu de passages qui en contiennent de semblables; voulant donner une idée de la nature de son talent, il m'a paru que retrancher ce qui lui est si contraire, c'était moins altérer que compléter cette idée, et j'ai trouvé qu'il y aurait une véritable infidélité et une sorte de perfidie à offrir comme exemple ce qui est une exception.

J'espère qu'on me pardonnera d'avoir lié par quelques vers la première partie à la seconde, et d'en avoir placé quelques-uns avant ma traduction pour me justifier de la faire si courte, et quelques autres après pour m'excuser de l'avoir faite si longue, et qu'on n'y verra d'autre prétention que celle d'encadrer quelques figures copiées d'après un admirable tableau.

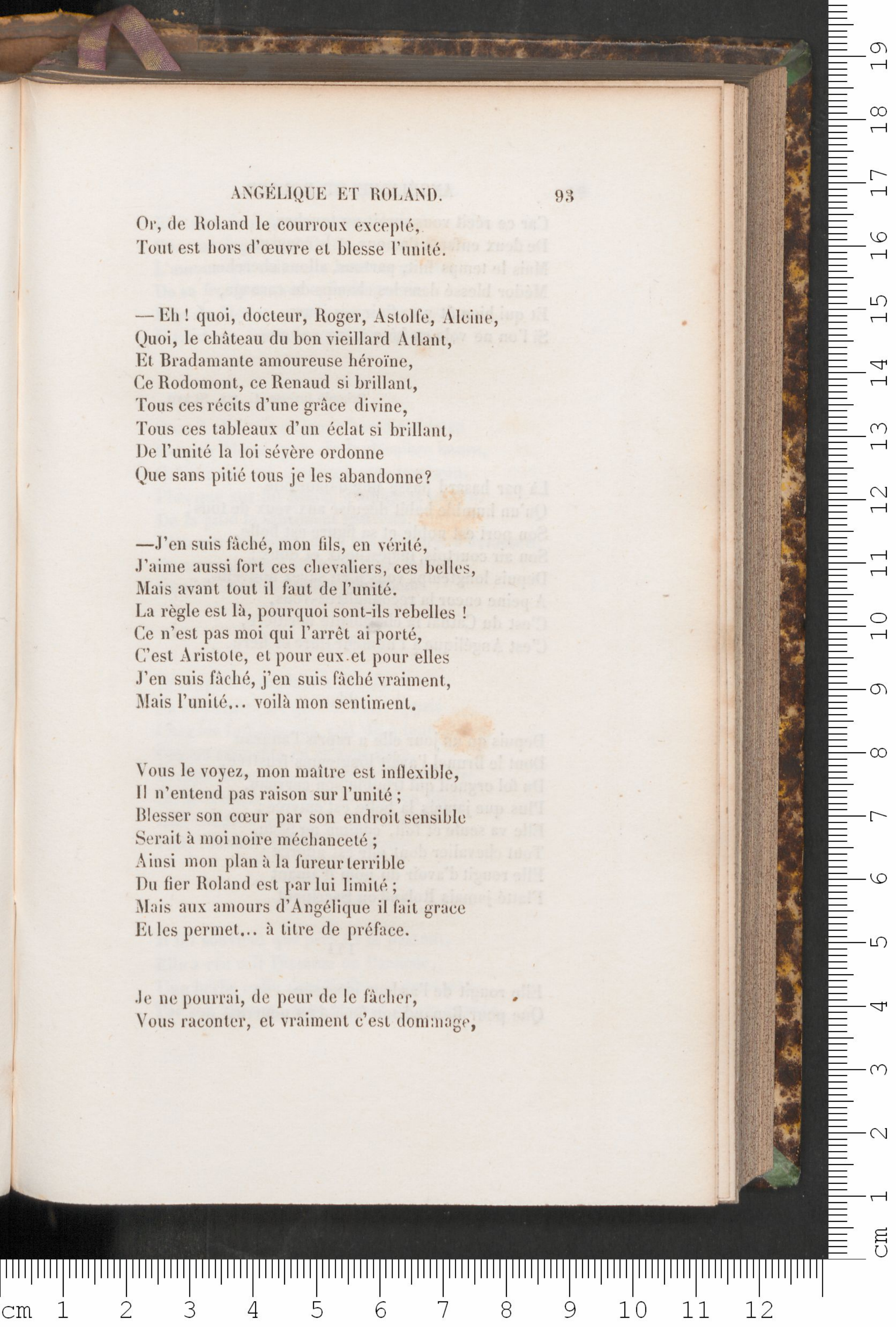
J'ai fait usage de l'*octave*, que peu de poëtes français ont essayée. C'était une difficulté de plus, et peut-être une témérité à moi de me l'imposer, mais je suis convaincu qu'il

est impossible de reproduire complétement la marche de la narration de l'Arioste, sans conserver la stance dont il sait tirer un si heureux parti. Quel que soit le succès avec lequel je l'aurai employée, je m'applaudirai d'avoir tenté d'importer dans la littérature de mon pays cette forme poétique qui lui manquait ; je désire que des essais plus considérables et plus habiles parviennent à l'y naturaliser.

Venez, amours, dames et chevaliers,
Plaisir, vaillance, honneur, galanterie,
Combats, tournois et défis singuliers,
Nains, enchanteurs, talismans et féerie ;
Vous, chants légers, brillants, irréguliers,
Chants d'Arioste, inspirez mon génie...
Qu'avec plaisir ma lyre eût répété
Tous les accords de son luth enchanté !

Mais *Classicus*, docteur que je respecte
Et dont le soin guide mes jeunes ans,
Votre entreprise, est dit-il, peu correcte,
Et je ne puis approuver ces élans ;
De romantisme entre nous je suspecte
Votre Arioste et ces quarante-huit chants,
De la moitié quand Homère lui-même
S'est contenté deux fois pour un poëme.

D'abord, je crains qu'il ne soit peu moral,
Et qu'à vos mœurs sa licence ne nuise ;
Mais un obstacle, un défaut plus fatal,
Ne permet pas que tout il se traduise ;
Point d'unité !.. ce vice est capital,
A son sujet il faut qu'on le réduise,



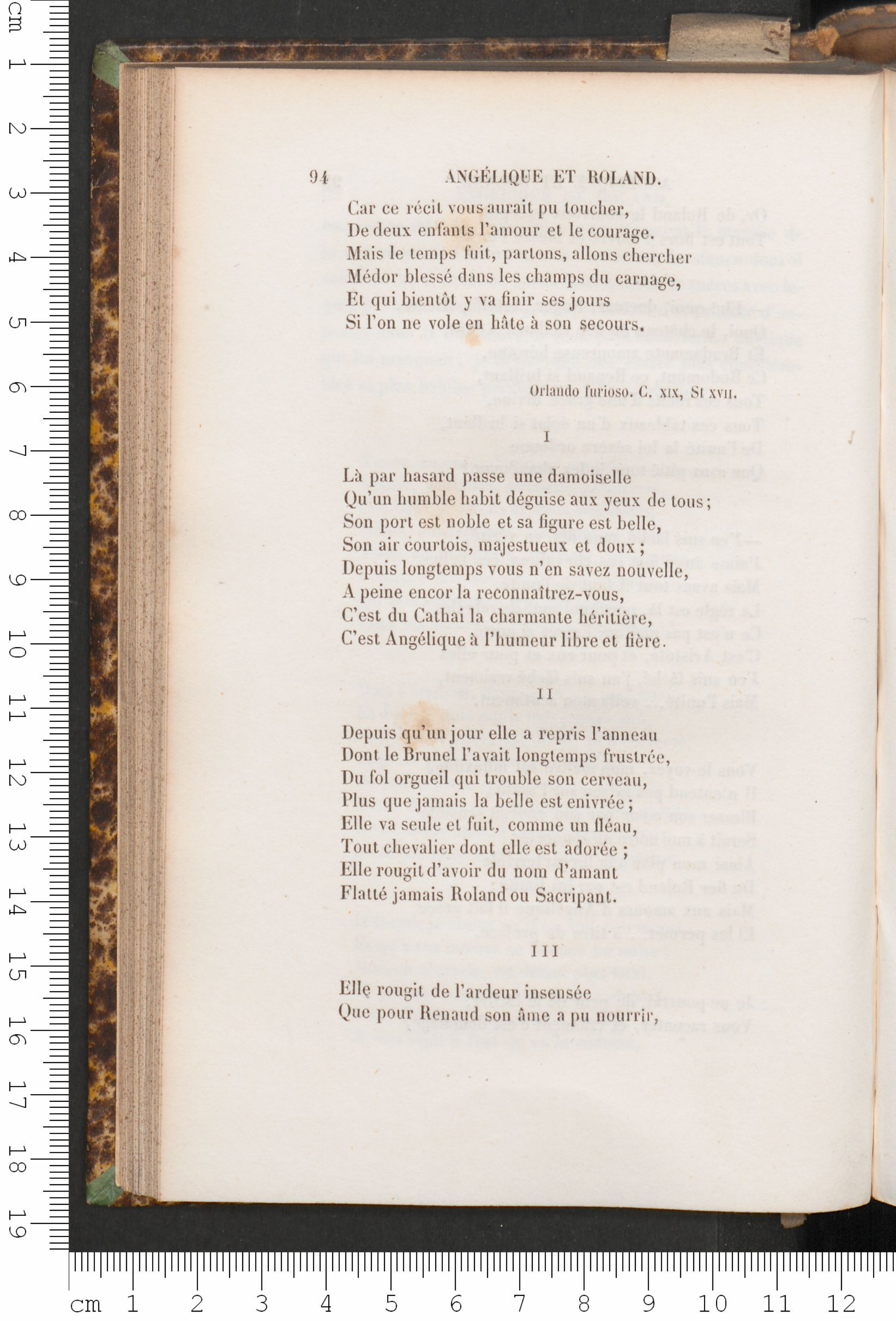
Or, de Roland le courroux excepté,
Tout est hors d'œuvre et blesse l'unité.

— Eh ! quoi, docteur, Roger, Astolfe, Alcine,
Quoi, le château du bon vieillard Atlant,
Et Bradamante amoureuse héroïne,
Ce Rodomont, ce Renaud si brillant,
Tous ces récits d'une grâce divine,
Tous ces tableaux d'un éclat si brillant,
De l'unité la loi sévère ordonne
Que sans pitié tous je les abandonne?

—J'en suis fâché, mon fils, en vérité,
J'aime aussi fort ces chevaliers, ces belles,
Mais avant tout il faut de l'unité.
La règle est là, pourquoi sont-ils rebelles !
Ce n'est pas moi qui l'arrêt ai porté,
C'est Aristote, et pour eux et pour elles
J'en suis fâché, j'en suis fâché vraiment,
Mais l'unité... voilà mon sentiment.

Vous le voyez, mon maître est inflexible,
Il n'entend pas raison sur l'unité ;
Blesser son cœur par son endroit sensible
Serait à moi noire méchanceté ;
Ainsi mon plan à la fureur terrible
Du fier Roland est par lui limité ;
Mais aux amours d'Angélique il fait grace
Et les permet... à titre de préface.

Je ne pourrai, de peur de le fâcher,
Vous raconter, et vraiment c'est dommage,



Car ce récit vous aurait pu toucher,
De deux enfants l'amour et le courage.
Mais le temps fuit, partons, allons chercher
Médor blessé dans les champs du carnage,
Et qui bientôt y va finir ses jours
Si l'on ne vole en hâte à son secours.

Orlando furioso. C. XIX, St XVII.

I

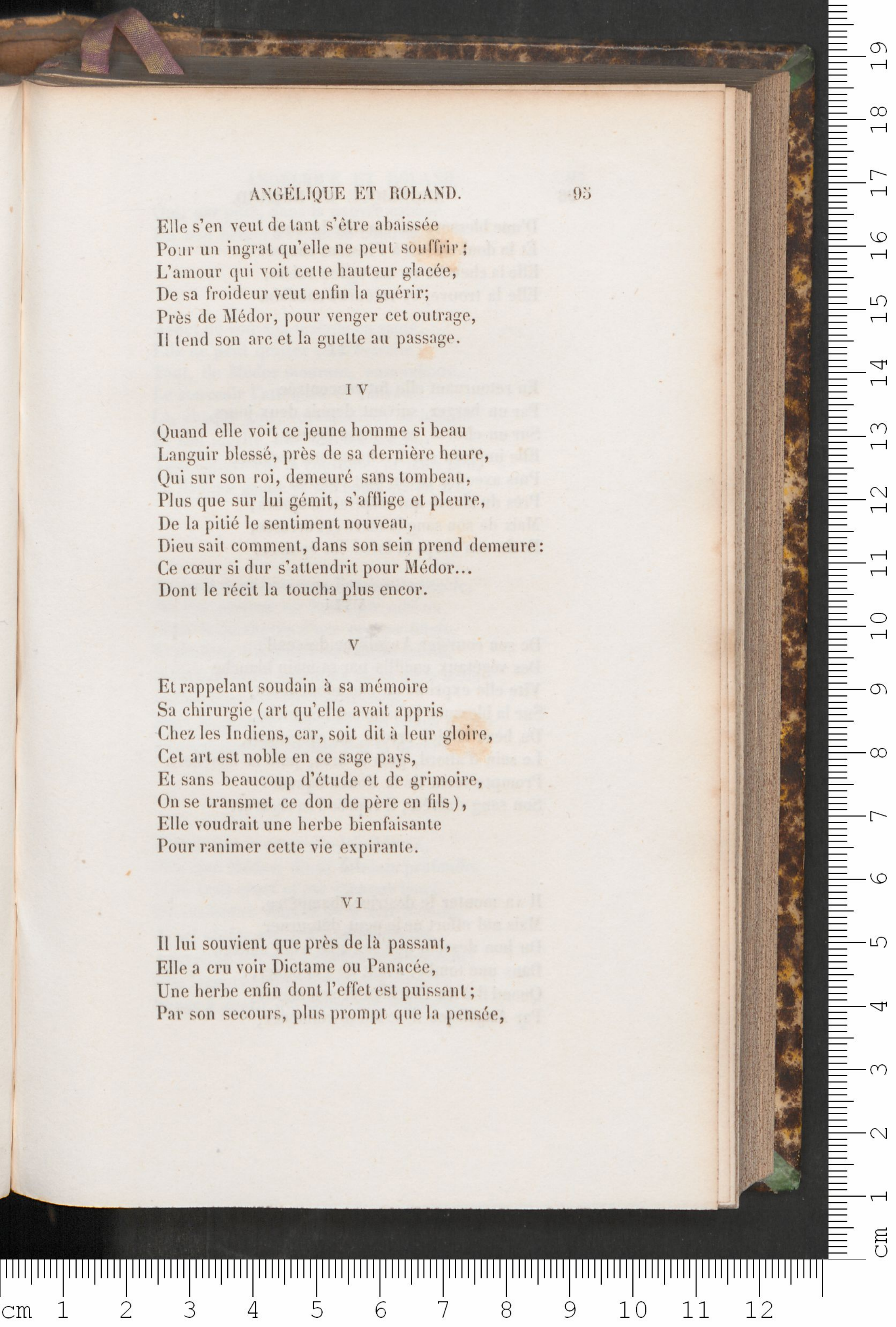
Là par hasard passe une damoiselle
Qu'un humble habit déguise aux yeux de tous;
Son port est noble et sa figure est belle,
Son air courtois, majestueux et doux;
Depuis longtemps vous n'en savez nouvelle,
A peine encor la reconnaîtrez-vous,
C'est du Cathai la charmante héritière,
C'est Angélique à l'humeur libre et fière.

II

Depuis qu'un jour elle a repris l'anneau
Dont le Brunel l'avait longtemps frustrée,
Du fol orgueil qui trouble son cerveau,
Plus que jamais la belle est enivrée;
Elle va seule et fuit, comme un fléau,
Tout chevalier dont elle est adorée;
Elle rougit d'avoir du nom d'amant
Flatté jamais Roland ou Sacripant.

III

Elle rougit de l'ardeur insensée
Que pour Renaud son âme a pu nourrir,



Elle s'en veut de tant s'être abaissée
Pour un ingrat qu'elle ne peut souffrir ;
L'amour qui voit cette hauteur glacée,
De sa froideur veut enfin la guérir;
Près de Médor, pour venger cet outrage,
Il tend son arc et la guette au passage.

IV

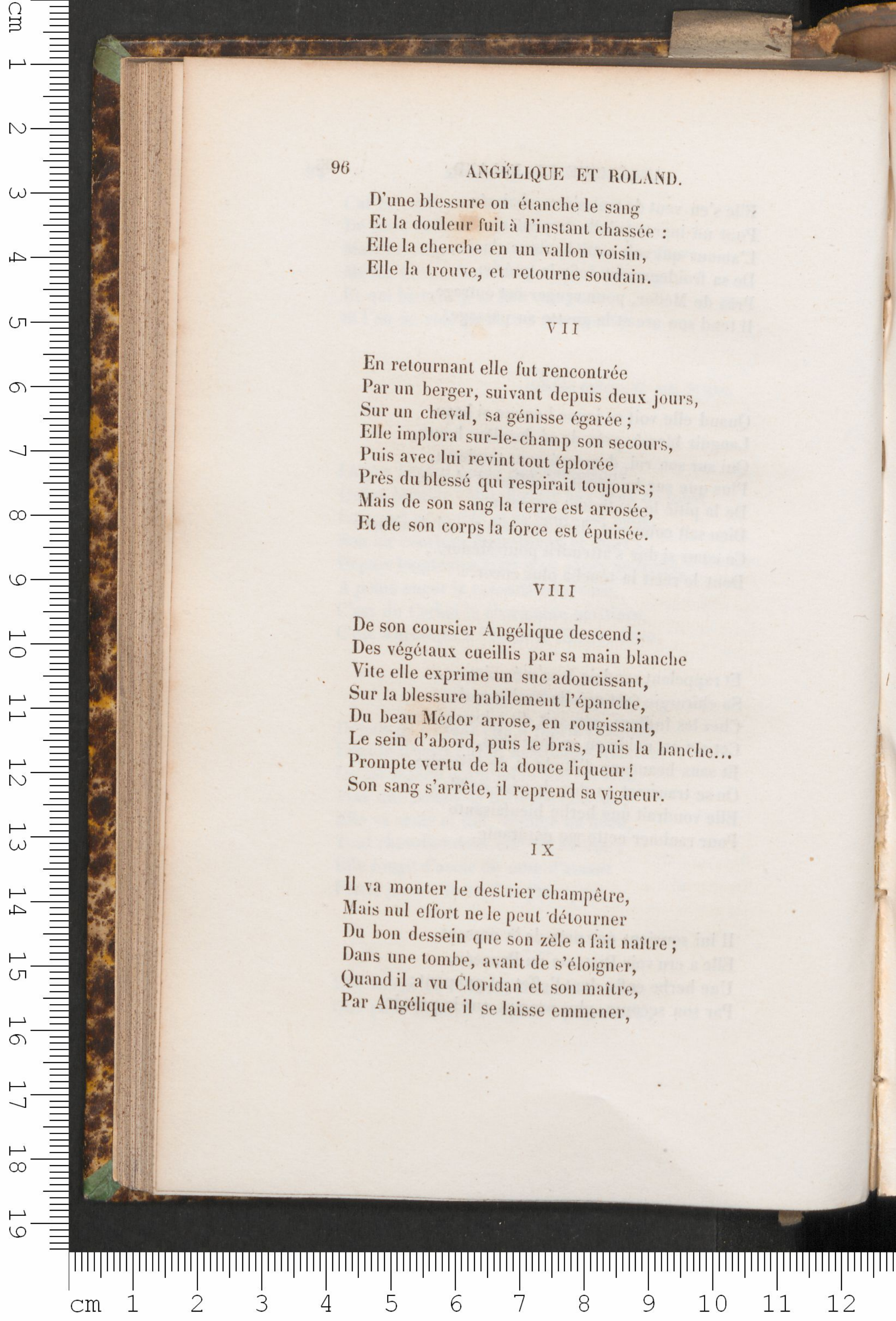
Quand elle voit ce jeune homme si beau
Languir blessé, près de sa dernière heure,
Qui sur son roi, demeuré sans tombeau,
Plus que sur lui gémit, s'afflige et pleure,
De la pitié le sentiment nouveau,
Dieu sait comment, dans son sein prend demeure :
Ce cœur si dur s'attendrit pour Médor...
Dont le récit la toucha plus encor.

V

Et rappelant soudain à sa mémoire
Sa chirurgie (art qu'elle avait appris
Chez les Indiens, car, soit dit à leur gloire,
Cet art est noble en ce sage pays,
Et sans beaucoup d'étude et de grimoire,
On se transmet ce don de père en fils),
Elle voudrait une herbe bienfaisante
Pour ranimer cette vie expirante.

VI

Il lui souvient que près de là passant,
Elle a cru voir Dictame ou Panacée,
Une herbe enfin dont l'effet est puissant ;
Par son secours, plus prompt que la pensée,



D'une blessure on étanche le sang
Et la douleur fuit à l'instant chassée :
Elle la cherche en un vallon voisin,
Elle la trouve, et retourne soudain.

VII

En retournant elle fut rencontrée
Par un berger, suivant depuis deux jours,
Sur un cheval, sa génisse égarée ;
Elle implora sur-le-champ son secours,
Puis avec lui revint tout éplorée
Près du blessé qui respirait toujours ;
Mais de son sang la terre est arrosée,
Et de son corps la force est épuisée.

VIII

De son coursier Angélique descend ;
Des végétaux cueillis par sa main blanche
Vite elle exprime un suc adoucissant,
Sur la blessure habilement l'épanche,
Du beau Médor arrose, en rougissant,
Le sein d'abord, puis le bras, puis la hanche...
Prompte vertu de la douce liqueur !
Son sang s'arrête, il reprend sa vigueur.

IX

Il va monter le destrier champêtre,
Mais nul effort ne le peut détourner
Du bon dessein que son zèle a fait naître ;
Dans une tombe, avant de s'éloigner,
Quand il a vu Cloridan et son maître,
Par Angélique il se laisse emmener,

Qui, par pitié, dans la pauvre cabane
Du bon berger à rester se condamne.

X

Avant de voir son malade en santé,
Elle ne peut quitter cette retraite ;
Tant, de Médor mourant, ensanglanté,
Le souvenir l'attendrit et l'arrête.
Là, chaque jour, voyant mieux sa beauté
Et son mérite, une flamme secrète
Tout doucement la consume, et dans peu,
La flamme gagne et son cœur est en feu.

XI

Au fond d'un bois dont l'ombre la recèle,
Du bon pasteur est la simple maison,
C'est là qu'auprès d'une épouse fidèle,
Et de deux fils dans leur tendre saison,
Il vit heureux ; aux doux soins de la belle
Médor bientôt y dut sa guérison,
Mais Angélique, en moins de temps encore,
Se sent au cœur un mal qui la dévore.

XII

Elle se sent le cœur soudain blessé,
Plus que Médor, d'une atteinte profonde,
D'un trait cruel et par l'amour lancé
De ses beaux yeux et de sa tête blonde ;
A ses côtés, un soin trop empressé
Accroît le feu qui toujours plus abonde ;
Elle l'ignore, elle aime et seulement
Songe à guérir qui cause son tourment.

XIII

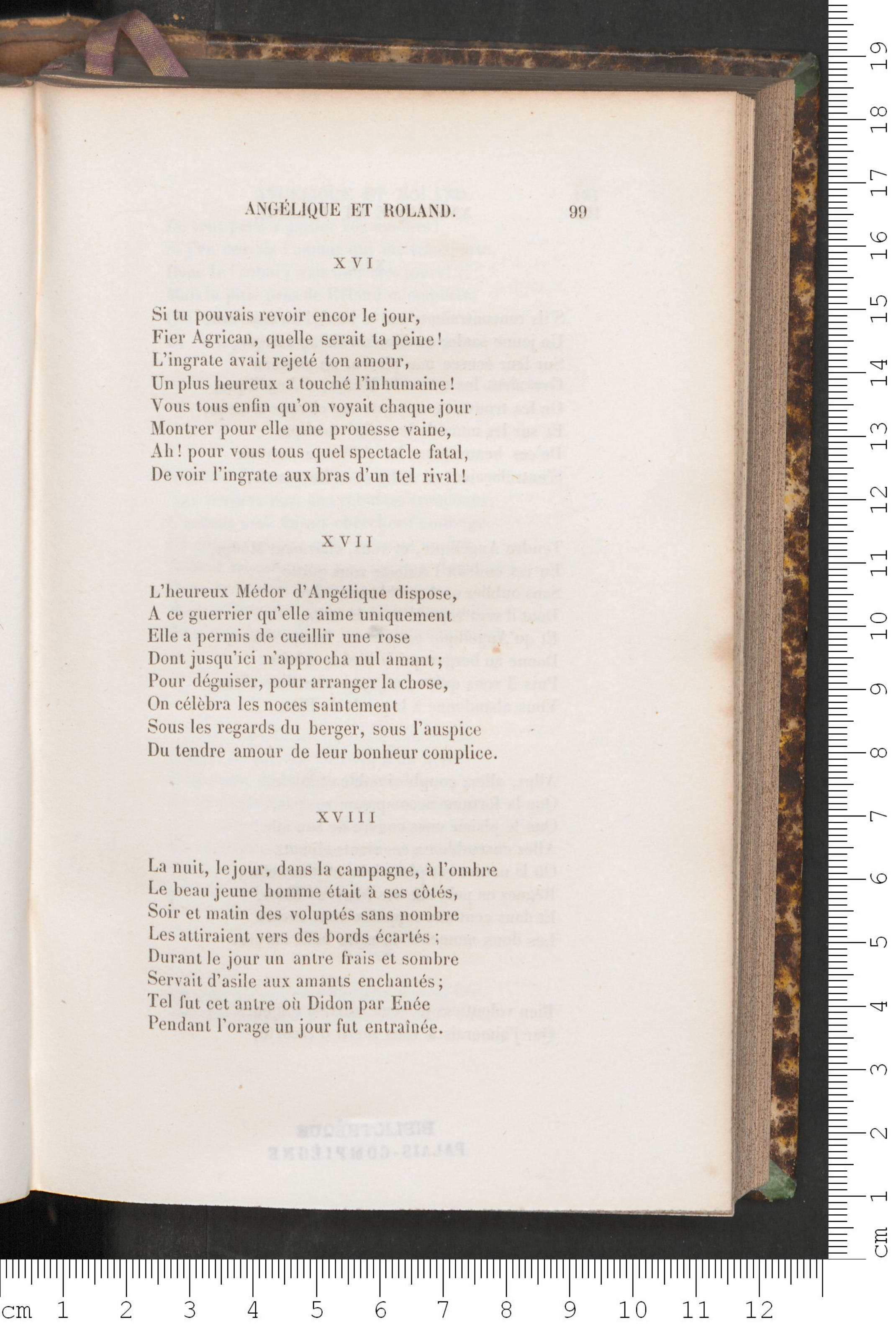
De jour en jour sa plaie est plus cruelle,
Tandis que l'autre et se ferme et guérit;
Fièvre d'amour ou la brûle ou la gèle,
Et de Médor la beauté refleurit.
Plus il reprend grâce et force nouvelle,
Plus elle souffre et plus son mal s'aigrit.
Ainsi, la neige au soleil exposée
Fond lentement de ses feux embrasée.

XIV

De son amour ne voulant pas mourir,
Lors elle avise à calmer son martyre,
Elle ne peut à d'autres recourir
Pour expliquer ce que son cœur désire;
Sa bouche enfin osa donc découvrir
Ce que ses yeux avaient déjà su dire :
Et par Médor un mal fut réparé
Qu'en le causant il avait ignoré.

XV

O grand Roland, ô roi de Circassie,
Que vous servit votre haute valeur?
Répondez-moi, dans toute votre vie,
Qu'en eûtes-vous que haine et que rigueur?
Après l'avoir si constamment servie,
Reçûtes-vous la plus mince faveur
Pour vous payer d'une ardeur si fidèle,
De tant de coup donnés, reçus, pour elle?



XVI

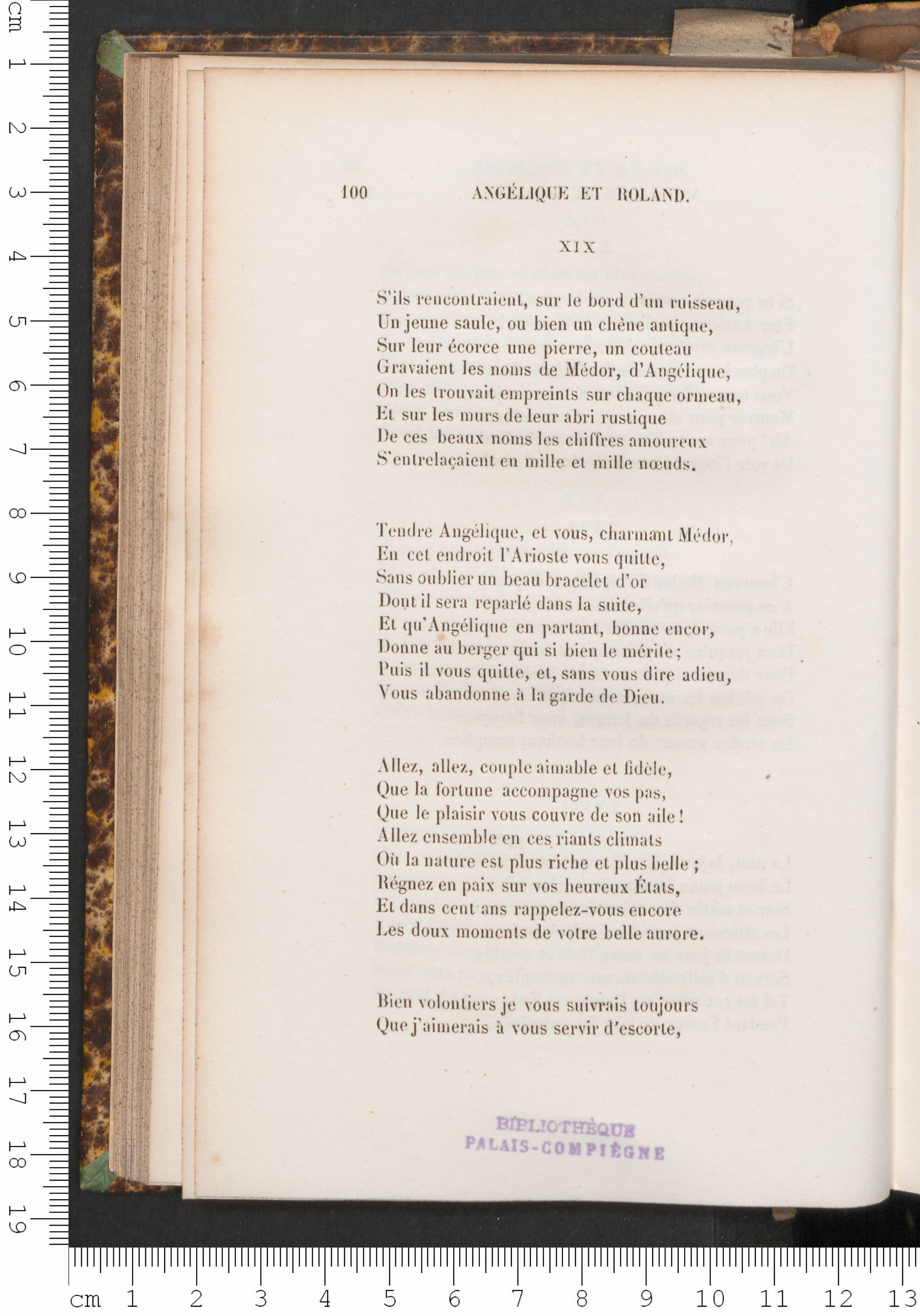
Si tu pouvais revoir encor le jour,
Fier Agrican, quelle serait ta peine!
L'ingrate avait rejeté ton amour,
Un plus heureux a touché l'inhumaine!
Vous tous enfin qu'on voyait chaque jour
Montrer pour elle une prouesse vaine,
Ah! pour vous tous quel spectacle fatal,
De voir l'ingrate aux bras d'un tel rival!

XVII

L'heureux Médor d'Angélique dispose,
A ce guerrier qu'elle aime uniquement
Elle a permis de cueillir une rose
Dont jusqu'ici n'approcha nul amant;
Pour déguiser, pour arranger la chose,
On célèbra les noces saintement
Sous les regards du berger, sous l'auspice
Du tendre amour de leur bonheur complice.

XVIII

La nuit, le jour, dans la campagne, à l'ombre
Le beau jeune homme était à ses côtés,
Soir et matin des voluptés sans nombre
Les attiraient vers des bords écartés;
Durant le jour un antre frais et sombre
Servait d'asile aux amants enchantés;
Tel fut cet antre où Didon par Enée
Pendant l'orage un jour fut entraînée.



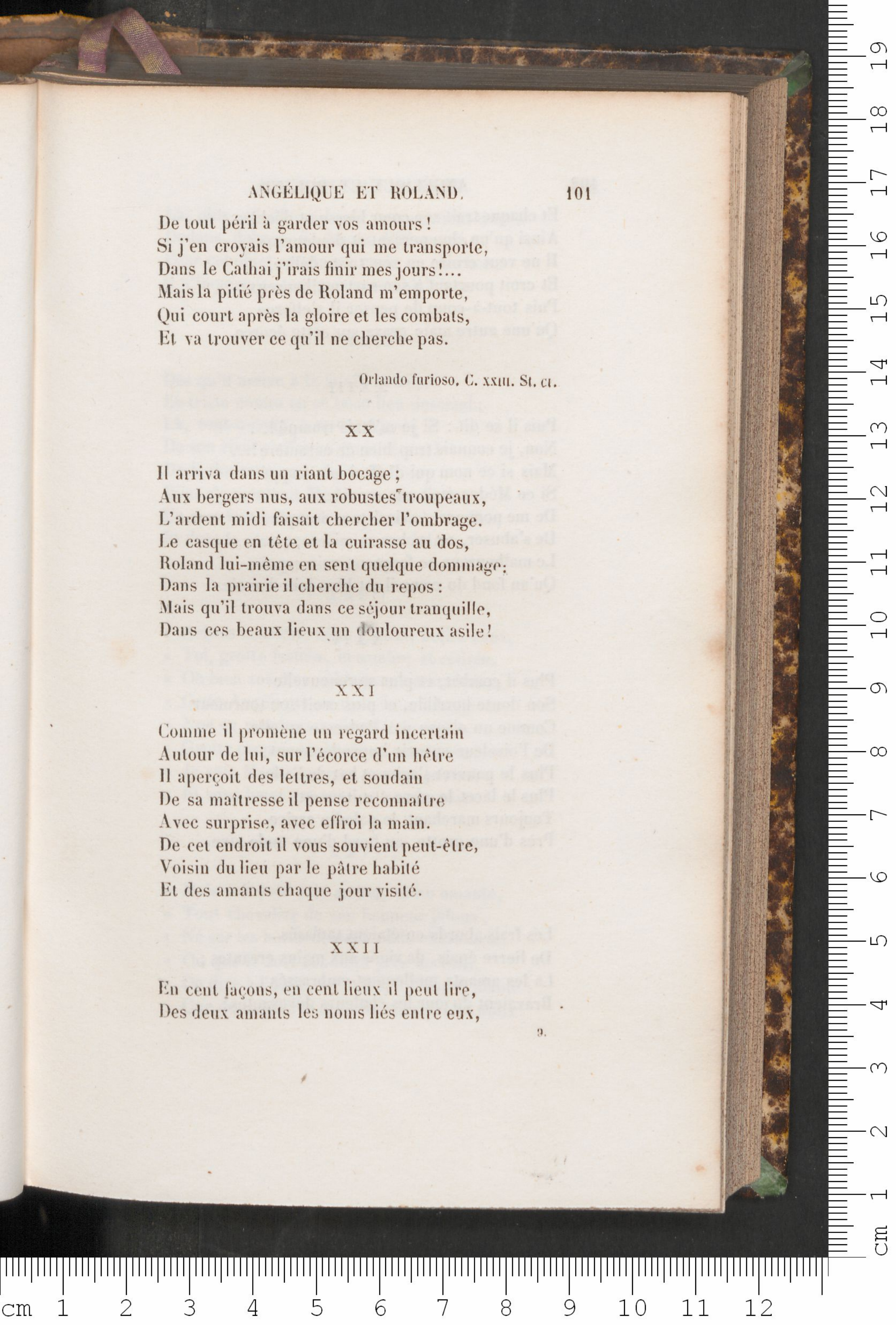
XIX

S'ils rencontraient, sur le bord d'un ruisseau,
Un jeune saule, ou bien un chêne antique,
Sur leur écorce une pierre, un couteau
Gravaient les noms de Médor, d'Angélique,
On les trouvait empreints sur chaque ormeau,
Et sur les murs de leur abri rustique
De ces beaux noms les chiffres amoureux
S'entrelaçaient en mille et mille nœuds.

Tendre Angélique, et vous, charmant Médor,
En cet endroit l'Arioste vous quitte,
Sans oublier un beau bracelet d'or
Dont il sera reparlé dans la suite,
Et qu'Angélique en partant, bonne encor,
Donne au berger qui si bien le mérite;
Puis il vous quitte, et, sans vous dire adieu,
Vous abandonne à la garde de Dieu.

Allez, allez, couple aimable et fidèle,
Que la fortune accompagne vos pas,
Que le plaisir vous couvre de son aile!
Allez ensemble en ces riants climats
Où la nature est plus riche et plus belle;
Régnez en paix sur vos heureux États,
Et dans cent ans rappelez-vous encore
Les doux moments de votre belle aurore.

Bien volontiers je vous suivrais toujours
Que j'aimerais à vous servir d'escorte,



De tout péril à garder vos amours !
Si j'en croyais l'amour qui me transporte,
Dans le Cathai j'irais finir mes jours !...
Mais la pitié près de Roland m'emporte,
Qui court après la gloire et les combats,
Et va trouver ce qu'il ne cherche pas.

Orlando furioso, C. XXIII. St. CI.

XX

Il arriva dans un riant bocage ;
Aux bergers nus, aux robustes troupeaux,
L'ardent midi faisait chercher l'ombrage.
Le casque en tête et la cuirasse au dos,
Roland lui-même en sent quelque dommage ;
Dans la prairie il cherche du repos :
Mais qu'il trouva dans ce séjour tranquille,
Dans ces beaux lieux un douloureux asile !

XXI

Comme il promène un regard incertain
Autour de lui, sur l'écorce d'un hêtre
Il aperçoit des lettres, et soudain
De sa maîtresse il pense reconnaître
Avec surprise, avec effroi la main.
De cet endroit il vous souvient peut-être,
Voisin du lieu par le pâtre habité
Et des amants chaque jour visité.

XXII

En cent façons, en cent lieux il peut lire,
Des deux amants les noms liés entre eux,

Et chaque trait son cœur blesse et déchire
Ainsi qu'un clou perçant et douloureux ;
Il ne veut croire en son triste délire,
Et croit pourtant à son sort malheureux ;
Puis tout-à-coup de penser il s'efforce
Qu'une autre main grava sur cette écorce.

XXIII

Puis il se dit : Si je m'étais trompé !...
Non, je connais trop bien ce caractère !...
Mais si ce nom qui d'effroi m'a frappé,
Si ce Médor était une manière
De me nommer... Ainsi tout occupé
De s'abuser, se cacher sa misère,
Le malheureux se forge un vain espoir,
Qu'au fond du cœur il est bien loin d'avoir.

XXIV

Plus il combat, et plus se renouvelle
Son doute horrible, et plus croît son tourment.
Comme un oiseau par l'adresse cruelle
De l'oiseleur surpris imprudemment,
Plus le pauvret s'agite et bat de l'aile,
Plus le lacet le serre étroitement.
Toujours marchant, le paladin arrive
Près d'une grotte, au bord d'une onde vive.

XXV

Les frais abords en étaient tapissés
De lierre épais, de vigne aux mains errantes ;
Là les amants mollement embrassés
Bravaient du jour les chaleurs dévorantes ;

Là, plus qu'ailleurs leurs noms étaient tracés
Dedans, dehors, de façons différentes.
Pour cet objet, couteau, craie ou charbon,
Il n'importait, tout moyen semblait bon.

XXVI

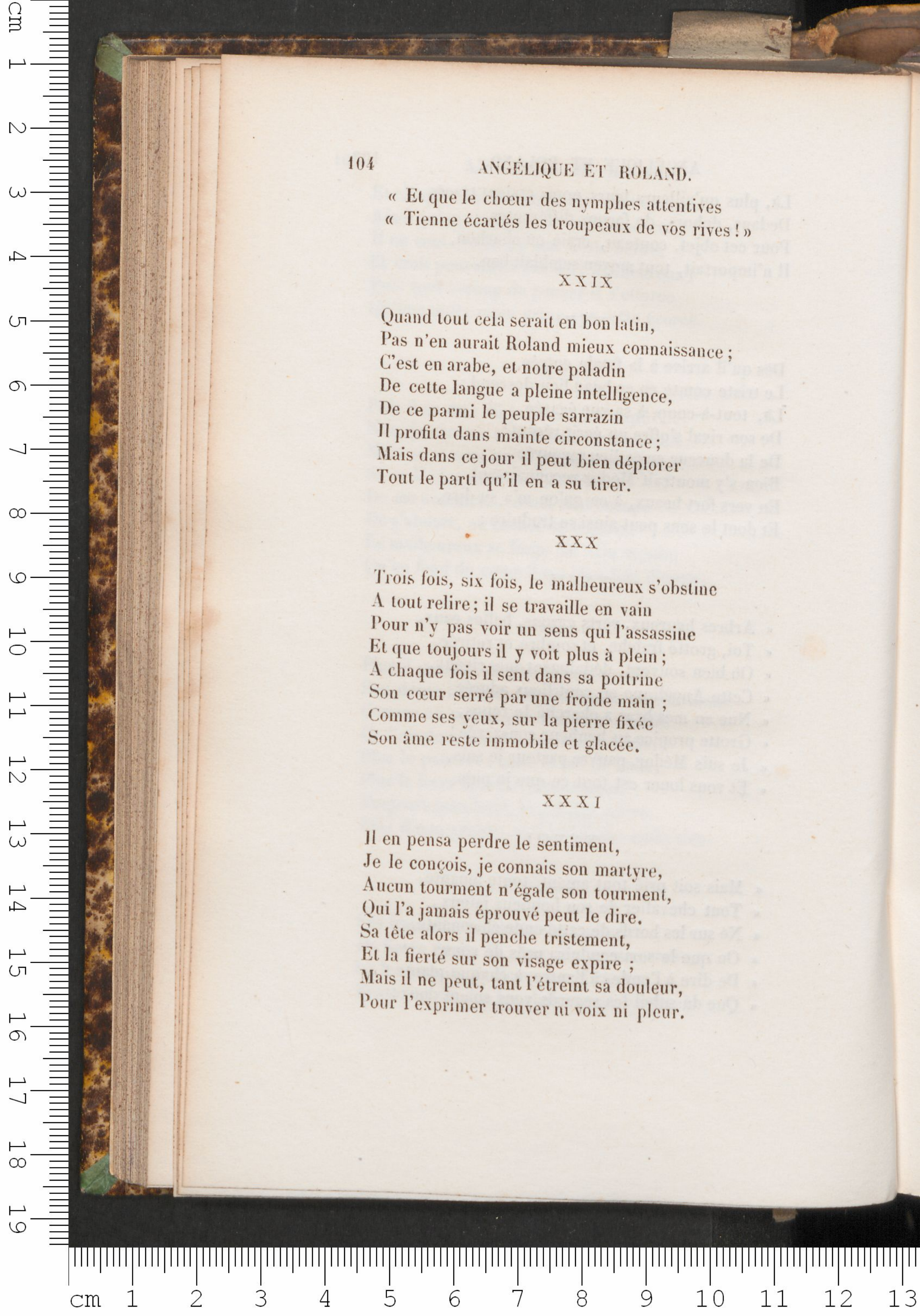
Dès qu'il arrive à la fatale entrée,
Le triste comte en ce beau lieu descend ;
Là, tout-à-coup, à sa vue égarée
De son rival s'offre un écrit récent !
De la douceur en ce lieu savourée
Bien s'y montrait Médor reconnaissant
En vers fort beaux, à ce qu'on m'a su dire,
Et dont le sens peut ainsi se traduire :

XXVII

« Arbres heureux, verts gazons, belles eaux,
« Toi, grotte fraîche, et sombre et retirée,
« Où bien souvent, dédaignant mes rivaux,
« Cette Angélique en cent lieux adorée
« Nue en mes bras a cherché le repos,
« Grotte propice au bonheur consacrée !
« Je suis Médor, pauvre pasteur je suis,
« Et vous louer est tout ce que je puis.

XXVIII

« Mais soit prié tout amant, toute amante,
« Tout chevalier de son honneur jaloux,
« Né sur les bords de cette onde charmante,
« Ou que le sort conduira près de vous,
« De dire à l'onde, à l'antre, à chaque plante :
« Que du soleil les regards vous soient doux !



« Et que le chœur des nymphes attentives
« Tienne écartés les troupeaux de vos rives ! »

XXIX

Quand tout cela serait en bon latin,
Pas n'en aurait Roland mieux connaissance ;
C'est en arabe, et notre paladin
De cette langue a pleine intelligence,
De ce parmi le peuple sarrazin
Il profita dans mainte circonstance ;
Mais dans ce jour il peut bien déplorer
Tout le parti qu'il en a su tirer.

XXX

Trois fois, six fois, le malheureux s'obstine
A tout relire ; il se travaille en vain
Pour n'y pas voir un sens qui l'assassine
Et que toujours il y voit plus à plein ;
A chaque fois il sent dans sa poitrine
Son cœur serré par une froide main ;
Comme ses yeux, sur la pierre fixée
Son âme reste immobile et glacée.

XXXI

Il en pensa perdre le sentiment,
Je le conçois, je connais son martyre,
Aucun tourment n'égale son tourment,
Qui l'a jamais éprouvé peut le dire.
Sa tête alors il penche tristement,
Et la fierté sur son visage expire ;
Mais il ne peut, tant l'étreint sa douleur,
Pour l'exprimer trouver ni voix ni pleur.

XXXII

Cette douleur, de son âme oppressée
Ne peut sortir, voulant sortir trop tôt :
Ainsi fait l'eau dans un vase amassée,
Large d'en bas, mais étroit par le haut,
Dont l'ouverture est soudain renversée ;
L'eau qui voudrait se répandre à long flot
Trop se dépêche, et dans l'étroite route
S'embarrassant, ne sort que goutte à goutte.

XXXIII

Puis il revient à soi, cherche comment
La chose peut n'être pas véritable,
Désire, espère, et croit que méchamment
Quelque imposteur a forgé cette fable,
Pour le tuer par cet affreux tourment
Et diffamer sa maîtresse adorable...
Mais si contre elle on a tout inventé,
Son écriture on a bien imité.

XXXIV

Ce songe vain, cette faible espérance,
Le ressuscite et le ranime un peu,
Sur *bride-d'or* il remonte en silence,
Déjà la nuit du jour chassait le dieu.
Près du chemin, dans l'ombre qui commence,
A quelques pas il aperçoit un feu,
Voit les troupeaux rentrer du pâturage,
Entend les chiens, et s'arrête au village ;

XXXV

Tout épuisé descend de *bride-d'or*,
Un paysan prend soin de sa monture,
Ote son casque et ses éperons d'or,
On le désarme, on polit son armure.
Cette cabane était celle où Médor
Porté mourant trouva douce aventure ;
Roland se couche, et pour tout aliment,
De sa douleur se repaît seulement.

XXXVI

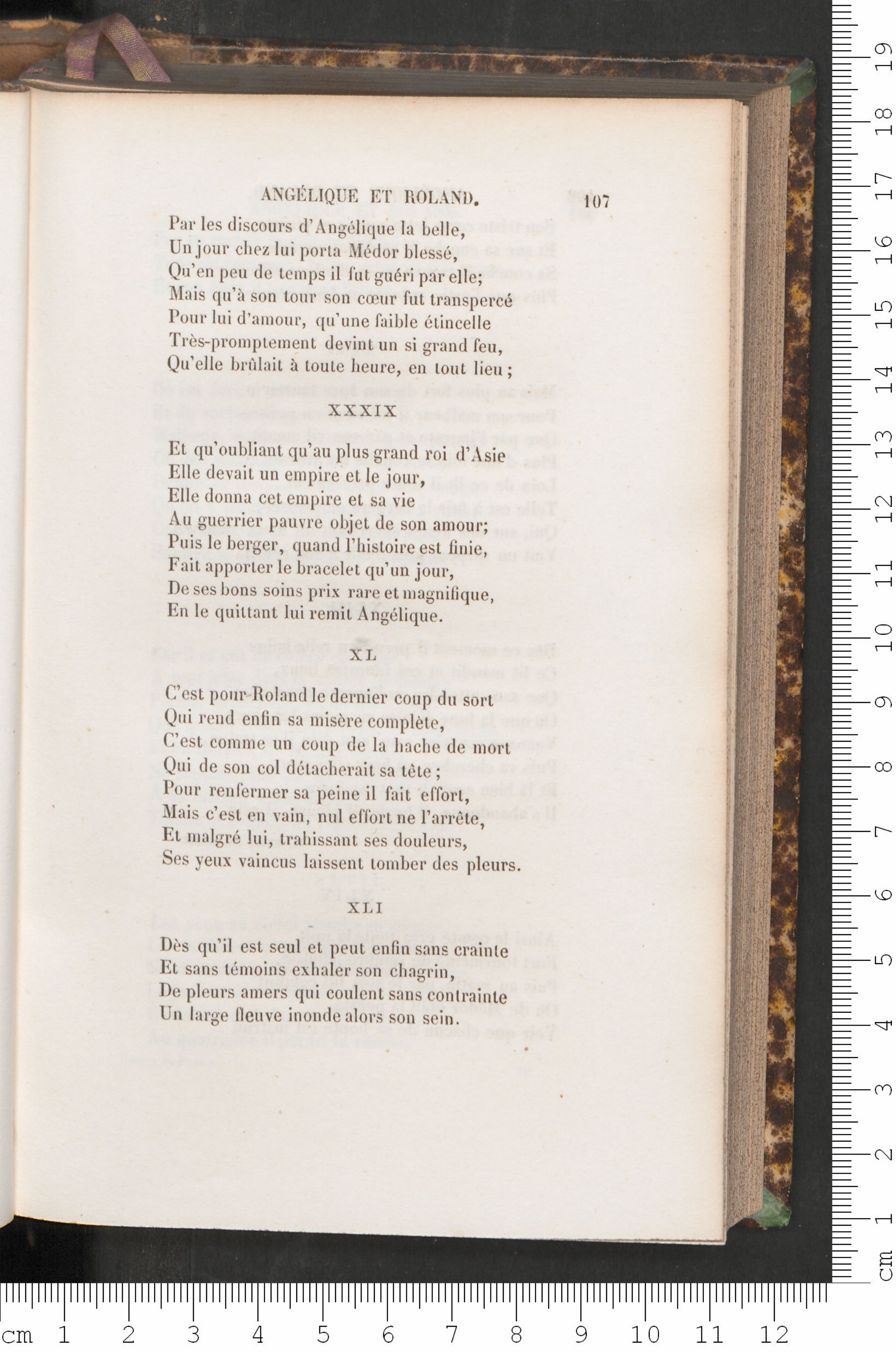
Lors, plus il cherche et poursuit le repos,
Plus il sent croître et redoubler sa peine ;
De cet écrit qui cause tous ses maux,
Là, chaque mur, chaque fenêtre est pleine,
Il ne veut point ouïr d'avis nouveaux,
Trouvant déjà la chose trop certaine,
Rien ne demande, et tremble d'éclaircir
Ce qu'il voudrait d'un nuage obscurcir.

XXXVII

Mais peu lui sert de se tromper lui-même,
Car sans que rien il demande au berger,
Lui, bonnement, de sa tristesse extrême
Par un récit cherche à le soulager.
Se souvenant que l'aventure même
Des deux amants à plus d'un étranger
Fut agréable et surprit un sourire,
Pour le distraire il commence à lui dire :

XXXVIII

Comment advint que lui même, pressé



Par les discours d'Angélique la belle,
Un jour chez lui porta Médor blessé,
Qu'en peu de temps il fut guéri par elle;
Mais qu'à son tour son cœur fut transpercé
Pour lui d'amour, qu'une faible étincelle
Très-promptement devint un si grand feu,
Qu'elle brûlait à toute heure, en tout lieu;

XXXIX

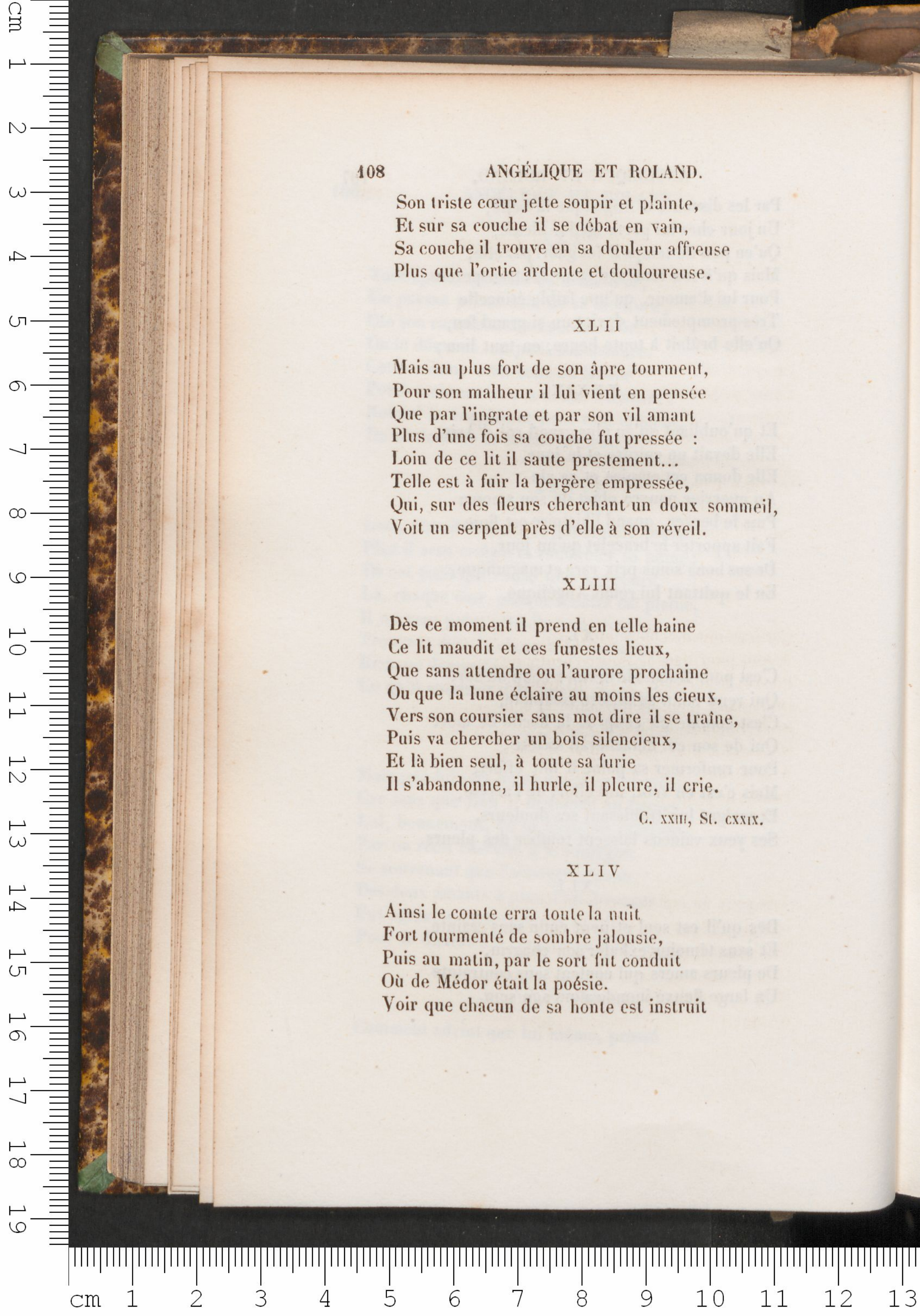
Et qu'oubliant qu'au plus grand roi d'Asie
Elle devait un empire et le jour,
Elle donna cet empire et sa vie
Au guerrier pauvre objet de son amour;
Puis le berger, quand l'histoire est finie,
Fait apporter le bracelet qu'un jour,
De ses bons soins prix rare et magnifique,
En le quittant lui remit Angélique.

XL

C'est pour Roland le dernier coup du sort
Qui rend enfin sa misère complète,
C'est comme un coup de la hache de mort
Qui de son col détacherait sa tête;
Pour renfermer sa peine il fait effort,
Mais c'est en vain, nul effort ne l'arrête,
Et malgré lui, trahissant ses douleurs,
Ses yeux vaincus laissent tomber des pleurs.

XLI

Dès qu'il est seul et peut enfin sans crainte
Et sans témoins exhaler son chagrin,
De pleurs amers qui coulent sans contrainte
Un large fleuve inonde alors son sein.



Son triste cœur jette soupir et plainte,
Et sur sa couche il se débat en vain,
Sa couche il trouve en sa douleur affreuse
Plus que l'ortie ardente et douloureuse.

XLII

Mais au plus fort de son âpre tourment,
Pour son malheur il lui vient en pensée
Que par l'ingrate et par son vil amant
Plus d'une fois sa couche fut pressée :
Loin de ce lit il saute prestement...
Telle est à fuir la bergère empressée,
Qui, sur des fleurs cherchant un doux sommeil,
Voit un serpent près d'elle à son réveil.

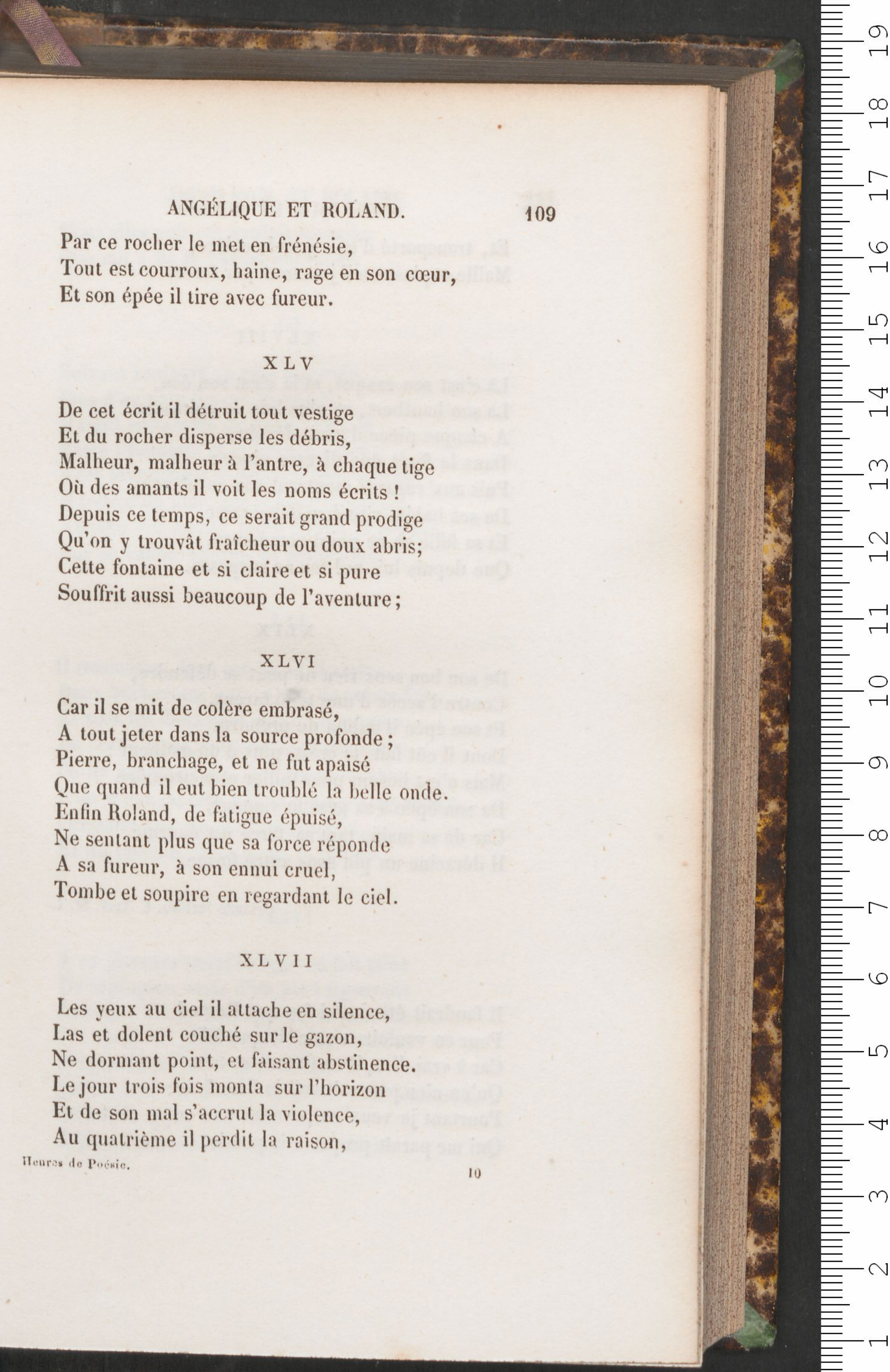
XLIII

Dès ce moment il prend en telle haine
Ce lit maudit et ces funestes lieux,
Que sans attendre ou l'aurore prochaine
Ou que la lune éclaire au moins les cieux,
Vers son coursier sans mot dire il se traîne,
Puis va chercher un bois silencieux,
Et là bien seul, à toute sa furie
Il s'abandonne, il hurle, il pleure, il crie.

C. XXIII, St. CXXIX.

XLIV

Ainsi le comte erra toute la nuit
Fort tourmenté de sombre jalousie,
Puis au matin, par le sort fut conduit
Où de Médor était la poésie.
Voir que chacun de sa honte est instruit



Par ce rocher le met en frénésie,
Tout est courroux, haine, rage en son cœur,
Et son épée il tire avec fureur.

XLV

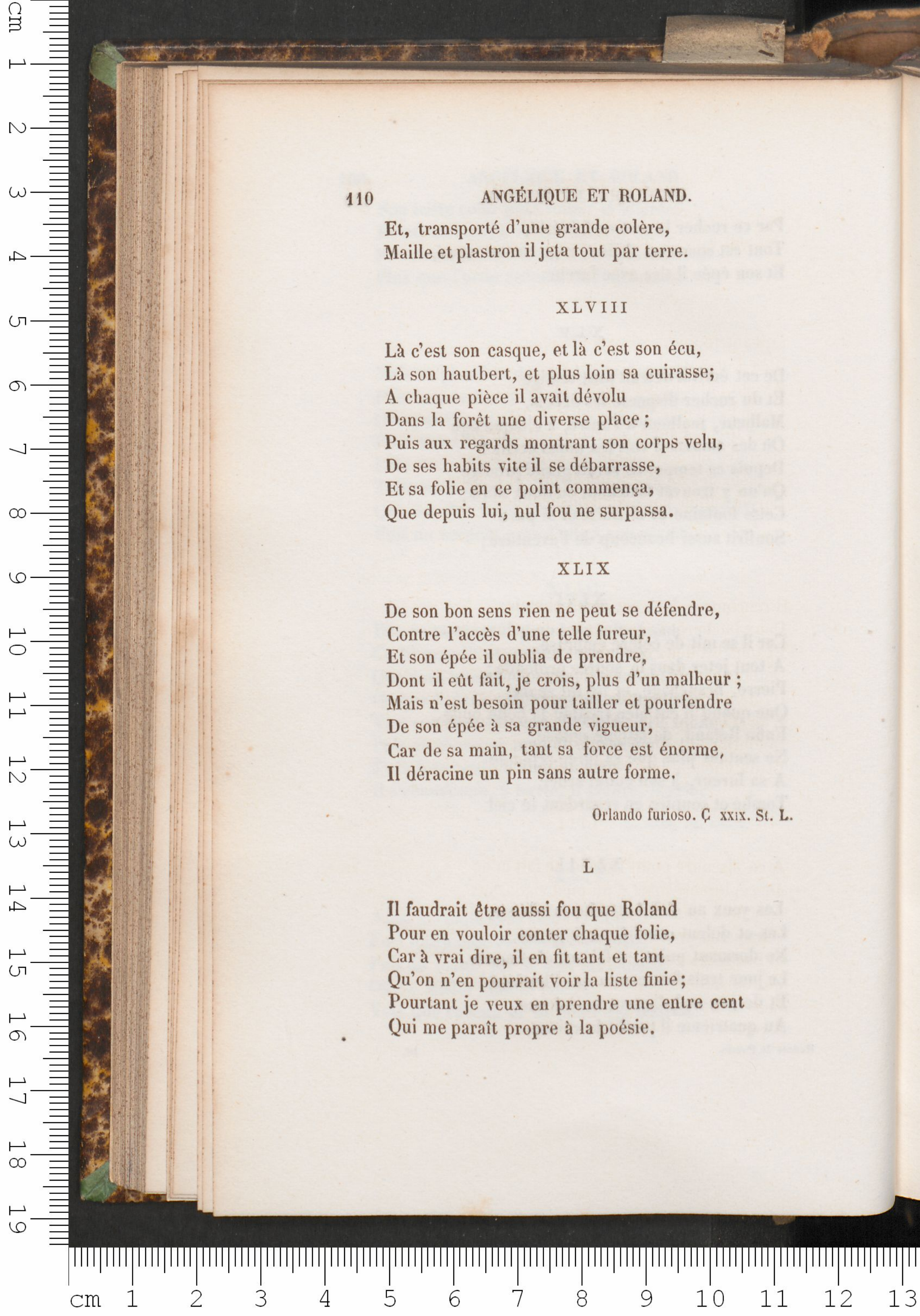
De cet écrit il détruit tout vestige
Et du rocher disperse les débris,
Malheur, malheur à l'antre, à chaque tige
Où des amants il voit les noms écrits !
Depuis ce temps, ce serait grand prodige
Qu'on y trouvât fraîcheur ou doux abris;
Cette fontaine et si claire et si pure
Souffrit aussi beaucoup de l'aventure;

XLVI

Car il se mit de colère embrasé,
A tout jeter dans la source profonde ;
Pierre, branchage, et ne fut apaisé
Que quand il eut bien troublé la belle onde.
Enfin Roland, de fatigue épuisé,
Ne sentant plus que sa force réponde
A sa fureur, à son ennui cruel,
Tombe et soupire en regardant le ciel.

XLVII

Les yeux au ciel il attache en silence,
Las et dolent couché sur le gazon,
Ne dormant point, et faisant abstinence.
Le jour trois fois monta sur l'horizon
Et de son mal s'accrut la violence,
Au quatrième il perdit la raison,



Et, transporté d'une grande colère,
Maille et plastron il jeta tout par terre.

XLVIII

Là c'est son casque, et là c'est son écu,
Là son hautbert, et plus loin sa cuirasse;
A chaque pièce il avait dévolu
Dans la forêt une diverse place;
Puis aux regards montrant son corps velu,
De ses habits vite il se débarrasse,
Et sa folie en ce point commença,
Que depuis lui, nul fou ne surpassa.

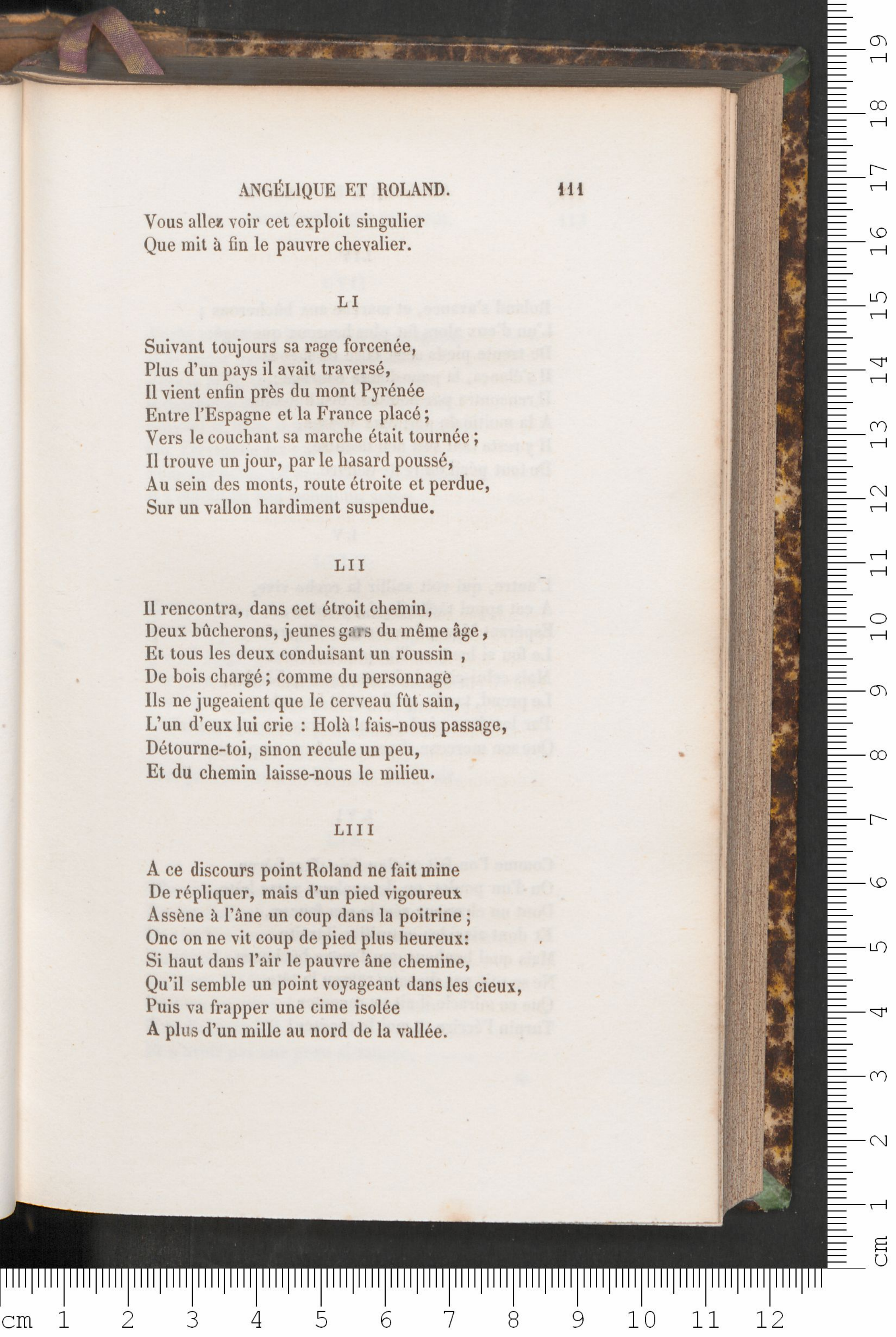
XLIX

De son bon sens rien ne peut se défendre,
Contre l'accès d'une telle fureur,
Et son épée il oublia de prendre,
Dont il eût fait, je crois, plus d'un malheur;
Mais n'est besoin pour tailler et pourfendre
De son épée à sa grande vigueur,
Car de sa main, tant sa force est énorme,
Il déracine un pin sans autre forme.

Orlando furioso. Ç XXIX. St. L.

L

Il faudrait être aussi fou que Roland
Pour en vouloir conter chaque folie,
Car à vrai dire, il en fit tant et tant
Qu'on n'en pourrait voir la liste finie;
Pourtant je veux en prendre une entre cent
Qui me paraît propre à la poésie.



Vous allez voir cet exploit singulier
Que mit à fin le pauvre chevalier.

LI

Suivant toujours sa rage forcenée,
Plus d'un pays il avait traversé,
Il vient enfin près du mont Pyrénée
Entre l'Espagne et la France placé;
Vers le couchant sa marche était tournée;
Il trouve un jour, par le hasard poussé,
Au sein des monts, route étroite et perdue,
Sur un vallon hardiment suspendue.

LII

Il rencontra, dans cet étroit chemin,
Deux bûcherons, jeunes gars du même âge,
Et tous les deux conduisant un roussin,
De bois chargé; comme du personnage
Ils ne jugeaient que le cerveau fût sain,
L'un d'eux lui crie : Holà ! fais-nous passage,
Détourne-toi, sinon recule un peu,
Et du chemin laisse-nous le milieu.

LIII

A ce discours point Roland ne fait mine
De répliquer, mais d'un pied vigoureux
Assène à l'âne un coup dans la poitrine;
Onc on ne vit coup de pied plus heureux:
Si haut dans l'air le pauvre âne chemine,
Qu'il semble un point voyageant dans les cieux,
Puis va frapper une cime isolée
A plus d'un mille au nord de la vallée.

LIV

Roland s'avance, et marche aux bûcherons ;
L'un d'eux alors fut plus heureux que sage:
De trente pieds sans faire de façons
Il s'élança, la peur donne courage ;
Il rencontra par bonheur des buissons
A la moitié du périlleux voyage,
Il y resta tant soit peu déchiré,
De tout péril du reste délivré.

LV

L'autre, qui voit saillir la roche vive,
A cet appui tâche de s'accrocher,
Espérant bien qu'au sommet s'il arrive,
Le fou si haut ne l'ira pas chercher.
Mais celui-ci, qui n'entend pas qu'il vive,
Le prend, tandis qu'il gravit le rocher,
Par les deux pieds, puis les bras ouvre, en sorte
Que son morceau chacun des bras emporte,

LVI

Comme l'on fait quelquefois d'un héron
Ou d'un poulet, ou de quelque autre bête,
Dont un chasseur régale son faucon,
Et dont ainsi les entrailles il traite.
Mais quel bonheur que l'autre bûcheron
Ne se soit pas du coup rompu la tête,
Que ce miracle il ait pu raconter,
Turpin l'écrire et moi le répéter !

LVII

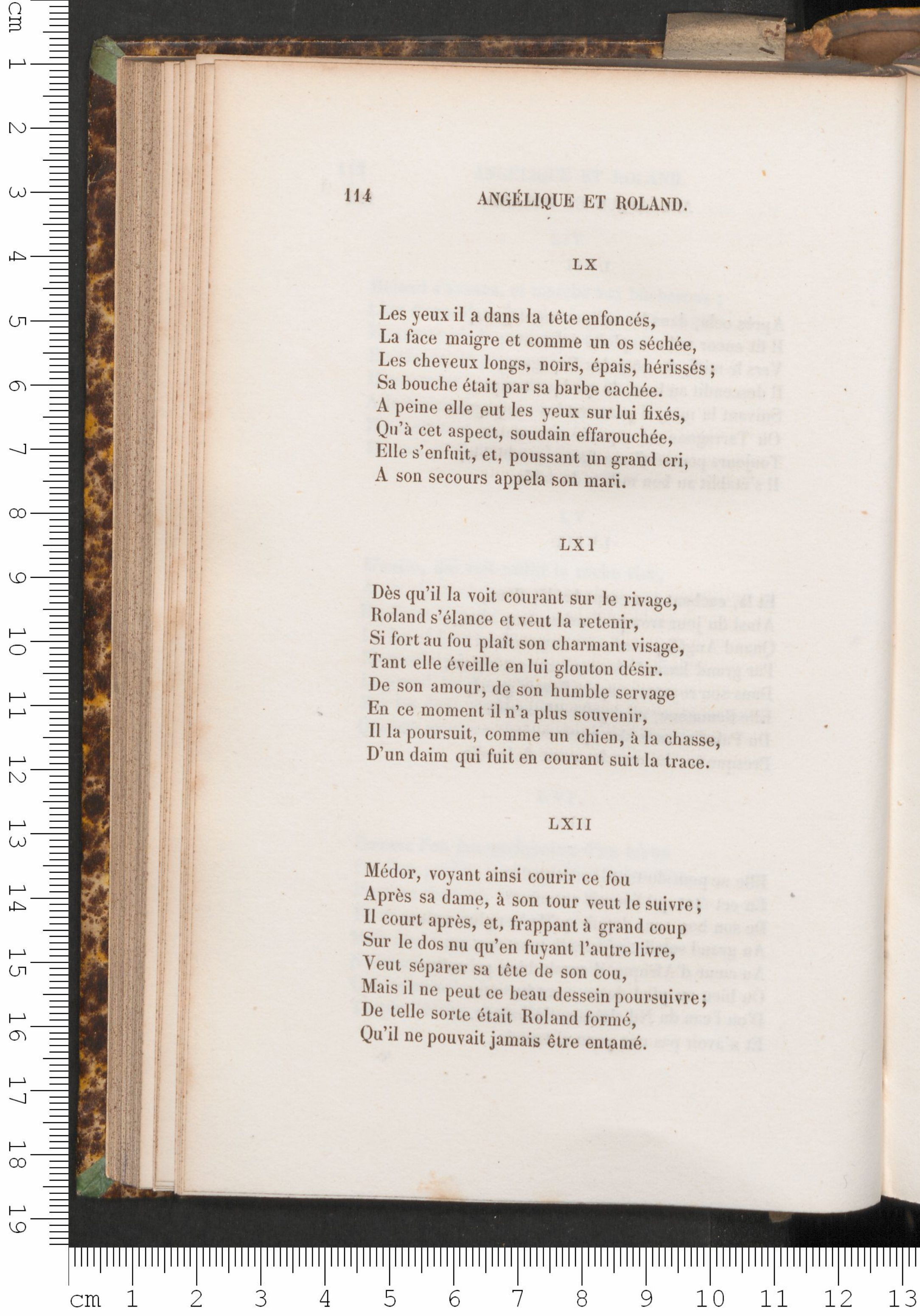
Après cela, dans les mêmes montagnes,
Il fit encor mille exploits éclatants :
Vers le midi, du côté des Espagnes,
Il descendit au bout de quelque temps ;
Suivant la mer, il parcourt les campagnes
Où Tarragone est exposée aux vents ;
Toujours poussé d'une fureur semblable,
Il s'établit au bon milieu du sable.

LVIII

Et là, cachant son corps brûlé, flétri,
Ainsi du jour trompe l'ardeur trop vive,
Quand Angélique et son nouveau mari
Par grand hasard viennent sur cette rive ;
Dans son royaume, après l'avoir guéri,
Elle l'emmène, et si près elle arrive
Du Paladin, sans s'en apercevoir,
Presque sur lui marche avant de le voir.

LIX

Elle ne peut du tout le reconnaître :
En cet état qui l'aurait reconnu ?
De son bon sens depuis qu'il n'est plus maître,
Au grand soleil toujours il court tout nu.
Au cœur d'Afrique il aurait bien pu naître
Ou bien au pied de ce mont inconnu
D'où l'eau du Nil s'élance déchaînée...
Et n'avoir pas une peau si tannée.



LX

Les yeux il a dans la tête enfoncés,
La face maigre et comme un os séchée,
Les cheveux longs, noirs, épais, hérissés ;
Sa bouche était par sa barbe cachée.
A peine elle eut les yeux sur lui fixés,
Qu'à cet aspect, soudain effarouchée,
Elle s'enfuit, et, poussant un grand cri,
A son secours appela son mari.

LXI

Dès qu'il la voit courant sur le rivage,
Roland s'élance et veut la retenir,
Si fort au fou plaît son charmant visage,
Tant elle éveille en lui glouton désir.
De son amour, de son humble servage
En ce moment il n'a plus souvenir,
Il la poursuit, comme un chien, à la chasse,
D'un daim qui fuit en courant suit la trace.

LXII

Médor, voyant ainsi courir ce fou
Après sa dame, à son tour veut le suivre ;
Il court après, et, frappant à grand coup
Sur le dos nu qu'en fuyant l'autre livre,
Veut séparer sa tête de son cou,
Mais il ne peut ce beau dessein poursuivre ;
De telle sorte était Roland formé,
Qu'il ne pouvait jamais être entamé.

LXIII

Roland, qui sent qu'on le bat par derrière,
Se tourne, lève en la fermant sa main,
Et déployant sa force singulière,
Frappe au coursier du jeune Sarrasin
Le haut du front, l'assomme, et, comme un verre,
Brisé l'étend au milieu du chemin;
Au même instant il reprend la poursuite
De la beauté que la peur met en fuite,

LXIV

Et qui, hâtant le pas de sa jument,
De l'éperon et du fouet la presse,
Et trouverait qu'elle va lentement
Quand d'une flèche elle aurait la vitesse.
Se rappelant soudain son talisman,
Elle s'en sert avec beaucoup d'adresse,
Et disparaît par l'effet de l'anneau
Comme d'un souffle on éteint un flambeau.

LXV

Soit que la peur lui fît perdre la tête
Ou que l'anneau la fit trop se presser,
Ou soit peut-être un faux pas de la bête,
Je n'oserais sur cela prononcer,
Au moment même où la vertu secrète
Du bel anneau venait de l'éclipser,
Par elle alors la selle étant perdue,
Elle tomba sur le sable étendue.

LXVI

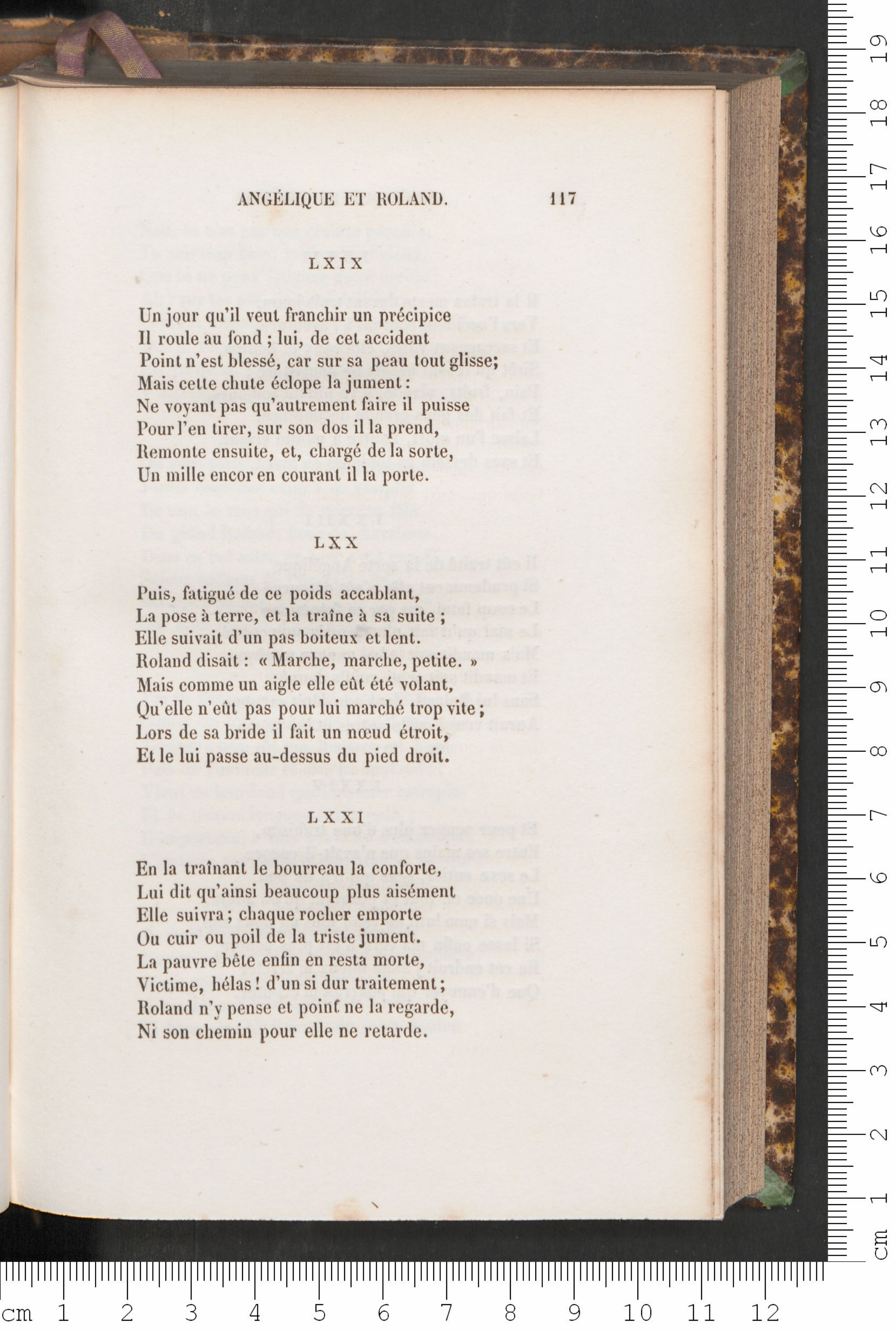
Deux doigts plus près, il était grand danger
Que par le fou, dans sa chute entraînée,
Sous ce fardeau qui n'était pas léger
Elle ne fût à périr destinée.
Mais si jamais elle veut voyager,
Qu'elle se cherche une autre haquenée,
Car désormais elle attendrait en vain
Celle qui court devant le Paladin.

LXVII

Ne soyez point de son voyage en peine ,
Il se fera; mais rejoignons Roland ,
Qui sans repos au travers de la plaine
Suit Angélique à ses yeux se voilant.
Après sa bête il court à perdre haleine,
Et la poursuit sur le sable brûlant,
Déjà la touche, à lui saisir s'apprête
Les crins, la bride, enfin l'atteint, l'arrête.

LXVIII

Il la saisit avec un air joyeux
Comme ferait tout autre d'une belle ;
Le mors, la bride, arrange de son mieux,
Ne fait qu'un saut, et soudain est en selle.
Alors il part, puis en cent et cent lieux,
La nuit, le jour, il galope sur elle ,
Sans lui jamais ôter ou selle ou frein,
Ou la laisser jamais paître en chemin.



LXIX

Un jour qu'il veut franchir un précipice
Il roule au fond ; lui, de cet accident
Point n'est blessé, car sur sa peau tout glisse;
Mais cette chute éclope la jument :
Ne voyant pas qu'autrement faire il puisse
Pour l'en tirer, sur son dos il la prend,
Remonte ensuite, et, chargé de la sorte,
Un mille encor en courant il la porte.

LXX

Puis, fatigué de ce poids accablant,
La pose à terre, et la traîne à sa suite ;
Elle suivait d'un pas boiteux et lent.
Roland disait : « Marche, marche, petite. »
Mais comme un aigle elle eût été volant,
Qu'elle n'eût pas pour lui marché trop vite ;
Lors de sa bride il fait un nœud étroit,
Et le lui passe au-dessus du pied droit.

LXXI

En la traînant le bourreau la conforte,
Lui dit qu'ainsi beaucoup plus aisément
Elle suivra ; chaque rocher emporte
Ou cuir ou poil de la triste jument.
La pauvre bête enfin en resta morte,
Victime, hélas ! d'un si dur traitement ;
Roland n'y pense et point ne la regarde,
Ni son chemin pour elle ne retarde.

LXXII

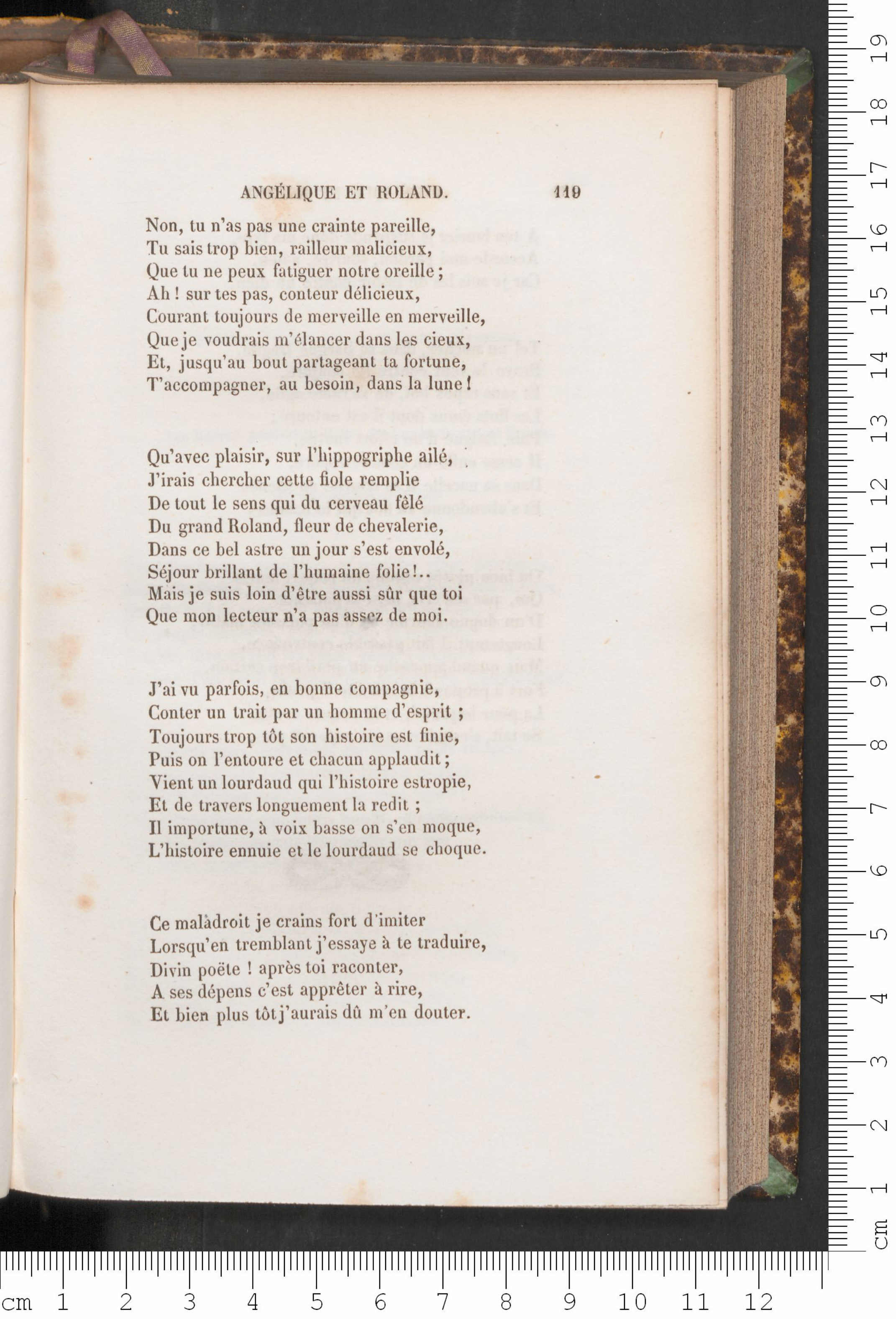
Il la traîna morte durant trois jours,
Vers l'occident courant à l'aventure,
Et saccageant villes, châteaux et bourgs,
Sitôt qu'il sent besoin de nourriture ;
Pain, fruits, viande, il va pillant toujours,
Et fait des gens grande déconfiture,
Laisse l'un mort, l'autre à moitié vivant,
Et sans dessein va toujours en avant.

LXXIII

Il eût traité de la sorte Angélique
Si prudemment elle n'eût détourné
Le coup fatal, car par ce frénétique
Le mal qu'il fait n'est jamais soupçonné ;
Mais maudit soit le bel anneau magique,
Et maudit soit celui qui l'a donné ;
Sans lui Roland, dans son dépit extrême,
Aurait vengé mille autres et lui-même.

LXXIV

Et pour venger plus d'une trahison,
Entre ses mains que n'avait-il encore
Le sexe entier, sexe qui n'a de bon
Une once en tout et pourtant qu'on adore.
Mais si mon luth ne rend plus un doux son,
Si lasse enfin ma voix n'est plus sonore,
En cet endroit j'aime mieux m'arrêter
Que d'ennuyer qui pourrait m'écouter.

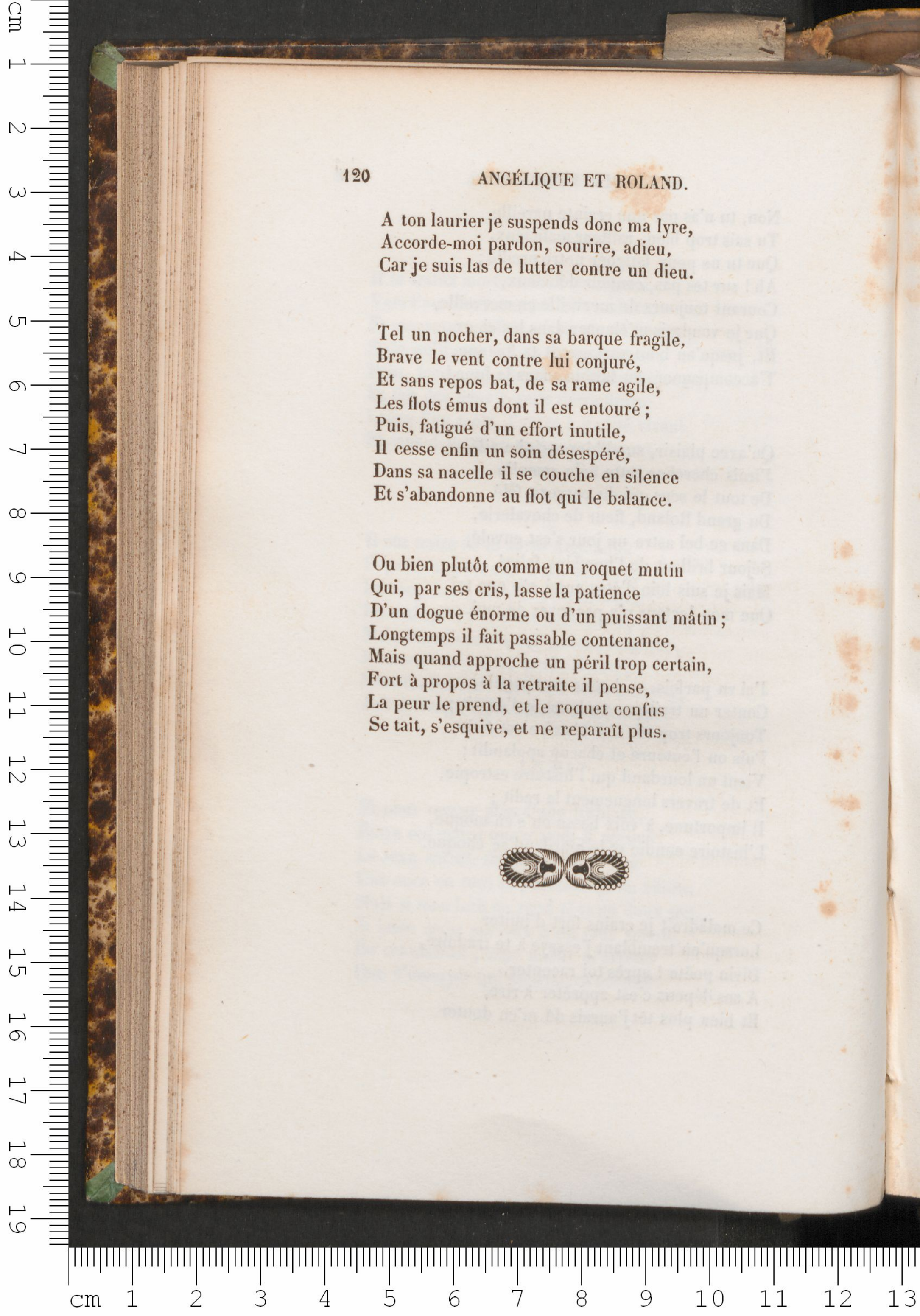


Non, tu n'as pas une crainte pareille,
Tu sais trop bien, railleur malicieux,
Que tu ne peux fatiguer notre oreille ;
Ah ! sur tes pas, conteur délicieux,
Courant toujours de merveille en merveille,
Que je voudrais m'élancer dans les cieux,
Et, jusqu'au bout partageant ta fortune,
T'accompagner, au besoin, dans la lune !

Qu'avec plaisir, sur l'hippogriphe ailé,
J'irais chercher cette fiole remplie
De tout le sens qui du cerveau fêlé
Du grand Roland, fleur de chevalerie,
Dans ce bel astre un jour s'est envolé,
Séjour brillant de l'humaine folie !..
Mais je suis loin d'être aussi sûr que toi
Que mon lecteur n'a pas assez de moi.

J'ai vu parfois, en bonne compagnie,
Conter un trait par un homme d'esprit ;
Toujours trop tôt son histoire est finie,
Puis on l'entoure et chacun applaudit ;
Vient un lourdaud qui l'histoire estropie,
Et de travers longuement la redit ;
Il importune, à voix basse on s'en moque,
L'histoire ennuie et le lourdaud se choque.

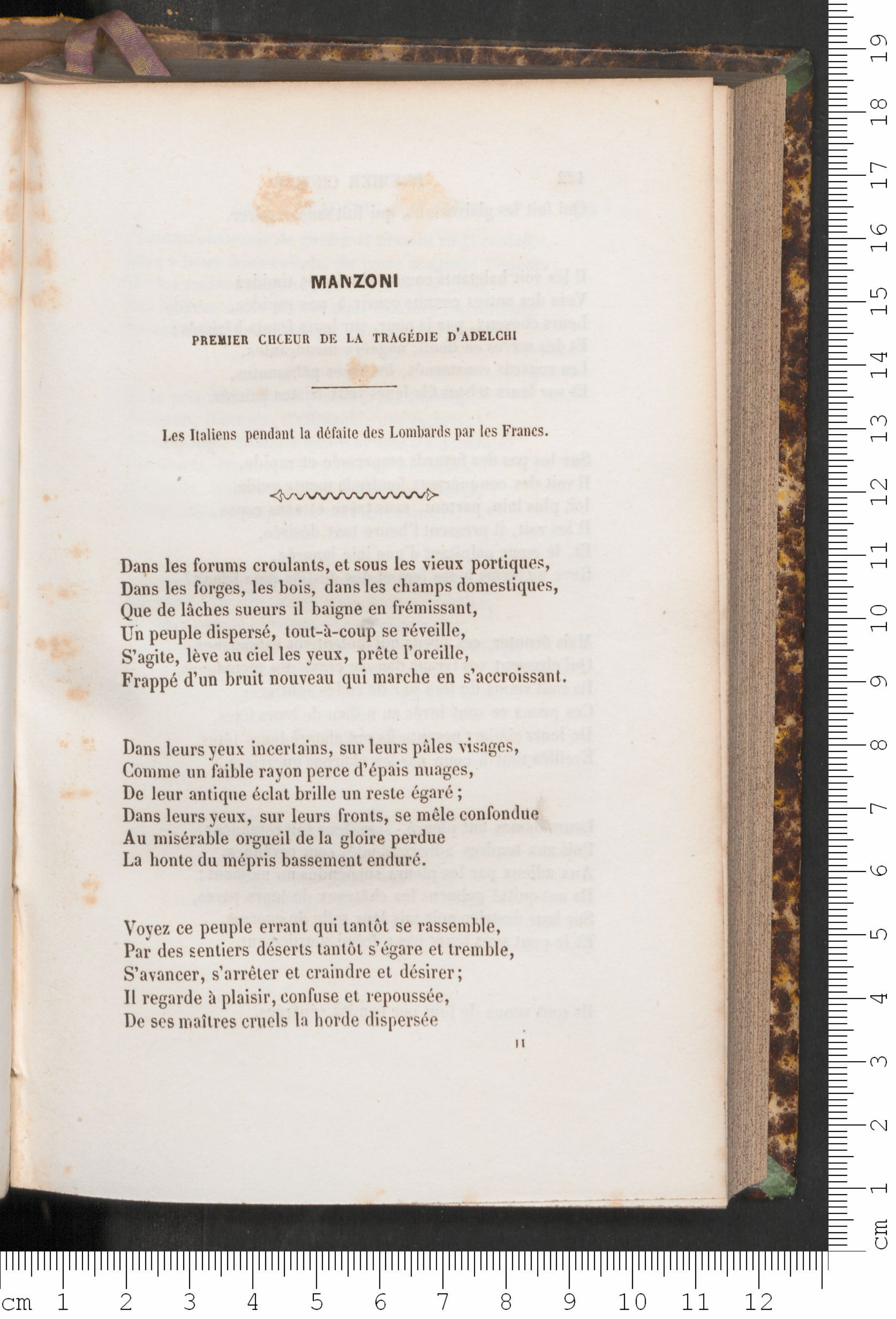
Ce maladroit je crains fort d'imiter
Lorsqu'en tremblant j'essaye à te traduire,
Divin poëte ! après toi raconter,
A ses dépens c'est apprêter à rire,
Et bien plus tôt j'aurais dû m'en douter.



A ton laurier je suspends donc ma lyre,
Accorde-moi pardon, sourire, adieu,
Car je suis las de lutter contre un dieu.

Tel un nocher, dans sa barque fragile,
Brave le vent contre lui conjuré,
Et sans repos bat, de sa rame agile,
Les flots émus dont il est entouré ;
Puis, fatigué d'un effort inutile,
Il cesse enfin un soin désespéré,
Dans sa nacelle il se couche en silence
Et s'abandonne au flot qui le balance.

Ou bien plutôt comme un roquet mutin
Qui, par ses cris, lasse la patience
D'un dogue énorme ou d'un puissant mâtin ;
Longtemps il fait passable contenance,
Mais quand approche un péril trop certain,
Fort à propos à la retraite il pense,
La peur le prend, et le roquet confus
Se tait, s'esquive, et ne reparaît plus.



MANZONI

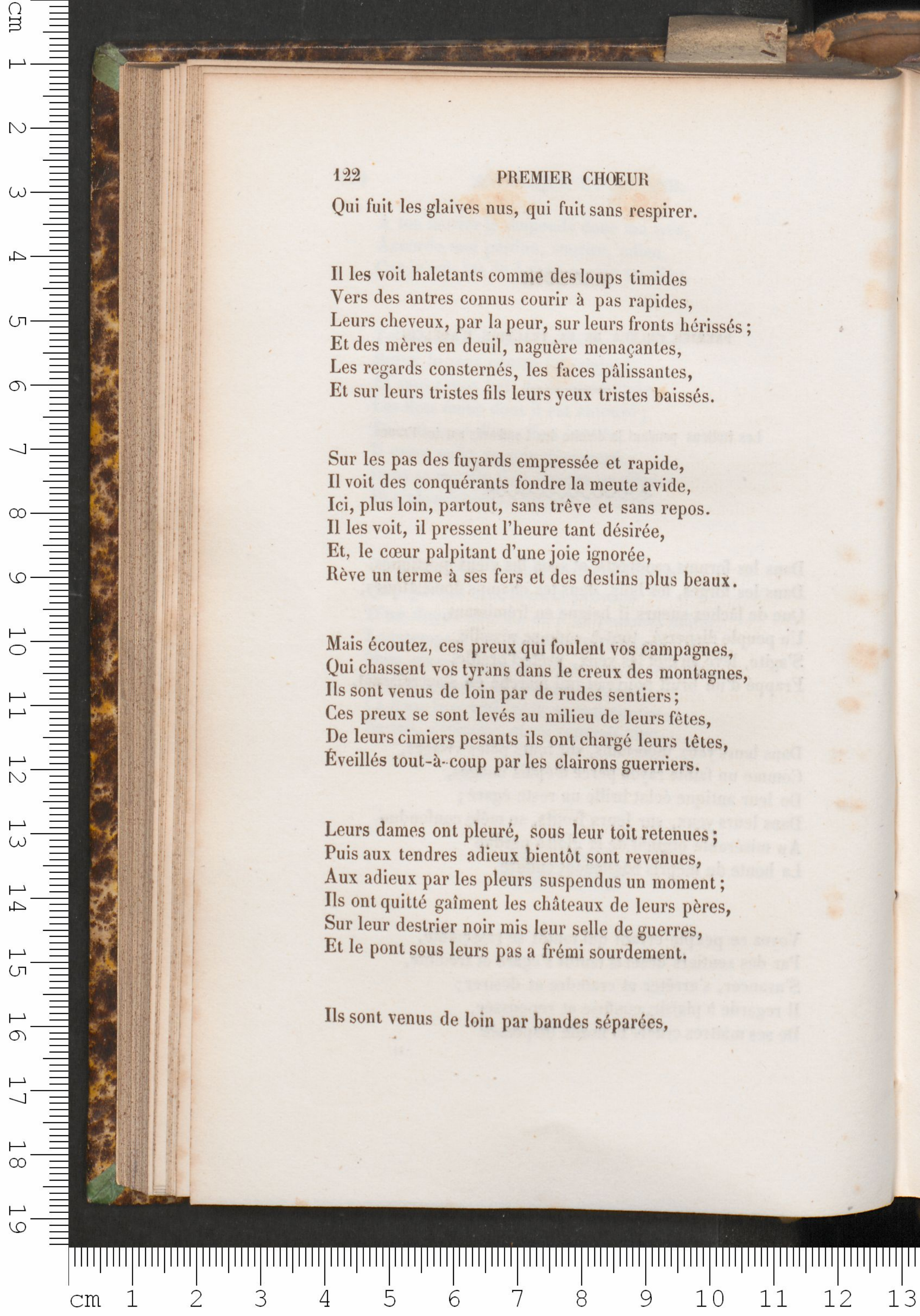
PREMIER CHŒUR DE LA TRAGÉDIE D'ADELCHI

Les Italiens pendant la défaite des Lombards par les Francs.

Dans les forums croulants, et sous les vieux portiques,
Dans les forges, les bois, dans les champs domestiques,
Que de lâches sueurs il baigne en frémissant,
Un peuple dispersé, tout-à-coup se réveille,
S'agite, lève au ciel les yeux, prête l'oreille,
Frappé d'un bruit nouveau qui marche en s'accroissant.

Dans leurs yeux incertains, sur leurs pâles visages,
Comme un faible rayon perce d'épais nuages,
De leur antique éclat brille un reste égaré;
Dans leurs yeux, sur leurs fronts, se mêle confondue
Au misérable orgueil de la gloire perdue
La honte du mépris bassement enduré.

Voyez ce peuple errant qui tantôt se rassemble,
Par des sentiers déserts tantôt s'égare et tremble,
S'avancer, s'arrêter et craindre et désirer;
Il regarde à plaisir, confuse et repoussée,
De ses maîtres cruels la horde dispersée



Qui fuit les glaives nus, qui fuit sans respirer.

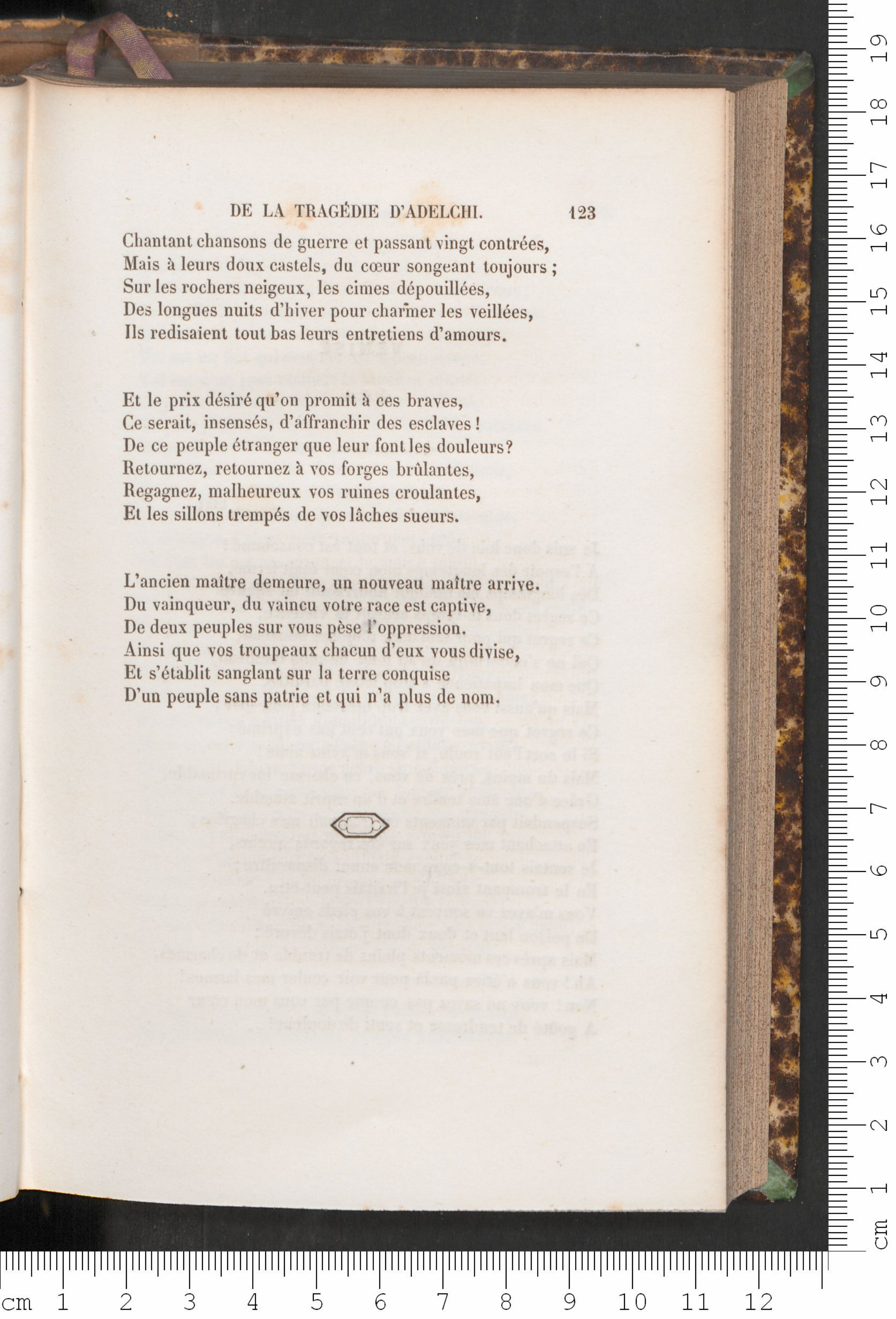
Il les voit haletants comme des loups timides
Vers des antres connus courir à pas rapides,
Leurs cheveux, par la peur, sur leurs fronts hérissés ;
Et des mères en deuil, naguère menaçantes,
Les regards consternés, les faces pâlissantes,
Et sur leurs tristes fils leurs yeux tristes baissés.

Sur les pas des fuyards empressée et rapide,
Il voit des conquérants fondre la meute avide,
Ici, plus loin, partout, sans trêve et sans repos.
Il les voit, il pressent l'heure tant désirée,
Et, le cœur palpitant d'une joie ignorée,
Rève un terme à ses fers et des destins plus beaux.

Mais écoutez, ces preux qui foulent vos campagnes,
Qui chassent vos tyrans dans le creux des montagnes,
Ils sont venus de loin par de rudes sentiers ;
Ces preux se sont levés au milieu de leurs fêtes,
De leurs cimiers pesants ils ont chargé leurs têtes,
Éveillés tout-à-coup par les clairons guerriers.

Leurs dames ont pleuré, sous leur toit retenues ;
Puis aux tendres adieux bientôt sont revenues,
Aux adieux par les pleurs suspendus un moment ;
Ils ont quitté gaîment les châteaux de leurs pères,
Sur leur destrier noir mis leur selle de guerres,
Et le pont sous leurs pas a frémi sourdement.

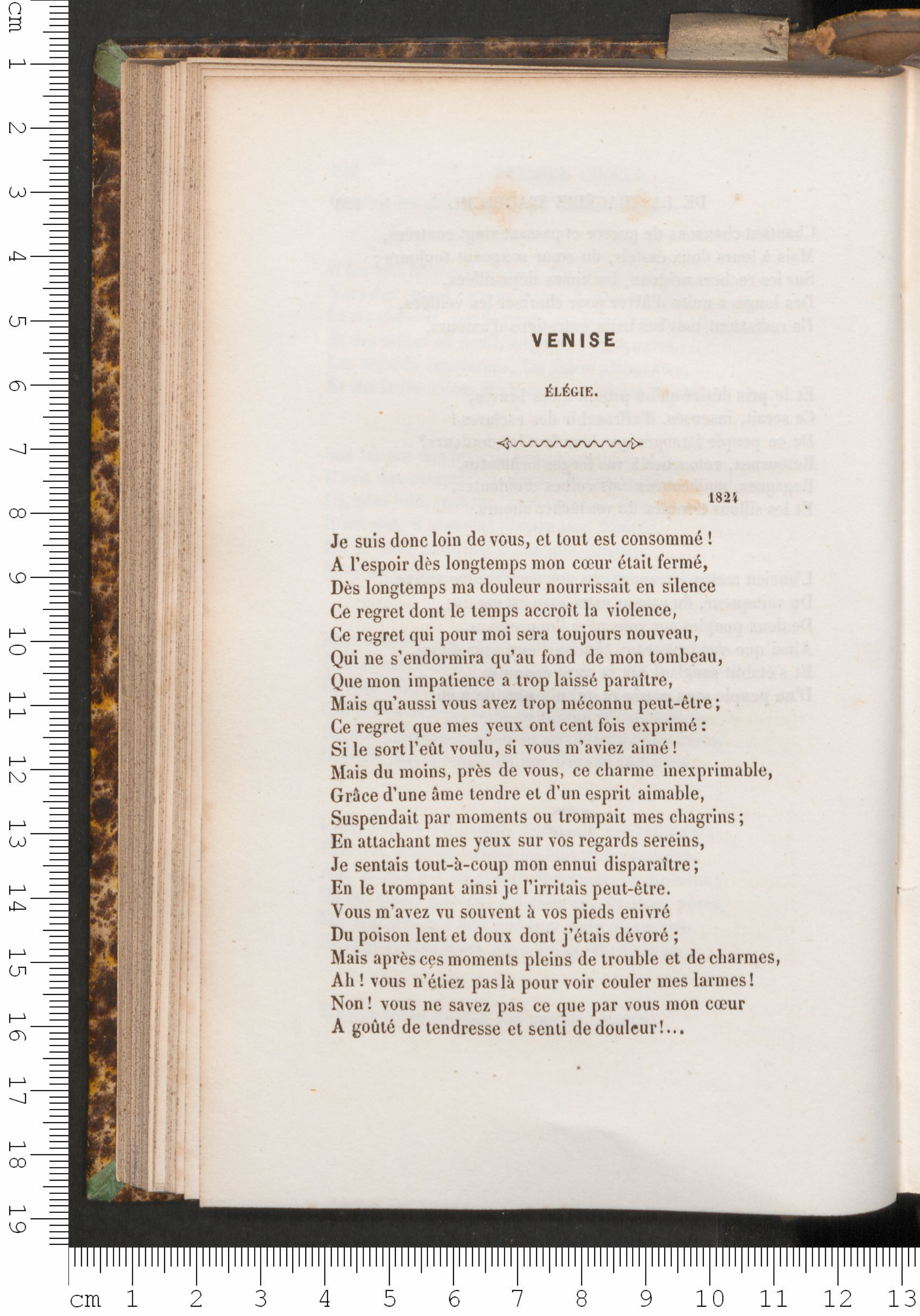
Ils sont venus de loin par bandes séparées,



Chantant chansons de guerre et passant vingt contrées,
Mais à leurs doux castels, du cœur songeant toujours ;
Sur les rochers neigeux, les cimes dépouillées,
Des longues nuits d'hiver pour charmer les veillées,
Ils redisaient tout bas leurs entretiens d'amours.

Et le prix désiré qu'on promit à ces braves,
Ce serait, insensés, d'affranchir des esclaves !
De ce peuple étranger que leur font les douleurs?
Retournez, retournez à vos forges brûlantes,
Regagnez, malheureux vos ruines croulantes,
Et les sillons trempés de vos lâches sueurs.

L'ancien maître demeure, un nouveau maître arrive.
Du vainqueur, du vaincu votre race est captive,
De deux peuples sur vous pèse l'oppression.
Ainsi que vos troupeaux chacun d'eux vous divise,
Et s'établit sanglant sur la terre conquise
D'un peuple sans patrie et qui n'a plus de nom.



VENISE

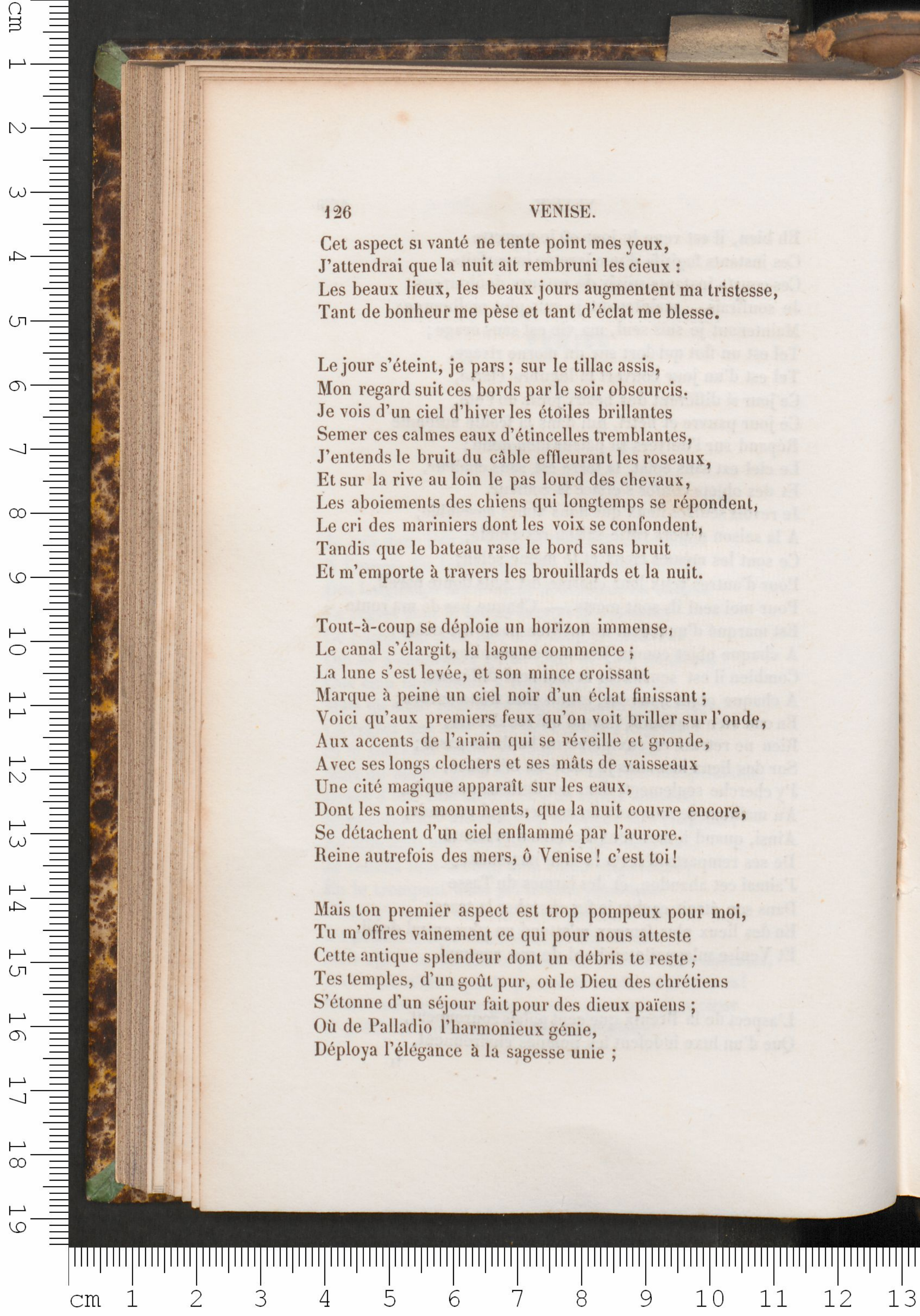
ÉLÉGIE.

1824

Je suis donc loin de vous, et tout est consommé !
A l'espoir dès longtemps mon cœur était fermé,
Dès longtemps ma douleur nourrissait en silence
Ce regret dont le temps accroît la violence,
Ce regret qui pour moi sera toujours nouveau,
Qui ne s'endormira qu'au fond de mon tombeau,
Que mon impatience a trop laissé paraître,
Mais qu'aussi vous avez trop méconnu peut-être ;
Ce regret que mes yeux ont cent fois exprimé :
Si le sort l'eût voulu, si vous m'aviez aimé !
Mais du moins, près de vous, ce charme inexprimable,
Grâce d'une âme tendre et d'un esprit aimable,
Suspendait par moments ou trompait mes chagrins ;
En attachant mes yeux sur vos regards sereins,
Je sentais tout-à-coup mon ennui disparaître ;
En le trompant ainsi je l'irritais peut-être.
Vous m'avez vu souvent à vos pieds enivré
Du poison lent et doux dont j'étais dévoré ;
Mais après ces moments pleins de trouble et de charmes,
Ah ! vous n'étiez pas là pour voir couler mes larmes !
Non ! vous ne savez pas ce que par vous mon cœur
A goûté de tendresse et senti de douleur !...

Eh bien, il est venu le jour où je regrette
Ces instants fugitifs d'une ivresse imparfaite,
Ces courts instants suivis de retours douloureux;
Je souffrais,... maintenant je suis plus malheureux.
Maintenant je suis seul, ma vie est sans orage;
Tel est un flot qui dort sur un morne rivage,
Tel est d'un jour couvert la lugubre clarté,
Ce jour si différent des beaux jours de l'été,
Ce jour pauvre et flétri, qui dans la froide automne
Répand sur l'univers sa pâleur monotone;
Le ciel est sans éclat, la terre est sans chaleur,
Et des objets confus s'efface la couleur.
Je revois seul les lieux que nous vîmes ensemble,
A la saison d'alors cette saison ressemble,
Ce sont les mêmes cieux et le même soleil;
Pour d'autres yeux leur charme est sans doute pareil,
Pour moi seul ils sont morts. — Chaque pas de ma route
Est marqué d'un regret qu'un bien passé me coûte;
A chaque objet connu, je songe en soupirant
Combien il est semblable et moi seul différent.
A chaque objet nouveau, je suis plus triste encore;
En eux rien n'adoucit l'ennui qui me dévore,
Rien ne retrace en eux peine ou bonheur passé;
Sur des lieux inconnus je porte un œil glacé,
J'y cherche seulement, dans ma douleur profonde,
Au malheur de mon sort un malheur qui réponde,
Ainsi, quand à mes yeux Ferrare a présenté
De ses remparts déserts la vide immensité,
J'aimai cet abandon, et des larmes du Tasse
Dans son étroit cachot je fus chercher la trace;
En des lieux plus fameux m'attend un plus grand deuil,
Et Venise m'appelle au bord de son cercueil.

L'aspect de la Brenta que cent palais couronnent,
Que d'un luxe indolent les pompes environnent,



Cet aspect si vanté ne tente point mes yeux,
J'attendrai que la nuit ait rembruni les cieux :
Les beaux lieux, les beaux jours augmentent ma tristesse,
Tant de bonheur me pèse et tant d'éclat me blesse.

Le jour s'éteint, je pars ; sur le tillac assis,
Mon regard suit ces bords par le soir obscurcis.
Je vois d'un ciel d'hiver les étoiles brillantes
Semer ces calmes eaux d'étincelles tremblantes,
J'entends le bruit du câble effleurant les roseaux,
Et sur la rive au loin le pas lourd des chevaux,
Les aboiements des chiens qui longtemps se répondent,
Le cri des mariniers dont les voix se confondent,
Tandis que le bateau rase le bord sans bruit
Et m'emporte à travers les brouillards et la nuit.

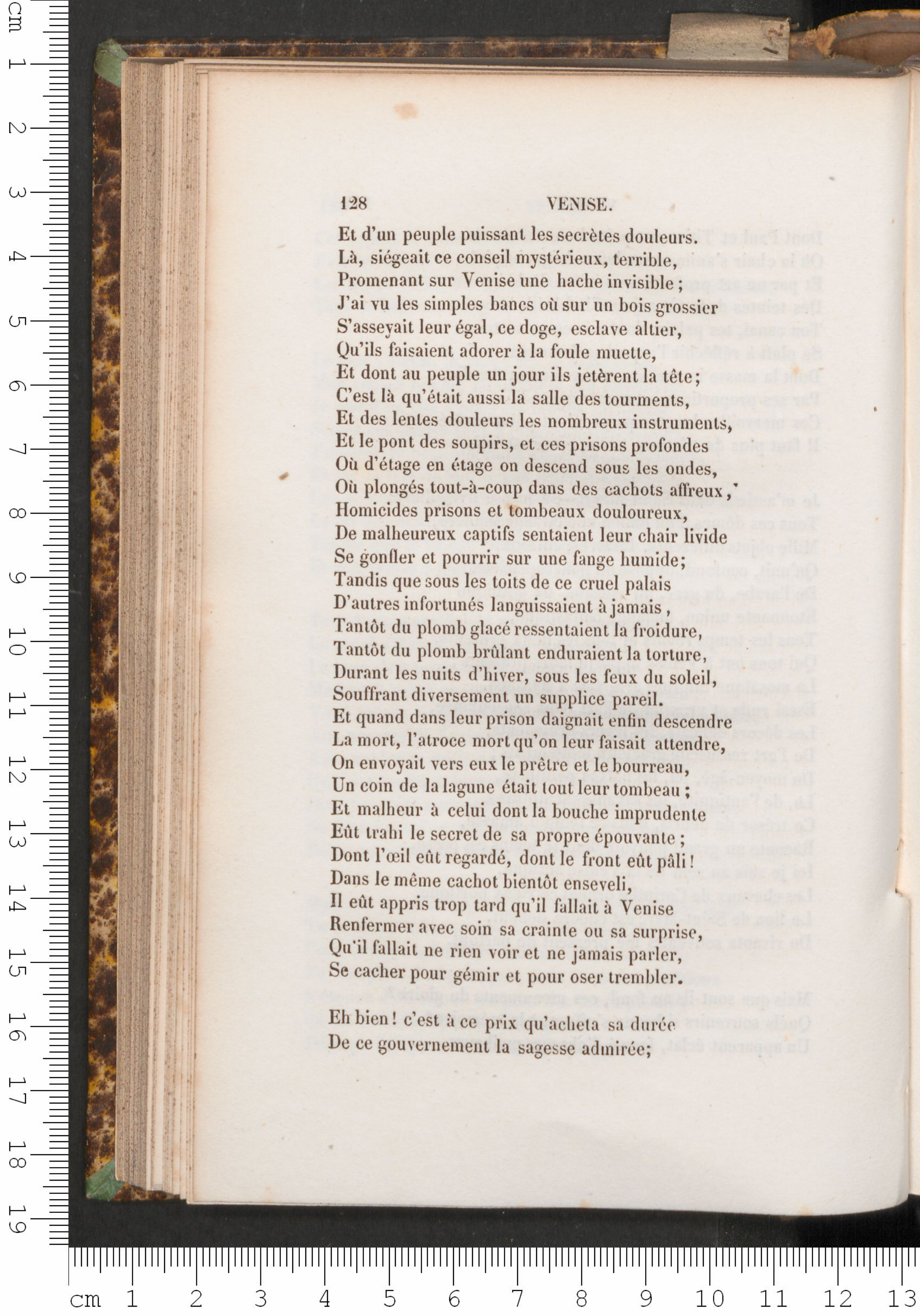
Tout-à-coup se déploie un horizon immense,
Le canal s'élargit, la lagune commence ;
La lune s'est levée, et son mince croissant
Marque à peine un ciel noir d'un éclat finissant ;
Voici qu'aux premiers feux qu'on voit briller sur l'onde,
Aux accents de l'airain qui se réveille et gronde,
Avec ses longs clochers et ses mâts de vaisseaux
Une cité magique apparaît sur les eaux,
Dont les noirs monuments, que la nuit couvre encore,
Se détachent d'un ciel enflammé par l'aurore.
Reine autrefois des mers, ô Venise ! c'est toi !

Mais ton premier aspect est trop pompeux pour moi,
Tu m'offres vainement ce qui pour nous atteste
Cette antique splendeur dont un débris te reste ;
Tes temples, d'un goût pur, où le Dieu des chrétiens
S'étonne d'un séjour fait pour des dieux païens ;
Où de Palladio l'harmonieux génie,
Déploya l'élégance à la sagesse unie ;

Dont Paul et Titien ont peint les murs sacrés,
Où la chair s'anima sous leurs doigts inspirés,
Et par un art profond, que notre siècle ignore,
Des teintes de la vie aujourd'hui brille encore ;
Ton canal, tes palais, dont son cours tortueux
Se plaît à réfléchir l'aspect majestueux,
Dont la masse imposante et savamment hardie,
Par ses proportions est encore agrandie :
Ces merveilles longtemps ne m'ont point arrêté :
Il faut plus de tristesse à mon cœur attristé.

Je m'assieds dans Saint-Marc;—sa masse irrégulière,
Tous ces dômes d'où tombe une étrange lumière,
Mille objets différents, bizarres, curieux,
Qu'unit, confond, oppose un goût capricieux,
De l'arabe, du grec, du romain, du gothique
Étonnante union, mélange fantastique,
Tous les temps réunis et tous les lieux présents,
Qui tous ont à Venise apporté leurs présents ;
La mosaïque informe arrachée à Byzance,
Essai rude et grossier de l'art dans son enfance,
Les décors délicats, les légers ornements,
De l'art ressuscité gracieux monuments ;
Du moyen-âge, ici, les naïves peintures,
Là, de l'antiquité, les savantes sculptures,
Ce trésor de débris, dans ce temple amassé,
Raconte un grand pouvoir dont le temps est passé.
Ici je suis au sein de la Venise antique,
Les chevaux de Corinthe ornent ce vieux portique,
Le lion de Saint-Marc est encore debout,
De vivants souvenirs me pressent de partout.

Mais que sont-ils au fond, ces monuments de gloire?
Quels souvenirs si beaux s'offrent à la mémoire?
Un apparent éclat, formé d'obscurs malheurs,

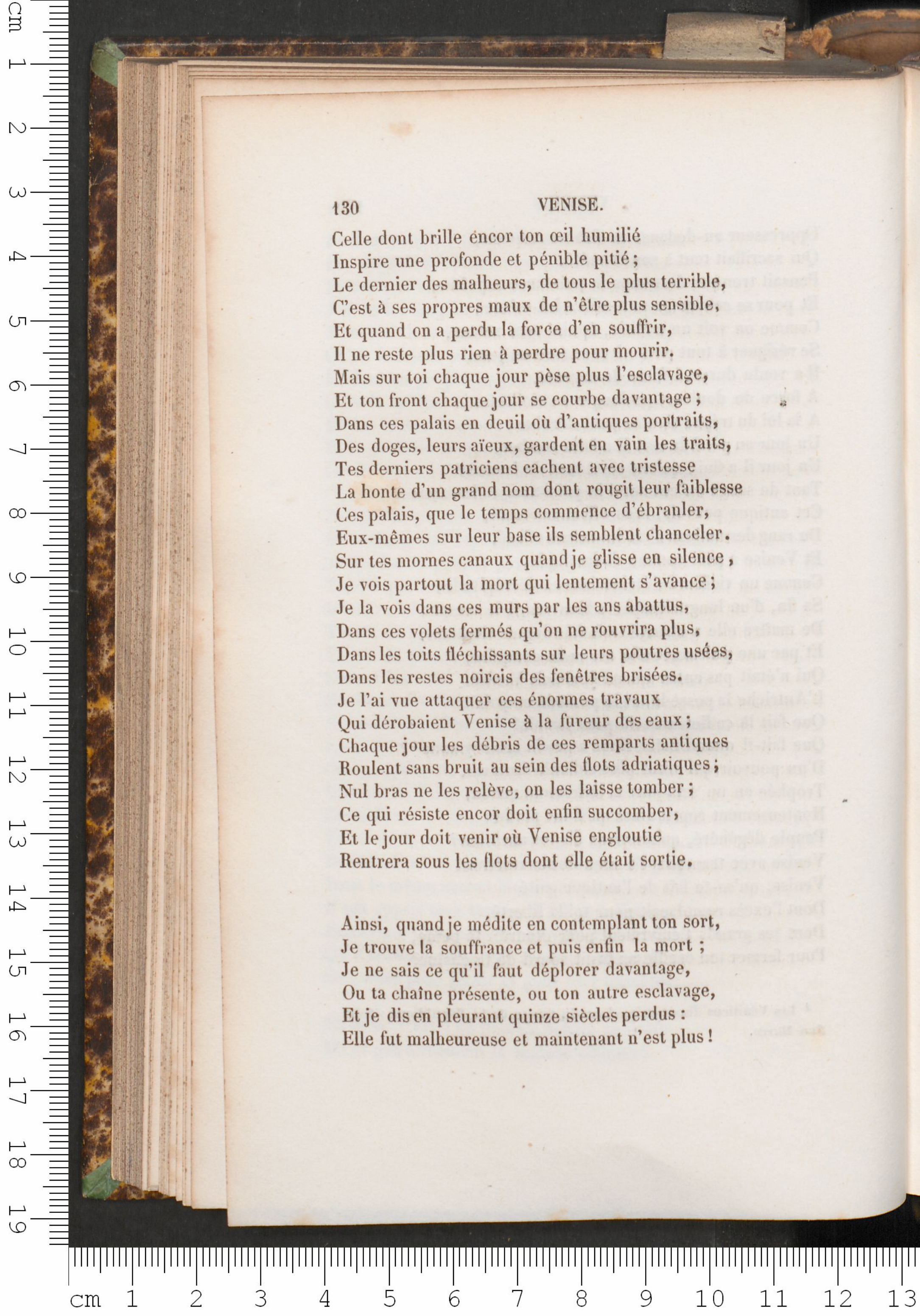


Et d'un peuple puissant les secrètes douleurs.
Là, siégeait ce conseil mystérieux, terrible,
Promenant sur Venise une hache invisible ;
J'ai vu les simples bancs où sur un bois grossier
S'asseyait leur égal, ce doge, esclave altier,
Qu'ils faisaient adorer à la foule muette,
Et dont au peuple un jour ils jetèrent la tête;
C'est là qu'était aussi la salle des tourments,
Et des lentes douleurs les nombreux instruments,
Et le pont des soupirs, et ces prisons profondes
Où d'étage en étage on descend sous les ondes,
Où plongés tout-à-coup dans des cachots affreux,
Homicides prisons et tombeaux douloureux,
De malheureux captifs sentaient leur chair livide
Se gonfler et pourrir sur une fange humide;
Tandis que sous les toits de ce cruel palais
D'autres infortunés languissaient à jamais,
Tantôt du plomb glacé ressentaient la froidure,
Tantôt du plomb brûlant enduraient la torture,
Durant les nuits d'hiver, sous les feux du soleil,
Souffrant diversement un supplice pareil.
Et quand dans leur prison daignait enfin descendre
La mort, l'atroce mort qu'on leur faisait attendre,
On envoyait vers eux le prêtre et le bourreau,
Un coin de la lagune était tout leur tombeau ;
Et malheur à celui dont la bouche imprudente
Eût trahi le secret de sa propre épouvante ;
Dont l'œil eût regardé, dont le front eût pâli !
Dans le même cachot bientôt enseveli,
Il eût appris trop tard qu'il fallait à Venise
Renfermer avec soin sa crainte ou sa surprise,
Qu'il fallait ne rien voir et ne jamais parler,
Se cacher pour gémir et pour oser trembler.

Eh bien ! c'est à ce prix qu'acheta sa durée
De ce gouvernement la sagesse admirée;

Oppresseur au-dedans, au-dehors respecté,
Qui sacrifiait tout à son éternité,
Pensait tromper du temps la puissance suprême,
Et pour se conserver se mutilait lui-même ;
Comme on voit un malade, épuisé sans retour,
Se résigner à tout pour vivre encore un jour,
Il a voulu durer, à force de sagesse,
A force de douleurs prolonger sa vieillesse...
A la loi du trépas rien ne peut dérober :
Un jour au pied du sort il a fallu tomber,
Un jour il a fini ; qu'ont servi tant de larmes?
Tant de sang? qu'ont servi la puissance et les armes?
Cet antique pouvoir, sans effort renversé,
Du rang des nations s'est lui-même effacé,
Et Venise a péri comme de lassitude,
Comme un vieillard s'éteint dans sa décrépitude ;
Sa fin, d'un long triomphe a bien vengé le temps :
De maître elle a changé trois fois depuis vingt ans,
Et par une puissance elle est enfin conquise,
Qui n'était pas encor quand florissait Venise.
L'Autriche la possède, et la possède en paix !
Que fait là ce lion muselé pour jamais?
Que fait-il quand Saint-Marc a perdu son royaume [1] ?
D'un pouvoir qui n'est plus ridicule fantôme,
Trophée en un seul jour si lâchement rendu,
Honteusement repris ainsi qu'il fut perdu ;
Peuple dégénéré, qu'auraient dit tes ancêtres?
Venise avec transport l'a reçu de ses maîtres!
Venise, qu'as-tu fait de l'antique gaité
Dont l'excès remplaçait pour toi la liberté,
Dont tes grands t'enivraient pour étourdir ta peine,
Pour fermer ton oreille au bruit sourd de ta chaîne?

[1] Les Vénitiens disent en parlant du temps de la République : *Sotto San-Marco.*

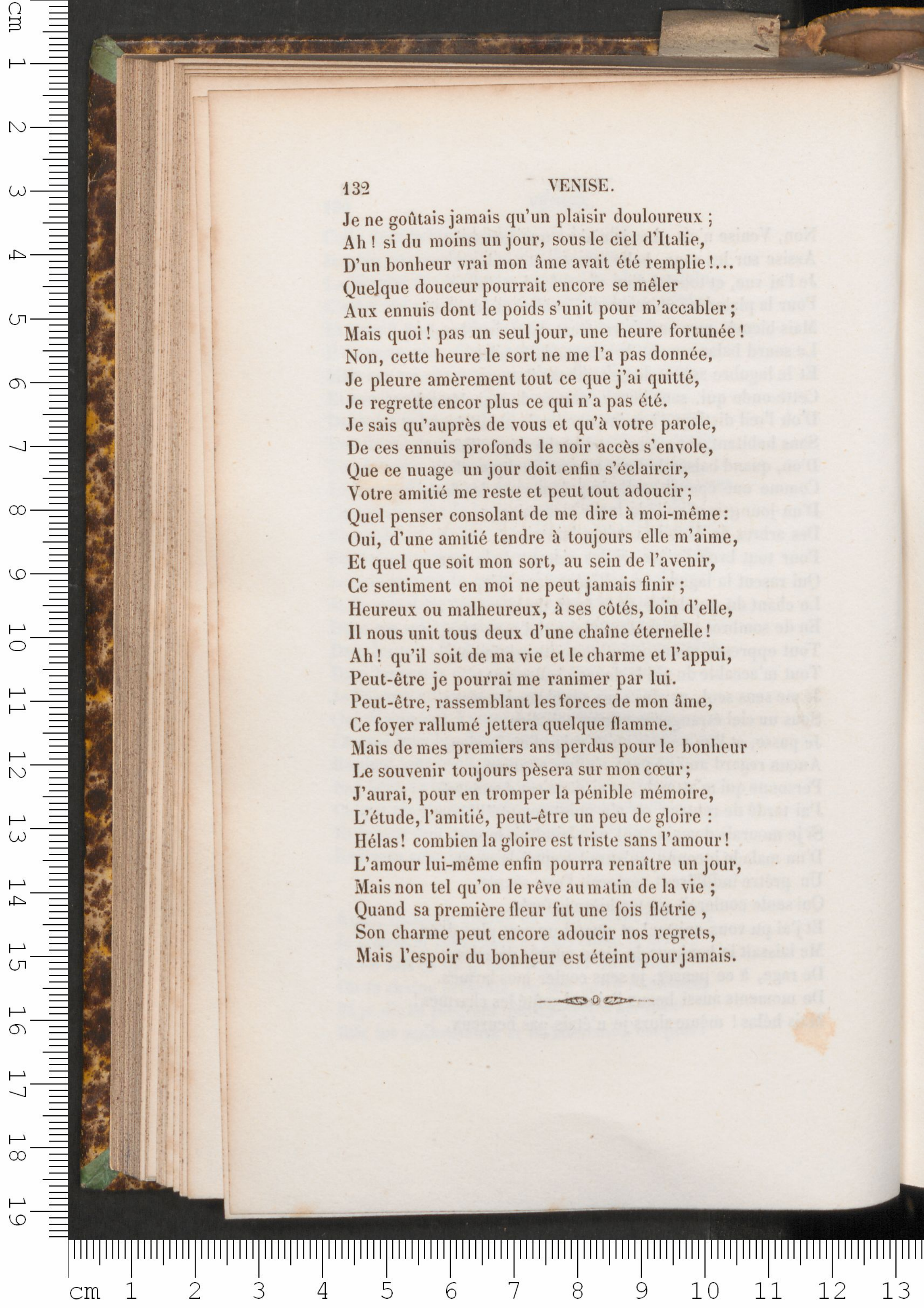


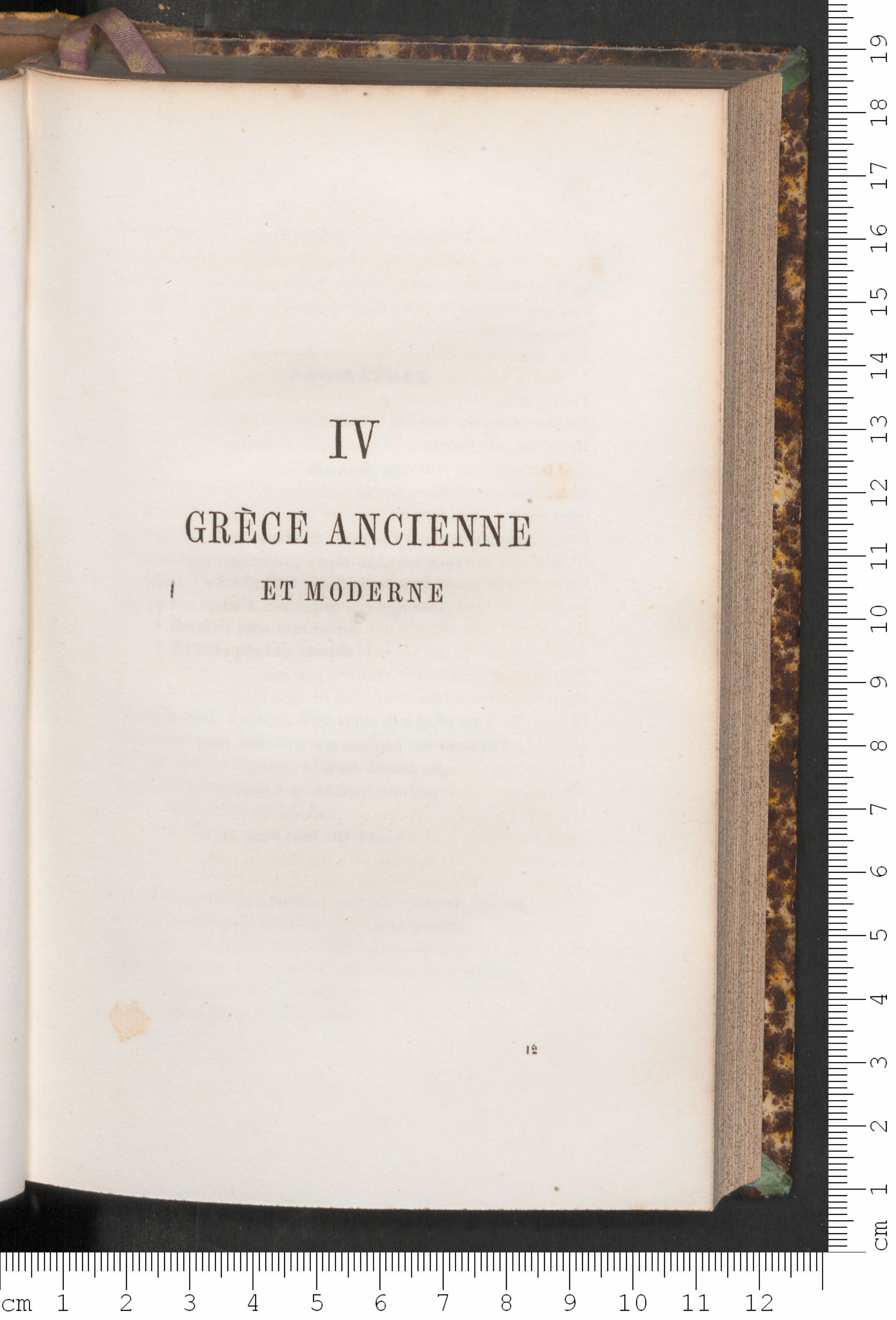
Celle dont brille encor ton œil humilié
Inspire une profonde et pénible pitié ;
Le dernier des malheurs, de tous le plus terrible,
C'est à ses propres maux de n'être plus sensible,
Et quand on a perdu la force d'en souffrir,
Il ne reste plus rien à perdre pour mourir.
Mais sur toi chaque jour pèse plus l'esclavage,
Et ton front chaque jour se courbe davantage ;
Dans ces palais en deuil où d'antiques portraits,
Des doges, leurs aïeux, gardent en vain les traits,
Tes derniers patriciens cachent avec tristesse
La honte d'un grand nom dont rougit leur faiblesse
Ces palais, que le temps commence d'ébranler,
Eux-mêmes sur leur base ils semblent chanceler.
Sur tes mornes canaux quand je glisse en silence,
Je vois partout la mort qui lentement s'avance ;
Je la vois dans ces murs par les ans abattus,
Dans ces volets fermés qu'on ne rouvrira plus,
Dans les toits fléchissants sur leurs poutres usées,
Dans les restes noircis des fenêtres brisées.
Je l'ai vue attaquer ces énormes travaux
Qui dérobaient Venise à la fureur des eaux ;
Chaque jour les débris de ces remparts antiques
Roulent sans bruit au sein des flots adriatiques ;
Nul bras ne les relève, on les laisse tomber ;
Ce qui résiste encor doit enfin succomber,
Et le jour doit venir où Venise engloutie
Rentrera sous les flots dont elle était sortie.

Ainsi, quand je médite en contemplant ton sort,
Je trouve la souffrance et puis enfin la mort ;
Je ne sais ce qu'il faut déplorer davantage,
Ou ta chaîne présente, ou ton autre esclavage,
Et je dis en pleurant quinze siècles perdus :
Elle fut malheureuse et maintenant n'est plus !

Non, Venise n'est plus, je n'ai vu que son ombre
Assise sur les eaux, belle, muette et sombre ;
Je l'ai vue, et touché d'un si profond malheur,
Pour la plaindre, un moment j'oubliai ma douleur.
Mais bientôt mes ennuis rentrent dans ma mémoire ;
Le sourd balancement de ma gondole noire
Et le lugubre aspect de ce tombeau flottant,
Cette onde qui, sans borne, autour de moi s'étend,
D'où l'œil distingue à peine une lande mouillée,
Sans habitant, sans arbre et d'herbe dépouillée,
D'où, quand baisse la mer, sortent quelques îlots,
Comme une éponge molle imprégnés par les flots,
D'un jour gris et voilé la lueur incertaine,
Des arbres du *Lido* la verdure lointaine,
Pour tout bruit l'aigre cri des oiseaux de la mer
Qui rasent la lagune ou voltigent dans l'air,
Le chant du gondolier et le bruit de la rame,
En de sombres pensers tout plonge ici mon âme,
Tout oppresse mon cœur d'un triste sentiment,
Tout m'accable du poids de mon isolement ;
Je me sens seul, perdu, sans appui sur la terre ;
Sous un ciel étranger voyageur solitaire,
Je passe, et l'on ne sait où je vais, d'où je vien,
Aucun regard ami ne peut s'offrir au mien,
Personne qui m'attende, et si dans ma demeure
J'ai tardé de rentrer, on n'a point compté l'heure !
Si je mourais demain, nul ne plaindrait le sort
D'un malade inconnu qu'aurait frappé la mort,
Un prêtre indifférent verserait l'eau sacrée
Qui seule coulerait sur ma bière ignorée.
Et j'ai pu vous quitter ! et quand un sort plus doux
Me laissait le bonheur de vivre auprès de vous,
De rage, à ce penser, je sens couler mes larmes.
De moments aussi beaux j'ai mal goûté les charmes !
Mais hélas ! même alors je n'étais pas heureux,

Je ne goûtais jamais qu'un plaisir douloureux ;
Ah ! si du moins un jour, sous le ciel d'Italie,
D'un bonheur vrai mon âme avait été remplie !...
Quelque douceur pourrait encore se mêler
Aux ennuis dont le poids s'unit pour m'accabler ;
Mais quoi ! pas un seul jour, une heure fortunée !
Non, cette heure le sort ne me l'a pas donnée,
Je pleure amèrement tout ce que j'ai quitté,
Je regrette encor plus ce qui n'a pas été.
Je sais qu'auprès de vous et qu'à votre parole,
De ces ennuis profonds le noir accès s'envole,
Que ce nuage un jour doit enfin s'éclaircir,
Votre amitié me reste et peut tout adoucir ;
Quel penser consolant de me dire à moi-même :
Oui, d'une amitié tendre à toujours elle m'aime,
Et quel que soit mon sort, au sein de l'avenir,
Ce sentiment en moi ne peut jamais finir ;
Heureux ou malheureux, à ses côtés, loin d'elle,
Il nous unit tous deux d'une chaîne éternelle !
Ah ! qu'il soit de ma vie et le charme et l'appui,
Peut-être je pourrai me ranimer par lui.
Peut-être, rassemblant les forces de mon âme,
Ce foyer rallumé jettera quelque flamme.
Mais de mes premiers ans perdus pour le bonheur
Le souvenir toujours pèsera sur mon cœur ;
J'aurai, pour en tromper la pénible mémoire,
L'étude, l'amitié, peut-être un peu de gloire :
Hélas ! combien la gloire est triste sans l'amour !
L'amour lui-même enfin pourra renaître un jour,
Mais non tel qu'on le rêve au matin de la vie ;
Quand sa première fleur fut une fois flétrie ,
Son charme peut encore adoucir nos regrets,
Mais l'espoir du bonheur est éteint pour jamais.



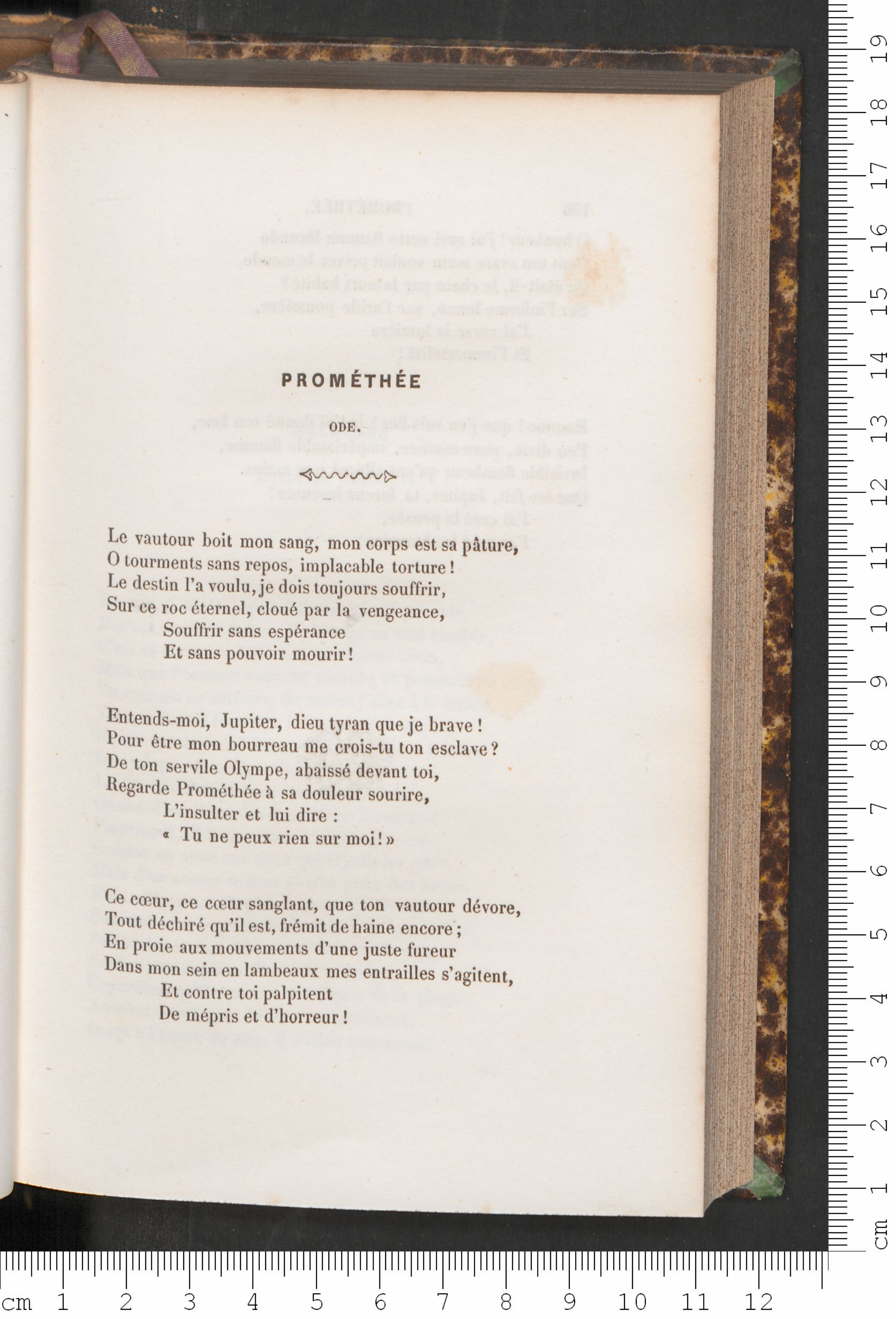


IV

GRÈCE ANCIENNE

ET MODERNE

12



PROMÉTHÉE

ODE.

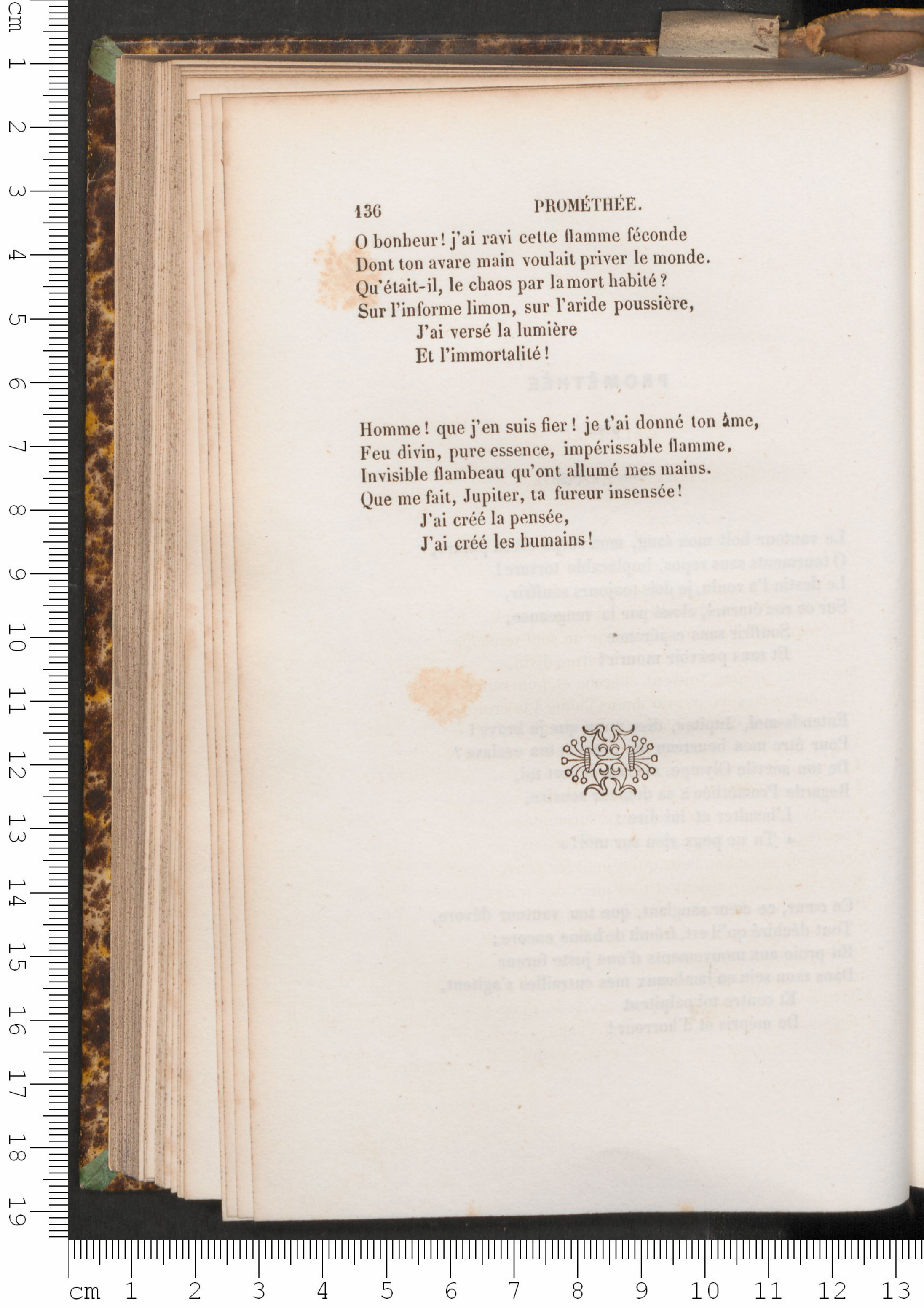
Le vautour boit mon sang, mon corps est sa pâture,
O tourments sans repos, implacable torture!
Le destin l'a voulu, je dois toujours souffrir,
Sur ce roc éternel, cloué par la vengeance,
Souffrir sans espérance
Et sans pouvoir mourir!

Entends-moi, Jupiter, dieu tyran que je brave!
Pour être mon bourreau me crois-tu ton esclave?
De ton servile Olympe, abaissé devant toi,
Regarde Prométhée à sa douleur sourire,
L'insulter et lui dire :
« Tu ne peux rien sur moi! »

Ce cœur, ce cœur sanglant, que ton vautour dévore,
Tout déchiré qu'il est, frémit de haine encore;
En proie aux mouvements d'une juste fureur
Dans mon sein en lambeaux mes entrailles s'agitent,
Et contre toi palpitent
De mépris et d'horreur!

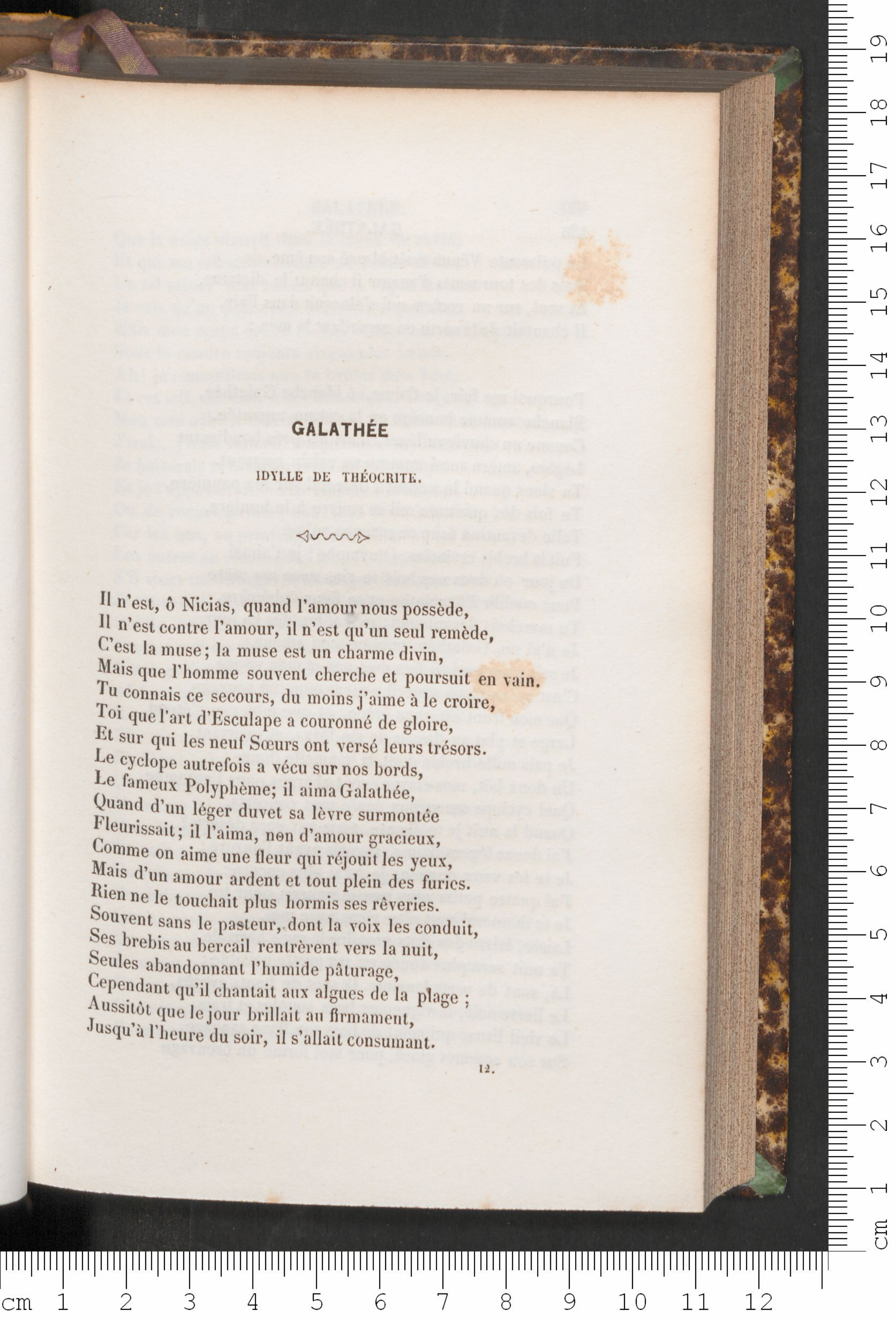
O bonheur! j'ai ravi cette flamme féconde
Dont ton avare main voulait priver le monde.
Qu'était-il, le chaos par la mort habité?
Sur l'informe limon, sur l'aride poussière,
J'ai versé la lumière
Et l'immortalité!

Homme! que j'en suis fier! je t'ai donné ton âme,
Feu divin, pure essence, impérissable flamme,
Invisible flambeau qu'ont allumé mes mains.
Que me fait, Jupiter, ta fureur insensée!
J'ai créé la pensée,
J'ai créé les humains!



GALATHÉE

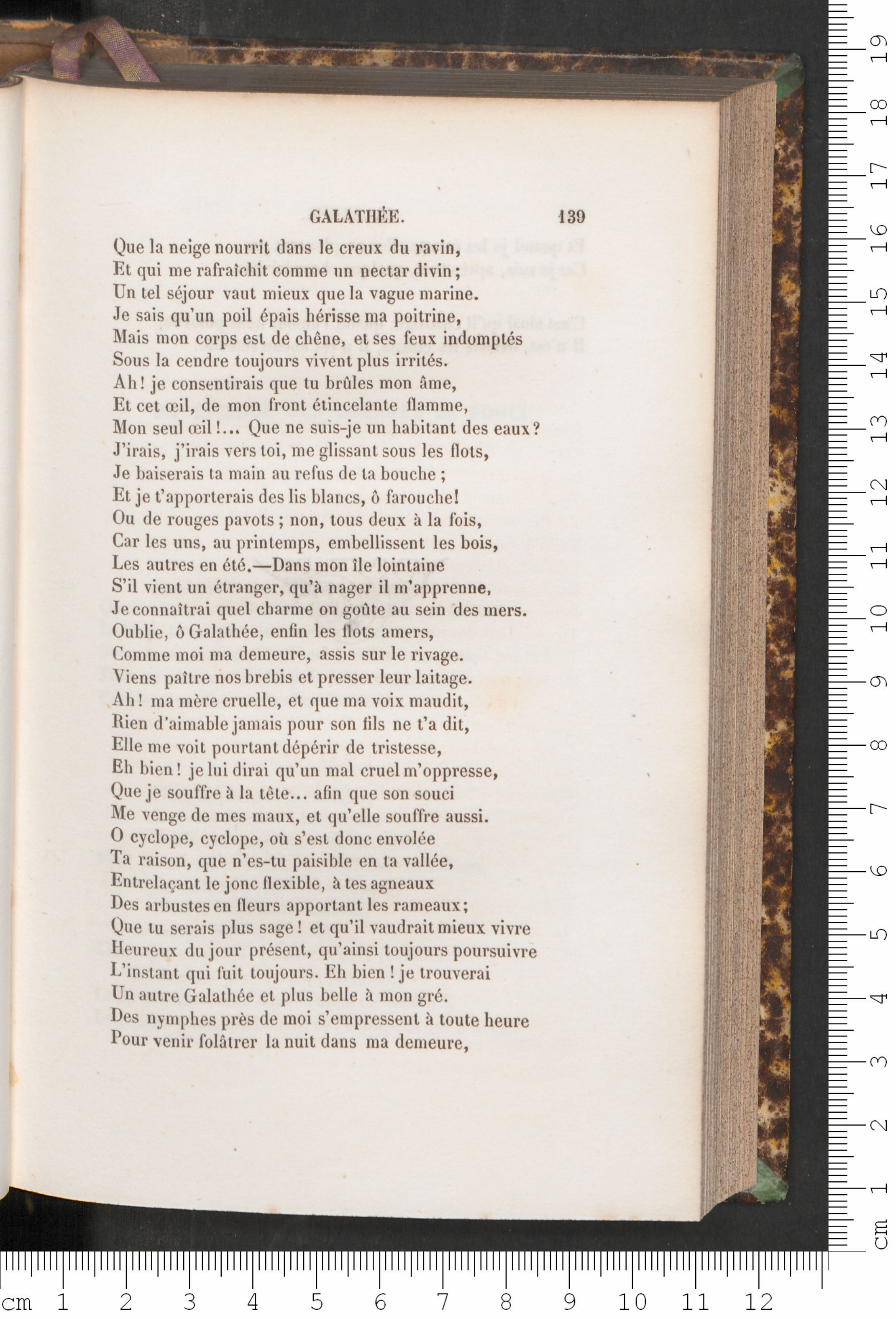
IDYLLE DE THÉOCRITE.



Il n'est, ô Nicias, quand l'amour nous possède,
Il n'est contre l'amour, il n'est qu'un seul remède,
C'est la muse; la muse est un charme divin,
Mais que l'homme souvent cherche et poursuit en vain.
Tu connais ce secours, du moins j'aime à le croire,
Toi que l'art d'Esculape a couronné de gloire,
Et sur qui les neuf Sœurs ont versé leurs trésors.
Le cyclope autrefois a vécu sur nos bords,
Le fameux Polyphème; il aima Galathée,
Quand d'un léger duvet sa lèvre surmontée
Fleurissait; il l'aima, non d'amour gracieux,
Comme on aime une fleur qui réjouit les yeux,
Mais d'un amour ardent et tout plein des furies.
Rien ne le touchait plus hormis ses rêveries.
Souvent sans le pasteur, dont la voix les conduit,
Ses brebis au bercail rentrèrent vers la nuit,
Seules abandonnant l'humide pâturage,
Cependant qu'il chantait aux algues de la plage ;
Aussitôt que le jour brillait au firmament,
Jusqu'à l'heure du soir, il s'allait consumant.

La puissante Vénus avait blessé son âme,
Mais des tourments d'amour il connut le dictame,
Et seul, sur un rocher qui s'élançait dans l'air,
Il chantait de la sorte en regardant la mer :

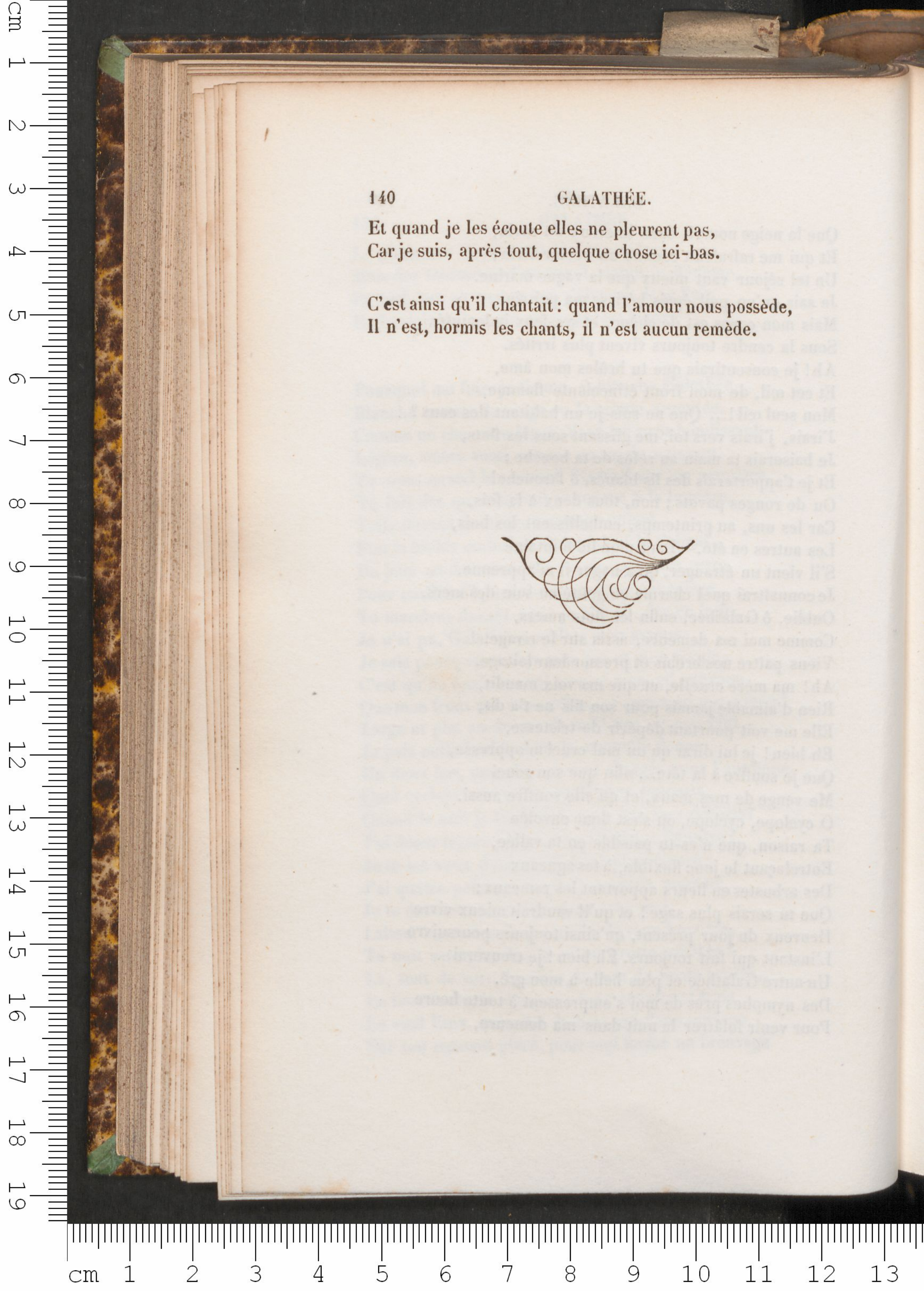
Pourquoi me fuir, je t'aime, ô blanche Galathée,
Blanche comme la neige ou la crème argentée.
Comme un chevreau léger, dans les prés bondissant
Légère, amère aussi comme un raisin naissant.
Tu viens quand le sommeil descend sur ma paupière,
Tu fuis dès que mon œil se rouvre à la lumière,
Telle devant un loup au carnage animé
Fuit la brebis craintive. O nymphe ! je t'aimai
Du jour où dans nos bois tu vins avec ma mère
Pour cueillir l'hyacinthe et sa fleur éphémère.
Tu marchais devant moi; je n'ai pu, dès ce jour,
Je n'ai pu, Galathée, oublier mon amour.
Je sais pourquoi tu fuis mes pas et mon visage,
C'est qu'un épais sourcil couvre mon œil sauvage,
Que mon front est sans grâce, et que mon nez s'étend
Large et plat au-dessus de ma lèvre, et pourtant
Je pais mille brebis dont la mamelle donne
Un doux lait, mes clayons sont chargés pour l'automne.
Quel cyclope amoureux égale mes concerts,
Quand la nuit je te chante, assis aux rocs déserts?
J'ai douze légers daims, surpris avant l'aurore ;
Je te les veux donner ; je ferai plus encore :
J'ai quatre petits ours que je nourris pour toi,
Je te donnerai tout si tu viens avec moi.
Laisse, laisse des flots gronder la rage horrible,
Ta nuit sera plus douce en ma grotte paisible :
Là, sont de verts lauriers, là sont de hauts cyprès,
Le lierre noir, la vigne aux bras souples et frais.
Le vieil Etna, qui ceint de bois son flanc sauvage,
Sur son sommet glacé, pour moi forme un breuvage

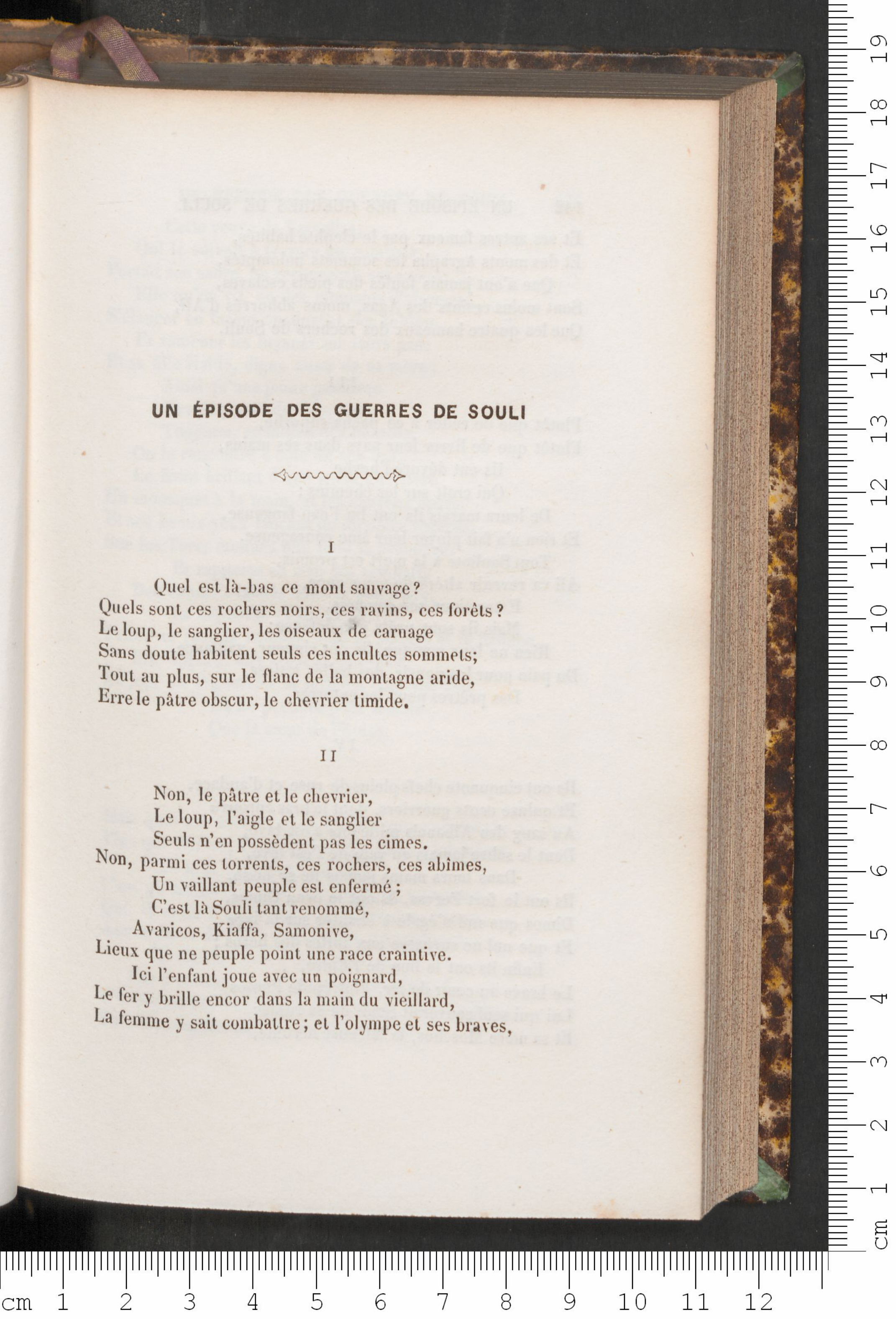


Que la neige nourrit dans le creux du ravin,
Et qui me rafraîchit comme un nectar divin;
Un tel séjour vaut mieux que la vague marine.
Je sais qu'un poil épais hérisse ma poitrine,
Mais mon corps est de chêne, et ses feux indomptés
Sous la cendre toujours vivent plus irrités.
Ah! je consentirais que tu brûles mon âme,
Et cet œil, de mon front étincelante flamme,
Mon seul œil!... Que ne suis-je un habitant des eaux?
J'irais, j'irais vers toi, me glissant sous les flots,
Je baiserais ta main au refus de ta bouche;
Et je t'apporterais des lis blancs, ô farouche!
Ou de rouges pavots; non, tous deux à la fois,
Car les uns, au printemps, embellissent les bois,
Les autres en été.—Dans mon île lointaine
S'il vient un étranger, qu'à nager il m'apprenne,
Je connaîtrai quel charme on goûte au sein des mers.
Oublie, ô Galathée, enfin les flots amers,
Comme moi ma demeure, assis sur le rivage.
Viens paître nos brebis et presser leur laitage.
Ah! ma mère cruelle, et que ma voix maudit,
Rien d'aimable jamais pour son fils ne t'a dit,
Elle me voit pourtant dépérir de tristesse,
Eh bien! je lui dirai qu'un mal cruel m'oppresse,
Que je souffre à la tête... afin que son souci
Me venge de mes maux, et qu'elle souffre aussi.
O cyclope, cyclope, où s'est donc envolée
Ta raison, que n'es-tu paisible en ta vallée,
Entrelaçant le jonc flexible, à tes agneaux
Des arbustes en fleurs apportant les rameaux;
Que tu serais plus sage! et qu'il vaudrait mieux vivre
Heureux du jour présent, qu'ainsi toujours poursuivre
L'instant qui fuit toujours. Eh bien! je trouverai
Un autre Galathée et plus belle à mon gré.
Des nymphes près de moi s'empressent à toute heure
Pour venir folâtrer la nuit dans ma demeure,

Et quand je les écoute elles ne pleurent pas,
Car je suis, après tout, quelque chose ici-bas.

C'est ainsi qu'il chantait : quand l'amour nous possède,
Il n'est, hormis les chants, il n'est aucun remède.





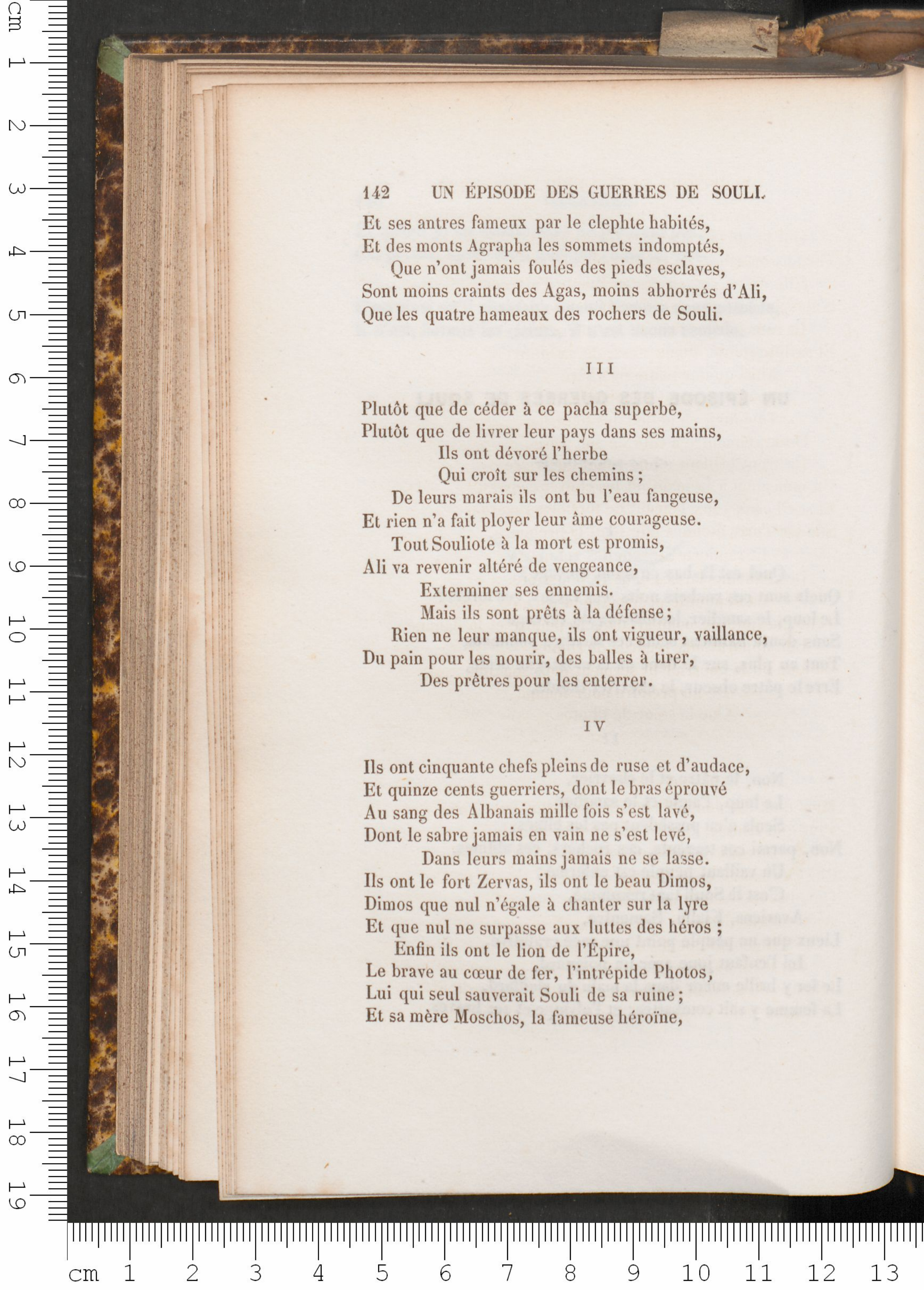
UN ÉPISODE DES GUERRES DE SOULI

I

Quel est là-bas ce mont sauvage?
Quels sont ces rochers noirs, ces ravins, ces forêts?
Le loup, le sanglier, les oiseaux de carnage
Sans doute habitent seuls ces incultes sommets;
Tout au plus, sur le flanc de la montagne aride,
Erre le pâtre obscur, le chevrier timide.

II

Non, le pâtre et le chevrier,
Le loup, l'aigle et le sanglier
Seuls n'en possèdent pas les cimes.
Non, parmi ces torrents, ces rochers, ces abîmes,
Un vaillant peuple est enfermé;
C'est là Souli tant renommé,
Avaricos, Kiaffa, Samonive,
Lieux que ne peuple point une race craintive.
Ici l'enfant joue avec un poignard,
Le fer y brille encor dans la main du vieillard,
La femme y sait combattre; et l'olympe et ses braves,



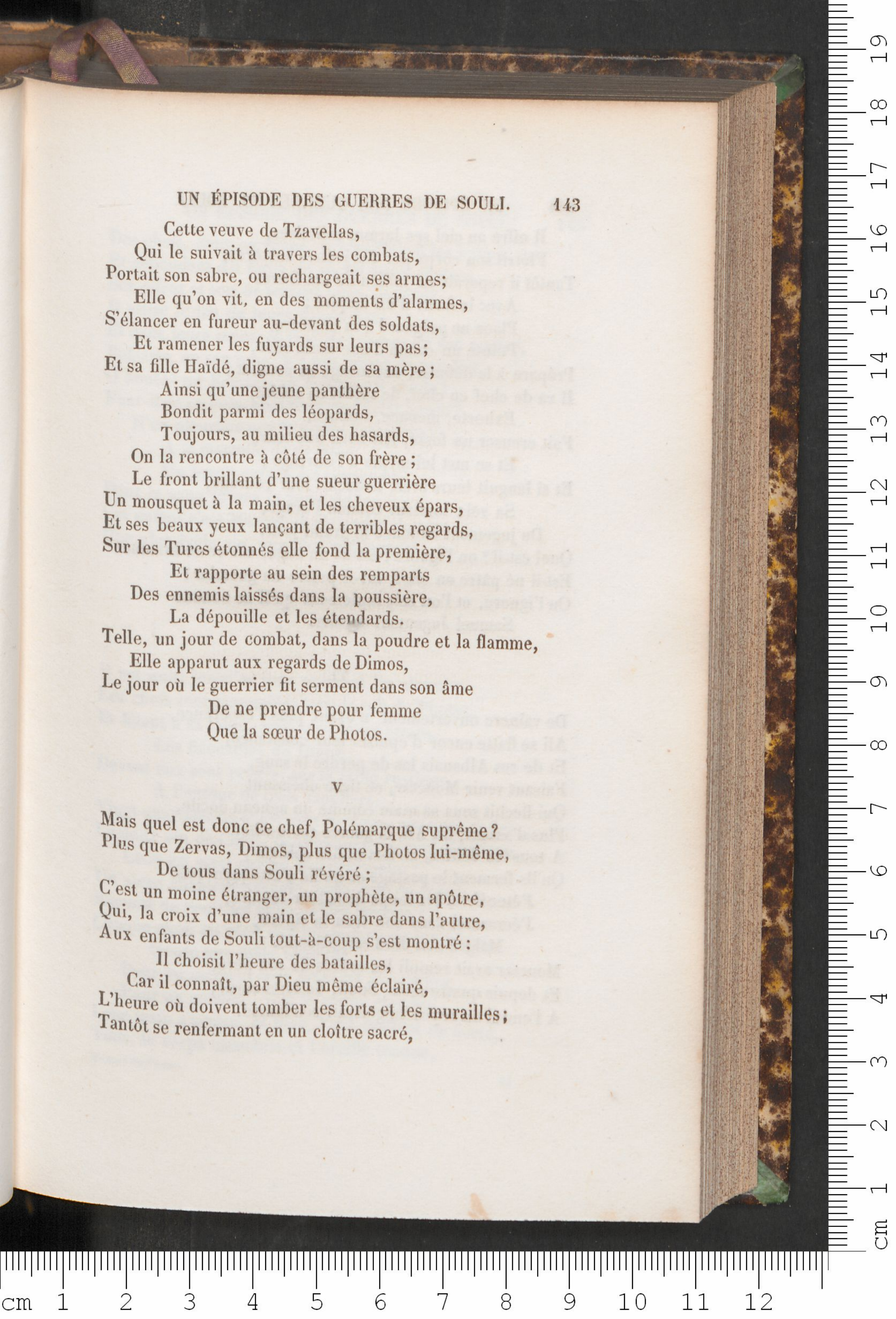
Et ses antres fameux par le clephte habités,
Et des monts Agrapha les sommets indomptés,
Que n'ont jamais foulés des pieds esclaves,
Sont moins craints des Agas, moins abhorrés d'Ali,
Que les quatre hameaux des rochers de Souli.

III

Plutôt que de céder à ce pacha superbe,
Plutôt que de livrer leur pays dans ses mains,
Ils ont dévoré l'herbe
Qui croît sur les chemins;
De leurs marais ils ont bu l'eau fangeuse,
Et rien n'a fait ployer leur âme courageuse.
Tout Souliote à la mort est promis,
Ali va revenir altéré de vengeance,
Exterminer ses ennemis.
Mais ils sont prêts à la défense;
Rien ne leur manque, ils ont vigueur, vaillance,
Du pain pour les nourir, des balles à tirer,
Des prêtres pour les enterrer.

IV

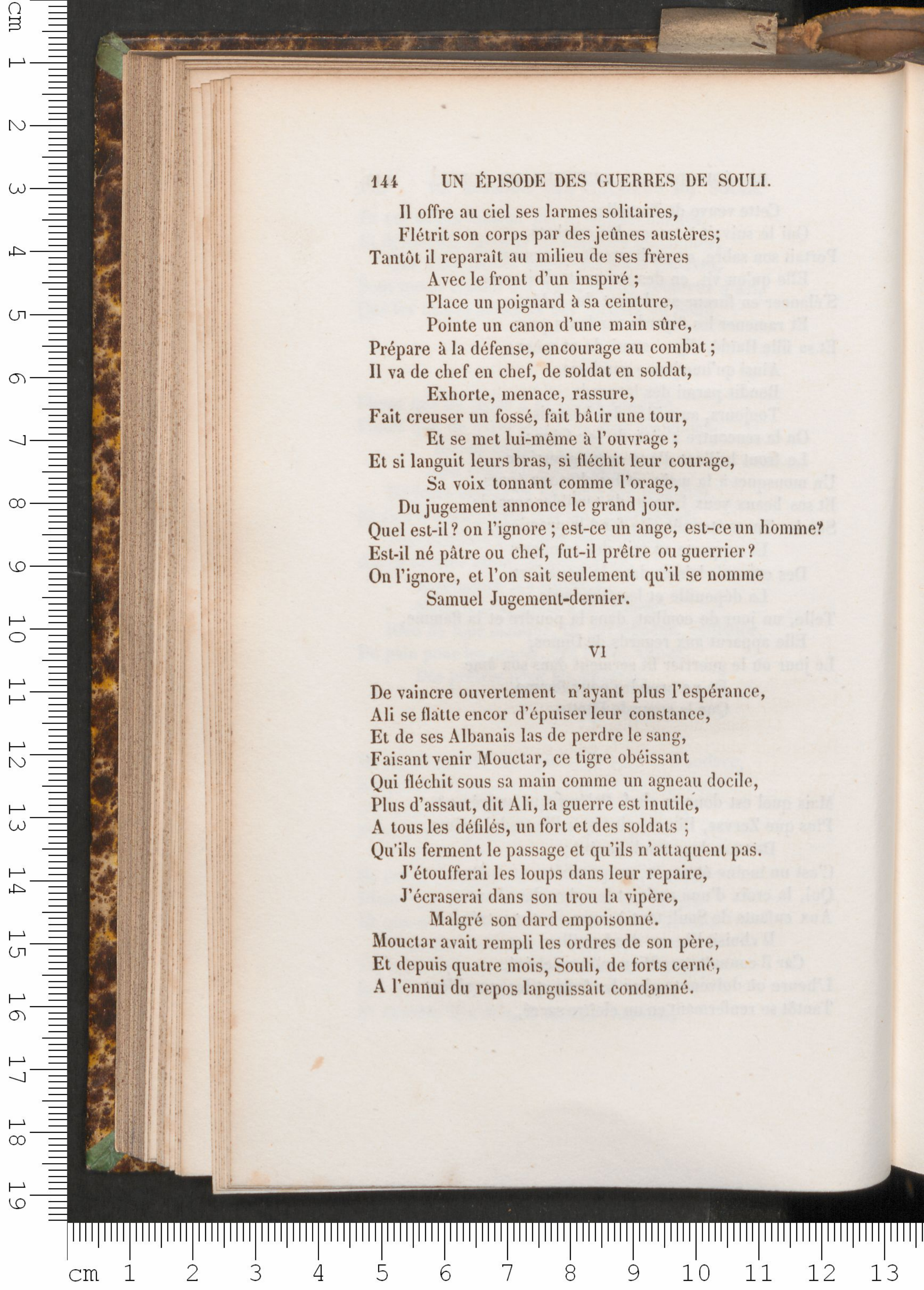
Ils ont cinquante chefs pleins de ruse et d'audace,
Et quinze cents guerriers, dont le bras éprouvé
Au sang des Albanais mille fois s'est lavé,
Dont le sabre jamais en vain ne s'est levé,
Dans leurs mains jamais ne se lasse.
Ils ont le fort Zervas, ils ont le beau Dimos,
Dimos que nul n'égale à chanter sur la lyre
Et que nul ne surpasse aux luttes des héros;
Enfin ils ont le lion de l'Épire,
Le brave au cœur de fer, l'intrépide Photos,
Lui qui seul sauverait Souli de sa ruine;
Et sa mère Moschos, la fameuse héroïne,



Cette veuve de Tzavellas,
Qui le suivait à travers les combats,
Portait son sabre, ou rechargeait ses armes;
Elle qu'on vit, en des moments d'alarmes,
S'élancer en fureur au-devant des soldats,
Et ramener les fuyards sur leurs pas;
Et sa fille Haïdé, digne aussi de sa mère;
Ainsi qu'une jeune panthère
Bondit parmi des léopards,
Toujours, au milieu des hasards,
On la rencontre à côté de son frère;
Le front brillant d'une sueur guerrière
Un mousquet à la main, et les cheveux épars,
Et ses beaux yeux lançant de terribles regards,
Sur les Turcs étonnés elle fond la première,
Et rapporte au sein des remparts
Des ennemis laissés dans la poussière,
La dépouille et les étendards.
Telle, un jour de combat, dans la poudre et la flamme,
Elle apparut aux regards de Dimos,
Le jour où le guerrier fit serment dans son âme
De ne prendre pour femme
Que la sœur de Photos.

V

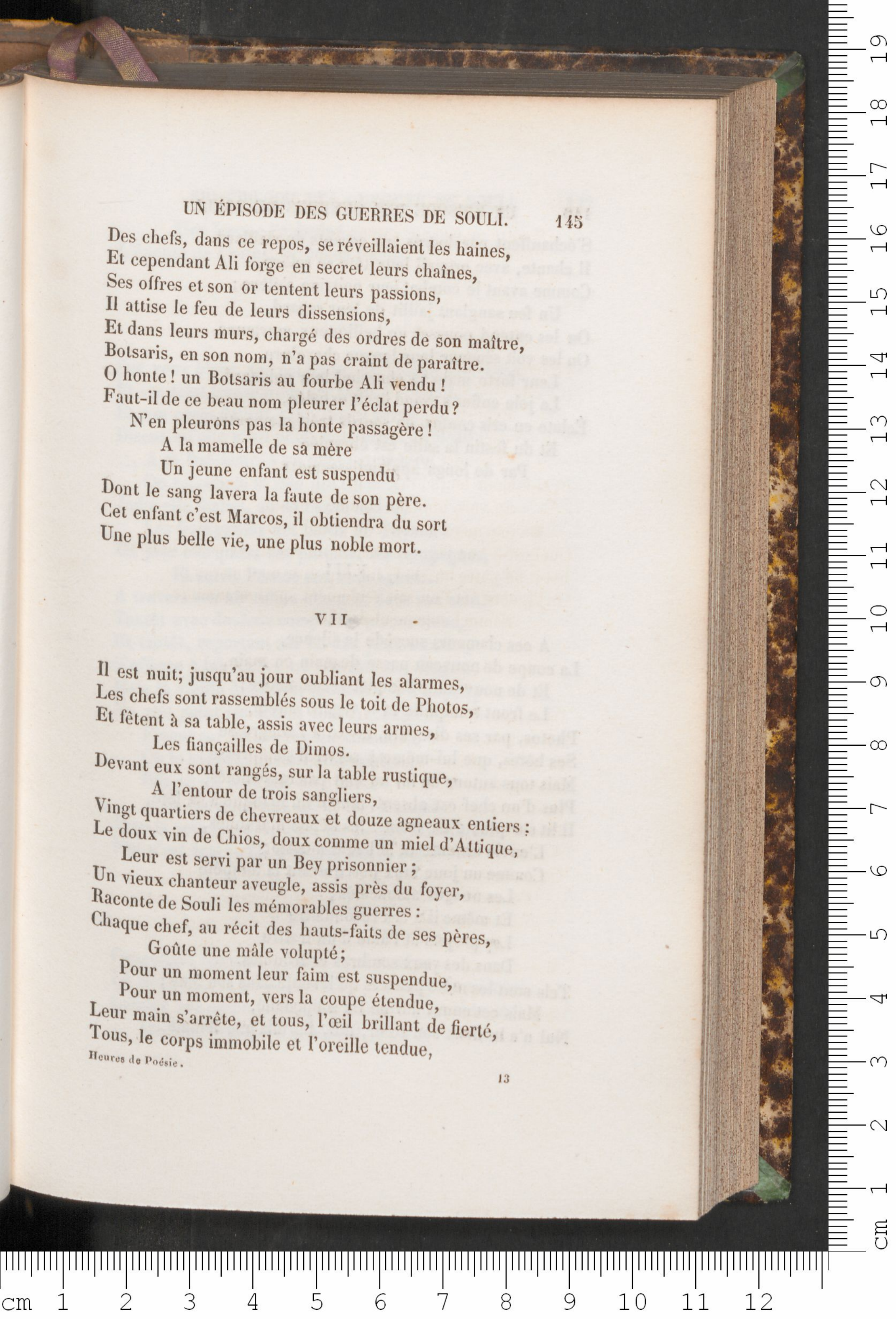
Mais quel est donc ce chef, Polémarque suprême?
Plus que Zervas, Dimos, plus que Photos lui-même,
De tous dans Souli révéré;
C'est un moine étranger, un prophète, un apôtre,
Qui, la croix d'une main et le sabre dans l'autre,
Aux enfants de Souli tout-à-coup s'est montré:
Il choisit l'heure des batailles,
Car il connaît, par Dieu même éclairé,
L'heure où doivent tomber les forts et les murailles;
Tantôt se renfermant en un cloître sacré,



Il offre au ciel ses larmes solitaires,
Flétrit son corps par des jeûnes austères;
Tantôt il reparaît au milieu de ses frères
Avec le front d'un inspiré ;
Place un poignard à sa ceinture,
Pointe un canon d'une main sûre,
Prépare à la défense, encourage au combat ;
Il va de chef en chef, de soldat en soldat,
Exhorte, menace, rassure,
Fait creuser un fossé, fait bâtir une tour,
Et se met lui-même à l'ouvrage ;
Et si languit leurs bras, si fléchit leur courage,
Sa voix tonnant comme l'orage,
Du jugement annonce le grand jour.
Quel est-il ? on l'ignore ; est-ce un ange, est-ce un homme?
Est-il né pâtre ou chef, fut-il prêtre ou guerrier ?
On l'ignore, et l'on sait seulement qu'il se nomme
Samuel Jugement-dernier.

VI

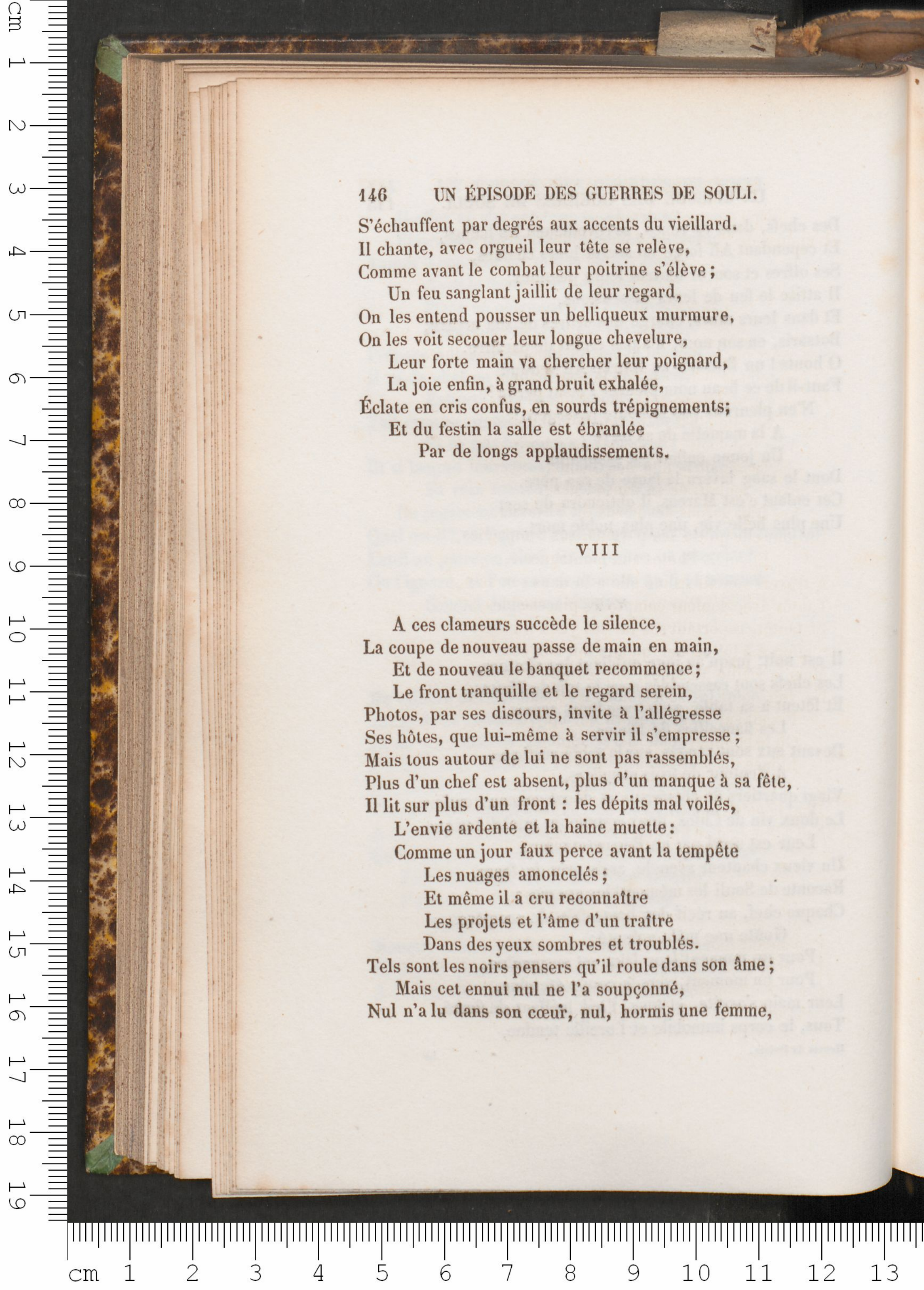
De vaincre ouvertement n'ayant plus l'espérance,
Ali se flatte encor d'épuiser leur constance,
Et de ses Albanais las de perdre le sang,
Faisant venir Mouctar, ce tigre obéissant
Qui fléchit sous sa main comme un agneau docile,
Plus d'assaut, dit Ali, la guerre est inutile,
A tous les défilés, un fort et des soldats ;
Qu'ils ferment le passage et qu'ils n'attaquent pas.
J'étoufferai les loups dans leur repaire,
J'écraserai dans son trou la vipère,
Malgré son dard empoisonné.
Mouctar avait rempli les ordres de son père,
Et depuis quatre mois, Souli, de forts cerné,
A l'ennui du repos languissait condamné.



Des chefs, dans ce repos, se réveillaient les haines,
Et cependant Ali forge en secret leurs chaînes,
Ses offres et son or tentent leurs passions,
Il attise le feu de leurs dissensions,
Et dans leurs murs, chargé des ordres de son maître,
Botsaris, en son nom, n'a pas craint de paraître.
O honte ! un Botsaris au fourbe Ali vendu !
Faut-il de ce beau nom pleurer l'éclat perdu ?
N'en pleurons pas la honte passagère !
A la mamelle de sa mère
Un jeune enfant est suspendu
Dont le sang lavera la faute de son père.
Cet enfant c'est Marcos, il obtiendra du sort
Une plus belle vie, une plus noble mort.

VII

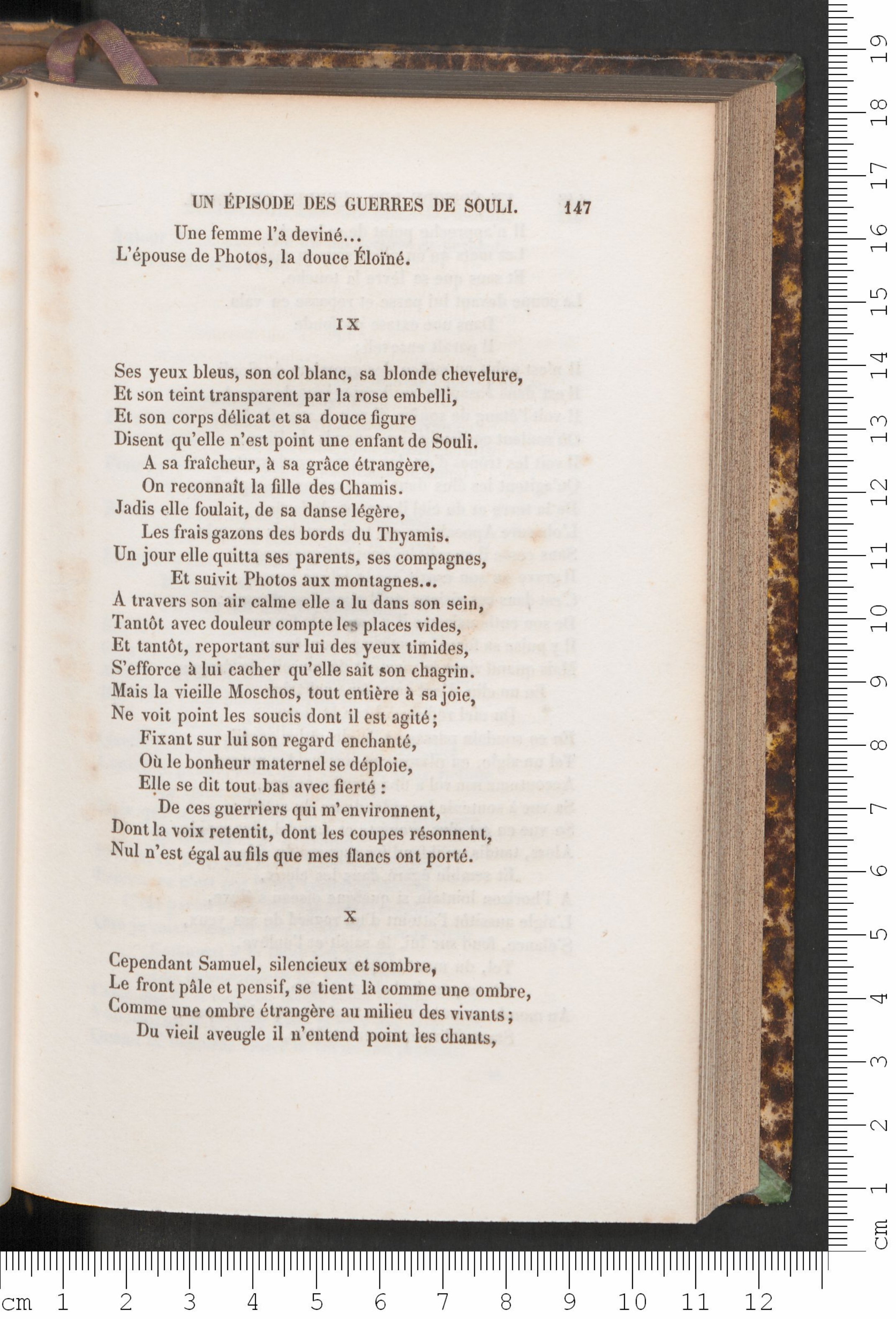
Il est nuit; jusqu'au jour oubliant les alarmes,
Les chefs sont rassemblés sous le toit de Photos,
Et fêtent à sa table, assis avec leurs armes,
Les fiançailles de Dimos.
Devant eux sont rangés, sur la table rustique,
A l'entour de trois sangliers,
Vingt quartiers de chevreaux et douze agneaux entiers ;
Le doux vin de Chios, doux comme un miel d'Attique,
Leur est servi par un Bey prisonnier ;
Un vieux chanteur aveugle, assis près du foyer,
Raconte de Souli les mémorables guerres :
Chaque chef, au récit des hauts-faits de ses pères,
Goûte une mâle volupté;
Pour un moment leur faim est suspendue,
Pour un moment, vers la coupe étendue,
Leur main s'arrête, et tous, l'œil brillant de fierté,
Tous, le corps immobile et l'oreille tendue,



S'échauffent par degrés aux accents du vieillard.
Il chante, avec orgueil leur tête se relève,
Comme avant le combat leur poitrine s'élève ;
Un feu sanglant jaillit de leur regard,
On les entend pousser un belliqueux murmure,
On les voit secouer leur longue chevelure,
Leur forte main va chercher leur poignard,
La joie enfin, à grand bruit exhalée,
Éclate en cris confus, en sourds trépignements;
Et du festin la salle est ébranlée
Par de longs applaudissements.

VIII

A ces clameurs succède le silence,
La coupe de nouveau passe de main en main,
Et de nouveau le banquet recommence;
Le front tranquille et le regard serein,
Photos, par ses discours, invite à l'allégresse
Ses hôtes, que lui-même à servir il s'empresse ;
Mais tous autour de lui ne sont pas rassemblés,
Plus d'un chef est absent, plus d'un manque à sa fête,
Il lit sur plus d'un front : les dépits mal voilés,
L'envie ardente et la haine muette :
Comme un jour faux perce avant la tempête
Les nuages amoncelés ;
Et même il a cru reconnaître
Les projets et l'âme d'un traître
Dans des yeux sombres et troublés.
Tels sont les noirs pensers qu'il roule dans son âme ;
Mais cet ennui nul ne l'a soupçonné,
Nul n'a lu dans son cœur, nul, hormis une femme,



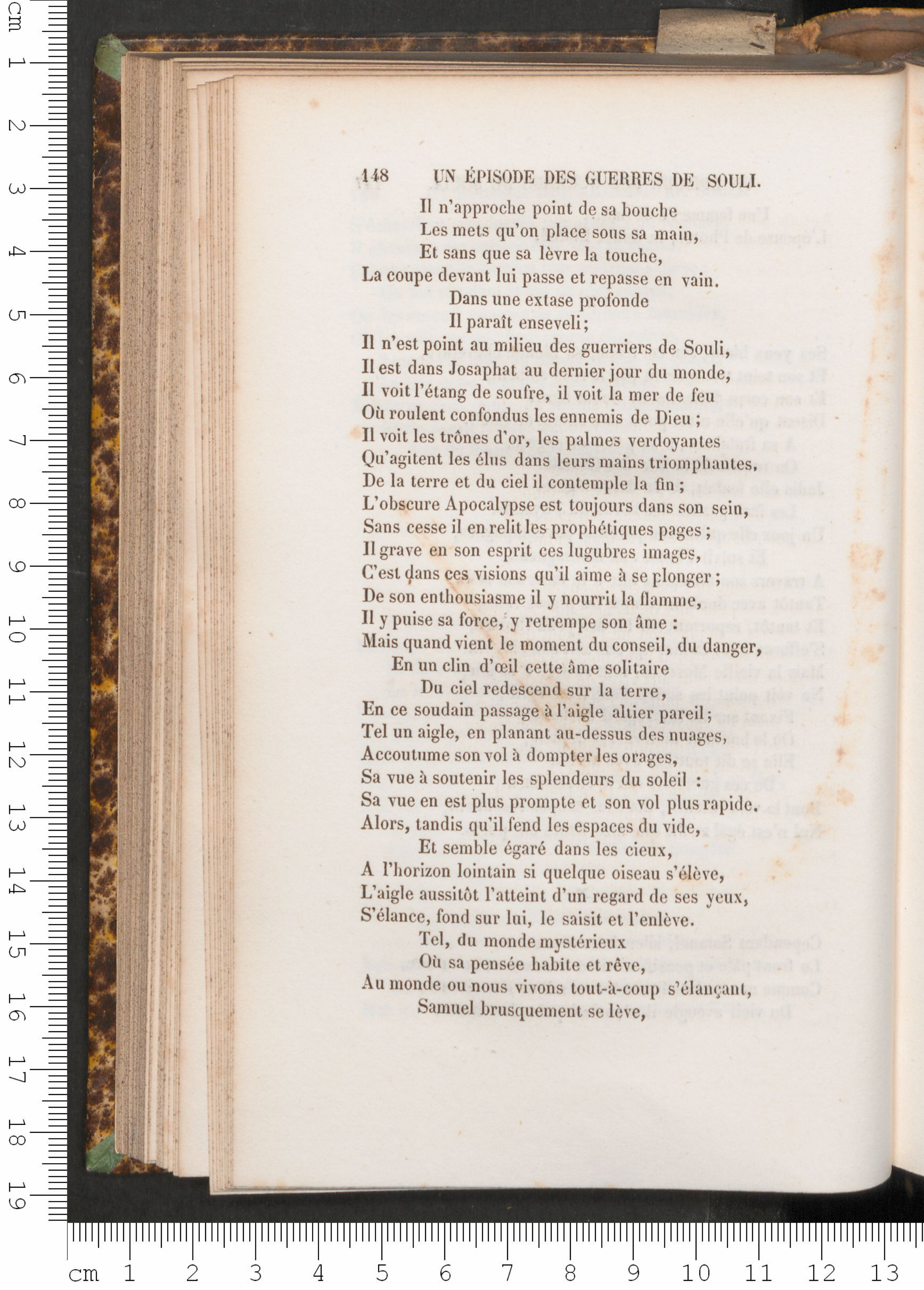
Une femme l'a deviné...
L'épouse de Photos, la douce Éloïné.

IX

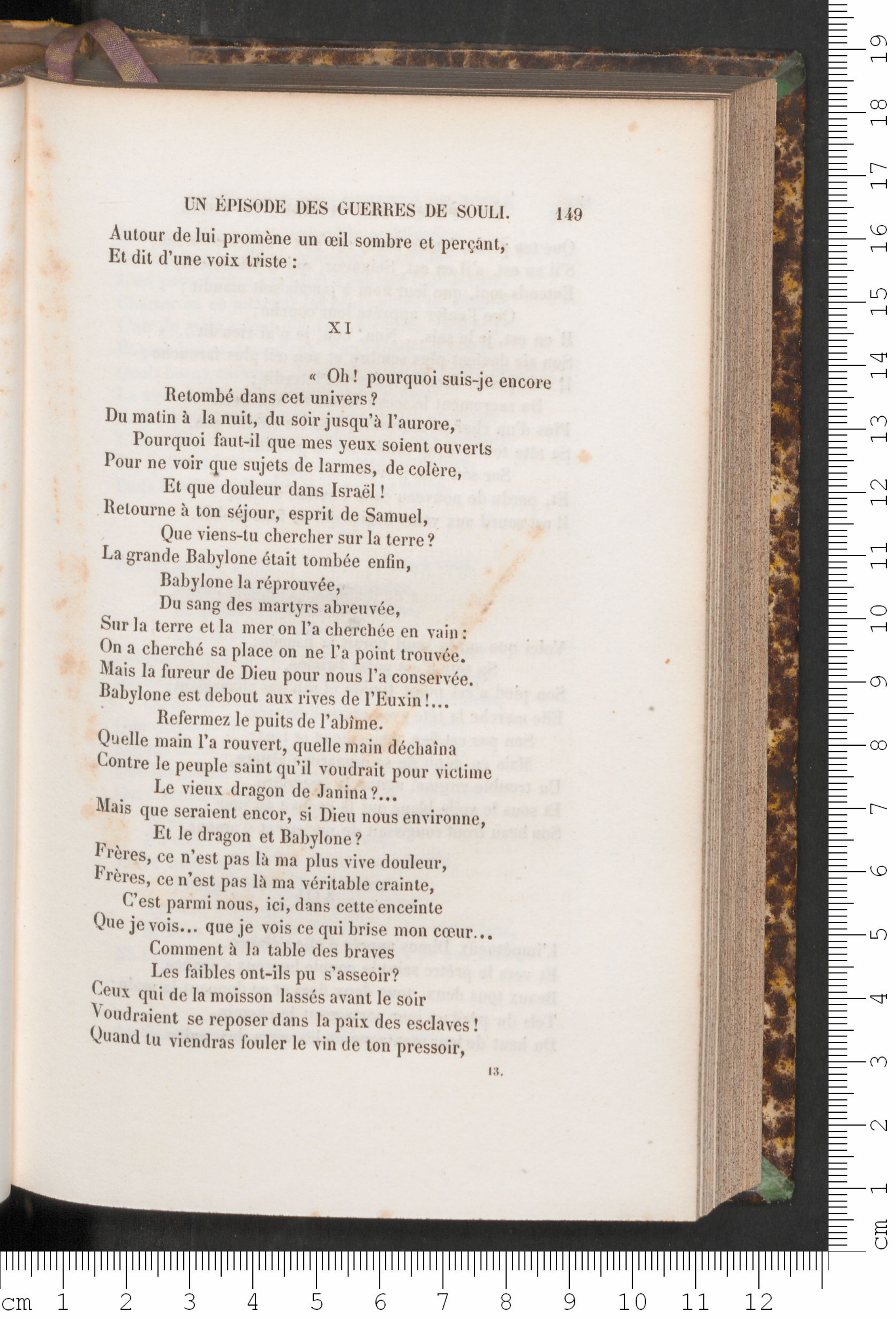
Ses yeux bleus, son col blanc, sa blonde chevelure,
Et son teint transparent par la rose embelli,
Et son corps délicat et sa douce figure
Disent qu'elle n'est point une enfant de Souli.
A sa fraîcheur, à sa grâce étrangère,
On reconnaît la fille des Chamis.
Jadis elle foulait, de sa danse légère,
Les frais gazons des bords du Thyamis.
Un jour elle quitta ses parents, ses compagnes,
Et suivit Photos aux montagnes...
À travers son air calme elle a lu dans son sein,
Tantôt avec douleur compte les places vides,
Et tantôt, reportant sur lui des yeux timides,
S'efforce à lui cacher qu'elle sait son chagrin.
Mais la vieille Moschos, tout entière à sa joie,
Ne voit point les soucis dont il est agité;
Fixant sur lui son regard enchanté,
Où le bonheur maternel se déploie,
Elle se dit tout bas avec fierté :
De ces guerriers qui m'environnent,
Dont la voix retentit, dont les coupes résonnent,
Nul n'est égal au fils que mes flancs ont porté.

X

Cependant Samuel, silencieux et sombre,
Le front pâle et pensif, se tient là comme une ombre,
Comme une ombre étrangère au milieu des vivants;
Du vieil aveugle il n'entend point les chants,



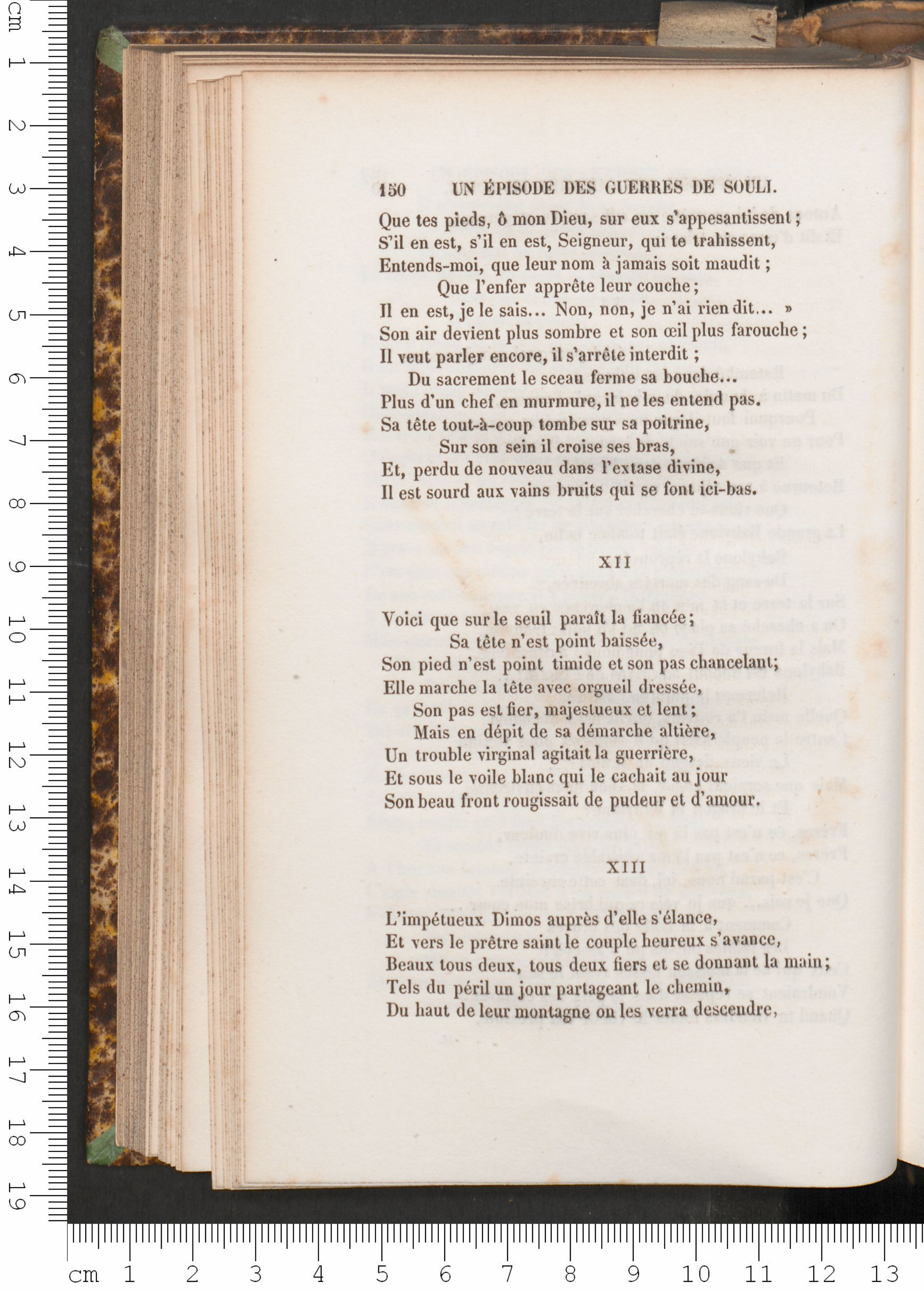
Il n'approche point de sa bouche
Les mets qu'on place sous sa main,
Et sans que sa lèvre la touche,
La coupe devant lui passe et repasse en vain.
Dans une extase profonde
Il paraît enseveli;
Il n'est point au milieu des guerriers de Souli,
Il est dans Josaphat au dernier jour du monde,
Il voit l'étang de soufre, il voit la mer de feu
Où roulent confondus les ennemis de Dieu;
Il voit les trônes d'or, les palmes verdoyantes
Qu'agitent les élus dans leurs mains triomphantes,
De la terre et du ciel il contemple la fin;
L'obscure Apocalypse est toujours dans son sein,
Sans cesse il en relit les prophétiques pages;
Il grave en son esprit ces lugubres images,
C'est dans ces visions qu'il aime à se plonger;
De son enthousiasme il y nourrit la flamme,
Il y puise sa force, y retrempe son âme :
Mais quand vient le moment du conseil, du danger,
En un clin d'œil cette âme solitaire
Du ciel redescend sur la terre,
En ce soudain passage à l'aigle altier pareil;
Tel un aigle, en planant au-dessus des nuages,
Accoutume son vol à dompter les orages,
Sa vue à soutenir les splendeurs du soleil :
Sa vue en est plus prompte et son vol plus rapide.
Alors, tandis qu'il fend les espaces du vide,
Et semble égaré dans les cieux,
A l'horizon lointain si quelque oiseau s'élève,
L'aigle aussitôt l'atteint d'un regard de ses yeux,
S'élance, fond sur lui, le saisit et l'enlève.
Tel, du monde mystérieux
Où sa pensée habite et rêve,
Au monde ou nous vivons tout-à-coup s'élançant,
Samuel brusquement se lève,



Autour de lui promène un œil sombre et perçant,
Et dit d'une voix triste :

XI

« Oh ! pourquoi suis-je encore
Retombé dans cet univers ?
Du matin à la nuit, du soir jusqu'à l'aurore,
Pourquoi faut-il que mes yeux soient ouverts
Pour ne voir que sujets de larmes, de colère,
Et que douleur dans Israël !
Retourne à ton séjour, esprit de Samuel,
Que viens-tu chercher sur la terre ?
La grande Babylone était tombée enfin,
Babylone la réprouvée,
Du sang des martyrs abreuvée,
Sur la terre et la mer on l'a cherchée en vain :
On a cherché sa place on ne l'a point trouvée.
Mais la fureur de Dieu pour nous l'a conservée.
Babylone est debout aux rives de l'Euxin !...
Refermez le puits de l'abîme.
Quelle main l'a rouvert, quelle main déchaîna
Contre le peuple saint qu'il voudrait pour victime
Le vieux dragon de Janina ?...
Mais que seraient encor, si Dieu nous environne,
Et le dragon et Babylone ?
Frères, ce n'est pas là ma plus vive douleur,
Frères, ce n'est pas là ma véritable crainte,
C'est parmi nous, ici, dans cette enceinte
Que je vois... que je vois ce qui brise mon cœur...
Comment à la table des braves
Les faibles ont-ils pu s'asseoir ?
Ceux qui de la moisson lassés avant le soir
Voudraient se reposer dans la paix des esclaves !
Quand tu viendras fouler le vin de ton pressoir,



Que tes pieds, ô mon Dieu, sur eux s'appesantissent ;
S'il en est, s'il en est, Seigneur, qui te trahissent,
Entends-moi, que leur nom à jamais soit maudit ;
Que l'enfer apprête leur couche ;
Il en est, je le sais... Non, non, je n'ai rien dit... »
Son air devient plus sombre et son œil plus farouche ;
Il veut parler encore, il s'arrête interdit ;
Du sacrement le sceau ferme sa bouche...
Plus d'un chef en murmure, il ne les entend pas.
Sa tête tout-à-coup tombe sur sa poitrine,
Sur son sein il croise ses bras,
Et, perdu de nouveau dans l'extase divine,
Il est sourd aux vains bruits qui se font ici-bas.

XII

Voici que sur le seuil paraît la fiancée ;
Sa tête n'est point baissée,
Son pied n'est point timide et son pas chancelant ;
Elle marche la tête avec orgueil dressée,
Son pas est fier, majestueux et lent ;
Mais en dépit de sa démarche altière,
Un trouble virginal agitait la guerrière,
Et sous le voile blanc qui le cachait au jour
Son beau front rougissait de pudeur et d'amour.

XIII

L'impétueux Dimos auprès d'elle s'élance,
Et vers le prêtre saint le couple heureux s'avance,
Beaux tous deux, tous deux fiers et se donnant la main ;
Tels du péril un jour partageant le chemin,
Du haut de leur montagne on les verra descendre,

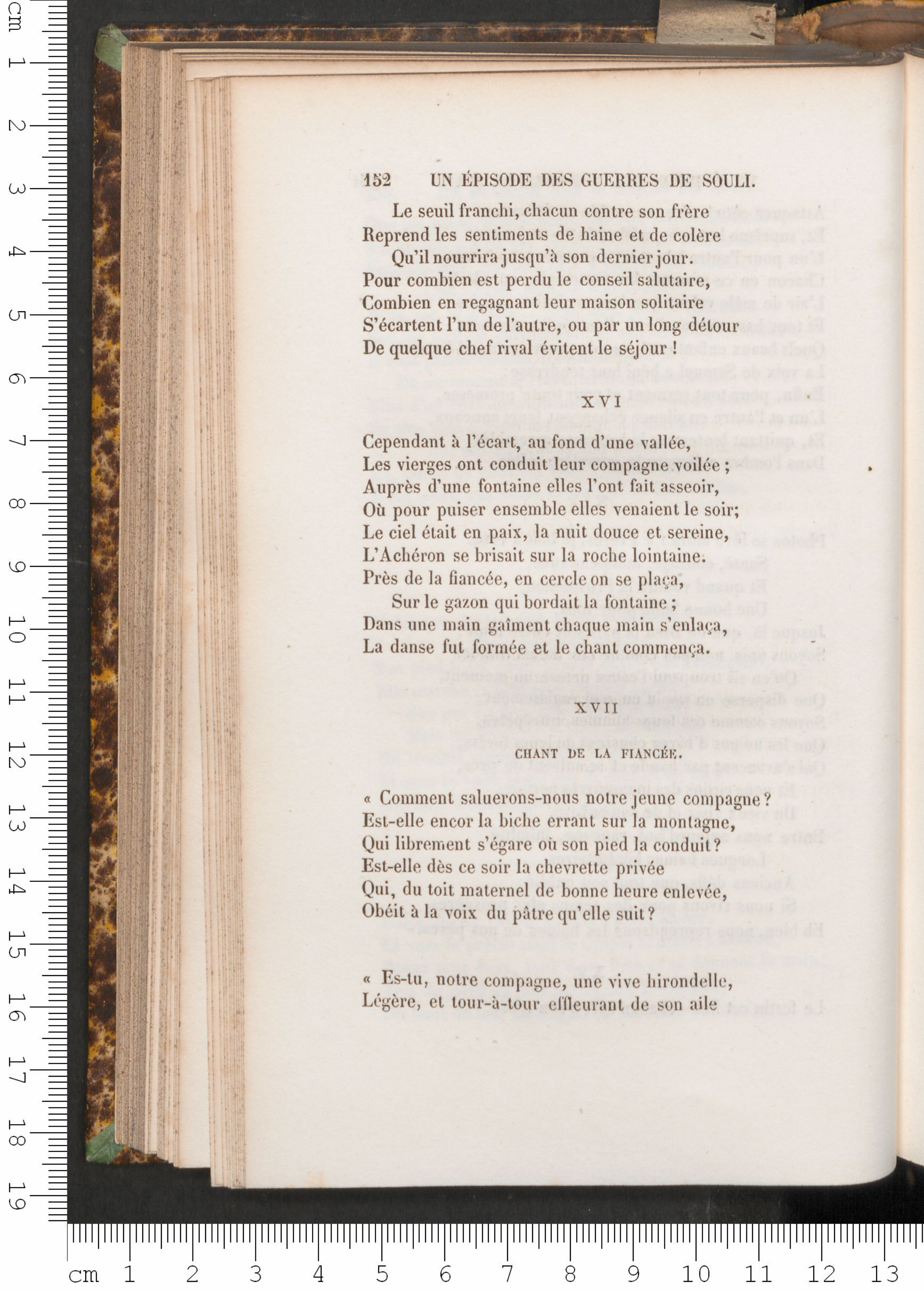
Attaquer côte à côte, ensemble se défendre,
Et, suprême bonheur, mille fois en un jour
L'un pour l'autre à la mort s'exposer tour-à-tour.
Chacun en ce moment les contemple, on admire
L'air de mâle valeur que leur maintien respire ;
Et tout bas, autour d'eux, l'on répète ces mots :
Quels beaux enfants naîtront de guerriers aussi beaux !
La voix de Samuel a béni leur tendresse;
Enfin, pour tout serment et pour toute promesse,
L'un et l'autre en silence échangent leurs anneaux,
Et, quittant lentement la bruyante assemblée,
Dans l'ombre a disparu la guerrière voilée.

XIV

Photos se lève alors : « Frères, je bois à vous.
Santé, courage, indépendance,
Et quand voudra la Providence,
Une bonne balle pour tous.
Jusque là, que de Dieu la paix soit entre nous !
Soyons unis, non pas comme ces daims timides
Qu'en vil troupeau l'effroi presse un moment,
Que disperse un lion d'un seul rugissement;
Soyons comme ces loups affamés, intrépides,
Que les neiges d'hiver chassent de leurs forêts,
Qui s'avancent par bande et se suivent de près,
Et nous rirons des manœuvres perfides
Du vieux visir et de son envoyé.
Entre nous aujourd'hui, rancune, inimitié,
Longues haines héréditaires,
Anciens défis, que tout soit oublié;
Si nous vivons pour des temps plus prospères,
Eh bien, nous reprendrons les haines de nos pères. »

XV

Le festin est fini—chacun sort à son tour.



Le seuil franchi, chacun contre son frère
Reprend les sentiments de haine et de colère
Qu'il nourrira jusqu'à son dernier jour.
Pour combien est perdu le conseil salutaire,
Combien en regagnant leur maison solitaire
S'écartent l'un de l'autre, ou par un long détour
De quelque chef rival évitent le séjour !

XVI

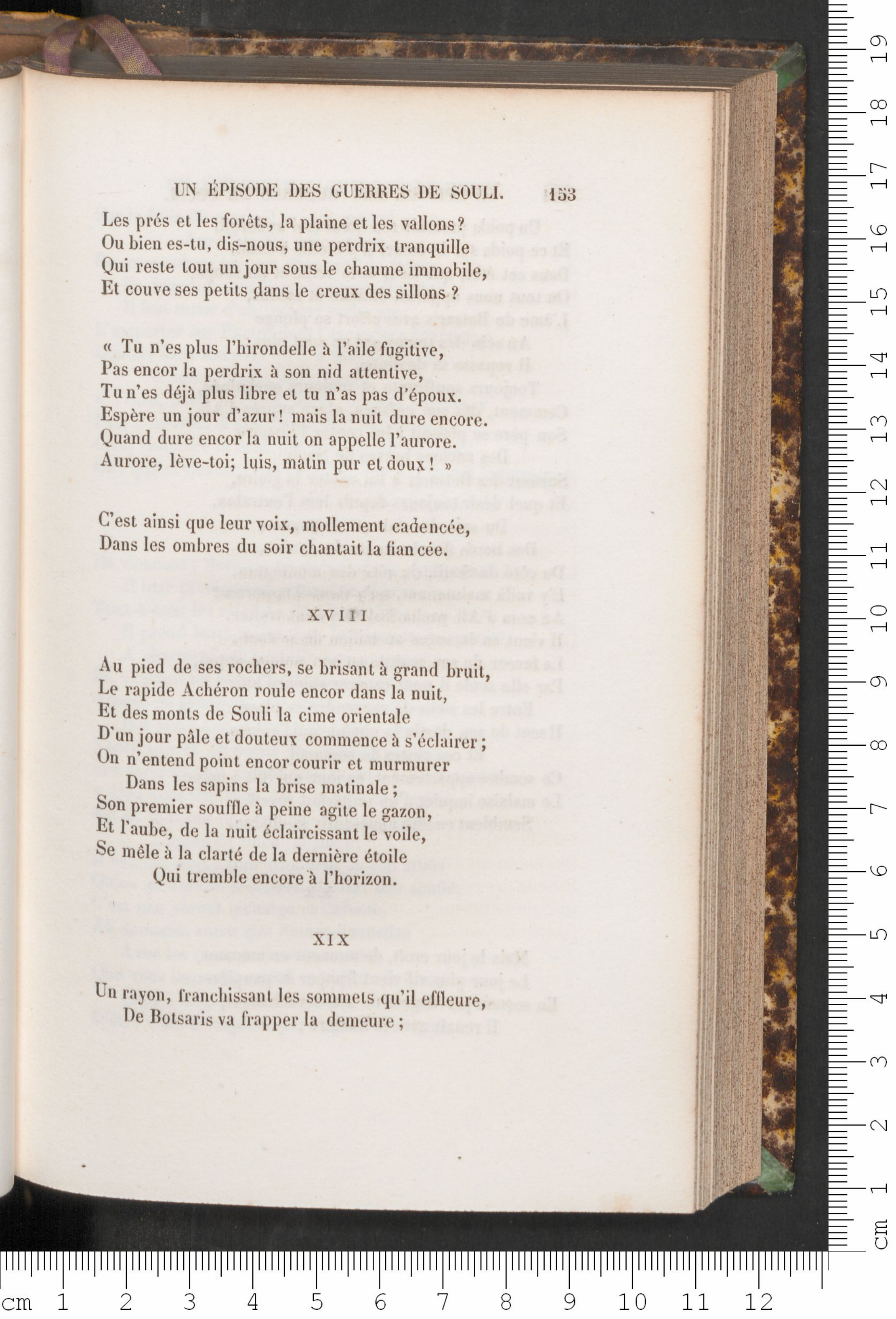
Cependant à l'écart, au fond d'une vallée,
Les vierges ont conduit leur compagne voilée ;
Auprès d'une fontaine elles l'ont fait asseoir,
Où pour puiser ensemble elles venaient le soir;
Le ciel était en paix, la nuit douce et sereine,
L'Achéron se brisait sur la roche lointaine.
Près de la fiancée, en cercle on se plaça,
Sur le gazon qui bordait la fontaine ;
Dans une main gaîment chaque main s'enlaça,
La danse fut formée et le chant commença.

XVII

CHANT DE LA FIANCÉE.

« Comment saluerons-nous notre jeune compagne ?
Est-elle encor la biche errant sur la montagne,
Qui librement s'égare où son pied la conduit ?
Est-elle dès ce soir la chevrette privée
Qui, du toit maternel de bonne heure enlevée,
Obéit à la voix du pâtre qu'elle suit ?

« Es-tu, notre compagne, une vive hirondelle,
Légère, et tour-à-tour effleurant de son aile



Les prés et les forêts, la plaine et les vallons ?
Ou bien es-tu, dis-nous, une perdrix tranquille
Qui reste tout un jour sous le chaume immobile,
Et couve ses petits dans le creux des sillons ?

« Tu n'es plus l'hirondelle à l'aile fugitive,
Pas encor la perdrix à son nid attentive,
Tu n'es déjà plus libre et tu n'as pas d'époux.
Espère un jour d'azur ! mais la nuit dure encore.
Quand dure encor la nuit on appelle l'aurore.
Aurore, lève-toi; luis, matin pur et doux ! »

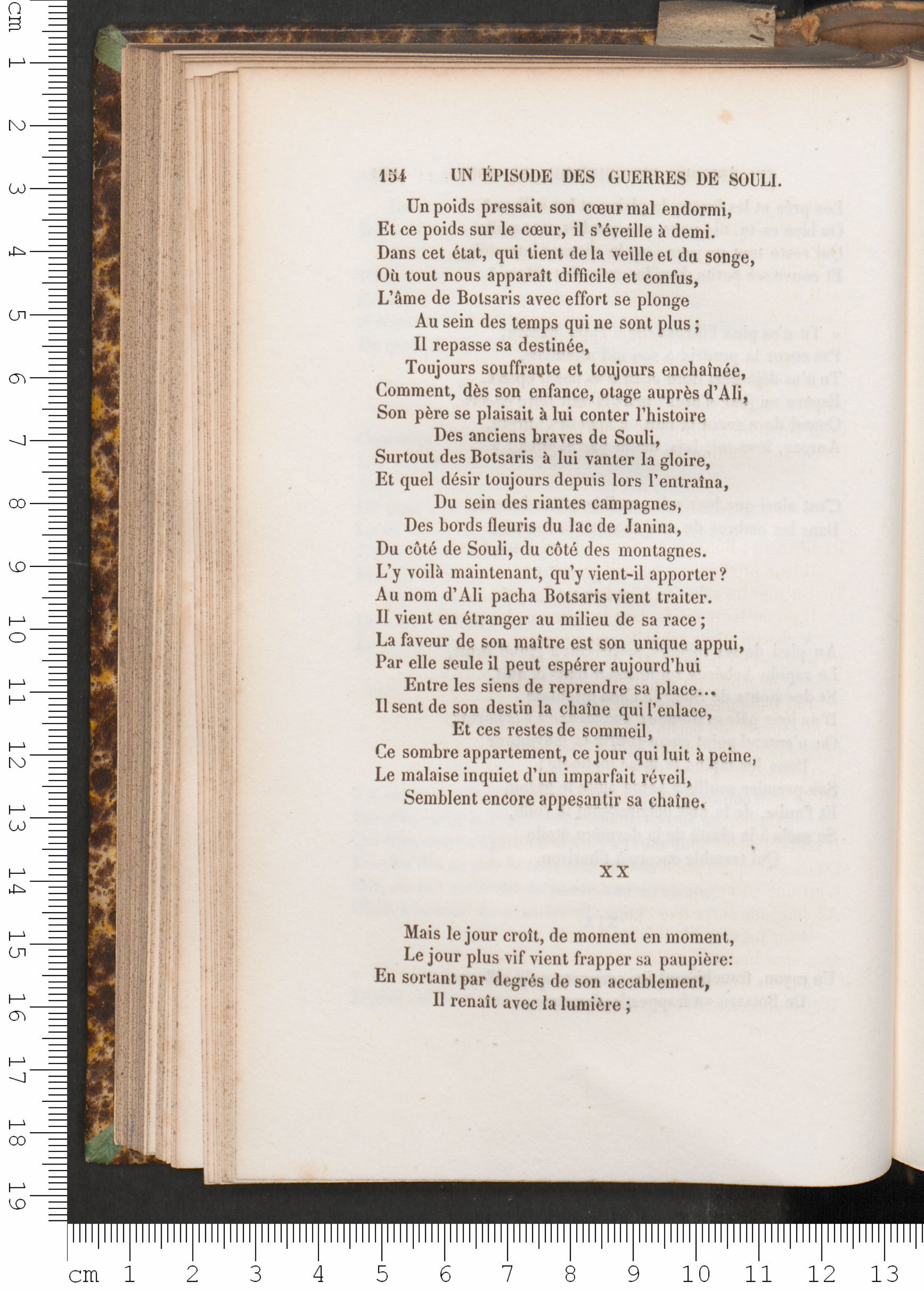
C'est ainsi que leur voix, mollement cadencée,
Dans les ombres du soir chantait la fiancée.

XVIII

Au pied de ses rochers, se brisant à grand bruit,
Le rapide Achéron roule encor dans la nuit,
Et des monts de Souli la cime orientale
D'un jour pâle et douteux commence à s'éclairer ;
On n'entend point encor courir et murmurer
Dans les sapins la brise matinale ;
Son premier souffle à peine agite le gazon,
Et l'aube, de la nuit éclaircissant le voile,
Se mêle à la clarté de la dernière étoile
Qui tremble encore à l'horizon.

XIX

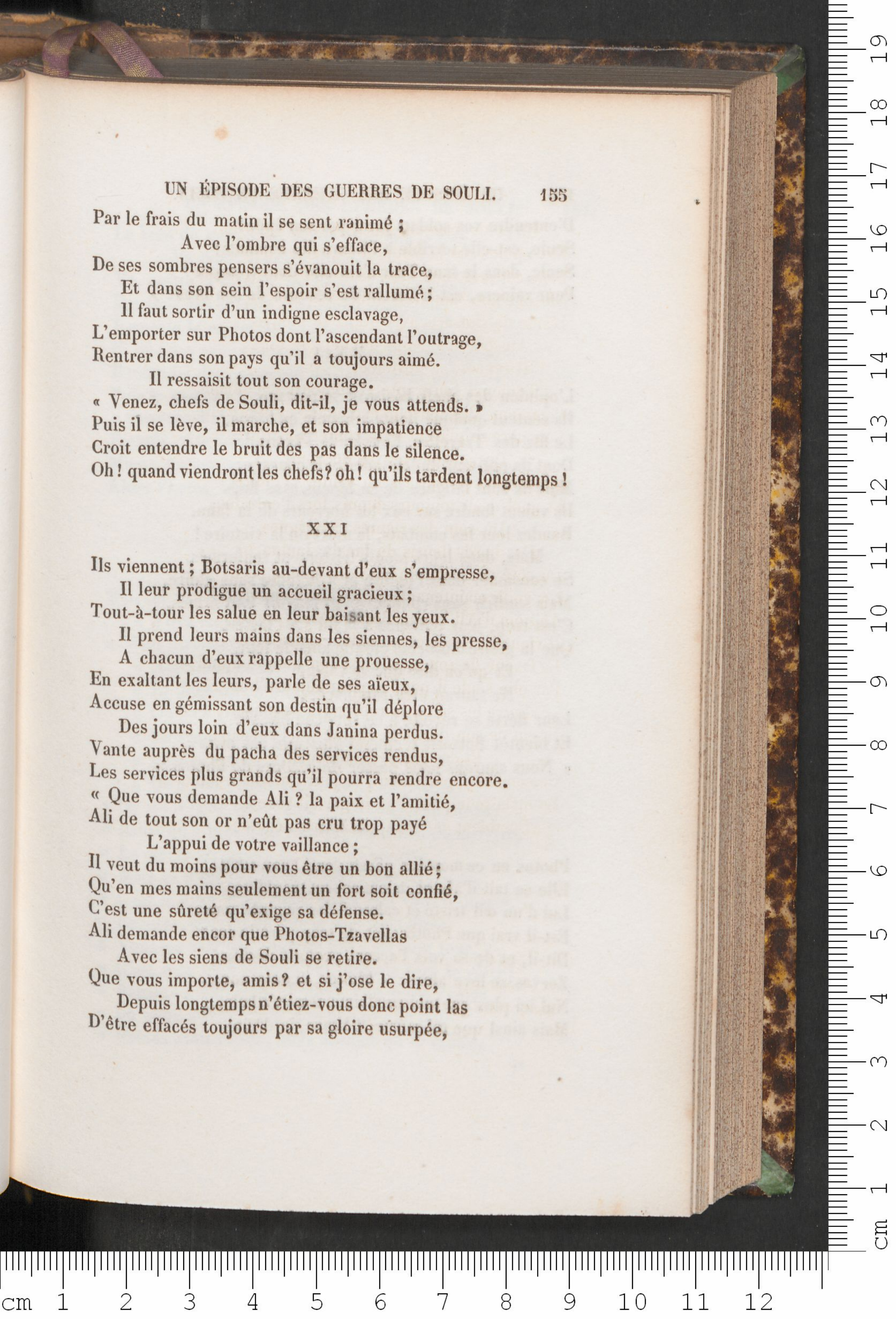
Un rayon, franchissant les sommets qu'il effleure,
De Botsaris va frapper la demeure ;



Un poids pressait son cœur mal endormi,
Et ce poids sur le cœur, il s'éveille à demi.
Dans cet état, qui tient de la veille et du songe,
Où tout nous apparaît difficile et confus,
L'âme de Botsaris avec effort se plonge
Au sein des temps qui ne sont plus ;
Il repasse sa destinée,
Toujours souffrante et toujours enchaînée,
Comment, dès son enfance, otage auprès d'Ali,
Son père se plaisait à lui conter l'histoire
Des anciens braves de Souli,
Surtout des Botsaris à lui vanter la gloire,
Et quel désir toujours depuis lors l'entraîna,
Du sein des riantes campagnes,
Des bords fleuris du lac de Janina,
Du côté de Souli, du côté des montagnes.
L'y voilà maintenant, qu'y vient-il apporter ?
Au nom d'Ali pacha Botsaris vient traiter.
Il vient en étranger au milieu de sa race ;
La faveur de son maître est son unique appui,
Par elle seule il peut espérer aujourd'hui
Entre les siens de reprendre sa place...
Il sent de son destin la chaîne qui l'enlace,
Et ces restes de sommeil,
Ce sombre appartement, ce jour qui luit à peine,
Le malaise inquiet d'un imparfait réveil,
Semblent encore appesantir sa chaîne.

XX

Mais le jour croît, de moment en moment,
Le jour plus vif vient frapper sa paupière:
En sortant par degrés de son accablement,
Il renaît avec la lumière ;



Par le frais du matin il se sent ranimé ;
Avec l'ombre qui s'efface,
De ses sombres pensers s'évanouit la trace,
Et dans son sein l'espoir s'est rallumé ;
Il faut sortir d'un indigne esclavage,
L'emporter sur Photos dont l'ascendant l'outrage,
Rentrer dans son pays qu'il a toujours aimé.
Il ressaisit tout son courage.
« Venez, chefs de Souli, dit-il, je vous attends. »
Puis il se lève, il marche, et son impatience
Croit entendre le bruit des pas dans le silence.
Oh ! quand viendront les chefs? oh ! qu'ils tardent longtemps !

XXI

Ils viennent ; Botsaris au-devant d'eux s'empresse,
Il leur prodigue un accueil gracieux ;
Tout-à-tour les salue en leur baisant les yeux.
Il prend leurs mains dans les siennes, les presse,
A chacun d'eux rappelle une prouesse,
En exaltant les leurs, parle de ses aïeux,
Accuse en gémissant son destin qu'il déplore
Des jours loin d'eux dans Janina perdus.
Vante auprès du pacha des services rendus,
Les services plus grands qu'il pourra rendre encore.
« Que vous demande Ali ? la paix et l'amitié,
Ali de tout son or n'eût pas cru trop payé
L'appui de votre vaillance ;
Il veut du moins pour vous être un bon allié ;
Qu'en mes mains seulement un fort soit confié,
C'est une sûreté qu'exige sa défense.
Ali demande encor que Photos-Tzavellas
Avec les siens de Souli se retire.
Que vous importe, amis? et si j'ose le dire,
Depuis longtemps n'étiez-vous donc point las
D'être effacés toujours par sa gloire usurpée,

D'entendre vos soldats jurer par son épée?
Seule, est-elle terrible à l'heure des combats?
Seule, dans le sang Turc s'est-elle donc trempée?
Pour vaincre, est-il besoin du secours de son bras? »

XXII

L'opinion des chefs hésite et se partage,
Ils sentent quelque honte à bannir un héros,
Le fils des Tzavellas, l'intrépide Photos,
Dont ils ont tant de fois admiré le courage;
Mais ils sont fatigués de ce blocus sans fin,
Ils voient fondre sur eux les horreurs de la faim.
Rendez-leur les combats, la mort ou la victoire!
Mais, dans leurs monts tristement renfermés,
Se consumer dans l'ombre et s'éteindre sans gloire,
Mais souffrir sans combattre, et languir tout armés,
C'est trop, leur patience à la fin s'est lassée.
Que la gloire d'un chef étouffe ainsi la leur,
Et qu'on dise que sa valeur
Ne saurait être remplacée,
Leur fierté se révolte à ce soupçon blessée,
Et bientôt Botsaris n'entend plus que ces mots :
« Nous saurons nous passer du secours de Photos. »

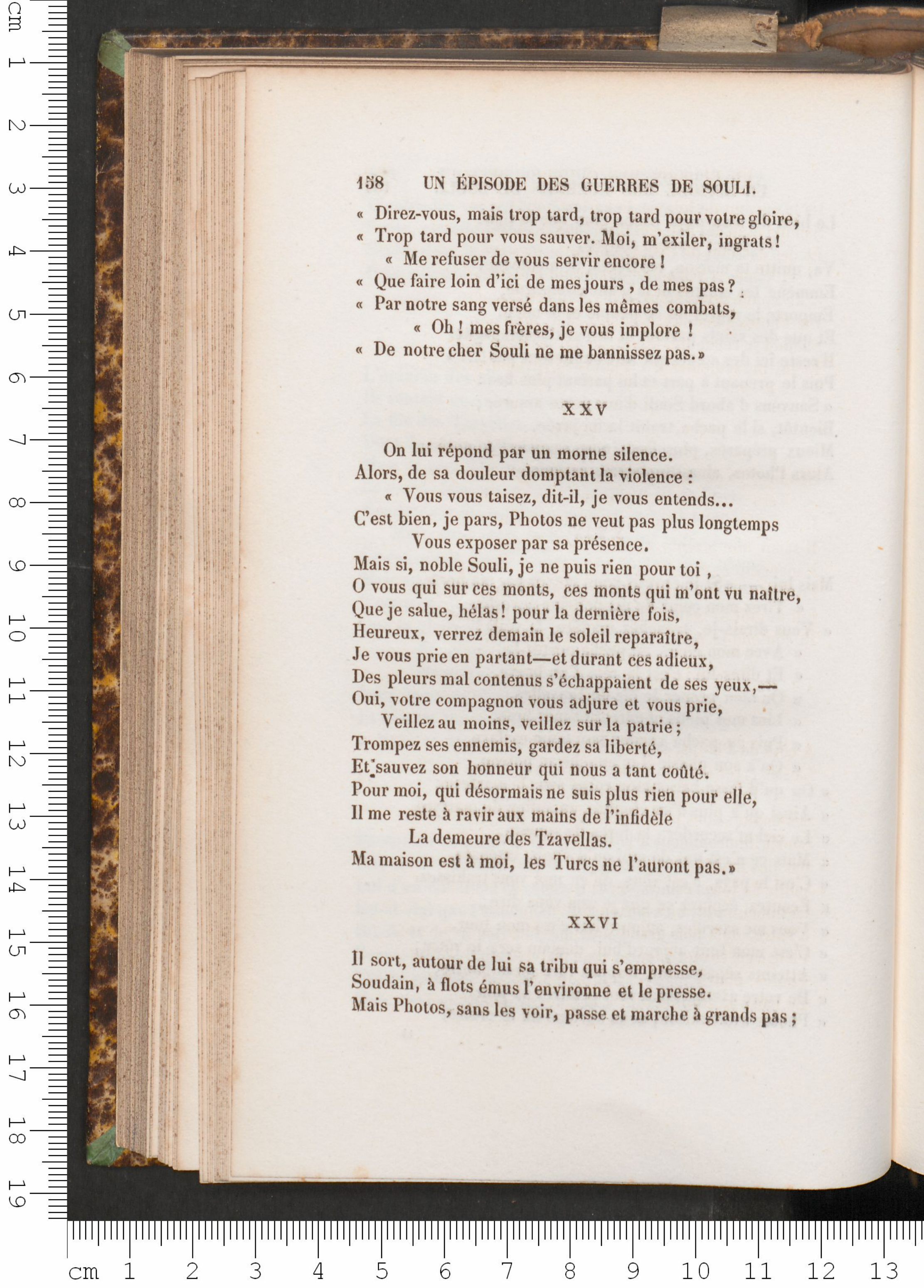
XXIII

Photos en ce moment paraît dans l'assemblée,
Elle se tait d'abord, à son aspect troublée;
Lui d'un œil triste et calme il les regarde tous :
Est-il vrai que Photos soit de trop parmi vous?
Dit-il, et de sa voix l'accent profond déchire.
Zervas se lève alors : « Photos, écoute-nous,
Nul ici plus que moi ne t'aime et ne t'admire;
Mais ainsi que toi-même, ô brave, je désire

Le bien de mon pays encor plus que le tien.
Va donc, ô noble citoyen,
Va, quitte ta maison, tes frères, ta montagne,
Emmène tes enfants et ta jeune compagne,
Emporte le regret de ce peuple et le mien,
Et que des saints partout la faveur t'accompagne.
Il reste ici des cœurs qui ne t'oublieront pas !... »
Puis le prenant à part et lui parlant plus bas :
« Sauvons d'abord Souli d'une perte assurée;
Bientôt, si le pacha trahit la foi jurée,
Mieux préparés, plus forts, nous saurons l'en punir :
Alors Photos, alors tu pourras revenir. »

XXIV

Mais lui, — « Si je croyais vous sauver par ma perte,
« Tirez mon cœur de ma poitrine ouverte,
« Vous dirais-je, tranchez ma tête, la voilà !
« Avec mon cœur, au pacha portez-la,
« Et dites-lui : c'est la tête d'un brave.
« Ou bien prenez le fils de Tzavellas,
« Liez mes pieds et garrottez mes bras,
« Puis au pacha vendez-moi pour esclave,
« Qu'à son plaisir il m'attache au poteau,
« Ou qu'il fasse briser mon corps sous le marteau :
« Ainsi qu'à plus d'un clephte, au milieu du martyre,
« Le ciel m'accordera la force de sourire.
« Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, insensés,
« C'est le pays, c'est vous, qu'en moi vous trahissez.
« Écoutez, écoutez ce que je vais vous dire :
« Vous me sacrifiez, aujourd'hui c'est mon tour,
« C'est mon tour aujourd'hui, demain sera le vôtre;
« Atteints séparément, frappés l'un après l'autre,
« De votre aveuglement vous gémirez un jour.
« Photos avait raison, nous aurions dû le croire,



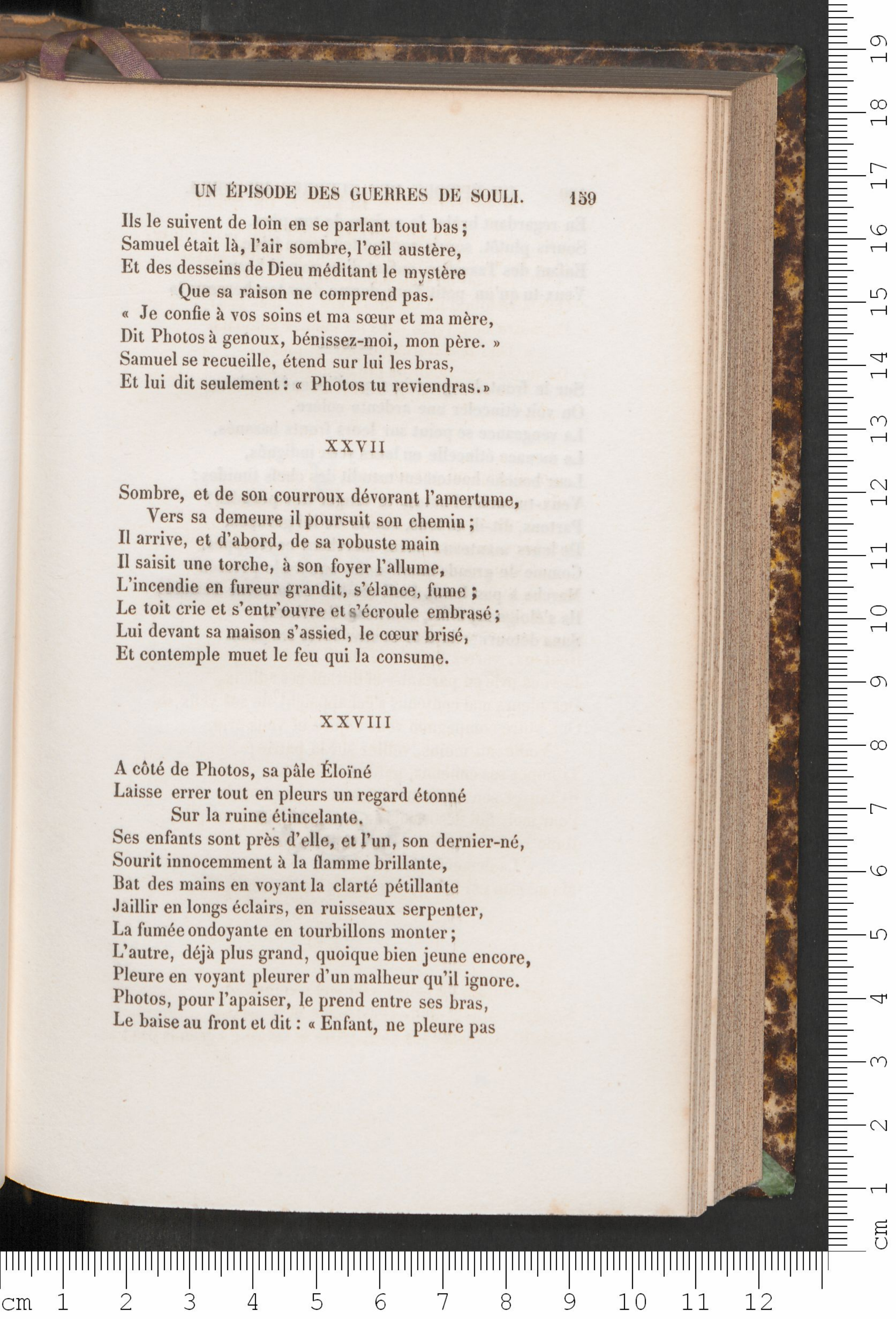
« Direz-vous, mais trop tard, trop tard pour votre gloire,
« Trop tard pour vous sauver. Moi, m'exiler, ingrats !
« Me refuser de vous servir encore !
« Que faire loin d'ici de mes jours, de mes pas ?
« Par notre sang versé dans les mêmes combats,
« Oh ! mes frères, je vous implore !
« De notre cher Souli ne me bannissez pas. »

XXV

On lui répond par un morne silence.
Alors, de sa douleur domptant la violence :
« Vous vous taisez, dit-il, je vous entends...
C'est bien, je pars, Photos ne veut pas plus longtemps
Vous exposer par sa présence.
Mais si, noble Souli, je ne puis rien pour toi,
O vous qui sur ces monts, ces monts qui m'ont vu naître,
Que je salue, hélas ! pour la dernière fois,
Heureux, verrez demain le soleil reparaître,
Je vous prie en partant—et durant ces adieux,
Des pleurs mal contenus s'échappaient de ses yeux,—
Oui, votre compagnon vous adjure et vous prie,
Veillez au moins, veillez sur la patrie ;
Trompez ses ennemis, gardez sa liberté,
Et sauvez son honneur qui nous a tant coûté.
Pour moi, qui désormais ne suis plus rien pour elle,
Il me reste à ravir aux mains de l'infidèle
La demeure des Tzavellas.
Ma maison est à moi, les Turcs ne l'auront pas. »

XXVI

Il sort, autour de lui sa tribu qui s'empresse,
Soudain, à flots émus l'environne et le presse.
Mais Photos, sans les voir, passe et marche à grands pas ;



Ils le suivent de loin en se parlant tout bas;
Samuel était là, l'air sombre, l'œil austère,
Et des desseins de Dieu méditant le mystère
Que sa raison ne comprend pas.
« Je confie à vos soins et ma sœur et ma mère,
Dit Photos à genoux, bénissez-moi, mon père. »
Samuel se recueille, étend sur lui les bras,
Et lui dit seulement: « Photos tu reviendras.»

XXVII

Sombre, et de son courroux dévorant l'amertume,
Vers sa demeure il poursuit son chemin;
Il arrive, et d'abord, de sa robuste main
Il saisit une torche, à son foyer l'allume,
L'incendie en fureur grandit, s'élance, fume;
Le toit crie et s'entr'ouvre et s'écroule embrasé;
Lui devant sa maison s'assied, le cœur brisé,
Et contemple muet le feu qui la consume.

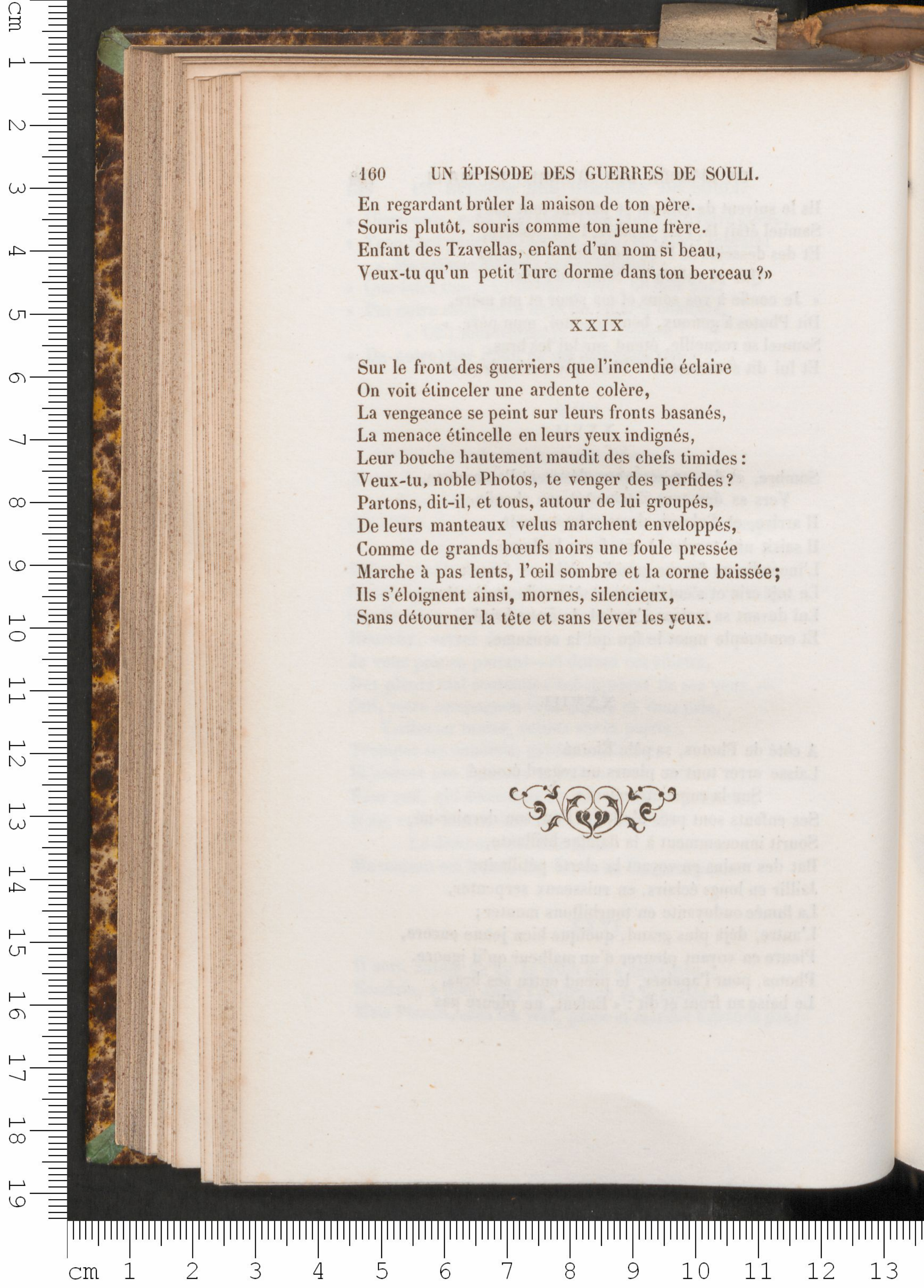
XXVIII

A côté de Photos, sa pâle Éloïné
Laisse errer tout en pleurs un regard étonné
Sur la ruine étincelante.
Ses enfants sont près d'elle, et l'un, son dernier-né,
Sourit innocemment à la flamme brillante,
Bat des mains en voyant la clarté pétillante
Jaillir en longs éclairs, en ruisseaux serpenter,
La fumée ondoyante en tourbillons monter;
L'autre, déjà plus grand, quoique bien jeune encore,
Pleure en voyant pleurer d'un malheur qu'il ignore.
Photos, pour l'apaiser, le prend entre ses bras,
Le baise au front et dit: « Enfant, ne pleure pas

En regardant brûler la maison de ton père.
Souris plutôt, souris comme ton jeune frère.
Enfant des Tzavellas, enfant d'un nom si beau,
Veux-tu qu'un petit Turc dorme dans ton berceau ?»

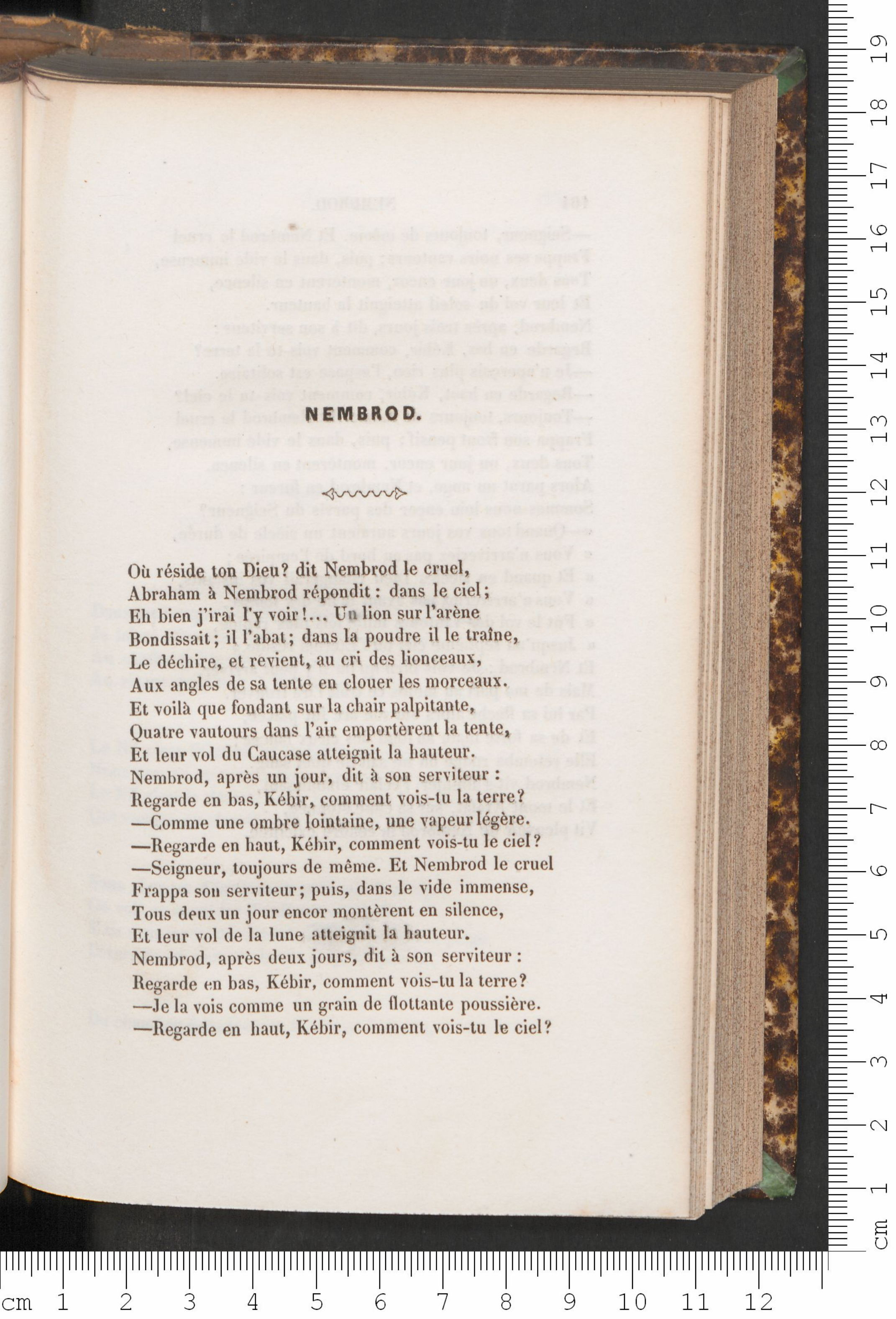
XXIX

Sur le front des guerriers que l'incendie éclaire
On voit étinceler une ardente colère,
La vengeance se peint sur leurs fronts basanés,
La menace étincelle en leurs yeux indignés,
Leur bouche hautement maudit des chefs timides :
Veux-tu, noble Photos, te venger des perfides ?
Partons, dit-il, et tous, autour de lui groupés,
De leurs manteaux velus marchent enveloppés,
Comme de grands bœufs noirs une foule pressée
Marche à pas lents, l'œil sombre et la corne baissée ;
Ils s'éloignent ainsi, mornes, silencieux,
Sans détourner la tête et sans lever les yeux.



V

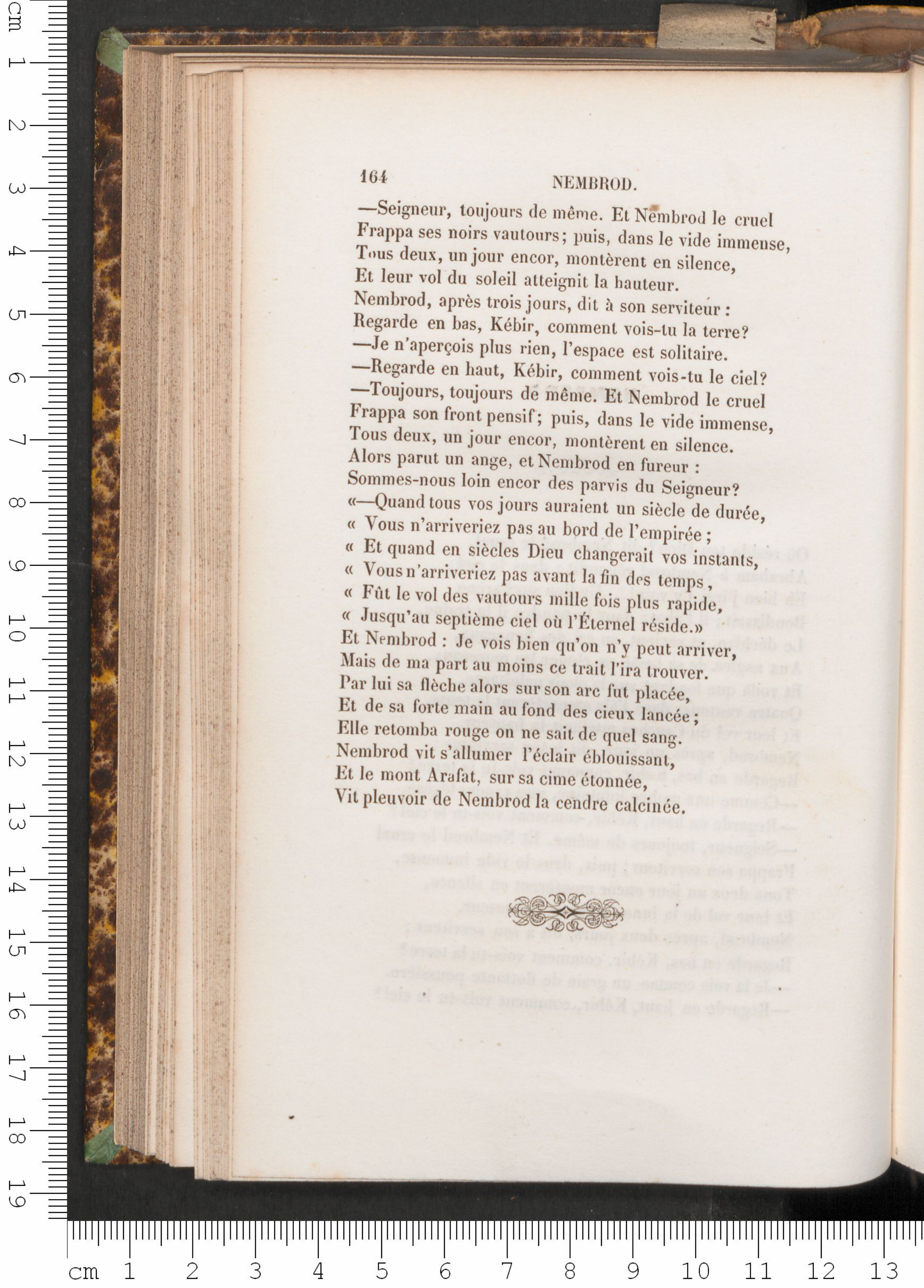
ORIENT

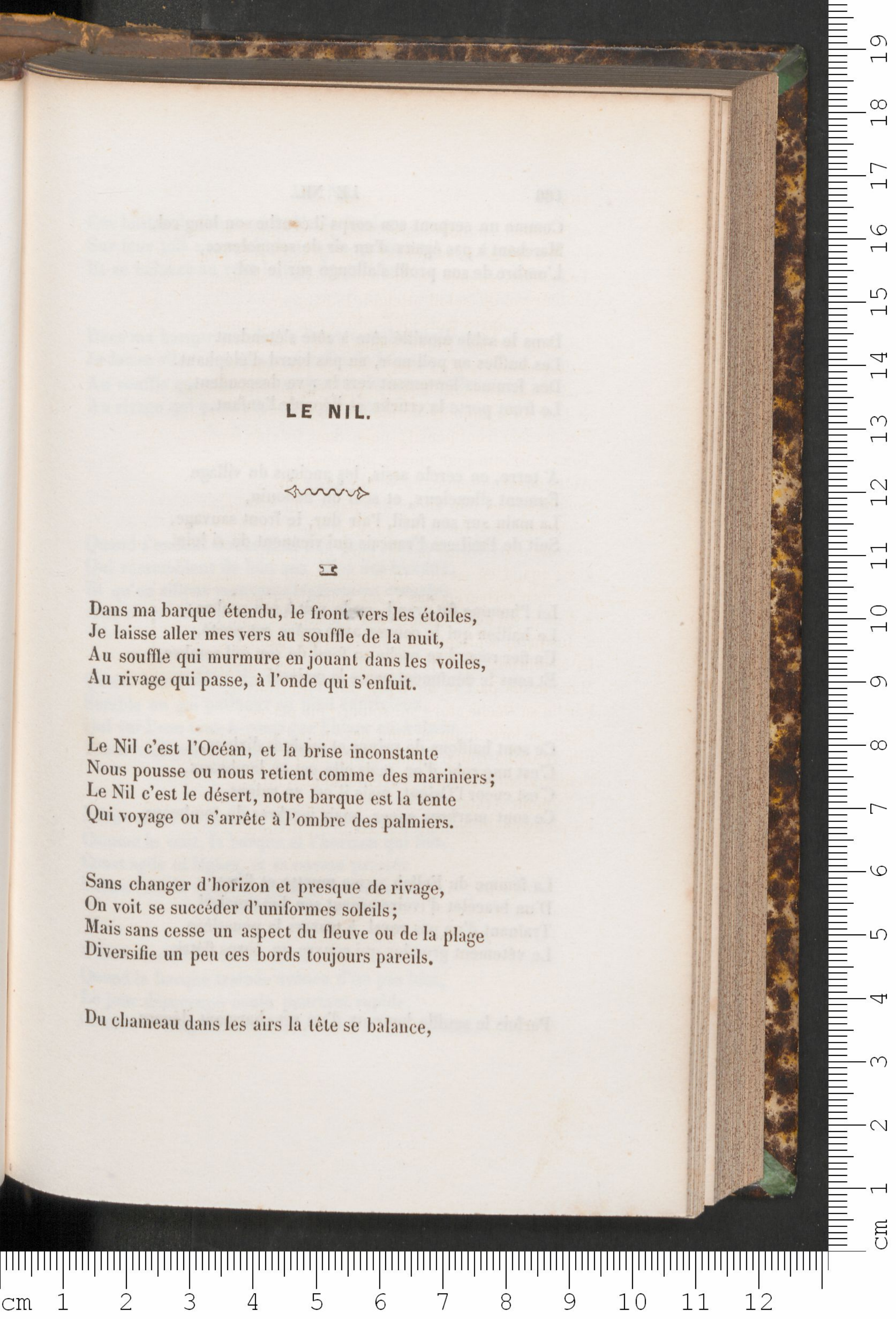


NEMBROD.

Où réside ton Dieu? dit Nembrod le cruel,
Abraham à Nembrod répondit : dans le ciel;
Eh bien j'irai l'y voir!... Un lion sur l'arène
Bondissait; il l'abat; dans la poudre il le traîne,
Le déchire, et revient, au cri des lionceaux,
Aux angles de sa tente en clouer les morceaux.
Et voilà que fondant sur la chair palpitante,
Quatre vautours dans l'air emportèrent la tente,
Et leur vol du Caucase atteignit la hauteur.
Nembrod, après un jour, dit à son serviteur :
Regarde en bas, Kébir, comment vois-tu la terre?
—Comme une ombre lointaine, une vapeur légère.
—Regarde en haut, Kébir, comment vois-tu le ciel?
—Seigneur, toujours de même. Et Nembrod le cruel
Frappa son serviteur; puis, dans le vide immense,
Tous deux un jour encor montèrent en silence,
Et leur vol de la lune atteignit la hauteur.
Nembrod, après deux jours, dit à son serviteur :
Regarde en bas, Kébir, comment vois-tu la terre?
—Je la vois comme un grain de flottante poussière.
—Regarde en haut, Kébir, comment vois-tu le ciel?

—Seigneur, toujours de même. Et Nembrod le cruel
Frappa ses noirs vautours; puis, dans le vide immense,
Tous deux, un jour encor, montèrent en silence,
Et leur vol du soleil atteignit la hauteur.
Nembrod, après trois jours, dit à son serviteur :
Regarde en bas, Kébir, comment vois-tu la terre?
—Je n'aperçois plus rien, l'espace est solitaire.
—Regarde en haut, Kébir, comment vois-tu le ciel?
—Toujours, toujours de même. Et Nembrod le cruel
Frappa son front pensif; puis, dans le vide immense,
Tous deux, un jour encor, montèrent en silence.
Alors parut un ange, et Nembrod en fureur :
Sommes-nous loin encor des parvis du Seigneur?
«—Quand tous vos jours auraient un siècle de durée,
« Vous n'arriveriez pas au bord de l'empirée ;
« Et quand en siècles Dieu changerait vos instants,
« Vous n'arriveriez pas avant la fin des temps,
« Fût le vol des vautours mille fois plus rapide,
« Jusqu'au septième ciel où l'Éternel réside.»
Et Nembrod : Je vois bien qu'on n'y peut arriver,
Mais de ma part au moins ce trait l'ira trouver.
Par lui sa flèche alors sur son arc fut placée,
Et de sa forte main au fond des cieux lancée ;
Elle retomba rouge on ne sait de quel sang.
Nembrod vit s'allumer l'éclair éblouissant,
Et le mont Arafat, sur sa cime étonnée,
Vit pleuvoir de Nembrod la cendre calcinée.





LE NIL.

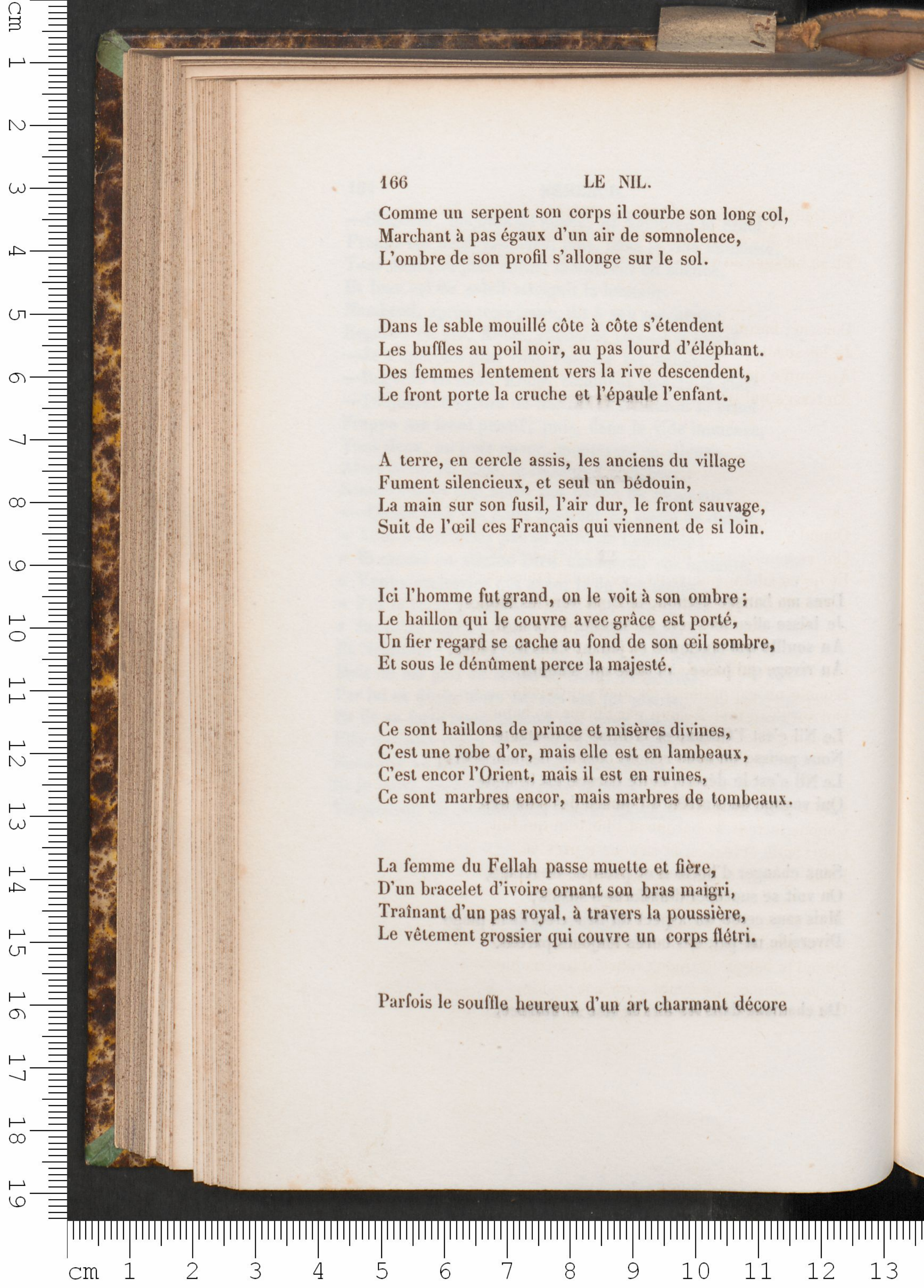
I

Dans ma barque étendu, le front vers les étoiles,
Je laisse aller mes vers au souffle de la nuit,
Au souffle qui murmure en jouant dans les voiles,
Au rivage qui passe, à l'onde qui s'enfuit.

Le Nil c'est l'Océan, et la brise inconstante
Nous pousse ou nous retient comme des mariniers;
Le Nil c'est le désert, notre barque est la tente
Qui voyage ou s'arrête à l'ombre des palmiers.

Sans changer d'horizon et presque de rivage,
On voit se succéder d'uniformes soleils;
Mais sans cesse un aspect du fleuve ou de la plage
Diversifie un peu ces bords toujours pareils.

Du chameau dans les airs la tête se balance,



Comme un serpent son corps il courbe son long col,
Marchant à pas égaux d'un air de somnolence,
L'ombre de son profil s'allonge sur le sol.

Dans le sable mouillé côte à côte s'étendent
Les buffles au poil noir, au pas lourd d'éléphant.
Des femmes lentement vers la rive descendent,
Le front porte la cruche et l'épaule l'enfant.

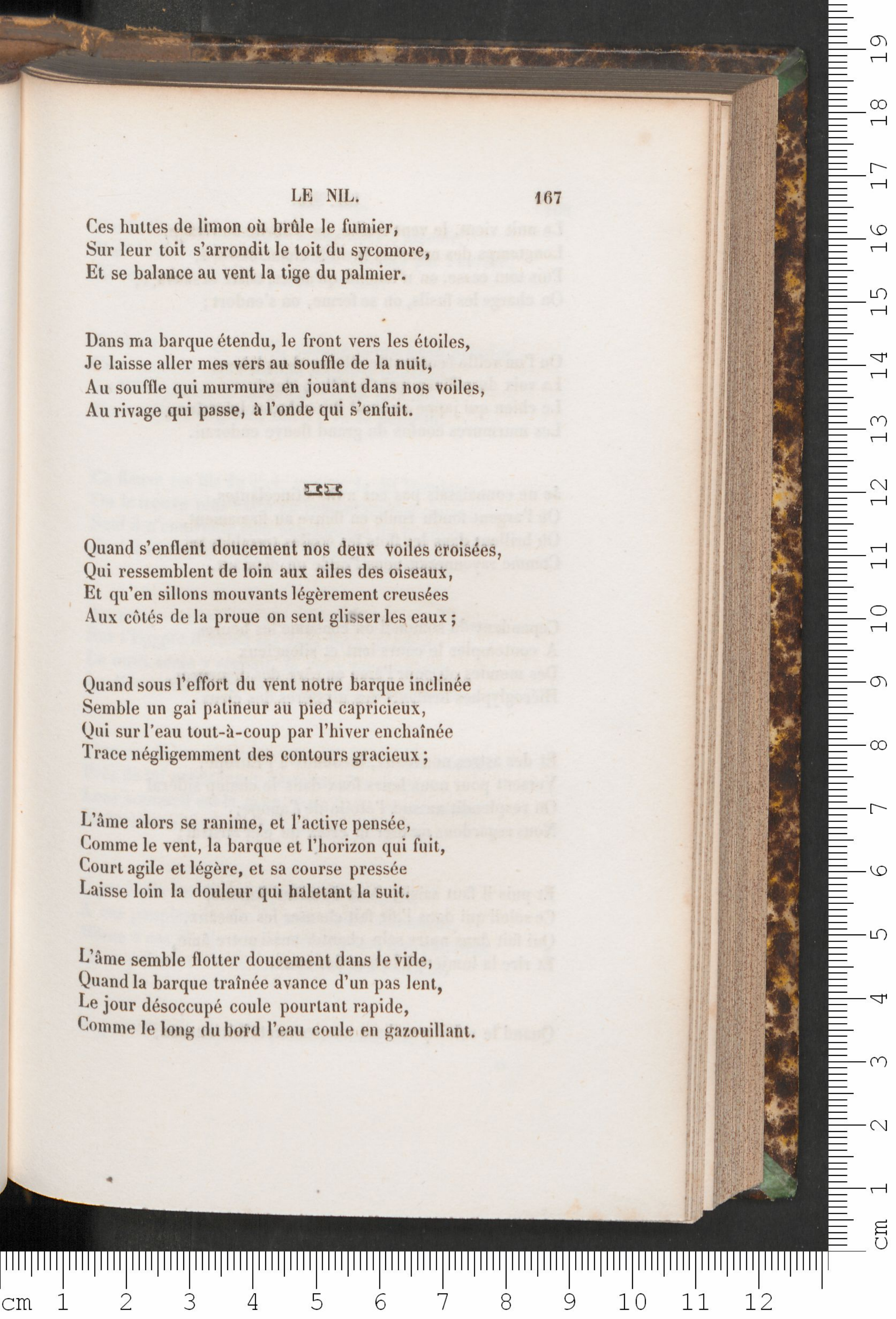
A terre, en cercle assis, les anciens du village
Fument silencieux, et seul un bédouin,
La main sur son fusil, l'air dur, le front sauvage,
Suit de l'œil ces Français qui viennent de si loin.

Ici l'homme fut grand, on le voit à son ombre ;
Le haillon qui le couvre avec grâce est porté,
Un fier regard se cache au fond de son œil sombre,
Et sous le dénûment perce la majesté.

Ce sont haillons de prince et misères divines,
C'est une robe d'or, mais elle est en lambeaux,
C'est encor l'Orient, mais il est en ruines,
Ce sont marbres encor, mais marbres de tombeaux.

La femme du Fellah passe muette et fière,
D'un bracelet d'ivoire ornant son bras maigri,
Traînant d'un pas royal, à travers la poussière,
Le vêtement grossier qui couvre un corps flétri.

Parfois le souffle heureux d'un art charmant décore



Ces huttes de limon où brûle le fumier,
Sur leur toit s'arrondit le toit du sycomore,
Et se balance au vent la tige du palmier.

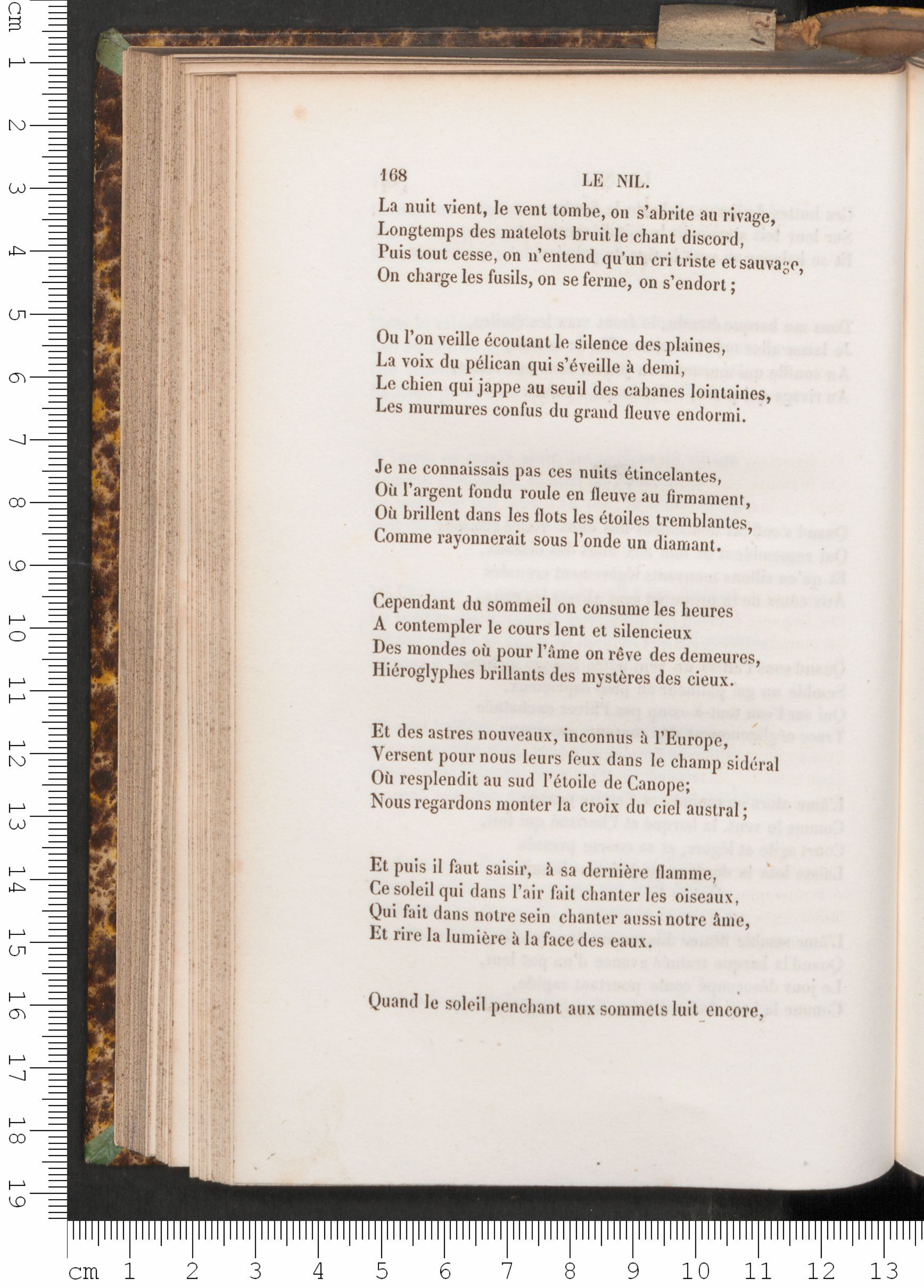
Dans ma barque étendu, le front vers les étoiles,
Je laisse aller mes vers au souffle de la nuit,
Au souffle qui murmure en jouant dans nos voiles,
Au rivage qui passe, à l'onde qui s'enfuit.

Quand s'enflent doucement nos deux voiles croisées,
Qui ressemblent de loin aux ailes des oiseaux,
Et qu'en sillons mouvants légèrement creusées
Aux côtés de la proue on sent glisser les eaux;

Quand sous l'effort du vent notre barque inclinée
Semble un gai patineur au pied capricieux,
Qui sur l'eau tout-à-coup par l'hiver enchaînée
Trace négligemment des contours gracieux;

L'âme alors se ranime, et l'active pensée,
Comme le vent, la barque et l'horizon qui fuit,
Court agile et légère, et sa course pressée
Laisse loin la douleur qui haletant la suit.

L'âme semble flotter doucement dans le vide,
Quand la barque traînée avance d'un pas lent,
Le jour désoccupé coule pourtant rapide,
Comme le long du bord l'eau coule en gazouillant.



La nuit vient, le vent tombe, on s'abrite au rivage,
Longtemps des matelots bruit le chant discord,
Puis tout cesse, on n'entend qu'un cri triste et sauvage,
On charge les fusils, on se ferme, on s'endort ;

Ou l'on veille écoutant le silence des plaines,
La voix du pélican qui s'éveille à demi,
Le chien qui jappe au seuil des cabanes lointaines,
Les murmures confus du grand fleuve endormi.

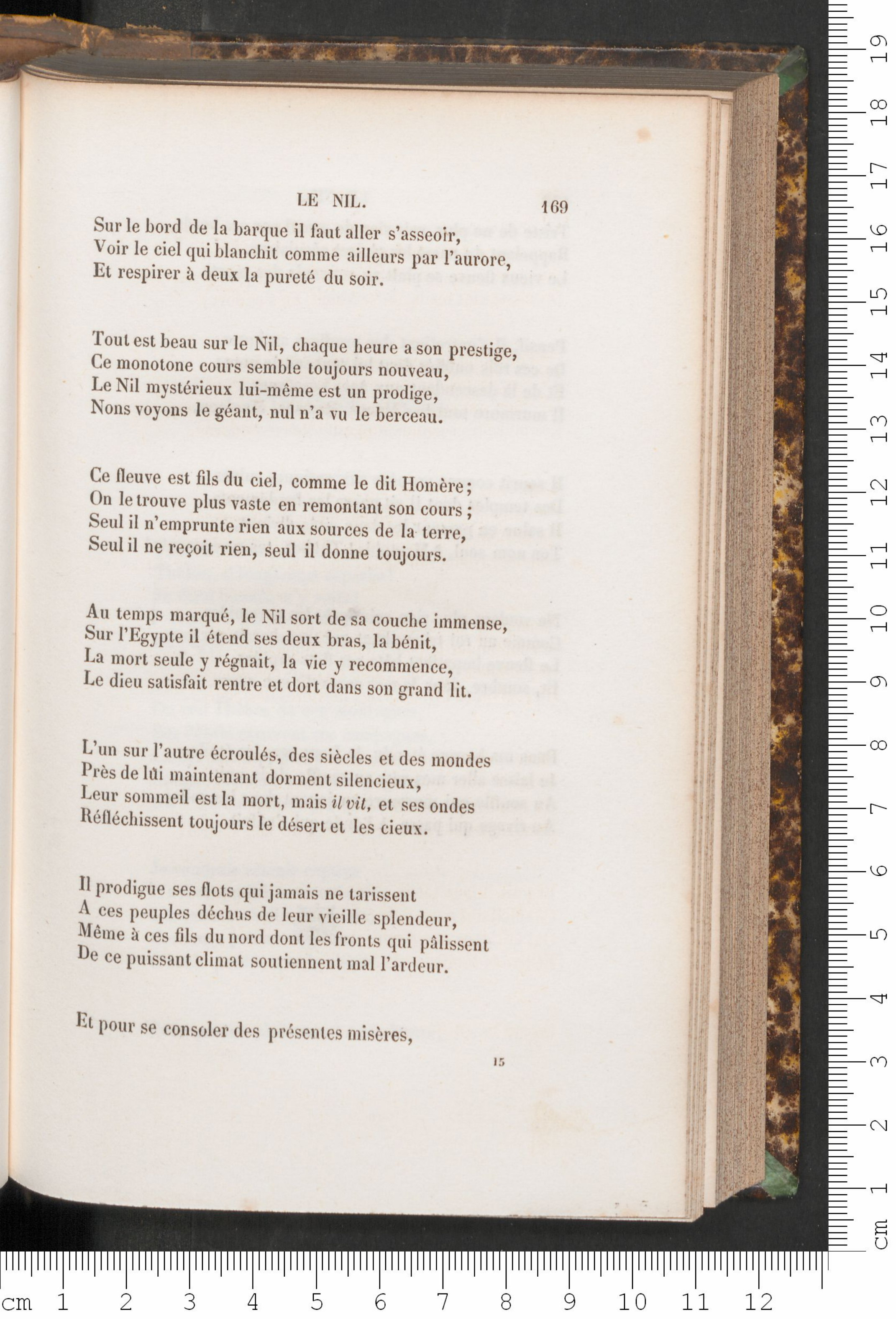
Je ne connaissais pas ces nuits étincelantes,
Où l'argent fondu roule en fleuve au firmament,
Où brillent dans les flots les étoiles tremblantes,
Comme rayonnerait sous l'onde un diamant.

Cependant du sommeil on consume les heures
A contempler le cours lent et silencieux
Des mondes où pour l'âme on rêve des demeures,
Hiéroglyphes brillants des mystères des cieux.

Et des astres nouveaux, inconnus à l'Europe,
Versent pour nous leurs feux dans le champ sidéral
Où resplendit au sud l'étoile de Canope;
Nous regardons monter la croix du ciel austral;

Et puis il faut saisir, à sa dernière flamme,
Ce soleil qui dans l'air fait chanter les oiseaux,
Qui fait dans notre sein chanter aussi notre âme,
Et rire la lumière à la face des eaux.

Quand le soleil penchant aux sommets luit encore,



Sur le bord de la barque il faut aller s'asseoir,
Voir le ciel qui blanchit comme ailleurs par l'aurore,
Et respirer à deux la pureté du soir.

Tout est beau sur le Nil, chaque heure a son prestige,
Ce monotone cours semble toujours nouveau,
Le Nil mystérieux lui-même est un prodige,
Nous voyons le géant, nul n'a vu le berceau.

Ce fleuve est fils du ciel, comme le dit Homère;
On le trouve plus vaste en remontant son cours;
Seul il n'emprunte rien aux sources de la terre,
Seul il ne reçoit rien, seul il donne toujours.

Au temps marqué, le Nil sort de sa couche immense,
Sur l'Egypte il étend ses deux bras, la bénit,
La mort seule y régnait, la vie y recommence,
Le dieu satisfait rentre et dort dans son grand lit.

L'un sur l'autre écroulés, des siècles et des mondes
Près de lui maintenant dorment silencieux,
Leur sommeil est la mort, mais *il vit*, et ses ondes
Réfléchissent toujours le désert et les cieux.

Il prodigue ses flots qui jamais ne tarissent
A ces peuples déchus de leur vieille splendeur,
Même à ces fils du nord dont les fronts qui pâlissent
De ce puissant climat soutiennent mal l'ardeur.

Et pour se consoler des présentes misères,

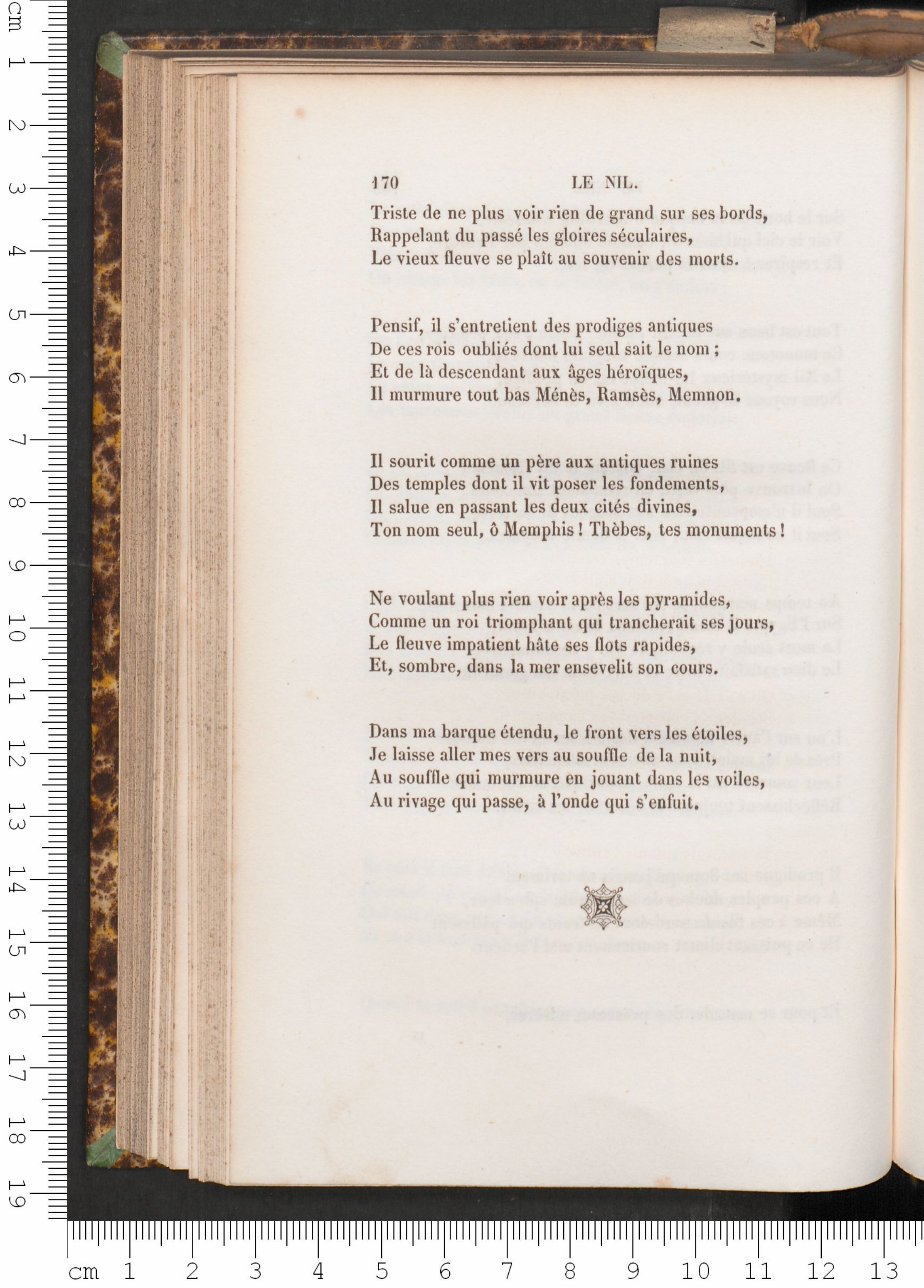
Triste de ne plus voir rien de grand sur ses bords,
Rappelant du passé les gloires séculaires,
Le vieux fleuve se plaît au souvenir des morts.

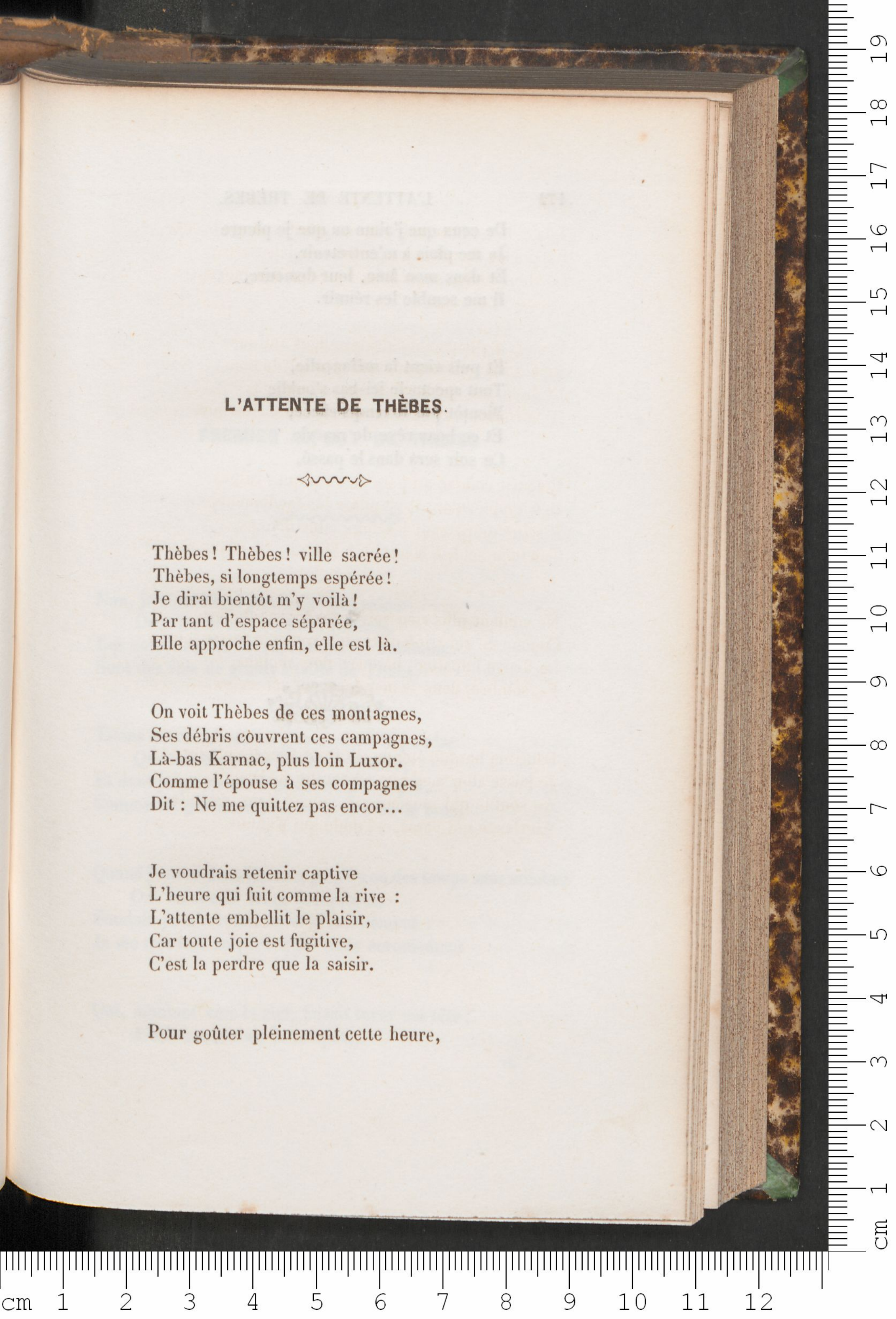
Pensif, il s'entretient des prodiges antiques
De ces rois oubliés dont lui seul sait le nom ;
Et de là descendant aux âges héroïques,
Il murmure tout bas Ménès, Ramsès, Memnon.

Il sourit comme un père aux antiques ruines
Des temples dont il vit poser les fondements,
Il salue en passant les deux cités divines,
Ton nom seul, ô Memphis ! Thèbes, tes monuments !

Ne voulant plus rien voir après les pyramides,
Comme un roi triomphant qui trancherait ses jours,
Le fleuve impatient hâte ses flots rapides,
Et, sombre, dans la mer ensevelit son cours.

Dans ma barque étendu, le front vers les étoiles,
Je laisse aller mes vers au souffle de la nuit,
Au souffle qui murmure en jouant dans les voiles,
Au rivage qui passe, à l'onde qui s'enfuit.





L'ATTENTE DE THÈBES.

Thèbes ! Thèbes ! ville sacrée !
Thèbes, si longtemps espérée !
Je dirai bientôt m'y voilà !
Par tant d'espace séparée,
Elle approche enfin, elle est là.

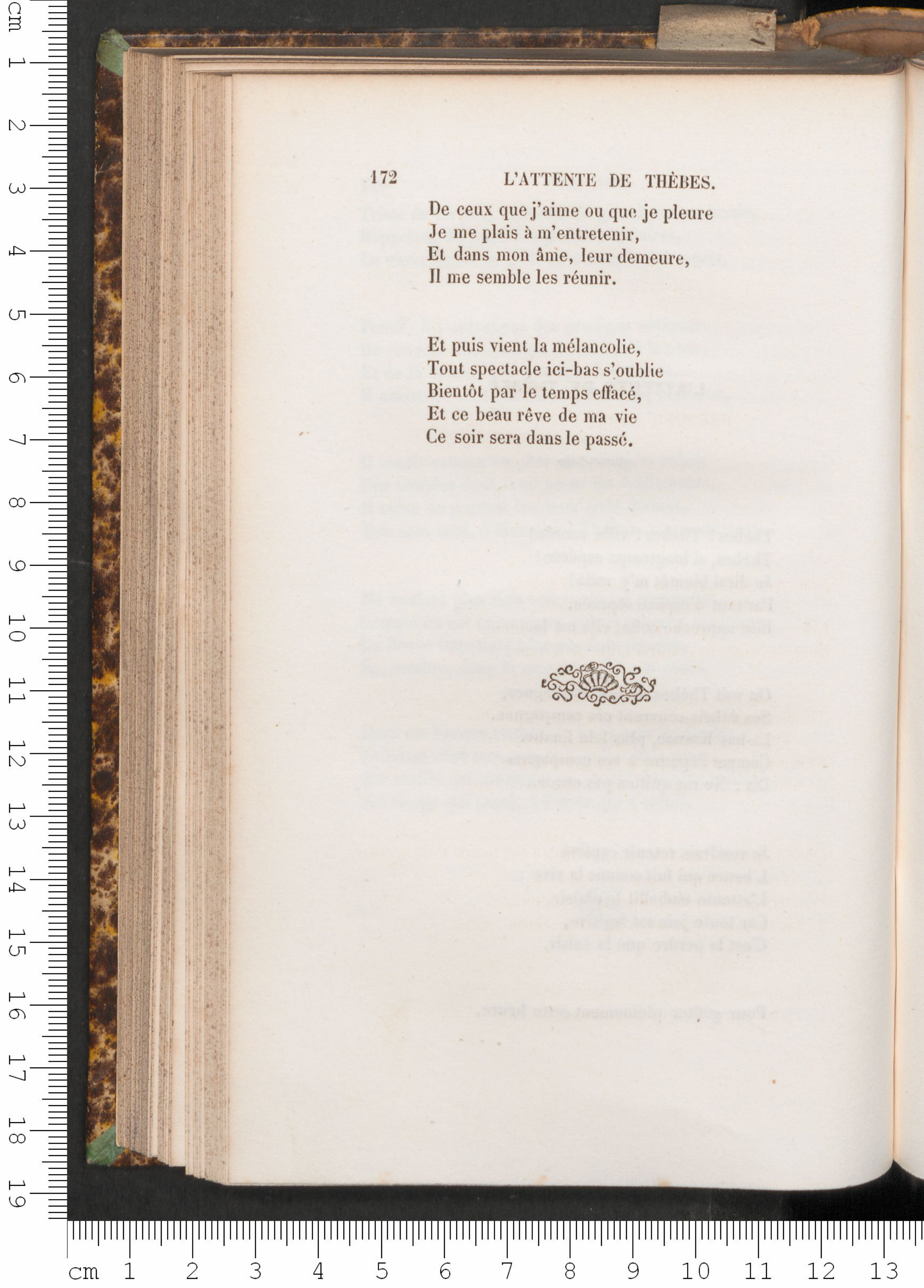
On voit Thèbes de ces montagnes,
Ses débris couvrent ces campagnes,
Là-bas Karnac, plus loin Luxor.
Comme l'épouse à ses compagnes
Dit : Ne me quittez pas encor…

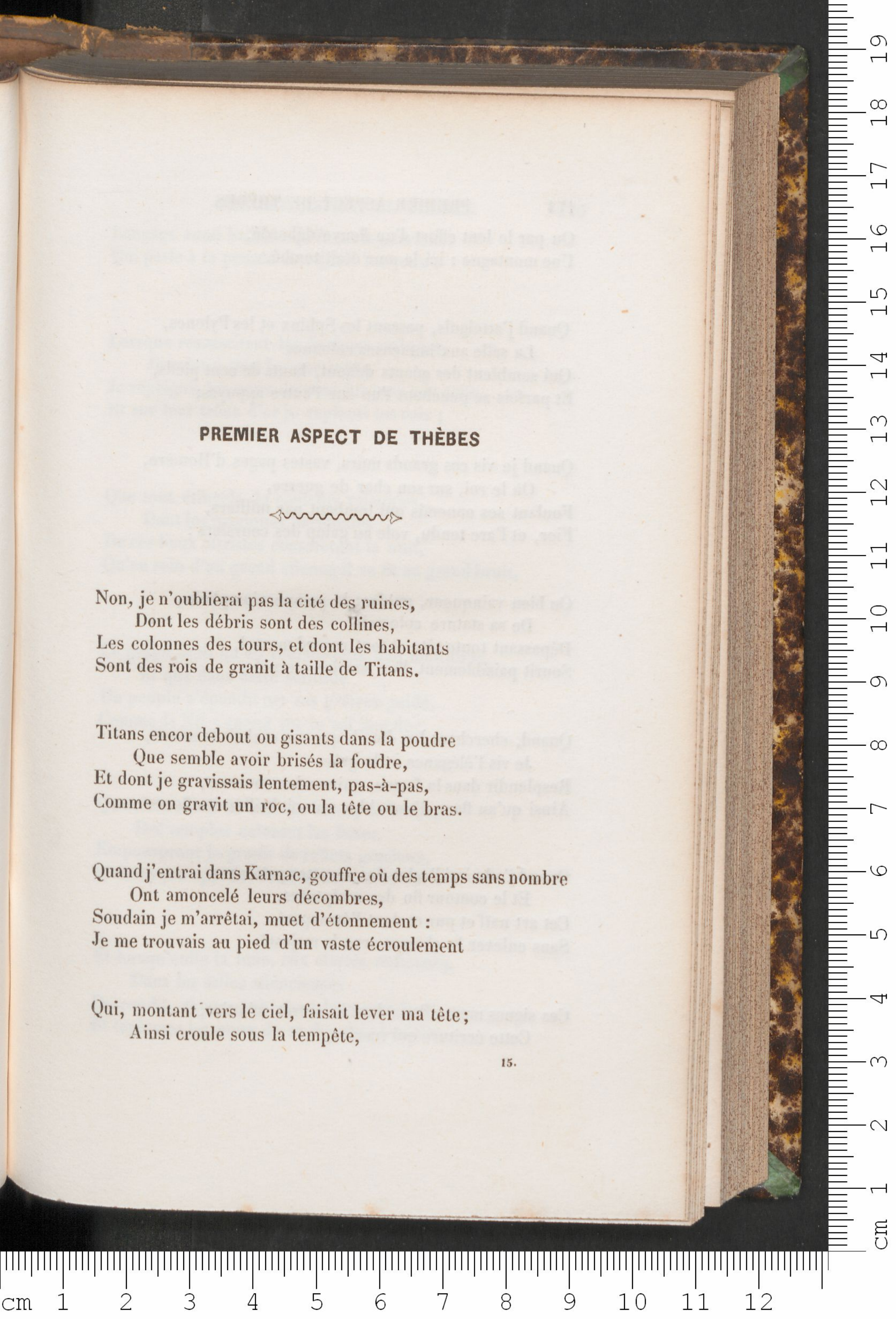
Je voudrais retenir captive
L'heure qui fuit comme la rive :
L'attente embellit le plaisir,
Car toute joie est fugitive,
C'est la perdre que la saisir.

Pour goûter pleinement cette heure,

De ceux que j'aime ou que je pleure
Je me plais à m'entretenir,
Et dans mon âme, leur demeure,
Il me semble les réunir.

Et puis vient la mélancolie,
Tout spectacle ici-bas s'oublie
Bientôt par le temps effacé,
Et ce beau rêve de ma vie
Ce soir sera dans le passé.





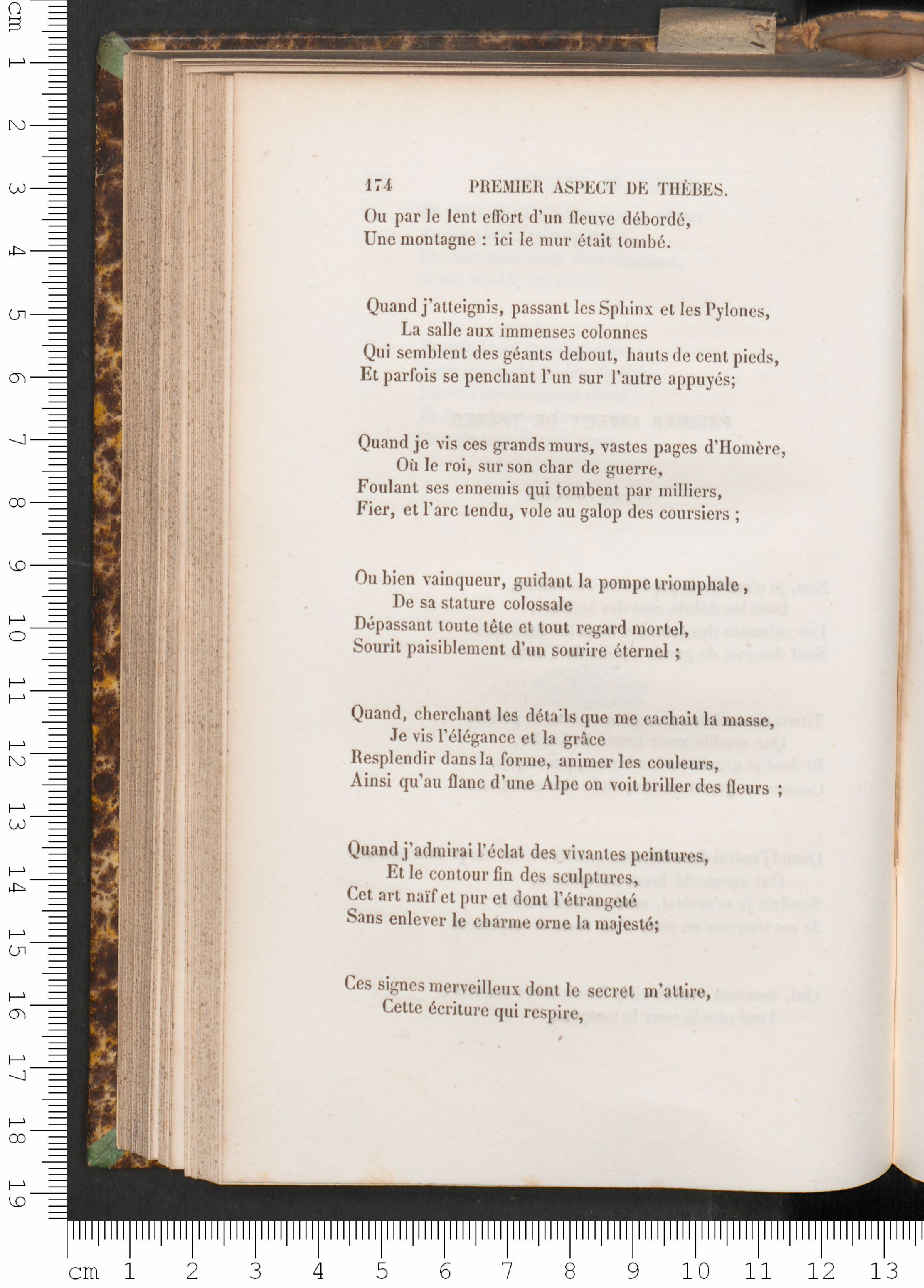
PREMIER ASPECT DE THÈBES

Non, je n'oublierai pas la cité des ruines,
Dont les débris sont des collines,
Les colonnes des tours, et dont les habitants
Sont des rois de granit à taille de Titans.

Titans encor debout ou gisants dans la poudre
Que semble avoir brisés la foudre,
Et dont je gravissais lentement, pas-à-pas,
Comme on gravit un roc, ou la tête ou le bras.

Quand j'entrai dans Karnac, gouffre où des temps sans nombre
Ont amoncelé leurs décombres,
Soudain je m'arrêtai, muet d'étonnement :
Je me trouvais au pied d'un vaste écroulement

Qui, montant vers le ciel, faisait lever ma tête;
Ainsi croule sous la tempête,



Ou par le lent effort d'un fleuve débordé,
Une montagne : ici le mur était tombé.

Quand j'atteignis, passant les Sphinx et les Pylones,
La salle aux immenses colonnes
Qui semblent des géants debout, hauts de cent pieds,
Et parfois se penchant l'un sur l'autre appuyés;

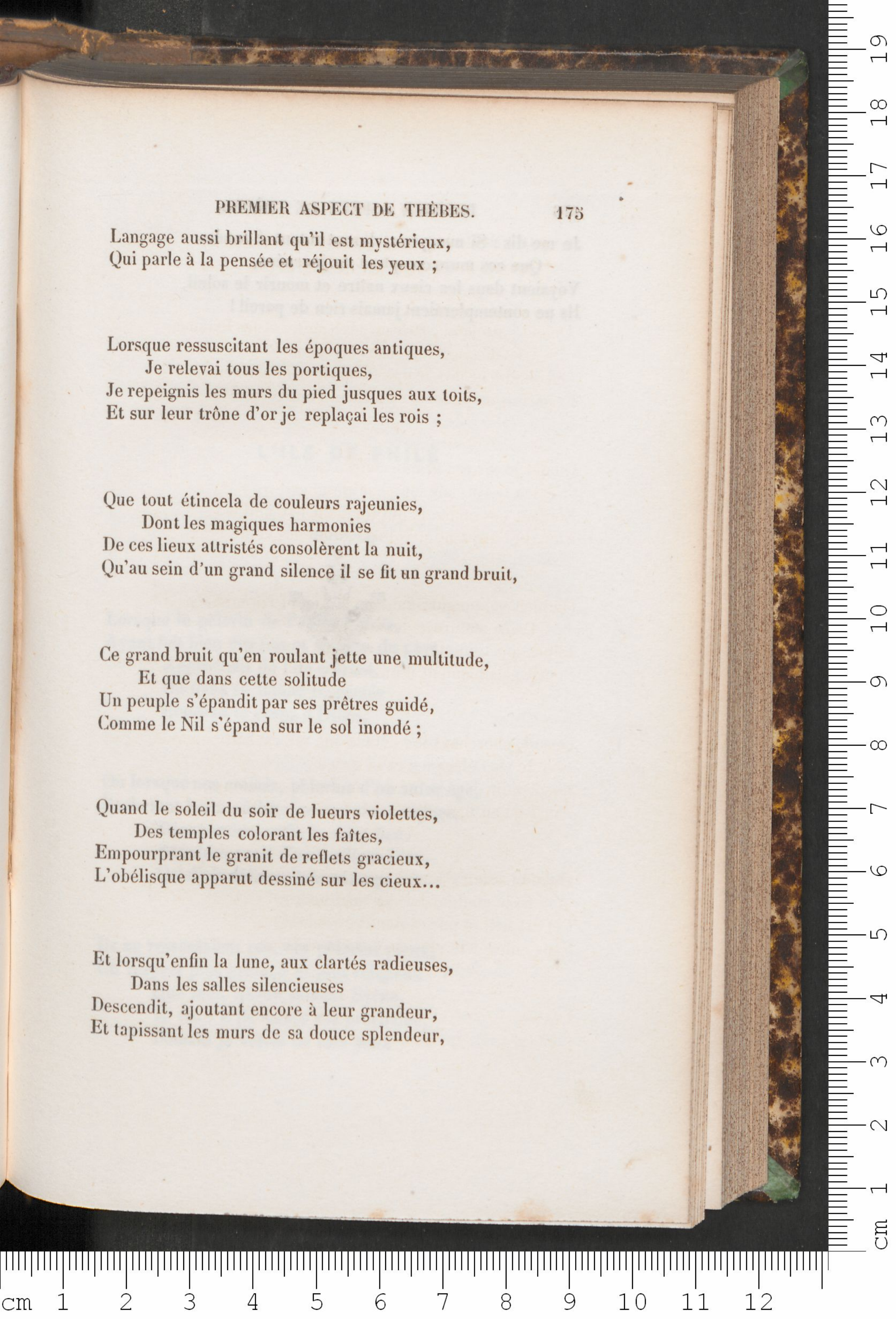
Quand je vis ces grands murs, vastes pages d'Homère,
Où le roi, sur son char de guerre,
Foulant ses ennemis qui tombent par milliers,
Fier, et l'arc tendu, vole au galop des coursiers ;

Ou bien vainqueur, guidant la pompe triomphale,
De sa stature colossale
Dépassant toute tête et tout regard mortel,
Sourit paisiblement d'un sourire éternel ;

Quand, cherchant les détails que me cachait la masse,
Je vis l'élégance et la grâce
Resplendir dans la forme, animer les couleurs,
Ainsi qu'au flanc d'une Alpe on voit briller des fleurs ;

Quand j'admirai l'éclat des vivantes peintures,
Et le contour fin des sculptures,
Cet art naïf et pur et dont l'étrangeté
Sans enlever le charme orne la majesté;

Ces signes merveilleux dont le secret m'attire,
Cette écriture qui respire,



Langage aussi brillant qu'il est mystérieux,
Qui parle à la pensée et réjouit les yeux ;

Lorsque ressuscitant les époques antiques,
Je relevai tous les portiques,
Je repeignis les murs du pied jusques aux toits,
Et sur leur trône d'or je replaçai les rois ;

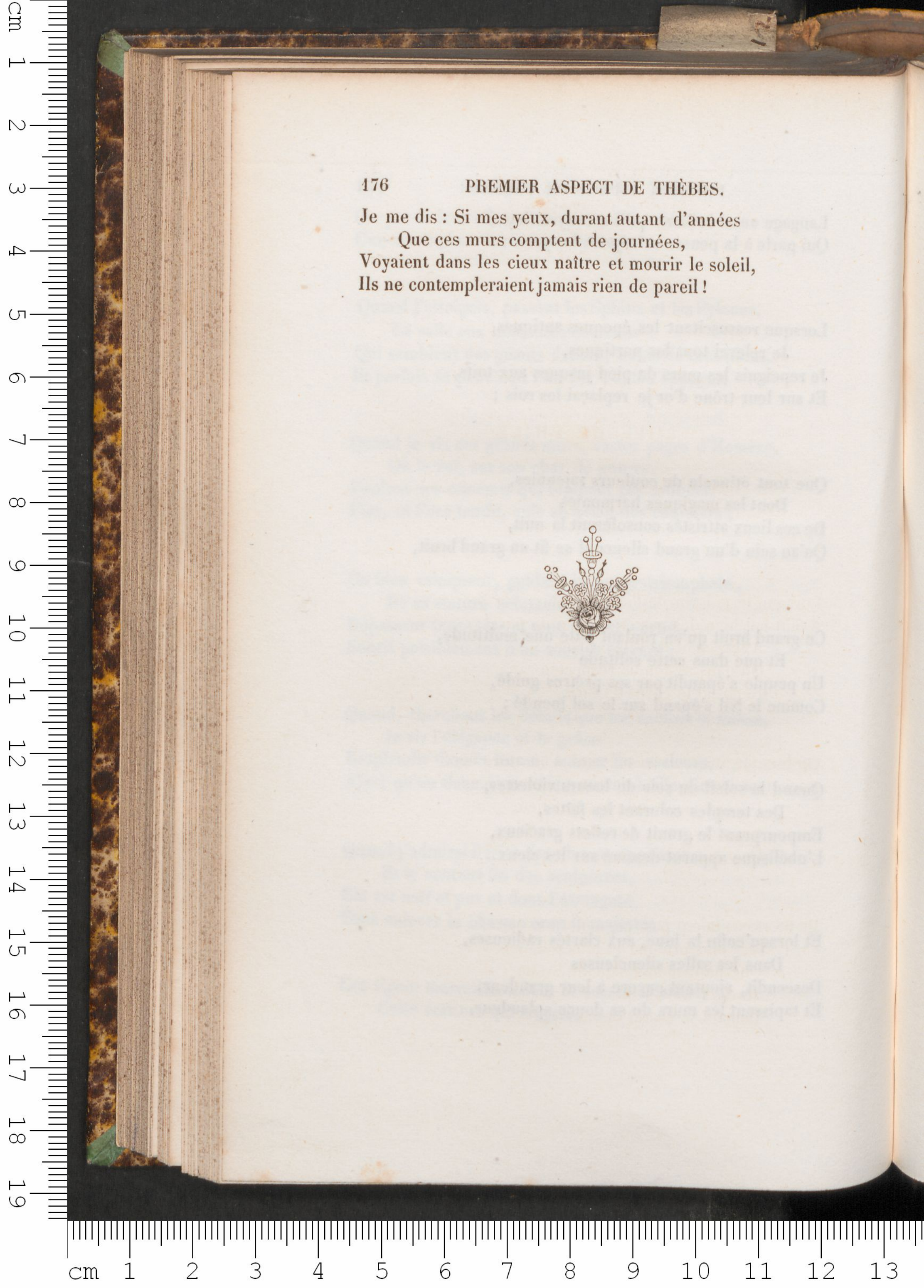
Que tout étincela de couleurs rajeunies,
Dont les magiques harmonies
De ces lieux attristés consolèrent la nuit,
Qu'au sein d'un grand silence il se fit un grand bruit,

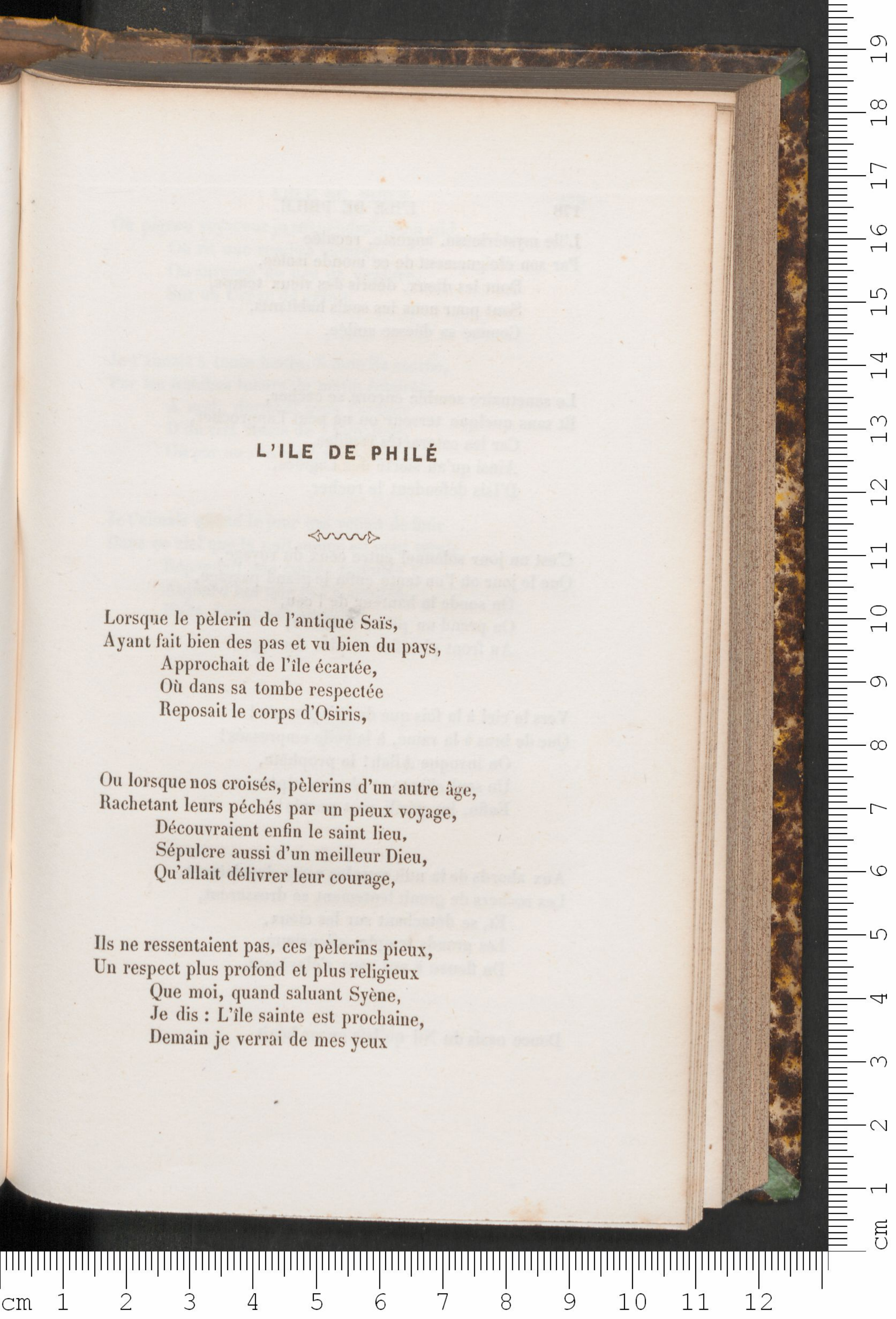
Ce grand bruit qu'en roulant jette une multitude,
Et que dans cette solitude
Un peuple s'épandit par ses prêtres guidé,
Comme le Nil s'épand sur le sol inondé ;

Quand le soleil du soir de lueurs violettes,
Des temples colorant les faîtes,
Empourprant le granit de reflets gracieux,
L'obélisque apparut dessiné sur les cieux...

Et lorsqu'enfin la lune, aux clartés radieuses,
Dans les salles silencieuses
Descendit, ajoutant encore à leur grandeur,
Et tapissant les murs de sa douce splendeur,

Je me dis : Si mes yeux, durant autant d'années
 Que ces murs comptent de journées,
Voyaient dans les cieux naître et mourir le soleil,
Ils ne contempleraient jamais rien de pareil !



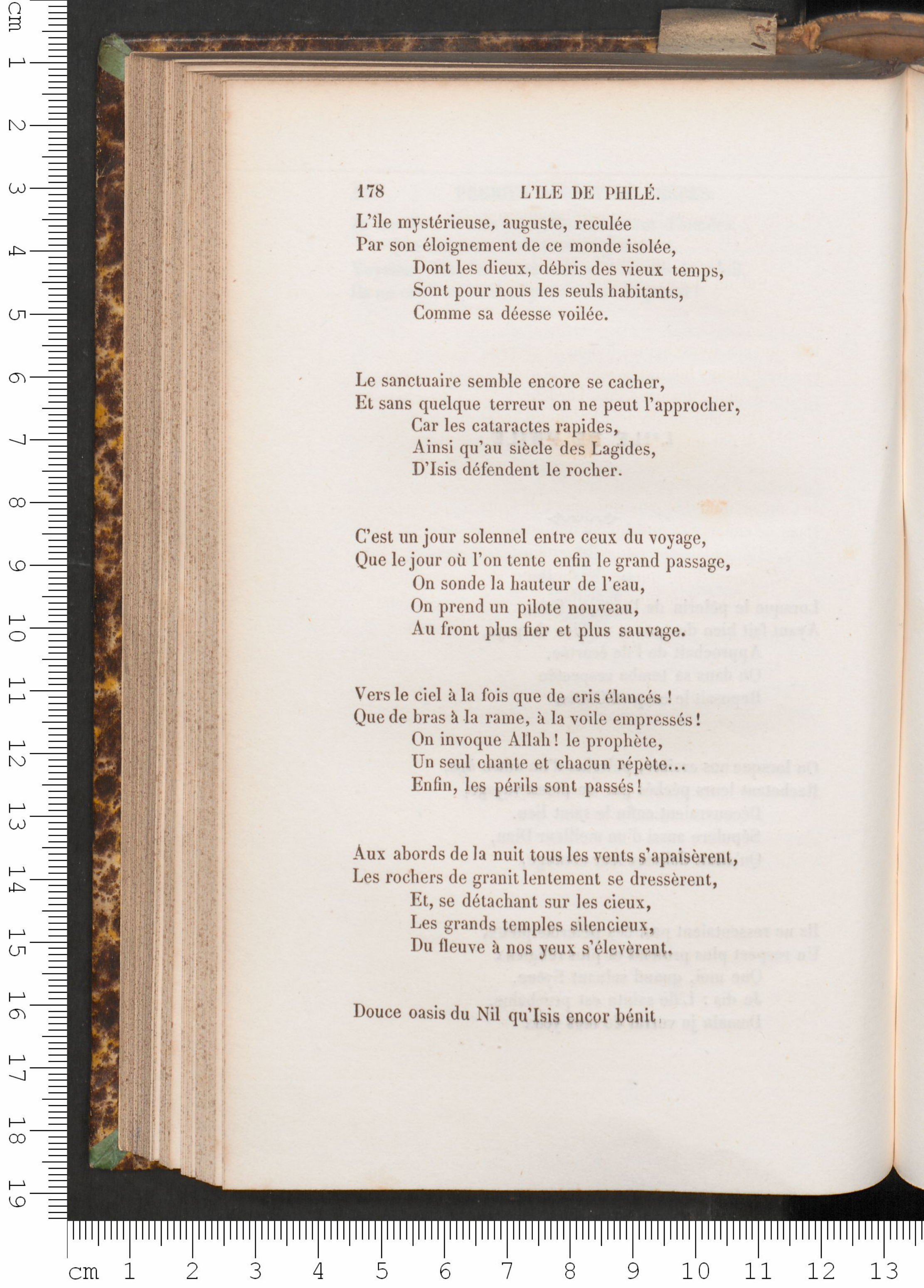


L'ILE DE PHILÉ

Lorsque le pèlerin de l'antique Saïs,
Ayant fait bien des pas et vu bien du pays,
Approchait de l'île écartée,
Où dans sa tombe respectée
Reposait le corps d'Osiris,

Ou lorsque nos croisés, pèlerins d'un autre âge,
Rachetant leurs péchés par un pieux voyage,
Découvraient enfin le saint lieu,
Sépulcre aussi d'un meilleur Dieu,
Qu'allait délivrer leur courage,

Ils ne ressentaient pas, ces pèlerins pieux,
Un respect plus profond et plus religieux
Que moi, quand saluant Syène,
Je dis : L'île sainte est prochaine,
Demain je verrai de mes yeux



L'île mystérieuse, auguste, reculée
Par son éloignement de ce monde isolée,
Dont les dieux, débris des vieux temps,
Sont pour nous les seuls habitants,
Comme sa déesse voilée.

Le sanctuaire semble encore se cacher,
Et sans quelque terreur on ne peut l'approcher,
Car les cataractes rapides,
Ainsi qu'au siècle des Lagides,
D'Isis défendent le rocher.

C'est un jour solennel entre ceux du voyage,
Que le jour où l'on tente enfin le grand passage,
On sonde la hauteur de l'eau,
On prend un pilote nouveau,
Au front plus fier et plus sauvage.

Vers le ciel à la fois que de cris élancés!
Que de bras à la rame, à la voile empressés!
On invoque Allah! le prophète,
Un seul chante et chacun répète...
Enfin, les périls sont passés!

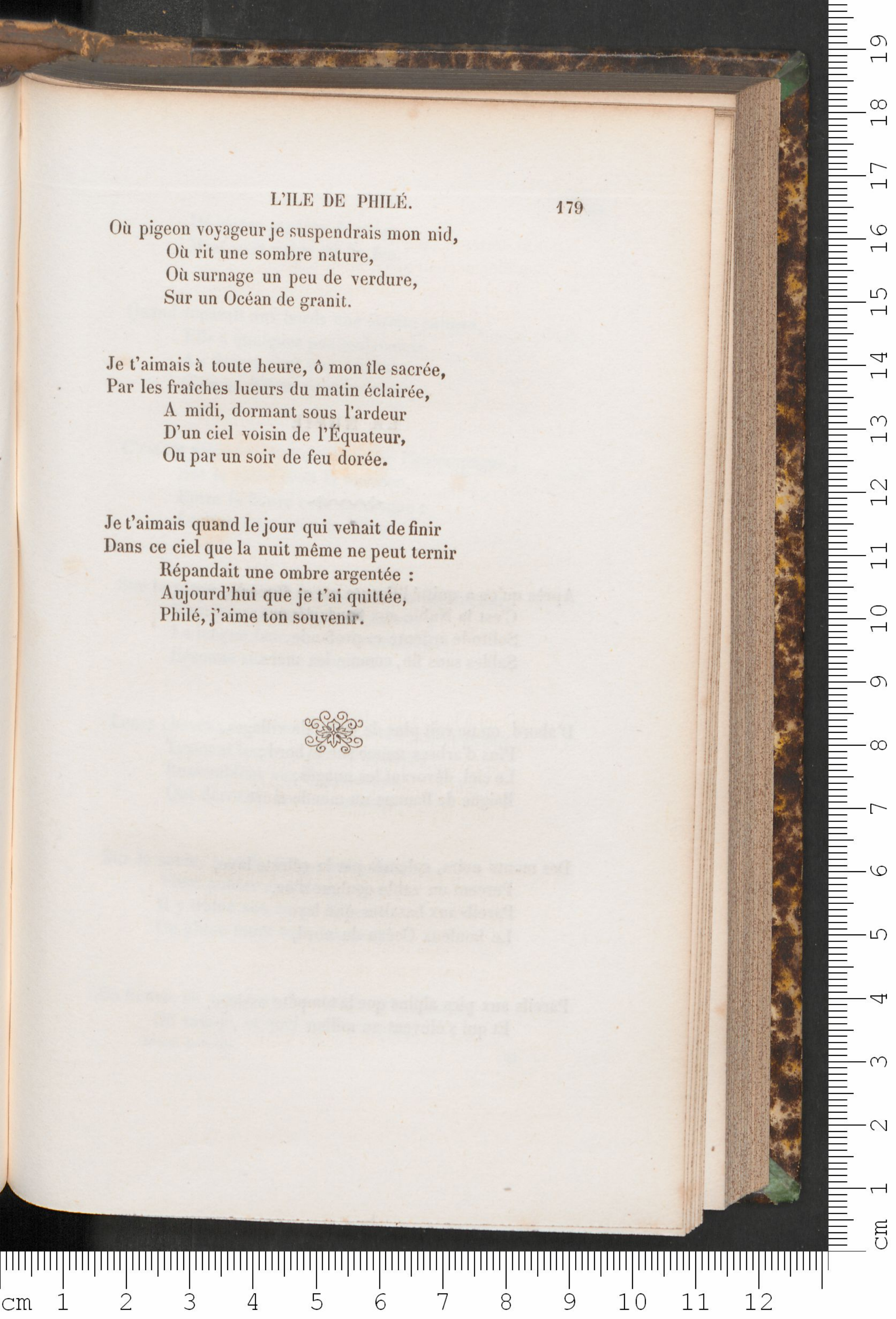
Aux abords de la nuit tous les vents s'apaisèrent,
Les rochers de granit lentement se dressèrent,
Et, se détachant sur les cieux,
Les grands temples silencieux,
Du fleuve à nos yeux s'élevèrent.

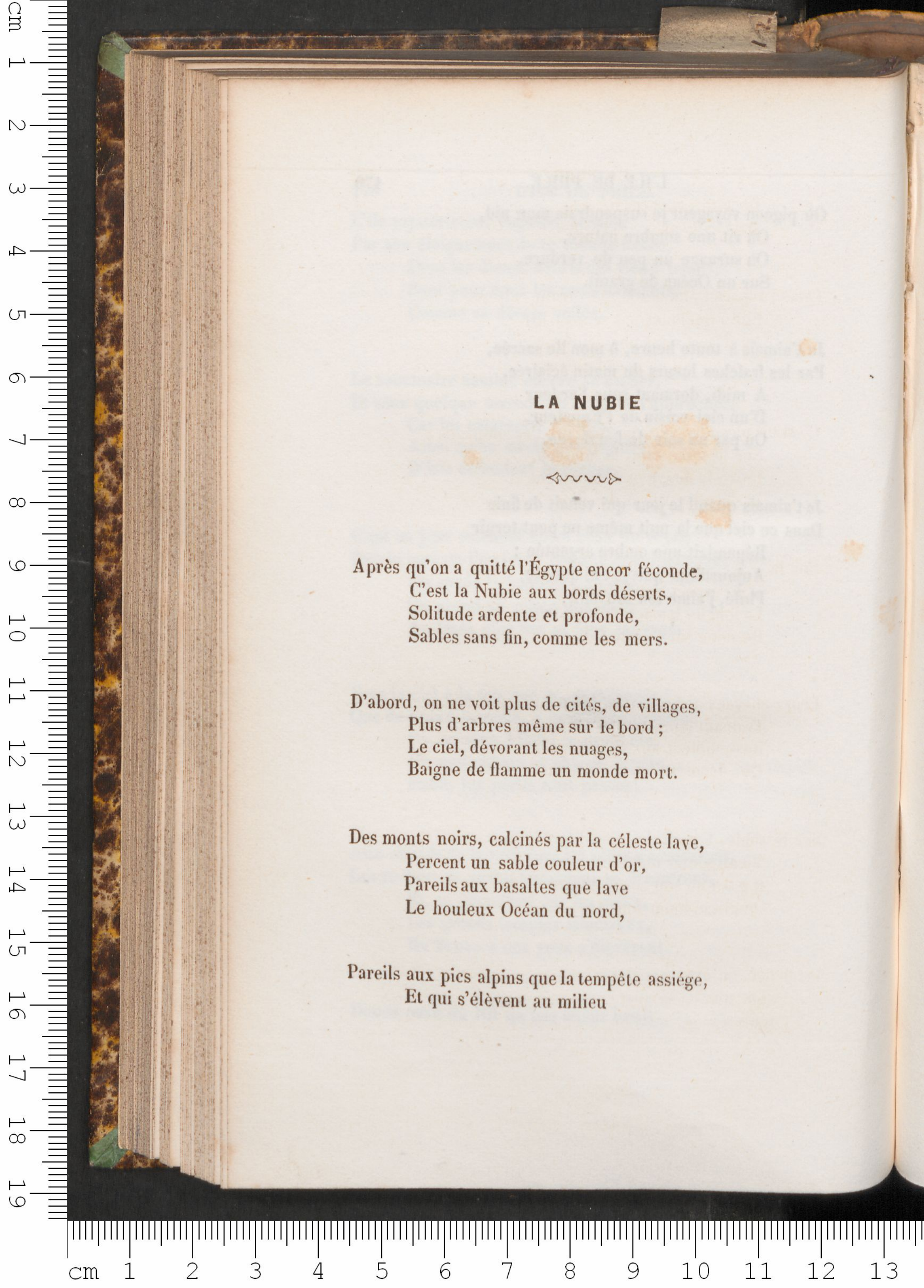
Douce oasis du Nil qu'Isis encor bénit

Où pigeon voyageur je suspendrais mon nid,
Où rit une sombre nature,
Où surnage un peu de verdure,
Sur un Océan de granit.

Je t'aimais à toute heure, ô mon île sacrée,
Par les fraîches lueurs du matin éclairée,
A midi, dormant sous l'ardeur
D'un ciel voisin de l'Équateur,
Ou par un soir de feu dorée.

Je t'aimais quand le jour qui venait de finir
Dans ce ciel que la nuit même ne peut ternir
Répandait une ombre argentée :
Aujourd'hui que je t'ai quittée,
Philé, j'aime ton souvenir.





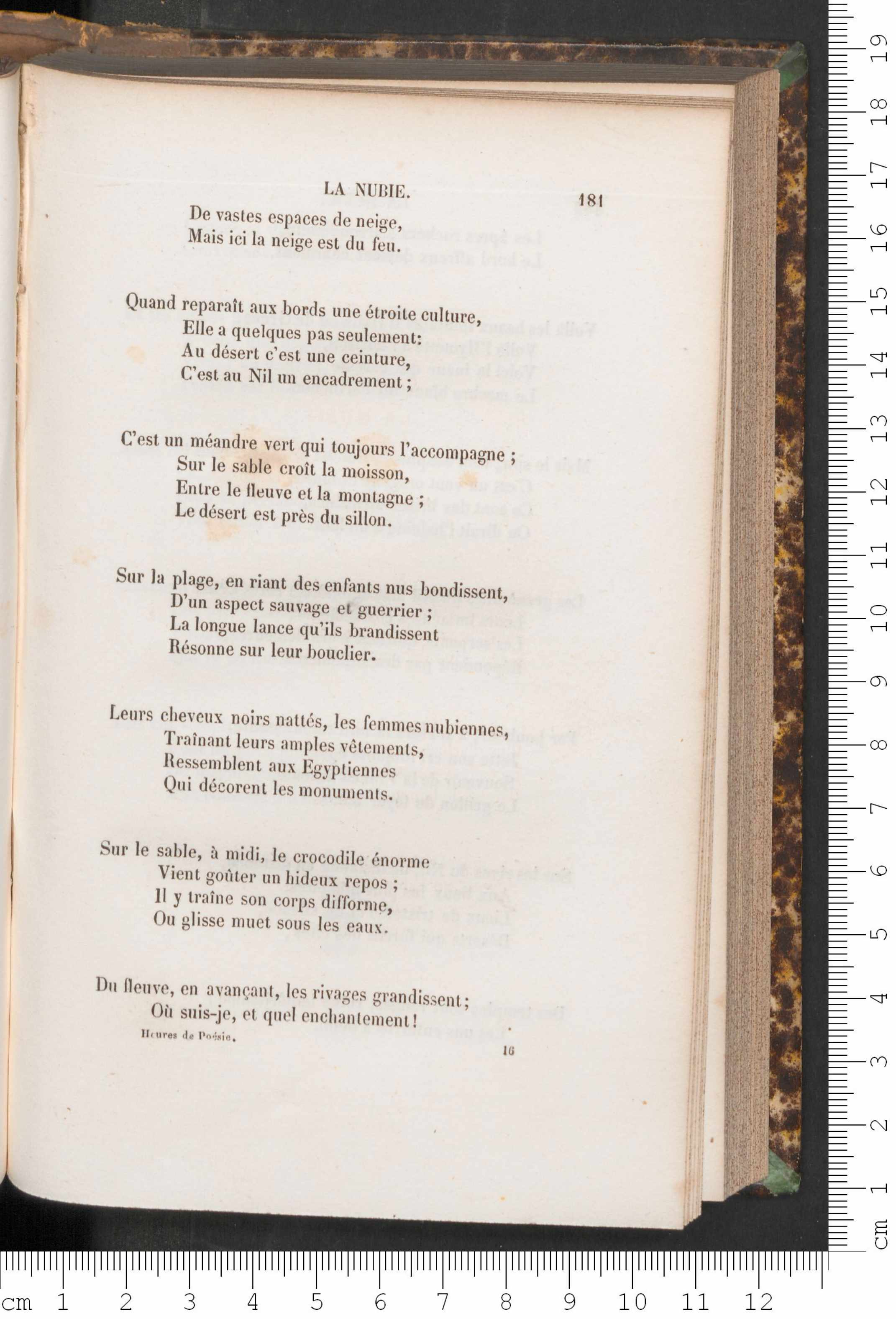
LA NUBIE

Après qu'on a quitté l'Égypte encor féconde,
C'est la Nubie aux bords déserts,
Solitude ardente et profonde,
Sables sans fin, comme les mers.

D'abord, on ne voit plus de cités, de villages,
Plus d'arbres même sur le bord ;
Le ciel, dévorant les nuages,
Baigne de flamme un monde mort.

Des monts noirs, calcinés par la céleste lave,
Percent un sable couleur d'or,
Pareils aux basaltes que lave
Le houleux Océan du nord,

Pareils aux pics alpins que la tempête assiége,
Et qui s'élèvent au milieu



De vastes espaces de neige,
Mais ici la neige est du feu.

Quand reparaît aux bords une étroite culture,
Elle a quelques pas seulement:
Au désert c'est une ceinture,
C'est au Nil un encadrement ;

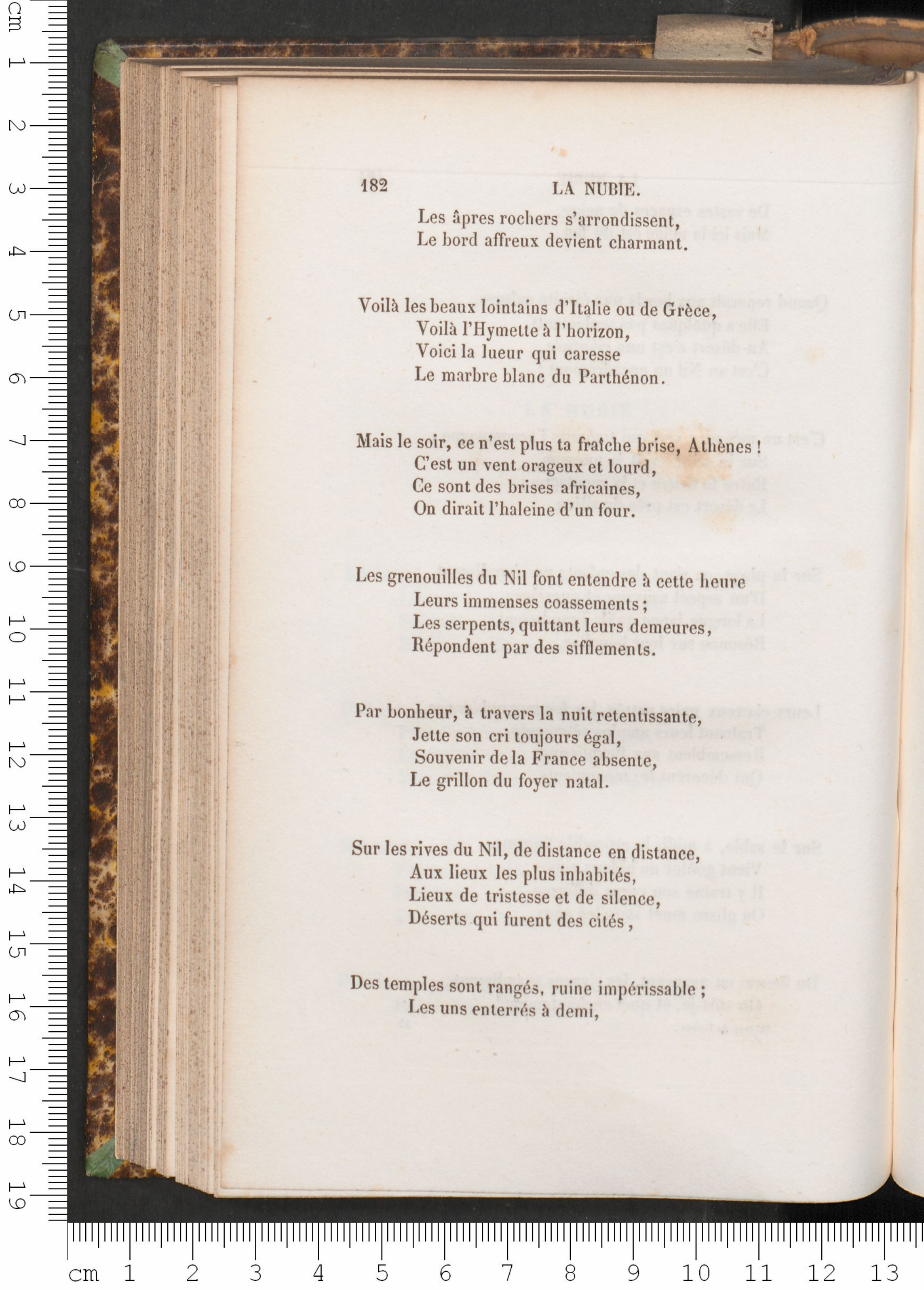
C'est un méandre vert qui toujours l'accompagne ;
Sur le sable croît la moisson,
Entre le fleuve et la montagne ;
Le désert est près du sillon.

Sur la plage, en riant des enfants nus bondissent,
D'un aspect sauvage et guerrier ;
La longue lance qu'ils brandissent
Résonne sur leur bouclier.

Leurs cheveux noirs nattés, les femmes nubiennes,
Traînant leurs amples vêtements,
Ressemblent aux Egyptiennes
Qui décorent les monuments.

Sur le sable, à midi, le crocodile énorme
Vient goûter un hideux repos ;
Il y traîne son corps difforme,
Ou glisse muet sous les eaux.

Du fleuve, en avançant, les rivages grandissent;
Où suis-je, et quel enchantement!



Les âpres rochers s'arrondissent,
Le bord affreux devient charmant.

Voilà les beaux lointains d'Italie ou de Grèce,
Voilà l'Hymette à l'horizon,
Voici la lueur qui caresse
Le marbre blanc du Parthénon.

Mais le soir, ce n'est plus ta fraîche brise, Athènes !
C'est un vent orageux et lourd,
Ce sont des brises africaines,
On dirait l'haleine d'un four.

Les grenouilles du Nil font entendre à cette heure
Leurs immenses coassements ;
Les serpents, quittant leurs demeures,
Répondent par des sifflements.

Par bonheur, à travers la nuit retentissante,
Jette son cri toujours égal,
Souvenir de la France absente,
Le grillon du foyer natal.

Sur les rives du Nil, de distance en distance,
Aux lieux les plus inhabités,
Lieux de tristesse et de silence,
Déserts qui furent des cités,

Des temples sont rangés, ruine impérissable ;
Les uns enterrés à demi,

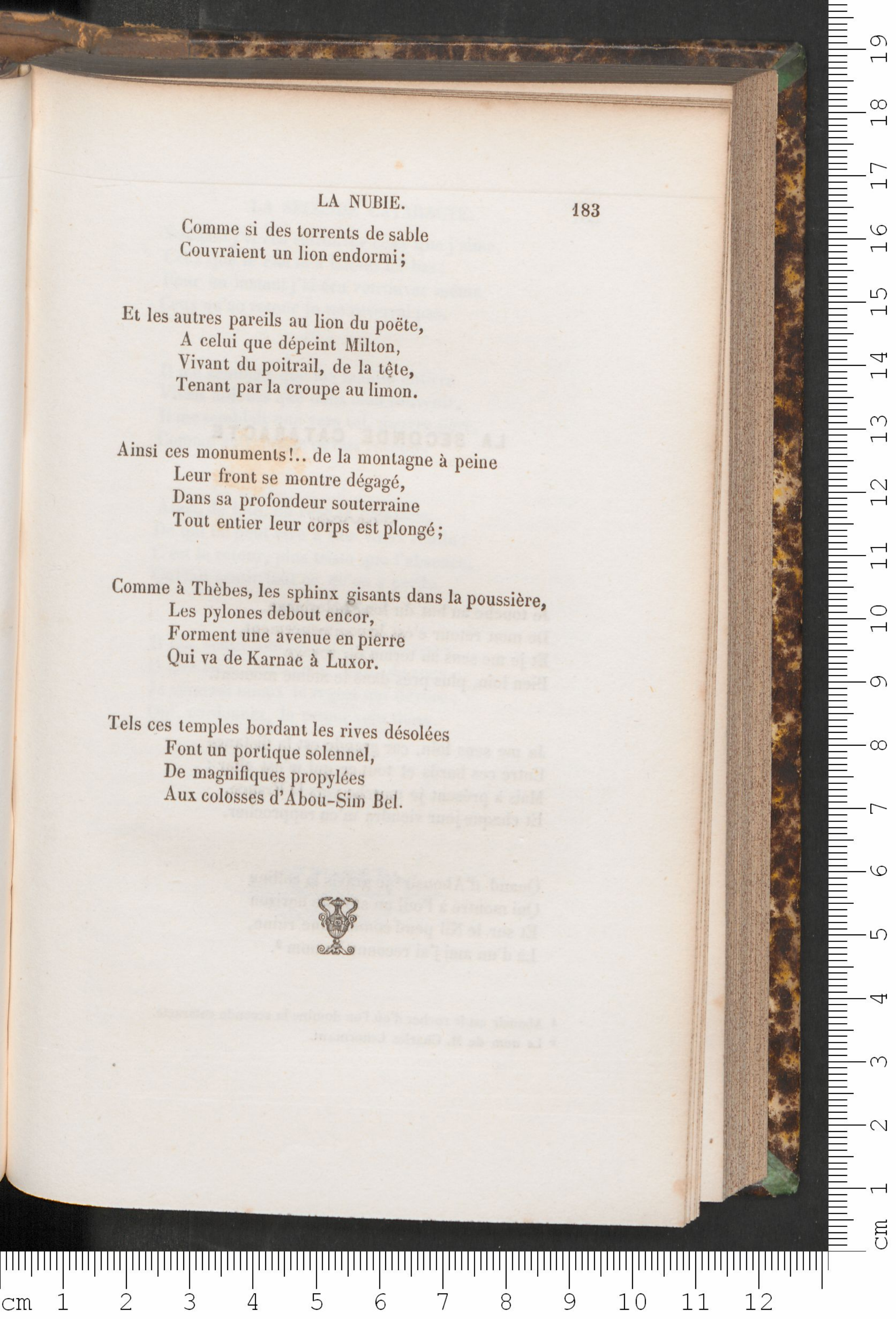
Comme si des torrents de sable
Couvraient un lion endormi;

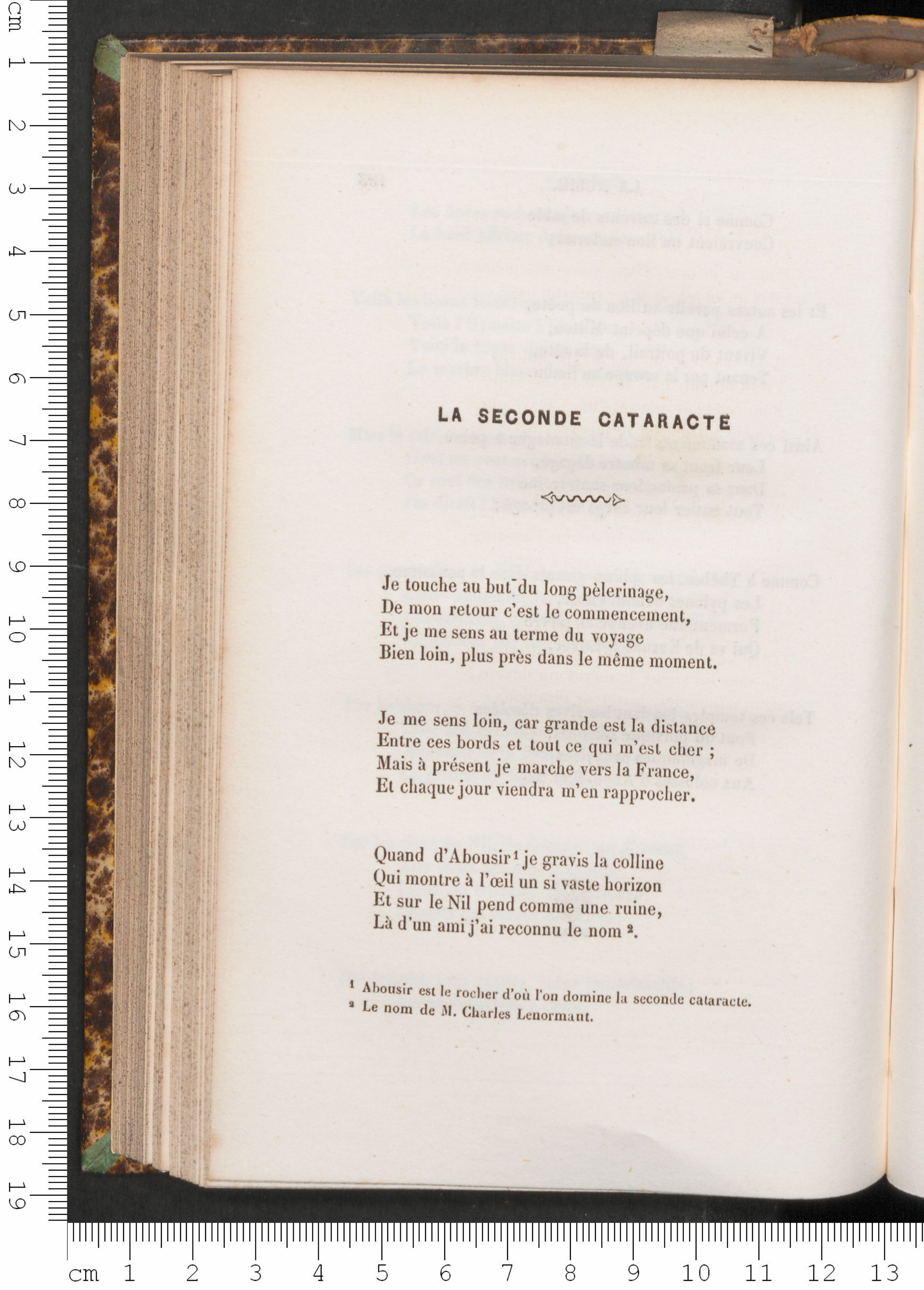
Et les autres pareils au lion du poëte,
A celui que dépeint Milton,
Vivant du poitrail, de la tête,
Tenant par la croupe au limon.

Ainsi ces monuments!.. de la montagne à peine
Leur front se montre dégagé,
Dans sa profondeur souterraine
Tout entier leur corps est plongé;

Comme à Thèbes, les sphinx gisants dans la poussière,
Les pylones debout encor,
Forment une avenue en pierre
Qui va de Karnac à Luxor.

Tels ces temples bordant les rives désolées
Font un portique solennel,
De magnifiques propylées
Aux colosses d'Abou-Sim Bel.





LA SECONDE CATARACTE

Je touche au but du long pèlerinage,
De mon retour c'est le commencement,
Et je me sens au terme du voyage
Bien loin, plus près dans le même moment.

Je me sens loin, car grande est la distance
Entre ces bords et tout ce qui m'est cher ;
Mais à présent je marche vers la France,
Et chaque jour viendra m'en rapprocher.

Quand d'Abousir[1] je gravis la colline
Qui montre à l'œil un si vaste horizon
Et sur le Nil pend comme une ruine,
Là d'un ami j'ai reconnu le nom[2].

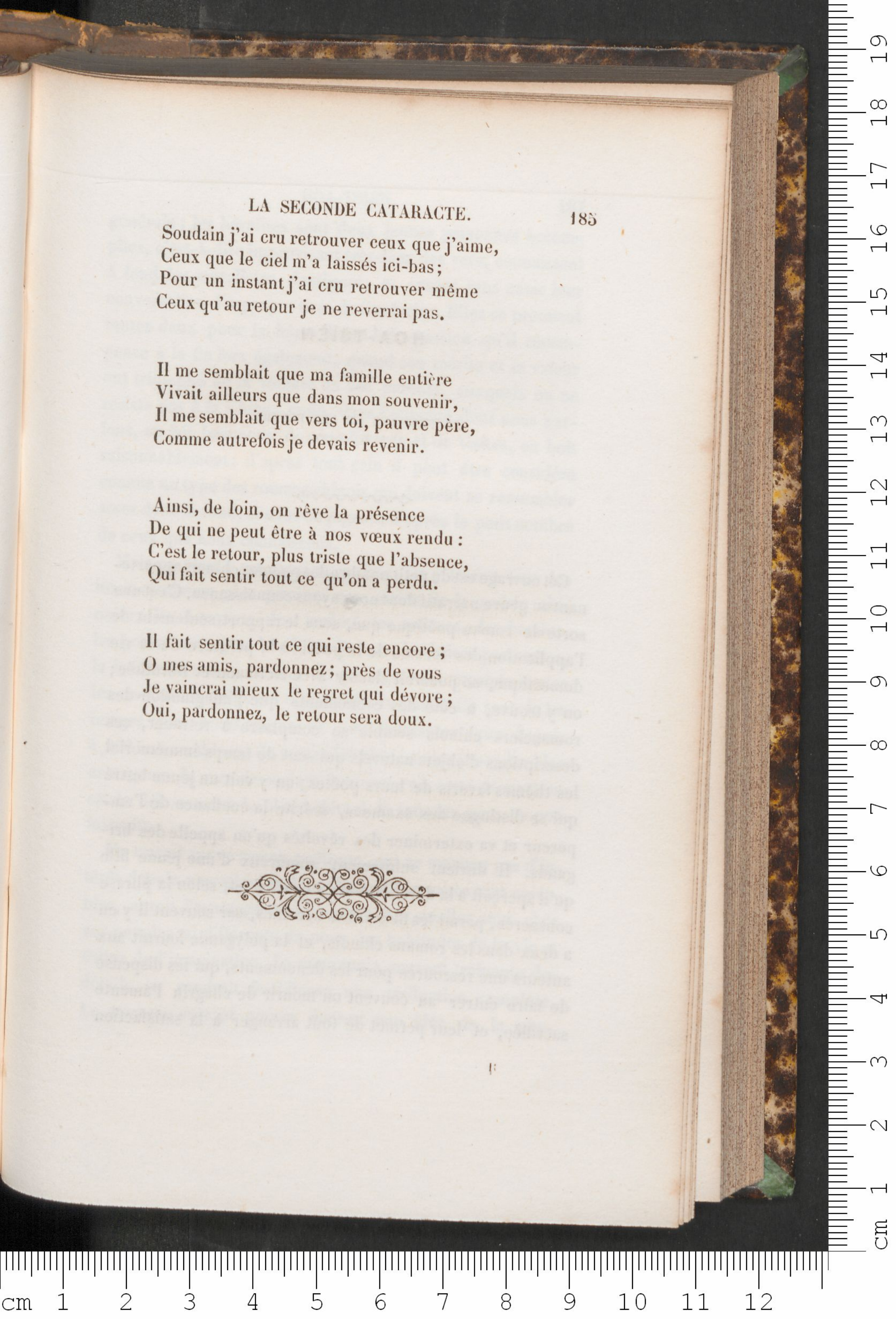
[1] Abousir est le rocher d'où l'on domine la seconde cataracte.
[2] Le nom de M. Charles Lenormant.

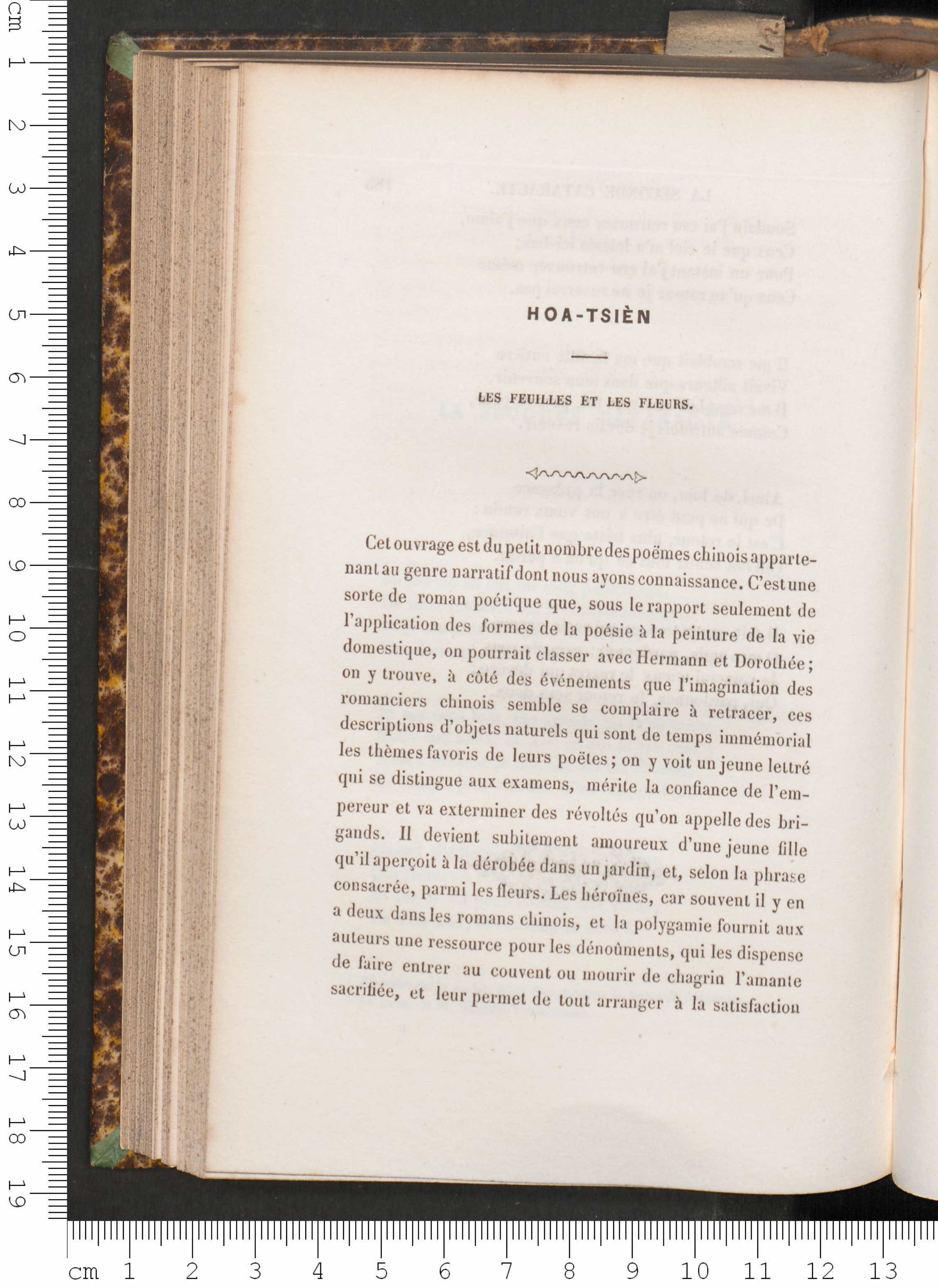
Soudain j'ai cru retrouver ceux que j'aime,
Ceux que le ciel m'a laissés ici-bas;
Pour un instant j'ai cru retrouver même
Ceux qu'au retour je ne reverrai pas.

Il me semblait que ma famille entière
Vivait ailleurs que dans mon souvenir,
Il me semblait que vers toi, pauvre père,
Comme autrefois je devais revenir.

Ainsi, de loin, on rêve la présence
De qui ne peut être à nos vœux rendu :
C'est le retour, plus triste que l'absence,
Qui fait sentir tout ce qu'on a perdu.

Il fait sentir tout ce qui reste encore ;
O mes amis, pardonnez; près de vous
Je vaincrai mieux le regret qui dévore ;
Oui, pardonnez, le retour sera doux.

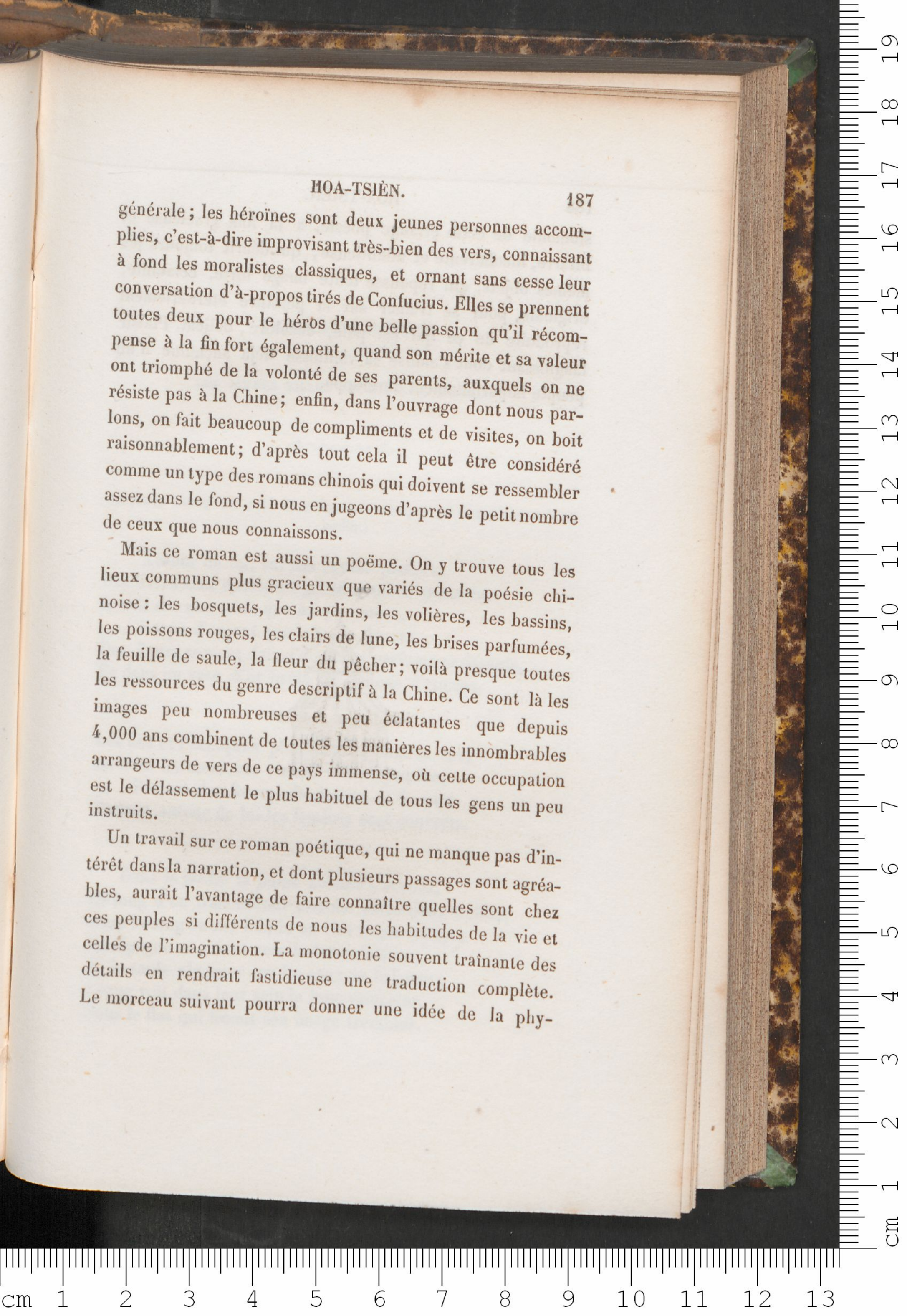




HOA-TSIÈN

LES FEUILLES ET LES FLEURS.

Cet ouvrage est du petit nombre des poëmes chinois appartenant au genre narratif dont nous ayons connaissance. C'est une sorte de roman poétique que, sous le rapport seulement de l'application des formes de la poésie à la peinture de la vie domestique, on pourrait classer avec Hermann et Dorothée ; on y trouve, à côté des événements que l'imagination des romanciers chinois semble se complaire à retracer, ces descriptions d'objets naturels qui sont de temps immémorial les thèmes favoris de leurs poëtes ; on y voit un jeune lettré qui se distingue aux examens, mérite la confiance de l'empereur et va exterminer des révoltés qu'on appelle des brigands. Il devient subitement amoureux d'une jeune fille qu'il aperçoit à la dérobée dans un jardin, et, selon la phrase consacrée, parmi les fleurs. Les héroïnes, car souvent il y en a deux dans les romans chinois, et la polygamie fournit aux auteurs une ressource pour les dénoûments, qui les dispense de faire entrer au couvent ou mourir de chagrin l'amante sacrifiée, et leur permet de tout arranger à la satisfaction

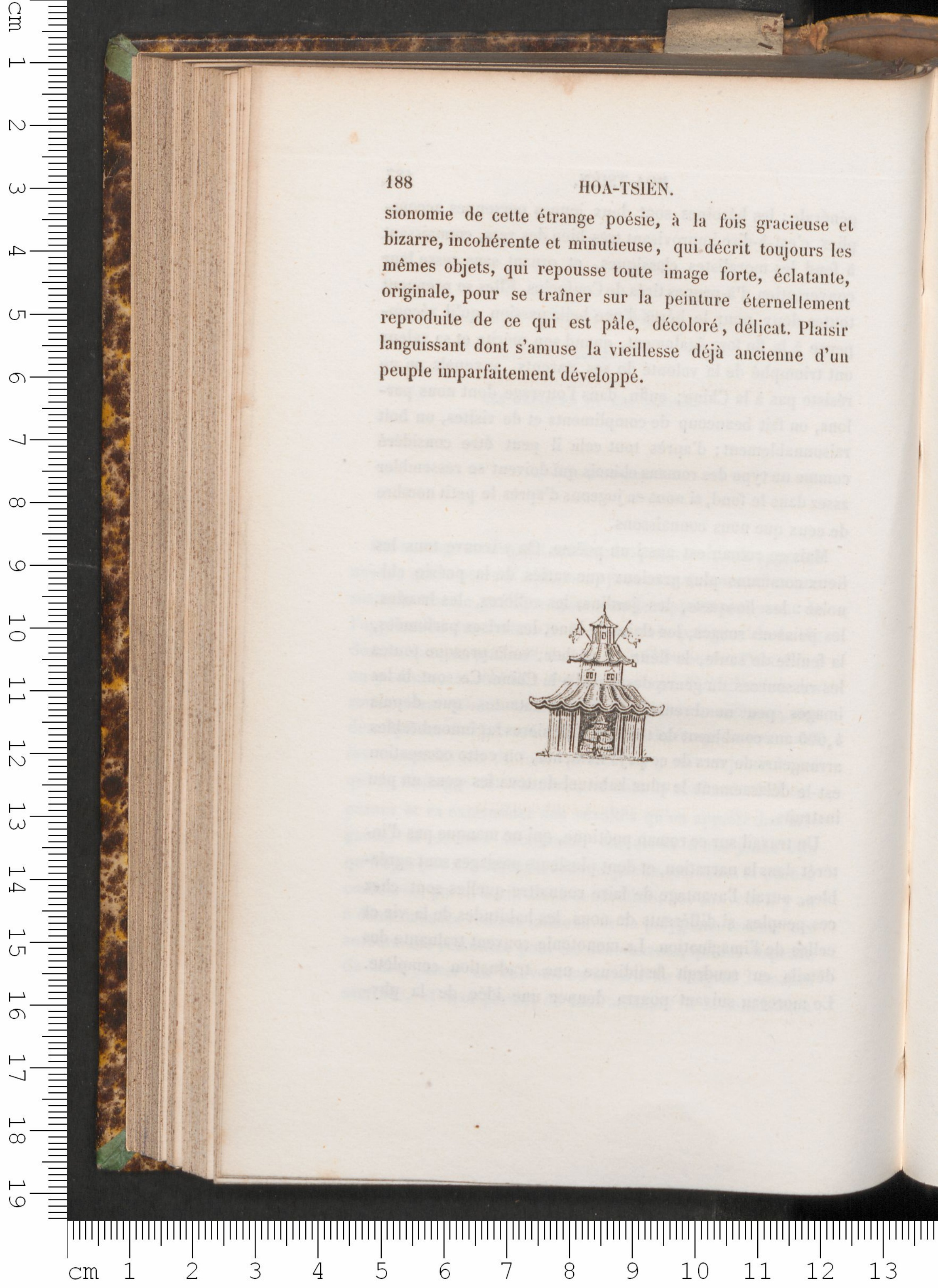


générale ; les héroïnes sont deux jeunes personnes accomplies, c'est-à-dire improvisant très-bien des vers, connaissant à fond les moralistes classiques, et ornant sans cesse leur conversation d'à-propos tirés de Confucius. Elles se prennent toutes deux pour le héros d'une belle passion qu'il récompense à la fin fort également, quand son mérite et sa valeur ont triomphé de la volonté de ses parents, auxquels on ne résiste pas à la Chine ; enfin, dans l'ouvrage dont nous parlons, on fait beaucoup de compliments et de visites, on boit raisonnablement ; d'après tout cela il peut être considéré comme un type des romans chinois qui doivent se ressembler assez dans le fond, si nous en jugeons d'après le petit nombre de ceux que nous connaissons.

Mais ce roman est aussi un poëme. On y trouve tous les lieux communs plus gracieux que variés de la poésie chinoise : les bosquets, les jardins, les volières, les bassins, les poissons rouges, les clairs de lune, les brises parfumées, la feuille de saule, la fleur du pêcher ; voilà presque toutes les ressources du genre descriptif à la Chine. Ce sont là les images peu nombreuses et peu éclatantes que depuis 4,000 ans combinent de toutes les manières les innombrables arrangeurs de vers de ce pays immense, où cette occupation est le délassement le plus habituel de tous les gens un peu instruits.

Un travail sur ce roman poétique, qui ne manque pas d'intérêt dans la narration, et dont plusieurs passages sont agréables, aurait l'avantage de faire connaître quelles sont chez ces peuples si différents de nous les habitudes de la vie et celles de l'imagination. La monotonie souvent traînante des détails en rendrait fastidieuse une traduction complète. Le morceau suivant pourra donner une idée de la phy-

sionomie de cette étrange poésie, à la fois gracieuse et bizarre, incohérente et minutieuse, qui décrit toujours les mêmes objets, qui repousse toute image forte, éclatante, originale, pour se traîner sur la peinture éternellement reproduite de ce qui est pâle, décoloré, délicat. Plaisir languissant dont s'amuse la vieillesse déjà ancienne d'un peuple imparfaitement développé.



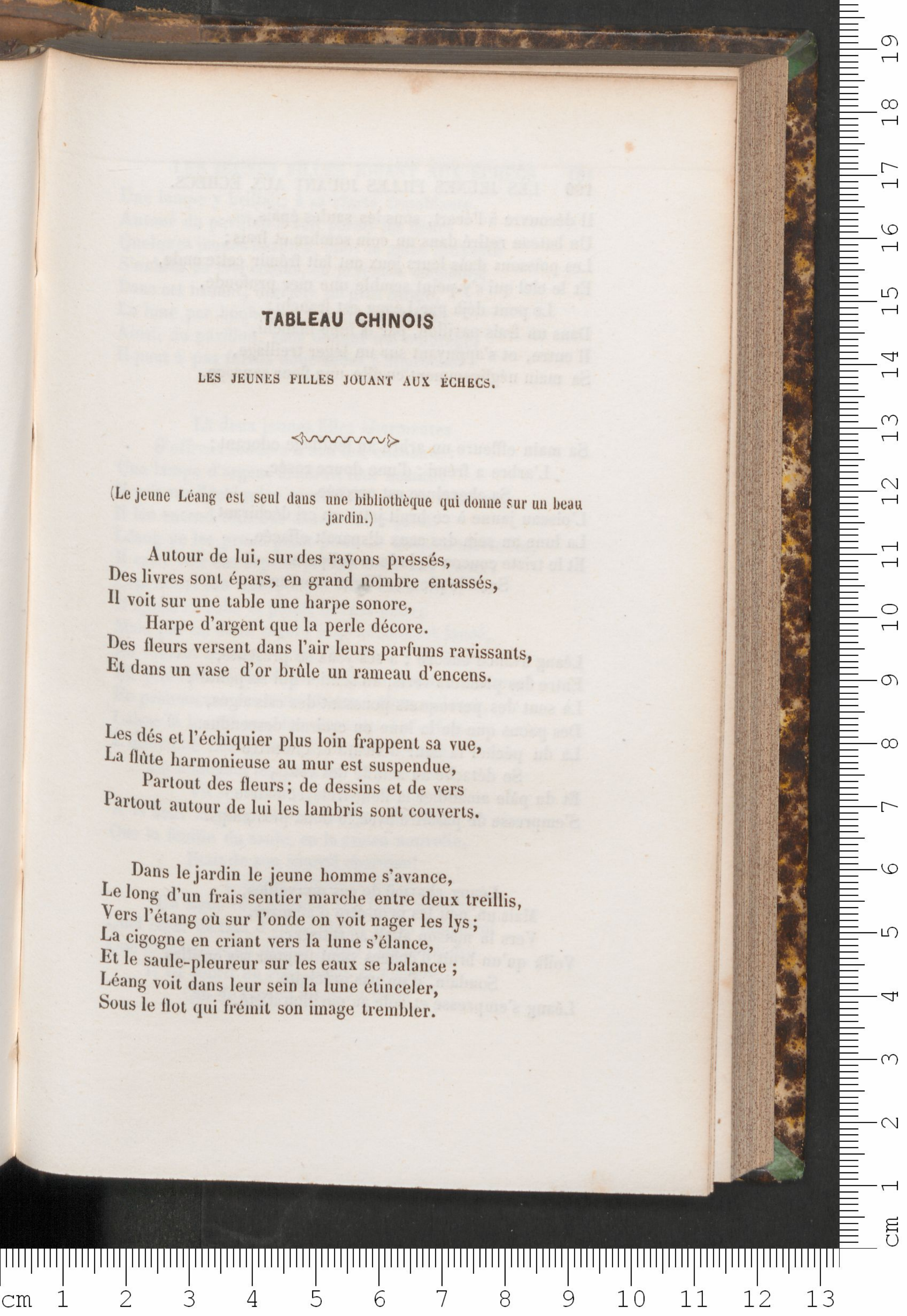


TABLEAU CHINOIS

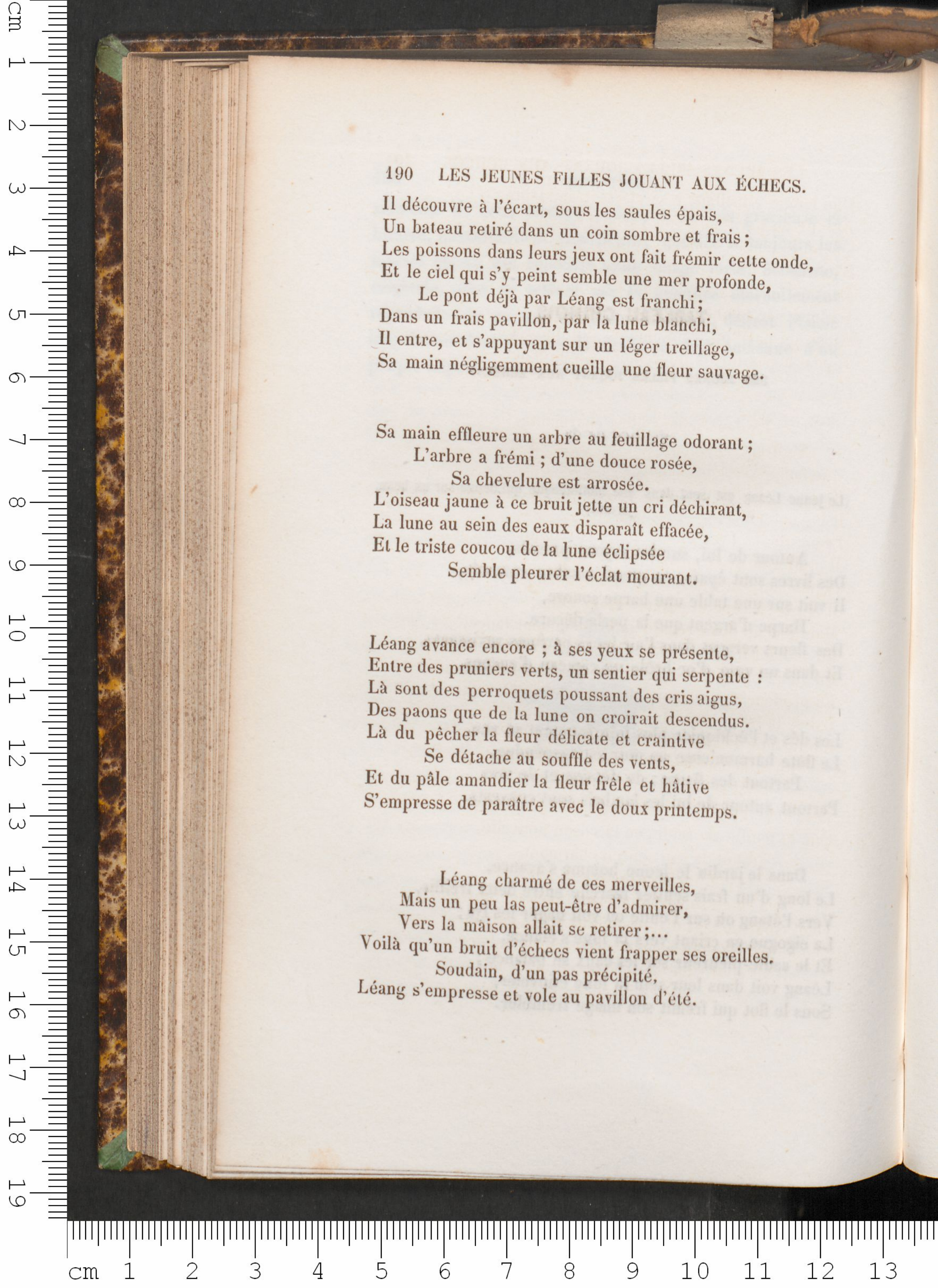
LES JEUNES FILLES JOUANT AUX ÉCHECS.

(Le jeune Léang est seul dans une bibliothèque qui donne sur un beau jardin.)

Autour de lui, sur des rayons pressés,
Des livres sont épars, en grand nombre entassés,
Il voit sur une table une harpe sonore,
Harpe d'argent que la perle décore.
Des fleurs versent dans l'air leurs parfums ravissants,
Et dans un vase d'or brûle un rameau d'encens.

Les dés et l'échiquier plus loin frappent sa vue,
La flûte harmonieuse au mur est suspendue,
Partout des fleurs; de dessins et de vers
Partout autour de lui les lambris sont couverts.

Dans le jardin le jeune homme s'avance,
Le long d'un frais sentier marche entre deux treillis,
Vers l'étang où sur l'onde on voit nager les lys;
La cigogne en criant vers la lune s'élance,
Et le saule-pleureur sur les eaux se balance ;
Léang voit dans leur sein la lune étinceler,
Sous le flot qui frémit son image trembler.

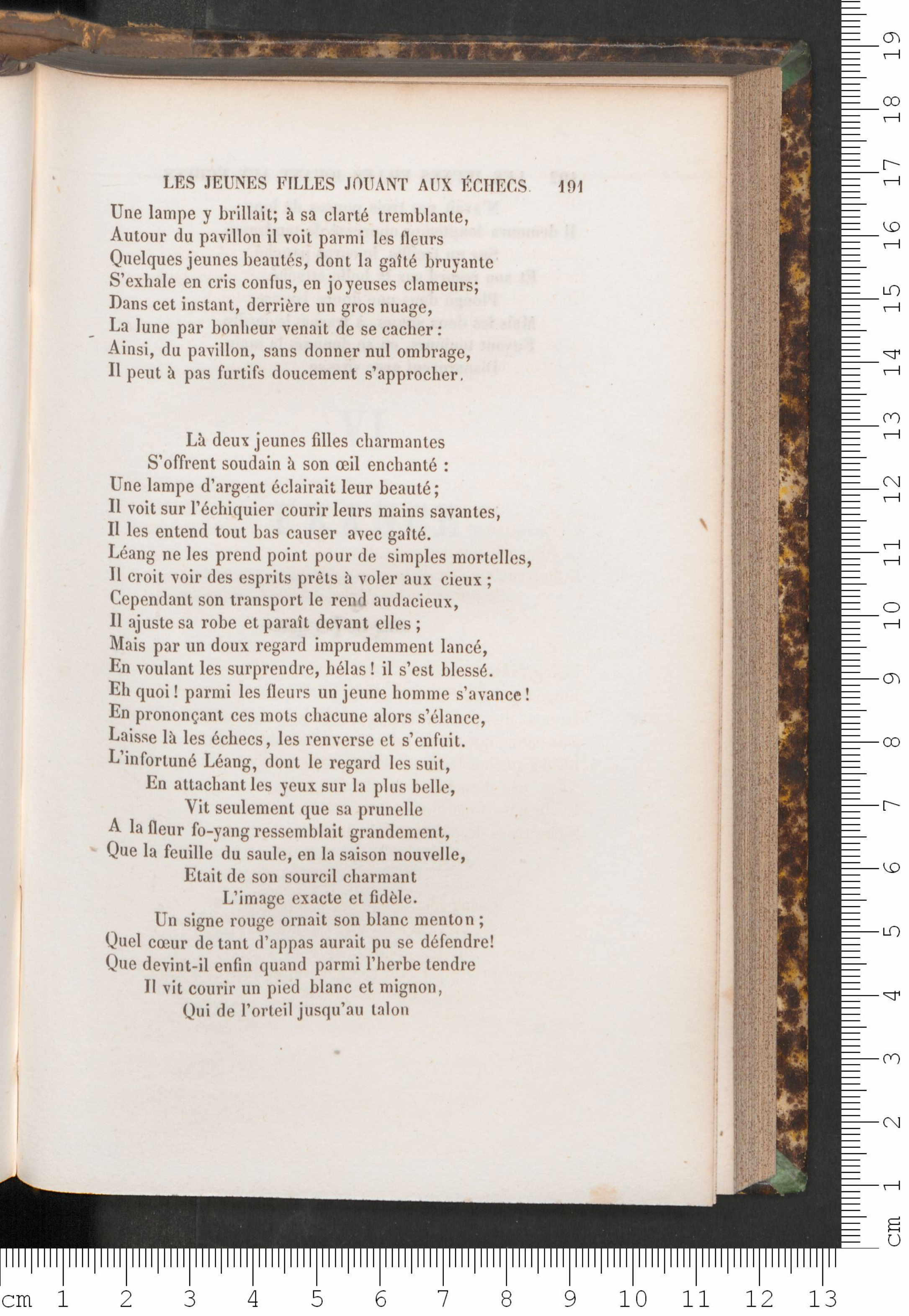


Il découvre à l'écart, sous les saules épais,
Un bateau retiré dans un coin sombre et frais;
Les poissons dans leurs jeux ont fait frémir cette onde,
Et le ciel qui s'y peint semble une mer profonde,
Le pont déjà par Léang est franchi;
Dans un frais pavillon, par la lune blanchi,
Il entre, et s'appuyant sur un léger treillage,
Sa main négligemment cueille une fleur sauvage.

Sa main effleure un arbre au feuillage odorant;
L'arbre a frémi ; d'une douce rosée,
Sa chevelure est arrosée.
L'oiseau jaune à ce bruit jette un cri déchirant,
La lune au sein des eaux disparaît effacée,
Et le triste coucou de la lune éclipsée
Semble pleurer l'éclat mourant.

Léang avance encore ; à ses yeux se présente,
Entre des pruniers verts, un sentier qui serpente :
Là sont des perroquets poussant des cris aigus,
Des paons que de la lune on croirait descendus.
Là du pêcher la fleur délicate et craintive
Se détache au souffle des vents,
Et du pâle amandier la fleur frêle et hâtive
S'empresse de paraître avec le doux printemps.

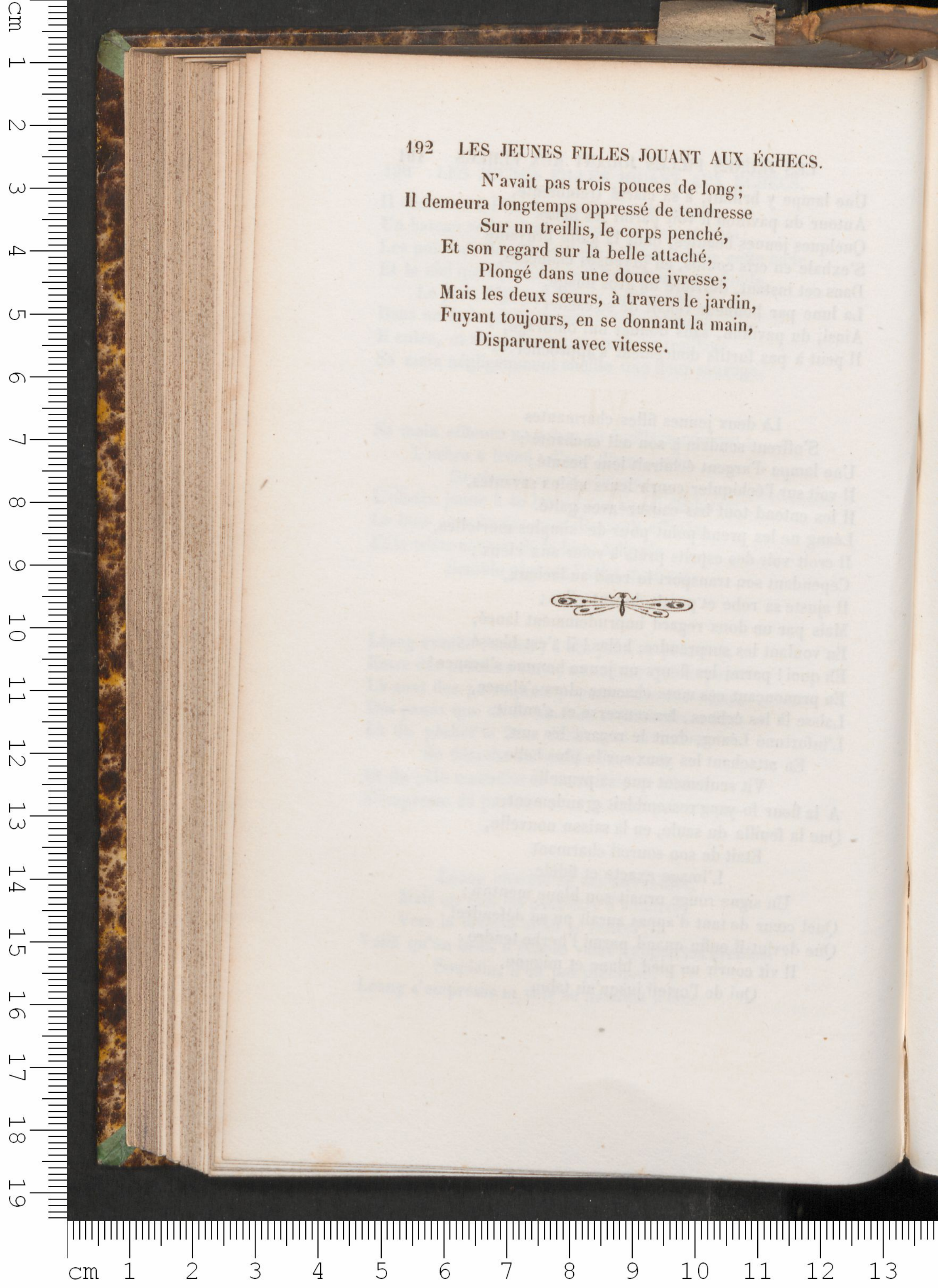
Léang charmé de ces merveilles,
Mais un peu las peut-être d'admirer,
Vers la maison allait se retirer;...
Voilà qu'un bruit d'échecs vient frapper ses oreilles.
Soudain, d'un pas précipité,
Léang s'empresse et vole au pavillon d'été.

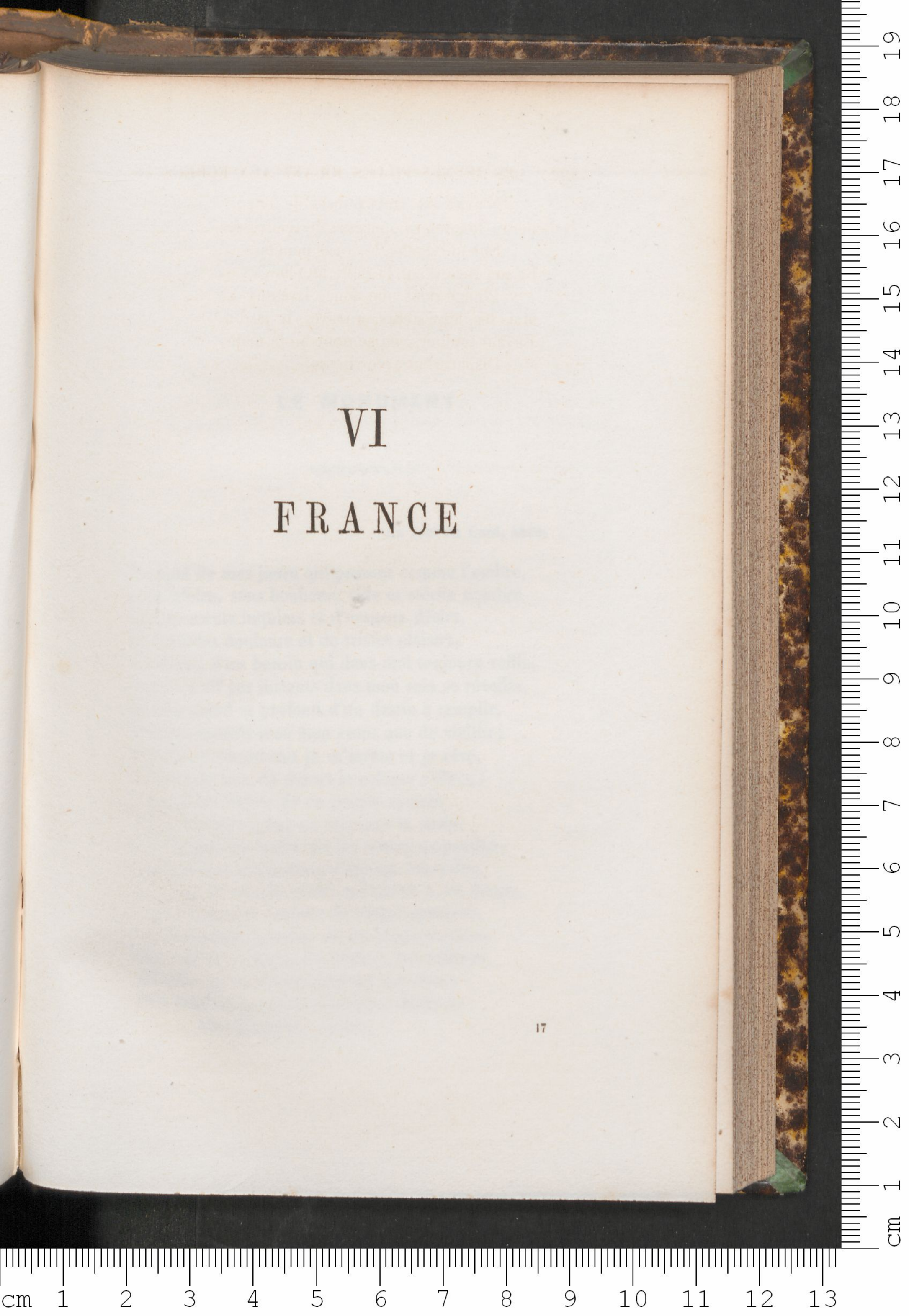


Une lampe y brillait; à sa clarté tremblante,
Autour du pavillon il voit parmi les fleurs
Quelques jeunes beautés, dont la gaîté bruyante
S'exhale en cris confus, en joyeuses clameurs;
Dans cet instant, derrière un gros nuage,
La lune par bonheur venait de se cacher:
Ainsi, du pavillon, sans donner nul ombrage,
Il peut à pas furtifs doucement s'approcher.

Là deux jeunes filles charmantes
S'offrent soudain à son œil enchanté :
Une lampe d'argent éclairait leur beauté;
Il voit sur l'échiquier courir leurs mains savantes,
Il les entend tout bas causer avec gaîté.
Léang ne les prend point pour de simples mortelles,
Il croit voir des esprits prêts à voler aux cieux ;
Cependant son transport le rend audacieux,
Il ajuste sa robe et paraît devant elles ;
Mais par un doux regard imprudemment lancé,
En voulant les surprendre, hélas ! il s'est blessé.
Eh quoi ! parmi les fleurs un jeune homme s'avance !
En prononçant ces mots chacune alors s'élance,
Laisse là les échecs, les renverse et s'enfuit.
L'infortuné Léang, dont le regard les suit,
En attachant les yeux sur la plus belle,
Vit seulement que sa prunelle
A la fleur fo-yang ressemblait grandement,
Que la feuille du saule, en la saison nouvelle,
Etait de son sourcil charmant
L'image exacte et fidèle.
Un signe rouge ornait son blanc menton ;
Quel cœur de tant d'appas aurait pu se défendre!
Que devint-il enfin quand parmi l'herbe tendre
Il vit courir un pied blanc et mignon,
Qui de l'orteil jusqu'au talon

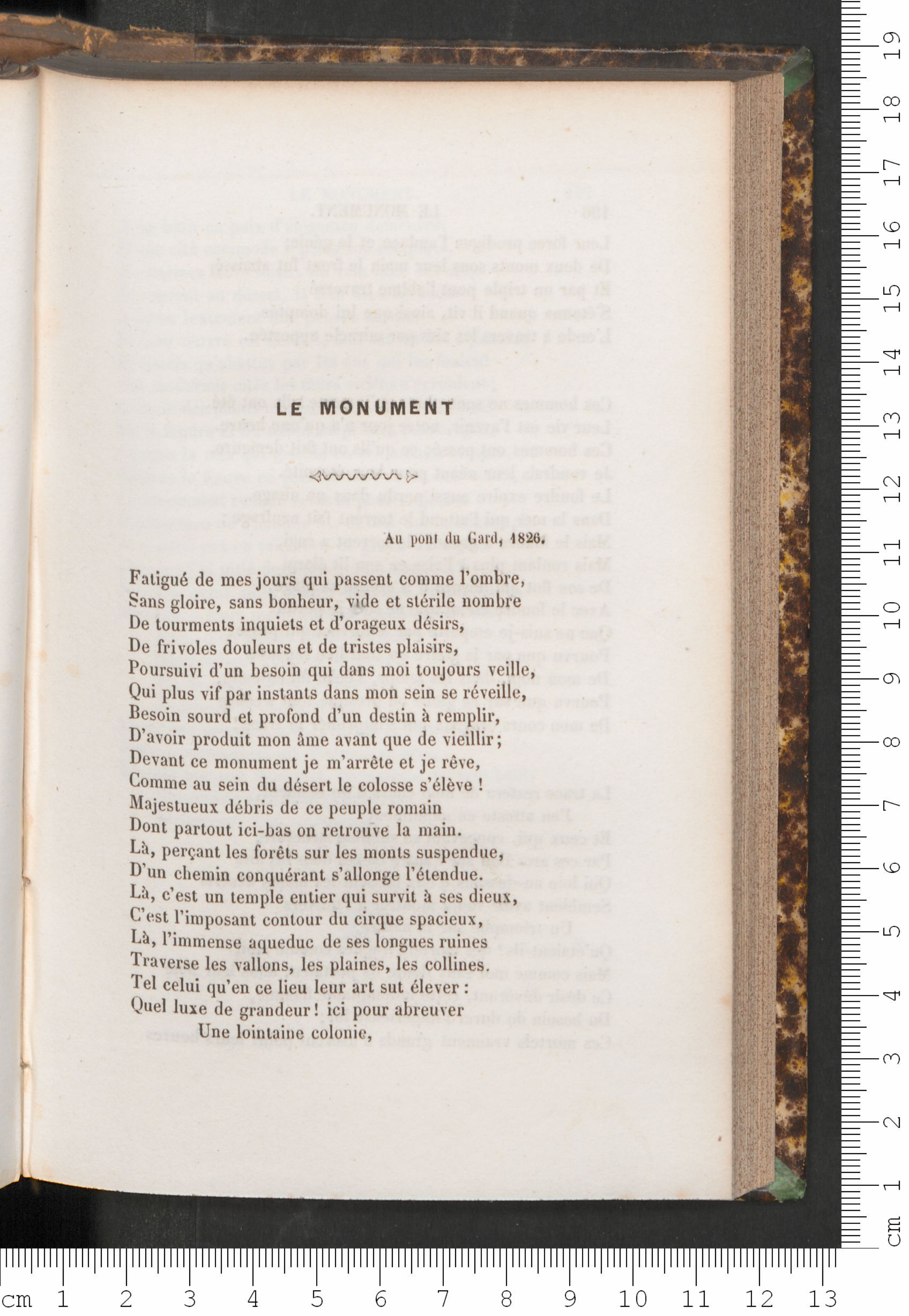
N'avait pas trois pouces de long;
Il demeura longtemps oppressé de tendresse
Sur un treillis, le corps penché,
Et son regard sur la belle attaché,
Plongé dans une douce ivresse;
Mais les deux sœurs, à travers le jardin,
Fuyant toujours, en se donnant la main,
Disparurent avec vitesse.





VI

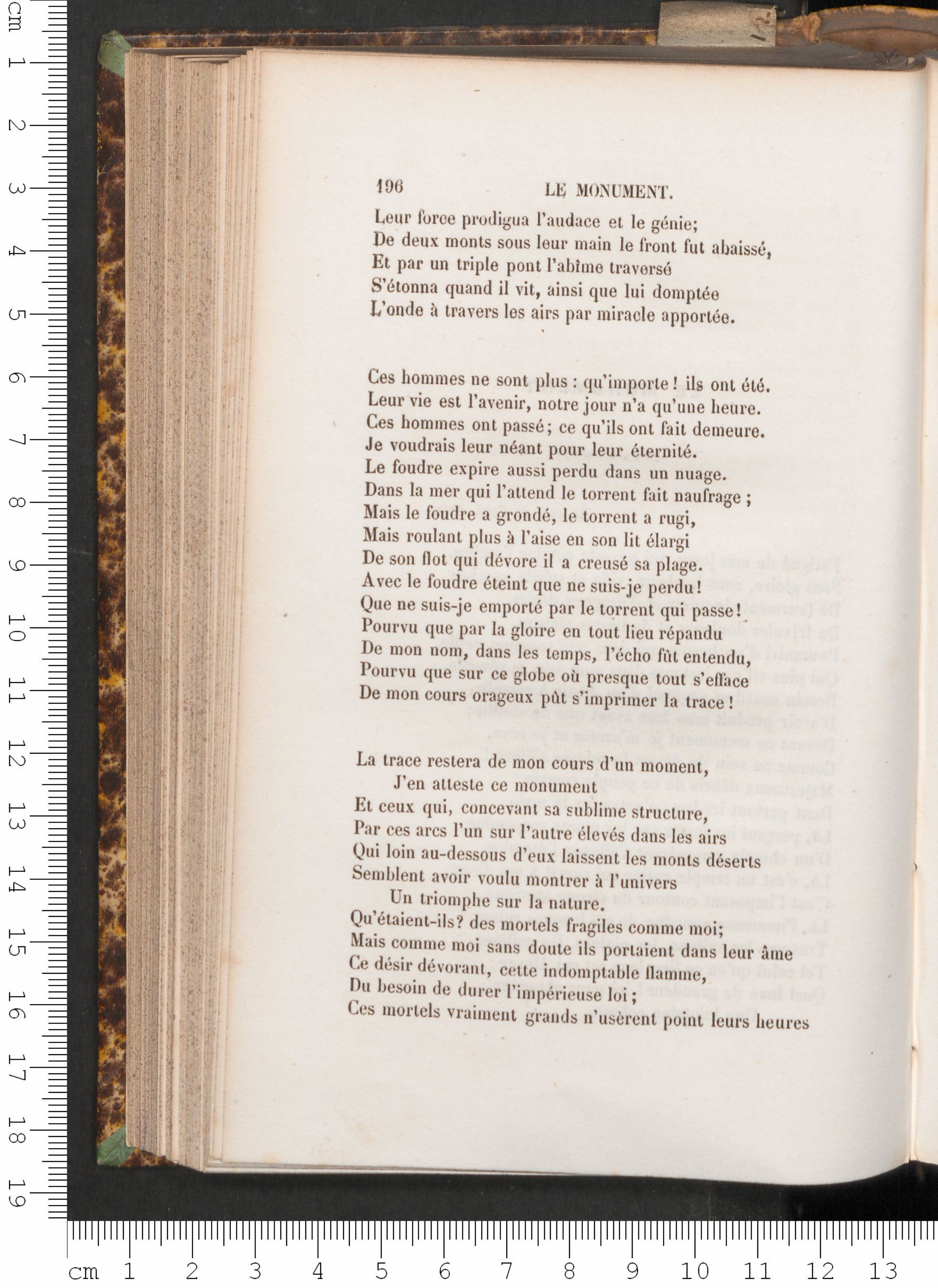
FRANCE



LE MONUMENT

Au pont du Gard, 1826.

Fatigué de mes jours qui passent comme l'ombre,
Sans gloire, sans bonheur, vide et stérile nombre
De tourments inquiets et d'orageux désirs,
De frivoles douleurs et de tristes plaisirs,
Poursuivi d'un besoin qui dans moi toujours veille,
Qui plus vif par instants dans mon sein se réveille,
Besoin sourd et profond d'un destin à remplir,
D'avoir produit mon âme avant que de vieillir;
Devant ce monument je m'arrête et je rêve,
Comme au sein du désert le colosse s'élève !
Majestueux débris de ce peuple romain
Dont partout ici-bas on retrouve la main.
Là, perçant les forêts sur les monts suspendue,
D'un chemin conquérant s'allonge l'étendue.
Là, c'est un temple entier qui survit à ses dieux,
C'est l'imposant contour du cirque spacieux,
Là, l'immense aqueduc de ses longues ruines
Traverse les vallons, les plaines, les collines.
Tel celui qu'en ce lieu leur art sut élever :
Quel luxe de grandeur ! ici pour abreuver
Une lointaine colonie,

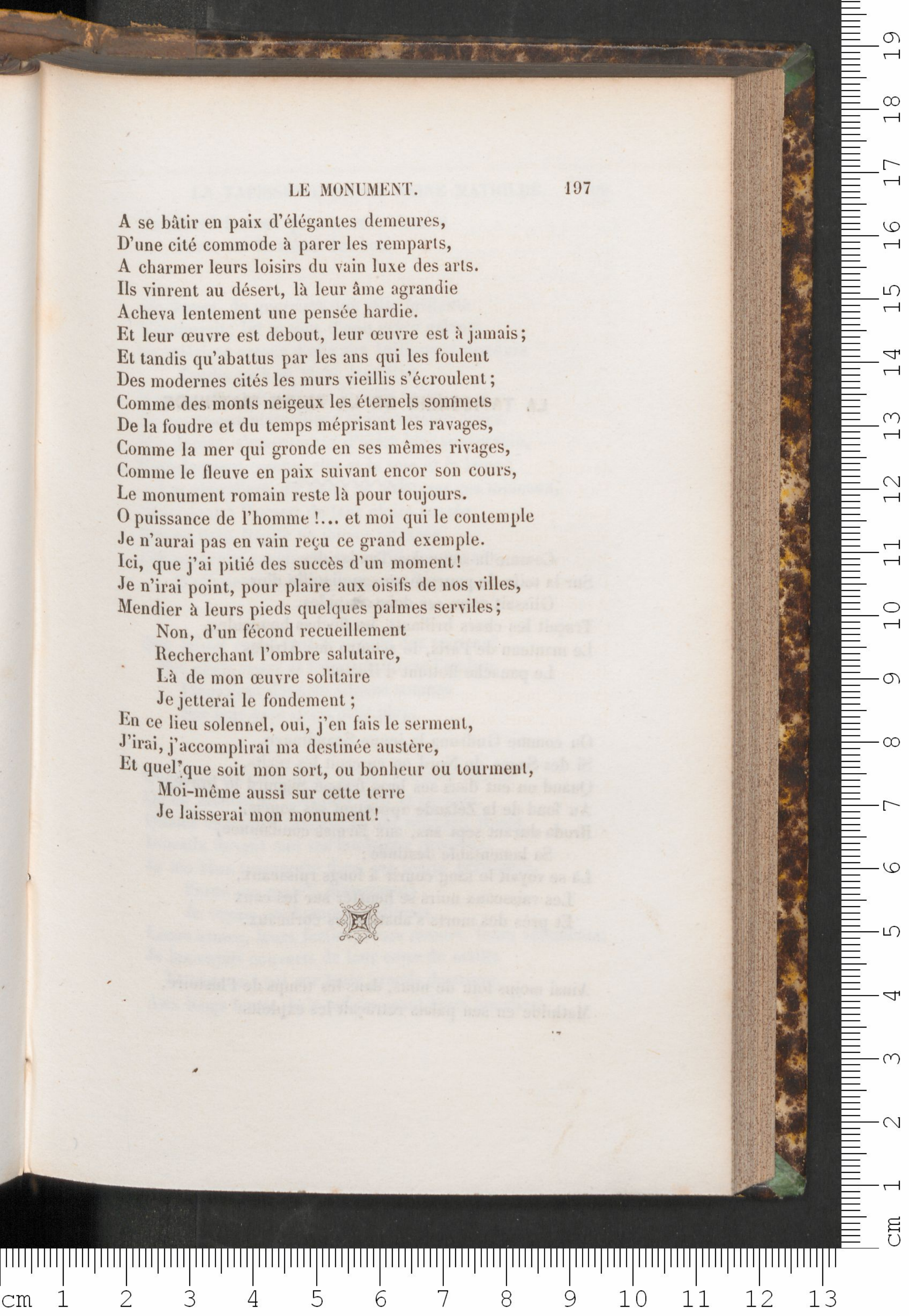


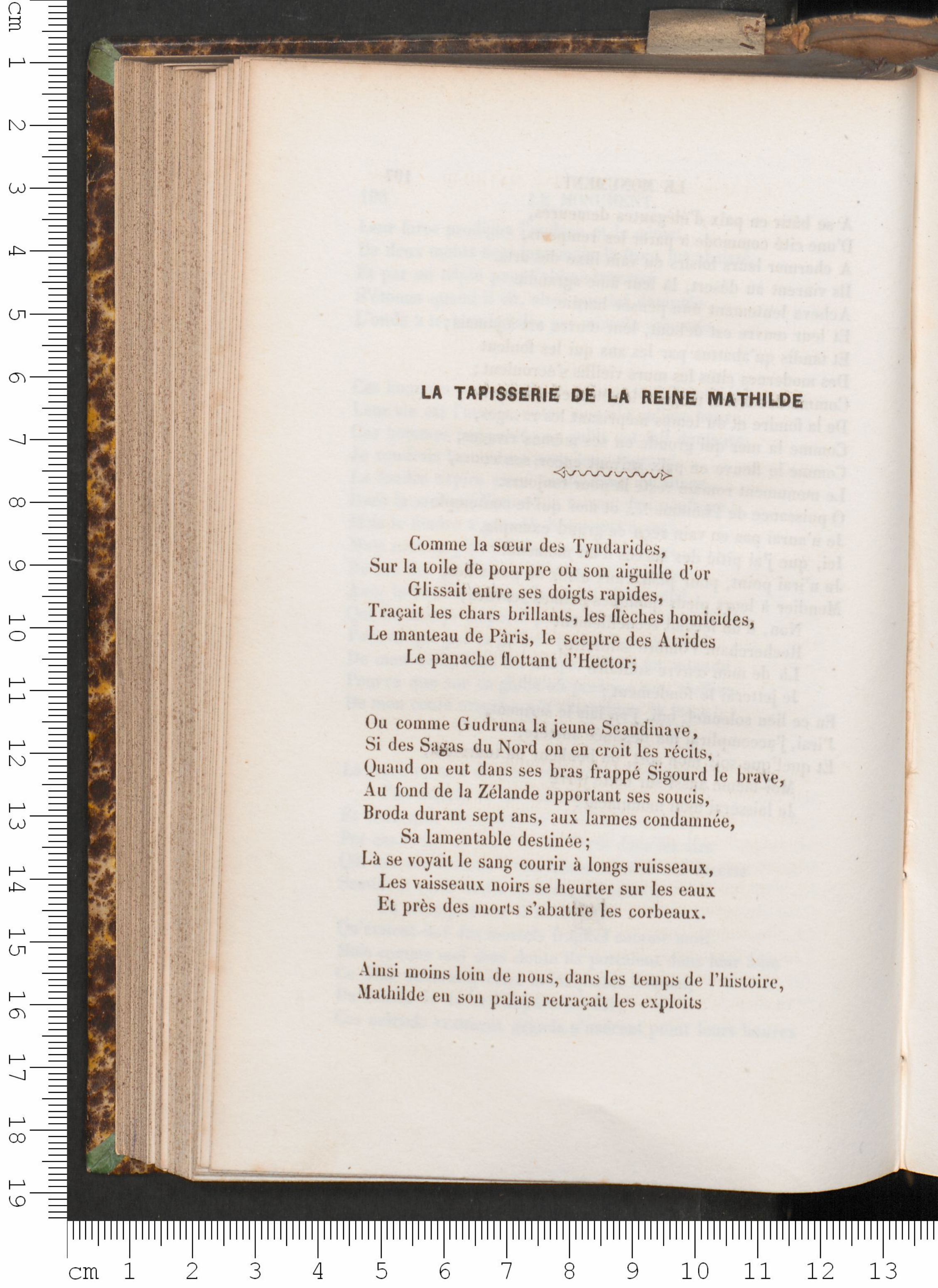
Leur force prodigua l'audace et le génie;
De deux monts sous leur main le front fut abaissé,
Et par un triple pont l'abîme traversé
S'étonna quand il vit, ainsi que lui domptée
L'onde à travers les airs par miracle apportée.

Ces hommes ne sont plus : qu'importe ! ils ont été.
Leur vie est l'avenir, notre jour n'a qu'une heure.
Ces hommes ont passé; ce qu'ils ont fait demeure.
Je voudrais leur néant pour leur éternité.
Le foudre expire aussi perdu dans un nuage.
Dans la mer qui l'attend le torrent fait naufrage ;
Mais le foudre a grondé, le torrent a rugi,
Mais roulant plus à l'aise en son lit élargi
De son flot qui dévore il a creusé sa plage.
Avec le foudre éteint que ne suis-je perdu!
Que ne suis-je emporté par le torrent qui passe!
Pourvu que par la gloire en tout lieu répandu
De mon nom, dans les temps, l'écho fût entendu,
Pourvu que sur ce globe où presque tout s'efface
De mon cours orageux pût s'imprimer la trace!

La trace restera de mon cours d'un moment,
J'en atteste ce monument
Et ceux qui, concevant sa sublime structure,
Par ces arcs l'un sur l'autre élevés dans les airs
Qui loin au-dessous d'eux laissent les monts déserts
Semblent avoir voulu montrer à l'univers
Un triomphe sur la nature.
Qu'étaient-ils? des mortels fragiles comme moi;
Mais comme moi sans doute ils portaient dans leur âme
Ce désir dévorant, cette indomptable flamme,
Du besoin de durer l'impérieuse loi;
Ces mortels vraiment grands n'usèrent point leurs heures

A se bâtir en paix d'élégantes demeures,
D'une cité commode à parer les remparts,
A charmer leurs loisirs du vain luxe des arts.
Ils vinrent au désert, là leur âme agrandie
Acheva lentement une pensée hardie.
Et leur œuvre est debout, leur œuvre est à jamais;
Et tandis qu'abattus par les ans qui les foulent
Des modernes cités les murs vieillis s'écroulent;
Comme des monts neigeux les éternels sommets
De la foudre et du temps méprisant les ravages,
Comme la mer qui gronde en ses mêmes rivages,
Comme le fleuve en paix suivant encor son cours,
Le monument romain reste là pour toujours.
O puissance de l'homme !... et moi qui le contemple
Je n'aurai pas en vain reçu ce grand exemple.
Ici, que j'ai pitié des succès d'un moment!
Je n'irai point, pour plaire aux oisifs de nos villes,
Mendier à leurs pieds quelques palmes serviles;
Non, d'un fécond recueillement
Recherchant l'ombre salutaire,
Là de mon œuvre solitaire
Je jetterai le fondement;
En ce lieu solennel, oui, j'en fais le serment,
J'irai, j'accomplirai ma destinée austère,
Et quel que soit mon sort, ou bonheur ou tourment,
Moi-même aussi sur cette terre
Je laisserai mon monument!



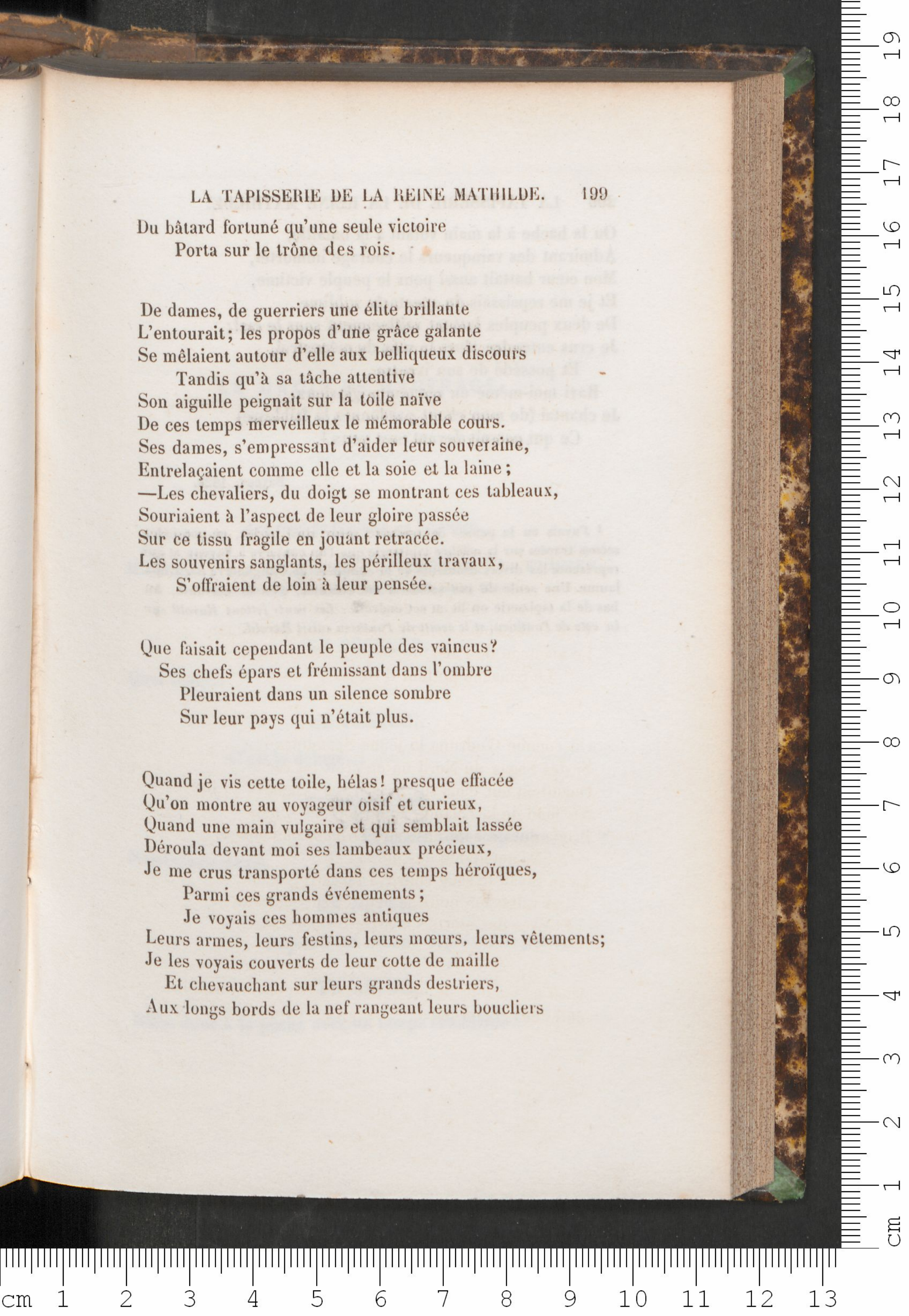


LA TAPISSERIE DE LA REINE MATHILDE

Comme la sœur des Tyndarides,
Sur la toile de pourpre où son aiguille d'or
Glissait entre ses doigts rapides,
Traçait les chars brillants, les flèches homicides,
Le manteau de Pâris, le sceptre des Atrides
Le panache flottant d'Hector;

Ou comme Gudruna la jeune Scandinave,
Si des Sagas du Nord on en croit les récits,
Quand on eut dans ses bras frappé Sigourd le brave,
Au fond de la Zélande apportant ses soucis,
Broda durant sept ans, aux larmes condamnée,
Sa lamentable destinée;
Là se voyait le sang courir à longs ruisseaux,
Les vaisseaux noirs se heurter sur les eaux
Et près des morts s'abattre les corbeaux.

Ainsi moins loin de nous, dans les temps de l'histoire,
Mathilde en son palais retraçait les exploits



Du bâtard fortuné qu'une seule victoire
Porta sur le trône des rois.

De dames, de guerriers une élite brillante
L'entourait; les propos d'une grâce galante
Se mêlaient autour d'elle aux belliqueux discours
Tandis qu'à sa tâche attentive
Son aiguille peignait sur la toile naïve
De ces temps merveilleux le mémorable cours.
Ses dames, s'empressant d'aider leur souveraine,
Entrelaçaient comme elle et la soie et la laine;
—Les chevaliers, du doigt se montrant ces tableaux,
Souriaient à l'aspect de leur gloire passée
Sur ce tissu fragile en jouant retracée.
Les souvenirs sanglants, les périlleux travaux,
S'offraient de loin à leur pensée.

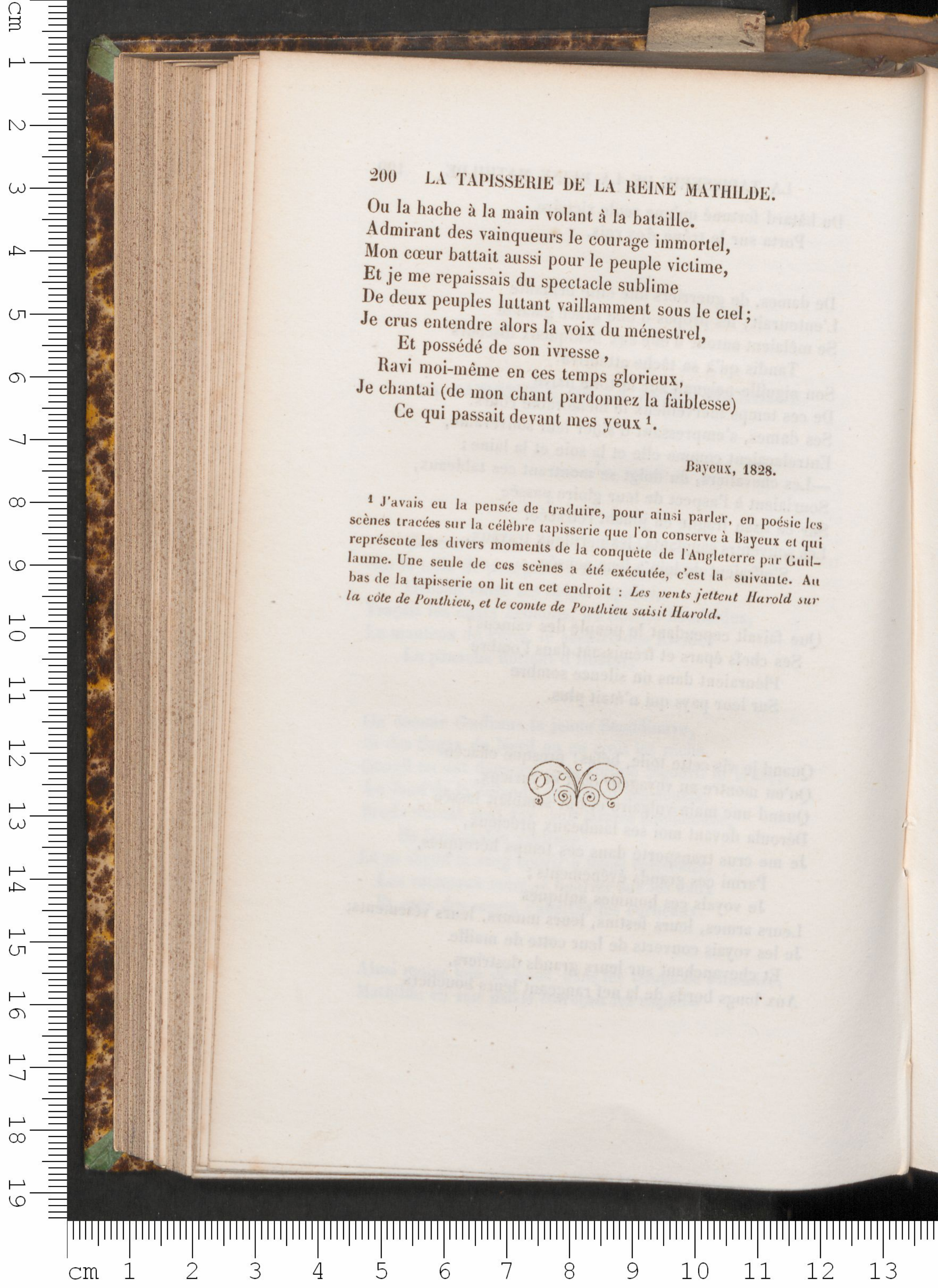
Que faisait cependant le peuple des vaincus?
Ses chefs épars et frémissant dans l'ombre
Pleuraient dans un silence sombre
Sur leur pays qui n'était plus.

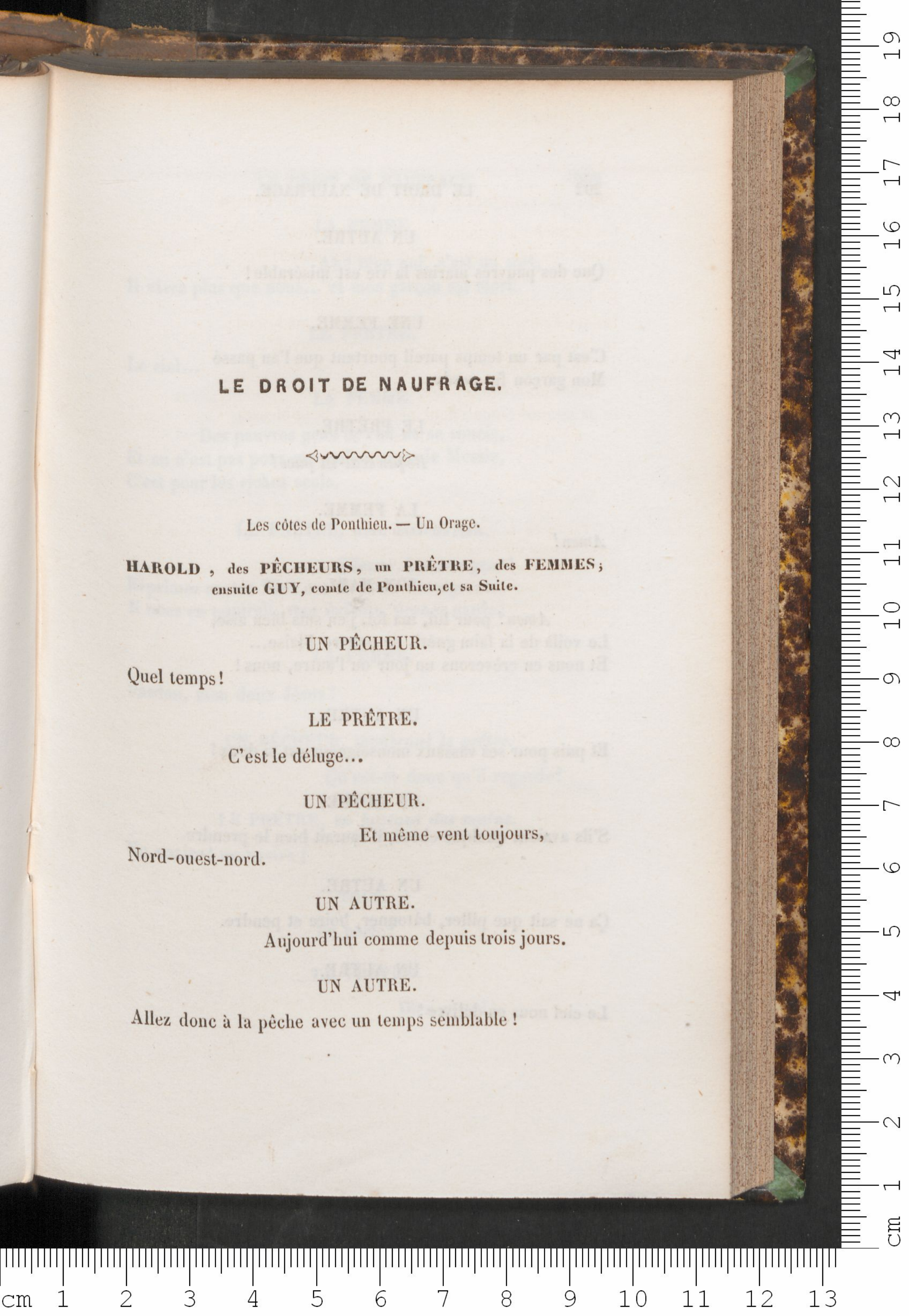
Quand je vis cette toile, hélas! presque effacée
Qu'on montre au voyageur oisif et curieux,
Quand une main vulgaire et qui semblait lassée
Déroula devant moi ses lambeaux précieux,
Je me crus transporté dans ces temps héroïques,
Parmi ces grands événements;
Je voyais ces hommes antiques
Leurs armes, leurs festins, leurs mœurs, leurs vêtements;
Je les voyais couverts de leur cotte de maille
Et chevauchant sur leurs grands destriers,
Aux longs bords de la nef rangeant leurs boucliers

Ou la hache à la main volant à la bataille.
Admirant des vainqueurs le courage immortel,
Mon cœur battait aussi pour le peuple victime,
Et je me repaissais du spectacle sublime
De deux peuples luttant vaillamment sous le ciel;
Je crus entendre alors la voix du ménestrel,
Et possédé de son ivresse,
Ravi moi-même en ces temps glorieux,
Je chantai (de mon chant pardonnez la faiblesse)
Ce qui passait devant mes yeux [1].

Bayeux, 1828.

[1] J'avais eu la pensée de traduire, pour ainsi parler, en poésie les scènes tracées sur la célèbre tapisserie que l'on conserve à Bayeux et qui représente les divers moments de la conquête de l'Angleterre par Guillaume. Une seule de ces scènes a été exécutée, c'est la suivante. Au bas de la tapisserie on lit en cet endroit : *Les vents jettent Harold sur la côte de Ponthieu, et le comte de Ponthieu saisit Harold.*





LE DROIT DE NAUFRAGE.

Les côtes de Ponthieu. — Un Orage.

HAROLD, des PÊCHEURS, un PRÊTRE, des FEMMES; ensuite GUY, comte de Ponthieu, et sa Suite.

UN PÊCHEUR.

Quel temps!

LE PRÊTRE.

C'est le déluge...

UN PÊCHEUR.

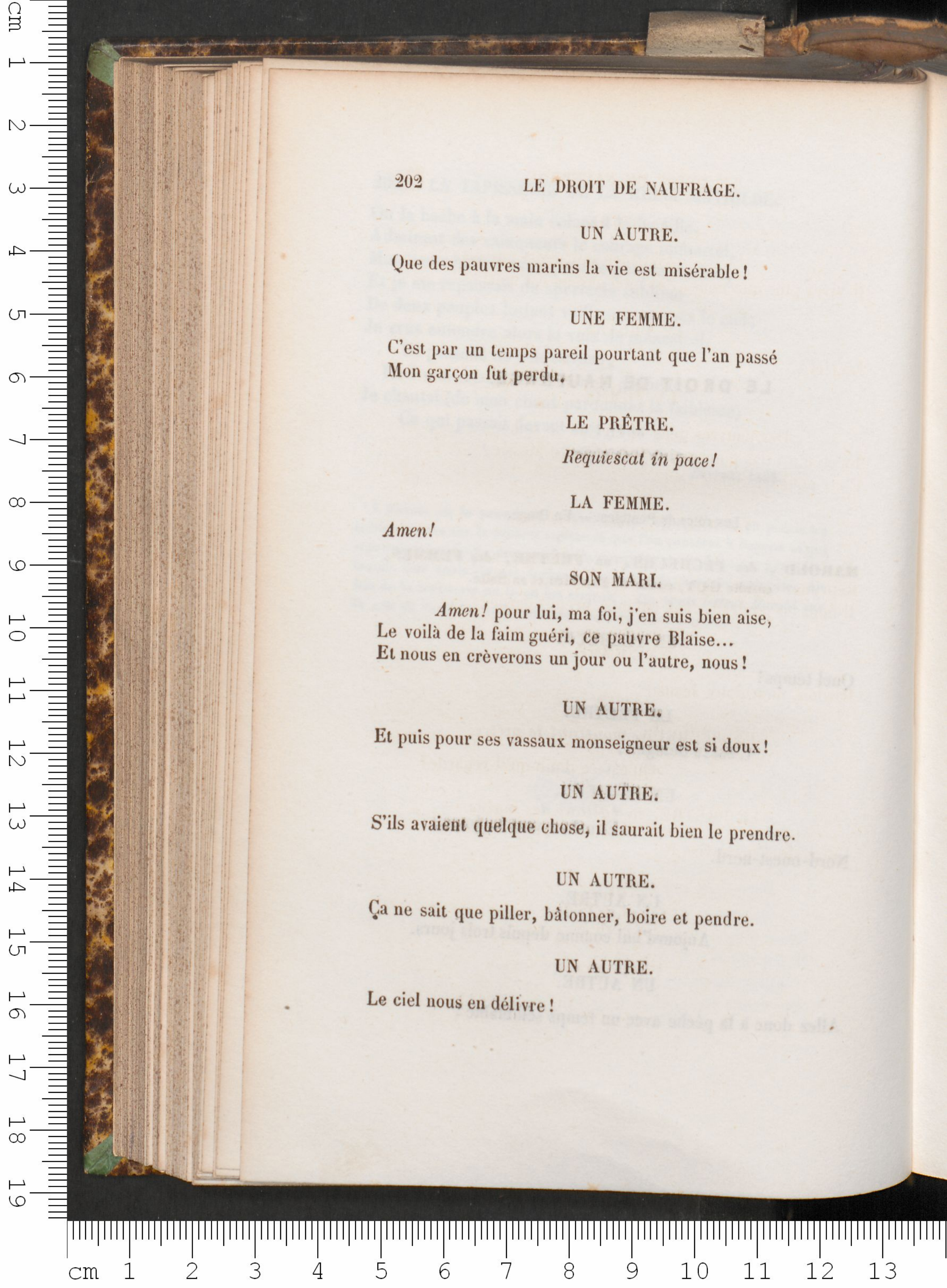
Et même vent toujours,
Nord-ouest-nord.

UN AUTRE.

Aujourd'hui comme depuis trois jours.

UN AUTRE.

Allez donc à la pêche avec un temps semblable!



UN AUTRE.

Que des pauvres marins la vie est misérable!

UNE FEMME.

C'est par un temps pareil pourtant que l'an passé
Mon garçon fut perdu.

LE PRÊTRE.

Requiescat in pace!

LA FEMME.

Amen!

SON MARI.

Amen! pour lui, ma foi, j'en suis bien aise,
Le voilà de la faim guéri, ce pauvre Blaise...
Et nous en crèverons un jour ou l'autre, nous!

UN AUTRE.

Et puis pour ses vassaux monseigneur est si doux!

UN AUTRE.

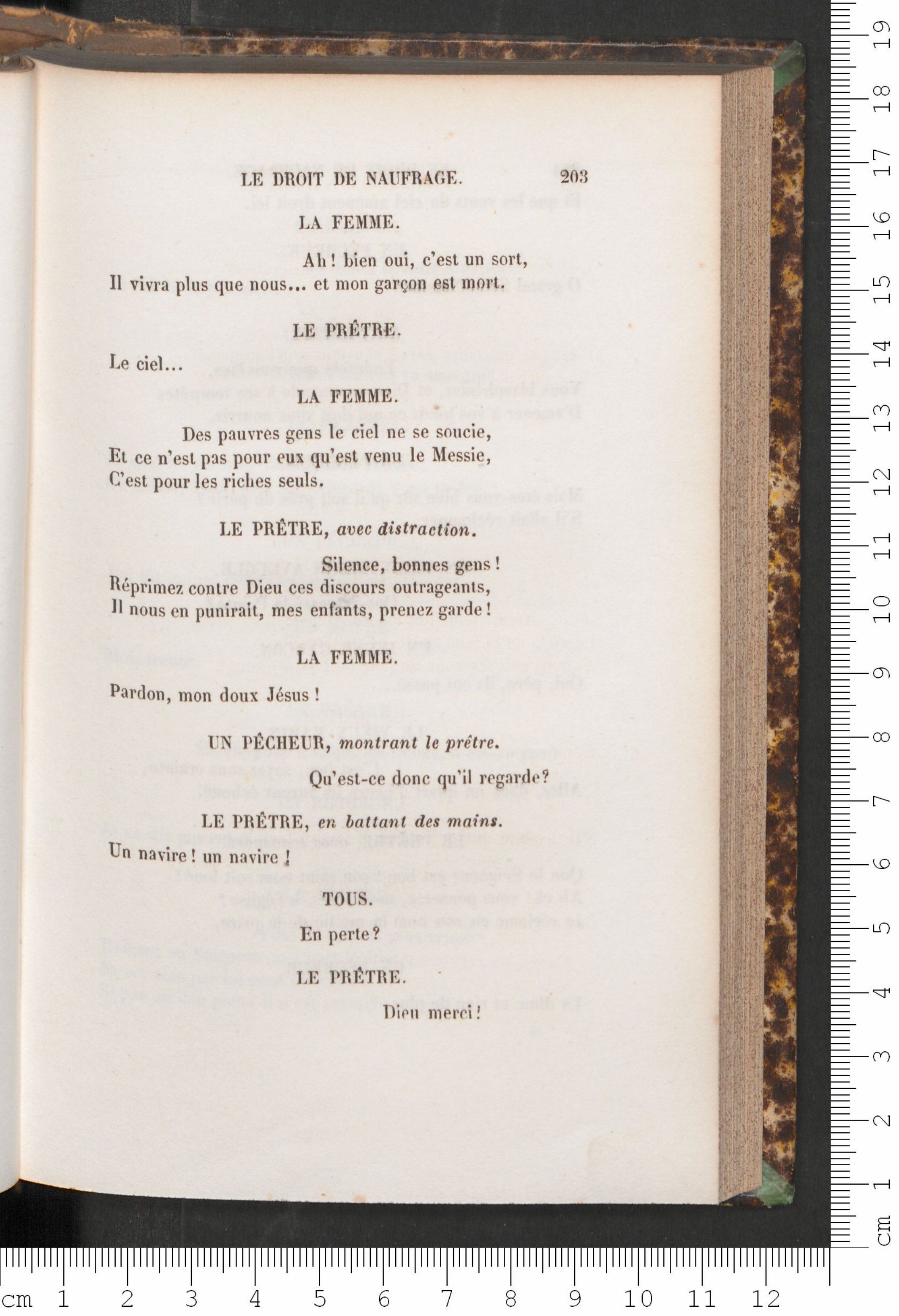
S'ils avaient quelque chose, il saurait bien le prendre.

UN AUTRE.

Ça ne sait que piller, bâtonner, boire et pendre.

UN AUTRE.

Le ciel nous en délivre!



LA FEMME.

Ah ! bien oui, c'est un sort,
Il vivra plus que nous... et mon garçon est mort.

LE PRÊTRE.

Le ciel...

LA FEMME.

Des pauvres gens le ciel ne se soucie,
Et ce n'est pas pour eux qu'est venu le Messie,
C'est pour les riches seuls.

LE PRÊTRE, *avec distraction.*

Silence, bonnes gens !
Réprimez contre Dieu ces discours outrageants,
Il nous en punirait, mes enfants, prenez garde !

LA FEMME.

Pardon, mon doux Jésus !

UN PÊCHEUR, *montrant le prêtre.*

Qu'est-ce donc qu'il regarde?

LE PRÊTRE, *en battant des mains.*

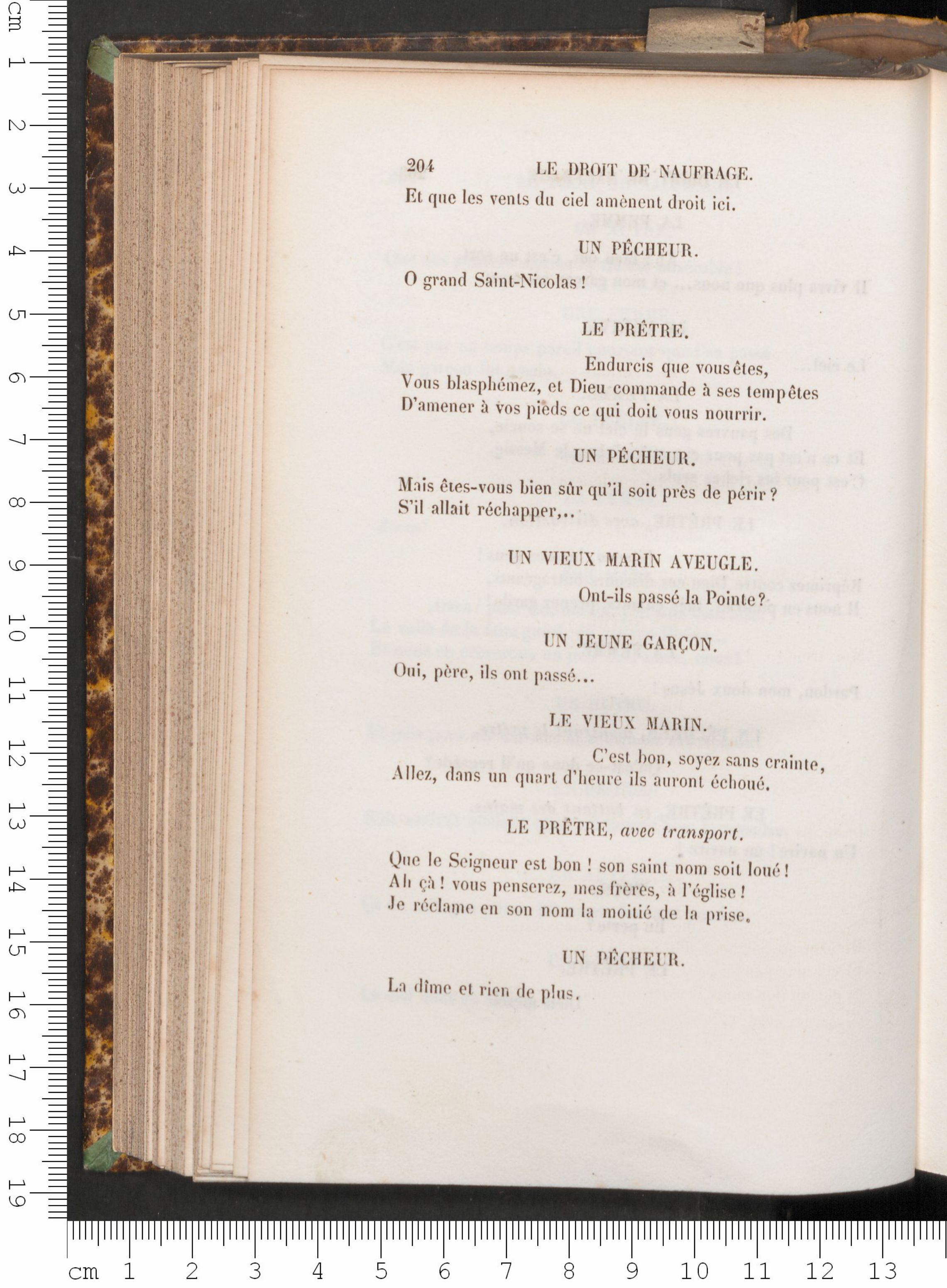
Un navire ! un navire !

TOUS.

En perte ?

LE PRÊTRE.

Dieu merci !



Et que les vents du ciel amènent droit ici.

UN PÊCHEUR.

O grand Saint-Nicolas !

LE PRÊTRE.

Endurcis que vous êtes,
Vous blasphémez, et Dieu commande à ses tempêtes
D'amener à vos pieds ce qui doit vous nourrir.

UN PÊCHEUR.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit près de périr ?
S'il allait réchapper,..

UN VIEUX MARIN AVEUGLE.

Ont-ils passé la Pointe ?

UN JEUNE GARÇON.

Oui, père, ils ont passé...

LE VIEUX MARIN.

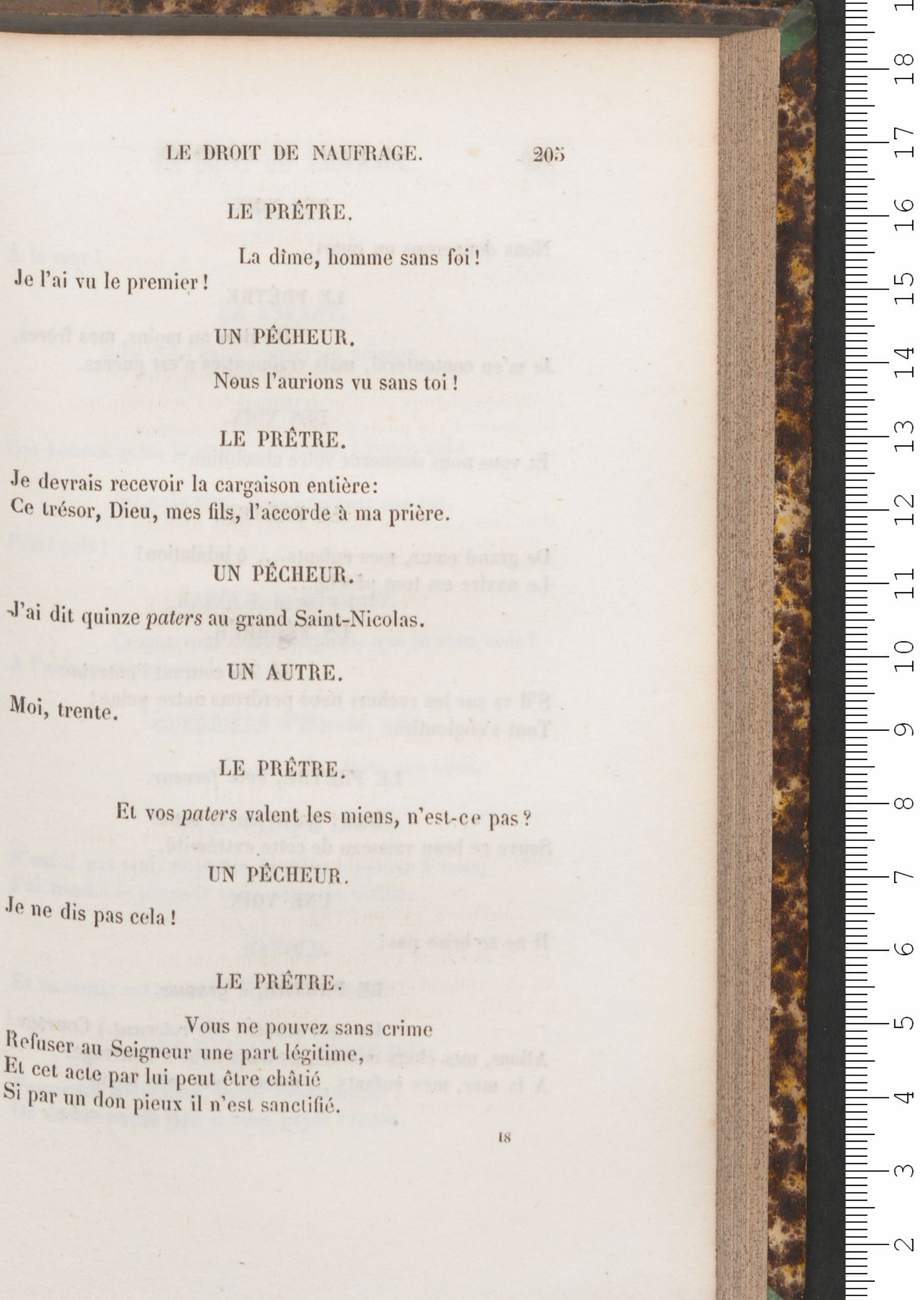
C'est bon, soyez sans crainte,
Allez, dans un quart d'heure ils auront échoué.

LE PRÊTRE, *avec transport.*

Que le Seigneur est bon ! son saint nom soit loué !
Ah çà ! vous penserez, mes frères, à l'église !
Je réclame en son nom la moitié de la prise.

UN PÊCHEUR.

La dîme et rien de plus.



LE PRÊTRE.

La dîme, homme sans foi !
Je l'ai vu le premier !

UN PÊCHEUR.

Nous l'aurions vu sans toi !

LE PRÊTRE.

Je devrais recevoir la cargaison entière:
Ce trésor, Dieu, mes fils, l'accorde à ma prière.

UN PÊCHEUR.

J'ai dit quinze *paters* au grand Saint-Nicolas.

UN AUTRE.

Moi, trente.

LE PRÊTRE.

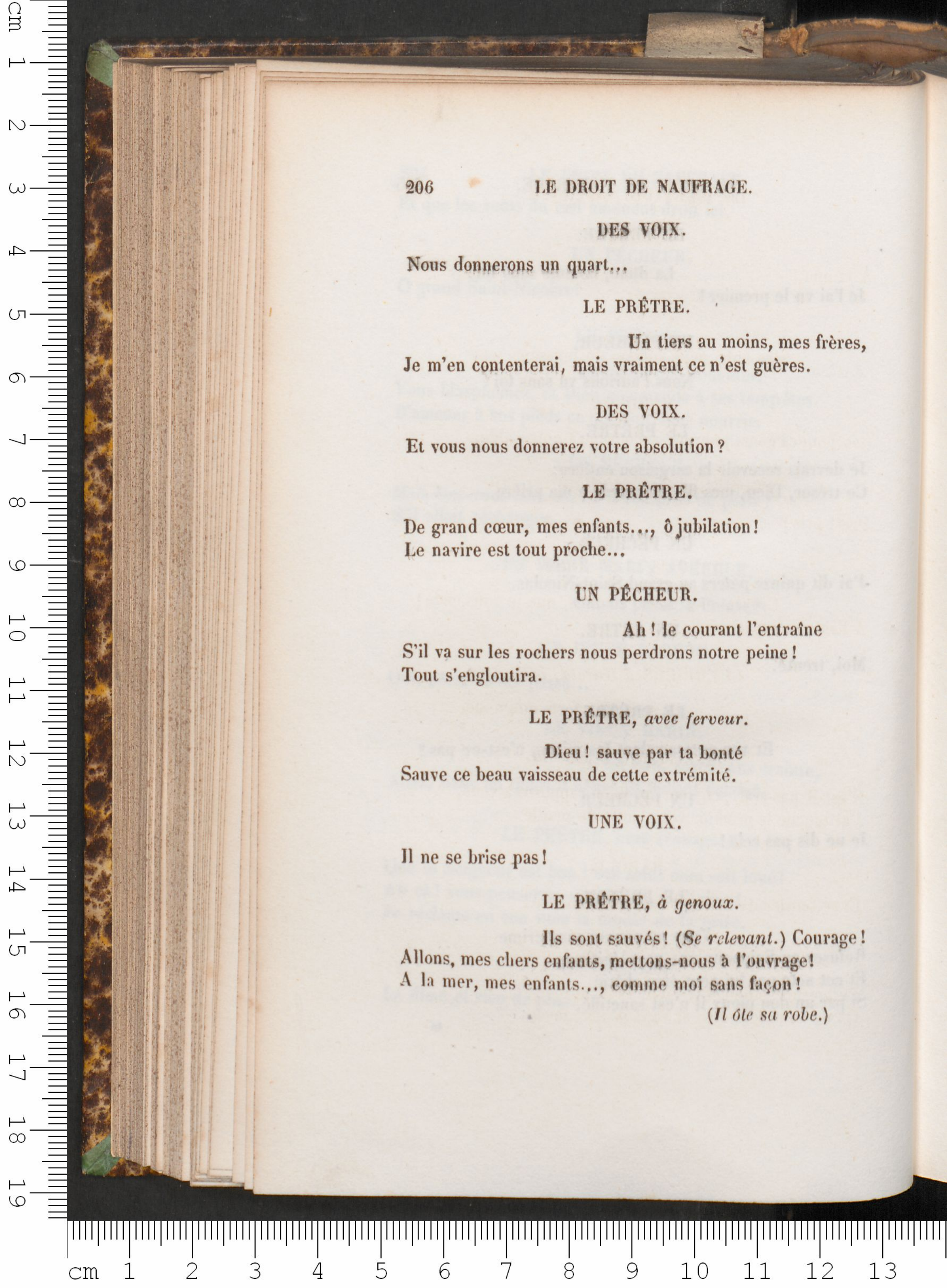
Et vos *paters* valent les miens, n'est-ce pas ?

UN PÊCHEUR.

Je ne dis pas cela !

LE PRÊTRE.

Vous ne pouvez sans crime
Refuser au Seigneur une part légitime,
Et cet acte par lui peut être châtié
Si par un don pieux il n'est sanctifié.



DES VOIX.

Nous donnerons un quart...

LE PRÊTRE.

Un tiers au moins, mes frères,
Je m'en contenterai, mais vraiment ce n'est guères.

DES VOIX.

Et vous nous donnerez votre absolution ?

LE PRÊTRE.

De grand cœur, mes enfants..., ô jubilation !
Le navire est tout proche...

UN PÊCHEUR.

Ah ! le courant l'entraîne
S'il va sur les rochers nous perdrons notre peine !
Tout s'engloutira.

LE PRÊTRE, *avec ferveur.*

Dieu ! sauve par ta bonté
Sauve ce beau vaisseau de cette extrémité.

UNE VOIX.

Il ne se brise pas !

LE PRÊTRE, *à genoux.*

Ils sont sauvés ! (*Se relevant.*) Courage !
Allons, mes chers enfants, mettons-nous à l'ouvrage !
A la mer, mes enfants..., comme moi sans façon !

(*Il ôte sa robe.*)

TOUS.

A la mer !

UN ENFANT.

Sire abbé nage comme un poisson.

HAROLD.

Ces bonnes gens, je crois, accourent à notre aide.

PLUSIEURS, *se précipitant sur lui.*

Pris ! pris !

HAROLD, *se débattant.*

Croyez-vous donc, coquins, que je vous cède !
A l'aide, compagnons !

GUERRIERS *d'Harold, pris.*

Ils sont plus forts que nous.

UN PAYSAN, *à Harold.*

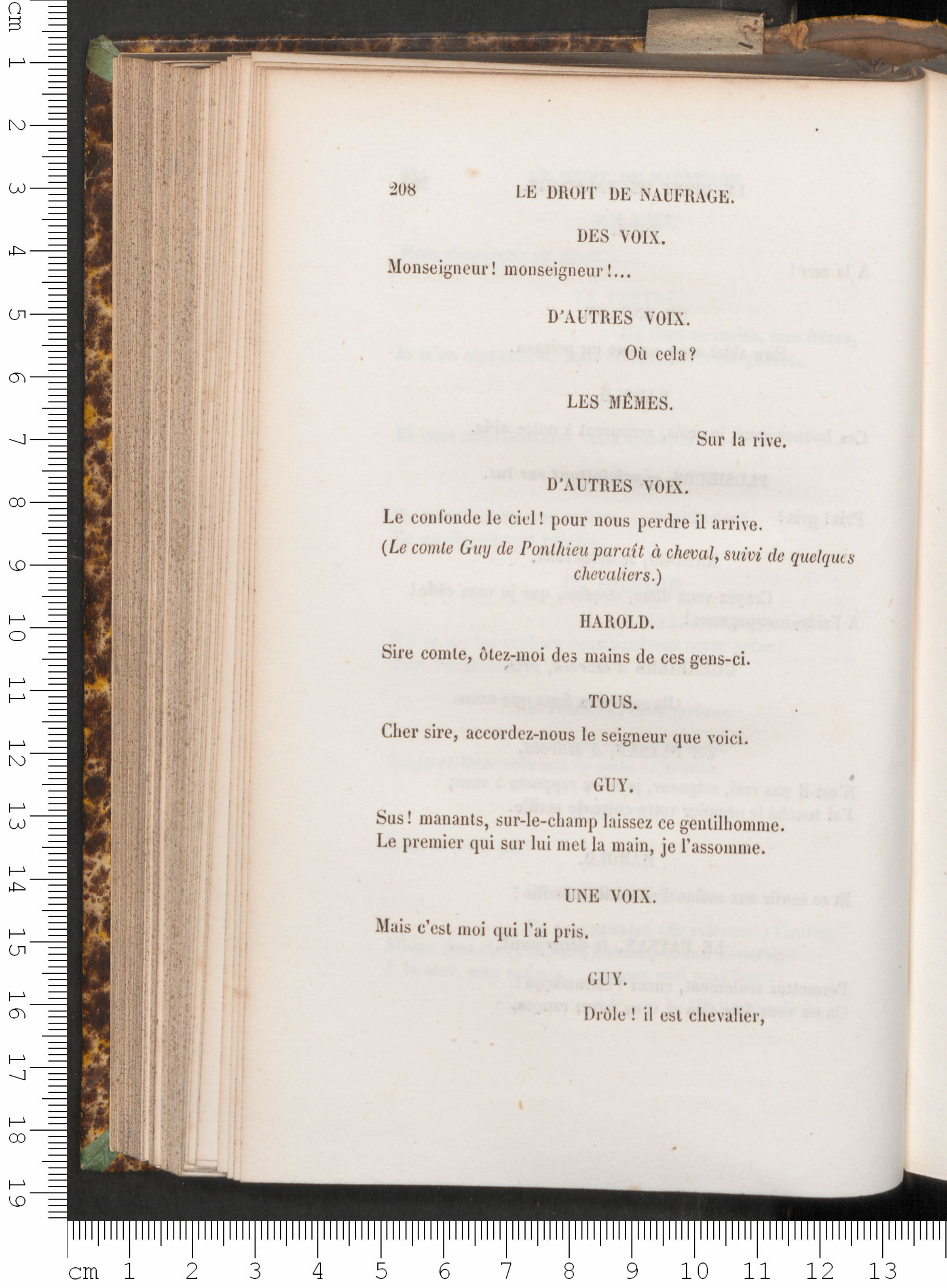
N'est-il pas vrai, seigneur, je m'en rapporte à vous,
J'ai touché le premier votre cotte de maille.

HAROLD.

Et se sentir aux mains d'une telle canaille !

LE PAYSAN, *le désarmant.*

Permettez seulement, encor l'estramaçon :
On ne vous fera rien si vous payez rançon.



DES VOIX.

Monseigneur! monseigneur!...

D'AUTRES VOIX.

Où cela?

LES MÊMES.

Sur la rive.

D'AUTRES VOIX.

Le confonde le ciel! pour nous perdre il arrive.

(*Le comte Guy de Ponthieu paraît à cheval, suivi de quelques chevaliers.*)

HAROLD.

Sire comte, ôtez-moi des mains de ces gens-ci.

TOUS.

Cher sire, accordez-nous le seigneur que voici.

GUY.

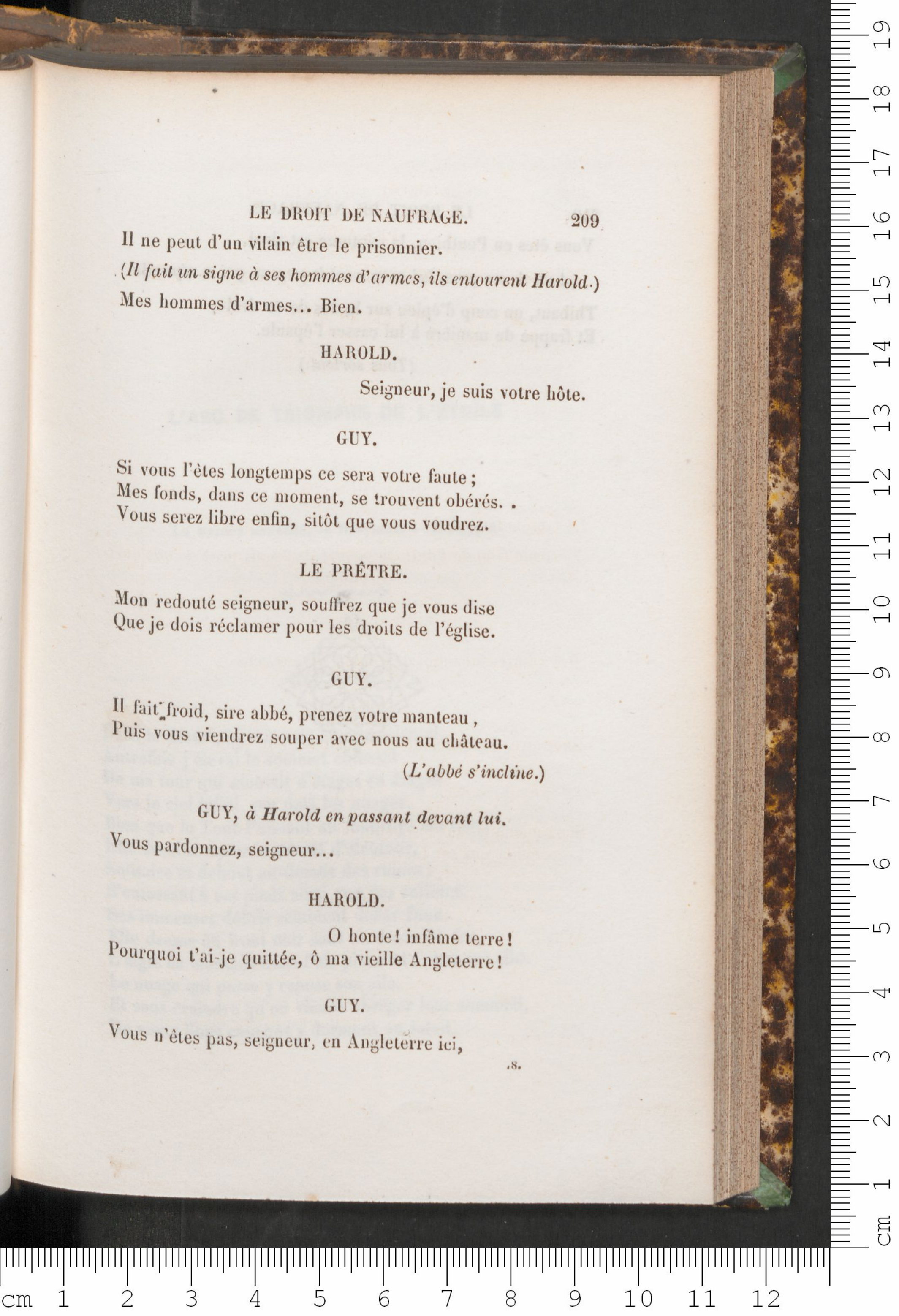
Sus! manants, sur-le-champ laissez ce gentilhomme.
Le premier qui sur lui met la main, je l'assomme.

UNE VOIX.

Mais c'est moi qui l'ai pris.

GUY.

Drôle! il est chevalier,



Il ne peut d'un vilain être le prisonnier.

(*Il fait un signe à ses hommes d'armes, ils entourent Harold.*)

Mes hommes d'armes... Bien.

HAROLD.

Seigneur, je suis votre hôte.

GUY.

Si vous l'êtes longtemps ce sera votre faute ;
Mes fonds, dans ce moment, se trouvent obérés.
Vous serez libre enfin, sitôt que vous voudrez.

LE PRÊTRE.

Mon redouté seigneur, souffrez que je vous dise
Que je dois réclamer pour les droits de l'église.

GUY.

Il fait froid, sire abbé, prenez votre manteau,
Puis vous viendrez souper avec nous au château.

(*L'abbé s'incline.*)

GUY, *à Harold en passant devant lui.*

Vous pardonnez, seigneur...

HAROLD.

O honte! infâme terre!
Pourquoi t'ai-je quittée, ô ma vieille Angleterre!

GUY.

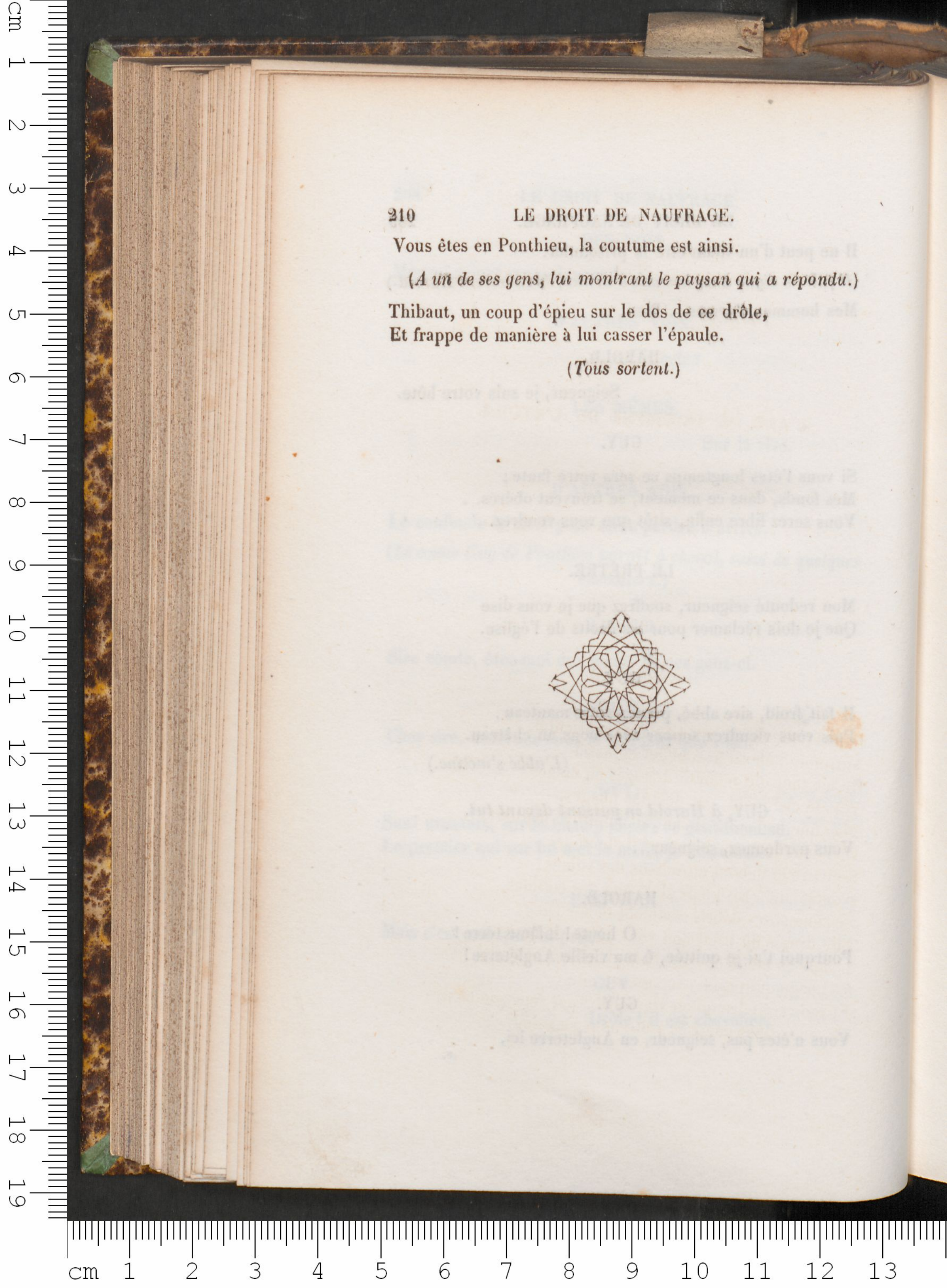
Vous n'êtes pas, seigneur, en Angleterre ici,

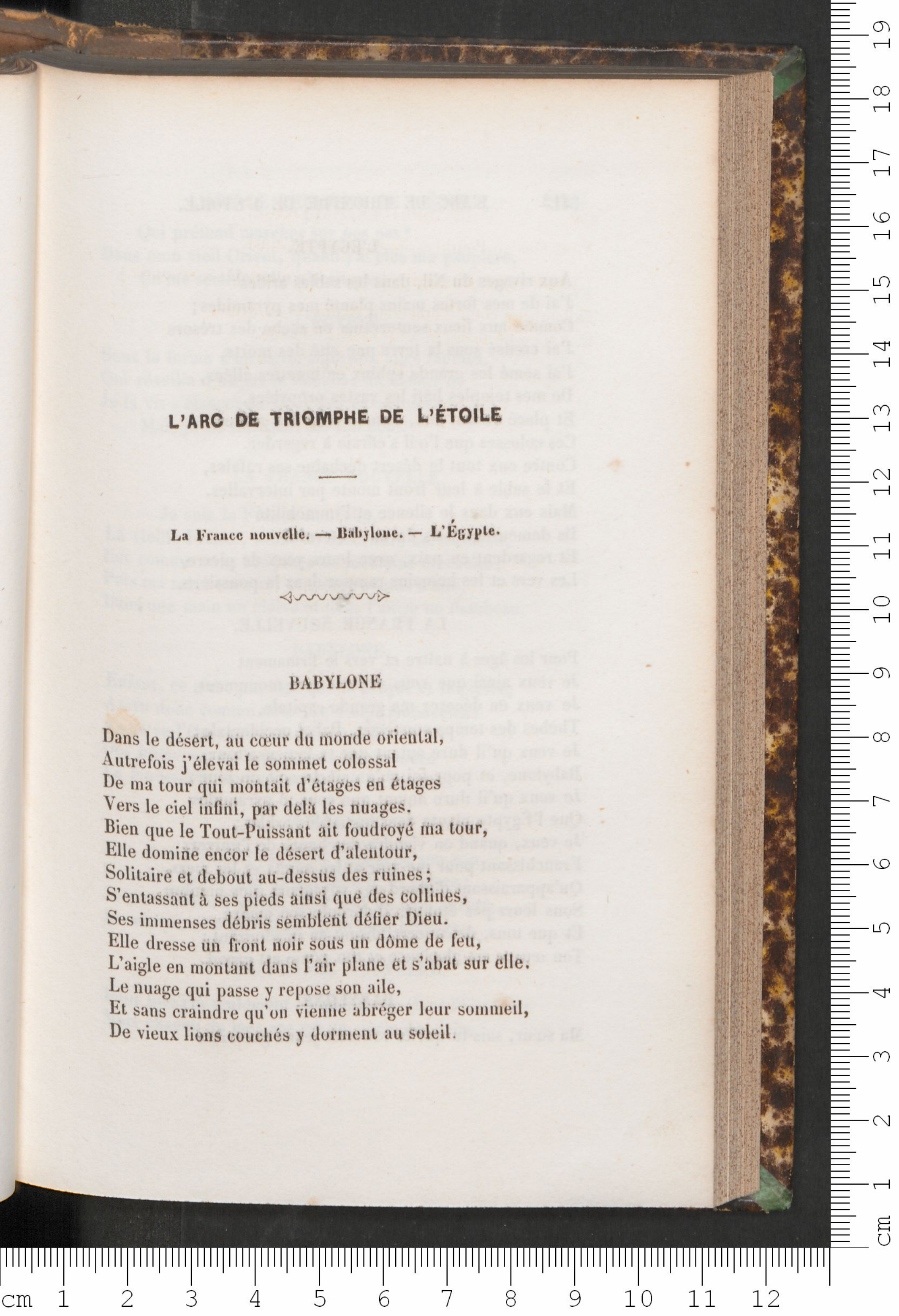
Vous êtes en Ponthieu, la coutume est ainsi.

(*A un de ses gens, lui montrant le paysan qui a répondu.*)

Thibaut, un coup d'épieu sur le dos de ce drôle,
Et frappe de manière à lui casser l'épaule.

(*Tous sortent.*)



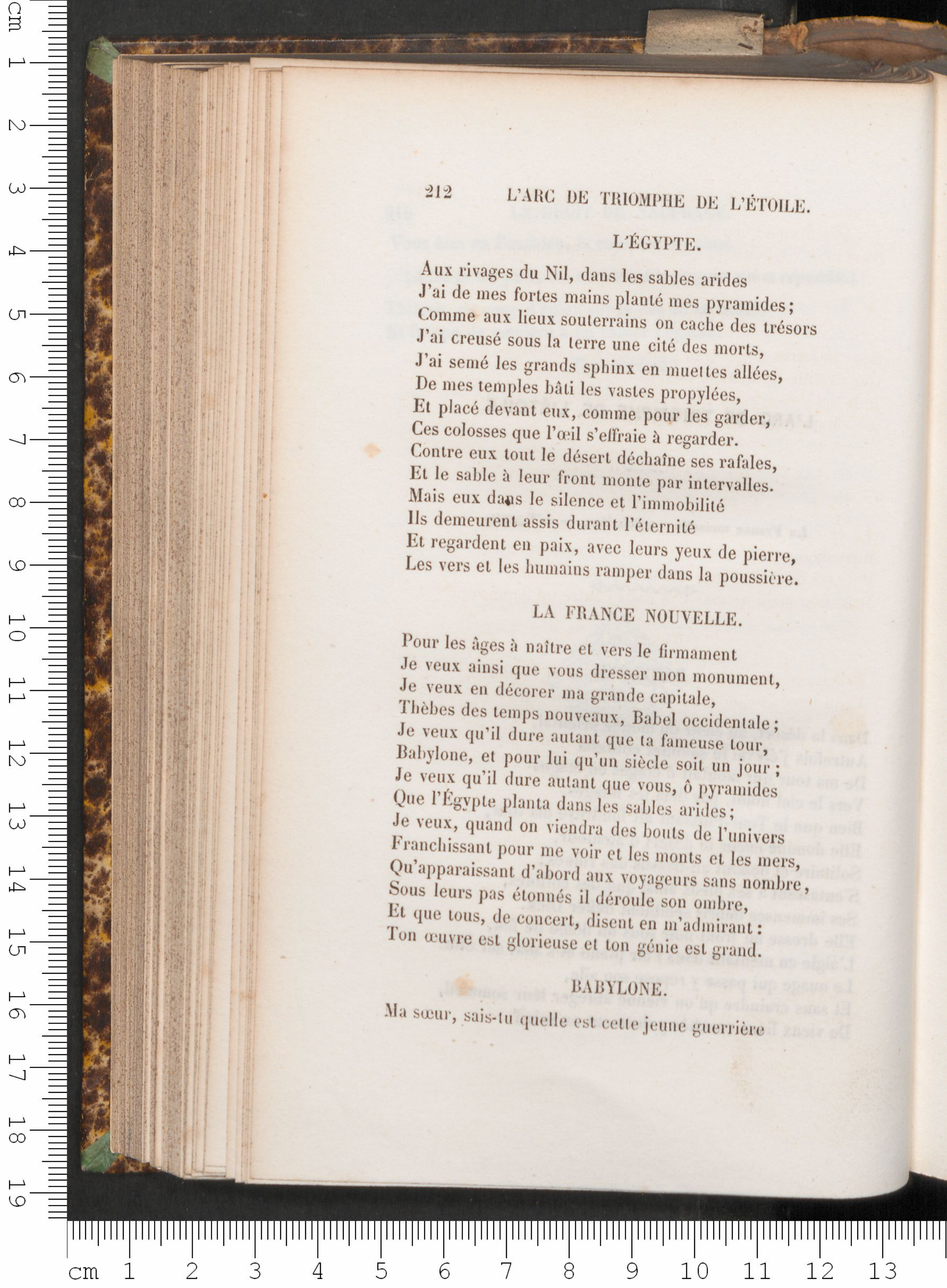


L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE

La France nouvelle. — Babylone. — L'Égypte.

BABYLONE

Dans le désert, au cœur du monde oriental,
Autrefois j'élevai le sommet colossal
De ma tour qui montait d'étages en étages
Vers le ciel infini, par delà les nuages.
Bien que le Tout-Puissant ait foudroyé ma tour,
Elle domine encor le désert d'alentour,
Solitaire et debout au-dessus des ruines;
S'entassant à ses pieds ainsi que des collines,
Ses immenses débris semblent défier Dieu.
Elle dresse un front noir sous un dôme de feu,
L'aigle en montant dans l'air plane et s'abat sur elle.
Le nuage qui passe y repose son aile,
Et sans craindre qu'on vienne abréger leur sommeil,
De vieux lions couchés y dorment au soleil.



L'ÉGYPTE.

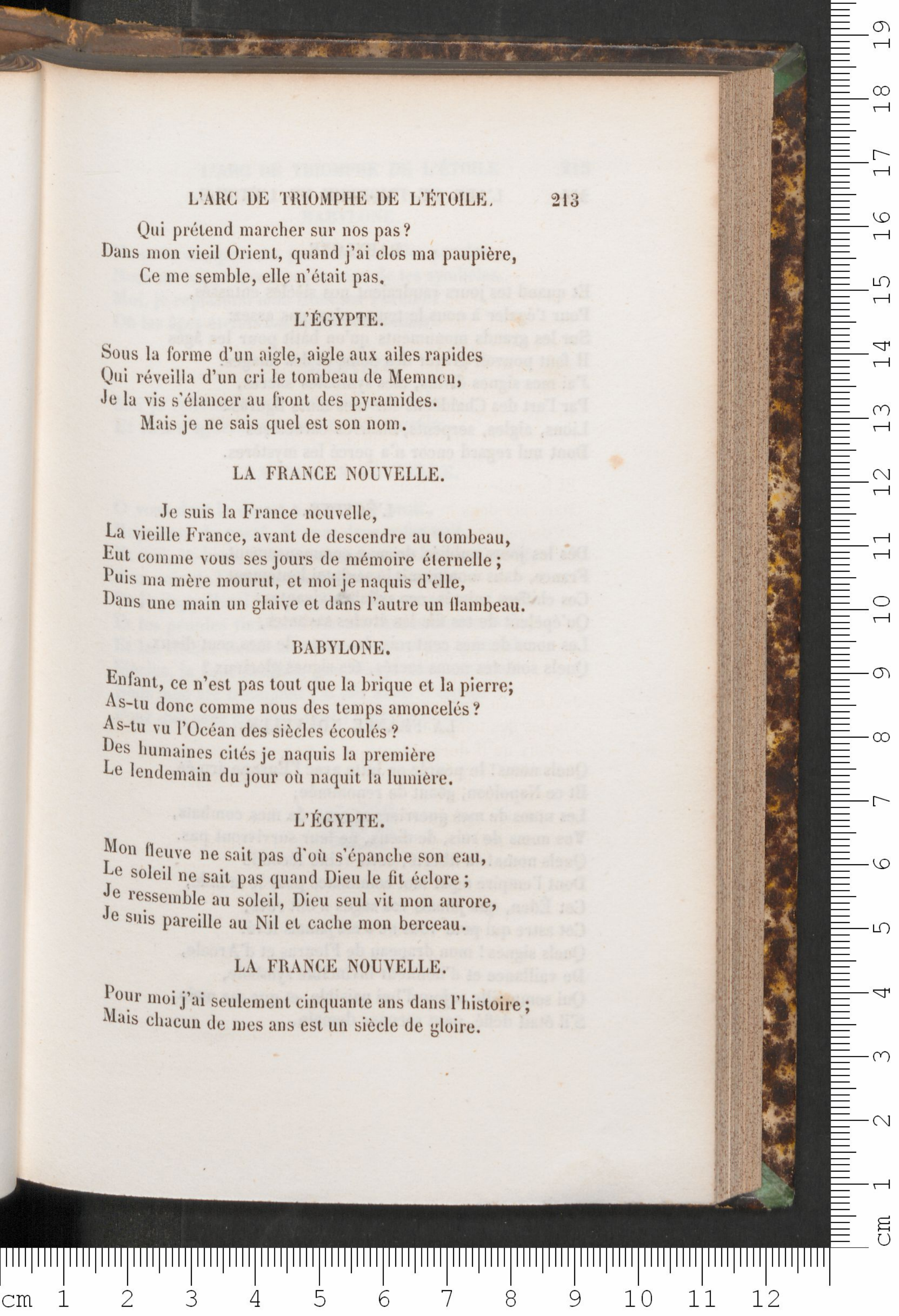
Aux rivages du Nil, dans les sables arides
J'ai de mes fortes mains planté mes pyramides ;
Comme aux lieux souterrains on cache des trésors
J'ai creusé sous la terre une cité des morts,
J'ai semé les grands sphinx en muettes allées,
De mes temples bâti les vastes propylées,
Et placé devant eux, comme pour les garder,
Ces colosses que l'œil s'effraie à regarder.
Contre eux tout le désert déchaîne ses rafales,
Et le sable à leur front monte par intervalles.
Mais eux dans le silence et l'immobilité
Ils demeurent assis durant l'éternité
Et regardent en paix, avec leurs yeux de pierre,
Les vers et les humains ramper dans la poussière.

LA FRANCE NOUVELLE.

Pour les âges à naître et vers le firmament
Je veux ainsi que vous dresser mon monument,
Je veux en décorer ma grande capitale,
Thèbes des temps nouveaux, Babel occidentale ;
Je veux qu'il dure autant que ta fameuse tour,
Babylone, et pour lui qu'un siècle soit un jour ;
Je veux qu'il dure autant que vous, ô pyramides
Que l'Égypte planta dans les sables arides ;
Je veux, quand on viendra des bouts de l'univers
Franchissant pour me voir et les monts et les mers,
Qu'apparaissant d'abord aux voyageurs sans nombre,
Sous leurs pas étonnés il déroule son ombre,
Et que tous, de concert, disent en m'admirant :
Ton œuvre est glorieuse et ton génie est grand.

BABYLONE.

Ma sœur, sais-tu quelle est cette jeune guerrière



Qui prétend marcher sur nos pas?
Dans mon vieil Orient, quand j'ai clos ma paupière,
Ce me semble, elle n'était pas.

L'ÉGYPTE.

Sous la forme d'un aigle, aigle aux ailes rapides
Qui réveilla d'un cri le tombeau de Memnon,
Je la vis s'élancer au front des pyramides.
Mais je ne sais quel est son nom.

LA FRANCE NOUVELLE.

Je suis la France nouvelle,
La vieille France, avant de descendre au tombeau,
Eut comme vous ses jours de mémoire éternelle;
Puis ma mère mourut, et moi je naquis d'elle,
Dans une main un glaive et dans l'autre un flambeau.

BABYLONE.

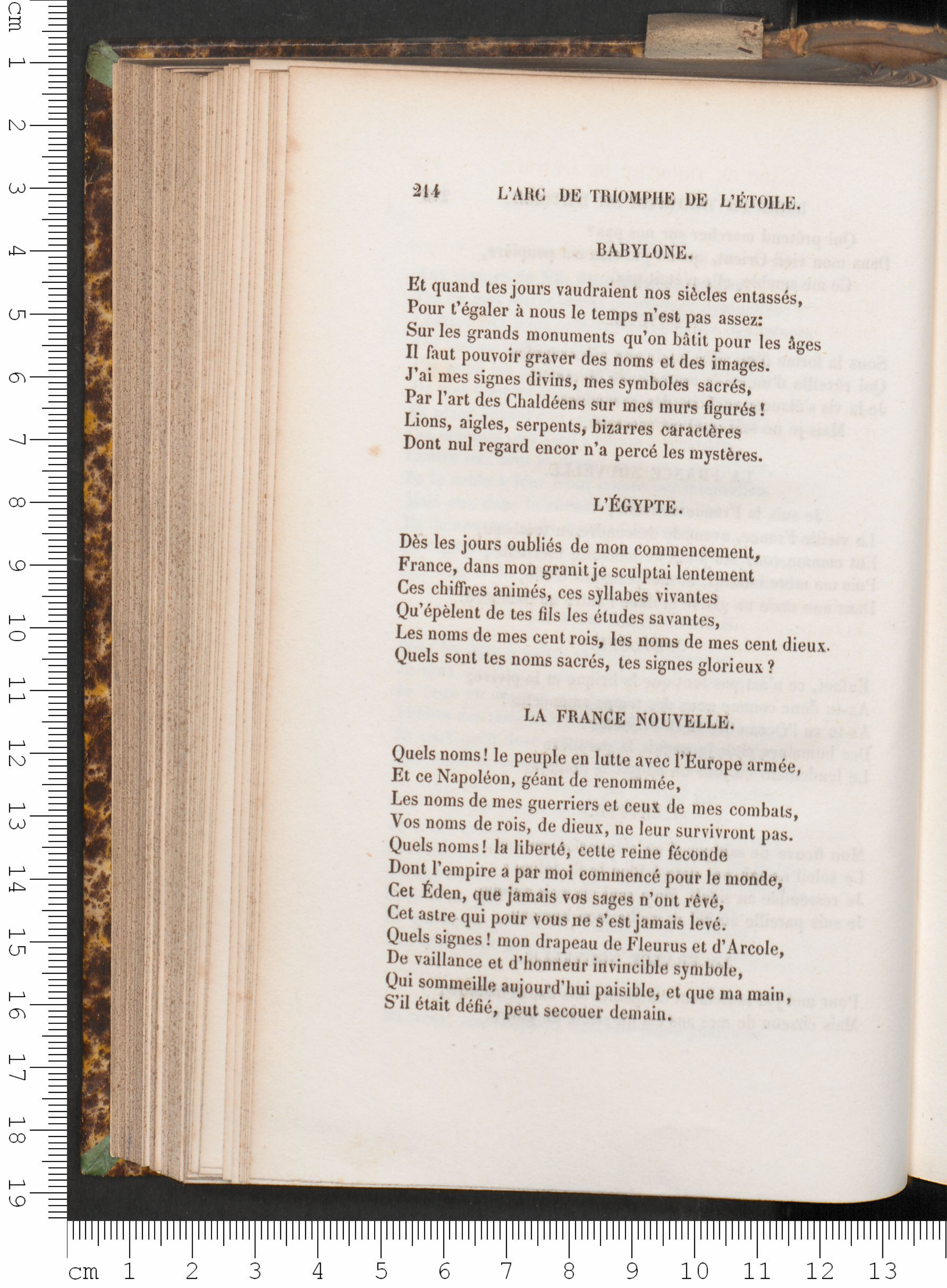
Enfant, ce n'est pas tout que la brique et la pierre;
As-tu donc comme nous des temps amoncelés?
As-tu vu l'Océan des siècles écoulés?
Des humaines cités je naquis la première
Le lendemain du jour où naquit la lumière.

L'ÉGYPTE.

Mon fleuve ne sait pas d'où s'épanche son eau,
Le soleil ne sait pas quand Dieu le fit éclore;
Je ressemble au soleil, Dieu seul vit mon aurore,
Je suis pareille au Nil et cache mon berceau.

LA FRANCE NOUVELLE.

Pour moi j'ai seulement cinquante ans dans l'histoire;
Mais chacun de mes ans est un siècle de gloire.



BABYLONE.

Et quand tes jours vaudraient nos siècles entassés,
Pour t'égaler à nous le temps n'est pas assez:
Sur les grands monuments qu'on bâtit pour les âges
Il faut pouvoir graver des noms et des images.
J'ai mes signes divins, mes symboles sacrés,
Par l'art des Chaldéens sur mes murs figurés!
Lions, aigles, serpents, bizarres caractères
Dont nul regard encor n'a percé les mystères.

L'ÉGYPTE.

Dès les jours oubliés de mon commencement,
France, dans mon granit je sculptai lentement
Ces chiffres animés, ces syllabes vivantes
Qu'épèlent de tes fils les études savantes,
Les noms de mes cent rois, les noms de mes cent dieux.
Quels sont tes noms sacrés, tes signes glorieux?

LA FRANCE NOUVELLE.

Quels noms! le peuple en lutte avec l'Europe armée,
Et ce Napoléon, géant de renommée,
Les noms de mes guerriers et ceux de mes combats,
Vos noms de rois, de dieux, ne leur survivront pas.
Quels noms! la liberté, cette reine féconde
Dont l'empire a par moi commencé pour le monde,
Cet Éden, que jamais vos sages n'ont rêvé,
Cet astre qui pour vous ne s'est jamais levé.
Quels signes! mon drapeau de Fleurus et d'Arcole,
De vaillance et d'honneur invincible symbole,
Qui sommeille aujourd'hui paisible, et que ma main,
S'il était défié, peut secouer demain.

BABYLONE.

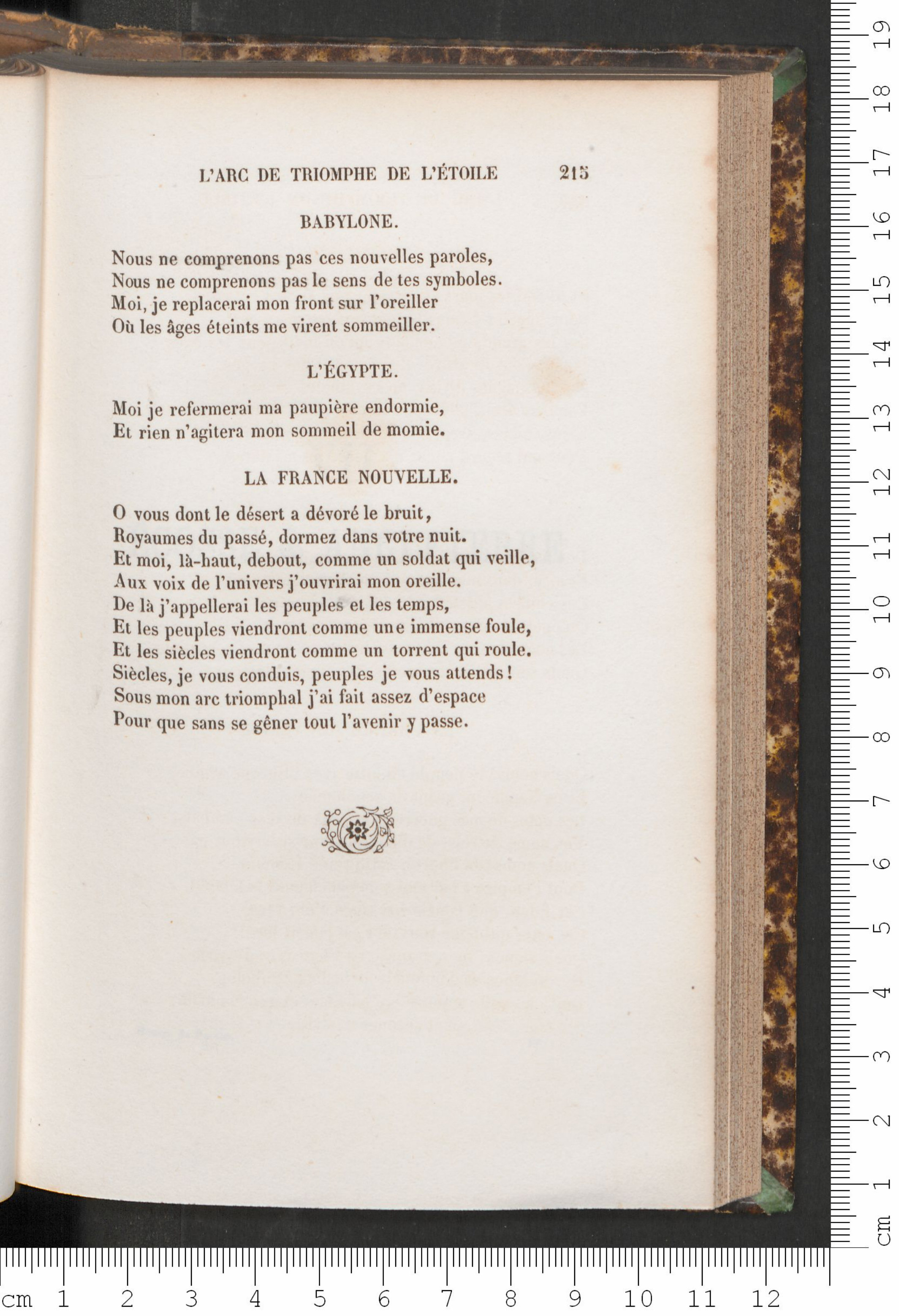
Nous ne comprenons pas ces nouvelles paroles,
Nous ne comprenons pas le sens de tes symboles.
Moi, je replacerai mon front sur l'oreiller
Où les âges éteints me virent sommeiller.

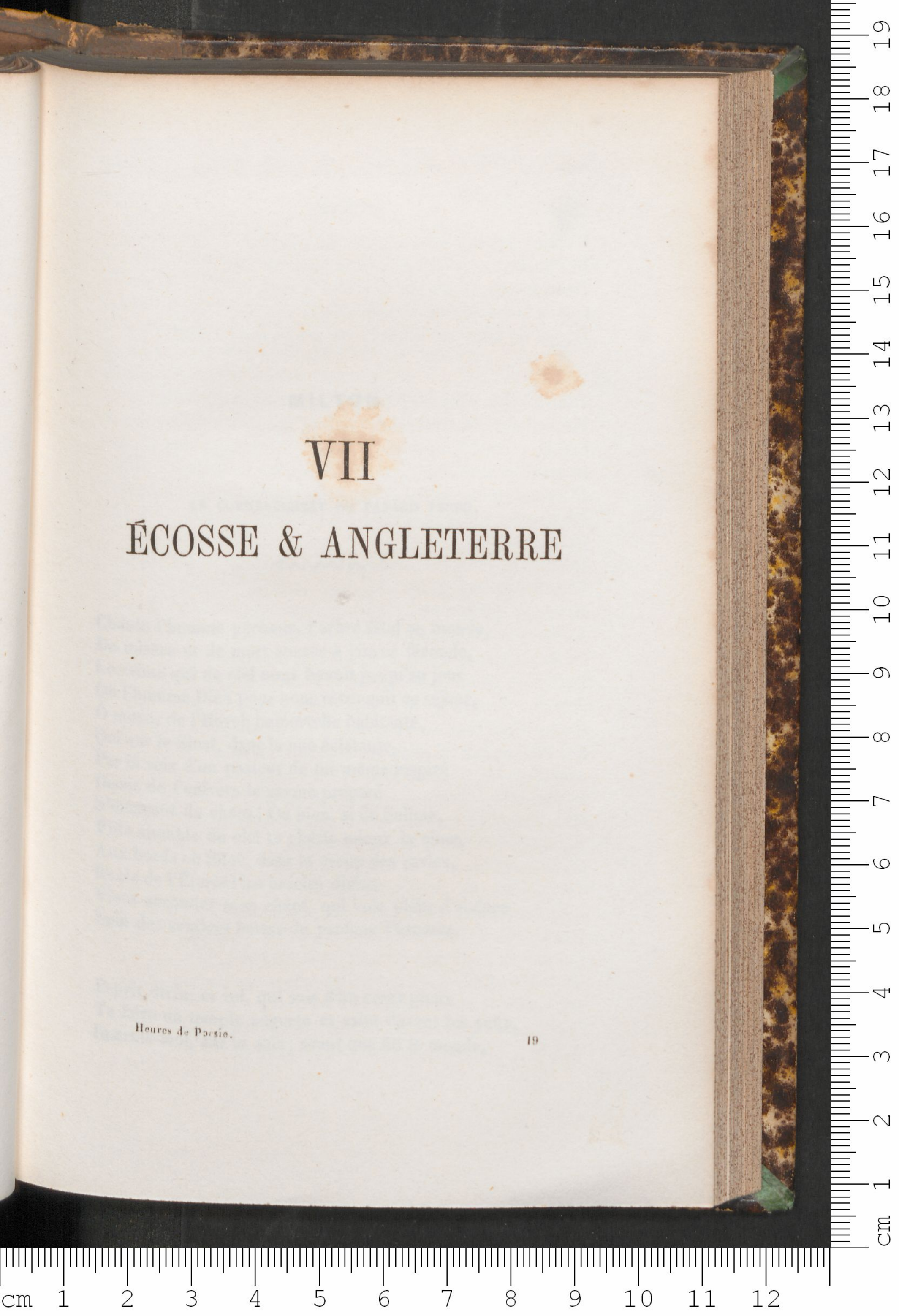
L'ÉGYPTE.

Moi je refermerai ma paupière endormie,
Et rien n'agitera mon sommeil de momie.

LA FRANCE NOUVELLE.

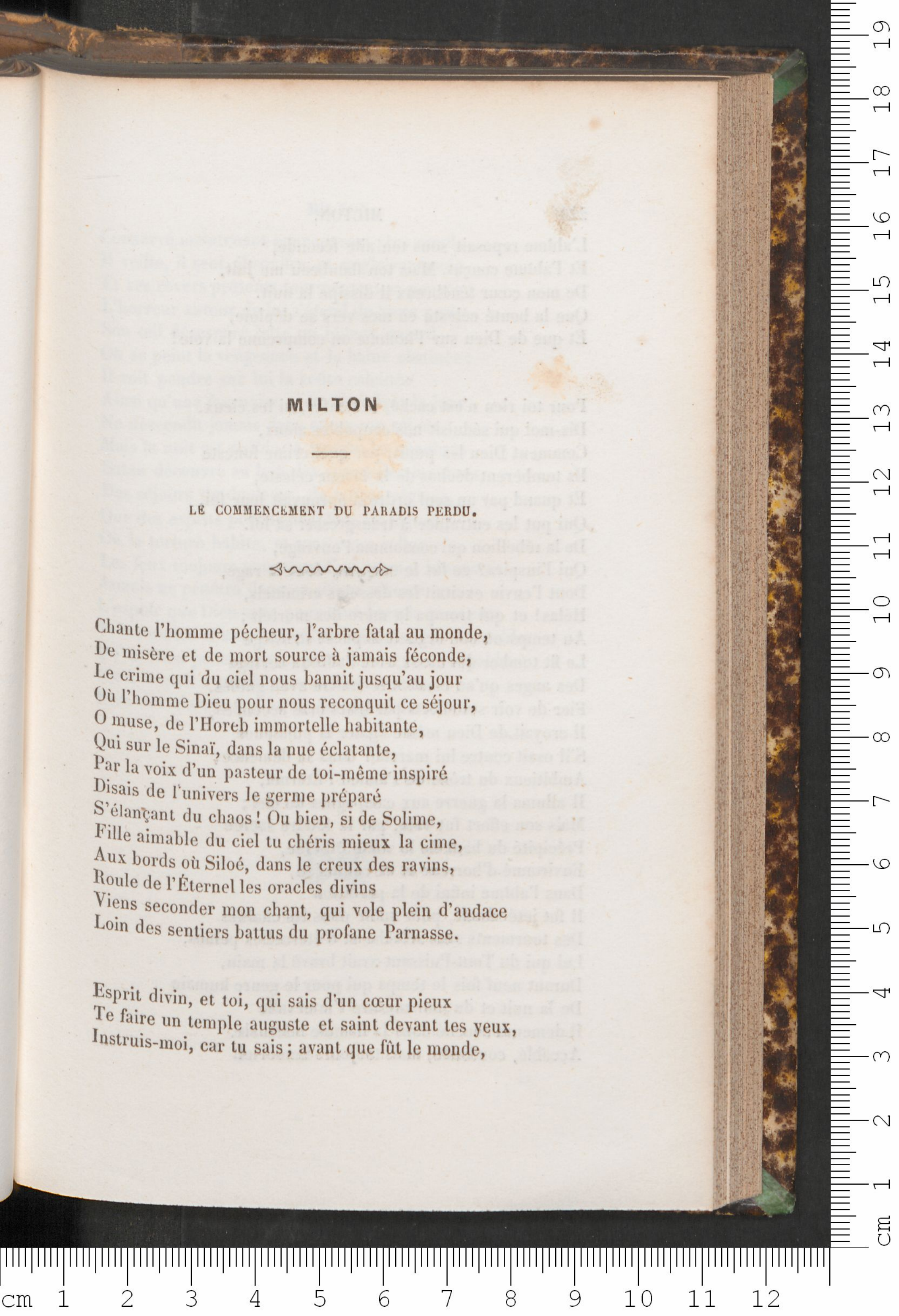
O vous dont le désert a dévoré le bruit,
Royaumes du passé, dormez dans votre nuit.
Et moi, là-haut, debout, comme un soldat qui veille,
Aux voix de l'univers j'ouvrirai mon oreille.
De là j'appellerai les peuples et les temps,
Et les peuples viendront comme une immense foule,
Et les siècles viendront comme un torrent qui roule.
Siècles, je vous conduis, peuples je vous attends!
Sous mon arc triomphal j'ai fait assez d'espace
Pour que sans se gêner tout l'avenir y passe.





VII

ÉCOSSE & ANGLETERRE

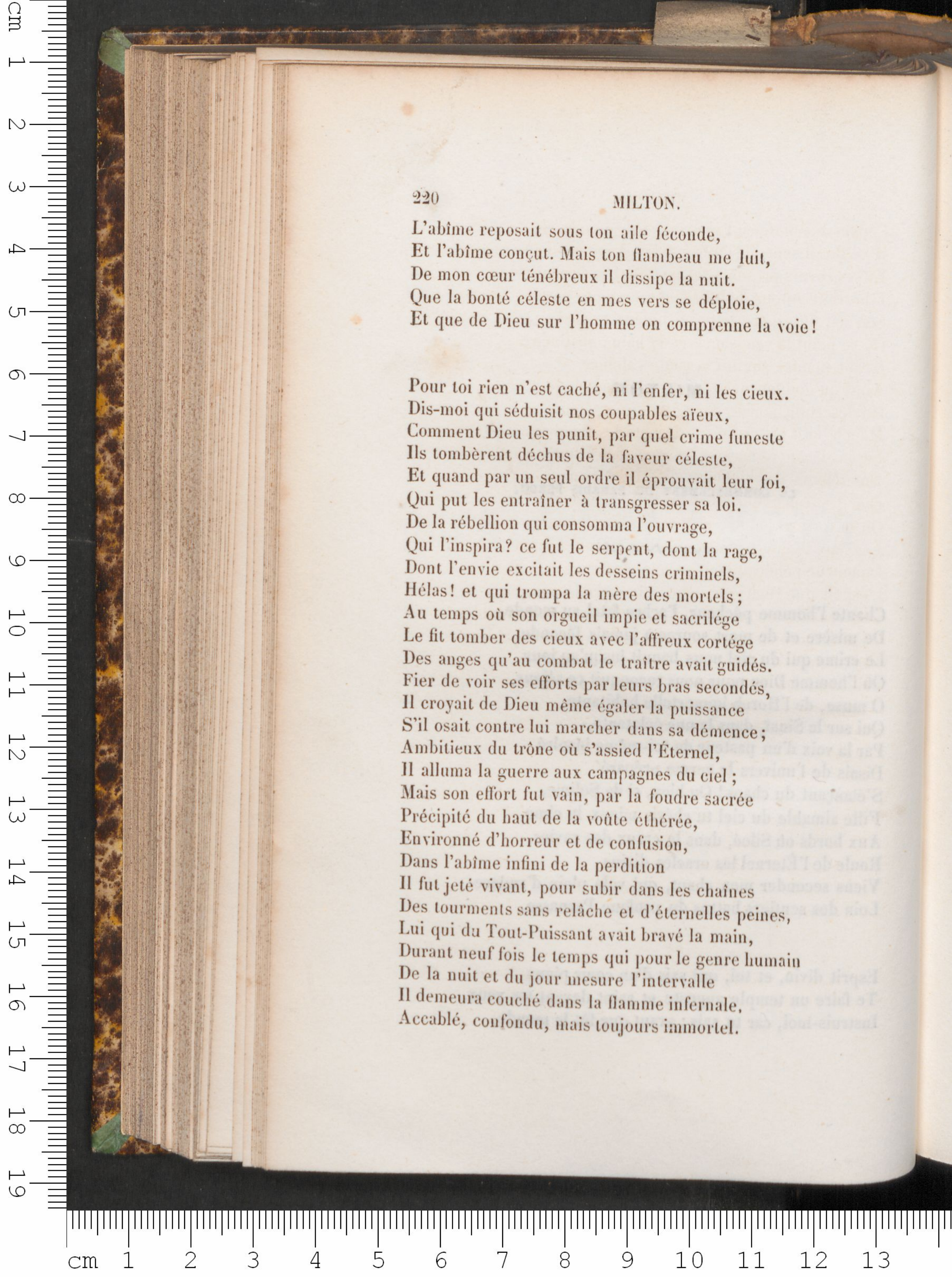


MILTON

LE COMMENCEMENT DU PARADIS PERDU.

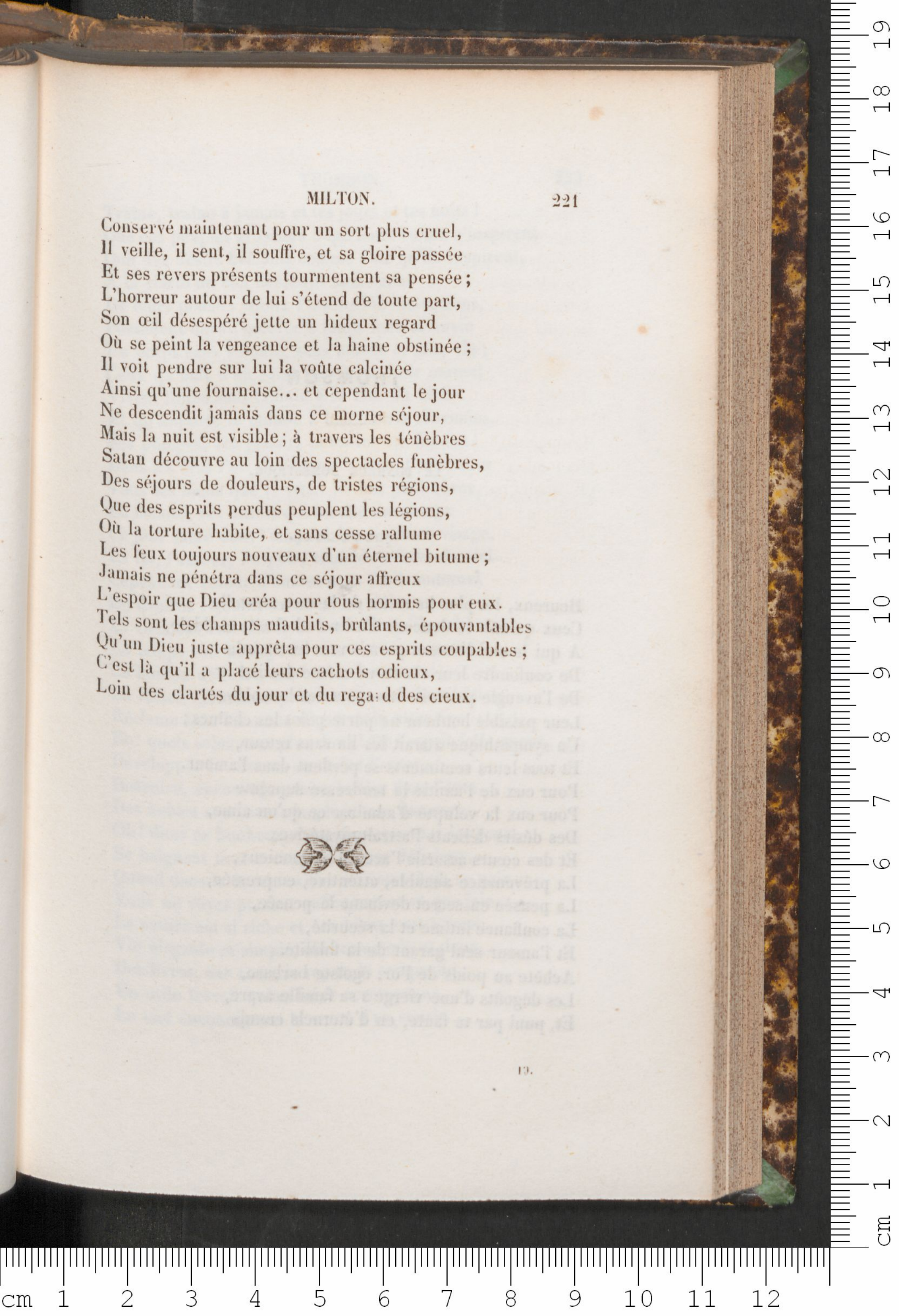
Chante l'homme pécheur, l'arbre fatal au monde,
De misère et de mort source à jamais féconde,
Le crime qui du ciel nous bannit jusqu'au jour
Où l'homme Dieu pour nous reconquit ce séjour,
O muse, de l'Horeb immortelle habitante,
Qui sur le Sinaï, dans la nue éclatante,
Par la voix d'un pasteur de toi-même inspiré
Disais de l'univers le germe préparé
S'élançant du chaos ! Ou bien, si de Solime,
Fille aimable du ciel tu chéris mieux la cime,
Aux bords où Siloé, dans le creux des ravins,
Roule de l'Éternel les oracles divins
Viens seconder mon chant, qui vole plein d'audace
Loin des sentiers battus du profane Parnasse.

Esprit divin, et toi, qui sais d'un cœur pieux
Te faire un temple auguste et saint devant tes yeux,
Instruis-moi, car tu sais ; avant que fût le monde,

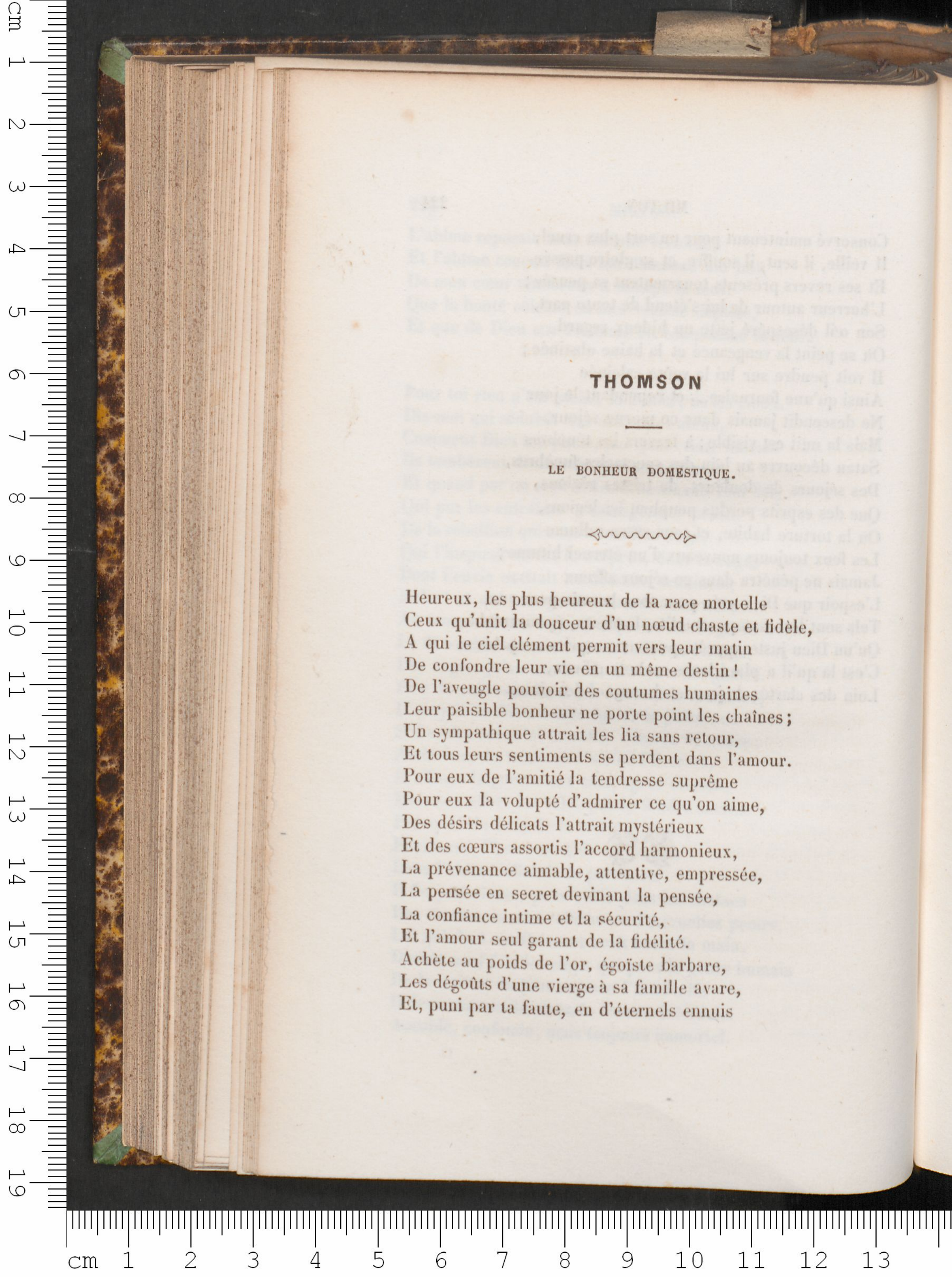


L'abîme reposait sous ton aile féconde,
Et l'abîme conçut. Mais ton flambeau me luit,
De mon cœur ténébreux il dissipe la nuit.
Que la bonté céleste en mes vers se déploie,
Et que de Dieu sur l'homme on comprenne la voie!

Pour toi rien n'est caché, ni l'enfer, ni les cieux.
Dis-moi qui séduisit nos coupables aïeux,
Comment Dieu les punit, par quel crime funeste
Ils tombèrent déchus de la faveur céleste,
Et quand par un seul ordre il éprouvait leur foi,
Qui put les entraîner à transgresser sa loi.
De la rébellion qui consomma l'ouvrage,
Qui l'inspira? ce fut le serpent, dont la rage,
Dont l'envie excitait les desseins criminels,
Hélas! et qui trompa la mère des mortels;
Au temps où son orgueil impie et sacrilége
Le fit tomber des cieux avec l'affreux cortége
Des anges qu'au combat le traître avait guidés.
Fier de voir ses efforts par leurs bras secondés,
Il croyait de Dieu même égaler la puissance
S'il osait contre lui marcher dans sa démence;
Ambitieux du trône où s'assied l'Éternel,
Il alluma la guerre aux campagnes du ciel;
Mais son effort fut vain, par la foudre sacrée
Précipité du haut de la voûte éthérée,
Environné d'horreur et de confusion,
Dans l'abîme infini de la perdition
Il fut jeté vivant, pour subir dans les chaînes
Des tourments sans relâche et d'éternelles peines,
Lui qui du Tout-Puissant avait bravé la main,
Durant neuf fois le temps qui pour le genre humain
De la nuit et du jour mesure l'intervalle
Il demeura couché dans la flamme infernale,
Accablé, confondu, mais toujours immortel.



Conservé maintenant pour un sort plus cruel,
Il veille, il sent, il souffre, et sa gloire passée
Et ses revers présents tourmentent sa pensée;
L'horreur autour de lui s'étend de toute part,
Son œil désespéré jette un hideux regard
Où se peint la vengeance et la haine obstinée;
Il voit pendre sur lui la voûte calcinée
Ainsi qu'une fournaise... et cependant le jour
Ne descendit jamais dans ce morne séjour,
Mais la nuit est visible; à travers les ténèbres
Satan découvre au loin des spectacles funèbres,
Des séjours de douleurs, de tristes régions,
Que des esprits perdus peuplent les légions,
Où la torture habite, et sans cesse rallume
Les feux toujours nouveaux d'un éternel bitume;
Jamais ne pénétra dans ce séjour affreux
L'espoir que Dieu créa pour tous hormis pour eux.
Tels sont les champs maudits, brûlants, épouvantables
Qu'un Dieu juste apprêta pour ces esprits coupables;
C'est là qu'il a placé leurs cachots odieux,
Loin des clartés du jour et du regard des cieux.



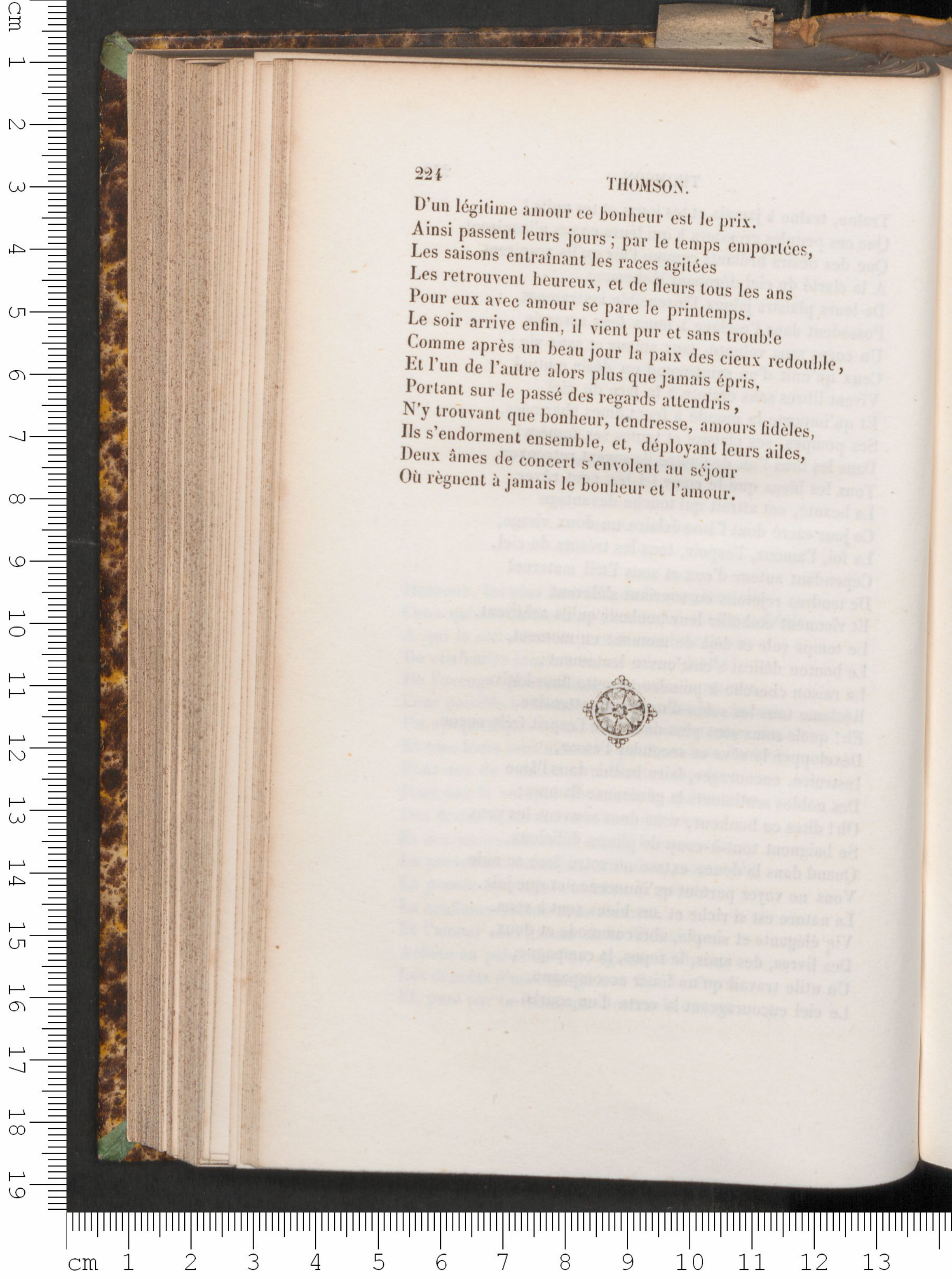
THOMSON

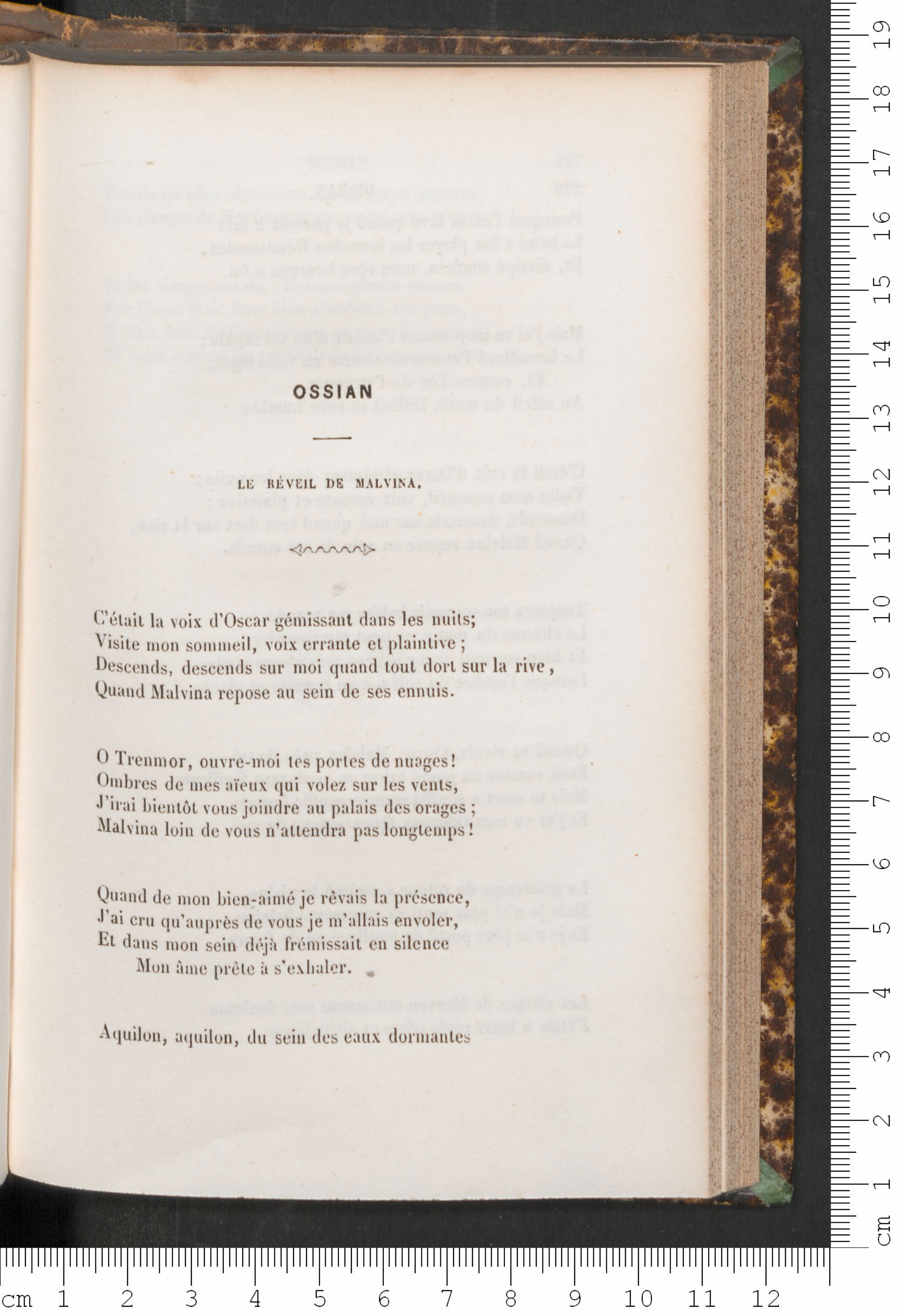
LE BONHEUR DOMESTIQUE.

Heureux, les plus heureux de la race mortelle
Ceux qu'unit la douceur d'un nœud chaste et fidèle,
A qui le ciel clément permit vers leur matin
De confondre leur vie en un même destin !
De l'aveugle pouvoir des coutumes humaines
Leur paisible bonheur ne porte point les chaînes ;
Un sympathique attrait les lia sans retour,
Et tous leurs sentiments se perdent dans l'amour.
Pour eux de l'amitié la tendresse suprême
Pour eux la volupté d'admirer ce qu'on aime,
Des désirs délicats l'attrait mystérieux
Et des cœurs assortis l'accord harmonieux,
La prévenance aimable, attentive, empressée,
La pensée en secret devinant la pensée,
La confiance intime et la sécurité,
Et l'amour seul garant de la fidélité.
Achète au poids de l'or, égoïste barbare,
Les dégoûts d'une vierge à sa famille avare,
Et, puni par ta faute, en d'éternels ennuis

Traîne, traîne à jamais et tes jours et tes nuits !
Que ces peuples grossiers à qui leurs cœurs n'inspirent
Que des désirs brûlants comme l'air qu'ils respirent,
A la clarté du ciel dérobant lâchement
De leurs plaisirs jaloux l'insensible instrument,
Possèdent dans l'esclave à leurs feux asservie
Un corps sans volonté, sans amour et sans vie ;
Ceux qu'unit d'un saint nœud un désir mutuel
Vivent libres sans crainte à la face du ciel.
Et qu'importe le monde à leurs âmes charmées,
Ses pompes, ses plaisirs et toutes ses fumées !
Dans les bras l'un de l'autre ils savent retrouver
Tous les biens que le cœur ici-bas peut rêver,
La beauté, cet attrait qui touche davantage
Ce jour sacré dont l'âme éclaire un doux visage,
La foi, l'amour, l'espoir, tous les trésors du ciel.
Cependant autour d'eux et sous l'œil maternel
De tendres rejetons en souriant s'élèvent
Et viennent embellir leur bonheur qu'ils achèvent.
Le temps vole et déjà de moment en moment,
Le bouton délicat s'entr'ouvre lentement,
La raison cherche à poindre et cette fleur hâtive
Réclame tous les soins d'une main attentive.
Eh ! quels soins sont plus doux ! De l'esprit frêle encor
Développer la sève et seconder l'essor,
Instruire, encourager, faire briller dans l'âme
Des nobles sentiments la généreuse flamme ;
Oh ! dites ce bonheur, vous dont souvent les yeux
Se baignent tout-à-coup de pleurs délicieux,
Quand dans la douce extase où votre âme se noie
Vous ne voyez partout qu'innocence et que joie.
La nature est si riche et ses biens sont à vous.
Vie élégante et simple, abri commode et doux,
Des livres, des amis, le repos, la campagne,
Un utile travail qu'un loisir accompagne,
Le ciel encourageant la vertu d'un souris...

D'un légitime amour ce bonheur est le prix.
Ainsi passent leurs jours; par le temps emportées,
Les saisons entraînant les races agitées
Les retrouvent heureux, et de fleurs tous les ans
Pour eux avec amour se pare le printemps.
Le soir arrive enfin, il vient pur et sans trouble
Comme après un beau jour la paix des cieux redouble,
Et l'un de l'autre alors plus que jamais épris,
Portant sur le passé des regards attendris,
N'y trouvant que bonheur, tendresse, amours fidèles,
Ils s'endorment ensemble, et, déployant leurs ailes,
Deux âmes de concert s'envolent au séjour
Où règnent à jamais le bonheur et l'amour.





OSSIAN

LE RÉVEIL DE MALVINA.

C'était la voix d'Oscar gémissant dans les nuits;
Visite mon sommeil, voix errante et plaintive ;
Descends, descends sur moi quand tout dort sur la rive,
Quand Malvina repose au sein de ses ennuis.

O Trenmor, ouvre-moi tes portes de nuages!
Ombres de mes aïeux qui volez sur les vents,
J'irai bientôt vous joindre au palais des orages ;
Malvina loin de vous n'attendra pas longtemps!

Quand de mon bien-aimé je rêvais la présence,
J'ai cru qu'auprès de vous je m'allais envoler,
Et dans mon sein déjà frémissait en silence
    Mon âme prête à s'exhaler.

Aquilon, aquilon, du sein des eaux dormantes

Pourquoi t'es-tu levé quand je pensais à lui?
La brise a fait ployer les branches frémissantes,
Et, dissipé soudain, mon rêve heureux a fui.

Mais j'ai vu mon amant s'enfuir d'un vol rapide;
Le brouillard l'entourait comme un voile léger,
Et, comme l'or de l'étranger,
Au soleil du matin brillait sa robe humide.

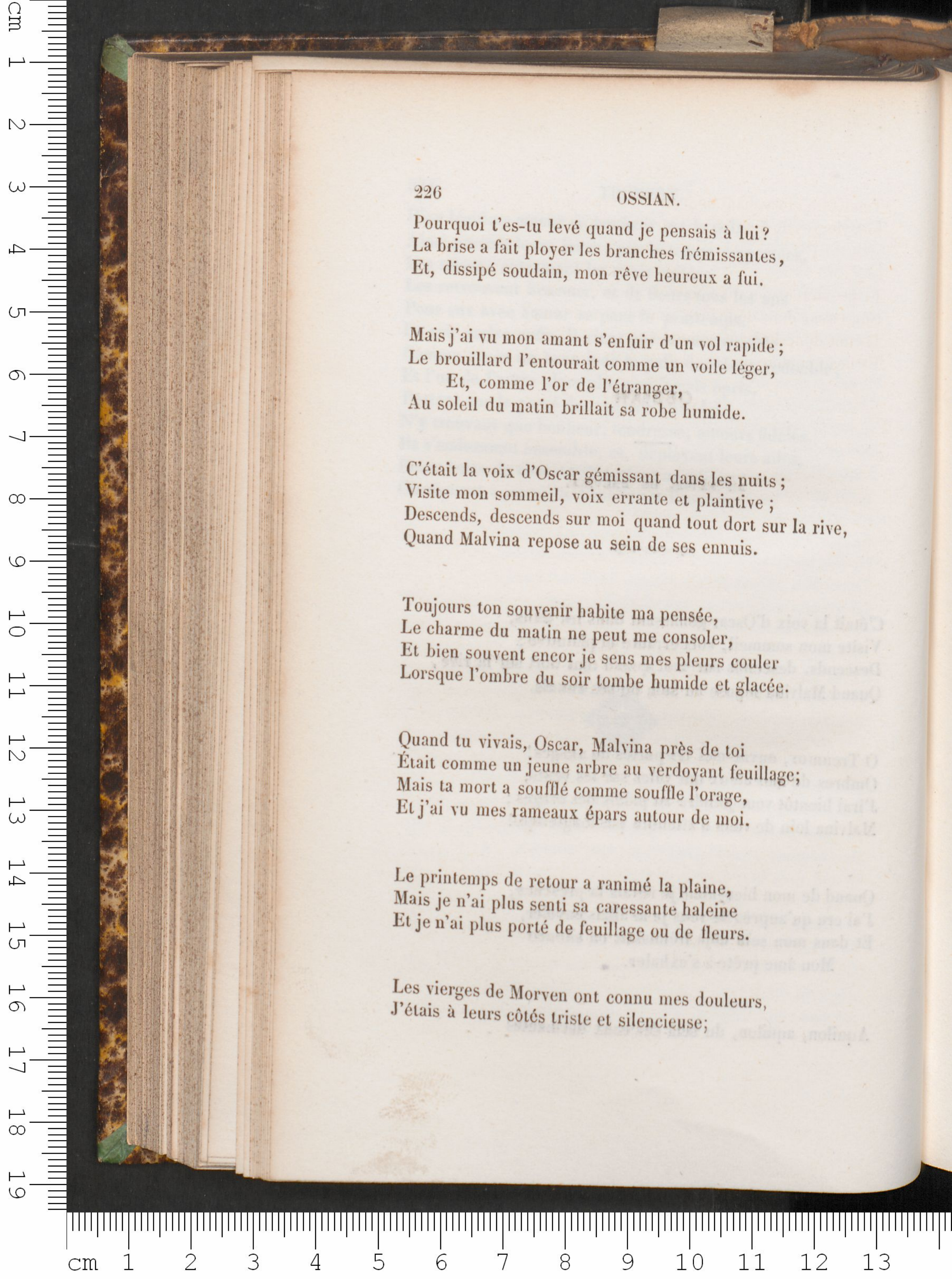
C'était la voix d'Oscar gémissant dans les nuits;
Visite mon sommeil, voix errante et plaintive;
Descends, descends sur moi quand tout dort sur la rive,
Quand Malvina repose au sein de ses ennuis.

Toujours ton souvenir habite ma pensée,
Le charme du matin ne peut me consoler,
Et bien souvent encor je sens mes pleurs couler
Lorsque l'ombre du soir tombe humide et glacée.

Quand tu vivais, Oscar, Malvina près de toi
Était comme un jeune arbre au verdoyant feuillage;
Mais ta mort a soufflé comme souffle l'orage,
Et j'ai vu mes rameaux épars autour de moi.

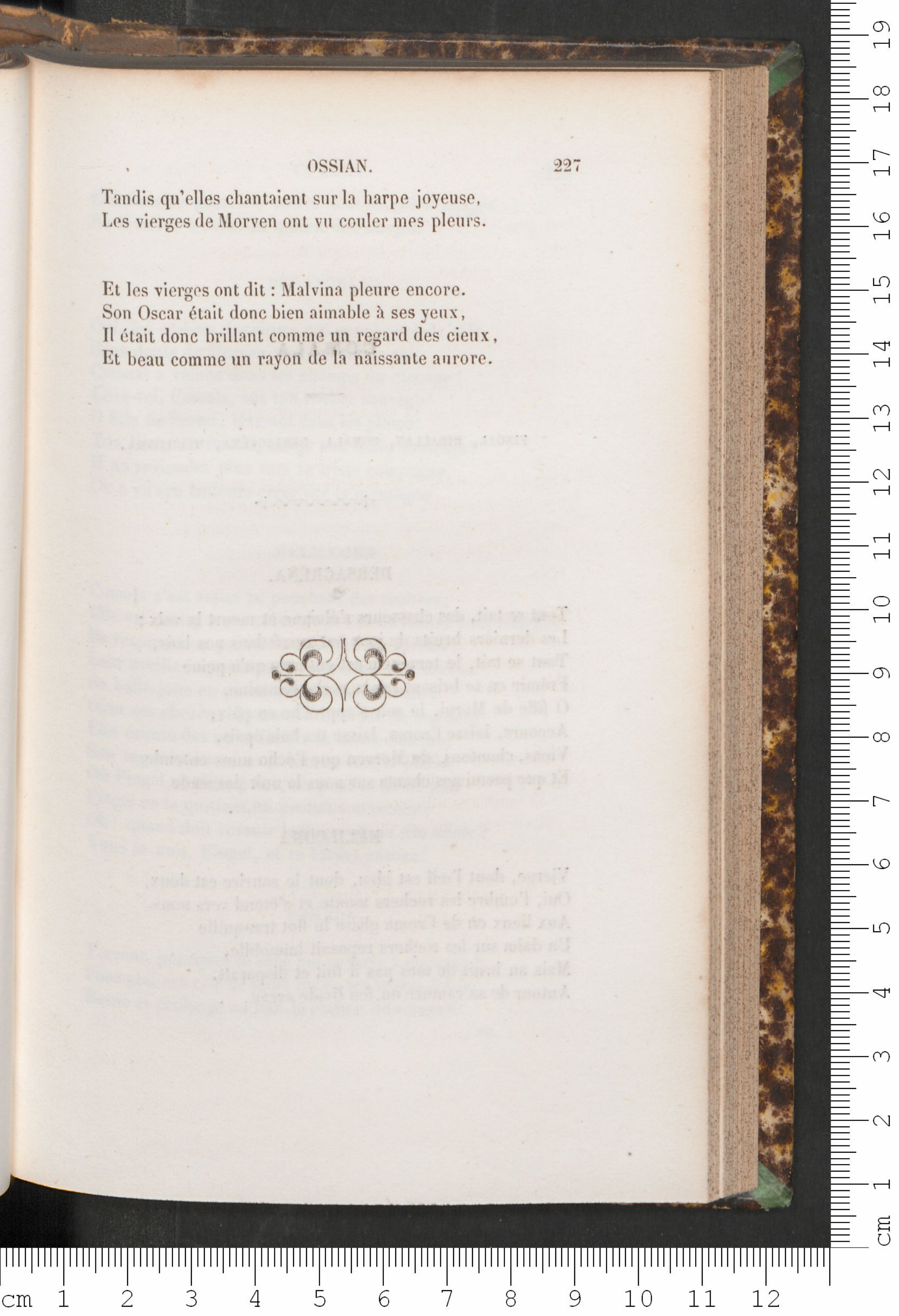
Le printemps de retour a ranimé la plaine,
Mais je n'ai plus senti sa caressante haleine
Et je n'ai plus porté de feuillage ou de fleurs.

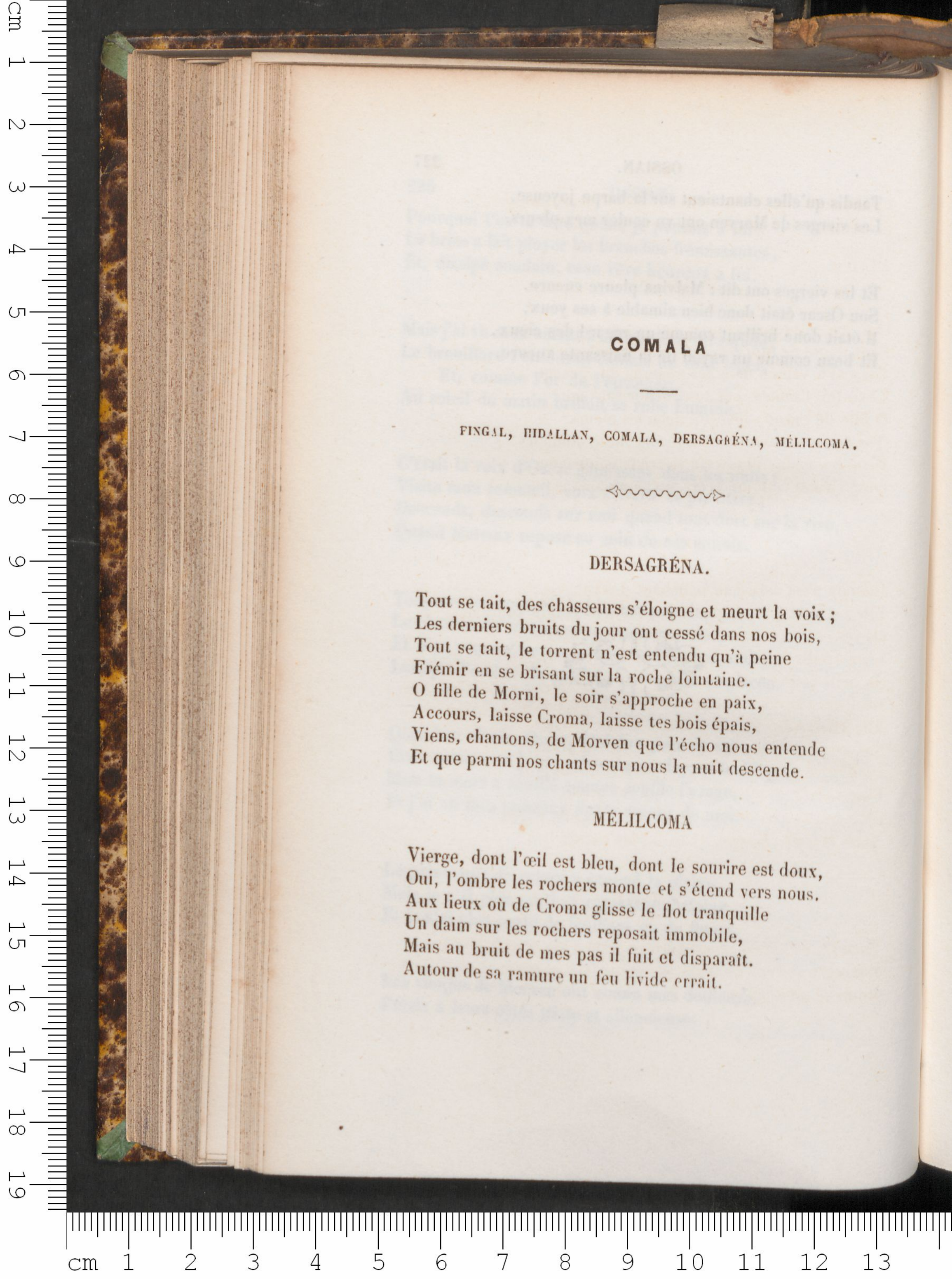
Les vierges de Morven ont connu mes douleurs,
J'étais à leurs côtés triste et silencieuse;



Tandis qu'elles chantaient sur la harpe joyeuse,
Les vierges de Morven ont vu couler mes pleurs.

Et les vierges ont dit : Malvina pleure encore.
Son Oscar était donc bien aimable à ses yeux,
Il était donc brillant comme un regard des cieux,
Et beau comme un rayon de la naissante aurore.





COMALA

FINGAL, HIDALLAN, COMALA, DERSAGRÉNA, MÉLILCOMA.

DERSAGRÉNA.

Tout se tait, des chasseurs s'éloigne et meurt la voix ;
Les derniers bruits du jour ont cessé dans nos bois,
Tout se tait, le torrent n'est entendu qu'à peine
Frémir en se brisant sur la roche lointaine.
O fille de Morni, le soir s'approche en paix,
Accours, laisse Croma, laisse tes bois épais,
Viens, chantons, de Morven que l'écho nous entende
Et que parmi nos chants sur nous la nuit descende.

MÉLILCOMA

Vierge, dont l'œil est bleu, dont le sourire est doux,
Oui, l'ombre les rochers monte et s'étend vers nous.
Aux lieux où de Croma glisse le flot tranquille
Un daim sur les rochers reposait immobile,
Mais au bruit de mes pas il fuit et disparaît.
Autour de sa ramure un feu livide errait.

C'étaient les guerriers morts dont les pâles images
Se levaient à demi du milieu des nuages.

DERSAGRÉNA.

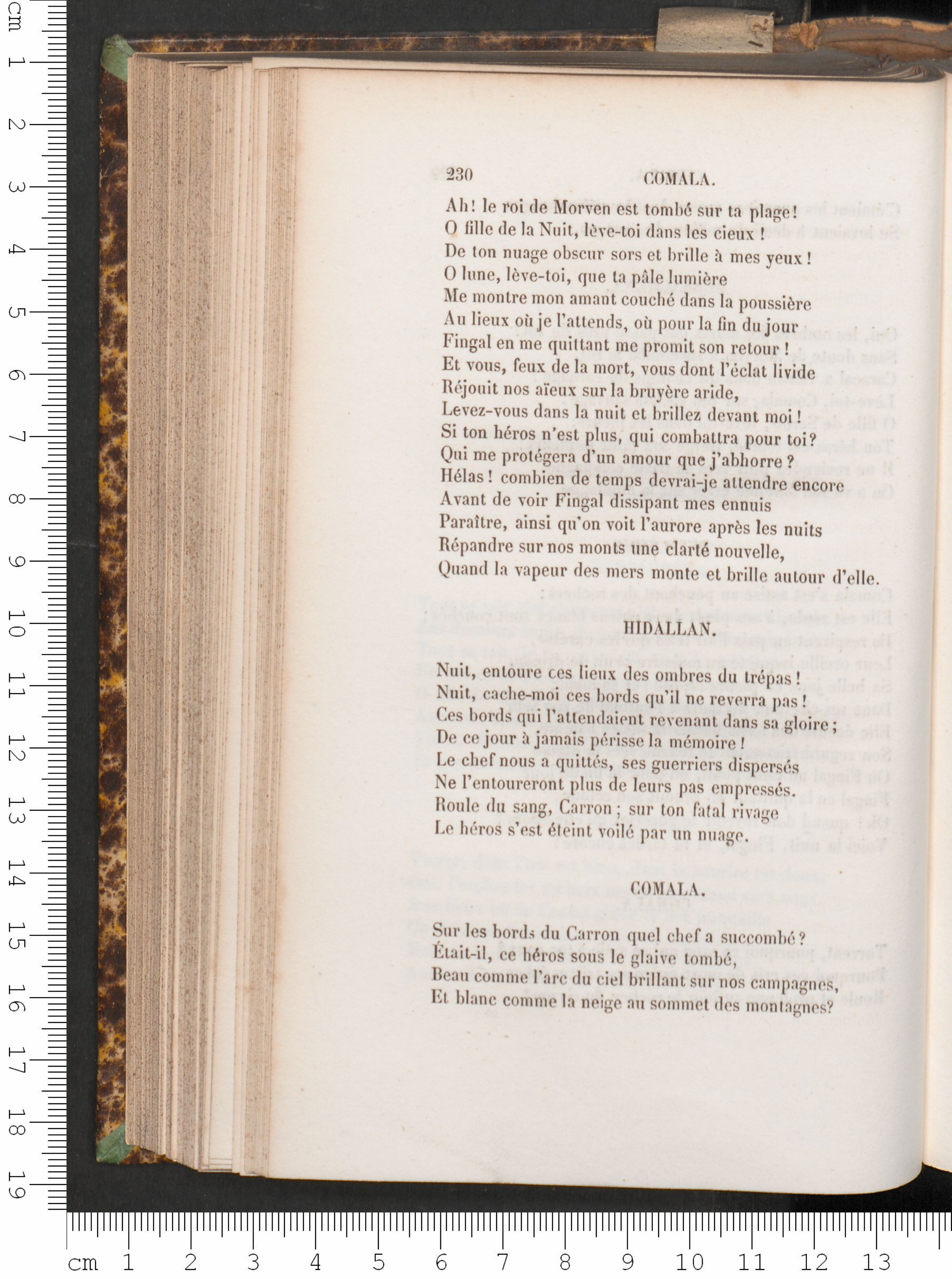
Oui, les ombres des morts ont passé près de toi!
Sans doute de Morven a succombé le roi,
Caracal a vaincu dans les champs du carnage!
Lève-toi, Comala, sur ton rocher sauvage!
O fille de Sarno, lève-toi dans les pleurs:
Ton héros est tombé, vierge aux mille douleurs!
Il ne reviendra plus vers sa triste compagne,
On a vu son fantôme errer sur la montagne

MÉLILCOMA.

Comala s'est assise au penchant des rochers;
Elle est seule, à ses pieds deux chiens blancs sont couchés;
Ils respirent en paix l'air frais qui les caresse,
Leur oreille inquiète au moindre bruit se dresse.
Sa belle joue en pleurs repose sur sa main;
Dans ses cheveux flottants à l'entour de son sein
Elle écoute des nuits frémir la douce haleine,
Son regard tristement se tourne vers la plaine
Où Fingal ne vient point, où pour la fin du jour
Fingal en la quittant lui promit son retour;
Oh! quand doit revenir le guerrier qu'elle adore?
Voici la nuit, Fingal, et tu tardes encore!

COMALA.

Torrent, pourquoi ce sang qui se mêle à tes eaux?
Pourquoi ces cris de mort qu'en ses tristes échos
Roule et prolonge au loin le rocher du rivage?



Ah! le roi de Morven est tombé sur ta plage!
O fille de la Nuit, lève-toi dans les cieux !
De ton nuage obscur sors et brille à mes yeux !
O lune, lève-toi, que ta pâle lumière
Me montre mon amant couché dans la poussière
Au lieux où je l'attends, où pour la fin du jour
Fingal en me quittant me promit son retour !
Et vous, feux de la mort, vous dont l'éclat livide
Réjouit nos aïeux sur la bruyère aride,
Levez-vous dans la nuit et brillez devant moi !
Si ton héros n'est plus, qui combattra pour toi?
Qui me protégera d'un amour que j'abhorre ?
Hélas ! combien de temps devrai-je attendre encore
Avant de voir Fingal dissipant mes ennuis
Paraître, ainsi qu'on voit l'aurore après les nuits
Répandre sur nos monts une clarté nouvelle,
Quand la vapeur des mers monte et brille autour d'elle.

HIDALLAN.

Nuit, entoure ces lieux des ombres du trépas !
Nuit, cache-moi ces bords qu'il ne reverra pas !
Ces bords qui l'attendaient revenant dans sa gloire ;
De ce jour à jamais périsse la mémoire !
Le chef nous a quittés, ses guerriers dispersés
Ne l'entoureront plus de leurs pas empressés.
Roule du sang, Carron ; sur ton fatal rivage
Le héros s'est éteint voilé par un nuage.

COMALA.

Sur les bords du Carron quel chef a succombé ?
Était-il, ce héros sous le glaive tombé,
Beau comme l'arc du ciel brillant sur nos campagnes,
Et blanc comme la neige au sommet des montagnes?

Ses cheveux étaient-ils souples et gracieux,
Légers comme la nue errante dans les cieux ?
Son bras comme la foudre ? et du chevreuil timide
Devançait-il les pas dans sa course rapide?

HIDALLAN.

Je veux voir Comala pleurant dans sa beauté
Et ses larmes voilant son regard attristé ;
Oui dans les pleurs, Fingal, je verrai ton amante,
Car de son front en deuil la tristesse est charmante.
Lève-toi, vent du soir ! ô souffle pur et frais,
Écarte ses cheveux qui me cachent ses traits;
Laisse-moi contempler de la vierge naïve
La douleur gracieuse et doucement plaintive.

COMALA.

L'orage est dans les airs, le tonnerre à grand bruit
Sur le sommet des monts roule au loin dans la nuit ;
Sur des ailes de feu l'éclair pâle et rapide
Fend le ciel embrasé de son éclat livide ;
Foudre, tempête, éclairs, cieux et nuit en courroux,
Si Fingal est tombé je ne crains plus vos coups.
O chef, répète-moi ta lamentable histoire.
Est-il vrai que Fingal soit tombé dans la gloire?

HIDALLAN.

Oui, Fingal est tombé ; pour la dernière fois
Ses guerriers de leur chef ont entendu la voix.

COMALA.

Malheur au roi du monde, et puisse la tempête

Du haut des cieux le suivre et foudroyer sa tête !
Que son trépas s'approche et le pousse au cercueil,
Que jeune il y descende, et qu'une vierge en deuil,
Triste dans ses beaux ans, mourante avant son heure,
Pleure sur ton tombeau comme aujourd'hui je pleure!
Oh ! pourquoi m'as-tu dit que mon héros n'est plus !
Je l'attendais encore, et mes yeux éperdus,
Dans un rocher lointain, dans un arbre, un nuage,
Penseraient voir Fingal revenir du carnage
Portant de l'ennemi la dépouille en sa main,
Et j'entendrais sa voix dans le souffle lointain
De la brise légère au flanc des monts errante...
Que ne suis-je, ô Carron, sur ta rive sanglante !
Là sur sa lèvre pâle et son front sans couleurs
J'inclinerais ma tête et répandrais des pleurs.

MÉLILCOMA.

Quel est ce bruit sur la montagne ?
Pourquoi ces feux dans le vallon ?
Qui vient comme un torrent que la mort accompagne,
Quand de la lune aux cieux luit un pâle rayon
A travers le brouillard que chasse l'aquilon ?

COMALA.

Qui serait-ce que lui, le monarque du monde?
Lui, le fatal objet de ma haine profonde ;
Viens, dirige mon bras, ô Fingal, venge-toi !
Qu'il tombe sous mes coups, qu'il périsse par moi !

(*Avec surprise.*)

C'est l'esprit de Fingal. Autour de lui dans l'ombre
Je vois de ses guerriers les fantômes sans nombre.
Pourquoi viens-tu, Fingal, en agitant mon cœur,
Y répandre à la fois la joie et la terreur ?

FINGAL.

O Bardes, pour Carron que votre voix s'élève !
Bardes, chantez Carron et chantez notre glaive.
Caracal et son peuple ont fui devant nos coups,
L'orgueil de ces guerriers s'est éteint devant nous,
Comme des feux du soir la lueur ondoyante
Dont forment les esprits leur parure effrayante
Meurt au souffle des vents en éclairant nos bois.
Mais la brise se tait, je m'approche, une voix
Des sommets du Morven est vers moi descendue :
Est-ce toi, Comala, que j'aurais entendue
Du haut de tes rochers saluant mon retour ?
Oh ! que j'entende encor les chants de ton amour !

COMALA.

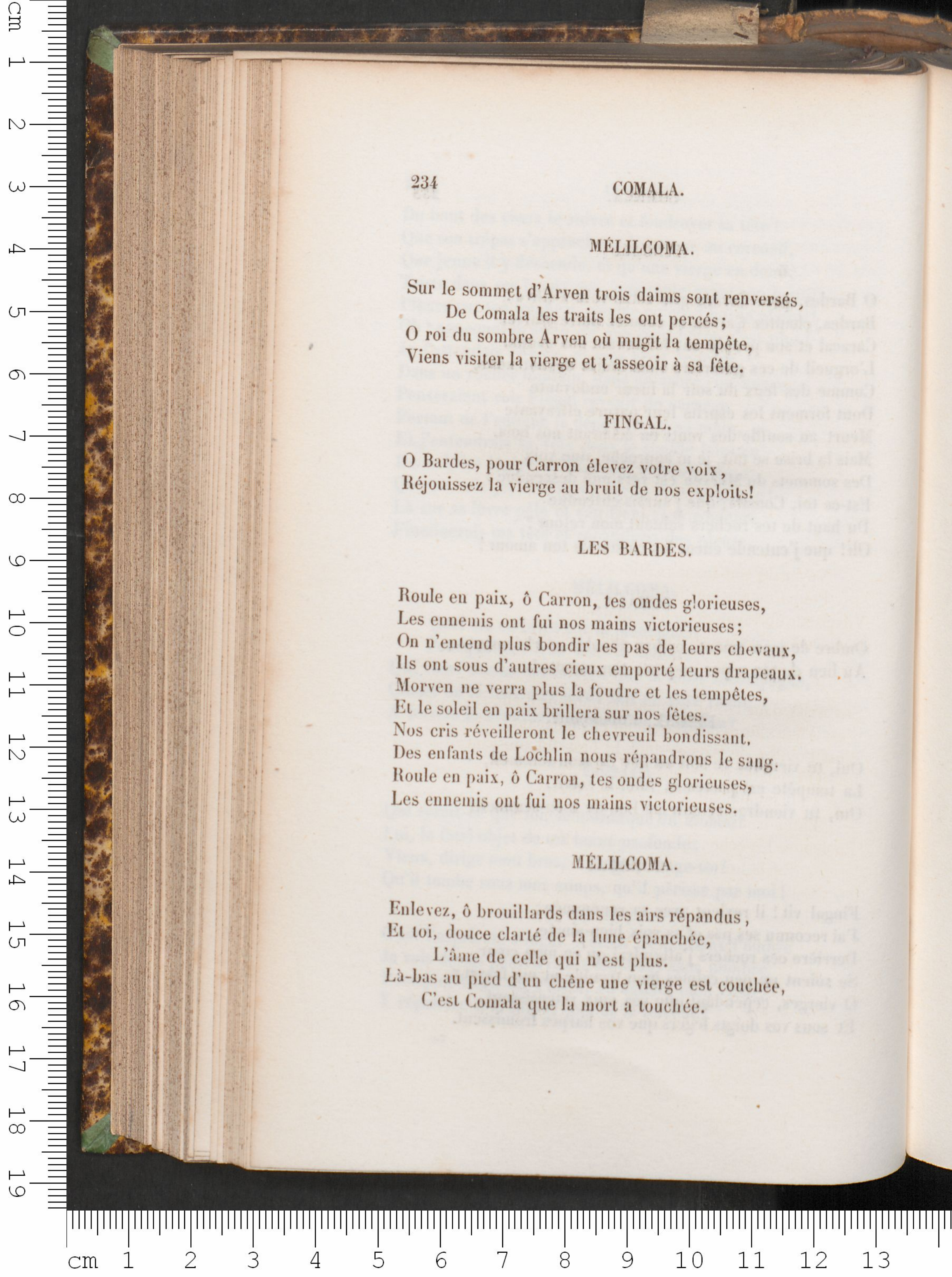
Ombre de mon amant, ombre aimable et charmante,
Au lieu de ton repos emporte ton amante !

FINGAL, *s'avançant.*

Oui, tu viendras ce soir au lieu de mon sommeil,
La tempête est passée et voici le soleil.
Oui, tu viendras ce soir au lieu de mon sommeil.

COMALA.

Fingal vit ! il revient avec sa renommée ;
J'ai reconnu ses pas et sa voix bien-aimée.
Derrière ces rochers j'attendrai qu'en mon cœur
Se soient un peu calmés mon trouble et ma frayeur.
O vierges, cependant que vos voix retentissent,
Et sous vos doigts légers que vos harpes frémissent.



MÉLILCOMA.

Sur le sommet d'Arven trois daims sont renversés,
De Comala les traits les ont percés;
O roi du sombre Arven où mugit la tempête,
Viens visiter la vierge et t'asseoir à sa fête.

FINGAL.

O Bardes, pour Carron élevez votre voix,
Réjouissez la vierge au bruit de nos exploits!

LES BARDES.

Roule en paix, ô Carron, tes ondes glorieuses,
Les ennemis ont fui nos mains victorieuses;
On n'entend plus bondir les pas de leurs chevaux,
Ils ont sous d'autres cieux emporté leurs drapeaux.
Morven ne verra plus la foudre et les tempêtes,
Et le soleil en paix brillera sur nos fêtes.
Nos cris réveilleront le chevreuil bondissant,
Des enfants de Lochlin nous répandrons le sang.
Roule en paix, ô Carron, tes ondes glorieuses,
Les ennemis ont fui nos mains victorieuses.

MÉLILCOMA.

Enlevez, ô brouillards dans les airs répandus,
Et toi, douce clarté de la lune épanchée,
L'âme de celle qui n'est plus.
Là-bas au pied d'un chêne une vierge est couchée,
C'est Comala que la mort a touchée.

FINGAL.

Au lieu de son repos, ah! conduisez mes pas !
Que je la voie encor belle au sein du trépas!
Pâle au pied des rochers la mort l'a renversée,
Dans ses cheveux frémit une brise glacée,
La corde de son arc jette un son triste et vain,
Elle a brisé sa flèche en tombant sur sa main.
Bardes, pour Comala que vos chants retentissent,
Et qu'au séjour des vents vos chants la réjouissent !

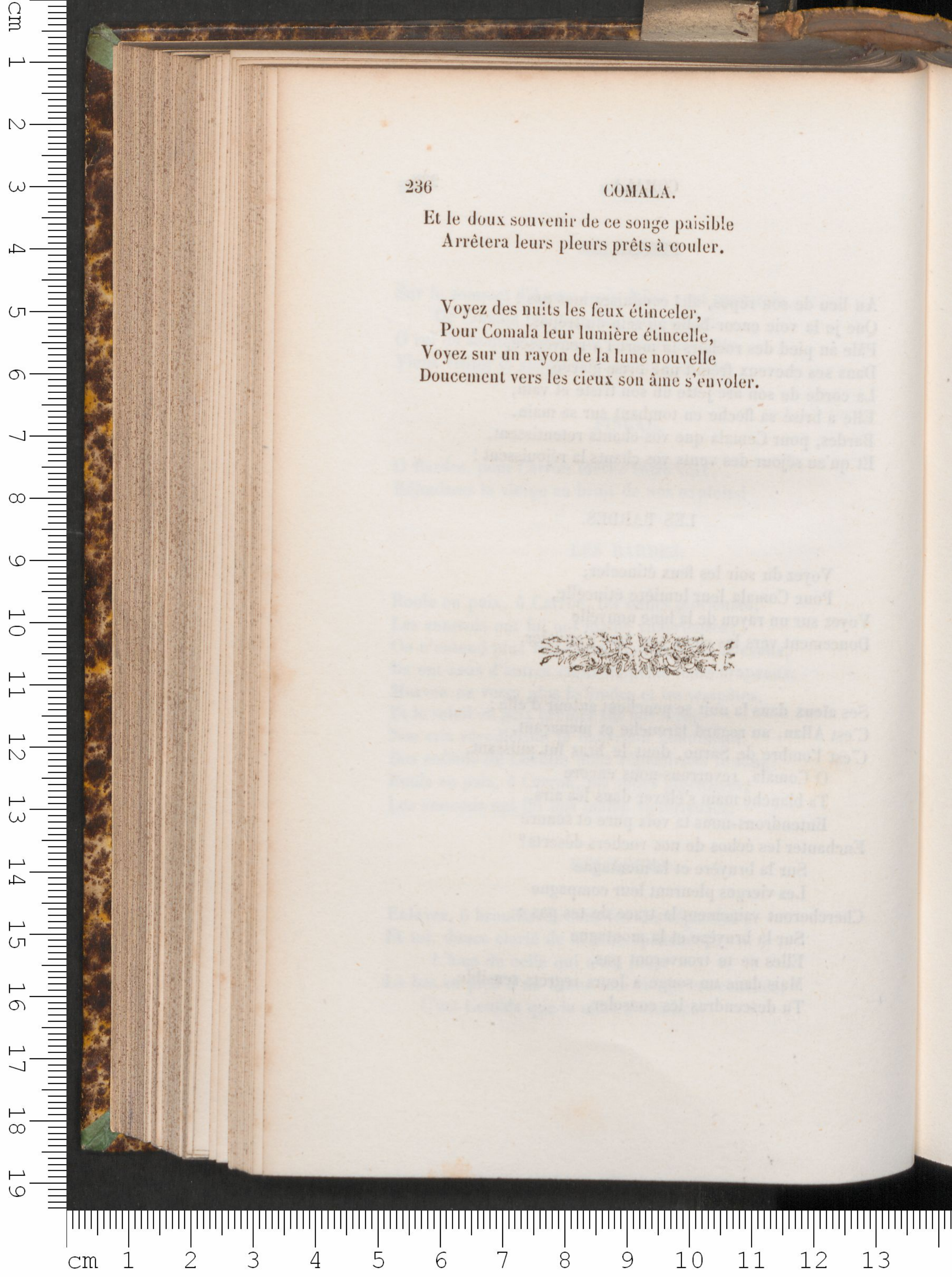
LES BARDES.

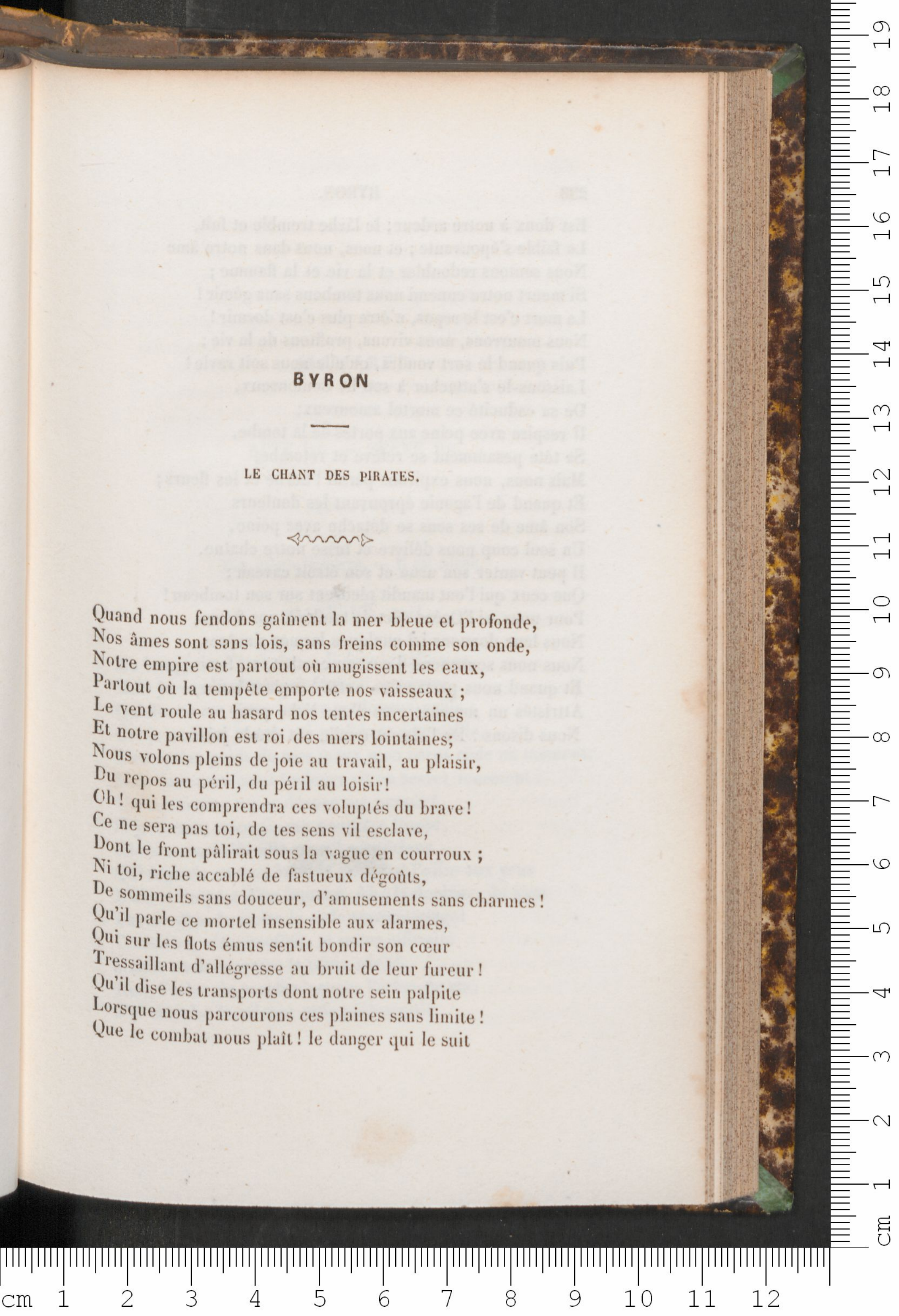
Voyez du soir les feux étinceler,
Pour Comala leur lumière étincelle,
Voyez sur un rayon de la lune nouvelle
Doucement vers les cieux son âme s'envoler.

Ses aïeux dans la nuit se penchent autour d'elle :
C'est Allan, au regard farouche et menaçant,
C'est l'ombre de Sarno, dont le bras fut puissant.
O Comala, reverrons-nous encore
Ta blanche main s'élever dans les airs,
Entendrons-nous ta voix pure et sonore
Enchanter les échos de nos rochers déserts?
Sur la bruyère et la montagne
Les vierges pleurant leur compagne
Chercheront vainement la trace de tes pas :
Sur la bruyère et la montagne
Elles ne te trouveront pas.
Mais dans un songe à leurs regrets sensible
Tu descendras les consoler,

Et le doux souvenir de ce songe paisible
Arrêtera leurs pleurs prêts à couler.

Voyez des nuits les feux étinceler,
Pour Comala leur lumière étincelle,
Voyez sur un rayon de la lune nouvelle
Doucement vers les cieux son âme s'envoler.

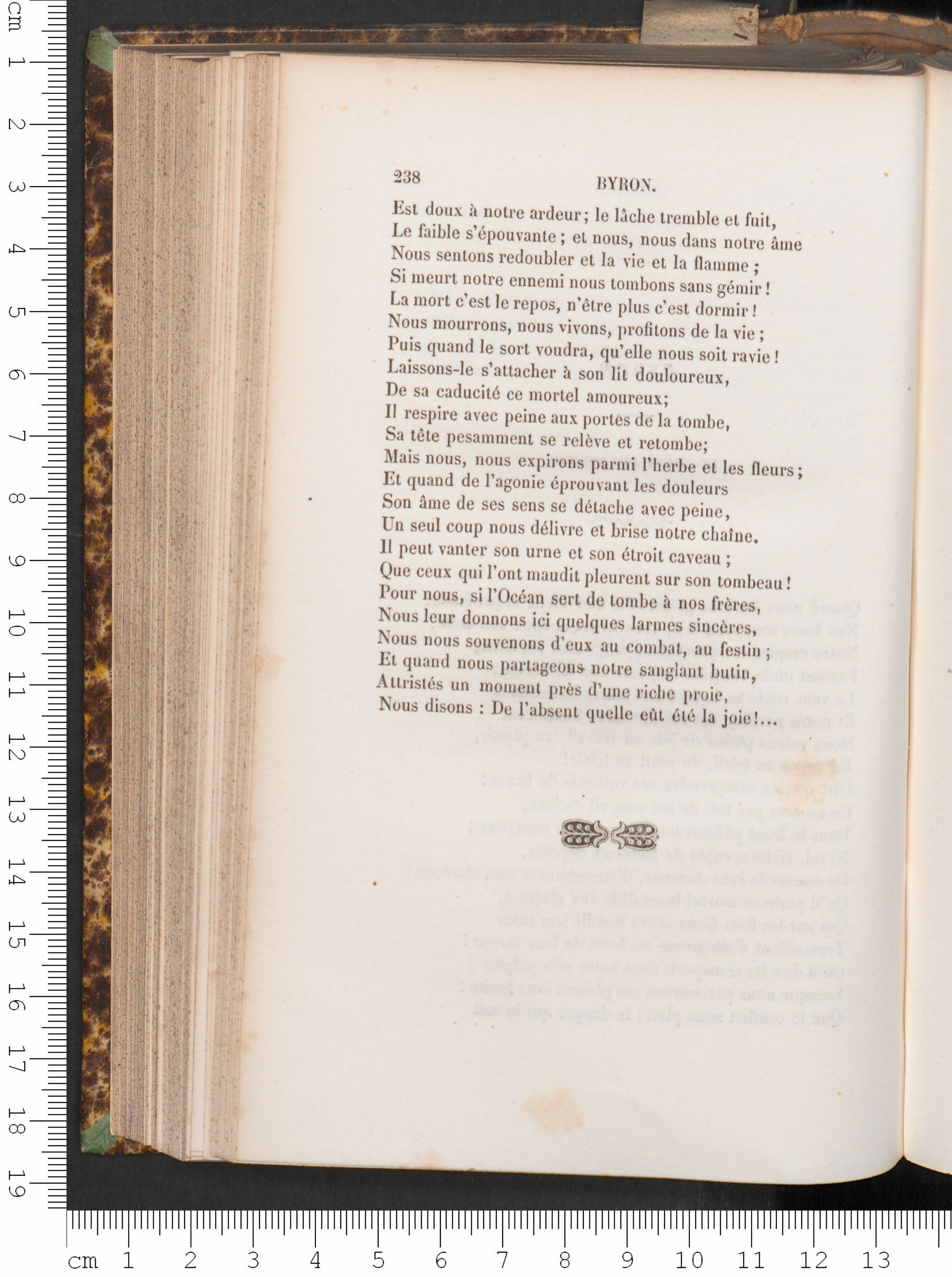




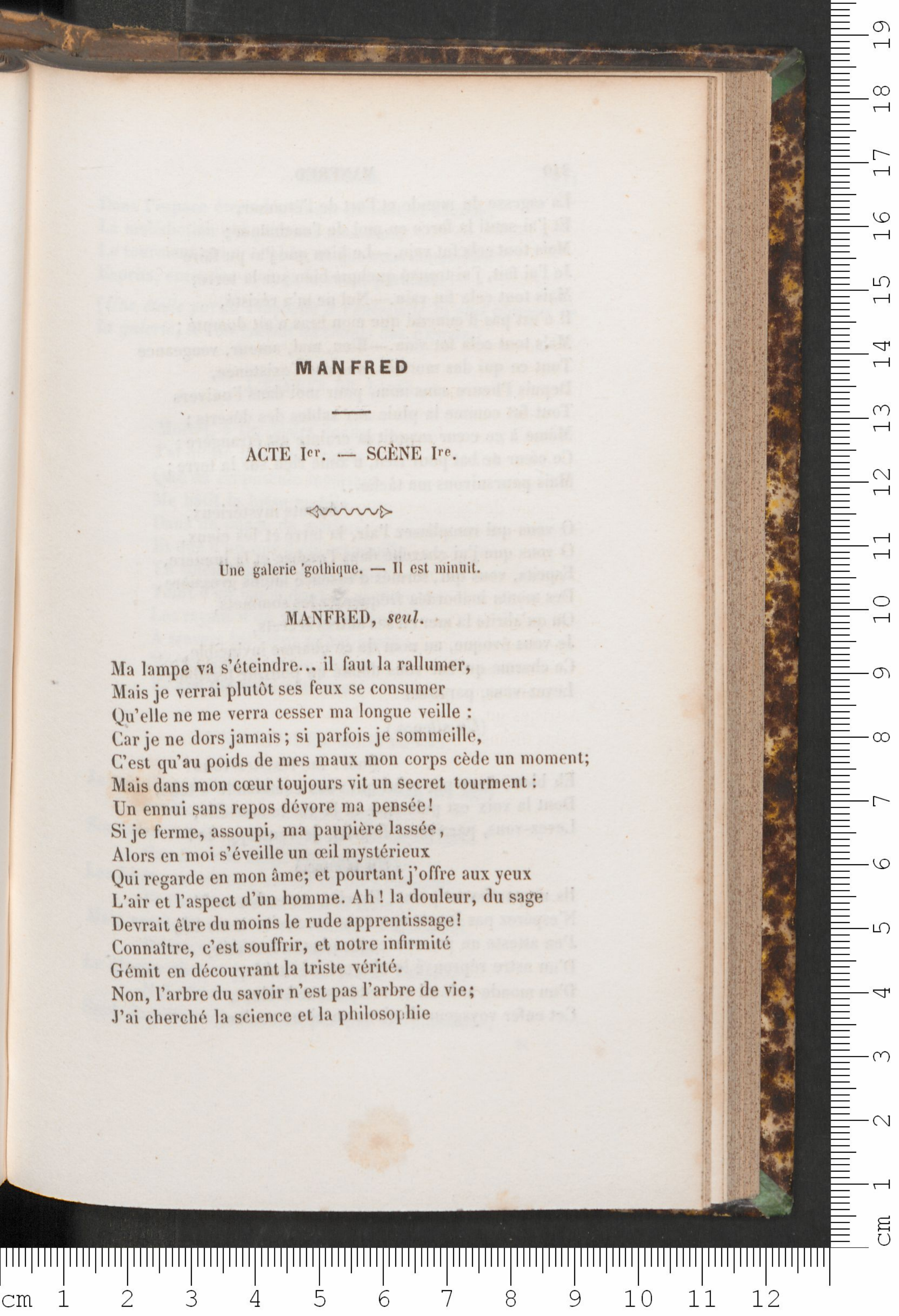
BYRON

LE CHANT DES PIRATES.

Quand nous fendons gaîment la mer bleue et profonde,
Nos âmes sont sans lois, sans freins comme son onde,
Notre empire est partout où mugissent les eaux,
Partout où la tempête emporte nos vaisseaux ;
Le vent roule au hasard nos tentes incertaines
Et notre pavillon est roi des mers lointaines;
Nous volons pleins de joie au travail, au plaisir,
Du repos au péril, du péril au loisir!
Oh! qui les comprendra ces voluptés du brave!
Ce ne sera pas toi, de tes sens vil esclave,
Dont le front pâlirait sous la vague en courroux ;
Ni toi, riche accablé de fastueux dégoûts,
De sommeils sans douceur, d'amusements sans charmes!
Qu'il parle ce mortel insensible aux alarmes,
Qui sur les flots émus sentit bondir son cœur
Tressaillant d'allégresse au bruit de leur fureur!
Qu'il dise les transports dont notre sein palpite
Lorsque nous parcourons ces plaines sans limite!
Que le combat nous plaît! le danger qui le suit



Est doux à notre ardeur; le lâche tremble et fuit,
Le faible s'épouvante; et nous, nous dans notre âme
Nous sentons redoubler et la vie et la flamme;
Si meurt notre ennemi nous tombons sans gémir!
La mort c'est le repos, n'être plus c'est dormir!
Nous mourrons, nous vivons, profitons de la vie;
Puis quand le sort voudra, qu'elle nous soit ravie!
Laissons-le s'attacher à son lit douloureux,
De sa caducité ce mortel amoureux;
Il respire avec peine aux portes de la tombe,
Sa tête pesamment se relève et retombe;
Mais nous, nous expirons parmi l'herbe et les fleurs;
Et quand de l'agonie éprouvant les douleurs
Son âme de ses sens se détache avec peine,
Un seul coup nous délivre et brise notre chaîne.
Il peut vanter son urne et son étroit caveau;
Que ceux qui l'ont maudit pleurent sur son tombeau!
Pour nous, si l'Océan sert de tombe à nos frères,
Nous leur donnons ici quelques larmes sincères,
Nous nous souvenons d'eux au combat, au festin;
Et quand nous partageons notre sanglant butin,
Attristés un moment près d'une riche proie,
Nous disons : De l'absent quelle eût été la joie!...



MANFRED

ACTE Ier. — SCÈNE Ire.

Une galerie gothique. — Il est minuit.

MANFRED, *seul*.

Ma lampe va s'éteindre... il faut la rallumer,
Mais je verrai plutôt ses feux se consumer
Qu'elle ne me verra cesser ma longue veille :
Car je ne dors jamais ; si parfois je sommeille,
C'est qu'au poids de mes maux mon corps cède un moment;
Mais dans mon cœur toujours vit un secret tourment :
Un ennui sans repos dévore ma pensée!
Si je ferme, assoupi, ma paupière lassée,
Alors en moi s'éveille un œil mystérieux
Qui regarde en mon âme; et pourtant j'offre aux yeux
L'air et l'aspect d'un homme. Ah! la douleur, du sage
Devrait être du moins le rude apprentissage!
Connaître, c'est souffrir, et notre infirmité
Gémit en découvrant la triste vérité.
Non, l'arbre du savoir n'est pas l'arbre de vie;
J'ai cherché la science et la philosophie

La sagesse du monde et l'art de l'étonner,
Et j'ai senti la force en moi de l'enchaîner;
Mais tout cela fut vain. — Le bien que j'ai pu faire
Je l'ai fait, j'ai trouvé quelque bien sur la terre;
Mais tout cela fut vain.—Nul ne m'a résisté,
Il n'est pas d'ennemi que mon bras n'ait dompté;
Mais tout cela fut vain.—Bien, mal, amour, vengeance
Tout ce qui des mortels compose l'existence,
Depuis l'heure sans nom, pour moi dans l'univers
Tout fut comme la pluie aux sables des déserts;
Même à ce cœur maudit la crainte est étrangère;
Ce cœur ne bat pour rien, n'aime rien sur la terre;
Mais poursuivons ma tâche...

Agents mystérieux,
O vous qui remplissez l'air, la terre et les cieux,
O vous que j'ai cherché dans l'ombre et la lumière,
Esprits, vous qui, formés d'essence moins grossière,
Des monts inabordés fréquentez les sommets,
Ou qu'abrite la mer en ses antres secrets,
Je vous évoque, au nom de ce charme invincible,
Ce charme qui sur vous donne un pouvoir terrible:
Levez-vous, paraissez!

(*Un silence.*)

Quoi! me résistez-vous?
Eh bien, donc par celui qui vous commande à tous,
Dont la voix est puissante et la vie immortelle,
Levez-vous, paraissez! Esprits, je vous appelle!

(*Un silence.*)

Ils ne paraissent point! Esprits, entendez-moi!
N'espérez pas longtemps vous soustraire à ma loi,
J'en atteste un pouvoir encor plus redoutable,
D'un astre réprouvé le charme inévitable,
D'un monde anéanti ce reste encor brûlant,
Cet enfer voyageur de cieux en cieux roulant,

Dans l'espace éternel traînant partout sa flamme,
La malédiction qui pèse sur mon âme,
Le tourment qui m'obsède, et que vous connaissez :
Esprits, entendez-moi, je le veux, paraissez !

(*Une étoile paraît immobile à l'extrémité la plus obscure de la galerie, et l'on entend les chants des Esprits.*)

L'ESPRIT DE L'AIR.

Mortel, à tes désirs docile,
J'ai quitté le palais fragile
Que du crépuscule incertain
Me bâtit la brise mobile
Dans un nuage du matin,
Et que d'un soir d'été tranquille
Le soleil mourant dans l'azur
Teint d'un feu si doux et si pur ;
Les rayons d'un astre propice
A travers les cieux m'ont porté :
Mortel, que ta peine finisse
Et que ton vœu soit écouté !

L'ESPRIT DES MONTAGNES.

Je suis l'esprit des monts : dès le berceau des âges
Le Mont-Blanc sur eux a régné ;
Son trône est de rochers, sa robe est de nuages,
Son front de neige est couronné ;
Les forêts en ceinture autour de lui s'étendent,
Et l'avalanche est dans sa main ;
Mais avant de tomber, ces tonnerres attendent,
De ma voix l'ordre souverain.
Le glacier chaque jour vers la plaine s'avance,
Nul effort ne peut l'arrêter;
Seul, je puis enchaîner ses pas par ma puissance,

Seul, je puis le précipiter.
Je suis l'esprit des monts, leurs éternelles cimes
S'abaissent toutes devant moi;
Ma main peut de leur base ébranler les abîmes,
Et je descends jusques à toi.

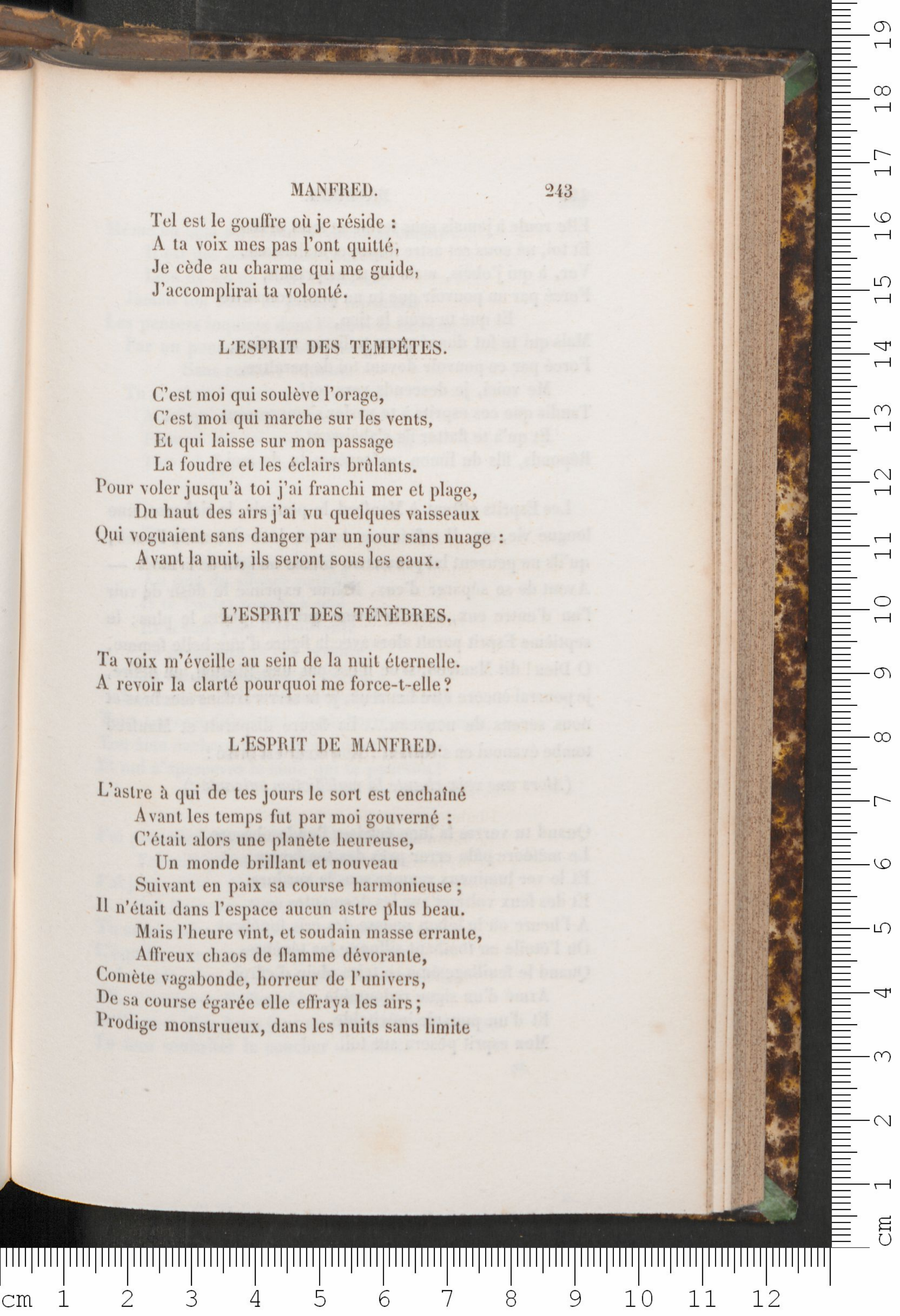
L'ESPRIT DES EAUX.

J'habite un frais séjour au sein des mers profondes:
Là s'endort la vague en repos,
Le vent n'est point connu de mes paisibles ondes
Où nage le serpent des eaux,
Où la vierge des mers aime à parer sa tête
Des trésors de mon élément.
Soudain a retenti, pareil à la tempête,
Le bruit de ton enchantement,
Ce bruit a retenti dans mon palais paisible
Que forme un corail toujours frais;
L'esprit de l'Océan à ta plainte est sensible:
Mortel, apprends-lui tes souhaits.

L'ESPRIT DE LA TERRE.

J'habite un gouffre solitaire :
Le bitume y bout en grondant,
Et là, le tremblement de terre
Dort couché sur un lit ardent.

Les Andes au fond de l'abîme
Plongent leur pied silencieux,
Autant que leur superbe cime
S'élève en montant vers les cieux.



Tel est le gouffre où je réside :
A ta voix mes pas l'ont quitté,
Je cède au charme qui me guide,
J'accomplirai ta volonté.

L'ESPRIT DES TEMPÊTES.

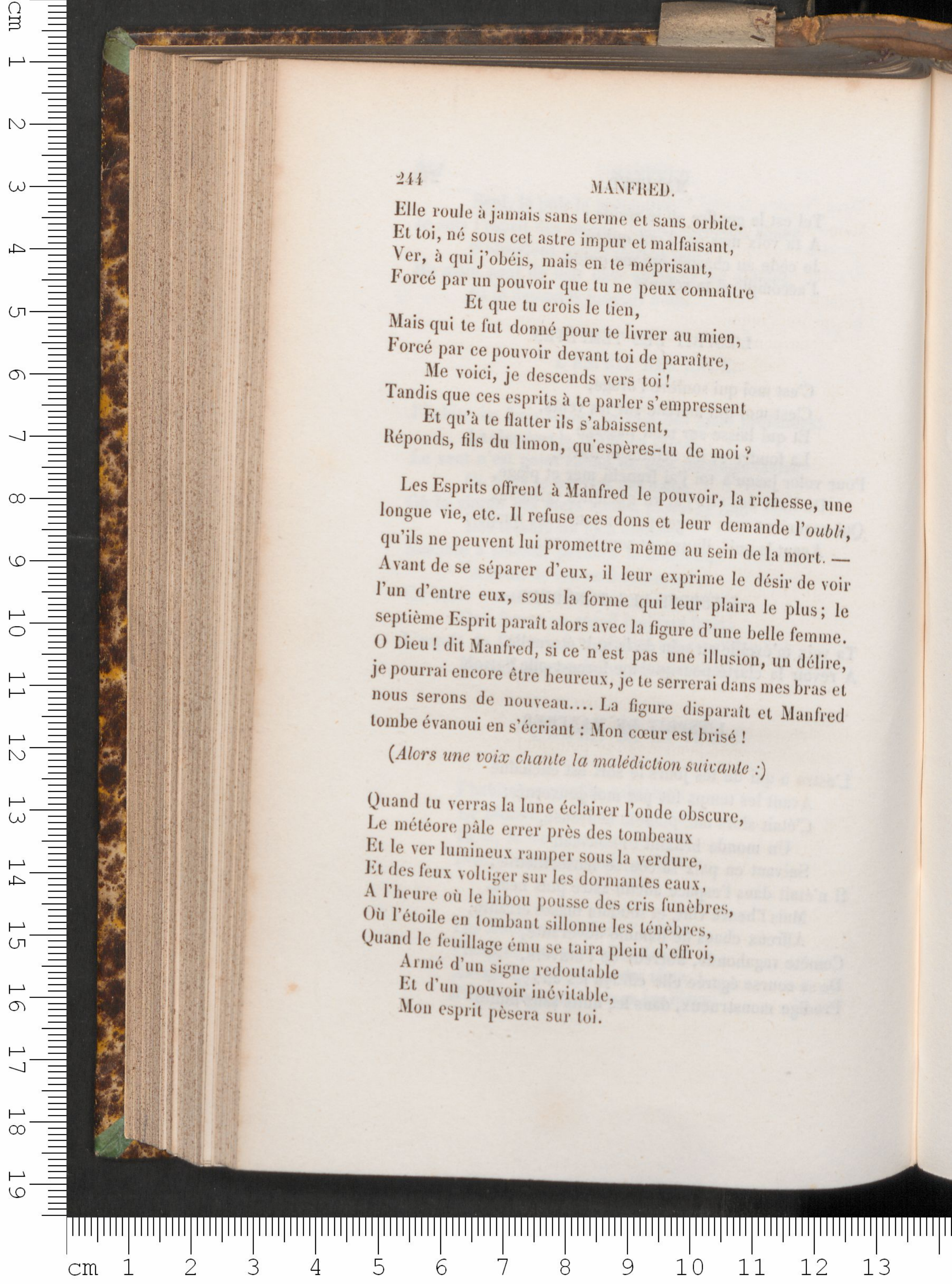
C'est moi qui soulève l'orage,
C'est moi qui marche sur les vents,
Et qui laisse sur mon passage
La foudre et les éclairs brûlants.
Pour voler jusqu'à toi j'ai franchi mer et plage,
Du haut des airs j'ai vu quelques vaisseaux
Qui voguaient sans danger par un jour sans nuage :
Avant la nuit, ils seront sous les eaux.

L'ESPRIT DES TÉNÈBRES.

Ta voix m'éveille au sein de la nuit éternelle.
A revoir la clarté pourquoi me force-t-elle?

L'ESPRIT DE MANFRED.

L'astre à qui de tes jours le sort est enchaîné
Avant les temps fut par moi gouverné :
C'était alors une planète heureuse,
Un monde brillant et nouveau
Suivant en paix sa course harmonieuse ;
Il n'était dans l'espace aucun astre plus beau.
Mais l'heure vint, et soudain masse errante,
Affreux chaos de flamme dévorante,
Comète vagabonde, horreur de l'univers,
De sa course égarée elle effraya les airs ;
Prodige monstrueux, dans les nuits sans limite



Elle roule à jamais sans terme et sans orbite.
Et toi, né sous cet astre impur et malfaisant,
Ver, à qui j'obéis, mais en te méprisant,
Forcé par un pouvoir que tu ne peux connaître
Et que tu crois le tien,
Mais qui te fut donné pour te livrer au mien,
Forcé par ce pouvoir devant toi de paraître,
Me voici, je descends vers toi!
Tandis que ces esprits à te parler s'empressent
Et qu'à te flatter ils s'abaissent,
Réponds, fils du limon, qu'espères-tu de moi?

Les Esprits offrent à Manfred le pouvoir, la richesse, une longue vie, etc. Il refuse ces dons et leur demande l'*oubli*, qu'ils ne peuvent lui promettre même au sein de la mort. — Avant de se séparer d'eux, il leur exprime le désir de voir l'un d'entre eux, sous la forme qui leur plaira le plus; le septième Esprit paraît alors avec la figure d'une belle femme. O Dieu! dit Manfred, si ce n'est pas une illusion, un délire, je pourrai encore être heureux, je te serrerai dans mes bras et nous serons de nouveau.... La figure disparaît et Manfred tombe évanoui en s'écriant : Mon cœur est brisé!

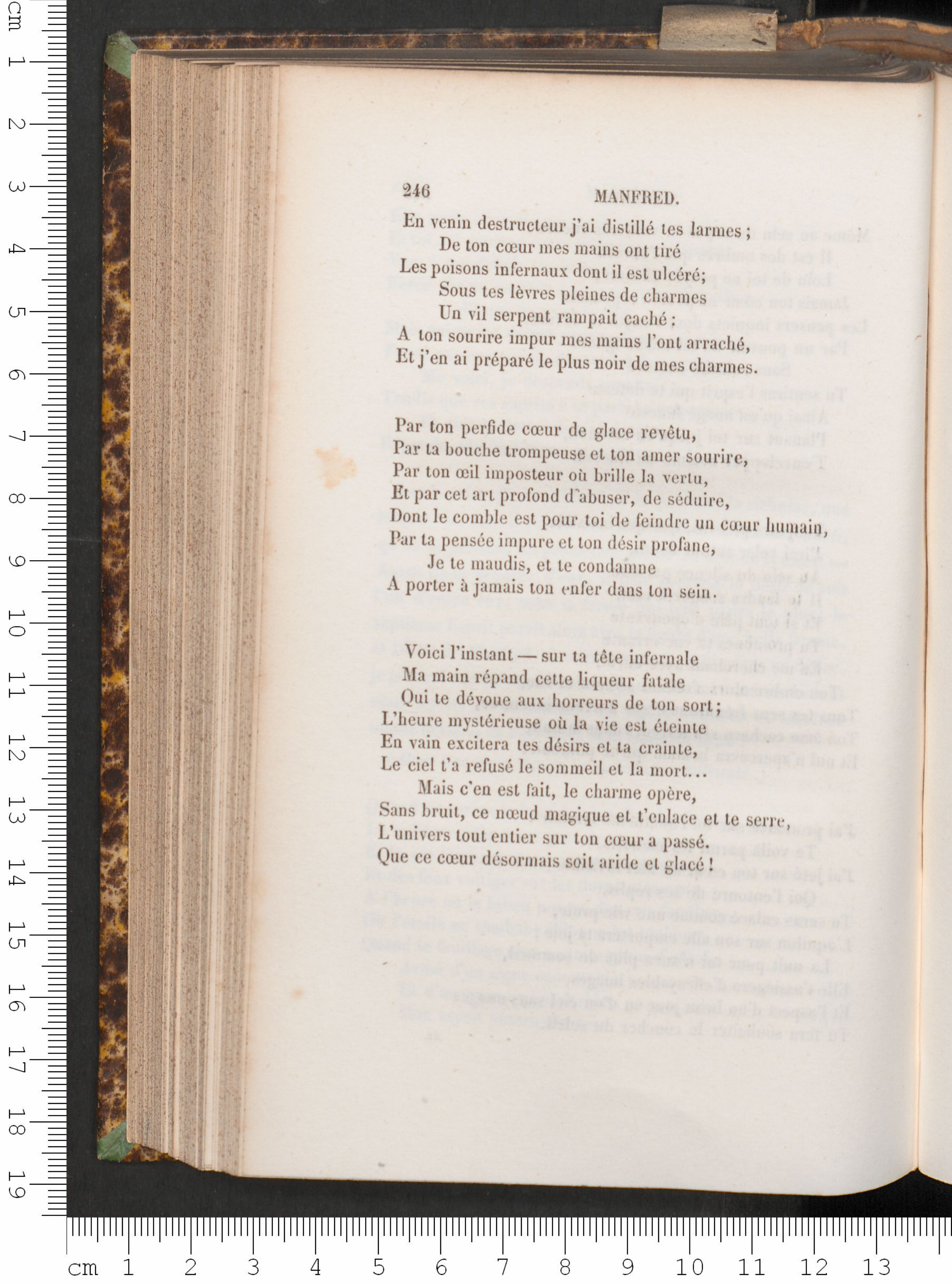
(*Alors une voix chante la malédiction suivante :*)

Quand tu verras la lune éclairer l'onde obscure,
Le météore pâle errer près des tombeaux
Et le ver lumineux ramper sous la verdure,
Et des feux voltiger sur les dormantes eaux,
A l'heure où le hibou pousse des cris funèbres,
Où l'étoile en tombant sillonne les ténèbres,
Quand le feuillage ému se taira plein d'effroi,
Armé d'un signe redoutable
Et d'un pouvoir inévitable,
Mon esprit pèsera sur toi.

Même au sein du repos tu veilleras encore :
Il est des ombres que l'aurore
Loin de toi ne pourra chasser;
Jamais ton cœur ne pourra repousser
Les pensers inquiets dont l'ennui te dévore;
Par un pouvoir de toi-même ignoré
Sans relâche entouré
Tu sentiras l'esprit qui te déteste
Ainsi qu'un nuage funeste
Planant sur toi jusqu'au cercueil,
T'envelopper comme un linceul.

Toujours présent, quoique invisible,
J'irai voler autour de toi,
Au sein du silence paisible
Il te faudra songer à moi;
Et si tout pâle d'épouvante
Tu promènes ta vue errante
En me cherchant avec effroi,
Ton ombre alors s'offrant seule à ta vue,
Tous tes sens frémiront d'une horreur inconnue,
Ton âme cachera ses terreurs dans la nuit,
Et nul n'apercevra la main qui te poursuit !

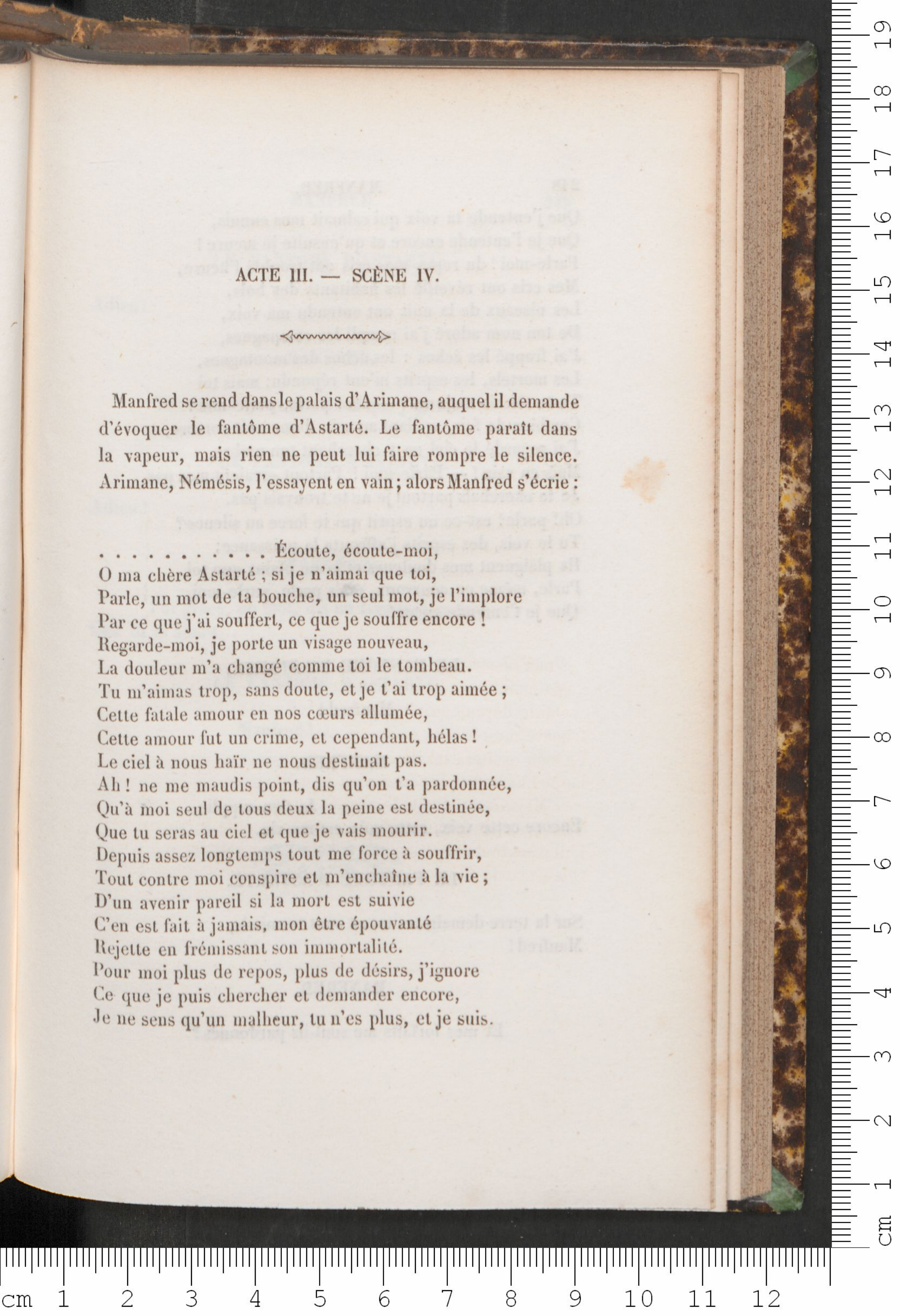
J'ai prononcé sur toi l'anathème terrible :
Te voilà parmi les maudits,
J'ai jeté sur ton cœur un filet invisible
Qui l'entoure de ses replis.
Tu seras enlacé comme une vile proie,
L'aquilon sur son aile emportera ta joie ;
La nuit pour toi n'aura plus de sommeil,
Elle t'assiégera d'effroyables images,
Et l'aspect d'un beau jour ou d'un ciel sans nuages
Tu fera souhaiter le coucher du soleil.



En venin destructeur j'ai distillé tes larmes ;
De ton cœur mes mains ont tiré
Les poisons infernaux dont il est ulcéré;
Sous tes lèvres pleines de charmes
Un vil serpent rampait caché ;
A ton sourire impur mes mains l'ont arraché,
Et j'en ai préparé le plus noir de mes charmes.

Par ton perfide cœur de glace revêtu,
Par ta bouche trompeuse et ton amer sourire,
Par ton œil imposteur où brille la vertu,
Et par cet art profond d'abuser, de séduire,
Dont le comble est pour toi de feindre un cœur humain,
Par ta pensée impure et ton désir profane,
Je te maudis, et te condamne
A porter à jamais ton enfer dans ton sein.

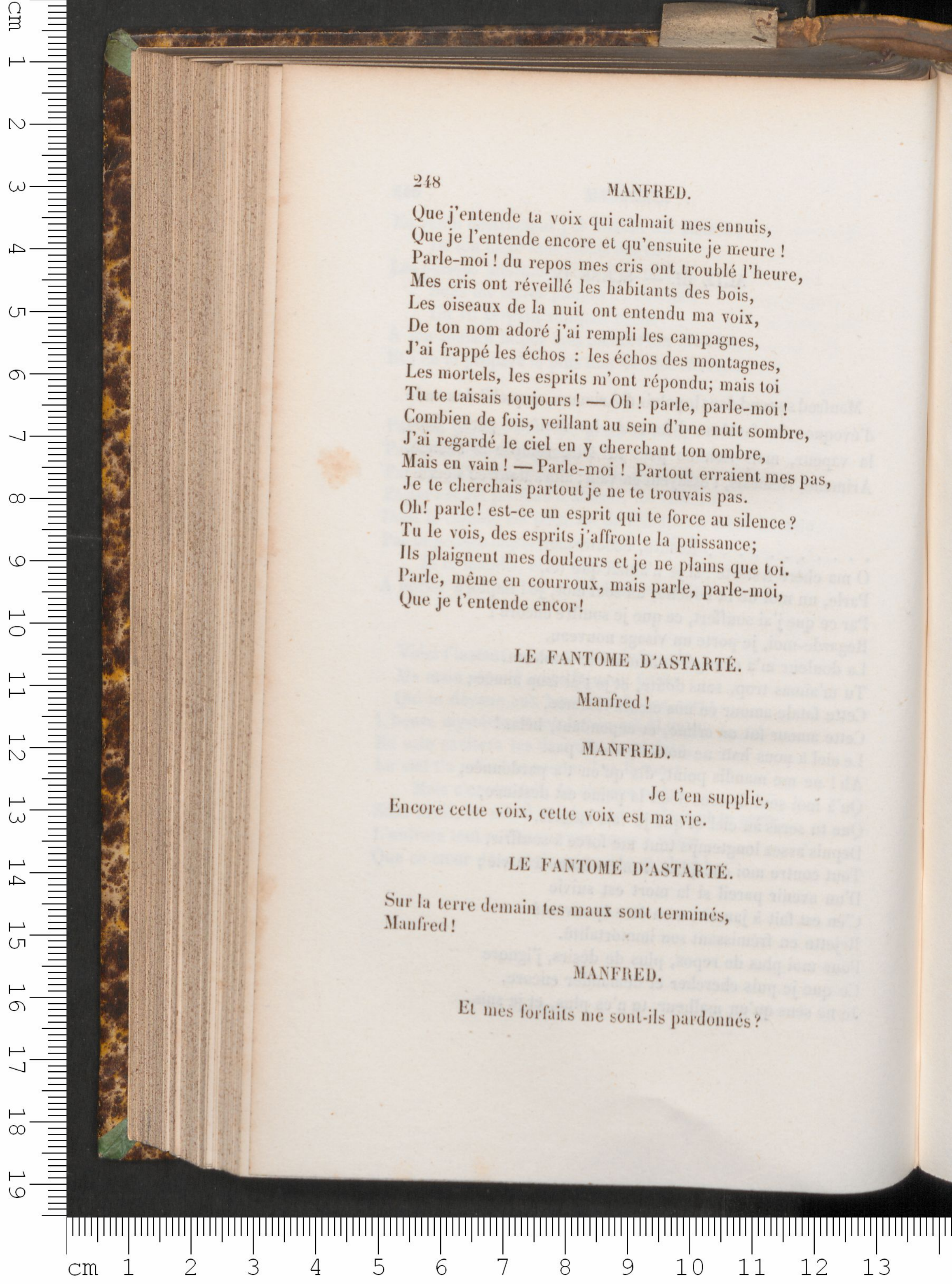
Voici l'instant — sur ta tête infernale
Ma main répand cette liqueur fatale
Qui te dévoue aux horreurs de ton sort;
L'heure mystérieuse où la vie est éteinte
En vain excitera tes désirs et ta crainte,
Le ciel t'a refusé le sommeil et la mort...
Mais c'en est fait, le charme opère,
Sans bruit, ce nœud magique et t'enlace et te serre,
L'univers tout entier sur ton cœur a passé.
Que ce cœur désormais soit aride et glacé !



ACTE III. — SCÈNE IV.

Manfred se rend dans le palais d'Arimane, auquel il demande d'évoquer le fantôme d'Astarté. Le fantôme paraît dans la vapeur, mais rien ne peut lui faire rompre le silence. Arimane, Némésis, l'essayent en vain ; alors Manfred s'écrie :

. . . . Écoute, écoute-moi,
O ma chère Astarté ; si je n'aimai que toi,
Parle, un mot de ta bouche, un seul mot, je l'implore
Par ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore !
Regarde-moi, je porte un visage nouveau,
La douleur m'a changé comme toi le tombeau.
Tu m'aimas trop, sans doute, et je t'ai trop aimée ;
Cette fatale amour en nos cœurs allumée,
Cette amour fut un crime, et cependant, hélas !
Le ciel à nous haïr ne nous destinait pas.
Ah ! ne me maudis point, dis qu'on t'a pardonnée,
Qu'à moi seul de tous deux la peine est destinée,
Que tu seras au ciel et que je vais mourir.
Depuis assez longtemps tout me force à souffrir,
Tout contre moi conspire et m'enchaîne à la vie ;
D'un avenir pareil si la mort est suivie
C'en est fait à jamais, mon être épouvanté
Rejette en frémissant son immortalité.
Pour moi plus de repos, plus de désirs, j'ignore
Ce que je puis chercher et demander encore,
Je ne sens qu'un malheur, tu n'es plus, et je suis.



Que j'entende ta voix qui calmait mes ennuis,
Que je l'entende encore et qu'ensuite je meure !
Parle-moi ! du repos mes cris ont troublé l'heure,
Mes cris ont réveillé les habitants des bois,
Les oiseaux de la nuit ont entendu ma voix,
De ton nom adoré j'ai rempli les campagnes,
J'ai frappé les échos : les échos des montagnes,
Les mortels, les esprits m'ont répondu; mais toi
Tu te taisais toujours ! — Oh ! parle, parle-moi !
Combien de fois, veillant au sein d'une nuit sombre,
J'ai regardé le ciel en y cherchant ton ombre,
Mais en vain ! — Parle-moi ! Partout erraient mes pas,
Je te cherchais partout je ne te trouvais pas.
Oh! parle! est-ce un esprit qui te force au silence?
Tu le vois, des esprits j'affronte la puissance;
Ils plaignent mes douleurs et je ne plains que toi.
Parle, même en courroux, mais parle, parle-moi,
Que je t'entende encor!

LE FANTOME D'ASTARTÉ.

Manfred !

MANFRED.

Je t'en supplie,
Encore cette voix, cette voix est ma vie.

LE FANTOME D'ASTARTÉ.

Sur la terre demain tes maux sont terminés,
Manfred!

MANFRED.

Et mes forfaits me sont-ils pardonnés?

LE FANTOME D'ASTARTÉ.

Adieu!

MANFRED.

Te reverrai-je en des lieux que j'ignore?

LE FANTOME D'ASTARTÉ.

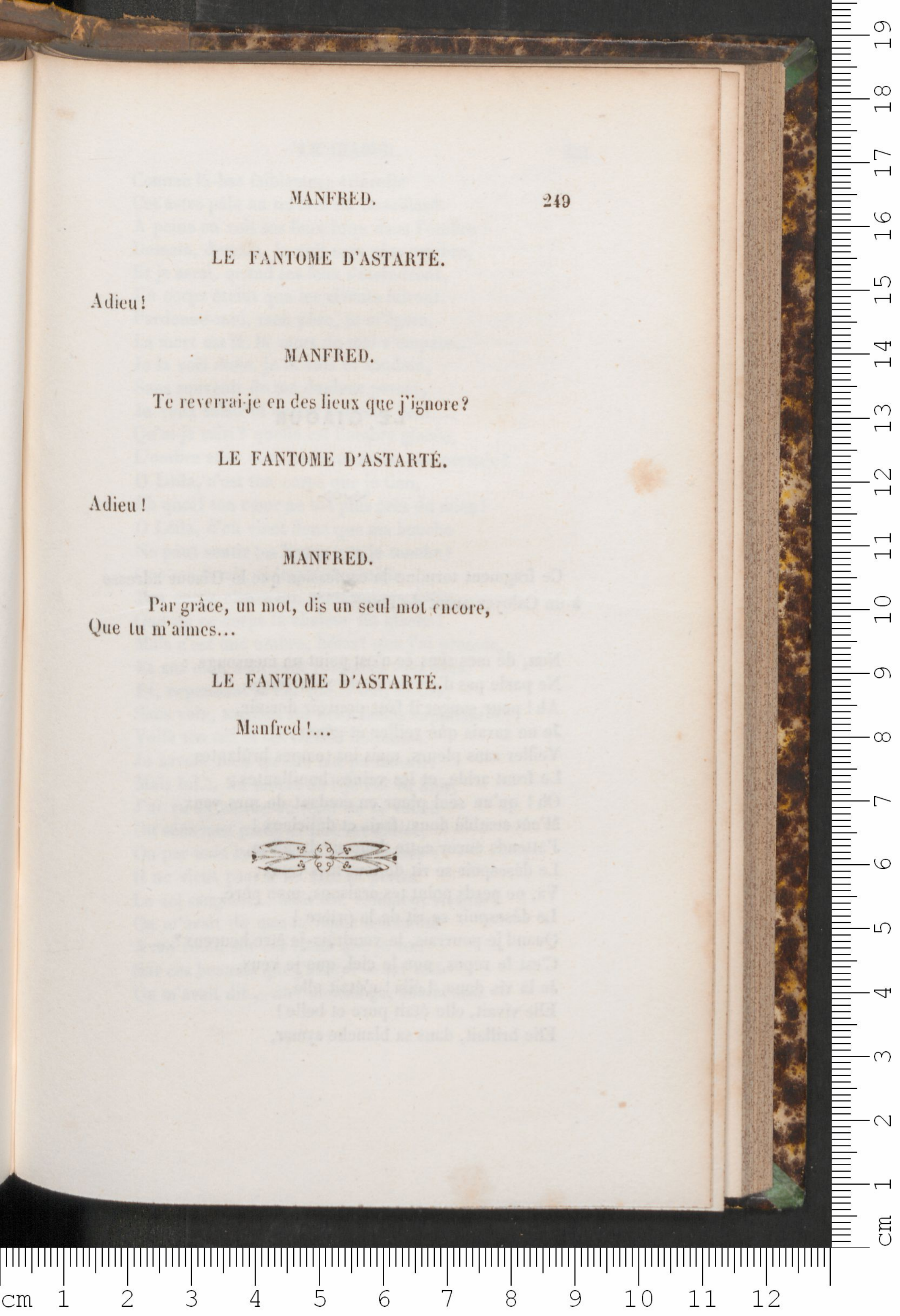
Adieu!

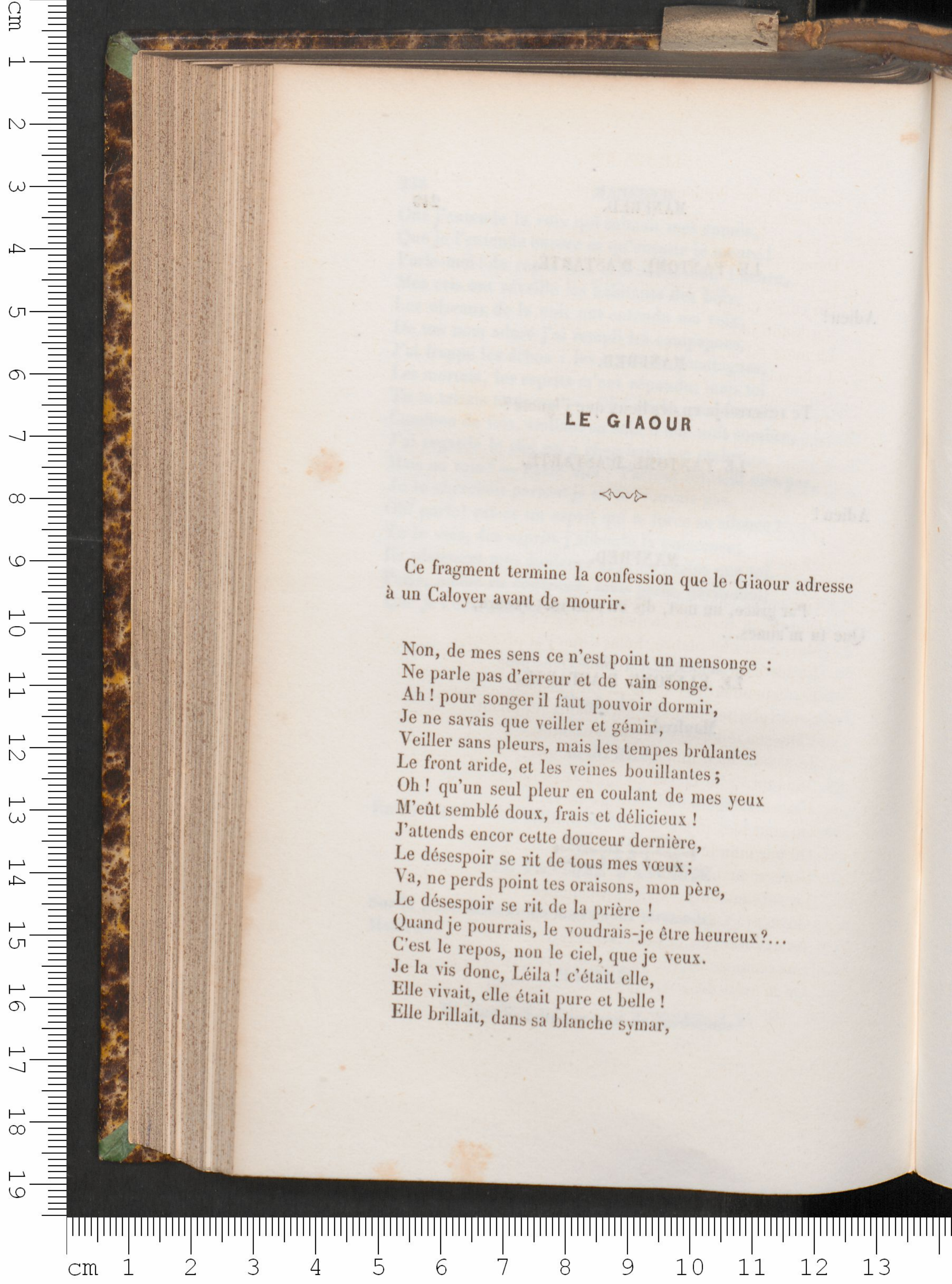
MANFRED.

Par grâce, un mot, dis un seul mot encore,
Que tu m'aimes...

LE FANTOME D'ASTARTÉ.

Manfred!...

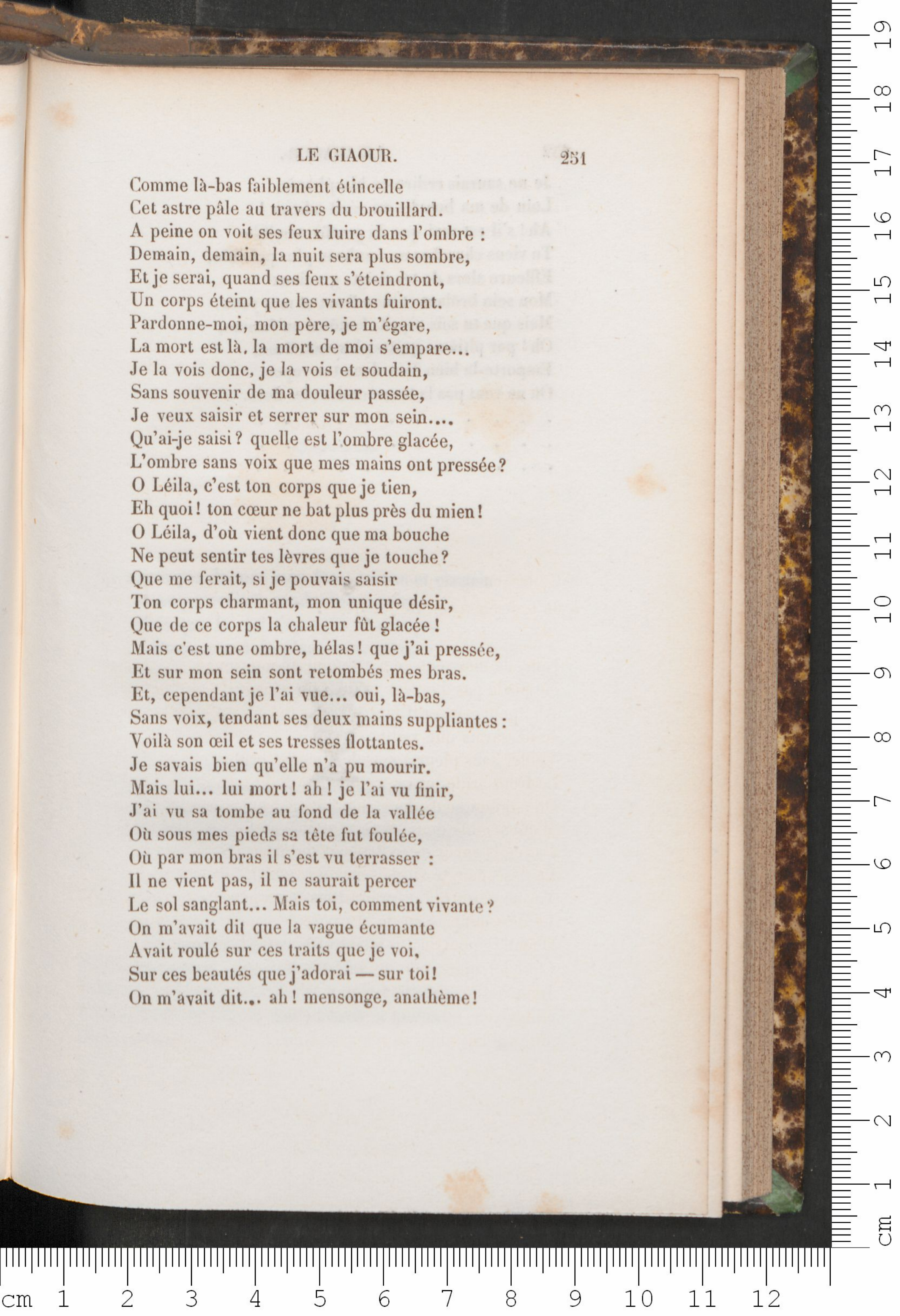




LE GIAOUR

Ce fragment termine la confession que le Giaour adresse à un Caloyer avant de mourir.

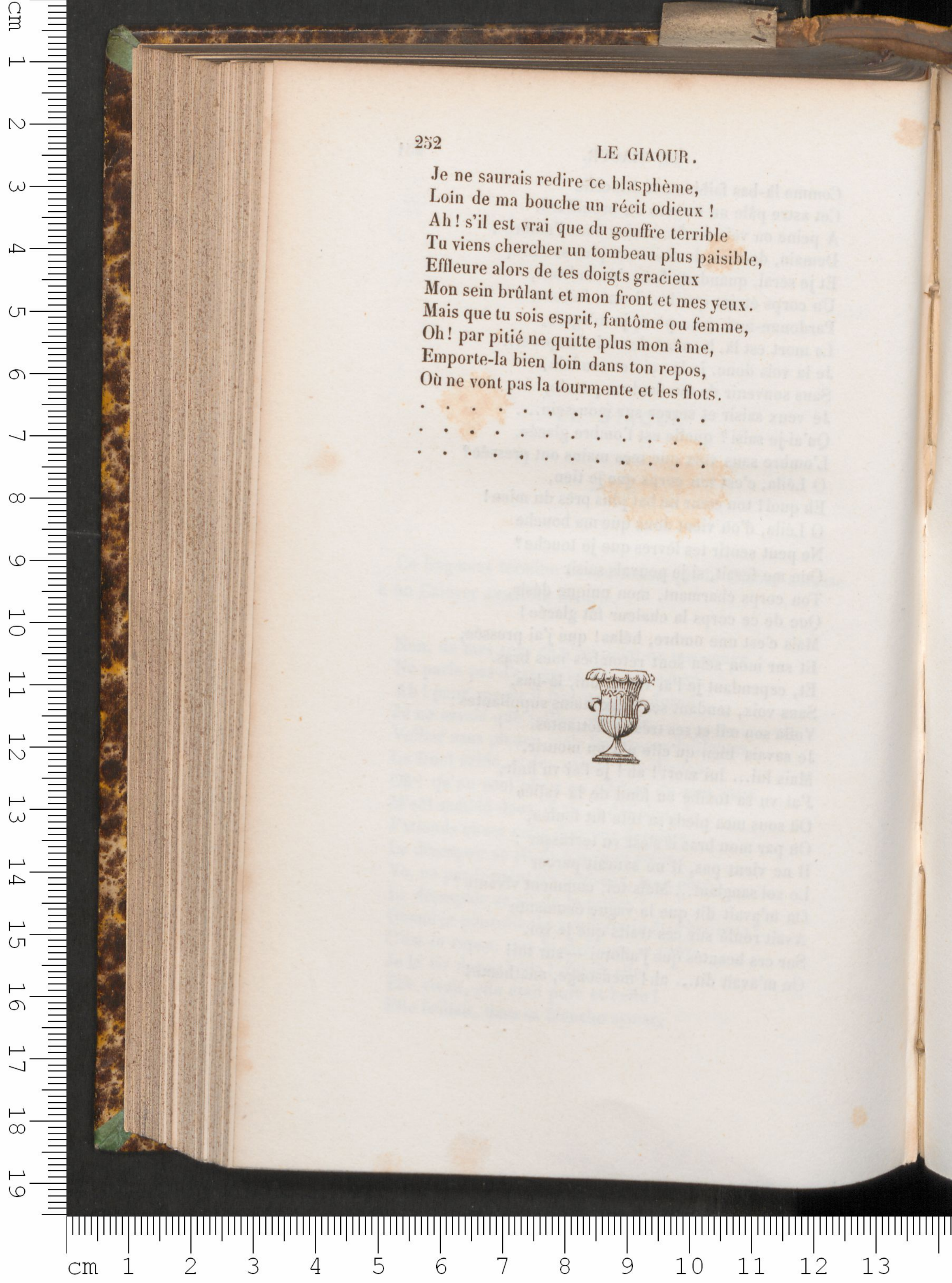
Non, de mes sens ce n'est point un mensonge :
Ne parle pas d'erreur et de vain songe.
Ah ! pour songer il faut pouvoir dormir,
Je ne savais que veiller et gémir,
Veiller sans pleurs, mais les tempes brûlantes
Le front aride, et les veines bouillantes ;
Oh ! qu'un seul pleur en coulant de mes yeux
M'eût semblé doux, frais et délicieux !
J'attends encor cette douceur dernière,
Le désespoir se rit de tous mes vœux ;
Va, ne perds point tes oraisons, mon père,
Le désespoir se rit de la prière !
Quand je pourrais, le voudrais-je être heureux ?...
C'est le repos, non le ciel, que je veux.
Je la vis donc, Léila ! c'était elle,
Elle vivait, elle était pure et belle !
Elle brillait, dans sa blanche symar,

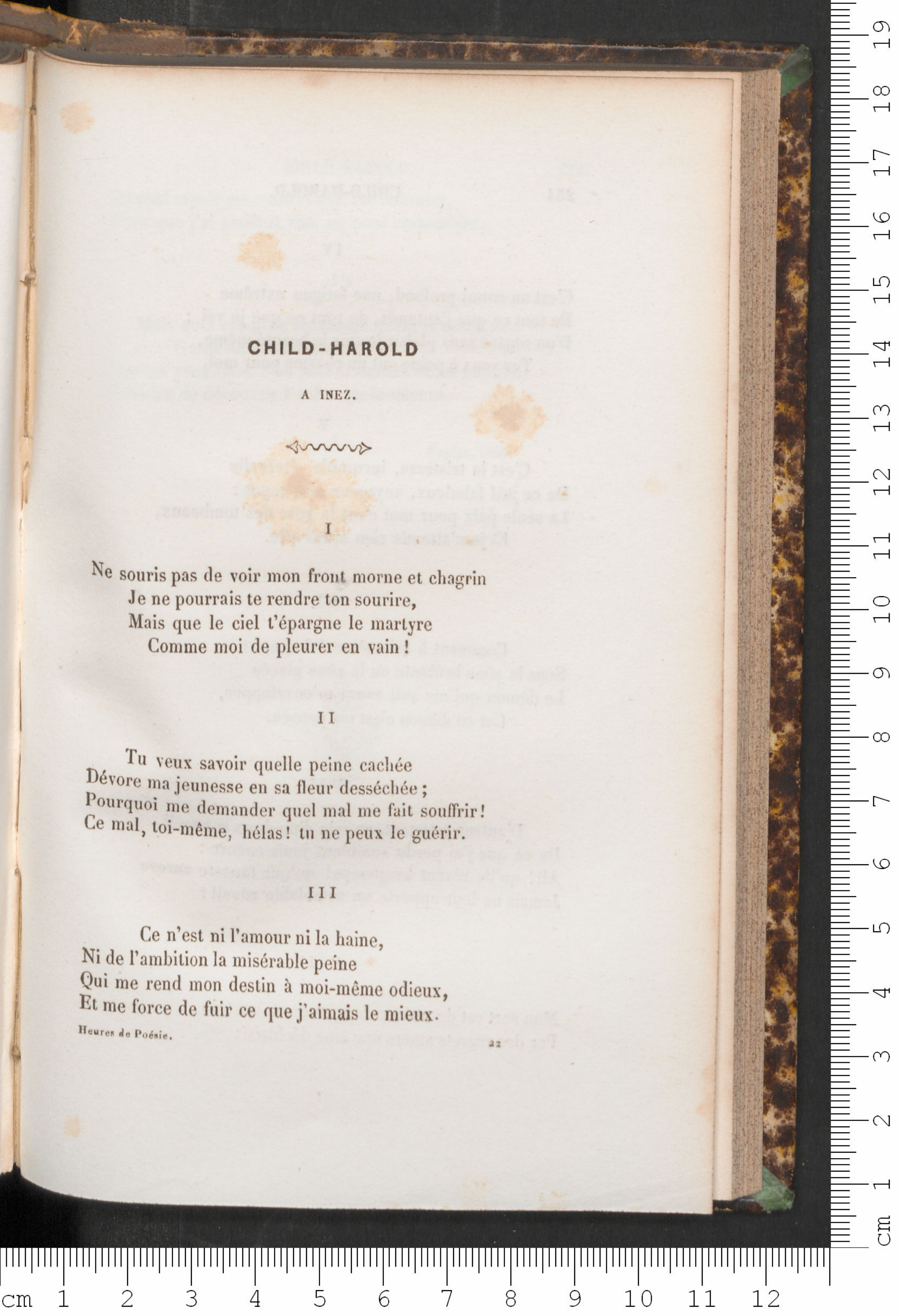


Comme là-bas faiblement étincelle
Cet astre pâle au travers du brouillard.
A peine on voit ses feux luire dans l'ombre :
Demain, demain, la nuit sera plus sombre,
Et je serai, quand ses feux s'éteindront,
Un corps éteint que les vivants fuiront.
Pardonne-moi, mon père, je m'égare,
La mort est là, la mort de moi s'empare...
Je la vois donc, je la vois et soudain,
Sans souvenir de ma douleur passée,
Je veux saisir et serrer sur mon sein....
Qu'ai-je saisi ? quelle est l'ombre glacée,
L'ombre sans voix que mes mains ont pressée ?
O Léila, c'est ton corps que je tien,
Eh quoi ! ton cœur ne bat plus près du mien !
O Léila, d'où vient donc que ma bouche
Ne peut sentir tes lèvres que je touche ?
Que me ferait, si je pouvais saisir
Ton corps charmant, mon unique désir,
Que de ce corps la chaleur fût glacée !
Mais c'est une ombre, hélas ! que j'ai pressée,
Et sur mon sein sont retombés mes bras.
Et, cependant je l'ai vue... oui, là-bas,
Sans voix, tendant ses deux mains suppliantes :
Voilà son œil et ses tresses flottantes.
Je savais bien qu'elle n'a pu mourir.
Mais lui... lui mort ! ah ! je l'ai vu finir,
J'ai vu sa tombe au fond de la vallée
Où sous mes pieds sa tête fut foulée,
Où par mon bras il s'est vu terrasser :
Il ne vient pas, il ne saurait percer
Le sol sanglant... Mais toi, comment vivante ?
On m'avait dit que la vague écumante
Avait roulé sur ces traits que je voi,
Sur ces beautés que j'adorai — sur toi !
On m'avait dit... ah ! mensonge, anathème !

Je ne saurais redire ce blasphème,
Loin de ma bouche un récit odieux !
Ah ! s'il est vrai que du gouffre terrible
Tu viens chercher un tombeau plus paisible,
Effleure alors de tes doigts gracieux
Mon sein brûlant et mon front et mes yeux.
Mais que tu sois esprit, fantôme ou femme,
Oh ! par pitié ne quitte plus mon âme,
Emporte-la bien loin dans ton repos,
Où ne vont pas la tourmente et les flots.

. . . .
. . . .
. . . .





CHILD-HAROLD

A INEZ.

I

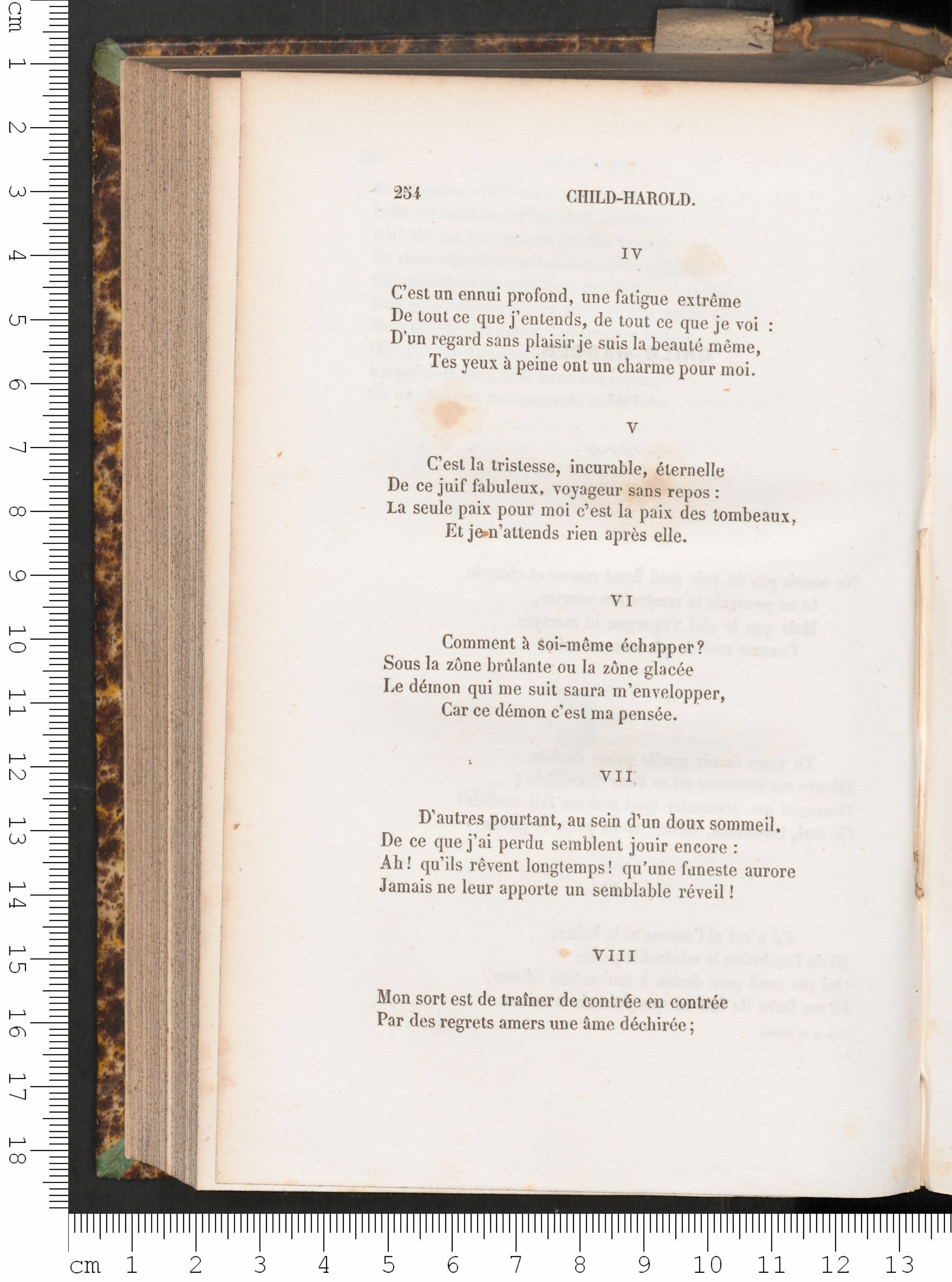
Ne souris pas de voir mon front morne et chagrin
Je ne pourrais te rendre ton sourire,
Mais que le ciel t'épargne le martyre
Comme moi de pleurer en vain !

II

Tu veux savoir quelle peine cachée
Dévore ma jeunesse en sa fleur desséchée ;
Pourquoi me demander quel mal me fait souffrir !
Ce mal, toi-même, hélas ! tu ne peux le guérir.

III

Ce n'est ni l'amour ni la haine,
Ni de l'ambition la misérable peine
Qui me rend mon destin à moi-même odieux,
Et me force de fuir ce que j'aimais le mieux.



IV

C'est un ennui profond, une fatigue extrême
De tout ce que j'entends, de tout ce que je voi :
D'un regard sans plaisir je suis la beauté même,
Tes yeux à peine ont un charme pour moi.

V

C'est la tristesse, incurable, éternelle
De ce juif fabuleux, voyageur sans repos :
La seule paix pour moi c'est la paix des tombeaux,
Et je n'attends rien après elle.

VI

Comment à soi-même échapper?
Sous la zône brûlante ou la zône glacée
Le démon qui me suit saura m'envelopper,
Car ce démon c'est ma pensée.

VII

D'autres pourtant, au sein d'un doux sommeil,
De ce que j'ai perdu semblent jouir encore :
Ah! qu'ils rêvent longtemps! qu'une funeste aurore
Jamais ne leur apporte un semblable réveil!

VIII

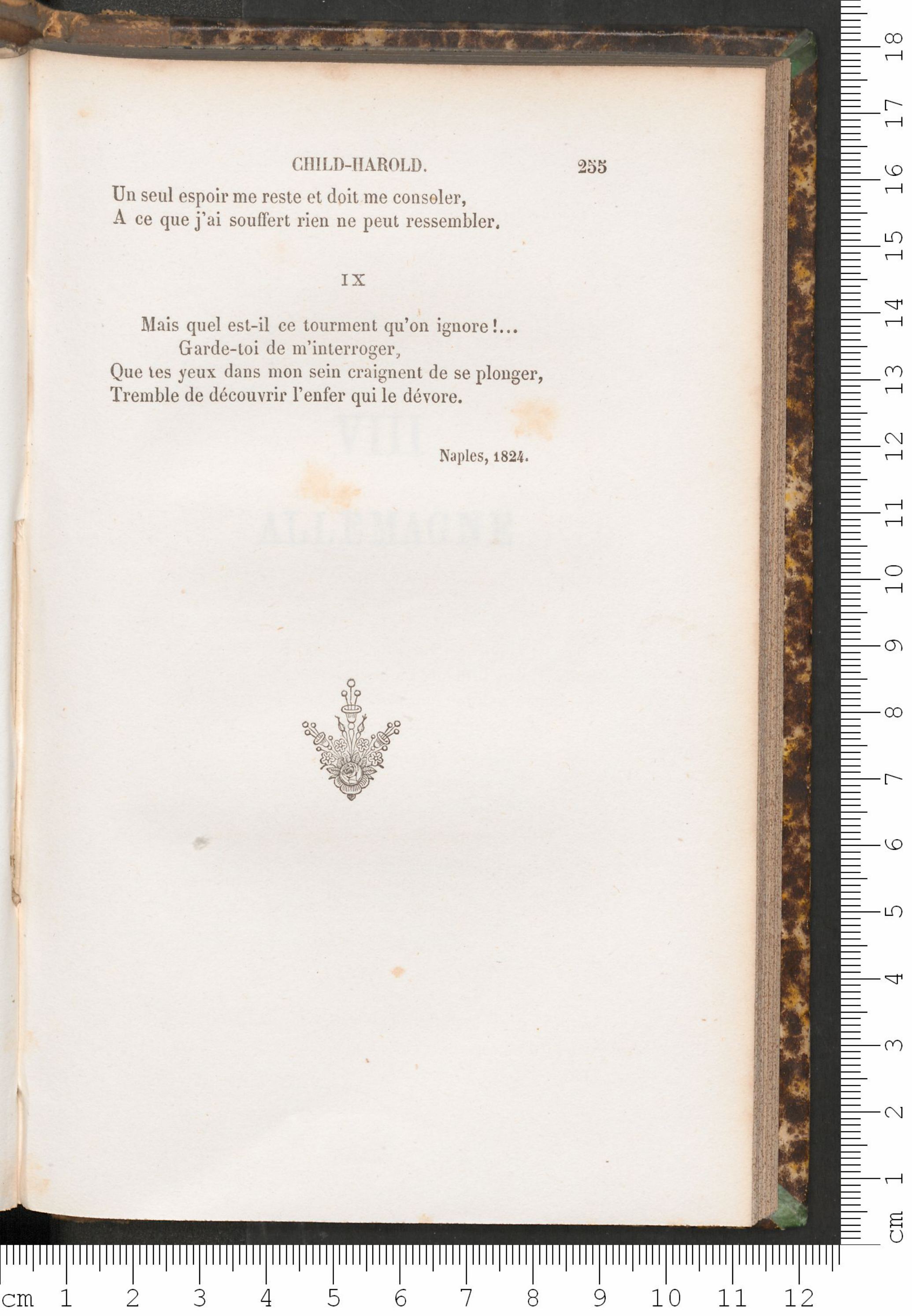
Mon sort est de traîner de contrée en contrée
Par des regrets amers une âme déchirée;

Un seul espoir me reste et doit me consoler,
A ce que j'ai souffert rien ne peut ressembler.

IX

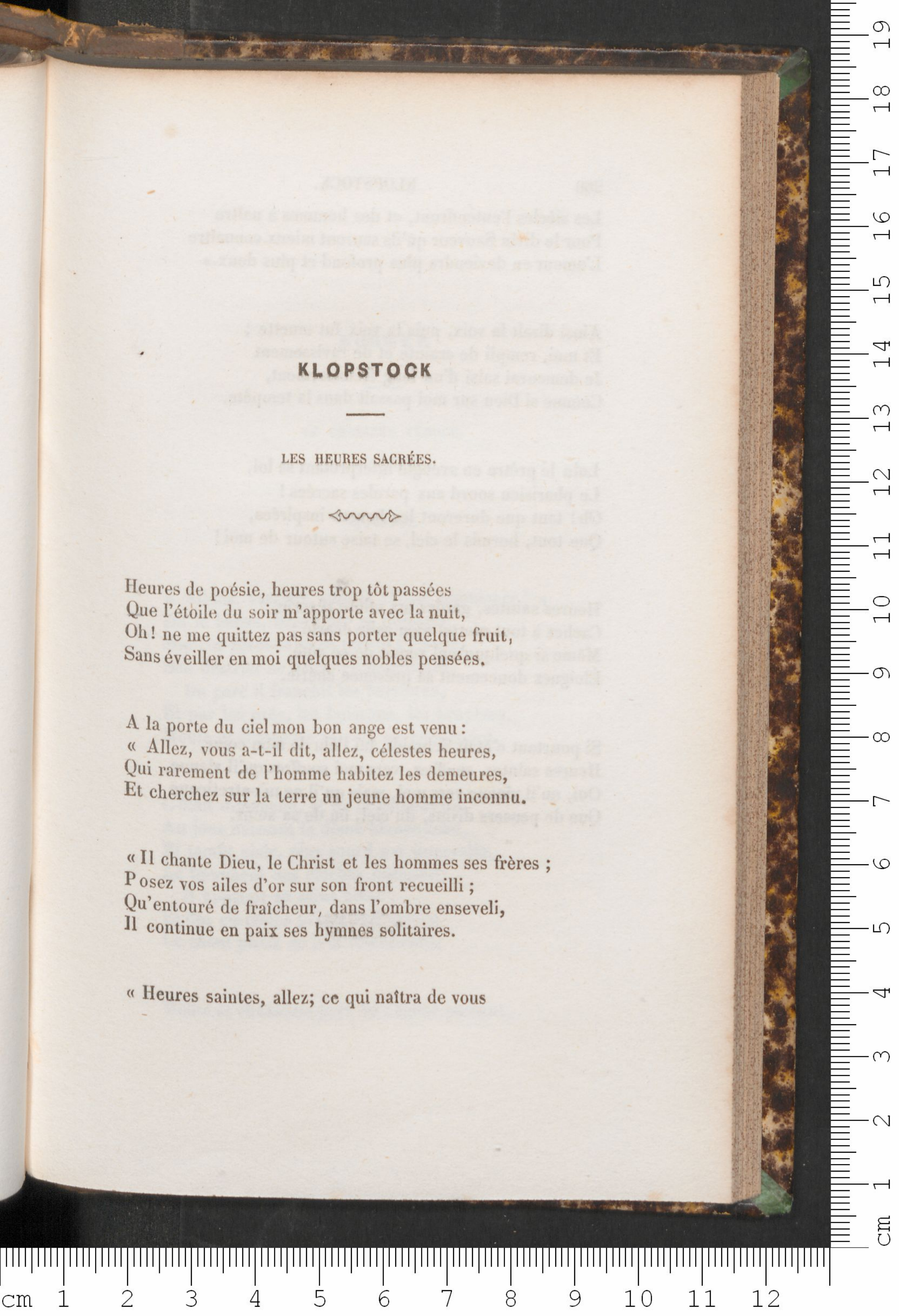
Mais quel est-il ce tourment qu'on ignore!...
Garde-toi de m'interroger,
Que tes yeux dans mon sein craignent de se plonger,
Tremble de découvrir l'enfer qui le dévore.

Naples, 1824.



VIII

ALLEMAGNE



KLOPSTOCK

LES HEURES SACRÉES.

Heures de poésie, heures trop tôt passées
Que l'étoile du soir m'apporte avec la nuit,
Oh! ne me quittez pas sans porter quelque fruit,
Sans éveiller en moi quelques nobles pensées.

A la porte du ciel mon bon ange est venu :
« Allez, vous a-t-il dit, allez, célestes heures,
Qui rarement de l'homme habitez les demeures,
Et cherchez sur la terre un jeune homme inconnu.

« Il chante Dieu, le Christ et les hommes ses frères ;
Posez vos ailes d'or sur son front recueilli ;
Qu'entouré de fraîcheur, dans l'ombre enseveli,
Il continue en paix ses hymnes solitaires.

« Heures saintes, allez; ce qui naîtra de vous

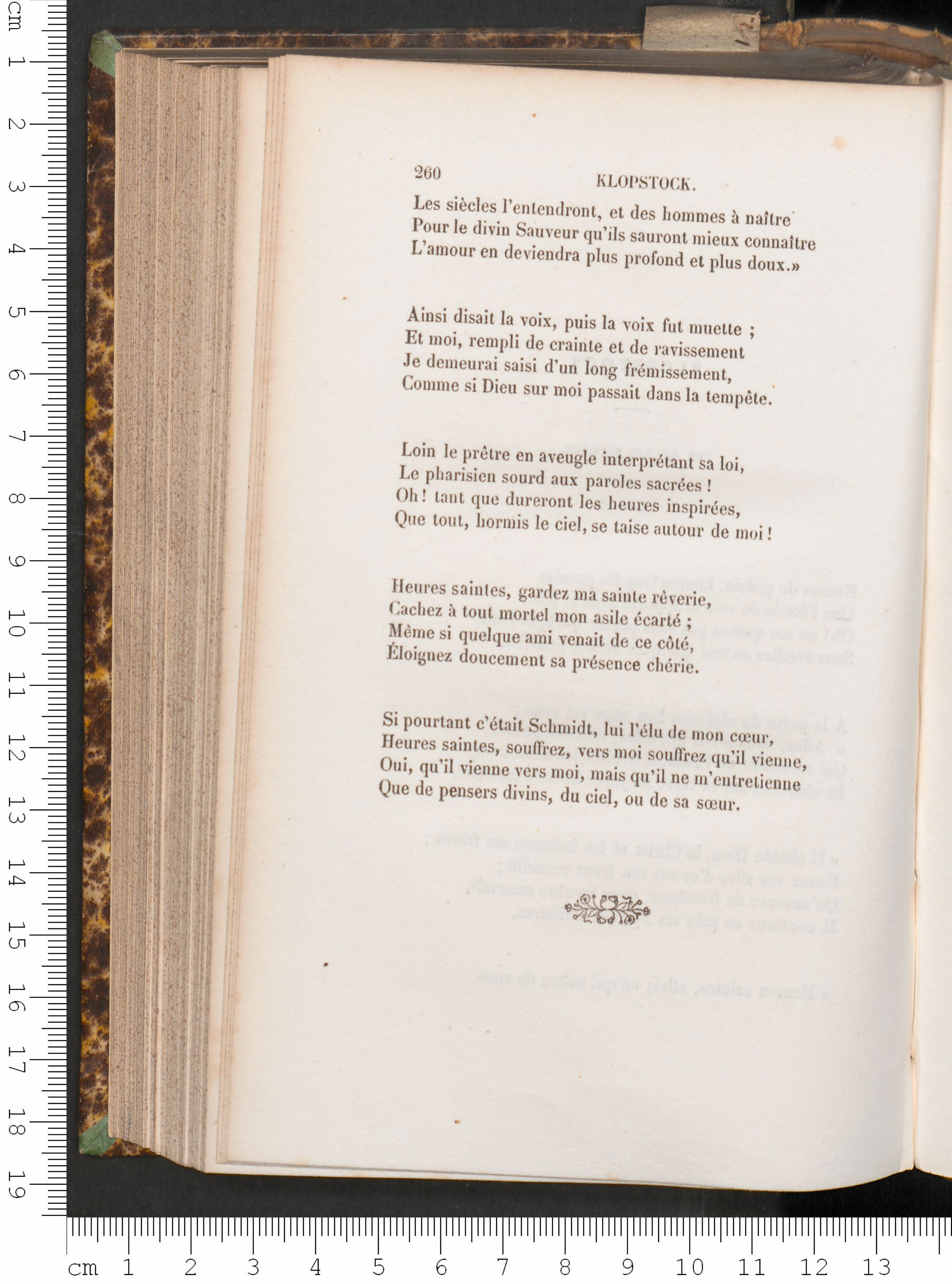
Les siècles l'entendront, et des hommes à naître
Pour le divin Sauveur qu'ils sauront mieux connaître
L'amour en deviendra plus profond et plus doux.»

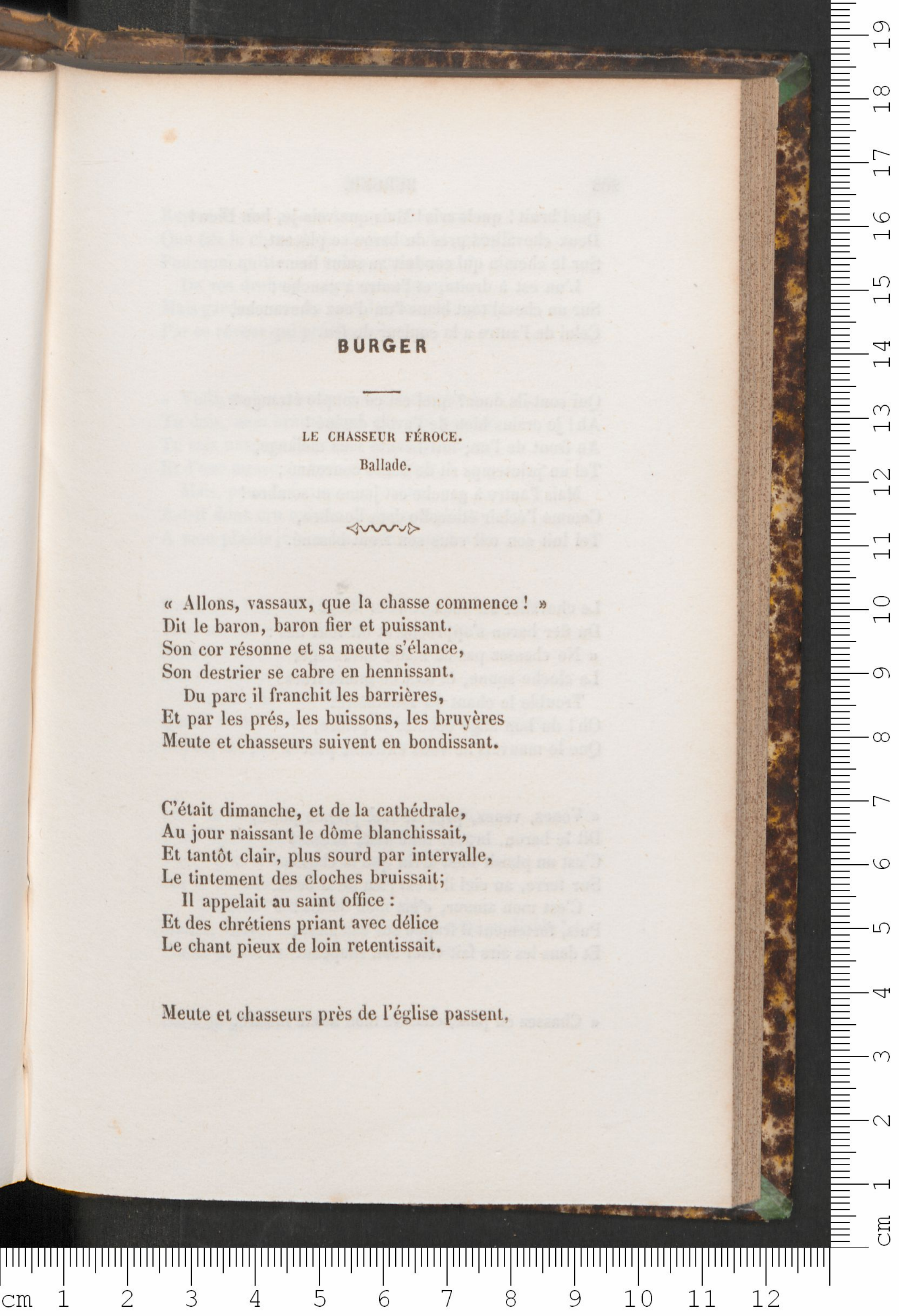
Ainsi disait la voix, puis la voix fut muette ;
Et moi, rempli de crainte et de ravissement
Je demeurai saisi d'un long frémissement,
Comme si Dieu sur moi passait dans la tempête.

Loin le prêtre en aveugle interprétant sa loi,
Le pharisien sourd aux paroles sacrées !
Oh ! tant que dureront les heures inspirées,
Que tout, hormis le ciel, se taise autour de moi !

Heures saintes, gardez ma sainte rêverie,
Cachez à tout mortel mon asile écarté ;
Même si quelque ami venait de ce côté,
Éloignez doucement sa présence chérie.

Si pourtant c'était Schmidt, lui l'élu de mon cœur,
Heures saintes, souffrez, vers moi souffrez qu'il vienne,
Oui, qu'il vienne vers moi, mais qu'il ne m'entretienne
Que de pensers divins, du ciel, ou de sa sœur.





BURGER

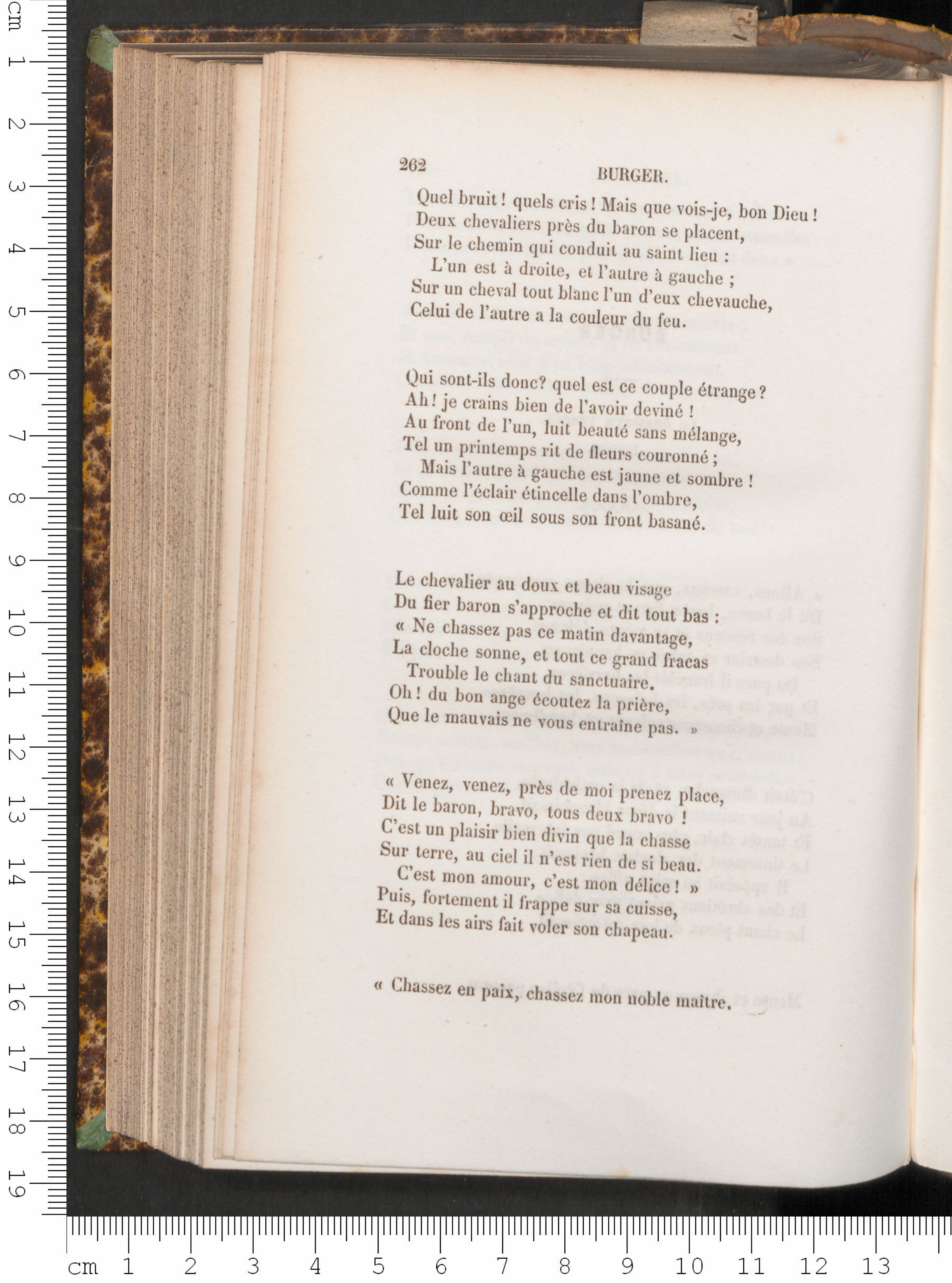
LE CHASSEUR FÉROCE.

Ballade.

« Allons, vassaux, que la chasse commence ! »
Dit le baron, baron fier et puissant.
Son cor résonne et sa meute s'élance,
Son destrier se cabre en hennissant.
   Du parc il franchit les barrières,
Et par les prés, les buissons, les bruyères
Meute et chasseurs suivent en bondissant.

C'était dimanche, et de la cathédrale,
Au jour naissant le dôme blanchissait,
Et tantôt clair, plus sourd par intervalle,
Le tintement des cloches bruissait;
   Il appelait au saint office :
Et des chrétiens priant avec délice
Le chant pieux de loin retentissait.

Meute et chasseurs près de l'église passent,



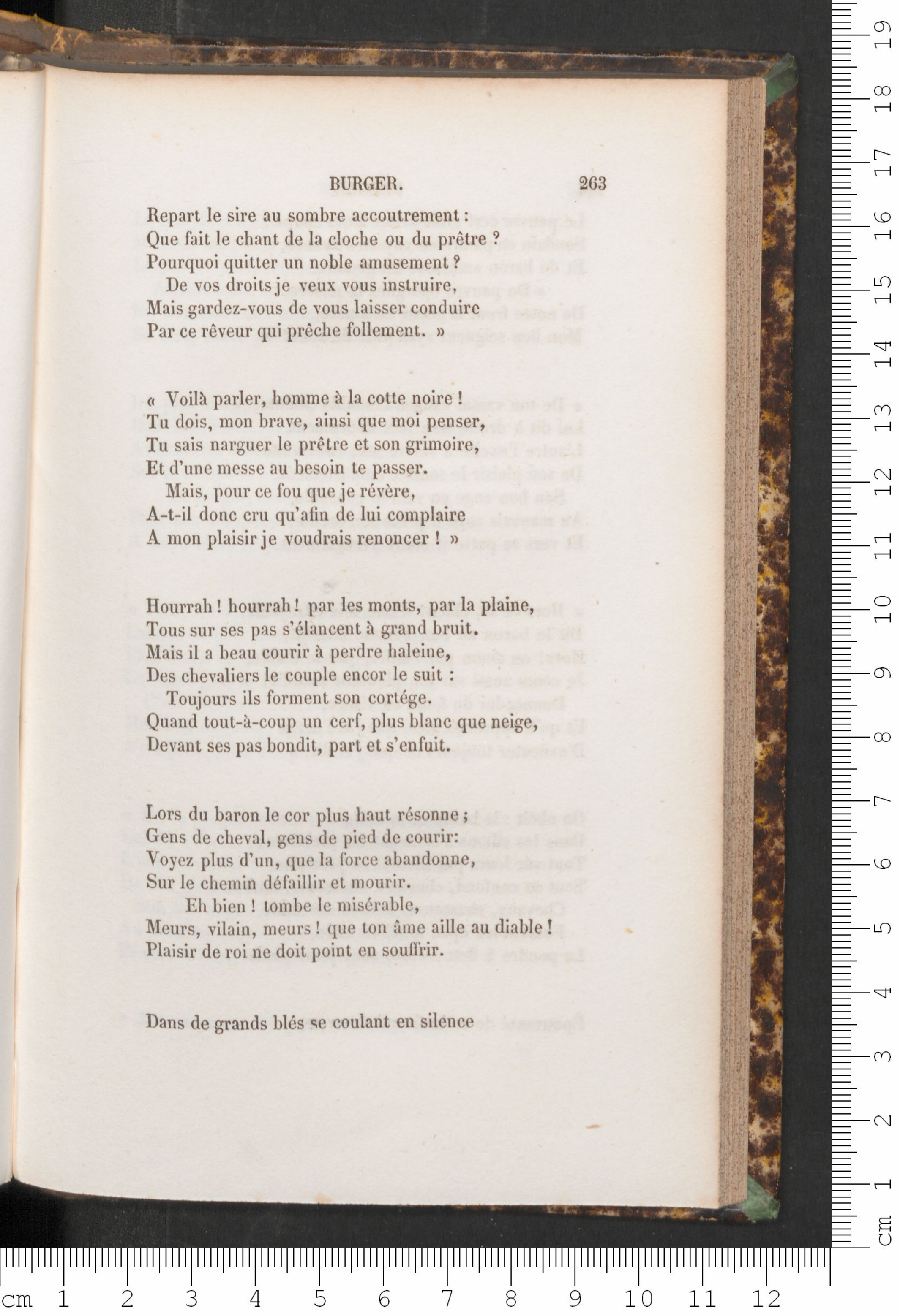
Quel bruit ! quels cris ! Mais que vois-je, bon Dieu !
Deux chevaliers près du baron se placent,
Sur le chemin qui conduit au saint lieu :
L'un est à droite, et l'autre à gauche ;
Sur un cheval tout blanc l'un d'eux chevauche,
Celui de l'autre a la couleur du feu.

Qui sont-ils donc? quel est ce couple étrange ?
Ah ! je crains bien de l'avoir deviné !
Au front de l'un, luit beauté sans mélange,
Tel un printemps rit de fleurs couronné ;
Mais l'autre à gauche est jaune et sombre !
Comme l'éclair étincelle dans l'ombre,
Tel luit son œil sous son front basané.

Le chevalier au doux et beau visage
Du fier baron s'approche et dit tout bas :
« Ne chassez pas ce matin davantage,
La cloche sonne, et tout ce grand fracas
Trouble le chant du sanctuaire.
Oh ! du bon ange écoutez la prière,
Que le mauvais ne vous entraîne pas. »

« Venez, venez, près de moi prenez place,
Dit le baron, bravo, tous deux bravo !
C'est un plaisir bien divin que la chasse
Sur terre, au ciel il n'est rien de si beau.
C'est mon amour, c'est mon délice ! »
Puis, fortement il frappe sur sa cuisse,
Et dans les airs fait voler son chapeau.

« Chassez en paix, chassez mon noble maître.



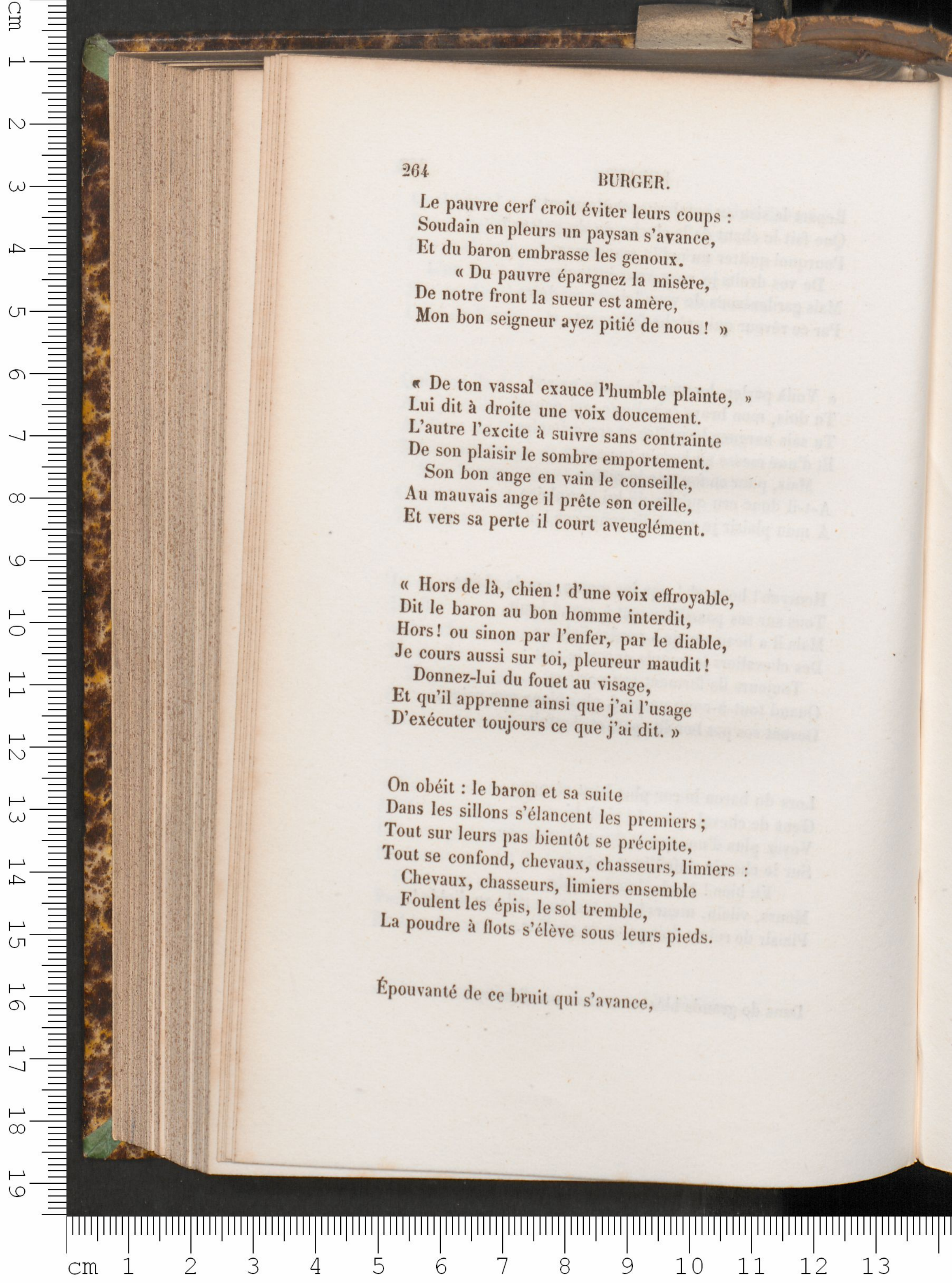
Repart le sire au sombre accoutrement :
Que fait le chant de la cloche ou du prêtre ?
Pourquoi quitter un noble amusement ?
De vos droits je veux vous instruire,
Mais gardez-vous de vous laisser conduire
Par ce rêveur qui prêche follement. »

« Voilà parler, homme à la cotte noire !
Tu dois, mon brave, ainsi que moi penser,
Tu sais narguer le prêtre et son grimoire,
Et d'une messe au besoin te passer.
Mais, pour ce fou que je révère,
A-t-il donc cru qu'afin de lui complaire
A mon plaisir je voudrais renoncer ! »

Hourrah ! hourrah ! par les monts, par la plaine,
Tous sur ses pas s'élancent à grand bruit.
Mais il a beau courir à perdre haleine,
Des chevaliers le couple encor le suit :
Toujours ils forment son cortége.
Quand tout-à-coup un cerf, plus blanc que neige,
Devant ses pas bondit, part et s'enfuit.

Lors du baron le cor plus haut résonne ;
Gens de cheval, gens de pied de courir:
Voyez plus d'un, que la force abandonne,
Sur le chemin défaillir et mourir.
Eh bien ! tombe le misérable,
Meurs, vilain, meurs ! que ton âme aille au diable !
Plaisir de roi ne doit point en souffrir.

Dans de grands blés se coulant en silence



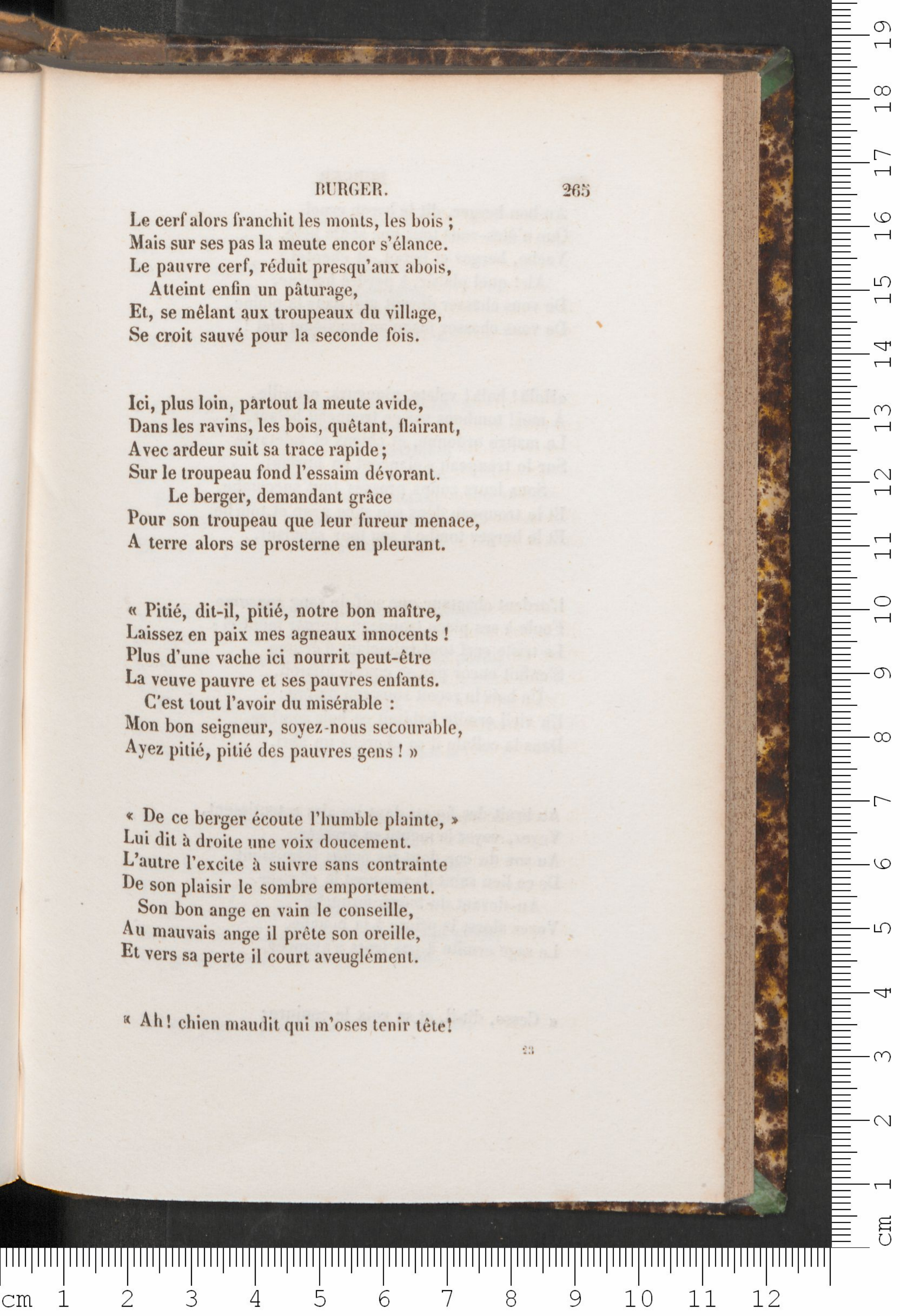
Le pauvre cerf croit éviter leurs coups :
Soudain en pleurs un paysan s'avance,
Et du baron embrasse les genoux.
« Du pauvre épargnez la misère,
De notre front la sueur est amère,
Mon bon seigneur ayez pitié de nous ! »

« De ton vassal exauce l'humble plainte, »
Lui dit à droite une voix doucement.
L'autre l'excite à suivre sans contrainte
De son plaisir le sombre emportement.
Son bon ange en vain le conseille,
Au mauvais ange il prête son oreille,
Et vers sa perte il court aveuglément.

« Hors de là, chien! d'une voix effroyable,
Dit le baron au bon homme interdit,
Hors! ou sinon par l'enfer, par le diable,
Je cours aussi sur toi, pleureur maudit!
Donnez-lui du fouet au visage,
Et qu'il apprenne ainsi que j'ai l'usage
D'exécuter toujours ce que j'ai dit. »

On obéit : le baron et sa suite
Dans les sillons s'élancent les premiers ;
Tout sur leurs pas bientôt se précipite,
Tout se confond, chevaux, chasseurs, limiers :
Chevaux, chasseurs, limiers ensemble
Foulent les épis, le sol tremble,
La poudre à flots s'élève sous leurs pieds.

Épouvanté de ce bruit qui s'avance,



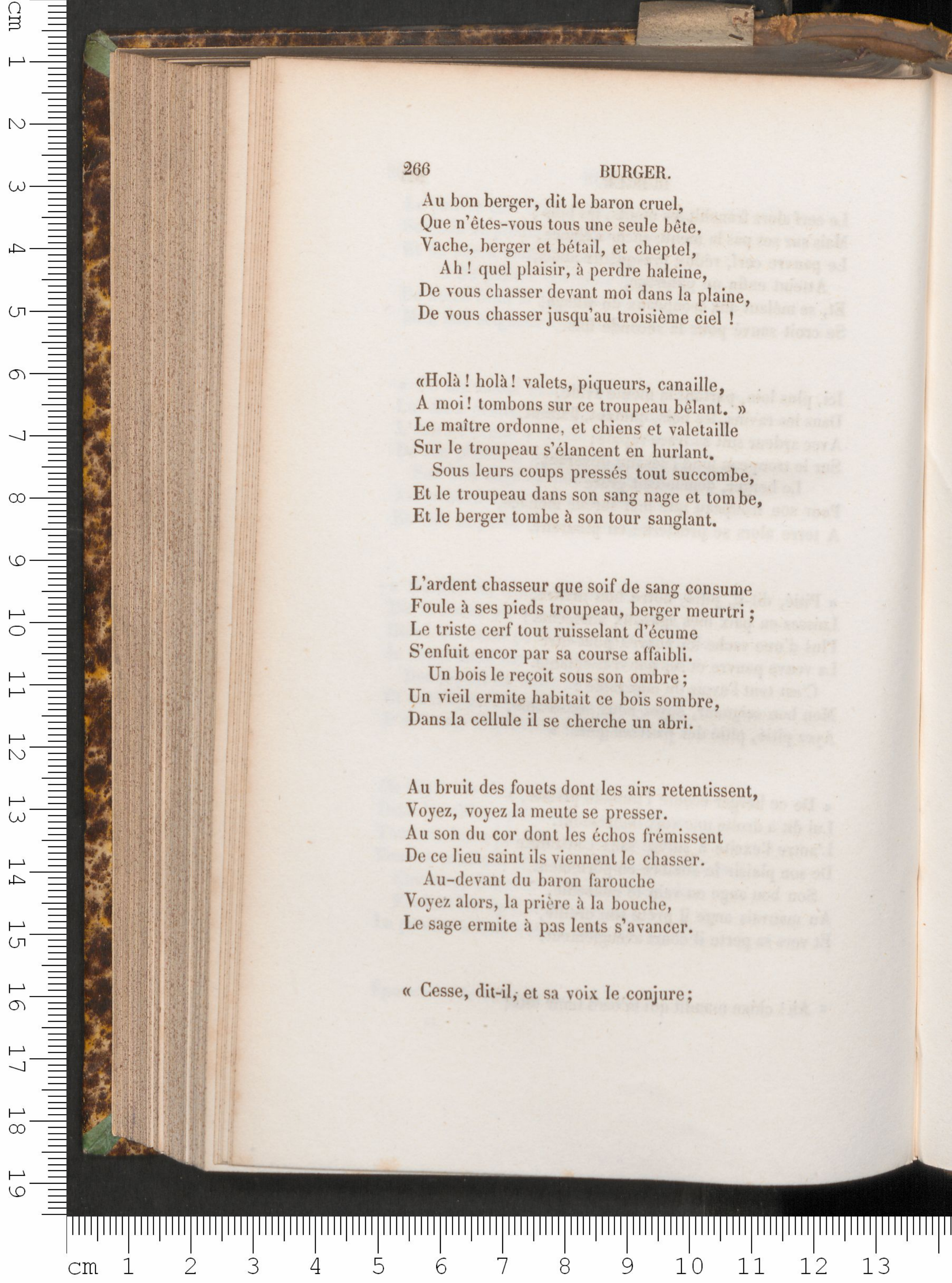
Le cerf alors franchit les monts, les bois ;
Mais sur ses pas la meute encor s'élance.
Le pauvre cerf, réduit presqu'aux abois,
Atteint enfin un pâturage,
Et, se mêlant aux troupeaux du village,
Se croit sauvé pour la seconde fois.

Ici, plus loin, partout la meute avide,
Dans les ravins, les bois, quêtant, flairant,
Avec ardeur suit sa trace rapide ;
Sur le troupeau fond l'essaim dévorant.
Le berger, demandant grâce
Pour son troupeau que leur fureur menace,
A terre alors se prosterne en pleurant.

« Pitié, dit-il, pitié, notre bon maître,
Laissez en paix mes agneaux innocents !
Plus d'une vache ici nourrit peut-être
La veuve pauvre et ses pauvres enfants.
C'est tout l'avoir du misérable :
Mon bon seigneur, soyez-nous secourable,
Ayez pitié, pitié des pauvres gens ! »

« De ce berger écoute l'humble plainte, »
Lui dit à droite une voix doucement.
L'autre l'excite à suivre sans contrainte
De son plaisir le sombre emportement.
Son bon ange en vain le conseille,
Au mauvais ange il prête son oreille,
Et vers sa perte il court aveuglément.

« Ah ! chien maudit qui m'oses tenir tête !



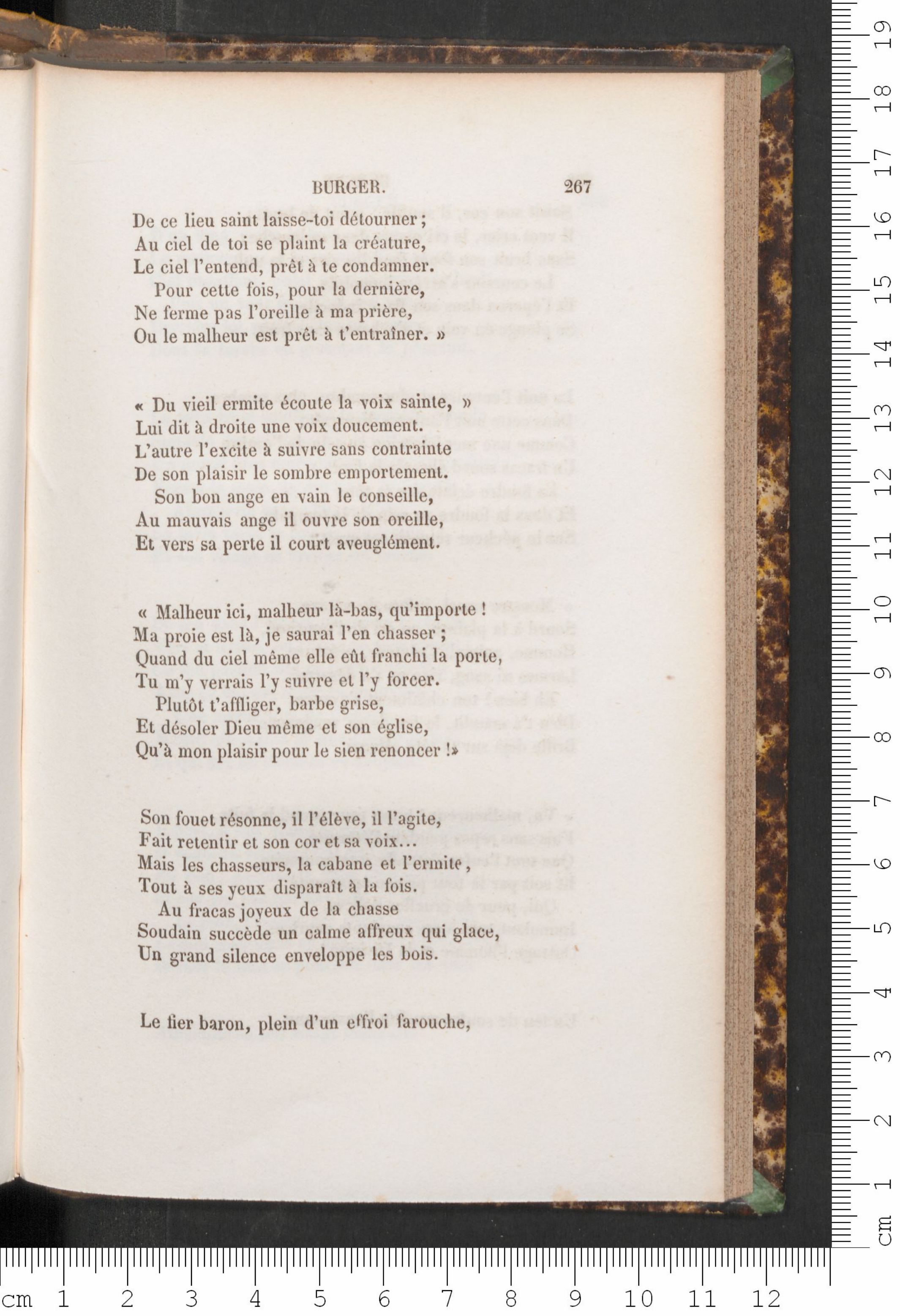
Au bon berger, dit le baron cruel,
Que n'êtes-vous tous une seule bête,
Vache, berger et bétail, et cheptel,
Ah ! quel plaisir, à perdre haleine,
De vous chasser devant moi dans la plaine,
De vous chasser jusqu'au troisième ciel !

«Holà ! holà ! valets, piqueurs, canaille,
A moi ! tombons sur ce troupeau bêlant. »
Le maître ordonne, et chiens et valetaille
Sur le troupeau s'élancent en hurlant.
Sous leurs coups pressés tout succombe,
Et le troupeau dans son sang nage et tombe,
Et le berger tombe à son tour sanglant.

L'ardent chasseur que soif de sang consume
Foule à ses pieds troupeau, berger meurtri ;
Le triste cerf tout ruisselant d'écume
S'enfuit encor par sa course affaibli.
Un bois le reçoit sous son ombre ;
Un vieil ermite habitait ce bois sombre,
Dans la cellule il se cherche un abri.

Au bruit des fouets dont les airs retentissent,
Voyez, voyez la meute se presser.
Au son du cor dont les échos frémissent
De ce lieu saint ils viennent le chasser.
Au-devant du baron farouche
Voyez alors, la prière à la bouche,
Le sage ermite à pas lents s'avancer.

« Cesse, dit-il, et sa voix le conjure ;



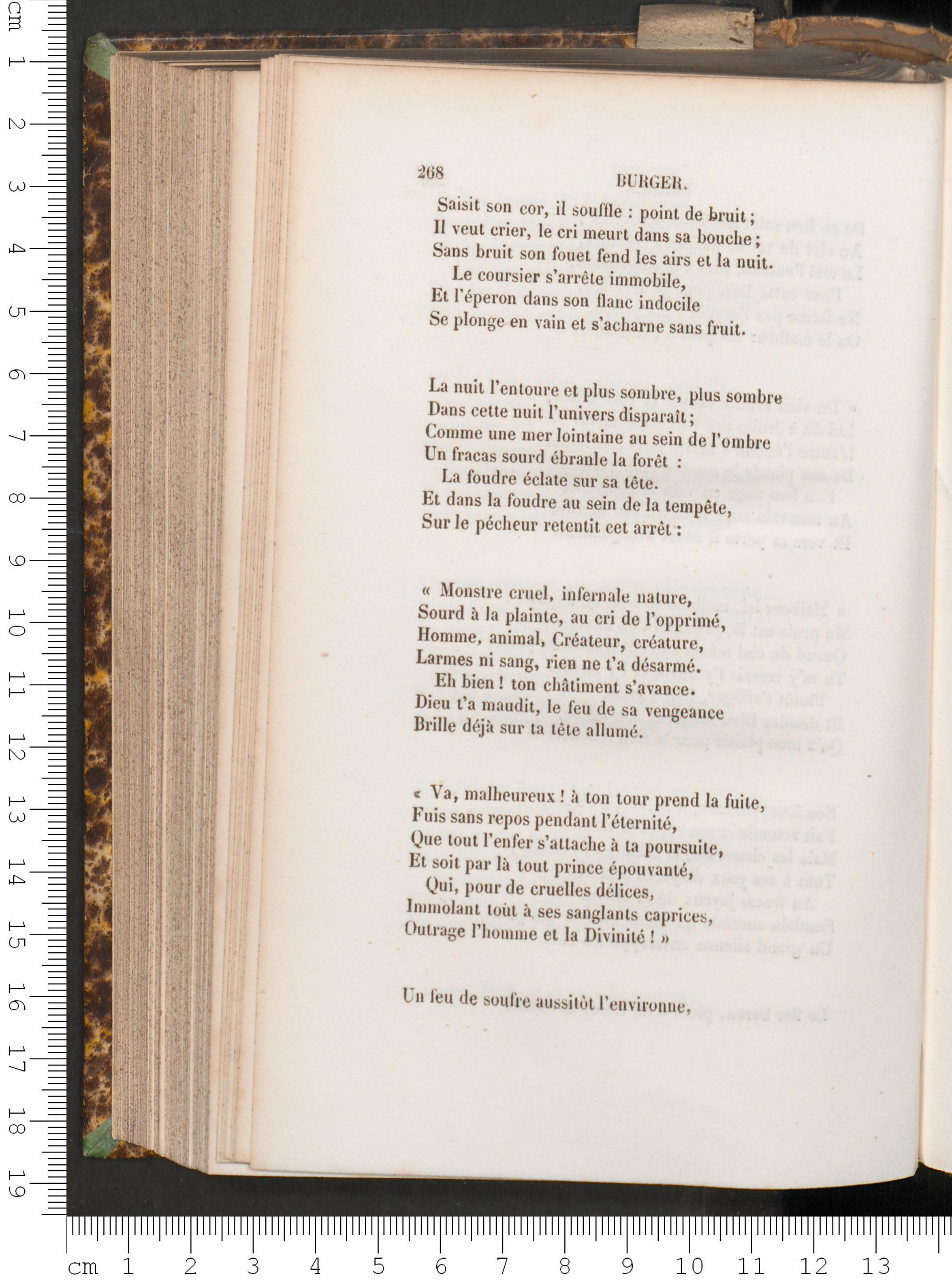
De ce lieu saint laisse-toi détourner ;
Au ciel de toi se plaint la créature,
Le ciel l'entend, prêt à te condamner.
  Pour cette fois, pour la dernière,
Ne ferme pas l'oreille à ma prière,
Ou le malheur est prêt à t'entraîner. »

« Du vieil ermite écoute la voix sainte, »
Lui dit à droite une voix doucement.
L'autre l'excite à suivre sans contrainte
De son plaisir le sombre emportement.
  Son bon ange en vain le conseille,
Au mauvais ange il ouvre son oreille,
Et vers sa perte il court aveuglément.

« Malheur ici, malheur là-bas, qu'importe !
Ma proie est là, je saurai l'en chasser ;
Quand du ciel même elle eût franchi la porte,
Tu m'y verrais l'y suivre et l'y forcer.
  Plutôt t'affliger, barbe grise,
Et désoler Dieu même et son église,
Qu'à mon plaisir pour le sien renoncer !»

Son fouet résonne, il l'élève, il l'agite,
Fait retentir et son cor et sa voix...
Mais les chasseurs, la cabane et l'ermite,
Tout à ses yeux disparaît à la fois.
  Au fracas joyeux de la chasse
Soudain succède un calme affreux qui glace,
Un grand silence enveloppe les bois.

Le fier baron, plein d'un effroi farouche,



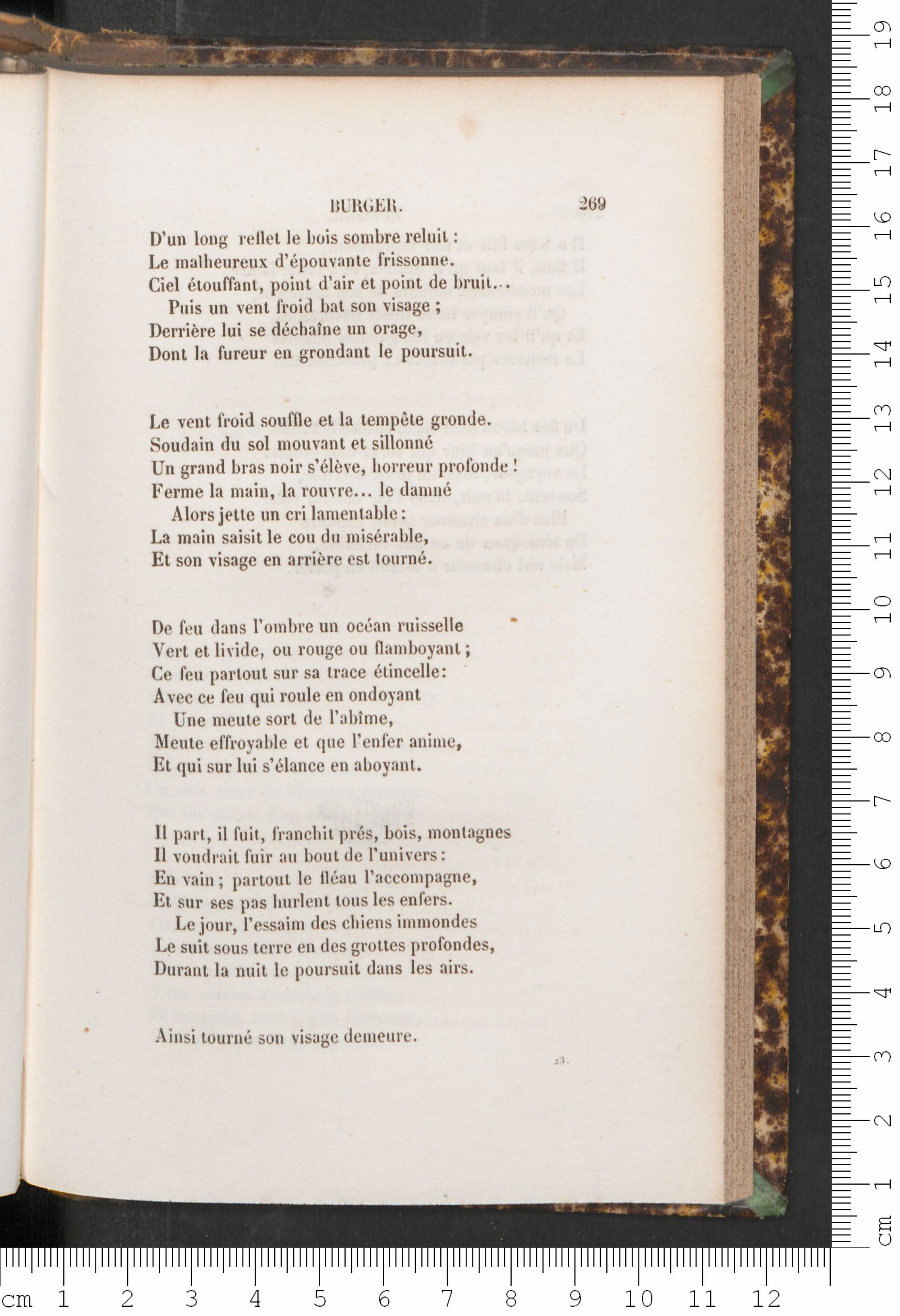
Saisit son cor, il souffle : point de bruit ;
Il veut crier, le cri meurt dans sa bouche ;
Sans bruit son fouet fend les airs et la nuit.
Le coursier s'arrête immobile,
Et l'éperon dans son flanc indocile
Se plonge en vain et s'acharne sans fruit.

La nuit l'entoure et plus sombre, plus sombre
Dans cette nuit l'univers disparaît ;
Comme une mer lointaine au sein de l'ombre
Un fracas sourd ébranle la forêt :
La foudre éclate sur sa tête.
Et dans la foudre au sein de la tempête,
Sur le pécheur retentit cet arrêt :

« Monstre cruel, infernale nature,
Sourd à la plainte, au cri de l'opprimé,
Homme, animal, Créateur, créature,
Larmes ni sang, rien ne t'a désarmé.
Eh bien ! ton châtiment s'avance.
Dieu t'a maudit, le feu de sa vengeance
Brille déjà sur ta tête allumé.

« Va, malheureux ! à ton tour prend la fuite,
Fuis sans repos pendant l'éternité,
Que tout l'enfer s'attache à ta poursuite,
Et soit par là tout prince épouvanté,
Qui, pour de cruelles délices,
Immolant tout à ses sanglants caprices,
Outrage l'homme et la Divinité ! »

Un feu de soufre aussitôt l'environne,



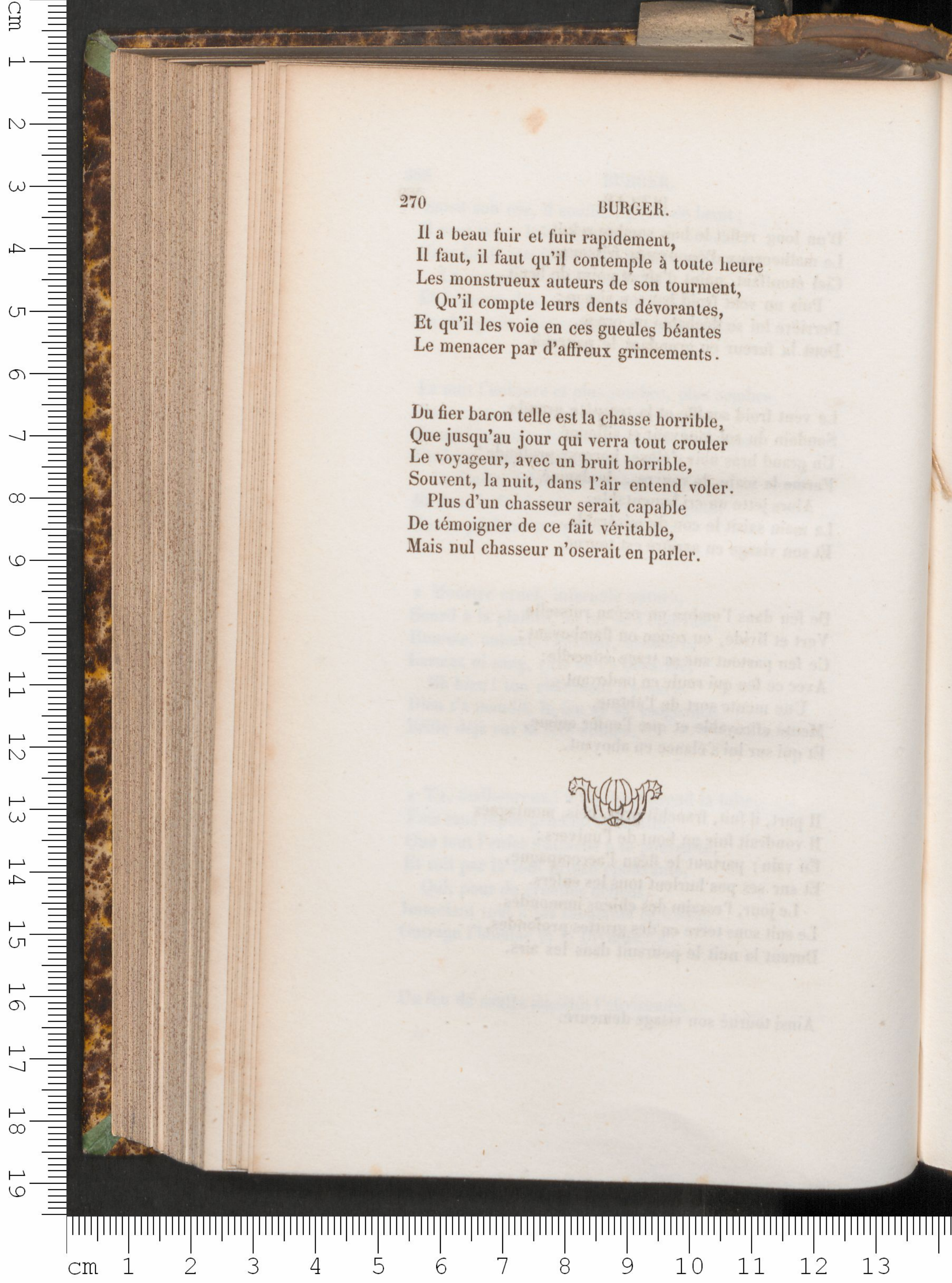
D'un long reflet le bois sombre reluit :
Le malheureux d'épouvante frissonne.
Ciel étouffant, point d'air et point de bruit...
Puis un vent froid bat son visage ;
Derrière lui se déchaîne un orage,
Dont la fureur en grondant le poursuit.

Le vent froid souffle et la tempête gronde.
Soudain du sol mouvant et sillonné
Un grand bras noir s'élève, horreur profonde !
Ferme la main, la rouvre... le damné
Alors jette un cri lamentable :
La main saisit le cou du misérable,
Et son visage en arrière est tourné.

De feu dans l'ombre un océan ruisselle
Vert et livide, ou rouge ou flamboyant ;
Ce feu partout sur sa trace étincelle :
Avec ce feu qui roule en ondoyant
Une meute sort de l'abîme,
Meute effroyable et que l'enfer anime,
Et qui sur lui s'élance en aboyant.

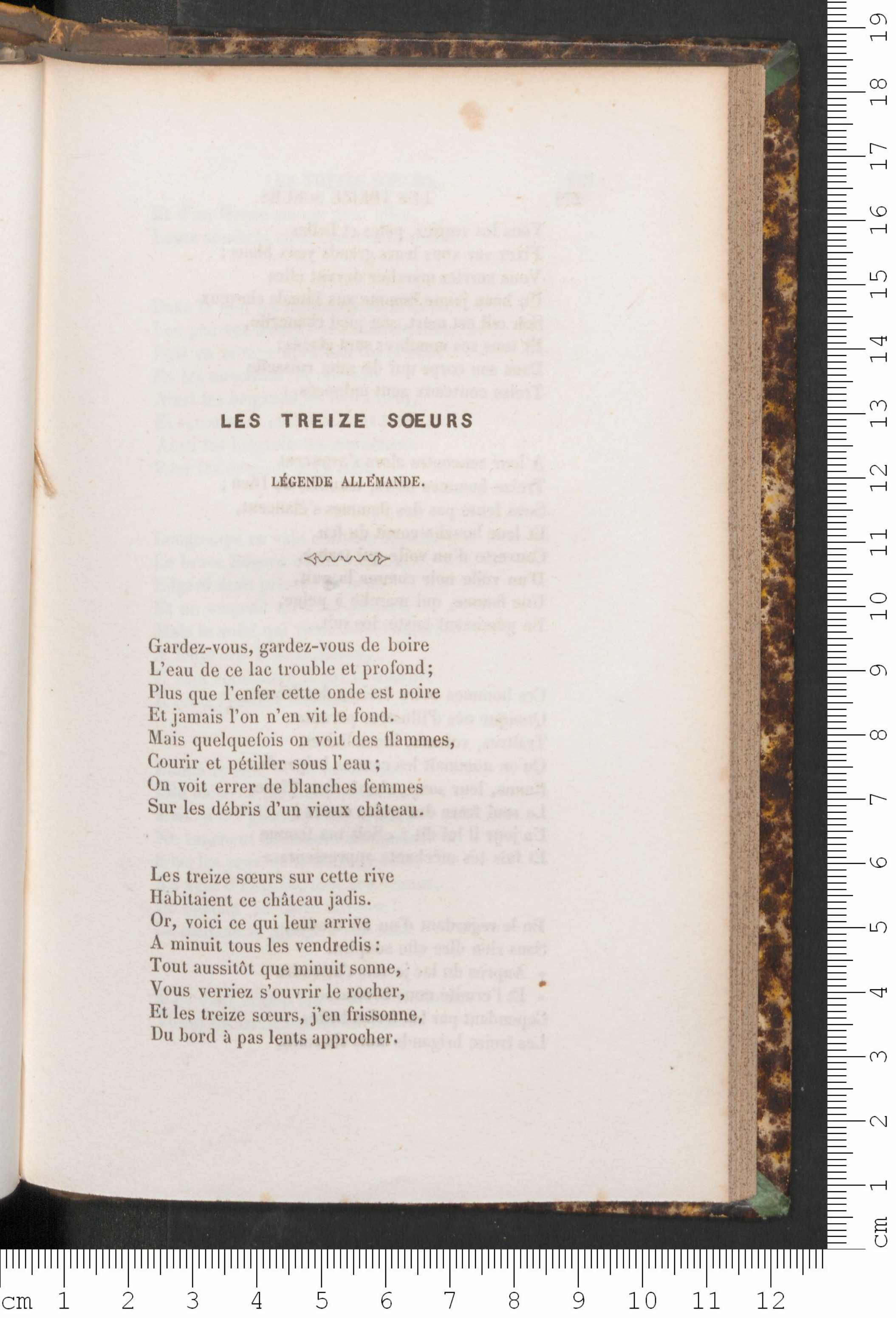
Il part, il fuit, franchit prés, bois, montagnes
Il voudrait fuir au bout de l'univers :
En vain ; partout le fléau l'accompagne,
Et sur ses pas hurlent tous les enfers.
Le jour, l'essaim des chiens immondes
Le suit sous terre en des grottes profondes,
Durant la nuit le poursuit dans les airs.

Ainsi tourné son visage demeure.



Il a beau fuir et fuir rapidement,
Il faut, il faut qu'il contemple à toute heure
Les monstrueux auteurs de son tourment,
Qu'il compte leurs dents dévorantes,
Et qu'il les voie en ces gueules béantes
Le menacer par d'affreux grincements.

Du fier baron telle est la chasse horrible,
Que jusqu'au jour qui verra tout crouler
Le voyageur, avec un bruit horrible,
Souvent, la nuit, dans l'air entend voler.
Plus d'un chasseur serait capable
De témoigner de ce fait véritable,
Mais nul chasseur n'oserait en parler.

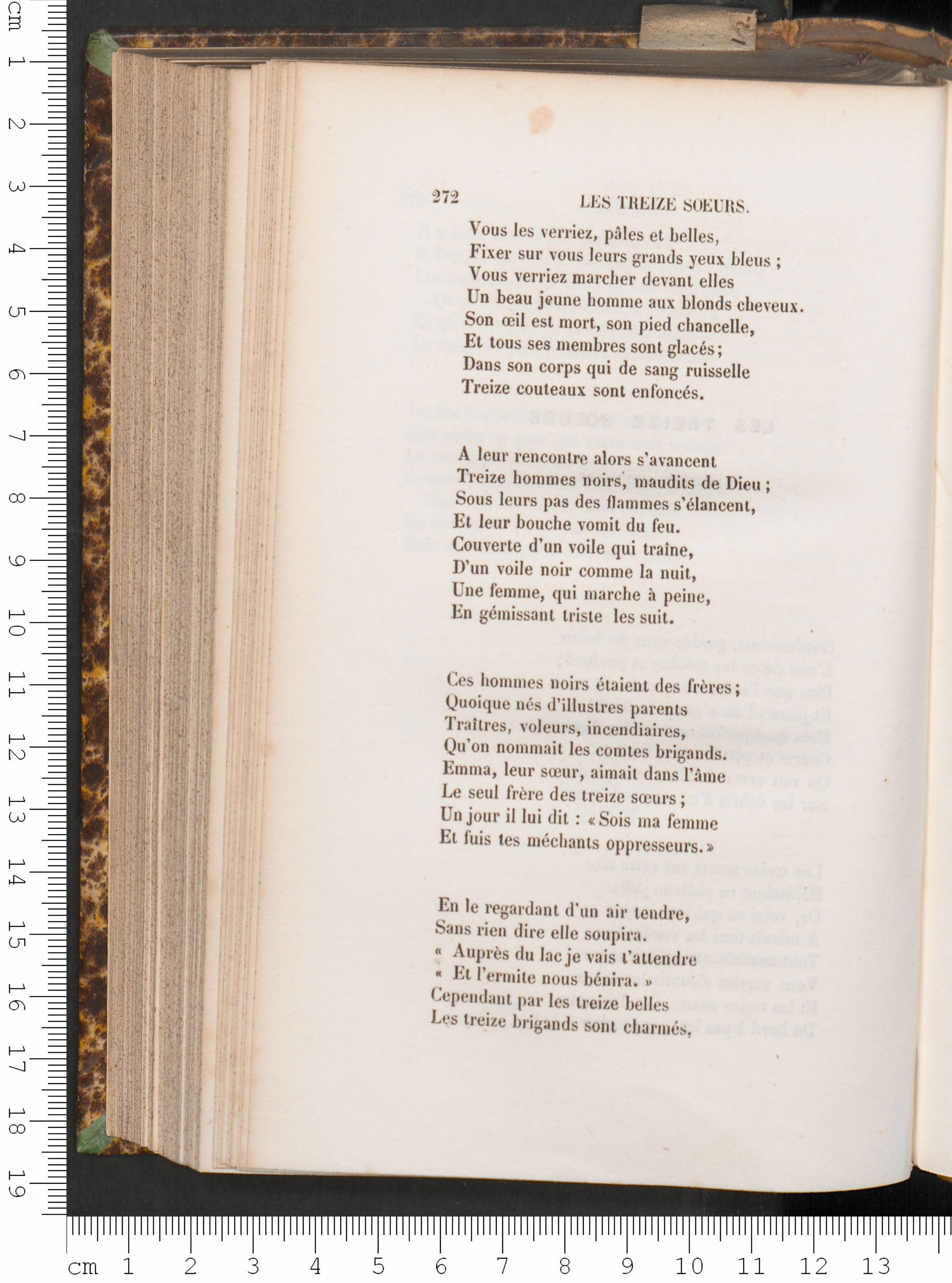


LES TREIZE SOEURS

LÉGENDE ALLÉMANDE.

Gardez-vous, gardez-vous de boire
L'eau de ce lac trouble et profond;
Plus que l'enfer cette onde est noire
Et jamais l'on n'en vit le fond.
Mais quelquefois on voit des flammes,
Courir et pétiller sous l'eau;
On voit errer de blanches femmes
Sur les débris d'un vieux château.

Les treize sœurs sur cette rive
Habitaient ce château jadis.
Or, voici ce qui leur arrive
A minuit tous les vendredis:
Tout aussitôt que minuit sonne,
Vous verriez s'ouvrir le rocher,
Et les treize sœurs, j'en frissonne,
Du bord à pas lents approcher.

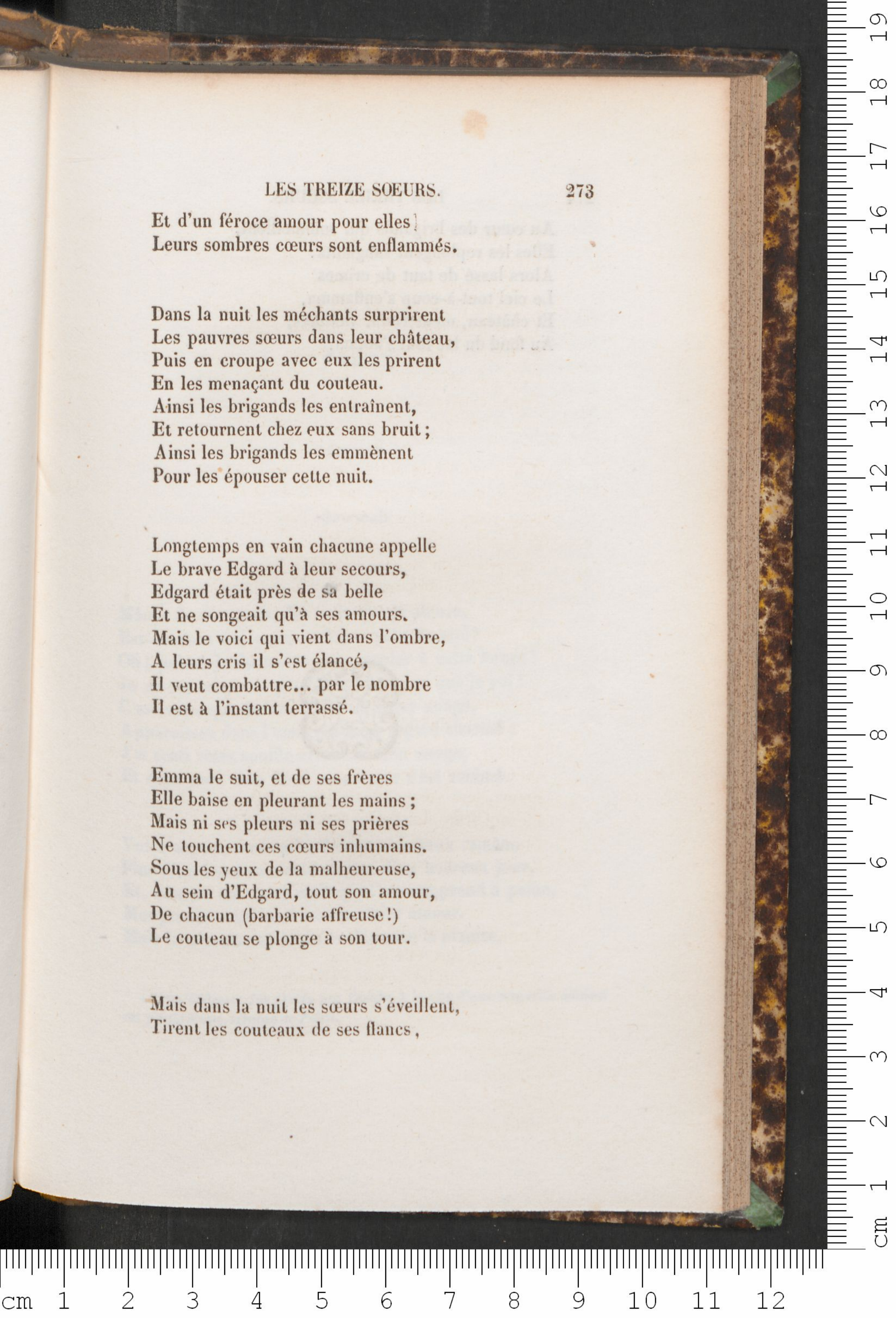


Vous les verriez, pâles et belles,
Fixer sur vous leurs grands yeux bleus ;
Vous verriez marcher devant elles
Un beau jeune homme aux blonds cheveux.
Son œil est mort, son pied chancelle,
Et tous ses membres sont glacés ;
Dans son corps qui de sang ruisselle
Treize couteaux sont enfoncés.

A leur rencontre alors s'avancent
Treize hommes noirs, maudits de Dieu ;
Sous leurs pas des flammes s'élancent,
Et leur bouche vomit du feu.
Couverte d'un voile qui traîne,
D'un voile noir comme la nuit,
Une femme, qui marche à peine,
En gémissant triste les suit.

Ces hommes noirs étaient des frères ;
Quoique nés d'illustres parents
Traîtres, voleurs, incendiaires,
Qu'on nommait les comtes brigands.
Emma, leur sœur, aimait dans l'âme
Le seul frère des treize sœurs ;
Un jour il lui dit : « Sois ma femme
Et fuis tes méchants oppresseurs. »

En le regardant d'un air tendre,
Sans rien dire elle soupira.
« Auprès du lac je vais t'attendre
« Et l'ermite nous bénira. »
Cependant par les treize belles
Les treize brigands sont charmés,



Et d'un féroce amour pour elles!
Leurs sombres cœurs sont enflammés.

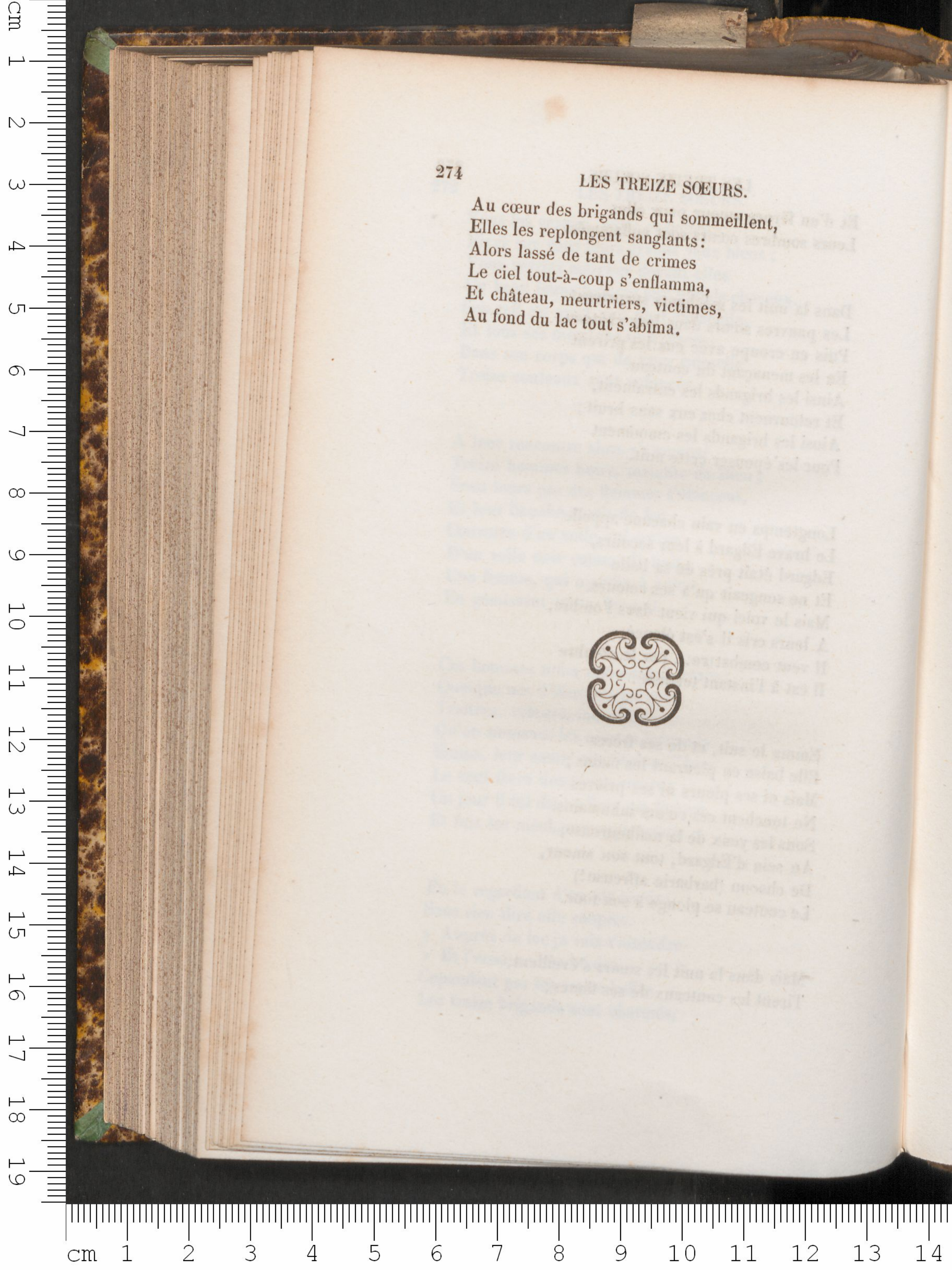
Dans la nuit les méchants surprirent
Les pauvres sœurs dans leur château,
Puis en croupe avec eux les prirent
En les menaçant du couteau.
Ainsi les brigands les entraînent,
Et retournent chez eux sans bruit;
Ainsi les brigands les emmènent
Pour les épouser cette nuit.

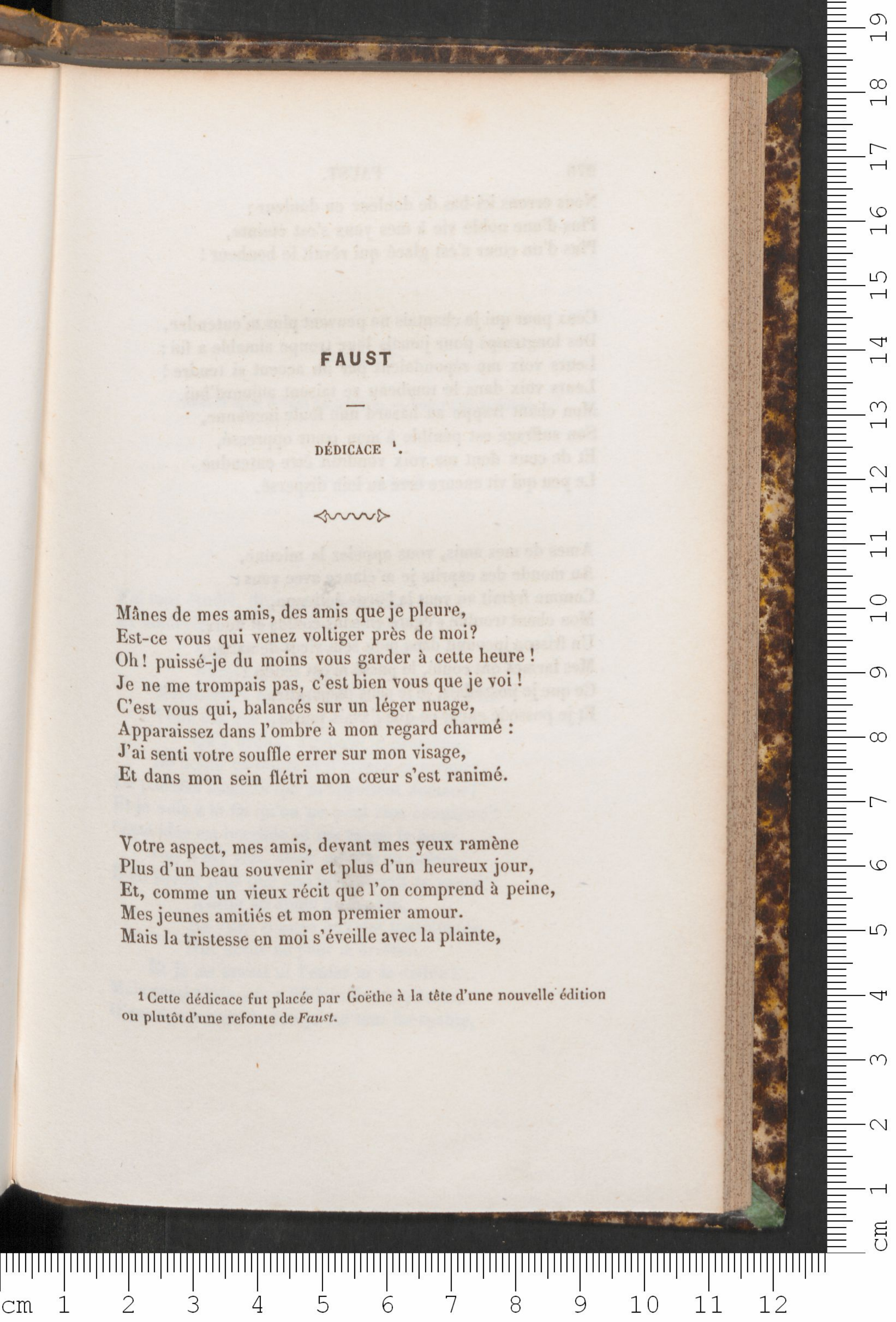
Longtemps en vain chacune appelle
Le brave Edgard à leur secours,
Edgard était près de sa belle
Et ne songeait qu'à ses amours.
Mais le voici qui vient dans l'ombre,
A leurs cris il s'est élancé,
Il veut combattre... par le nombre
Il est à l'instant terrassé.

Emma le suit, et de ses frères
Elle baise en pleurant les mains;
Mais ni ses pleurs ni ses prières
Ne touchent ces cœurs inhumains.
Sous les yeux de la malheureuse,
Au sein d'Edgard, tout son amour,
De chacun (barbarie affreuse!)
Le couteau se plonge à son tour.

Mais dans la nuit les sœurs s'éveillent,
Tirent les couteaux de ses flancs,

Au cœur des brigands qui sommeillent,
Elles les replongent sanglants :
Alors lassé de tant de crimes
Le ciel tout-à-coup s'enflamma,
Et château, meurtriers, victimes,
Au fond du lac tout s'abîma.





FAUST

DÉDICACE [1].

Mânes de mes amis, des amis que je pleure,
Est-ce vous qui venez voltiger près de moi?
Oh! puissé-je du moins vous garder à cette heure!
Je ne me trompais pas, c'est bien vous que je voi!
C'est vous qui, balancés sur un léger nuage,
Apparaissez dans l'ombre à mon regard charmé :
J'ai senti votre souffle errer sur mon visage,
Et dans mon sein flétri mon cœur s'est ranimé.

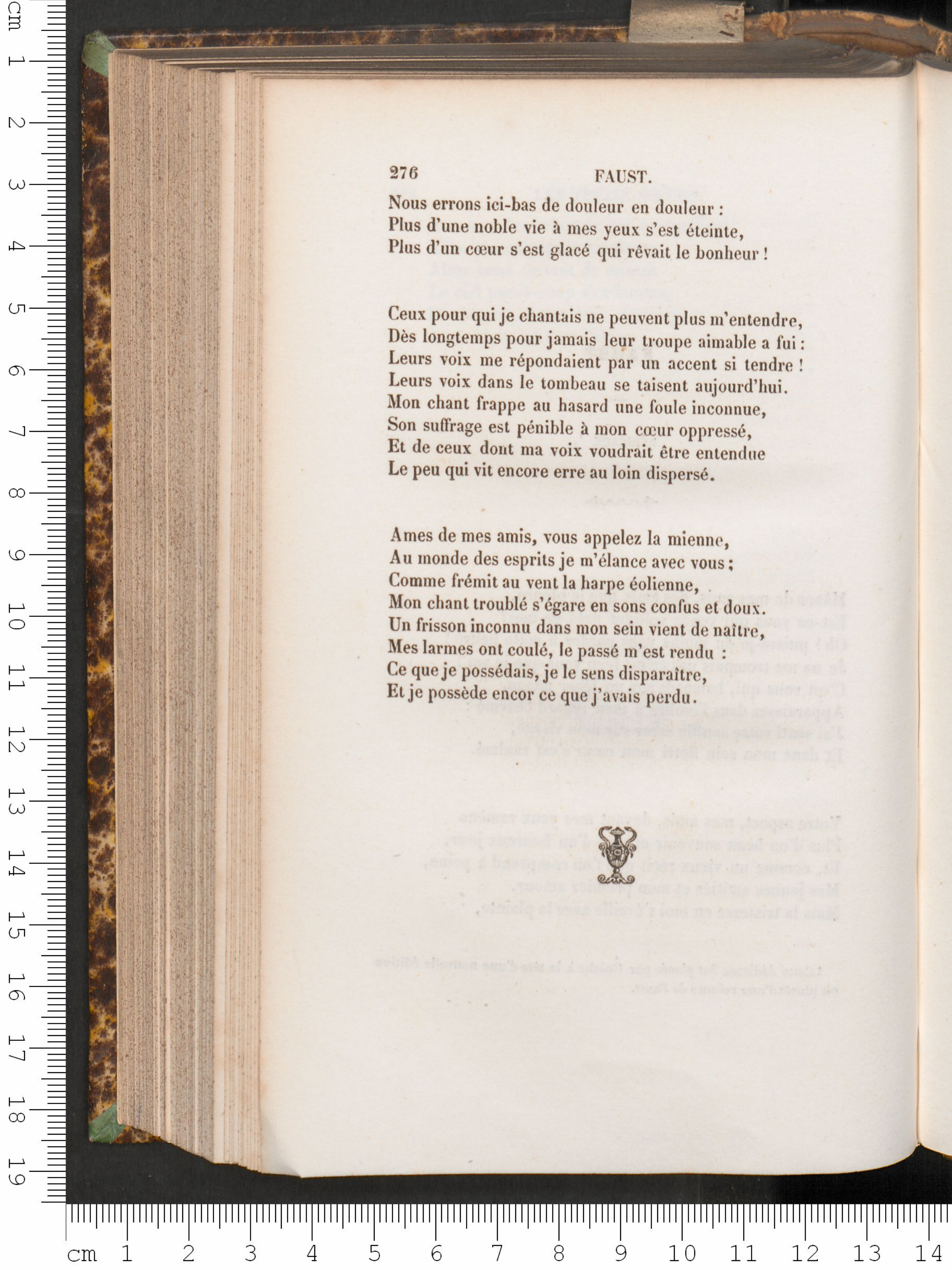
Votre aspect, mes amis, devant mes yeux ramène
Plus d'un beau souvenir et plus d'un heureux jour,
Et, comme un vieux récit que l'on comprend à peine,
Mes jeunes amitiés et mon premier amour.
Mais la tristesse en moi s'éveille avec la plainte,

1 Cette dédicace fut placée par Goëthe à la tête d'une nouvelle édition ou plutôt d'une refonte de *Faust*.

Nous errons ici-bas de douleur en douleur :
Plus d'une noble vie à mes yeux s'est éteinte,
Plus d'un cœur s'est glacé qui rêvait le bonheur !

Ceux pour qui je chantais ne peuvent plus m'entendre,
Dès longtemps pour jamais leur troupe aimable a fui :
Leurs voix me répondaient par un accent si tendre !
Leurs voix dans le tombeau se taisent aujourd'hui.
Mon chant frappe au hasard une foule inconnue,
Son suffrage est pénible à mon cœur oppressé,
Et de ceux dont ma voix voudrait être entendue
Le peu qui vit encore erre au loin dispersé.

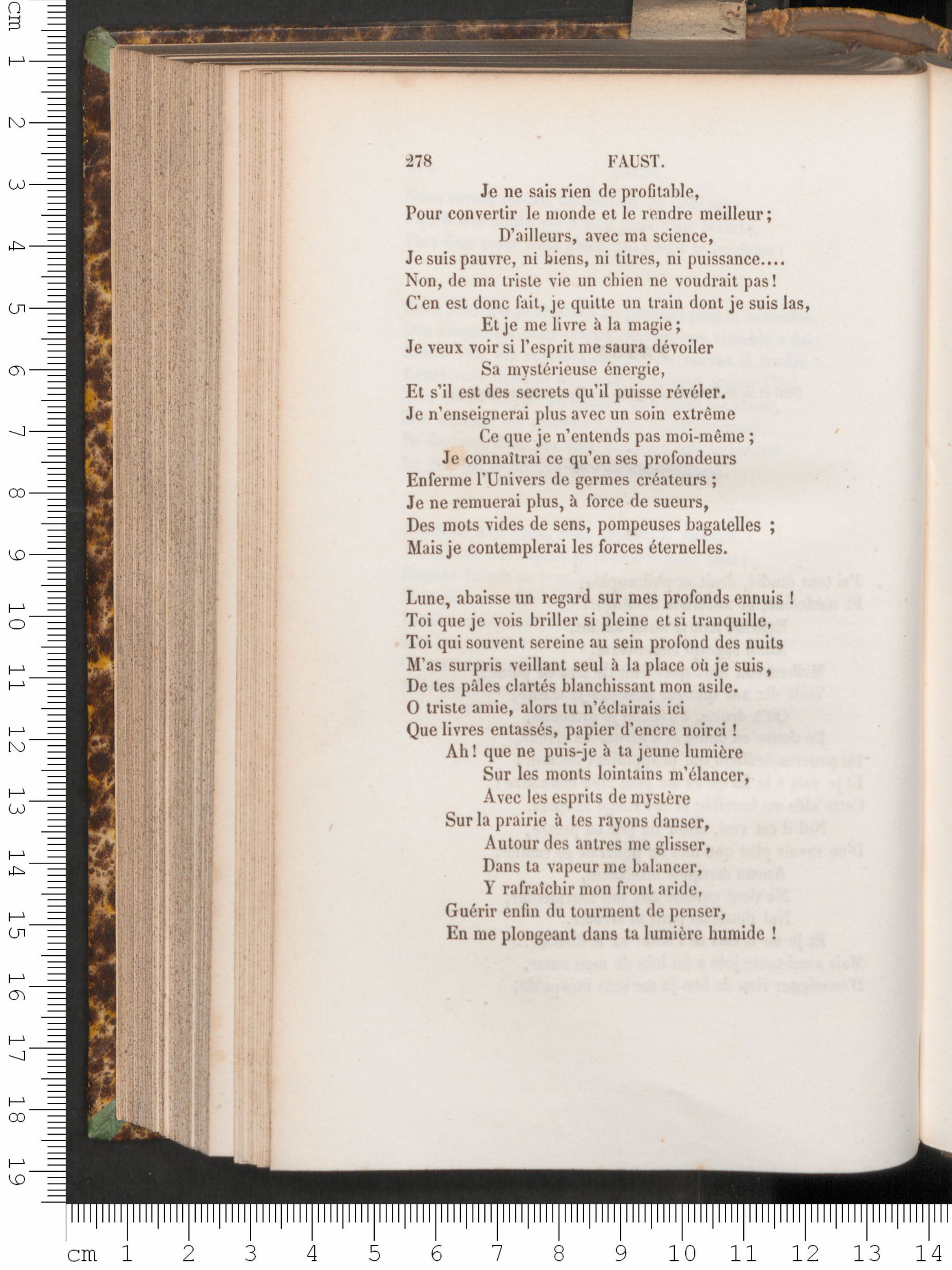
Ames de mes amis, vous appelez la mienne,
Au monde des esprits je m'élance avec vous ;
Comme frémit au vent la harpe éolienne,
Mon chant troublé s'égare en sons confus et doux.
Un frisson inconnu dans mon sein vient de naître,
Mes larmes ont coulé, le passé m'est rendu :
Ce que je possédais, je le sens disparaître,
Et je possède encor ce que j'avais perdu.



FAUST

Seul et agité devant un pupitre. — Une voûte gothique.

J'ai tout étudié, droit et philosophie,
Et médecine, et toi, triste théologie !
Et je me trouve aussi savant,
Aussi sage qu'auparavant.
Malheureux fou ! quel fruit de tant de peine ?
Voilà dix ans que sur mes pas je traîne,
Qu'à droite, à gauche je promène,
De doute en doute et d'erreur en erreur,
De pauvres écoliers qui m'appellent docteur !
Et je vois à la fin qu'on ne peut rien connaître !
Cette idée est horrible et me ronge le cœur.
Nul il est vrai, clerc ou laïc ou prêtre,
D'en savoir plus que moi ne pourrait se vanter ;
Aucun scrupule misérable,
Ne vient comme eux me tourmenter,
Nul doute ne peut m'arrêter.
Et je ne crains ni l'enfer ni le diable !...
Mais aussi toute joie a fui loin de mon cœur,
D'enseigner rien de bon je me sens incapable,



Je ne sais rien de profitable,
Pour convertir le monde et le rendre meilleur;
D'ailleurs, avec ma science,
Je suis pauvre, ni biens, ni titres, ni puissance....
Non, de ma triste vie un chien ne voudrait pas!
C'en est donc fait, je quitte un train dont je suis las,
Et je me livre à la magie;
Je veux voir si l'esprit me saura dévoiler
Sa mystérieuse énergie,
Et s'il est des secrets qu'il puisse révéler.
Je n'enseignerai plus avec un soin extrême
Ce que je n'entends pas moi-même;
Je connaîtrai ce qu'en ses profondeurs
Enferme l'Univers de germes créateurs;
Je ne remuerai plus, à force de sueurs,
Des mots vides de sens, pompeuses bagatelles ;
Mais je contemplerai les forces éternelles.

Lune, abaisse un regard sur mes profonds ennuis !
Toi que je vois briller si pleine et si tranquille,
Toi qui souvent sereine au sein profond des nuits
M'as surpris veillant seul à la place où je suis,
De tes pâles clartés blanchissant mon asile.
O triste amie, alors tu n'éclairais ici
Que livres entassés, papier d'encre noirci !
Ah! que ne puis-je à ta jeune lumière
Sur les monts lointains m'élancer,
Avec les esprits de mystère
Sur la prairie à tes rayons danser,
Autour des antres me glisser,
Dans ta vapeur me balancer,
Y rafraîchir mon front aride,
Guérir enfin du tourment de penser,
En me plongeant dans ta lumière humide !

FAUST A MÉPHISTOPHÉLÈS.

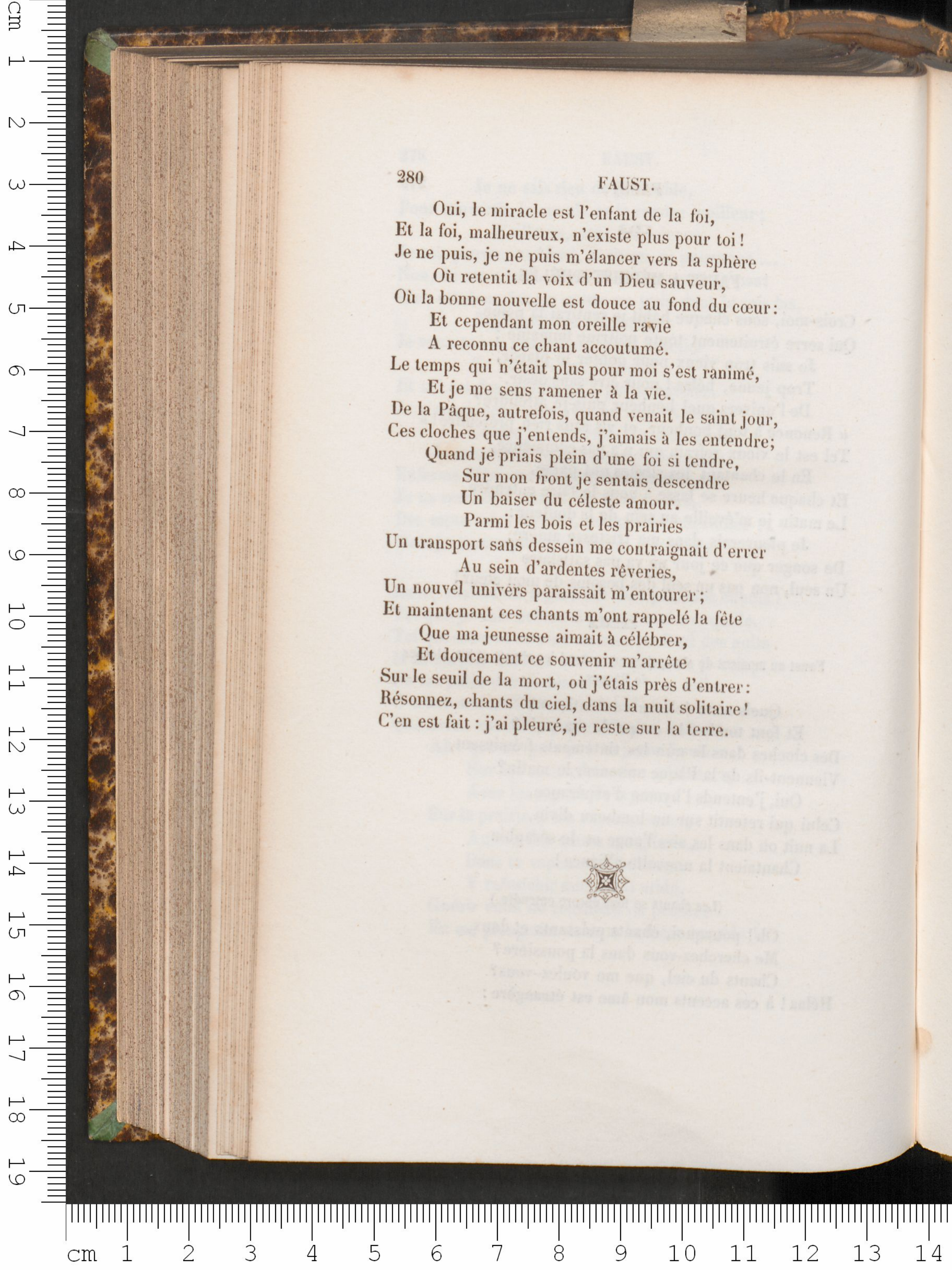
Crois-moi, sous chaque habit je sentirai la peine
Qui serre étroitement toute poitrine humaine ;
Je suis trop vieux pour goûter le plaisir,
Trop jeune, hélas ! pour être sans désir.
De l'univers quel bonheur puis-je attendre?
« Renonce à tout bonheur, et vis sans rien prétendre ! »
Tel est le vieux refrain qui n'a pas commencé,
En le chantant les siècles ont passé,
Et chaque heure se lasse à nous le faire entendre.
Le matin je m'éveille au sein de la douleur :
Je pleurerais dans ma tristesse amère,
De songer que ce jour ne va pas satisfaire
Un seul, non pas un seul des besoins de mon cœur !

Faust au moment de s'empoisonner entend les chants et les cloches de Pâques.

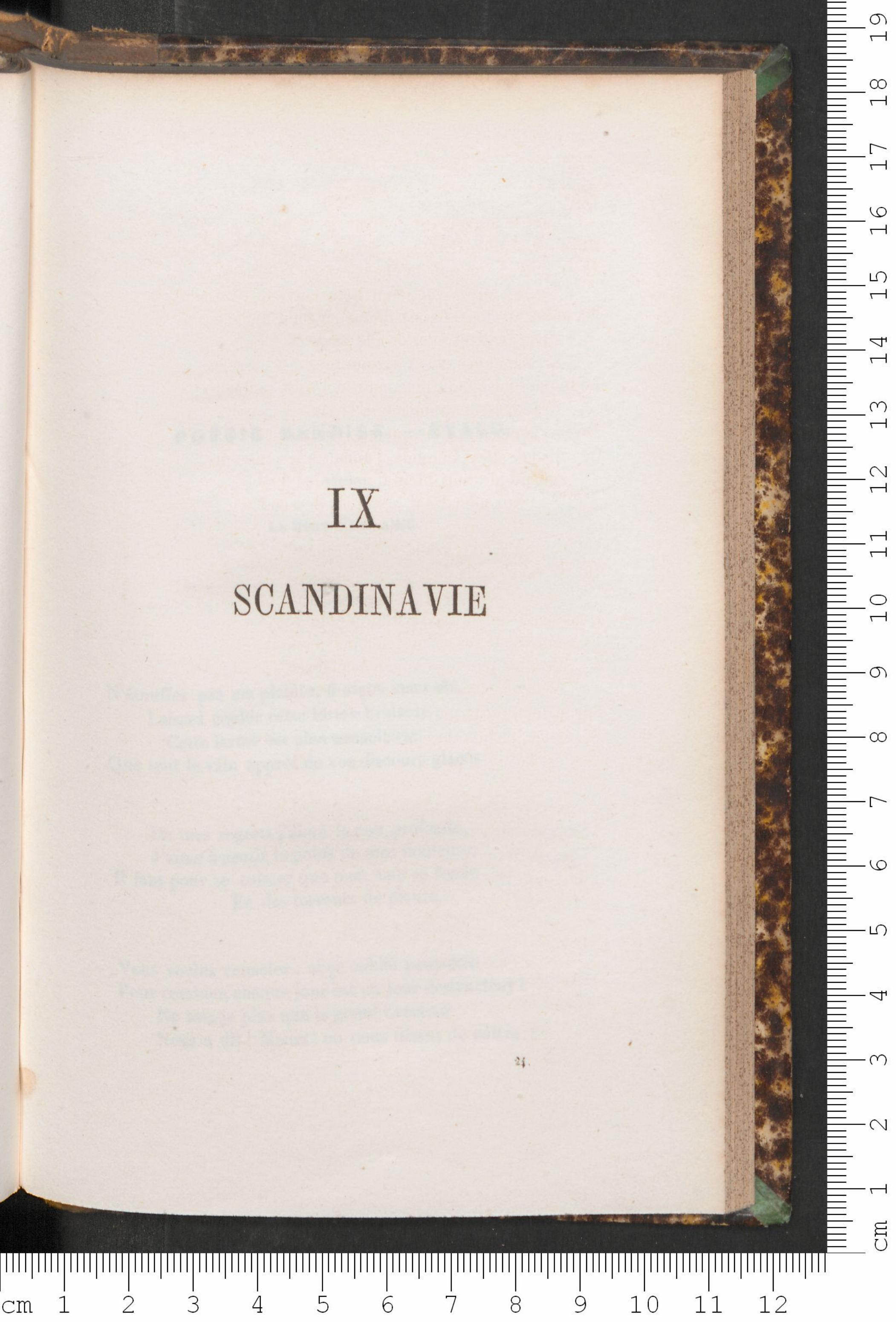
Quels sons éclatants retentissent
Et font tomber la coupe de ma main?
Des cloches dans la nuit les tintements frémissent,
Viennent-ils de la Pâque annoncer le matin?
Oui, j'entends l'hymne d'espérance,
Celui qui retentit sur un tombeau divin,
La nuit où dans les airs l'ange et le séraphin
Chantaient la nouvelle alliance !

(Les chants se font encore entendre.)

Oh ! pourquoi, chants puissants et doux,
Me cherchez-vous dans la poussière?
Chants du ciel, que me voulez-vous?
Hélas ! à ces accents mon âme est étrangère :

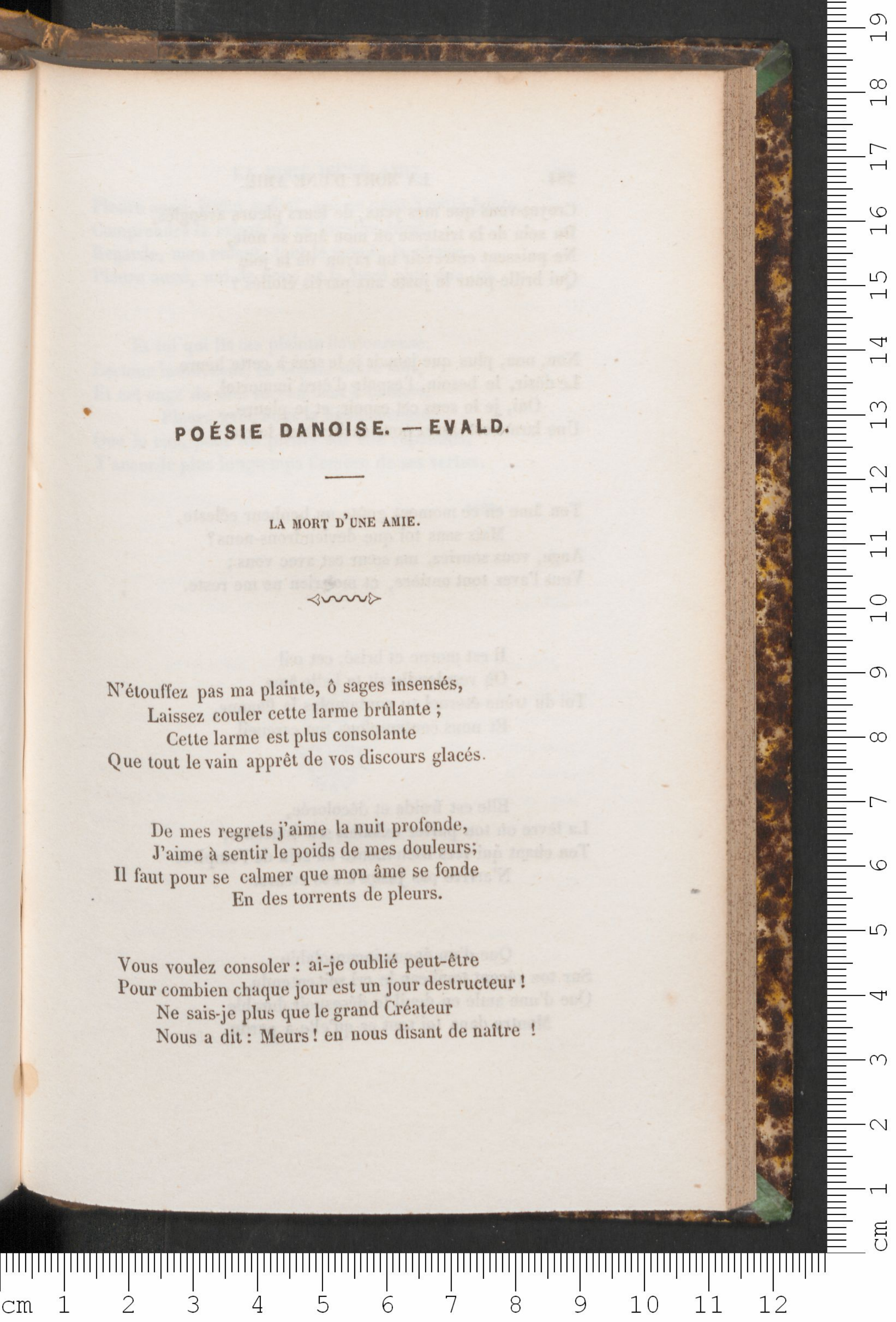


Oui, le miracle est l'enfant de la foi,
Et la foi, malheureux, n'existe plus pour toi!
Je ne puis, je ne puis m'élancer vers la sphère
Où retentit la voix d'un Dieu sauveur,
Où la bonne nouvelle est douce au fond du cœur:
Et cependant mon oreille ravie
A reconnu ce chant accoutumé.
Le temps qui n'était plus pour moi s'est ranimé,
Et je me sens ramener à la vie.
De la Pâque, autrefois, quand venait le saint jour,
Ces cloches que j'entends, j'aimais à les entendre;
Quand je priais plein d'une foi si tendre,
Sur mon front je sentais descendre
Un baiser du céleste amour.
Parmi les bois et les prairies
Un transport sans dessein me contraignait d'errer
Au sein d'ardentes rêveries,
Un nouvel univers paraissait m'entourer;
Et maintenant ces chants m'ont rappelé la fête
Que ma jeunesse aimait à célébrer,
Et doucement ce souvenir m'arrête
Sur le seuil de la mort, où j'étais près d'entrer:
Résonnez, chants du ciel, dans la nuit solitaire!
C'en est fait: j'ai pleuré, je reste sur la terre.



IX

SCANDINAVIE



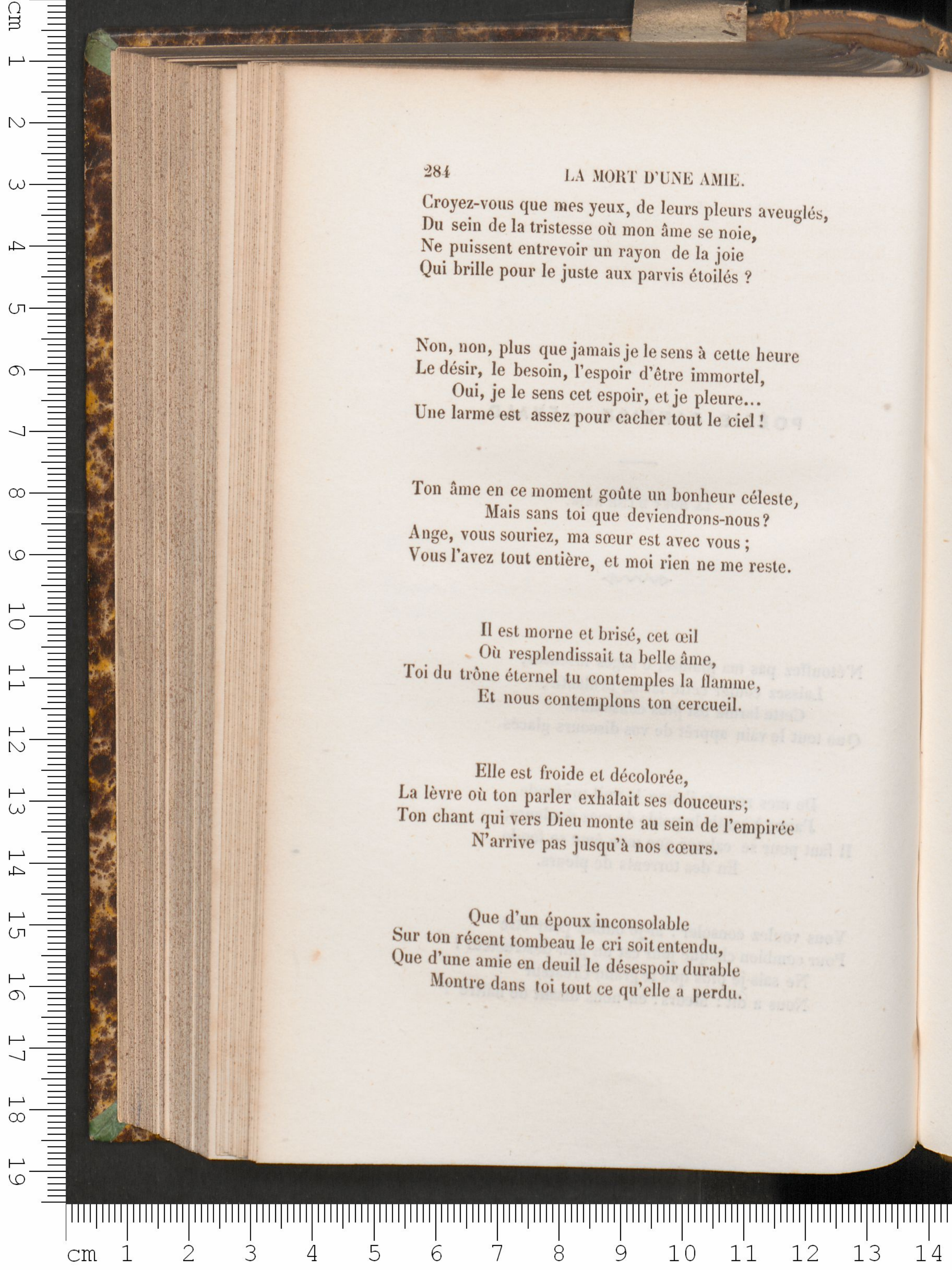
POÉSIE DANOISE. — EVALD.

LA MORT D'UNE AMIE.

N'étouffez pas ma plainte, ô sages insensés,
Laissez couler cette larme brûlante ;
Cette larme est plus consolante
Que tout le vain apprêt de vos discours glacés.

De mes regrets j'aime la nuit profonde,
J'aime à sentir le poids de mes douleurs;
Il faut pour se calmer que mon âme se fonde
En des torrents de pleurs.

Vous voulez consoler : ai-je oublié peut-être
Pour combien chaque jour est un jour destructeur !
Ne sais-je plus que le grand Créateur
Nous a dit : Meurs ! en nous disant de naître !



Croyez-vous que mes yeux, de leurs pleurs aveuglés,
Du sein de la tristesse où mon âme se noie,
Ne puissent entrevoir un rayon de la joie
Qui brille pour le juste aux parvis étoilés ?

Non, non, plus que jamais je le sens à cette heure
Le désir, le besoin, l'espoir d'être immortel,
Oui, je le sens cet espoir, et je pleure...
Une larme est assez pour cacher tout le ciel !

Ton âme en ce moment goûte un bonheur céleste,
Mais sans toi que deviendrons-nous ?
Ange, vous souriez, ma sœur est avec vous ;
Vous l'avez tout entière, et moi rien ne me reste.

Il est morne et brisé, cet œil
Où resplendissait ta belle âme,
Toi du trône éternel tu contemples la flamme,
Et nous contemplons ton cercueil.

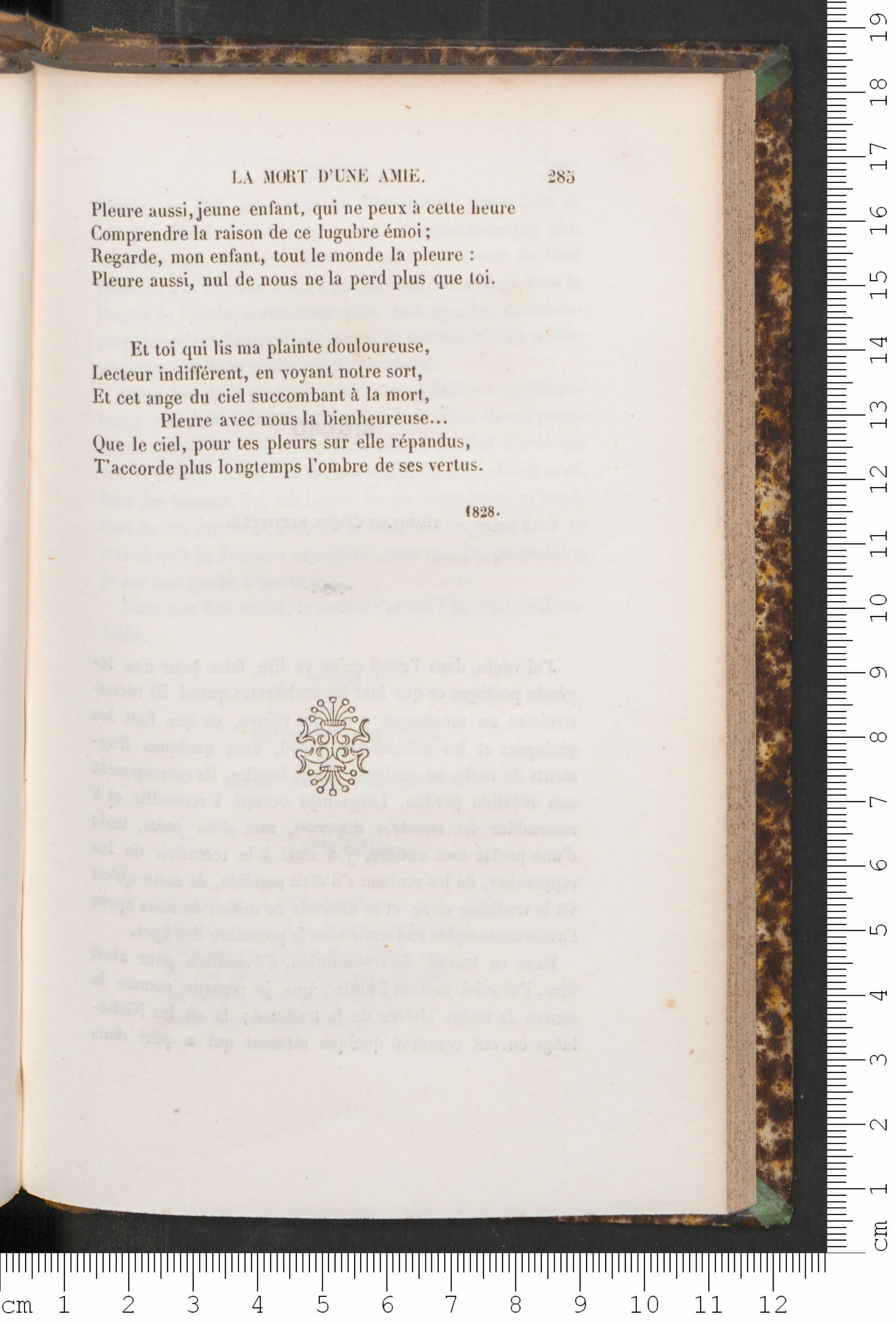
Elle est froide et décolorée,
La lèvre où ton parler exhalait ses douceurs;
Ton chant qui vers Dieu monte au sein de l'empirée
N'arrive pas jusqu'à nos cœurs.

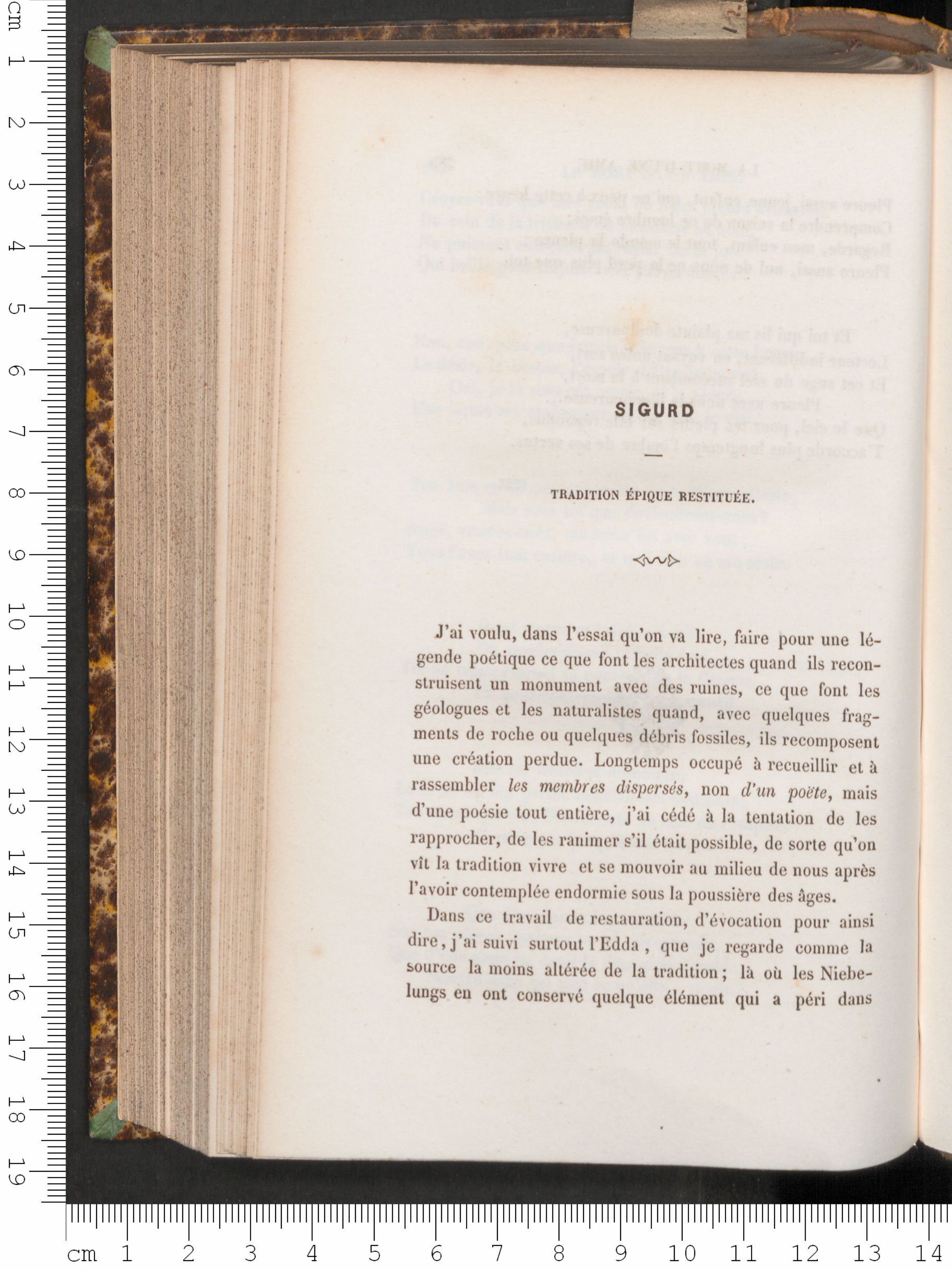
Que d'un époux inconsolable
Sur ton récent tombeau le cri soit entendu,
Que d'une amie en deuil le désespoir durable
Montre dans toi tout ce qu'elle a perdu.

Pleure aussi, jeune enfant, qui ne peux à cette heure
Comprendre la raison de ce lugubre émoi ;
Regarde, mon enfant, tout le monde la pleure :
Pleure aussi, nul de nous ne la perd plus que toi.

Et toi qui lis ma plainte douloureuse,
Lecteur indifférent, en voyant notre sort,
Et cet ange du ciel succombant à la mort,
Pleure avec nous la bienheureuse...
Que le ciel, pour tes pleurs sur elle répandus,
T'accorde plus longtemps l'ombre de ses vertus.

1828.





SIGURD

—

TRADITION ÉPIQUE RESTITUÉE.

J'ai voulu, dans l'essai qu'on va lire, faire pour une légende poétique ce que font les architectes quand ils reconstruisent un monument avec des ruines, ce que font les géologues et les naturalistes quand, avec quelques fragments de roche ou quelques débris fossiles, ils recomposent une création perdue. Longtemps occupé à recueillir et à rassembler *les membres dispersés*, non *d'un poëte*, mais d'une poésie tout entière, j'ai cédé à la tentation de les rapprocher, de les ranimer s'il était possible, de sorte qu'on vît la tradition vivre et se mouvoir au milieu de nous après l'avoir contemplée endormie sous la poussière des âges.

Dans ce travail de restauration, d'évocation pour ainsi dire, j'ai suivi surtout l'Edda, que je regarde comme la source la moins altérée de la tradition; là où les Niebelungs en ont conservé quelque élément qui a péri dans

l'Edda, je l'ai emprunté aux Niebelungs; mais dans ce cas j'ai tâché d'effacer le coloris comparativement plus moderne, qui, souvent dans ce poëme, recouvre le fond primitif. J'ai cherché alors à traduire les Niebelungs dans la langue de l'Edda, à remonter plus haut que les Minnesingers, jusqu'aux Scaldes; car ce que je voulais, c'était refaire un fragment de la vieille épopée barbare.

Outre les deux sources principales, l'Edda et les Niebelungs, j'ai aussi puisé dans les Sagas, dans les chants populaires danois du moyen âge, dans ceux des îles Féroë qui vivent encore : là où tout me manquait, où la tradition m'offrait des lacunes, j'ai osé tenter de les combler en m'inspirant de son esprit. Je proteste n'avoir mis du mien dans ce travail qu'à la dernière extrémité; tant que j'ai pu traduire, je me suis gardé d'inventer.

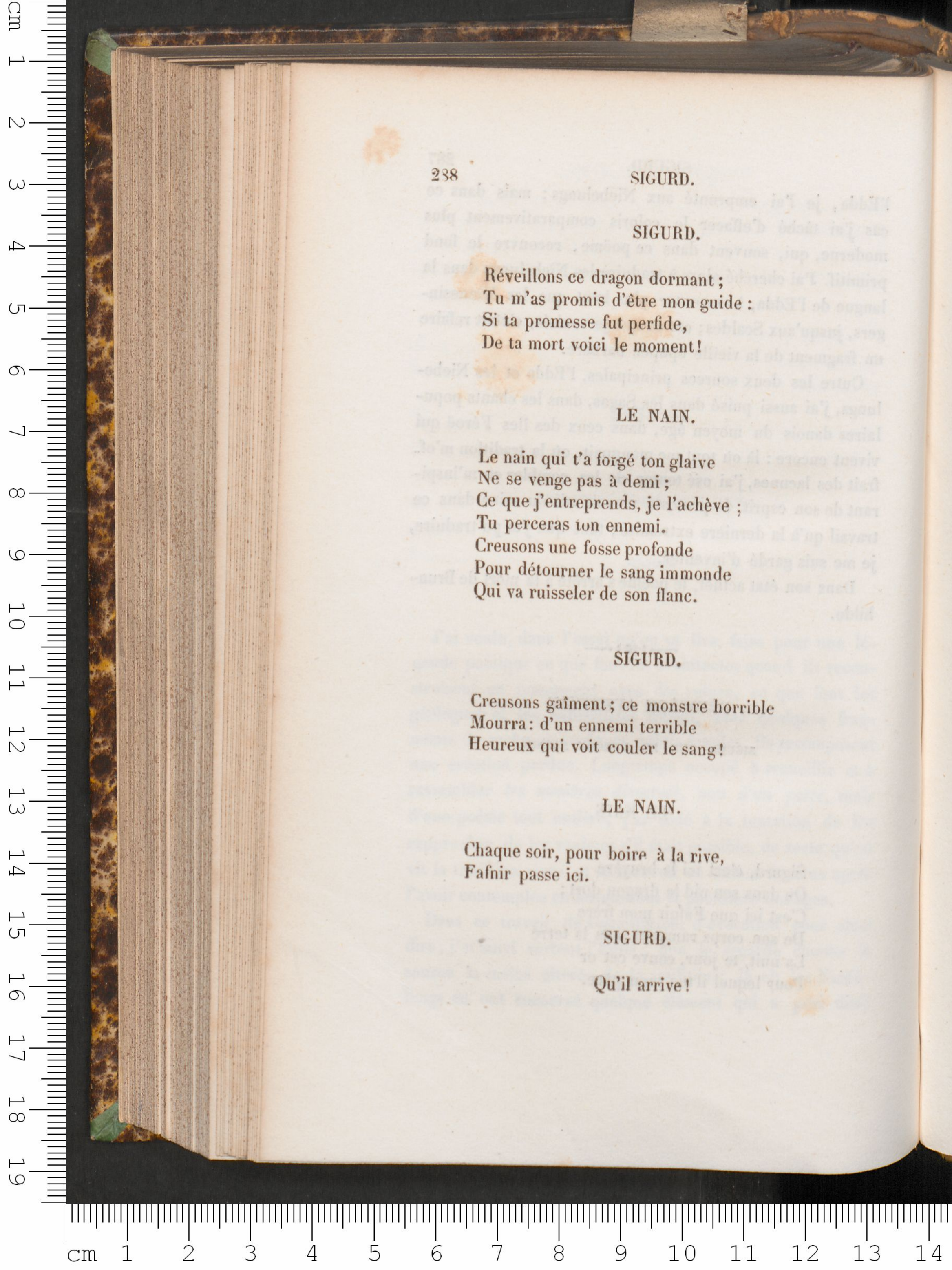
Dans son état actuel, le poëme s'arrête à la mort de Brunhilde.

PREMIÈRE AVENTURE

SIGURD TUE LE DRAGON FAFNIR.

LE NAIN.

Sigurd, c'est ici la bruyère
Où dans son nid le dragon dort;
C'est ici que Fafnir mon frère
De son corps rampant sous la terre
La nuit, le jour, couve cet or
Pour lequel il tua mon père.



SIGURD.

Réveillons ce dragon dormant;
Tu m'as promis d'être mon guide :
Si ta promesse fut perfide,
De ta mort voici le moment!

LE NAIN.

Le nain qui t'a forgé ton glaive
Ne se venge pas à demi;
Ce que j'entreprends, je l'achève;
Tu perceras ton ennemi.
Creusons une fosse profonde
Pour détourner le sang immonde
Qui va ruisseler de son flanc.

SIGURD.

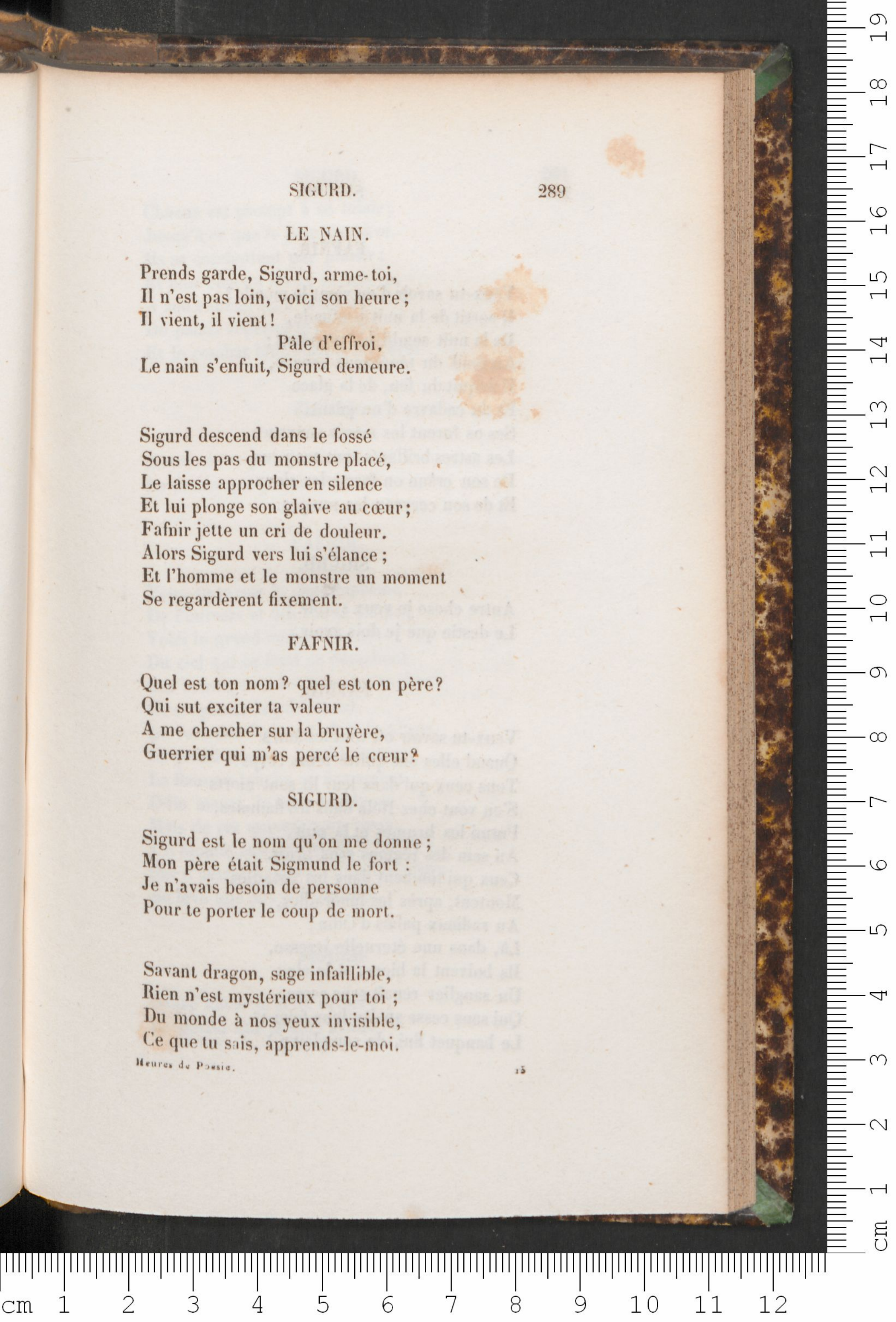
Creusons gaîment; ce monstre horrible
Mourra: d'un ennemi terrible
Heureux qui voit couler le sang!

LE NAIN.

Chaque soir, pour boire à la rive,
Fafnir passe ici.

SIGURD.

Qu'il arrive!



LE NAIN.

Prends garde, Sigurd, arme-toi,
Il n'est pas loin, voici son heure ;
Il vient, il vient !
Pâle d'effroi,
Le nain s'enfuit, Sigurd demeure.

Sigurd descend dans le fossé
Sous les pas du monstre placé,
Le laisse approcher en silence
Et lui plonge son glaive au cœur ;
Fafnir jette un cri de douleur.
Alors Sigurd vers lui s'élance ;
Et l'homme et le monstre un moment
Se regardèrent fixement.

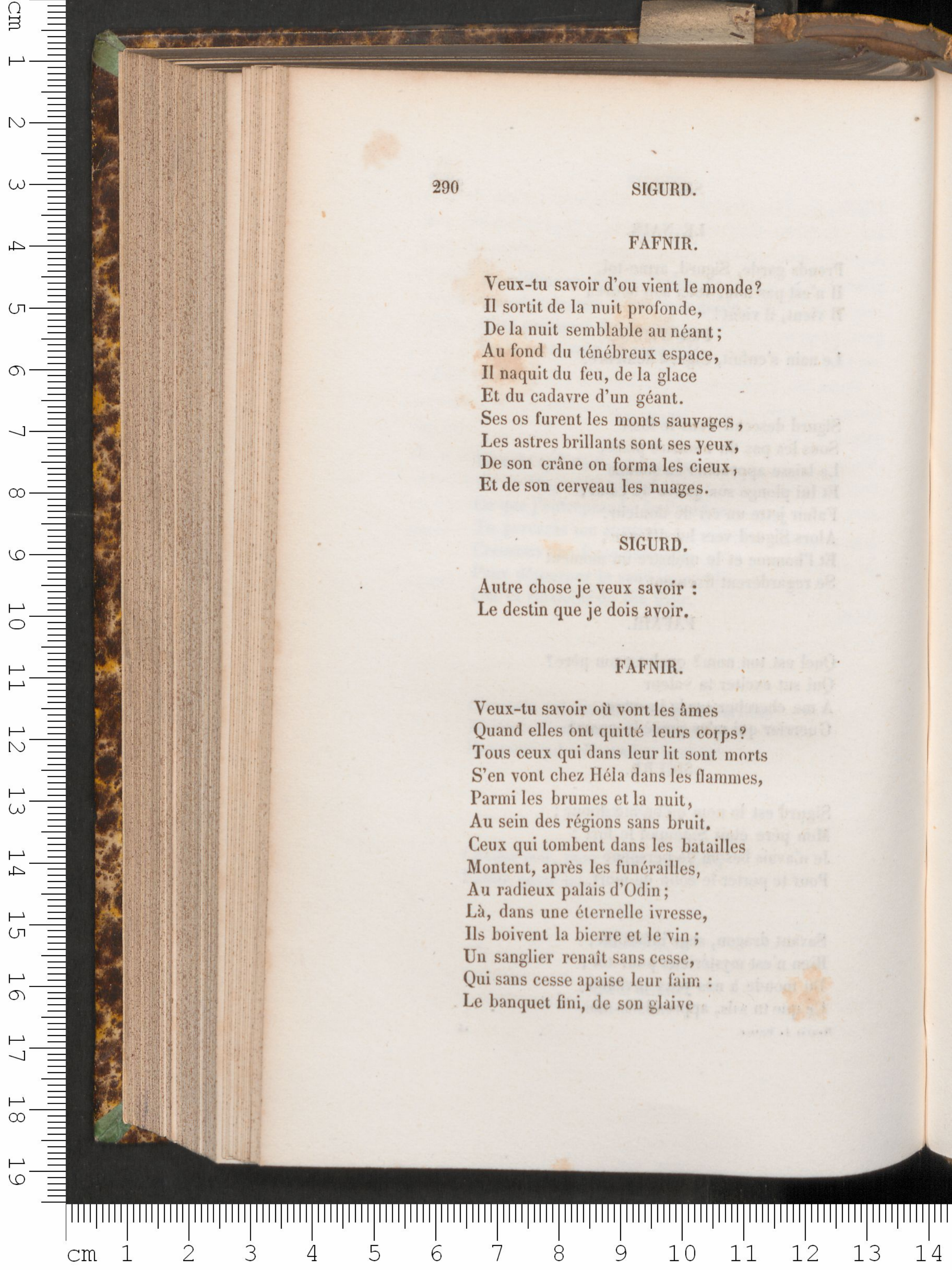
FAFNIR.

Quel est ton nom ? quel est ton père ?
Qui sut exciter ta valeur
A me chercher sur la bruyère,
Guerrier qui m'as percé le cœur ?

SIGURD.

Sigurd est le nom qu'on me donne ;
Mon père était Sigmund le fort :
Je n'avais besoin de personne
Pour te porter le coup de mort.

Savant dragon, sage infaillible,
Rien n'est mystérieux pour toi ;
Du monde à nos yeux invisible,
Ce que tu sais, apprends-le-moi.



FAFNIR.

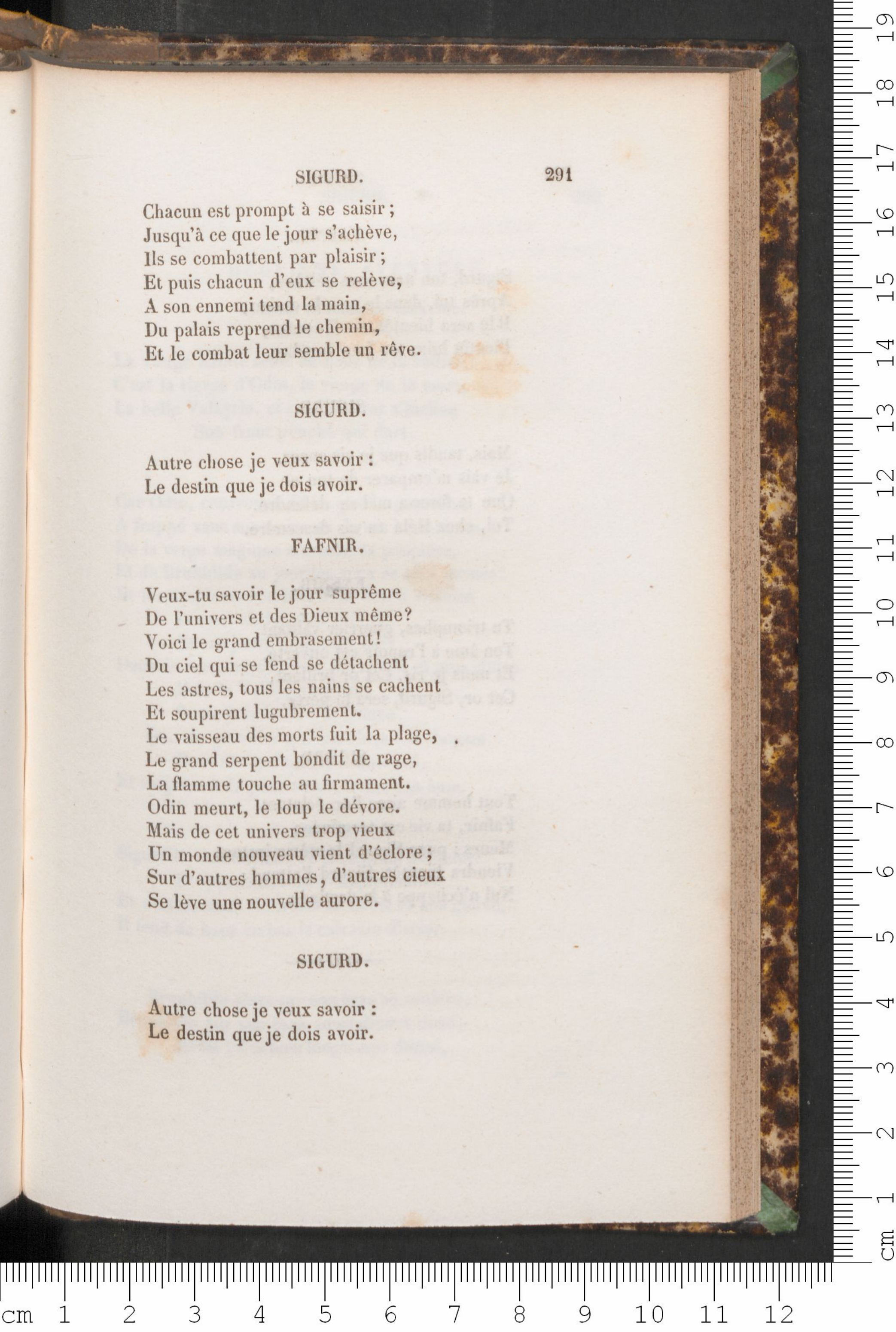
Veux-tu savoir d'ou vient le monde?
Il sortit de la nuit profonde,
De la nuit semblable au néant;
Au fond du ténébreux espace,
Il naquit du feu, de la glace
Et du cadavre d'un géant.
Ses os furent les monts sauvages,
Les astres brillants sont ses yeux,
De son crâne on forma les cieux,
Et de son cerveau les nuages.

SIGURD.

Autre chose je veux savoir :
Le destin que je dois avoir.

FAFNIR.

Veux-tu savoir où vont les âmes
Quand elles ont quitté leurs corps?
Tous ceux qui dans leur lit sont morts
S'en vont chez Héla dans les flammes,
Parmi les brumes et la nuit,
Au sein des régions sans bruit.
Ceux qui tombent dans les batailles
Montent, après les funérailles,
Au radieux palais d'Odin;
Là, dans une éternelle ivresse,
Ils boivent la bierre et le vin;
Un sanglier renaît sans cesse,
Qui sans cesse apaise leur faim :
Le banquet fini, de son glaive



Chacun est prompt à se saisir ;
Jusqu'à ce que le jour s'achève,
Ils se combattent par plaisir ;
Et puis chacun d'eux se relève,
A son ennemi tend la main,
Du palais reprend le chemin,
Et le combat leur semble un rêve.

SIGURD.

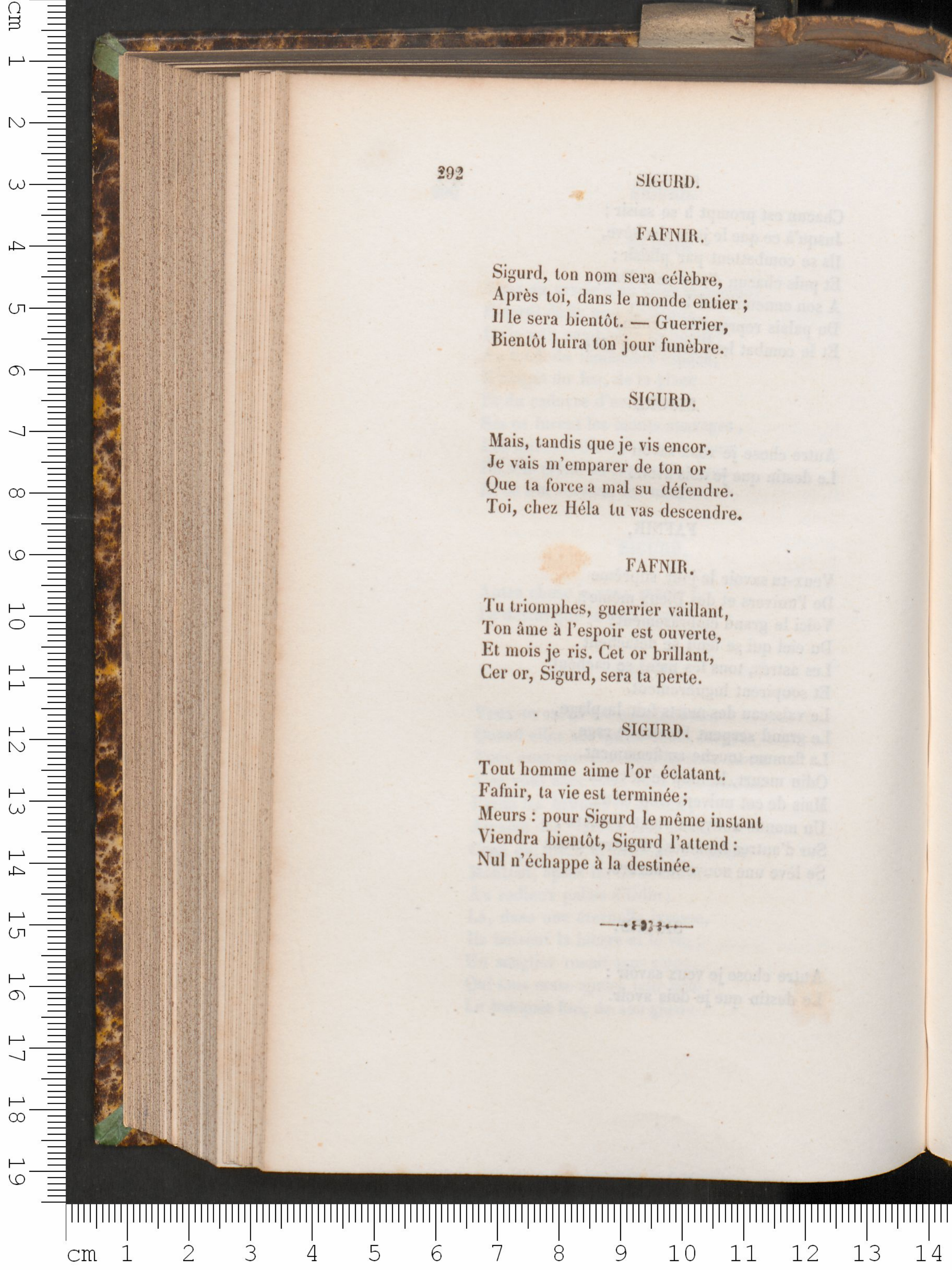
Autre chose je veux savoir :
Le destin que je dois avoir.

FAFNIR.

Veux-tu savoir le jour suprême
De l'univers et des Dieux même?
Voici le grand embrasement!
Du ciel qui se fend se détachent
Les astres, tous les nains se cachent
Et soupirent lugubrement.
Le vaisseau des morts fuit la plage,
Le grand serpent bondit de rage,
La flamme touche au firmament.
Odin meurt, le loup le dévore.
Mais de cet univers trop vieux
Un monde nouveau vient d'éclore ;
Sur d'autres hommes, d'autres cieux
Se lève une nouvelle aurore.

SIGURD.

Autre chose je veux savoir :
Le destin que je dois avoir.



FAFNIR.

Sigurd, ton nom sera célèbre,
Après toi, dans le monde entier ;
Il le sera bientôt. — Guerrier,
Bientôt luira ton jour funèbre.

SIGURD.

Mais, tandis que je vis encor,
Je vais m'emparer de ton or
Que ta force a mal su défendre.
Toi, chez Héla tu vas descendre.

FAFNIR.

Tu triomphes, guerrier vaillant,
Ton âme à l'espoir est ouverte,
Et mois je ris. Cet or brillant,
Cer or, Sigurd, sera ta perte.

SIGURD.

Tout homme aime l'or éclatant.
Fafnir, ta vie est terminée ;
Meurs : pour Sigurd le même instant
Viendra bientôt, Sigurd l'attend :
Nul n'échappe à la destinée.

DEUXIÈME AVENTURE.

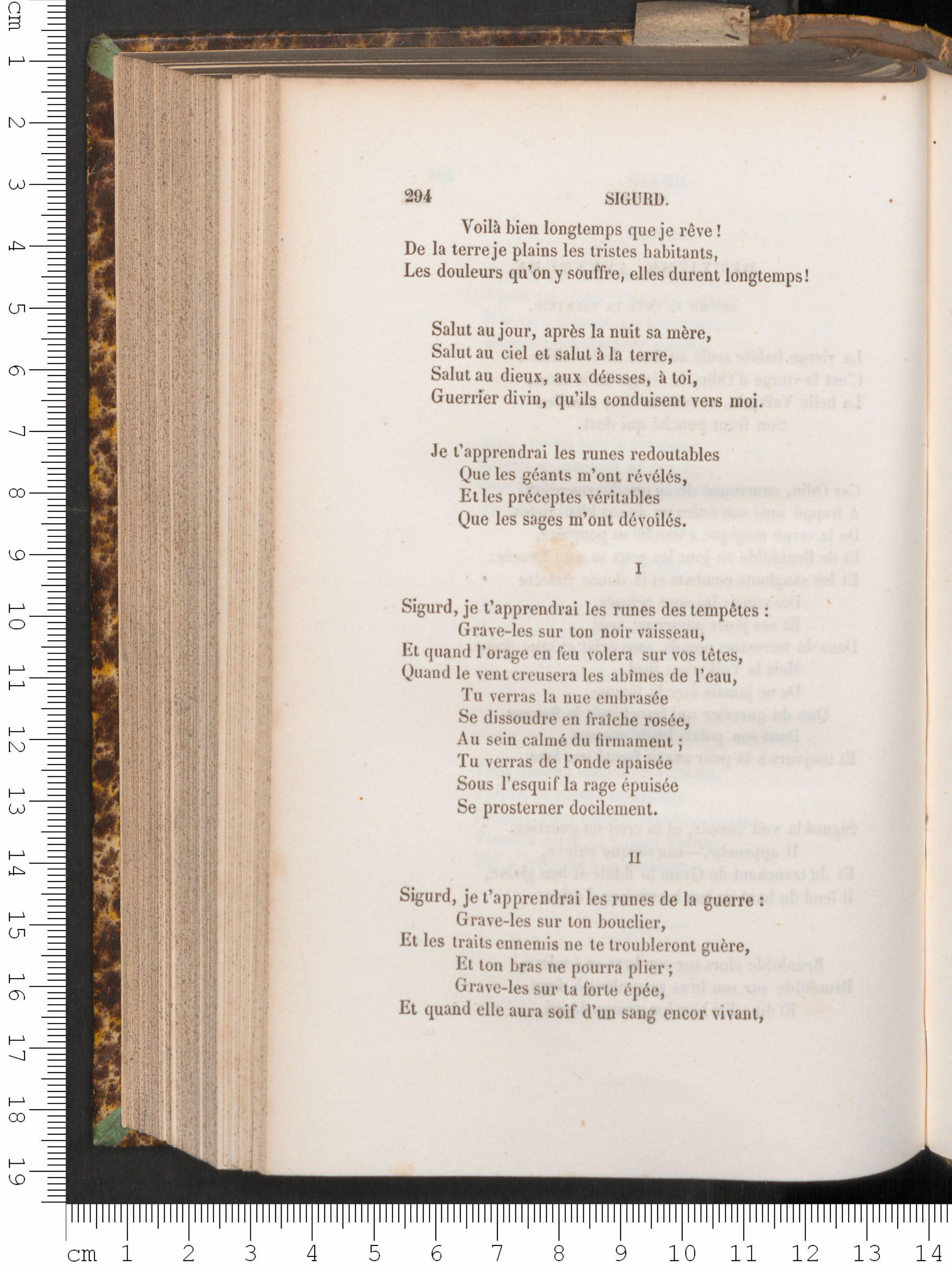
SIGURD VA CHEZ LA VALKYRIE.

La vierge habite seule au flanc de la colline :
C'est la vierge d'Odin, la vierge de la mort,
La belle Valkyrie, et sur son bras s'incline
Son front penché qui dort.

Car Odin, courroucé de ce que la guerrière
A frappé sans son ordre un de ses bien-aimés,
De la verge magique a touché sa paupière,
Et de Brunhilde au jour les yeux se sont fermés :
Et les sanglants combats et la douce victoire
Désormais lui sont refusés,
Et ses jours passeront usés
Dans de terrestres nœuds, sans éclat et sans gloire.
Mais la Valkyrie a juré
De ne jamais être la femme
Que du guerrier qui franchirait la flamme
Dont son palais brille entouré,
Et toujours à la peur aurait fermé son âme.

Sigurd la voit dormir, et la croit un guerrier.
Il approche,—son casque enlève,
Et du tranchant de Gram le fidèle et bon glaive,
Il fend du haut en bas la cuirasse d'acier.

Brunhilde alors sur son bras se soulève,
Brunhilde sur son bras se soulève à demi,
Et dit : J'ai bien longtemps dormi,



Voilà bien longtemps que je rêve !
De la terre je plains les tristes habitants,
Les douleurs qu'on y souffre, elles durent longtemps !

Salut au jour, après la nuit sa mère,
Salut au ciel et salut à la terre,
Salut au dieux, aux déesses, à toi,
Guerrier divin, qu'ils conduisent vers moi.

Je t'apprendrai les runes redoutables
Que les géants m'ont révélés,
Et les préceptes véritables
Que les sages m'ont dévoilés.

I

Sigurd, je t'apprendrai les runes des tempêtes :
Grave-les sur ton noir vaisseau,
Et quand l'orage en feu volera sur vos têtes,
Quand le vent creusera les abîmes de l'eau,
Tu verras la nue embrasée
Se dissoudre en fraîche rosée,
Au sein calmé du firmament ;
Tu verras de l'onde apaisée
Sous l'esquif la rage épuisée
Se prosterner docilement.

II

Sigurd, je t'apprendrai les runes de la guerre :
Grave-les sur ton bouclier,
Et les traits ennemis ne te troubleront guère,
Et ton bras ne pourra plier ;
Grave-les sur ta forte épée,
Et quand elle aura soif d'un sang encor vivant,

A son désir s'en abreuvant,
De ce sang dans la plaie elle rira trempée.

III

Je t'apprendrai les runes de l'amour :
Grave ceux-là sur la plage mouvante,
Et la vierge qui s'épouvante
De l'éclat et des bruits du jour,
Avec la nuit viendra se glisser sous ta tente.

SIGURD.

Brunhilde, j'ai vraiment plaisir à t'écouter ;
Des runes, je le vois, tu connais les usages :
Redis-moi maintenant les préceptes des sages,
Ce qu'il est bon d'apprendre est bon à répéter.

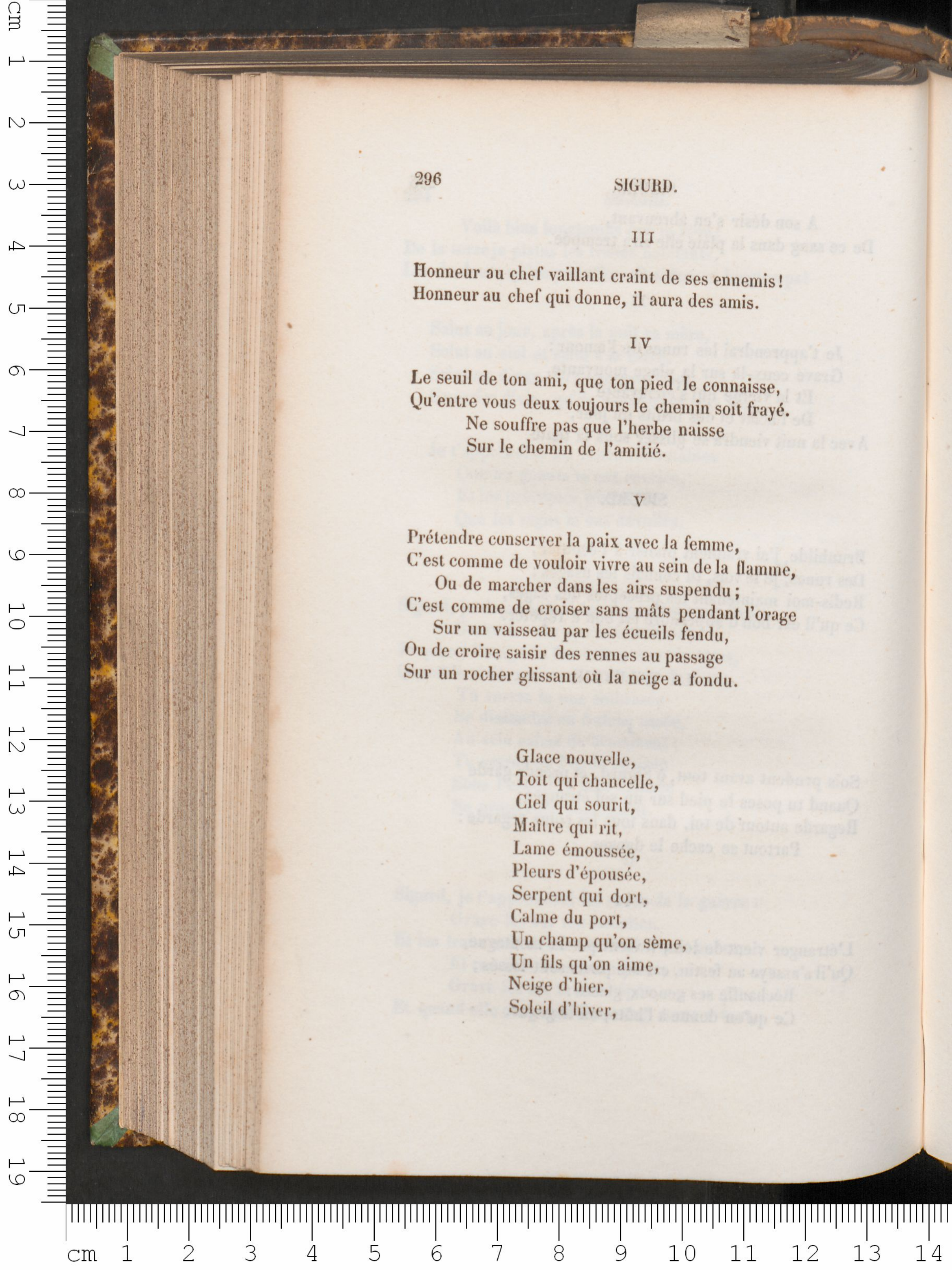
LA VALKYRIE.

I

Sois prudent avant tout, ô Sigurd, et prends garde
Quand tu poses le pied sur un sol étranger ;
Regarde autour de toi, dans tous les coins regarde :
Partout se cache le danger.

II

L'étranger vient de loin, il vient par la montagne,
Qu'il s'asseye au festin, car ses pieds sont lassés ;
Réchauffe ses genoux glacés :
Ce qu'on donne à l'hôte, on le gagne.



III

Honneur au chef vaillant craint de ses ennemis !
Honneur au chef qui donne, il aura des amis.

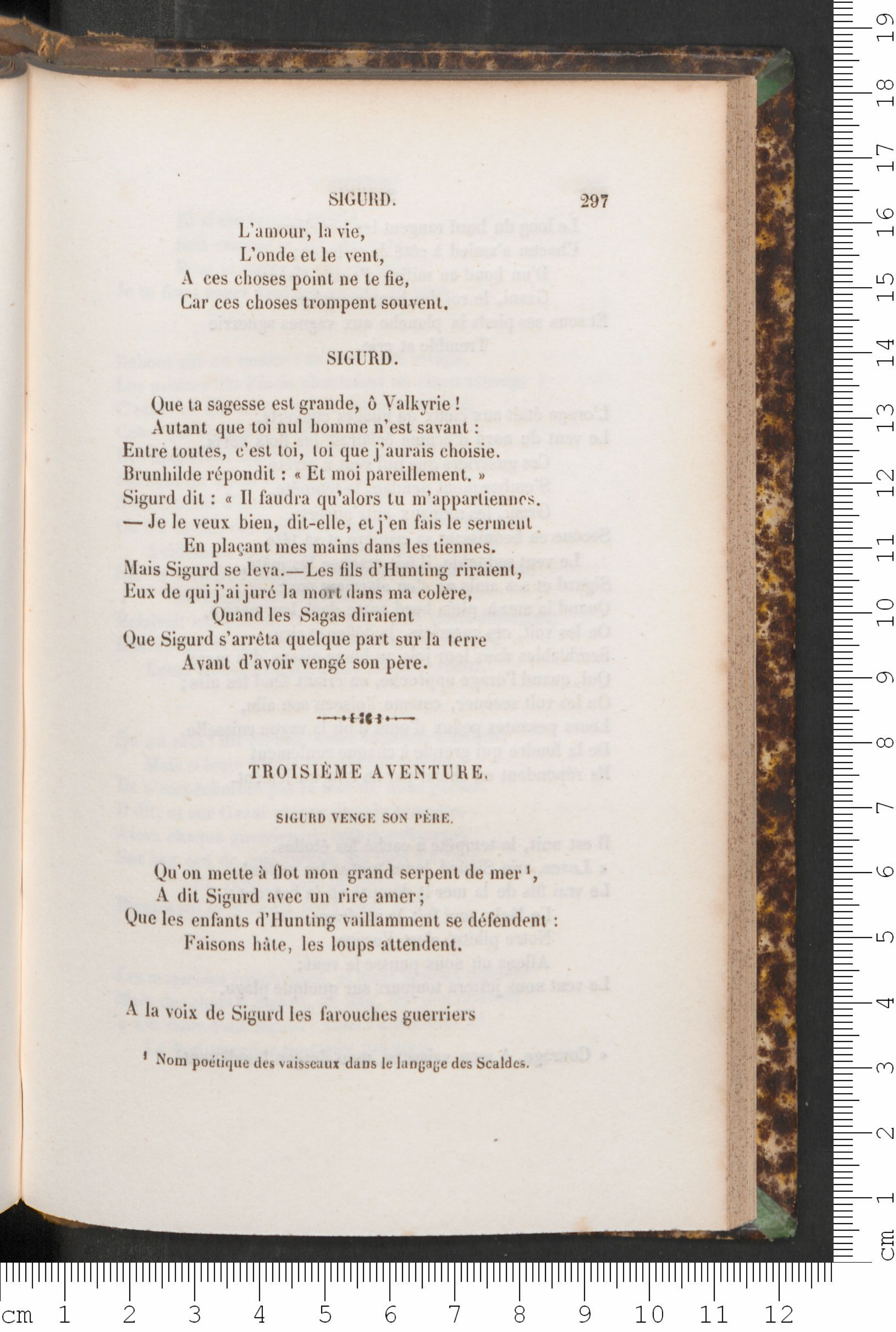
IV

Le seuil de ton ami, que ton pied le connaisse,
Qu'entre vous deux toujours le chemin soit frayé.
Ne souffre pas que l'herbe naisse
Sur le chemin de l'amitié.

V

Prétendre conserver la paix avec la femme,
C'est comme de vouloir vivre au sein de la flamme,
Ou de marcher dans les airs suspendu ;
C'est comme de croiser sans mâts pendant l'orage
Sur un vaisseau par les écueils fendu,
Ou de croire saisir des rennes au passage
Sur un rocher glissant où la neige a fondu.

Glace nouvelle,
Toit qui chancelle,
Ciel qui sourit,
Maître qui rit,
Lame émoussée,
Pleurs d'épousée,
Serpent qui dort,
Calme du port,
Un champ qu'on sème,
Un fils qu'on aime,
Neige d'hier,
Soleil d'hiver,



L'amour, la vie,
L'onde et le vent,
A ces choses point ne te fie,
Car ces choses trompent souvent.

SIGURD.

Que ta sagesse est grande, ô Valkyrie !
Autant que toi nul homme n'est savant :
Entre toutes, c'est toi, toi que j'aurais choisie.
Brunhilde répondit : « Et moi pareillement. »
Sigurd dit : « Il faudra qu'alors tu m'appartiennes.
— Je le veux bien, dit-elle, et j'en fais le serment
En plaçant mes mains dans les tiennes.
Mais Sigurd se leva.—Les fils d'Hunting riraient,
Eux de qui j'ai juré la mort dans ma colère,
Quand les Sagas diraient
Que Sigurd s'arrêta quelque part sur la terre
Avant d'avoir vengé son père.

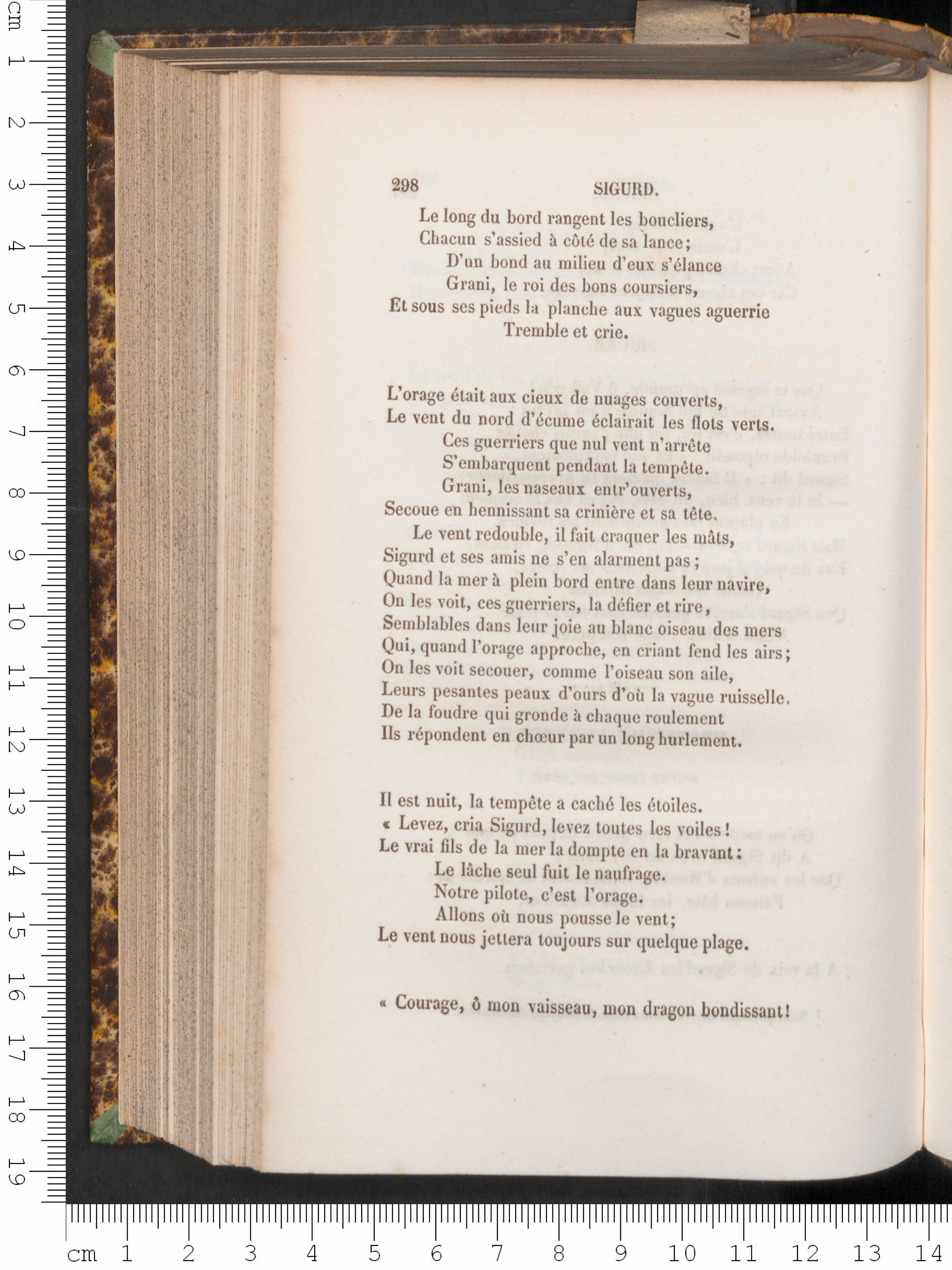
TROISIÈME AVENTURE.

SIGURD VENGE SON PÈRE.

Il est nuit, la tempête a caché les étoiles.
« Levez, a dit Sigurd, levez toutes les voiles !
Qu'on mette à flot mon grand serpent de mer [1],
A dit Sigurd avec un rire amer ;
Que les enfants d'Hunting vaillamment se défendent :
Faisons hâte, les loups attendent.

A la voix de Sigurd les farouches guerriers

[1] Nom poétique des vaisseaux dans le langage des Scaldes.

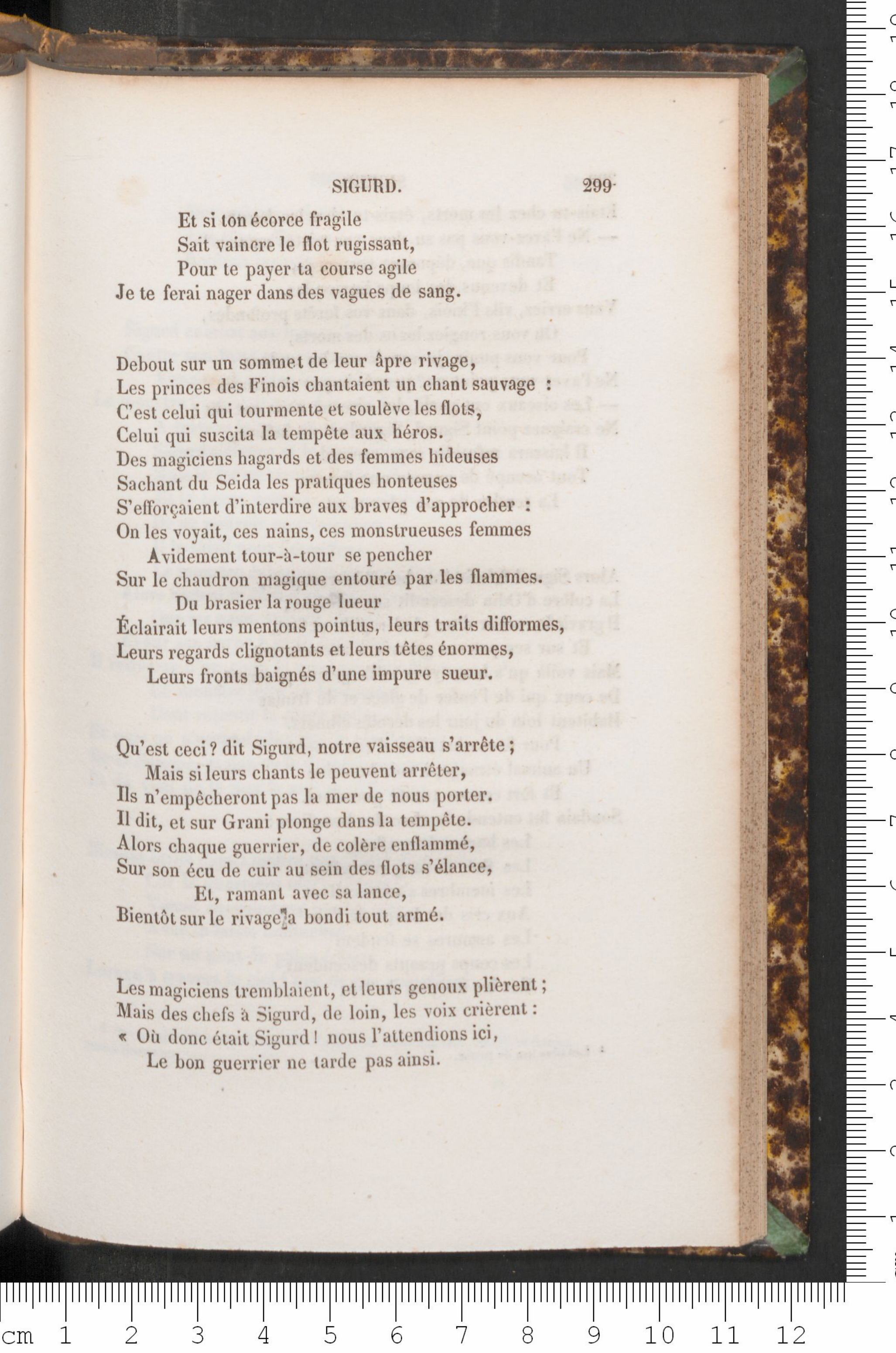


Le long du bord rangent les boucliers,
Chacun s'assied à côté de sa lance;
D'un bond au milieu d'eux s'élance
Grani, le roi des bons coursiers,
Et sous ses pieds la planche aux vagues aguerrie
Tremble et crie.

L'orage était aux cieux de nuages couverts,
Le vent du nord d'écume éclairait les flots verts.
Ces guerriers que nul vent n'arrête
S'embarquent pendant la tempête.
Grani, les naseaux entr'ouverts,
Secoue en hennissant sa crinière et sa tête.
Le vent redouble, il fait craquer les mâts,
Sigurd et ses amis ne s'en alarment pas;
Quand la mer à plein bord entre dans leur navire,
On les voit, ces guerriers, la défier et rire,
Semblables dans leur joie au blanc oiseau des mers
Qui, quand l'orage approche, en criant fend les airs;
On les voit secouer, comme l'oiseau son aile,
Leurs pesantes peaux d'ours d'où la vague ruisselle.
De la foudre qui gronde à chaque roulement
Ils répondent en chœur par un long hurlement.

Il est nuit, la tempête a caché les étoiles.
« Levez, cria Sigurd, levez toutes les voiles!
Le vrai fils de la mer la dompte en la bravant:
Le lâche seul fuit le naufrage.
Notre pilote, c'est l'orage.
Allons où nous pousse le vent;
Le vent nous jettera toujours sur quelque plage.

« Courage, ô mon vaisseau, mon dragon bondissant!

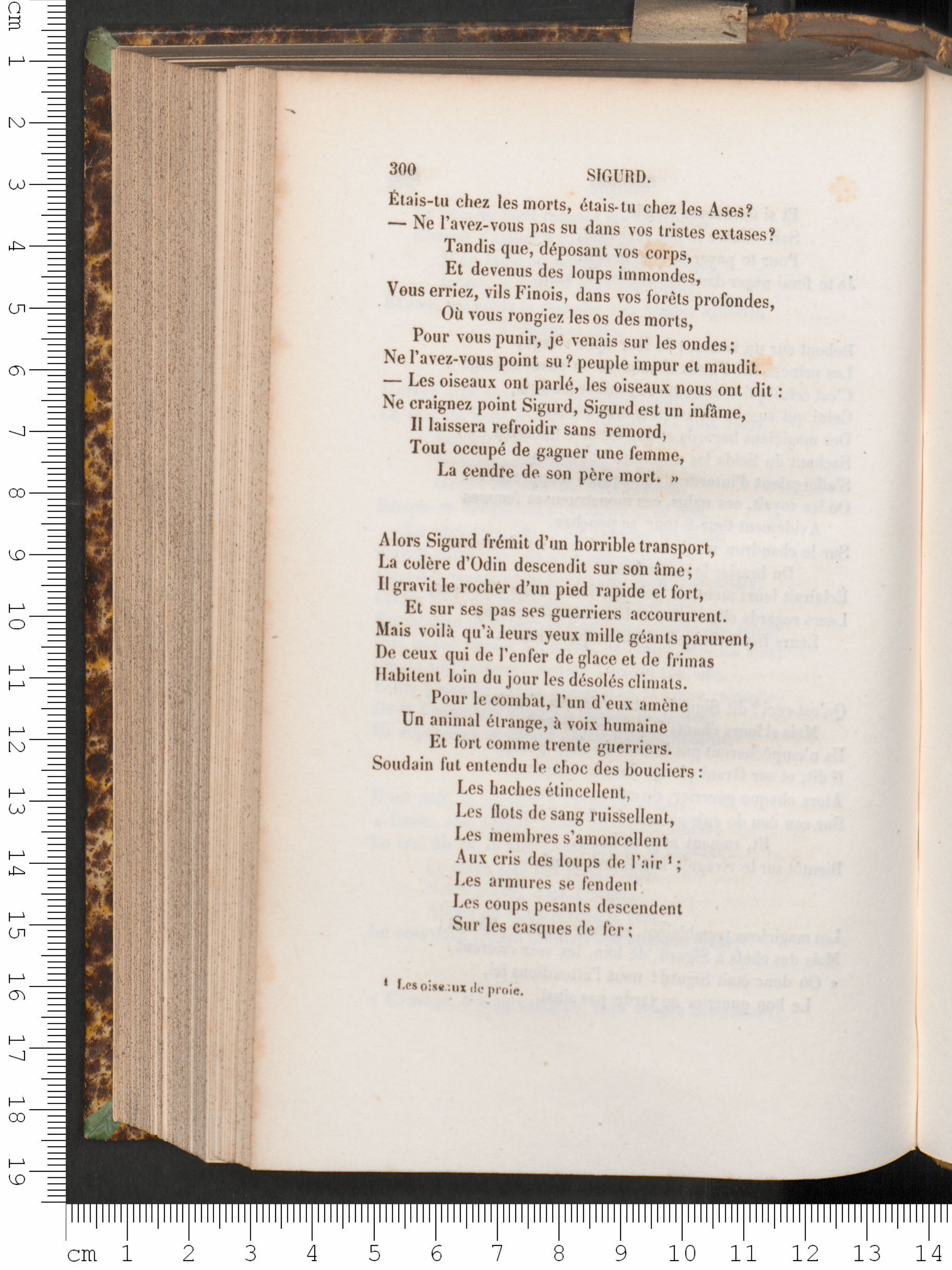


Et si ton écorce fragile
Sait vaincre le flot rugissant,
Pour te payer ta course agile
Je te ferai nager dans des vagues de sang.

Debout sur un sommet de leur âpre rivage,
Les princes des Finois chantaient un chant sauvage :
C'est celui qui tourmente et soulève les flots,
Celui qui suscita la tempête aux héros.
Des magiciens hagards et des femmes hideuses
Sachant du Seida les pratiques honteuses
S'efforçaient d'interdire aux braves d'approcher :
On les voyait, ces nains, ces monstrueuses femmes
Avidement tour-à-tour se pencher
Sur le chaudron magique entouré par les flammes.
Du brasier la rouge lueur
Éclairait leurs mentons pointus, leurs traits difformes,
Leurs regards clignotants et leurs têtes énormes,
Leurs fronts baignés d'une impure sueur.

Qu'est ceci ? dit Sigurd, notre vaisseau s'arrête ;
Mais si leurs chants le peuvent arrêter,
Ils n'empêcheront pas la mer de nous porter.
Il dit, et sur Grani plonge dans la tempête.
Alors chaque guerrier, de colère enflammé,
Sur son écu de cuir au sein des flots s'élance,
Et, ramant avec sa lance,
Bientôt sur le rivage a bondi tout armé.

Les magiciens tremblaient, et leurs genoux plièrent ;
Mais des chefs à Sigurd, de loin, les voix crièrent :
« Où donc était Sigurd ! nous l'attendions ici,
Le bon guerrier ne tarde pas ainsi.



Étais-tu chez les morts, étais-tu chez les Ases?
— Ne l'avez-vous pas su dans vos tristes extases?
Tandis que, déposant vos corps,
Et devenus des loups immondes,
Vous erriez, vils Finois, dans vos forêts profondes,
Où vous rongiez les os des morts,
Pour vous punir, je venais sur les ondes;
Ne l'avez-vous point su? peuple impur et maudit.
— Les oiseaux ont parlé, les oiseaux nous ont dit :
Ne craignez point Sigurd, Sigurd est un infâme,
Il laissera refroidir sans remord,
Tout occupé de gagner une femme,
La cendre de son père mort. »

Alors Sigurd frémit d'un horrible transport,
La colère d'Odin descendit sur son âme;
Il gravit le rocher d'un pied rapide et fort,
Et sur ses pas ses guerriers accoururent.
Mais voilà qu'à leurs yeux mille géants parurent,
De ceux qui de l'enfer de glace et de frimas
Habitent loin du jour les désolés climats.
Pour le combat, l'un d'eux amène
Un animal étrange, à voix humaine
Et fort comme trente guerriers.
Soudain fut entendu le choc des boucliers :
Les haches étincellent,
Les flots de sang ruissellent,
Les membres s'amoncellent
Aux cris des loups de l'air [1];
Les armures se fendent
Les coups pesants descendent
Sur les casques de fer;

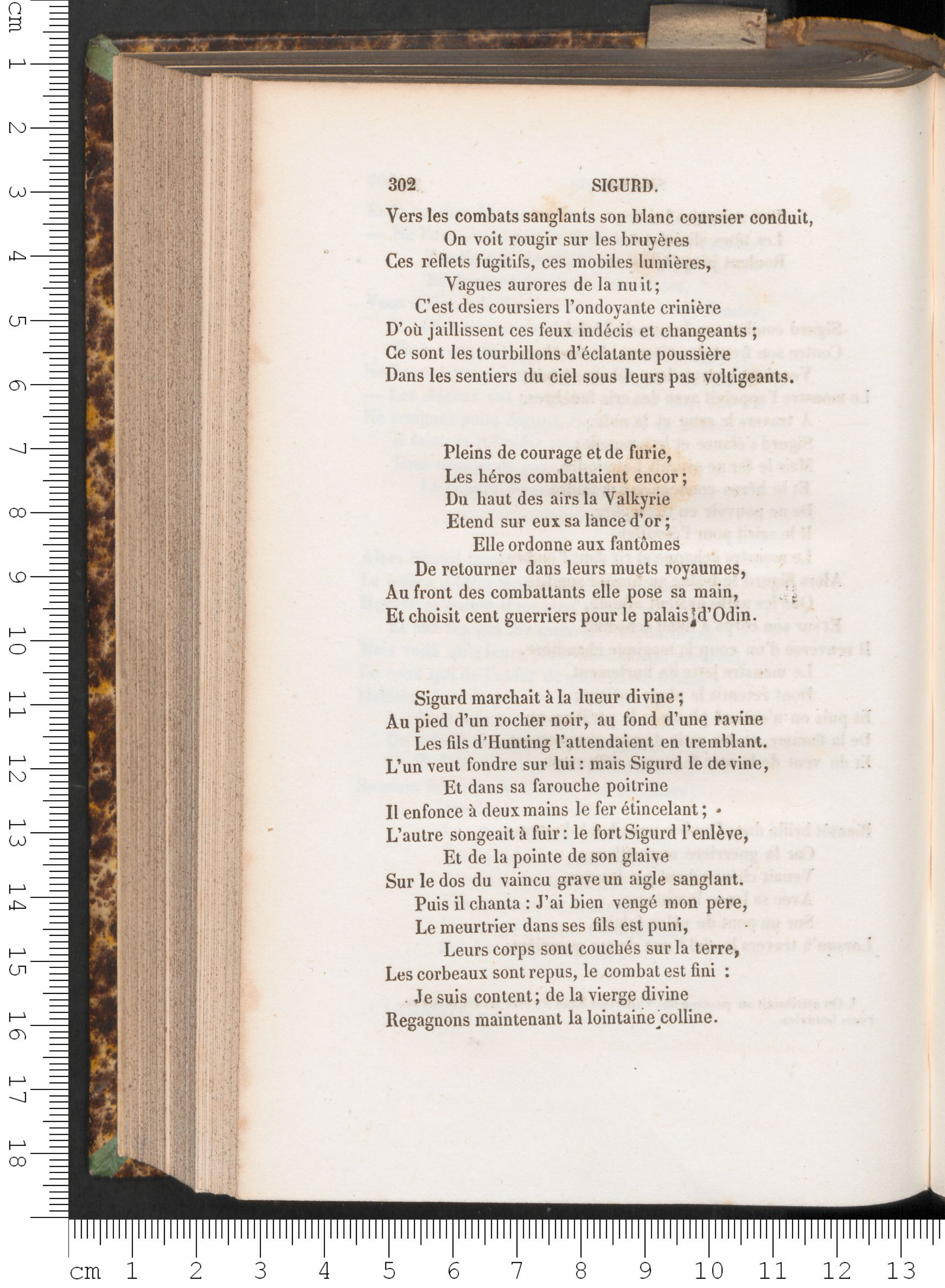
[1] Les oiseaux de proie.

Des cuirasses brisées
Les têtes divisées
Roulent jusqu'à la mer.

Sigurd combat aux lueurs de l'éclair :
Contre son front des oiseaux de ténèbres
Venaient heurter leur vol sans bruit;
Le monstre l'appelait avec des cris funèbres.
A travers le sang et la nuit,
Sigurd s'élance et le poursuit;
Mais le fer ne saurait l'atteindre,
Et le héros commence à craindre
De ne pouvoir en triompher.
Il le saisit pour l'étouffer,
Le monstre échappe et rit dans l'ombre;
Alors Sigurd le traîne au brasier sombre
Que les nains avaient allumé,
Et sur son corps à demi consumé
Il renverse d'un coup la magique chaudière.
Le monstre jette un hurlement
Dont retentit la plage entière;
Et puis on n'entend plus que le pétillement
De la flamme, et des os le dernier craquement,
Et du vent de la mer le morne sifflement.

Bientôt brilla dans l'ombre une clarté douteuse,
Car la guerrière merveilleuse
Venait chevauchant par les airs,
Avec sa lance lumineuse,
Sur un pont de pâles éclairs.
Lorsqu'à travers le ciel [1] une de ces guerrières

[1] On attribuait au passage des Valkyries dans les airs les effets des aurores boréales.



Vers les combats sanglants son blanc coursier conduit,
On voit rougir sur les bruyères
Ces reflets fugitifs, ces mobiles lumières,
Vagues aurores de la nuit;
C'est des coursiers l'ondoyante crinière
D'où jaillissent ces feux indécis et changeants;
Ce sont les tourbillons d'éclatante poussière
Dans les sentiers du ciel sous leurs pas voltigeants.

Pleins de courage et de furie,
Les héros combattaient encor;
Du haut des airs la Valkyrie
Etend sur eux sa lance d'or;
Elle ordonne aux fantômes
De retourner dans leurs muets royaumes,
Au front des combattants elle pose sa main,
Et choisit cent guerriers pour le palais d'Odin.

Sigurd marchait à la lueur divine;
Au pied d'un rocher noir, au fond d'une ravine
Les fils d'Hunting l'attendaient en tremblant.
L'un veut fondre sur lui: mais Sigurd le devine,
Et dans sa farouche poitrine
Il enfonce à deux mains le fer étincelant;
L'autre songeait à fuir: le fort Sigurd l'enlève,
Et de la pointe de son glaive
Sur le dos du vaincu grave un aigle sanglant.
Puis il chanta: J'ai bien vengé mon père,
Le meurtrier dans ses fils est puni,
Leurs corps sont couchés sur la terre,
Les corbeaux sont repus, le combat est fini :
Je suis content; de la vierge divine
Regagnons maintenant la lointaine colline.

QUATRIÈME AVENTURE.

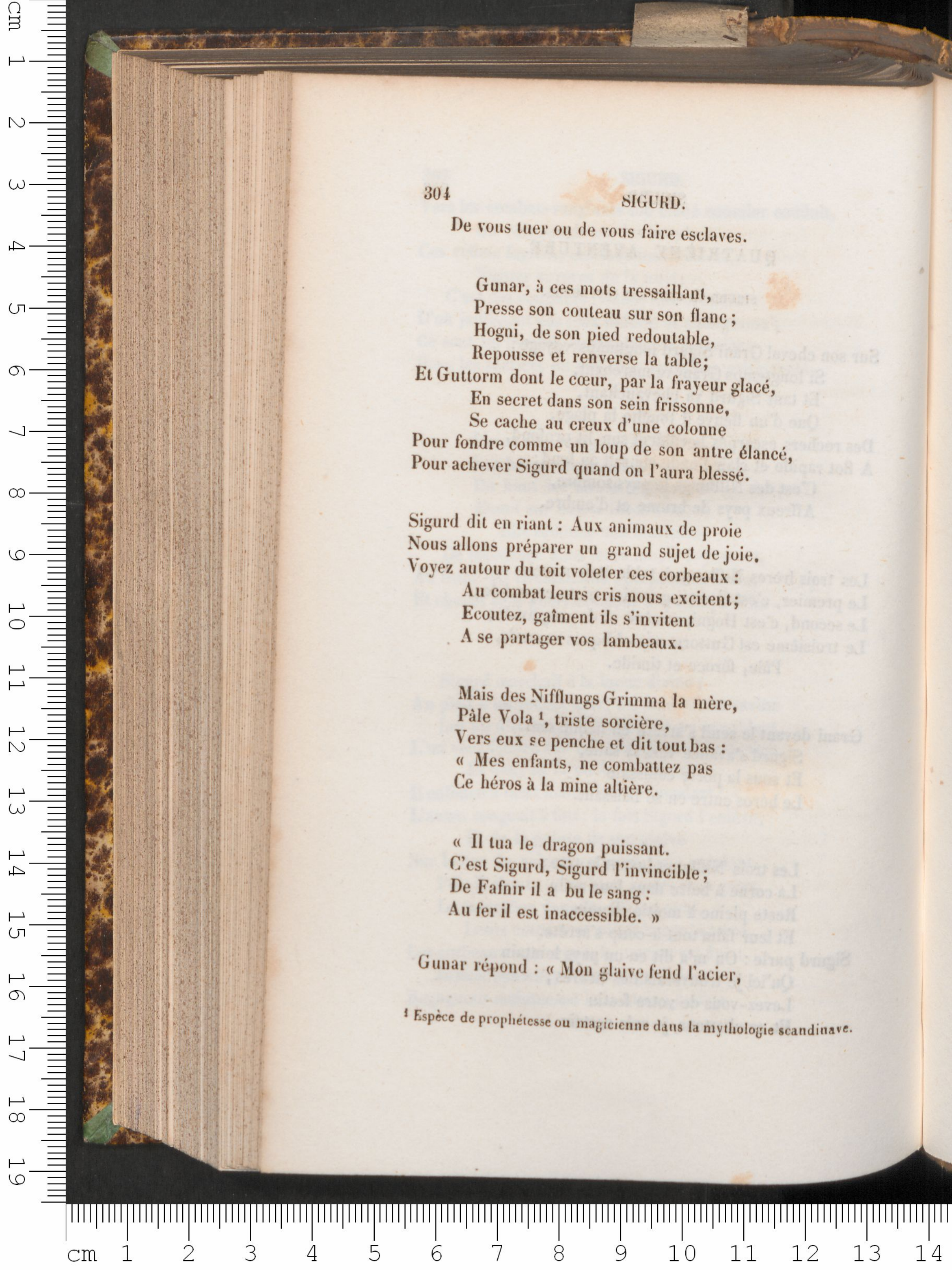
SIGURD VA CHEZ LES NIFFLUNGS.

Sur son cheval Grani Sigurd longtemps voyage :
Si longtemps Grani va marchant,
Et tant Sigurd va chevauchant,
Que d'un fleuve il touche la plage.
Des rochers escarpés bordaient son lit profond,
A flot rapide et clair l'onde courait au fond :
C'est des Nifflungs le pays sombre,
Affreux pays de brume et d'ombre.

Les trois frères Nifflungs à table étaient assis :
Le premier, c'est Gunar, guerrier triste et perfide ;
Le second, c'est Hogni, sombre et de sang avide ;
Le troisième est Guttorm aux obliques sourcils,
Pâle, féroce et timide.

Grani devant le seuil s'arrête en hennissant.
Sigurd s'avance vers la salle,
Et sous la porte colossale
Le héros entre en se baissant.

Les trois Nifflungs lèvent la tête ;
La corne à boire dans leur main
Reste pleine à moitié chemin,
Et leur faim tout-à-coup s'arrête.
Sigurd parle : On m'a dit en un pays lointain
Qu'ici je trouverais des braves ;
Levez-vous de votre festin
Et combattons, je suis certain



De vous tuer ou de vous faire esclaves.

Gunar, à ces mots tressaillant,
Presse son couteau sur son flanc;
Hogni, de son pied redoutable,
Repousse et renverse la table;
Et Guttorm dont le cœur, par la frayeur glacé,
En secret dans son sein frissonne,
Se cache au creux d'une colonne
Pour fondre comme un loup de son antre élancé,
Pour achever Sigurd quand on l'aura blessé.

Sigurd dit en riant : Aux animaux de proie
Nous allons préparer un grand sujet de joie.
Voyez autour du toit voleter ces corbeaux :
Au combat leurs cris nous excitent;
Ecoutez, gaîment ils s'invitent
A se partager vos lambeaux.

Mais des Nifflungs Grimma la mère,
Pâle Vola [1], triste sorcière,
Vers eux se penche et dit tout bas :
« Mes enfants, ne combattez pas
Ce héros à la mine altière.

« Il tua le dragon puissant.
C'est Sigurd, Sigurd l'invincible;
De Fafnir il a bu le sang :
Au fer il est inaccessible. »

Gunar répond : « Mon glaive fend l'acier,

[1] Espèce de prophétesse ou magicienne dans la mythologie scandinave.

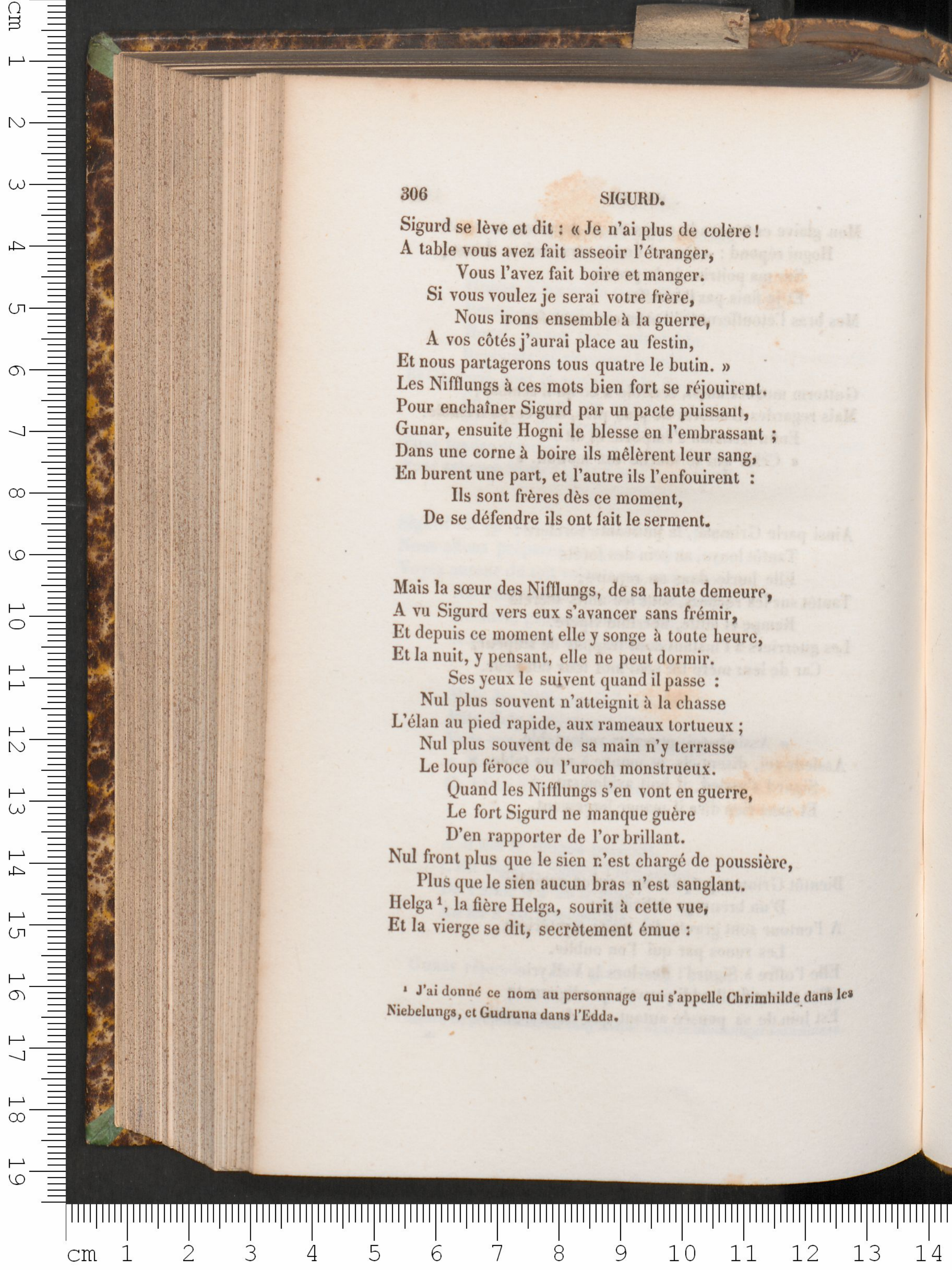
Mon glaive entamera le corps de ce guerrier. »
Hogni répond : « Quand l'ours vers moi se dresse,
Sur ma poitrine je le presse
Et je finis par l'étouffer :
Mes bras l'étoufferont s'il émousse mon fer. »

Guttorm menace aussi, terrible à ce qu'il semble ;
Mais regardez Guttorm de plus près, son corps tremble.
Enfin Grimma s'emporte et dit :
« Celui qui le touche est maudit. »

Ainsi parle Grimma, la puissante sorcière :
Tantôt louve, au sein des forêts
Elle hurle dans un repaire ;
Tantôt sur les rochers, sous les abris secrets
Rampe et siffle, horrible vipère.
Les guerriers à l'instant sont frappés de stupeur,
Car de leur mère un seul mot leur fait peur.

« Assieds-toi, guerrier redoutable,
Assieds-toi, disent-ils, et mange à notre table. »
Sigurd s'assied, il boit avidement,
Et sans rien dire il mange largement.

Bientôt Grimma prépare une corne remplie
D'un breuvage délicieux ;
A l'entour sont gravés des traits mystérieux,
Les runes par qui l'on oublie.
Elle l'offre à Sigurd : dès-lors la Valkyrie
(Des runes de l'oubli pouvoir prodigieux !)
Est loin de sa pensée autant que de ses yeux.



Sigurd se lève et dit : « Je n'ai plus de colère !
A table vous avez fait asseoir l'étranger,
Vous l'avez fait boire et manger.
Si vous voulez je serai votre frère,
Nous irons ensemble à la guerre,
A vos côtés j'aurai place au festin,
Et nous partagerons tous quatre le butin. »
Les Nifflungs à ces mots bien fort se réjouirent.
Pour enchaîner Sigurd par un pacte puissant,
Gunar, ensuite Hogni le blesse en l'embrassant ;
Dans une corne à boire ils mêlèrent leur sang,
En burent une part, et l'autre ils l'enfouirent :
Ils sont frères dès ce moment,
De se défendre ils ont fait le serment.

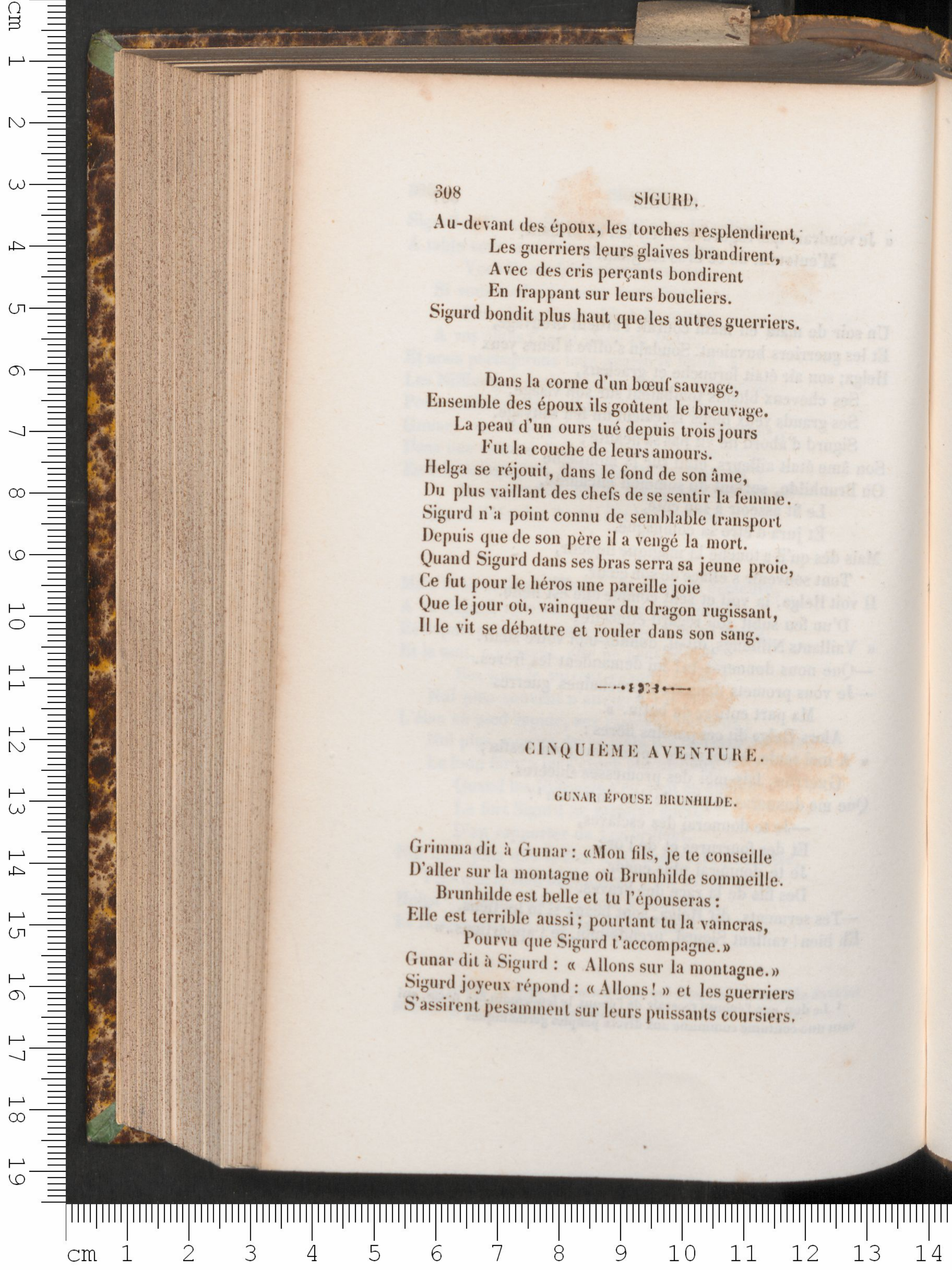
Mais la sœur des Nifflungs, de sa haute demeure,
A vu Sigurd vers eux s'avancer sans frémir,
Et depuis ce moment elle y songe à toute heure,
Et la nuit, y pensant, elle ne peut dormir.
Ses yeux le suivent quand il passe :
Nul plus souvent n'atteignit à la chasse
L'élan au pied rapide, aux rameaux tortueux ;
Nul plus souvent de sa main n'y terrasse
Le loup féroce ou l'uroch monstrueux.
Quand les Nifflungs s'en vont en guerre,
Le fort Sigurd ne manque guère
D'en rapporter de l'or brillant.
Nul front plus que le sien n'est chargé de poussière,
Plus que le sien aucun bras n'est sanglant.
Helga [1], la fière Helga, sourit à cette vue,
Et la vierge se dit, secrètement émue :

[1] J'ai donné ce nom au personnage qui s'appelle Chrimhilde dans les Niebelungs, et Gudruna dans l'Edda.

« Je voudrais que Sigurd m'offrît cet or brillant,
M'entourât de ce bras sanglant. »

Un soir de main en main courait l'ardent breuvage,
Et les guerriers buvaient. Soudain s'offre à leurs yeux
Helga; son air était farouche et gracieux,
Ses cheveux blonds tombaient sur son visage,
Ses grands yeux bleus lançaient un feu sauvage.
Sigurd d'abord ne vit pas sa beauté;
Son âme était ailleurs, était sur la montagne
Où Brunhilde, sortant du sommeil enchanté,
Le fit asseoir à son côté,
Et jura d'être sa compagne.
Mais dès qu'il a touché la magique liqueur,
Tout souvenir s'efface de son cœur.
Il voit Helga, la voit et sent comme elle est belle.
D'un feu subit son regard étincelle:
« Vaillants Nifflungs, dit-il, donnez-moi votre sœur.
—Que nous donneras-tu? lui demandent les frères.
—Je vous promets dans trois prochaines guerres
Ma part entière du butin. »
Alors Helga dit ces paroles fières:
« A moi seule, à moi seule appartient mon destin;
Guerrier, fais-moi des promesses sincères.
Que me donneras-tu pour le don du matin [1]?
—Je te donnerai des esclaves,
Et des fourrures et de l'or;
Je te donnerai plus encor,
Des fils de la race des braves.
—Tes serments, dit Helga, sont beaux si tu les tiens.
Eh bien! vaillant Sigurd, prends-moi, je t'appartiens. »

[1] Le don que l'épouse recevait de l'époux le lendemain des noces, suivant une coutume commune aux divers peuples germaniques



Au-devant des époux, les torches resplendirent,
Les guerriers leurs glaives brandirent,
Avec des cris perçants bondirent
En frappant sur leurs boucliers.
Sigurd bondit plus haut que les autres guerriers.

Dans la corne d'un bœuf sauvage,
Ensemble des époux ils goûtent le breuvage.
La peau d'un ours tué depuis trois jours
Fut la couche de leurs amours.
Helga se réjouit, dans le fond de son âme,
Du plus vaillant des chefs de se sentir la femme.
Sigurd n'a point connu de semblable transport
Depuis que de son père il a vengé la mort.
Quand Sigurd dans ses bras serra sa jeune proie,
Ce fut pour le héros une pareille joie
Que le jour où, vainqueur du dragon rugissant,
Il le vit se débattre et rouler dans son sang.

CINQUIÈME AVENTURE.

GUNAR ÉPOUSE BRUNHILDE.

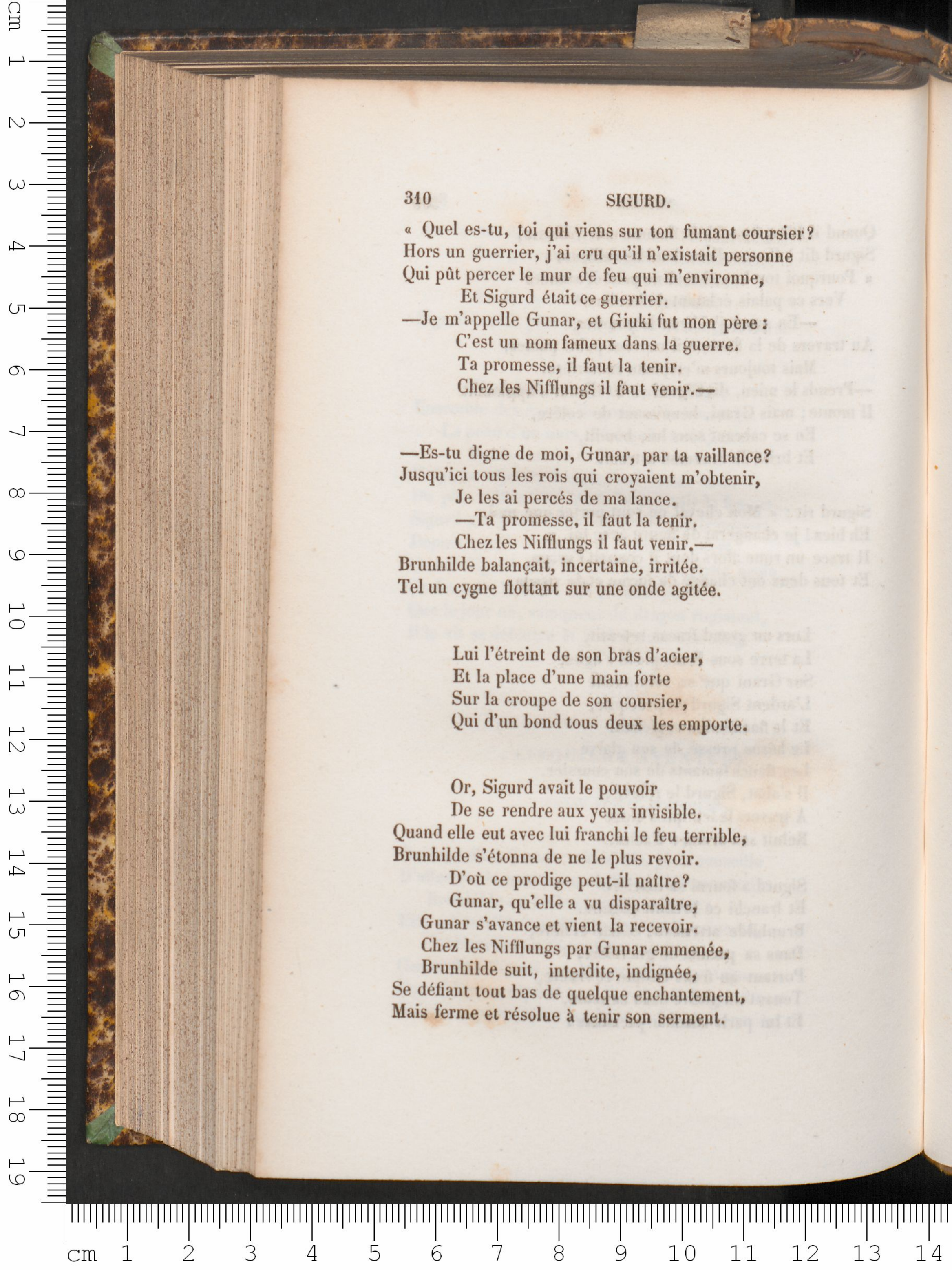
Grimma dit à Gunar : «Mon fils, je te conseille
D'aller sur la montagne où Brunhilde sommeille.
Brunhilde est belle et tu l'épouseras :
Elle est terrible aussi ; pourtant tu la vaincras,
Pourvu que Sigurd t'accompagne.»
Gunar dit à Sigurd : « Allons sur la montagne.»
Sigurd joyeux répond : « Allons ! » et les guerriers
S'assirent pesamment sur leurs puissants coursiers.

Quand il fallut franchir la flamme merveilleuse,
Sigurd dit à Gunar d'une bouche railleuse :
« Pourquoi ton bon cheval ne peut-il avancer
Vers ce palais éclatant de lumière ?
—En avant j'ai beau le pousser,
Au travers de la flamme il ne veut point passer,
Mais toujours m'emporte en arrière.
—Prends le mien, dit Sigurd. » Et Gunar s'applaudit
Il monte ; mais Grani, hennissant de colère,
En se cabrant sous lui, bondit,
Et brisé le renverse à terre.

Sigurd rit : « Mon cheval ne veut porter que moi.
Eh bien ! je changerai de figure avec toi. »
Il trace un rune alors dont il connaît l'usage,
Et tous deux ont changé de forme et de visage.

Lors un grand fracas retentit,
La terre sous leurs pieds s'agite,
Sur Grani que sa voix excite
L'ardent Sigurd se précipite,
Et la flamme les engloutit.
Le héros presse de son glaive
Les flancs fumants de son coursier.
Il s'abat, Sigurd le relève ;
A travers le feu qui s'élève
Reluit son armure d'acier.

Sigurd a fourni sa carrière
Et franchi ce brûlant chemin.
Brunhilde attendait, calme et fière,
Dans sa parure de guerrière,
Portant au front casque et visière,
Tenant un glaive dans sa main,
Et lui parle ainsi la première :



« Quel es-tu, toi qui viens sur ton fumant coursier?
Hors un guerrier, j'ai cru qu'il n'existait personne
Qui pût percer le mur de feu qui m'environne,
Et Sigurd était ce guerrier.
—Je m'appelle Gunar, et Giuki fut mon père :
C'est un nom fameux dans la guerre.
Ta promesse, il faut la tenir.
Chez les Nifflungs il faut venir.—

—Es-tu digne de moi, Gunar, par ta vaillance?
Jusqu'ici tous les rois qui croyaient m'obtenir,
Je les ai percés de ma lance.
—Ta promesse, il faut la tenir.
Chez les Nifflungs il faut venir.—
Brunhilde balançait, incertaine, irritée.
Tel un cygne flottant sur une onde agitée.

Lui l'étreint de son bras d'acier,
Et la place d'une main forte
Sur la croupe de son coursier,
Qui d'un bond tous deux les emporte.

Or, Sigurd avait le pouvoir
De se rendre aux yeux invisible.
Quand elle eut avec lui franchi le feu terrible,
Brunhilde s'étonna de ne le plus revoir.
D'où ce prodige peut-il naître?
Gunar, qu'elle a vu disparaître,
Gunar s'avance et vient la recevoir.
Chez les Nifflungs par Gunar emmenée,
Brunhilde suit, interdite, indignée,
Se défiant tout bas de quelque enchantement,
Mais ferme et résolue à tenir son serment.

Des noces voici la journée,
Brunhilde est morne et consternée.
Quelque chose lui dit qu'elle n'a pas l'époux
Que lui devait la destinée.
Pâle de stupeur, de courroux,
Elle voit là Sigurd qui, penché sur son glaive,
Autour de lui promène un œil errant,
Et d'un regard indifférent
Contemple près d'Helga la noce qui s'achève.

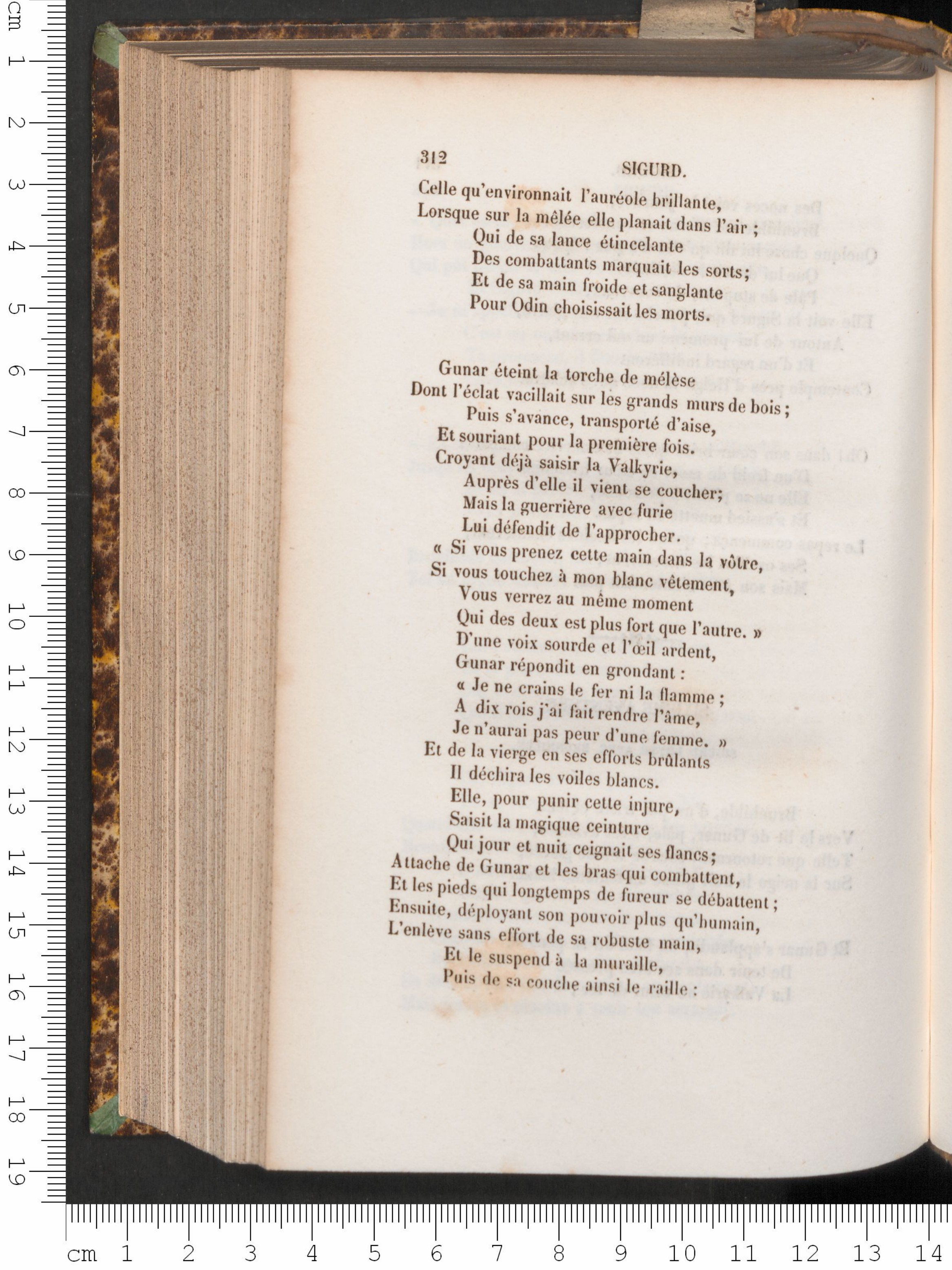
Oh! dans son cœur brisé quels douloureux combats!
D'un froid de mort ce cœur frissonne.
Elle ne se plaint à personne,
Et s'assied muette au repas.
Le repas commença; quand les Scaldes chantèrent,
Ses oreilles les écoutèrent;
Mais son âme n'entendait pas.

SIXIÈME AVENTURE.

SIGURD LUTTE AVEC BRUNHILDE.

Brunhilde, d'un pas triste et lent,
Vers le lit de Gunar, pâle, s'est avancée,
Telle que retournant sous sa tombe glacée,
Sur la neige la nuit glisse un fantôme blanc.

Et Gunar s'applaudit, au fond de sa pensée,
De tenir dans ses bras pressée
La Valkyrie au cœur de fer;



Celle qu'environnait l'auréole brillante,
Lorsque sur la mêlée elle planait dans l'air ;
Qui de sa lance étincelante
Des combattants marquait les sorts;
Et de sa main froide et sanglante
Pour Odin choisissait les morts.

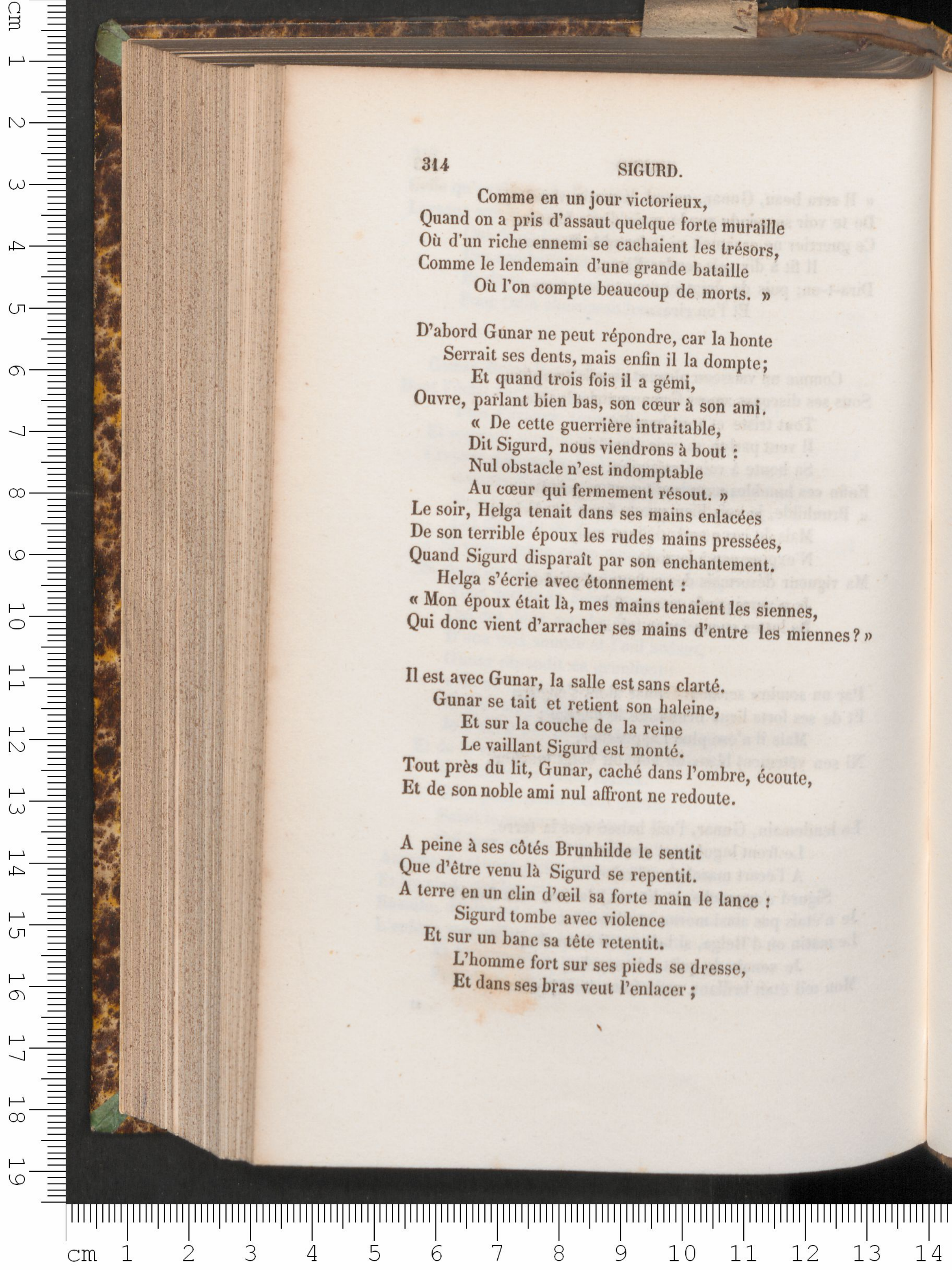
Gunar éteint la torche de mélèse
Dont l'éclat vacillait sur les grands murs de bois ;
Puis s'avance, transporté d'aise,
Et souriant pour la première fois.
Croyant déjà saisir la Valkyrie,
Auprès d'elle il vient se coucher;
Mais la guerrière avec furie
Lui défendit de l'approcher.
« Si vous prenez cette main dans la vôtre,
Si vous touchez à mon blanc vêtement,
Vous verrez au même moment
Qui des deux est plus fort que l'autre. »
D'une voix sourde et l'œil ardent,
Gunar répondit en grondant :
« Je ne crains le fer ni la flamme ;
A dix rois j'ai fait rendre l'âme,
Je n'aurai pas peur d'une femme. »
Et de la vierge en ses efforts brûlants
Il déchira les voiles blancs.
Elle, pour punir cette injure,
Saisit la magique ceinture
Qui jour et nuit ceignait ses flancs;
Attache de Gunar et les bras qui combattent,
Et les pieds qui longtemps de fureur se débattent ;
Ensuite, déployant son pouvoir plus qu'humain,
L'enlève sans effort de sa robuste main,
Et le suspend à la muraille,
Puis de sa couche ainsi le raille :

« Il sera beau, Gunar, quand le matin viendra,
De te voir suspendu par la main d'une femme.
Ce guerrier ne craignait ni le fer ni la flamme :
Il fit à dix rois rendre l'âme,
Dira-t-on; puis du doigt chacun te montrera,
Et l'on rira. »

Comme un vaisseau ployant sous la tempête,
Sous ses discours amers Gunar courbe la tête,
Tout triste et tout humilié;
Il veut parler, sa voix s'arrête :
Sa honte à voir ferait pitié.
Enfin ces humbles mots soulèvent sa poitrine :
« Brunhilde, je vois bien que ta force est divine;
Mais de ces nœuds délivre-moi,
N'expose pas à la risée
Ma vigueur désormais des enfants méprisée;
Je n'aurai garde sur ma foi
De lutter encore avec toi. »

Par un sombre serment Gunar alors s'engage
Et de ses forts liens Brunhilde le dégage ;
Mais il n'ose plus l'approcher,
Ni son vêtement blanc du bout du doigt toucher.

Le lendemain, Gunar, l'œil baissé vers la terre,
Le front lugubre et soucieux,
A l'écart marchait solitaire.
Sigurd s'approche, et dit : « Qu'as-tu, mon frère?
Je n'étais pas ainsi morne et silencieux
Le matin où d'Helga, si belle et si farouche,
Je venais de quitter la couche;
Mon œil était brillant, mon front était joyeux



Comme en un jour victorieux,
Quand on a pris d'assaut quelque forte muraille
Où d'un riche ennemi se cachaient les trésors,
Comme le lendemain d'une grande bataille
Où l'on compte beaucoup de morts. »

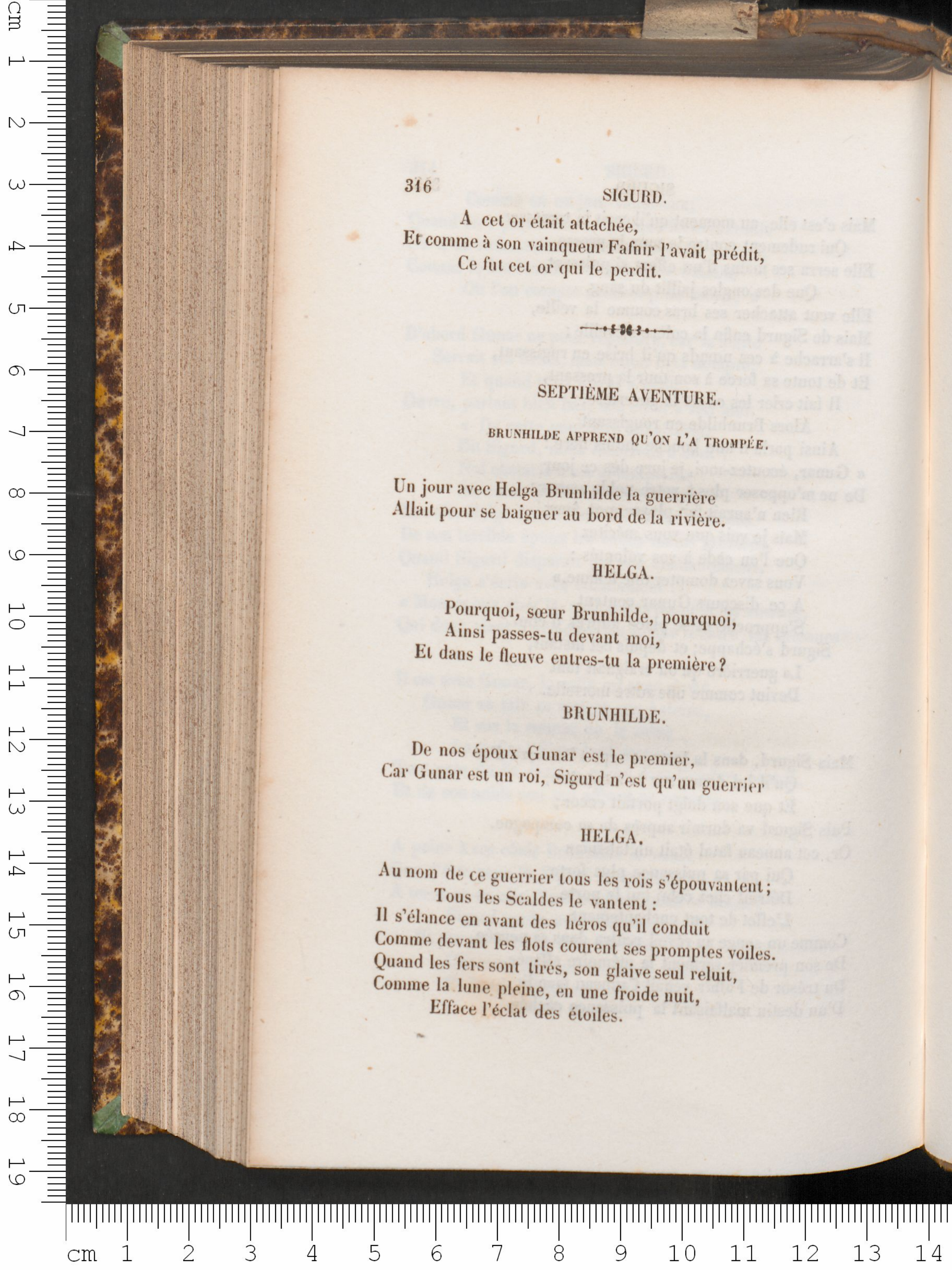
D'abord Gunar ne peut répondre, car la honte
Serrait ses dents, mais enfin il la dompte;
Et quand trois fois il a gémi,
Ouvre, parlant bien bas, son cœur à son ami.
« De cette guerrière intraitable,
Dit Sigurd, nous viendrons à bout :
Nul obstacle n'est indomptable
Au cœur qui fermement résout. »
Le soir, Helga tenait dans ses mains enlacées
De son terrible époux les rudes mains pressées,
Quand Sigurd disparaît par son enchantement.
Helga s'écrie avec étonnement :
« Mon époux était là, mes mains tenaient les siennes,
Qui donc vient d'arracher ses mains d'entre les miennes ? »

Il est avec Gunar, la salle est sans clarté.
Gunar se tait et retient son haleine,
Et sur la couche de la reine
Le vaillant Sigurd est monté.
Tout près du lit, Gunar, caché dans l'ombre, écoute,
Et de son noble ami nul affront ne redoute.

A peine à ses côtés Brunhilde le sentit
Que d'être venu là Sigurd se repentit.
A terre en un clin d'œil sa forte main le lance :
Sigurd tombe avec violence
Et sur un banc sa tête retentit.
L'homme fort sur ses pieds se dresse,
Et dans ses bras veut l'enlacer ;

Mais c'est elle, au moment qu'il croit la terrasser,
Qui rudement contre le mur le presse.
Elle serra ses mains d'un effort si puissant,
Que des ongles jaillit du sang.
Elle veut attacher ses bras comme la veille,
Mais de Sigurd enfin la colère s'éveille ;
Il s'arrache à ces nœuds qu'il brise en rugissant,
Et de toute sa force à son tour la pressant,
Il fait crier les os de la guerrière.
Alors Brunhilde en rougissant
Ainsi parla d'une bouche moins fière :
« Gunar, écoutez-moi, je jure dès ce jour
De ne m'opposer plus à votre noble amour :
Rien n'aurait fait ployer mon âme;
Mais je vois que vous méritez
Que l'on cède à vos volontés :
Vous savez dompter une femme.»
A ce discours Gunar content
S'approche et se place auprès d'elle.
Sigurd s'échappe; et depuis cet instant,
La guerrière qu'on craignait tant
Devint comme une autre mortelle.

Mais Sigurd, dans la lutte, a repris l'anneau d'or
Qu'il lui donna sur la montagne,
Et que son doigt portait encor ;
Puis Sigurd va dormir auprès de sa compagne.
Or, cet anneau fatal était un talisman
Qui par sa puissance plus forte
Détruit chez celui qui le porte
L'effet de tout enchantement.
Comme un songe au réveil rentra dans sa pensée
De son premier serment la mémoire effacée.
Du trésor de Fafnir venait l'anneau maudit :
D'un destin malfaisant la puissance cachée



A cet or était attachée,
Et comme à son vainqueur Fafnir l'avait prédit,
Ce fut cet or qui le perdit.

SEPTIÈME AVENTURE.

BRUNHILDE APPREND QU'ON L'A TROMPÉE.

Un jour avec Helga Brunhilde la guerrière
Allait pour se baigner au bord de la rivière.

HELGA.

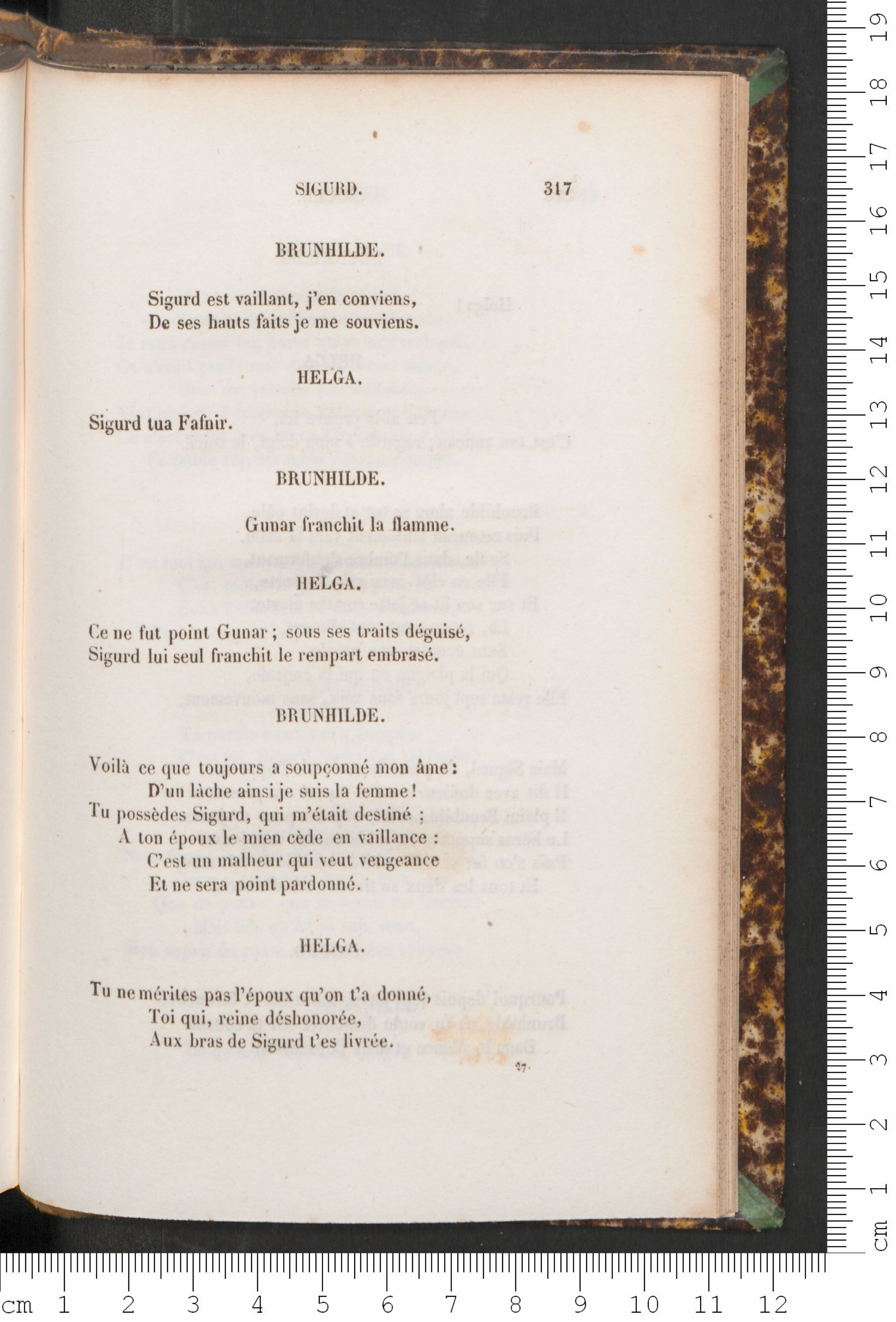
Pourquoi, sœur Brunhilde, pourquoi,
Ainsi passes-tu devant moi,
Et dans le fleuve entres-tu la première?

BRUNHILDE.

De nos époux Gunar est le premier,
Car Gunar est un roi, Sigurd n'est qu'un guerrier

HELGA.

Au nom de ce guerrier tous les rois s'épouvantent;
Tous les Scaldes le vantent :
Il s'élance en avant des héros qu'il conduit
Comme devant les flots courent ses promptes voiles.
Quand les fers sont tirés, son glaive seul reluit,
Comme la lune pleine, en une froide nuit,
Efface l'éclat des étoiles.



BRUNHILDE.

Sigurd est vaillant, j'en conviens,
De ses hauts faits je me souviens.

HELGA.

Sigurd tua Fafnir.

BRUNHILDE.

Gunar franchit la flamme.

HELGA.

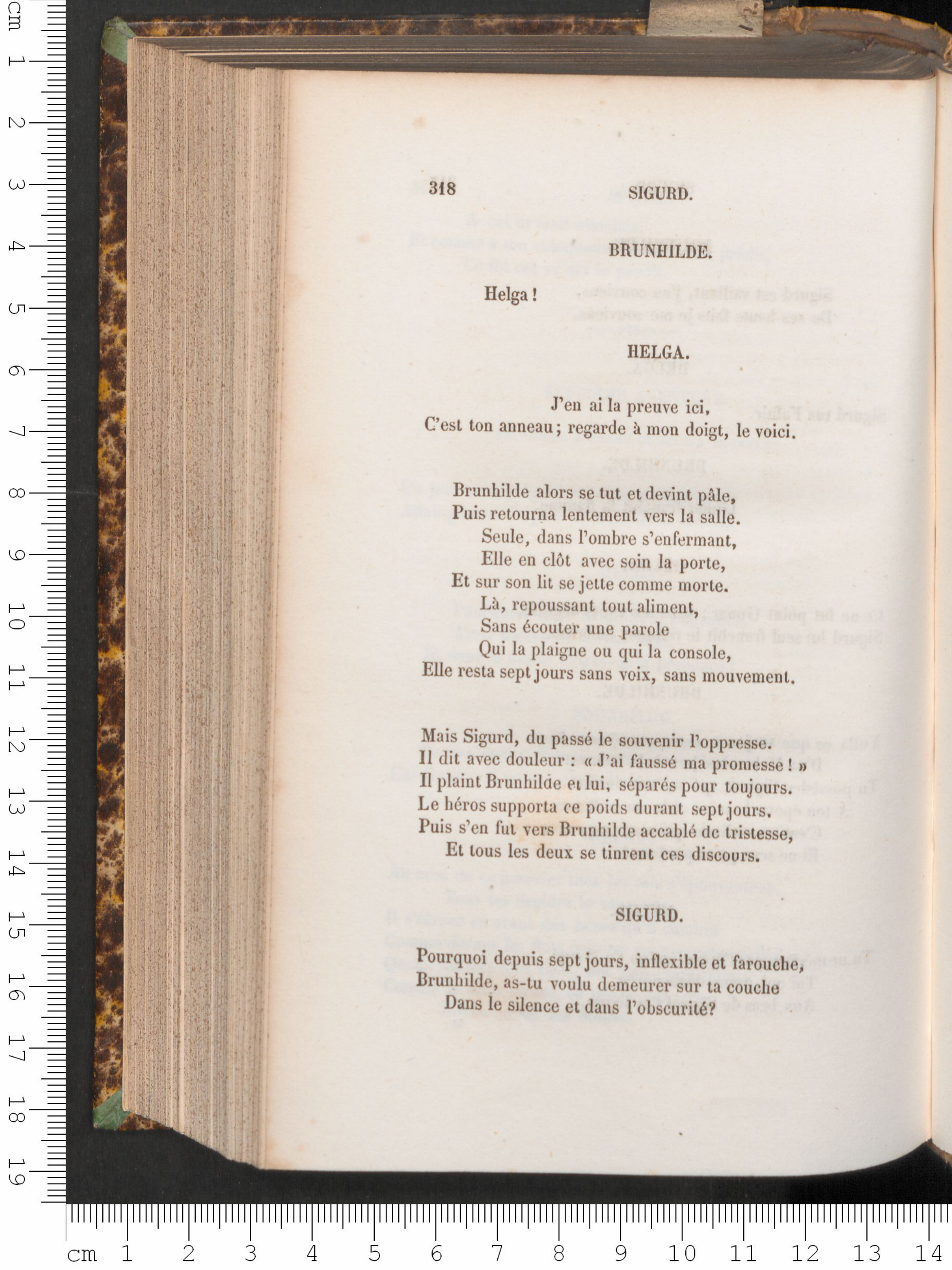
Ce ne fut point Gunar ; sous ses traits déguisé,
Sigurd lui seul franchit le rempart embrasé.

BRUNHILDE.

Voilà ce que toujours a soupçonné mon âme :
D'un lâche ainsi je suis la femme !
Tu possèdes Sigurd, qui m'était destiné ;
A ton époux le mien cède en vaillance :
C'est un malheur qui veut vengeance
Et ne sera point pardonné.

HELGA.

Tu ne mérites pas l'époux qu'on t'a donné,
Toi qui, reine déshonorée,
Aux bras de Sigurd t'es livrée.



BRUNHILDE.

Helga !

HELGA.

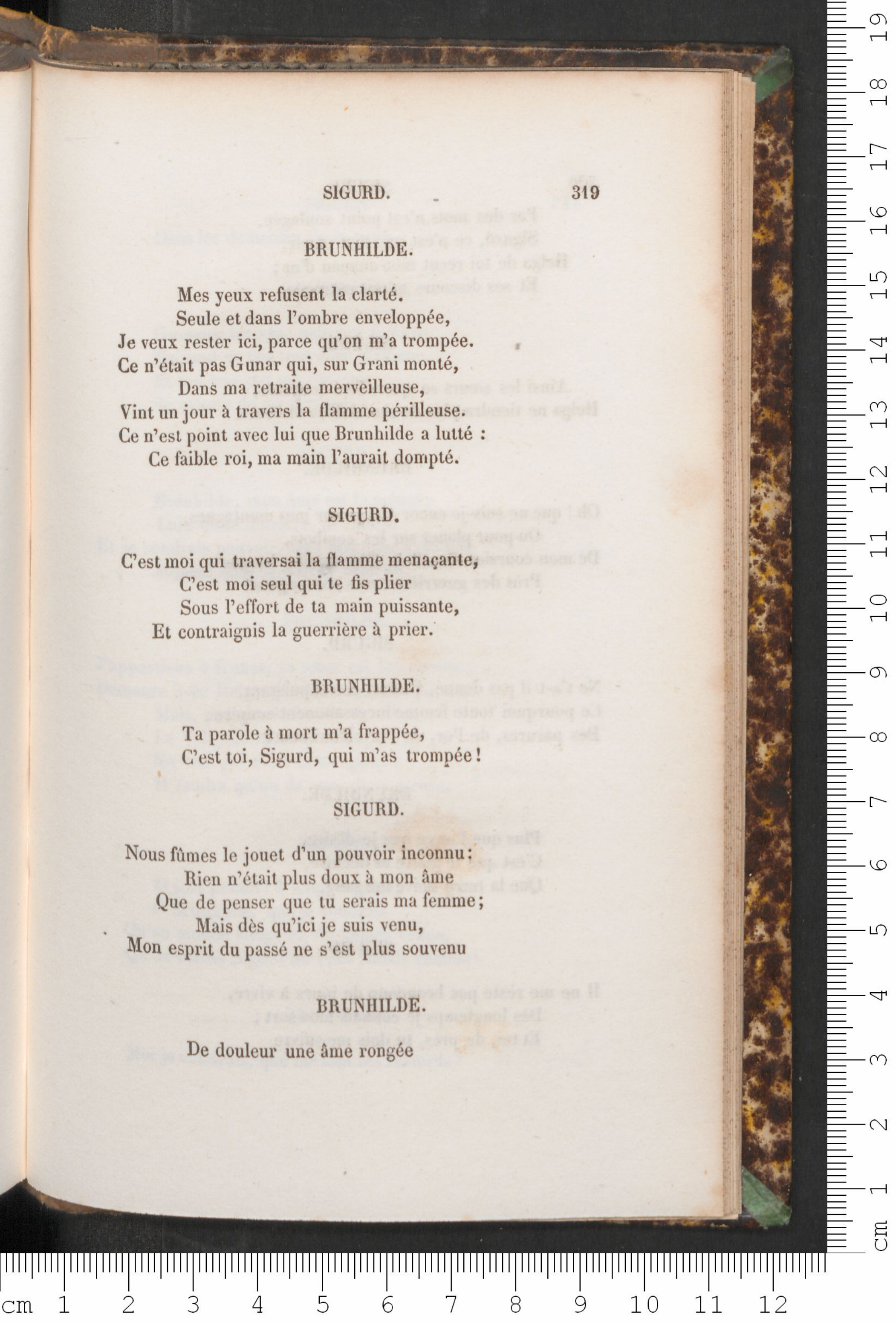
J'en ai la preuve ici,
C'est ton anneau ; regarde à mon doigt, le voici.

Brunhilde alors se tut et devint pâle,
Puis retourna lentement vers la salle.
Seule, dans l'ombre s'enfermant,
Elle en clôt avec soin la porte,
Et sur son lit se jette comme morte.
Là, repoussant tout aliment,
Sans écouter une parole
Qui la plaigne ou qui la console,
Elle resta sept jours sans voix, sans mouvement.

Mais Sigurd, du passé le souvenir l'oppresse.
Il dit avec douleur : « J'ai faussé ma promesse ! »
Il plaint Brunhilde et lui, séparés pour toujours.
Le héros supporta ce poids durant sept jours,
Puis s'en fut vers Brunhilde accablé de tristesse,
Et tous les deux se tinrent ces discours.

SIGURD.

Pourquoi depuis sept jours, inflexible et farouche,
Brunhilde, as-tu voulu demeurer sur ta couche
Dans le silence et dans l'obscurité?



BRUNHILDE.

Mes yeux refusent la clarté.
Seule et dans l'ombre enveloppée,
Je veux rester ici, parce qu'on m'a trompée.
Ce n'était pas Gunar qui, sur Grani monté,
Dans ma retraite merveilleuse,
Vint un jour à travers la flamme périlleuse.
Ce n'est point avec lui que Brunhilde a lutté :
Ce faible roi, ma main l'aurait dompté.

SIGURD.

C'est moi qui traversai la flamme menaçante,
C'est moi seul qui te fis plier
Sous l'effort de ta main puissante,
Et contraignis la guerrière à prier.

BRUNHILDE.

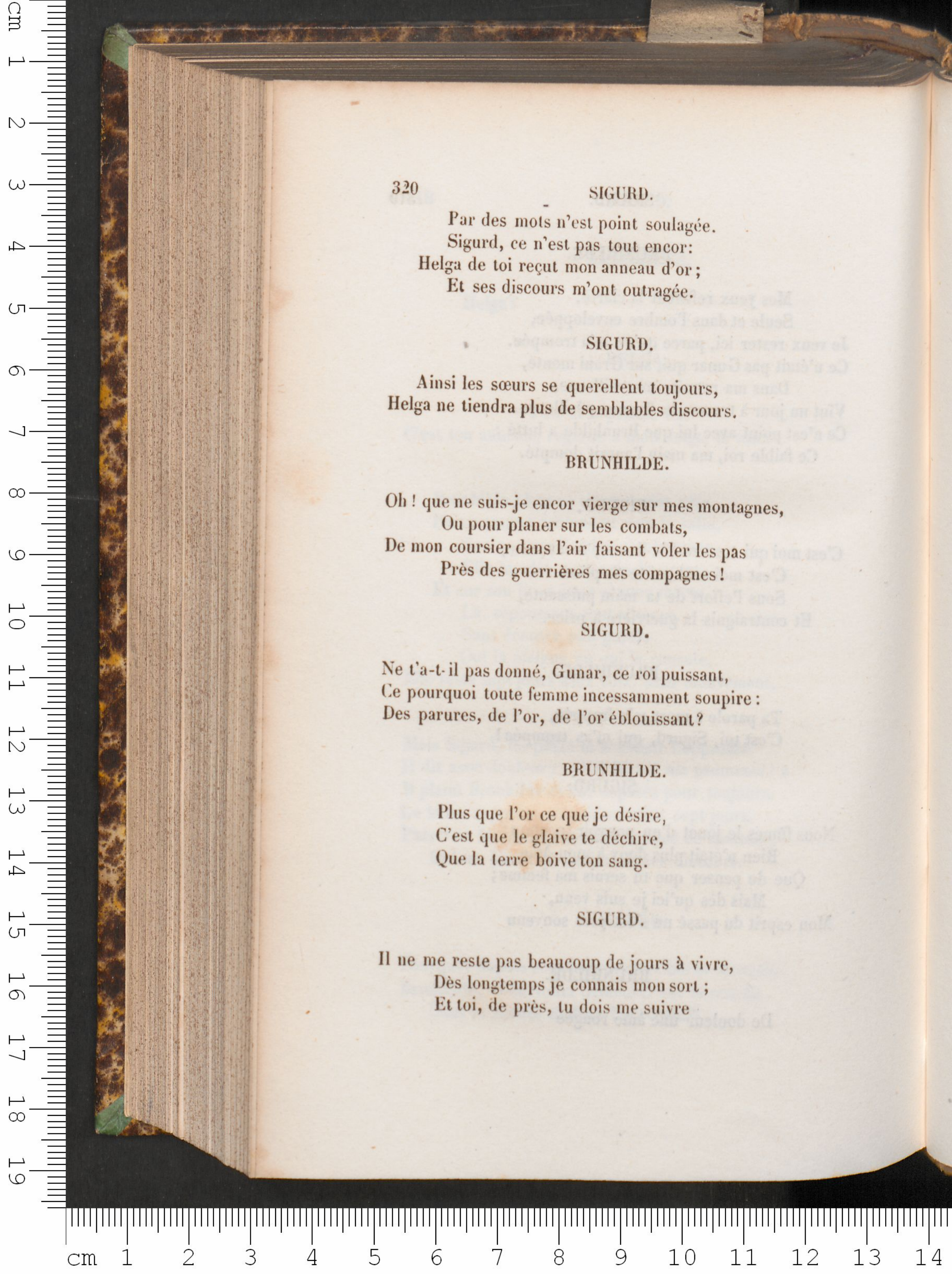
Ta parole à mort m'a frappée,
C'est toi, Sigurd, qui m'as trompée !

SIGURD.

Nous fûmes le jouet d'un pouvoir inconnu :
Rien n'était plus doux à mon âme
Que de penser que tu serais ma femme ;
Mais dès qu'ici je suis venu,
Mon esprit du passé ne s'est plus souvenu

BRUNHILDE.

De douleur une âme rongée



Par des mots n'est point soulagée.
Sigurd, ce n'est pas tout encor:
Helga de toi reçut mon anneau d'or;
Et ses discours m'ont outragée.

SIGURD.

Ainsi les sœurs se querellent toujours,
Helga ne tiendra plus de semblables discours.

BRUNHILDE.

Oh ! que ne suis-je encor vierge sur mes montagnes,
Ou pour planer sur les combats,
De mon coursier dans l'air faisant voler les pas
Près des guerrières mes compagnes !

SIGURD.

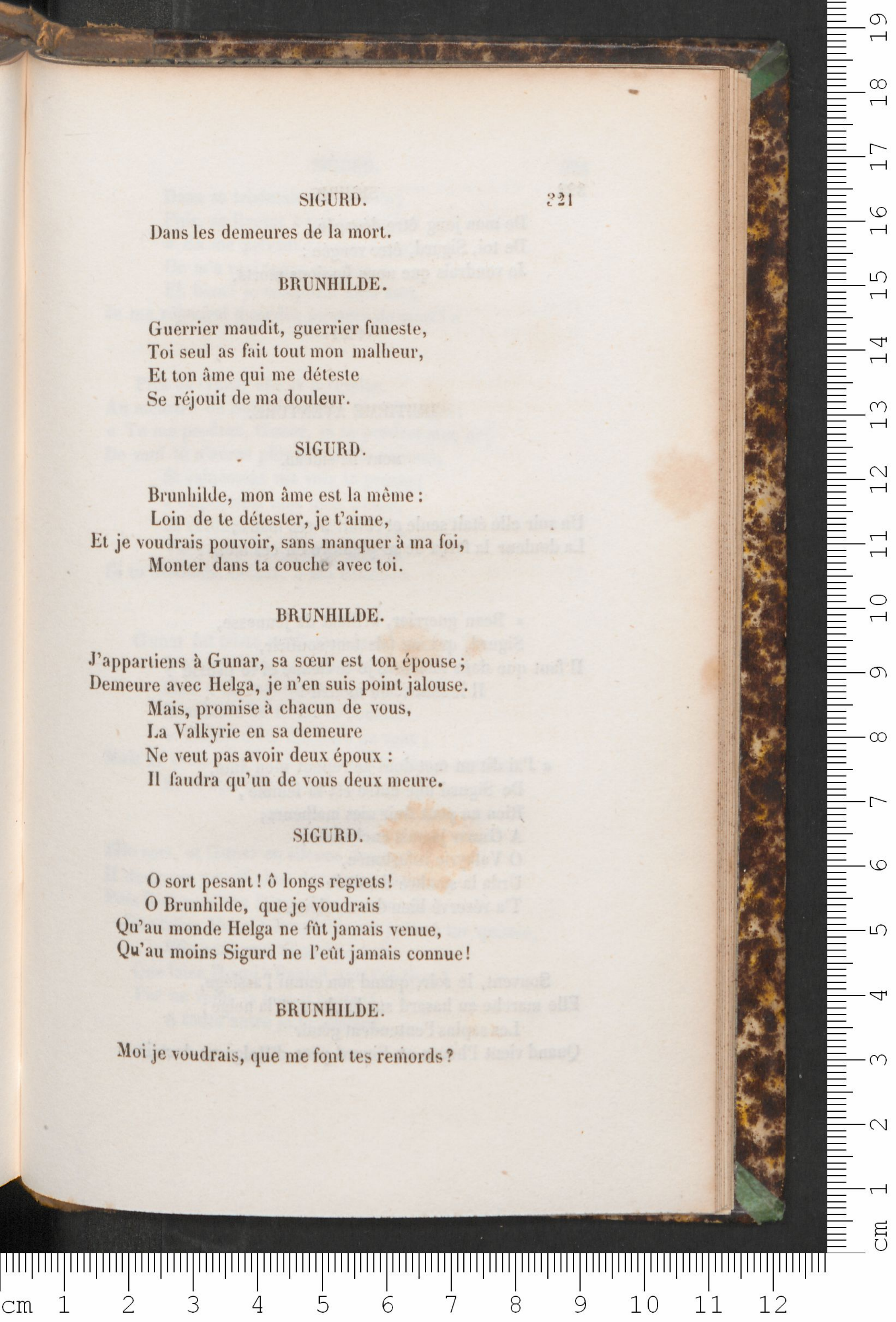
Ne t'a-t-il pas donné, Gunar, ce roi puissant,
Ce pourquoi toute femme incessamment soupire :
Des parures, de l'or, de l'or éblouissant?

BRUNHILDE.

Plus que l'or ce que je désire,
C'est que le glaive te déchire,
Que la terre boive ton sang.

SIGURD.

Il ne me reste pas beaucoup de jours à vivre,
Dès longtemps je connais mon sort ;
Et toi, de près, tu dois me suivre



Dans les demeures de la mort.

BRUNHILDE.

Guerrier maudit, guerrier funeste,
Toi seul as fait tout mon malheur,
Et ton âme qui me déteste
Se réjouit de ma douleur.

SIGURD.

Brunhilde, mon âme est la même :
Loin de te détester, je t'aime,
Et je voudrais pouvoir, sans manquer à ma foi,
Monter dans ta couche avec toi.

BRUNHILDE.

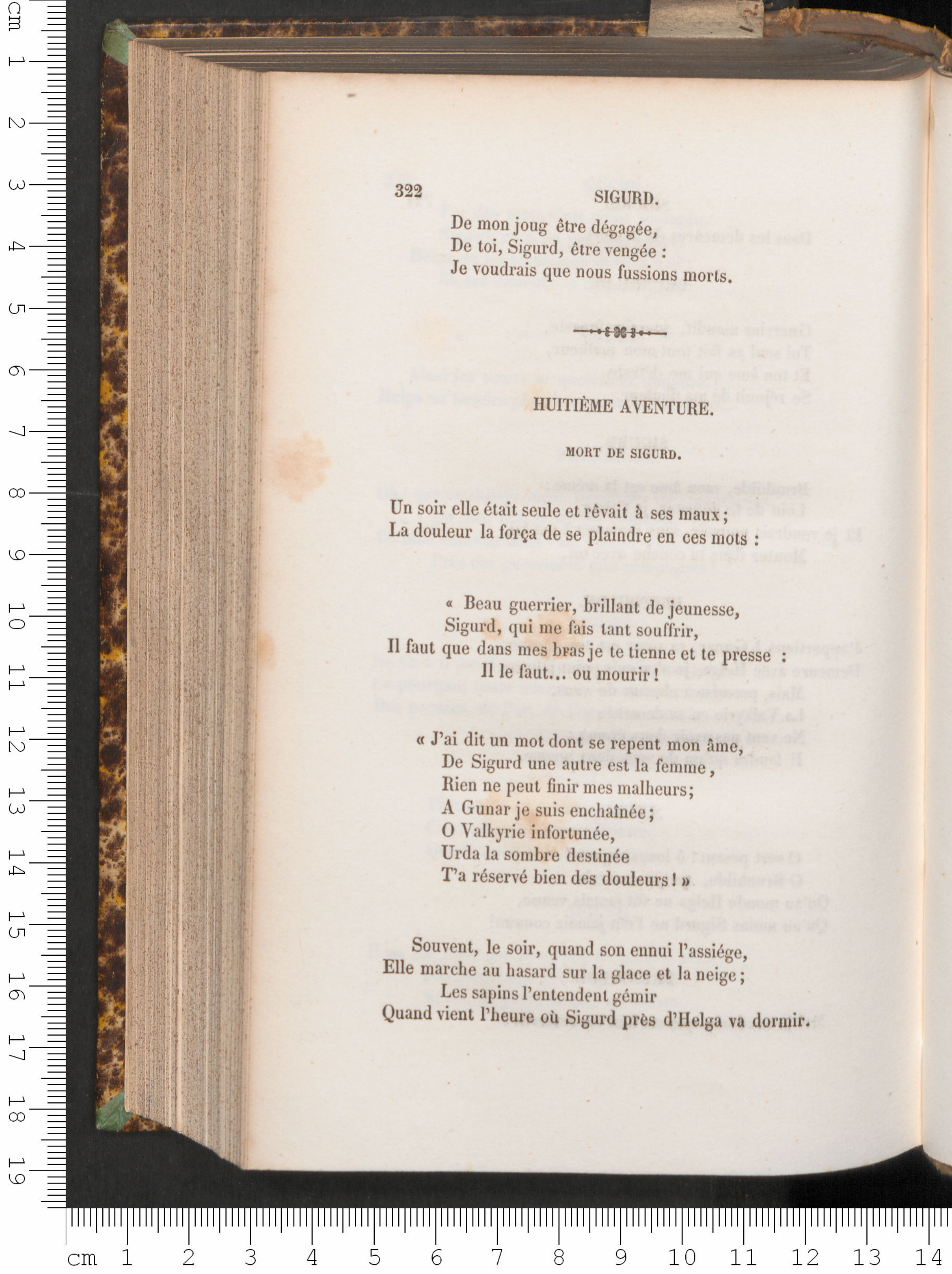
J'appartiens à Gunar, sa sœur est ton épouse ;
Demeure avec Helga, je n'en suis point jalouse.
Mais, promise à chacun de vous,
La Valkyrie en sa demeure
Ne veut pas avoir deux époux :
Il faudra qu'un de vous deux meure.

SIGURD.

O sort pesant ! ô longs regrets !
O Brunhilde, que je voudrais
Qu'au monde Helga ne fût jamais venue,
Qu'au moins Sigurd ne l'eût jamais connue !

BRUNHILDE.

Moi je voudrais, que me font tes remords ?



De mon joug être dégagée,
De toi, Sigurd, être vengée :
Je voudrais que nous fussions morts.

HUITIÈME AVENTURE.

MORT DE SIGURD.

Un soir elle était seule et rêvait à ses maux ;
La douleur la força de se plaindre en ces mots :

« Beau guerrier, brillant de jeunesse,
Sigurd, qui me fais tant souffrir,
Il faut que dans mes bras je te tienne et te presse :
Il le faut... ou mourir !

« J'ai dit un mot dont se repent mon âme,
De Sigurd une autre est la femme,
Rien ne peut finir mes malheurs ;
A Gunar je suis enchaînée ;
O Valkyrie infortunée,
Urda la sombre destinée
T'a réservé bien des douleurs ! »

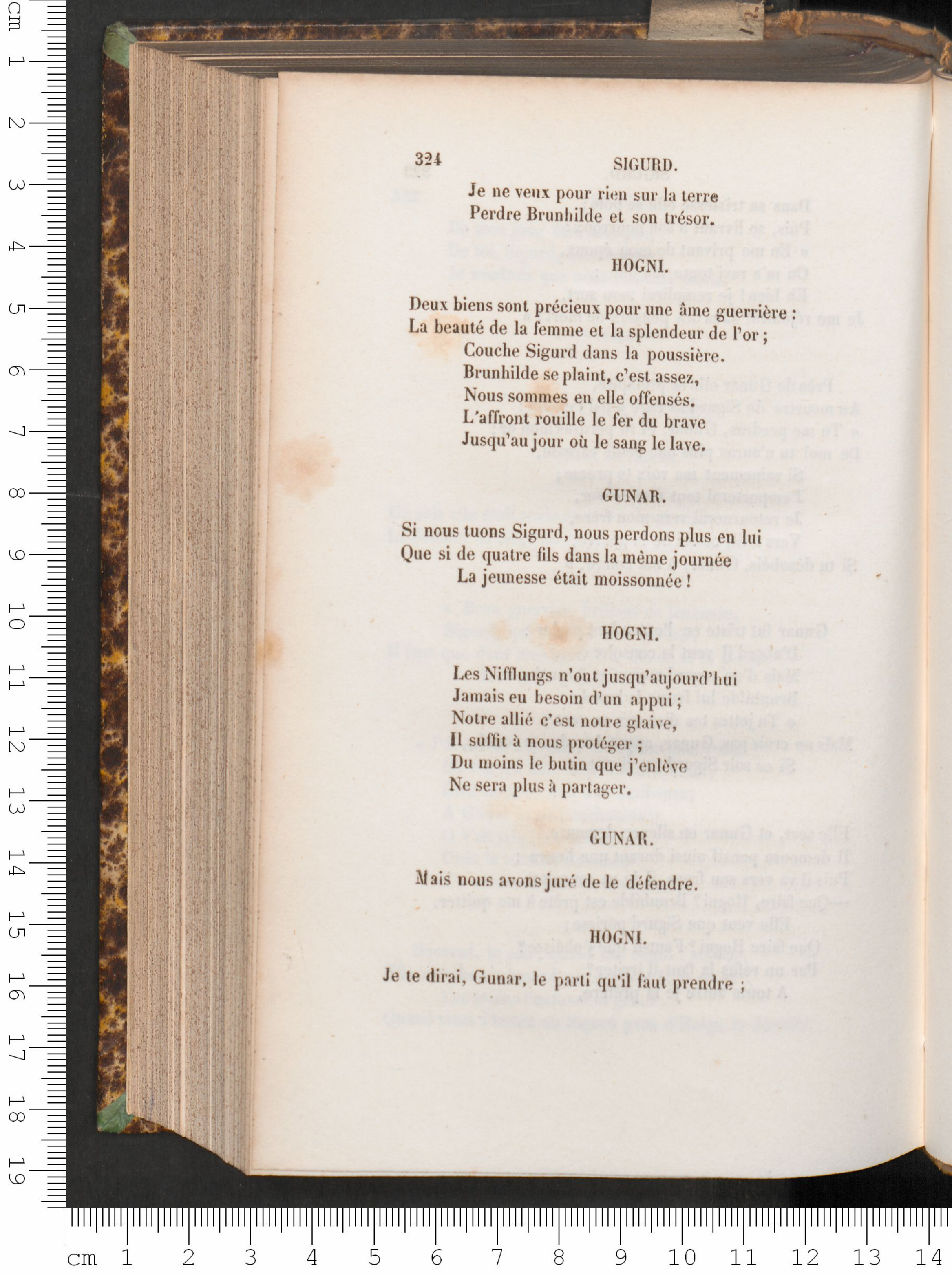
Souvent, le soir, quand son ennui l'assiége,
Elle marche au hasard sur la glace et la neige ;
Les sapins l'entendent gémir
Quand vient l'heure où Sigurd près d'Helga va dormir.

Dans sa tristesse elle se noie;
Puis, se livrant à son courroux:
« En me privant de mon époux,
On m'a ravi toute ma joie :
Eh bien! je remplirai mon sort,
Je me réjouirai dans des pensers de mort! »

Près de Gunar elle se précipite,
Au meurtre de Sigurd sa rage ainsi l'excite:
« Tu me perdras, Gunar, et tu perdras mon or;
De moi tu n'auras plus une seule caresse,
Si vainement ma voix te presse;
J'emporterai tout mon trésor,
Je retournerai vers mon frère,
Vers Atli, ce roi de la guerre,
Si tu désobéis, Gunar, à ma colère. »

Gunar fut triste en l'entendant parler :
D'abord il veut la consoler;
Mais d'un regard morne et farouche
Brunhilde lui ferme la bouche:
« Tu jettes tes discours au vent ;
Mais ne crois pas, Gunar, approcher de ma couche,
Si ce soir Sigurd est vivant. »

Elle sort, et Gunar en silence demeure.
Il demeura pensif ainsi durant une heure ;
Puis il va vers son frère, il le va consulter.
—Que faire, Hogni? Brunhilde est prête à me quitter.
Elle veut que Sigurd périsse;
Que faire Hogni? Faut-il que j'obéisse?
Par un refus la faut-il irriter?
A toute autre je la préfère,



Je ne veux pour rien sur la terre
Perdre Brunhilde et son trésor.

HOGNI.

Deux biens sont précieux pour une âme guerrière :
La beauté de la femme et la splendeur de l'or ;
Couche Sigurd dans la poussière.
Brunhilde se plaint, c'est assez,
Nous sommes en elle offensés.
L'affront rouille le fer du brave
Jusqu'au jour où le sang le lave.

GUNAR.

Si nous tuons Sigurd, nous perdons plus en lui
Que si de quatre fils dans la même journée
La jeunesse était moissonnée !

HOGNI.

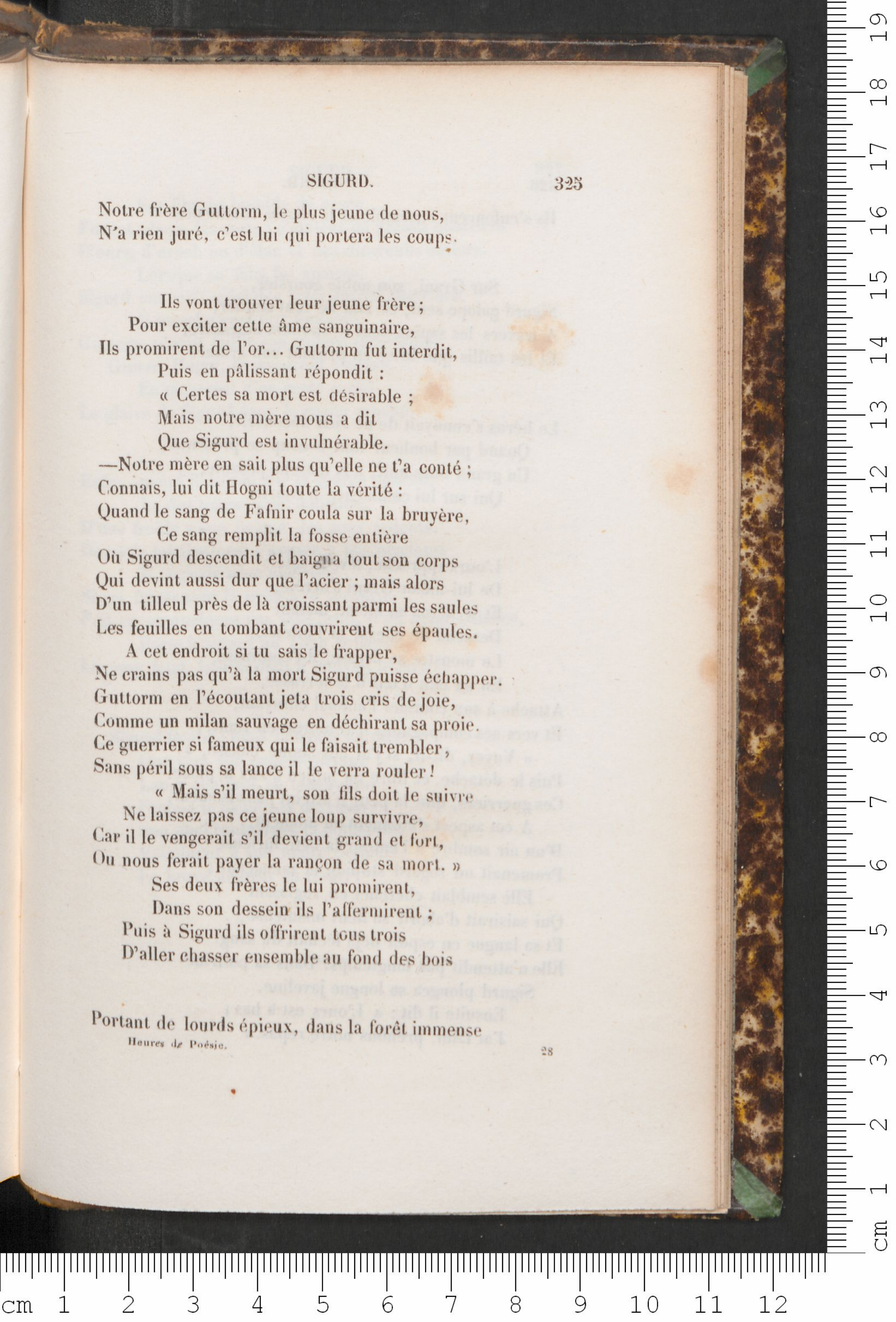
Les Nifflungs n'ont jusqu'aujourd'hui
Jamais eu besoin d'un appui ;
Notre allié c'est notre glaive,
Il suffit à nous protéger ;
Du moins le butin que j'enlève
Ne sera plus à partager.

GUNAR.

Mais nous avons juré de le défendre.

HOGNI.

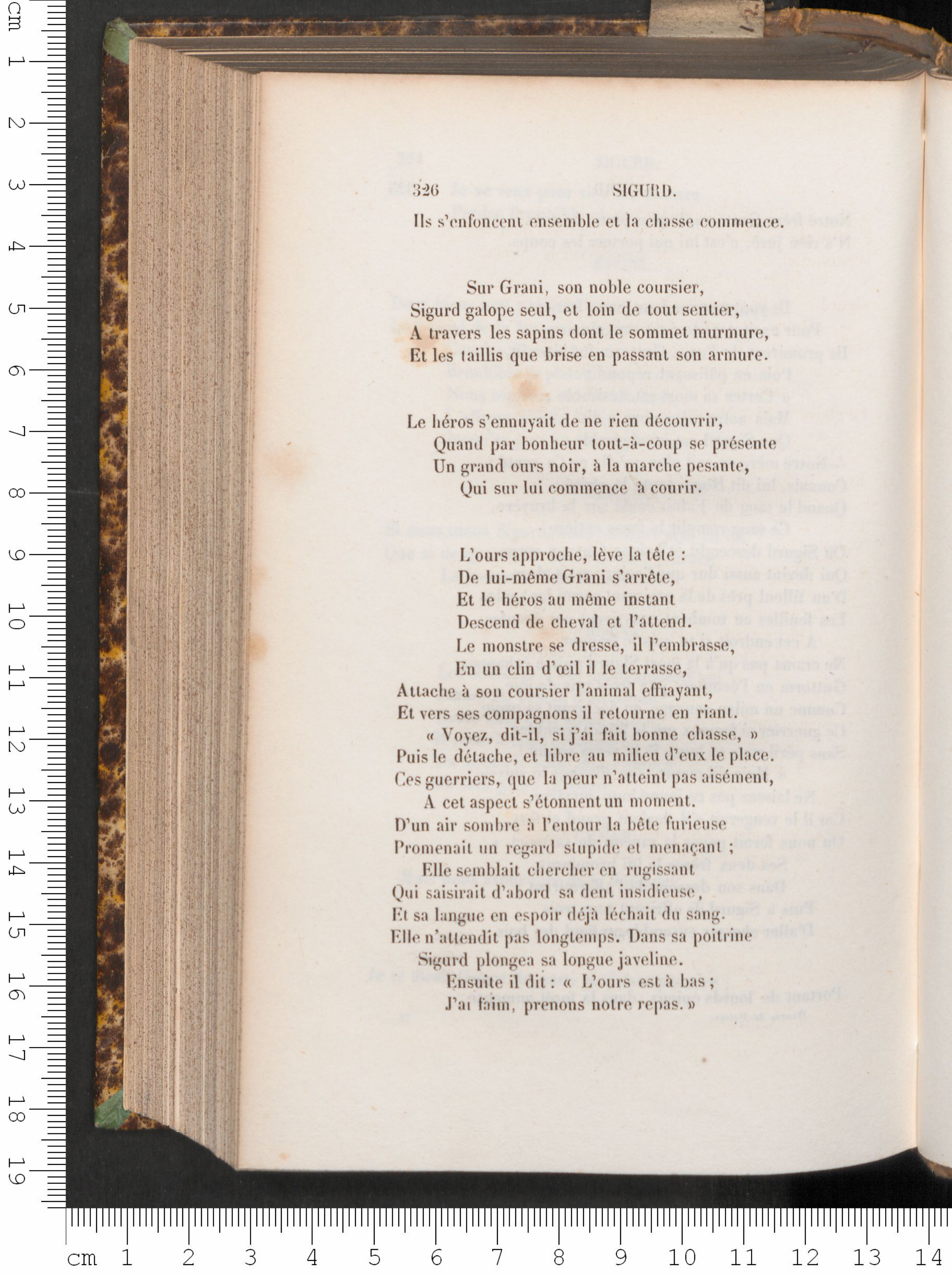
Je te dirai, Gunar, le parti qu'il faut prendre ;



Notre frère Guttorm, le plus jeune de nous,
N'a rien juré, c'est lui qui portera les coups.

Ils vont trouver leur jeune frère ;
Pour exciter cette âme sanguinaire,
Ils promirent de l'or... Guttorm fut interdit,
Puis en pâlissant répondit :
« Certes sa mort est désirable ;
Mais notre mère nous a dit
Que Sigurd est invulnérable.
—Notre mère en sait plus qu'elle ne t'a conté ;
Connais, lui dit Hogni toute la vérité :
Quand le sang de Fafnir coula sur la bruyère,
Ce sang remplit la fosse entière
Où Sigurd descendit et baigna tout son corps
Qui devint aussi dur que l'acier ; mais alors
D'un tilleul près de là croissant parmi les saules
Les feuilles en tombant couvrirent ses épaules.
A cet endroit si tu sais le frapper,
Ne crains pas qu'à la mort Sigurd puisse échapper.
Guttorm en l'écoutant jeta trois cris de joie,
Comme un milan sauvage en déchirant sa proie.
Ce guerrier si fameux qui le faisait trembler,
Sans péril sous sa lance il le verra rouler !
« Mais s'il meurt, son fils doit le suivre
Ne laissez pas ce jeune loup survivre,
Car il le vengerait s'il devient grand et fort,
Ou nous ferait payer la rançon de sa mort. »
Ses deux frères le lui promirent,
Dans son dessein ils l'affermirent ;
Puis à Sigurd ils offrirent tous trois
D'aller chasser ensemble au fond des bois

Portant de lourds épieux, dans la forêt immense

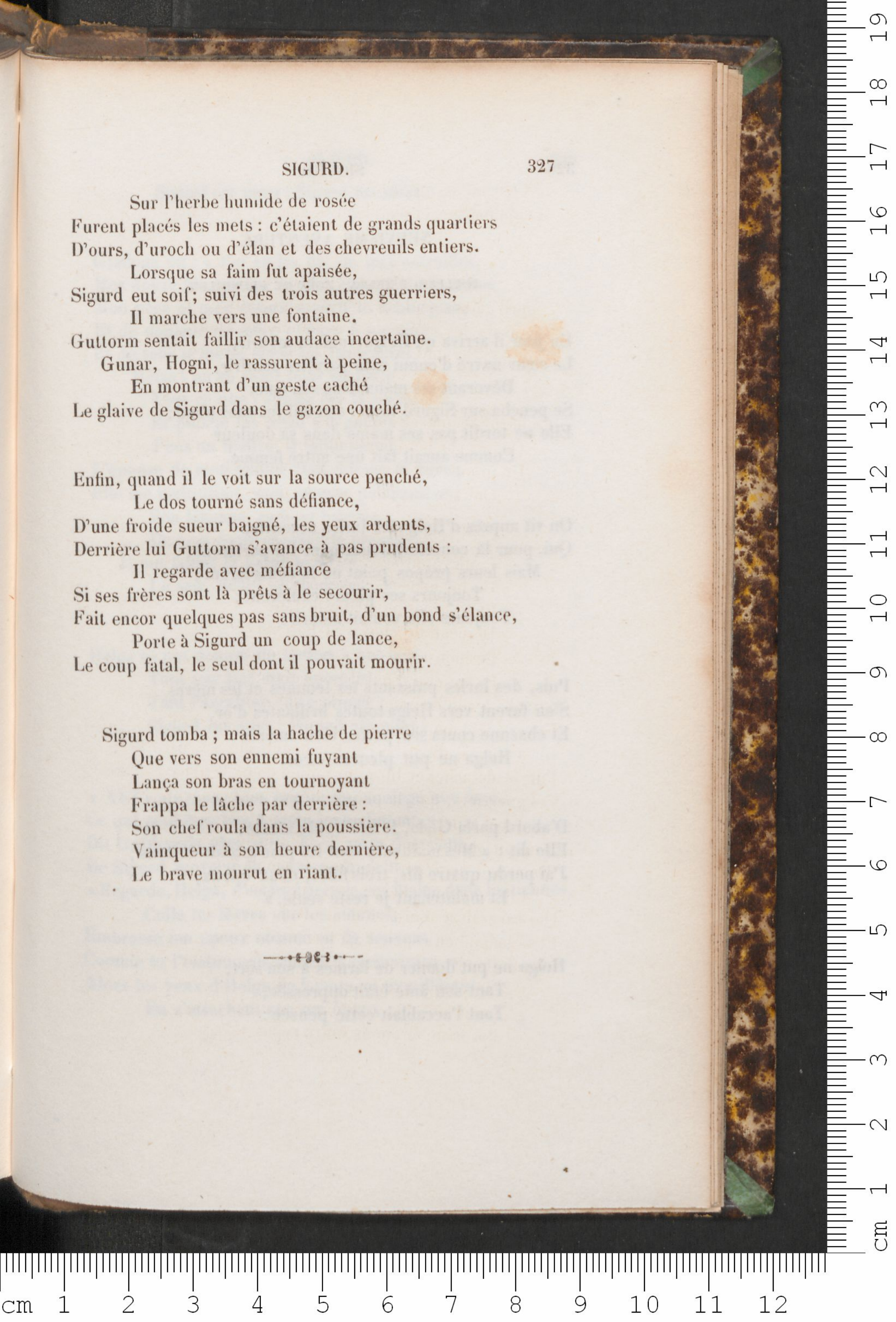


Ils s'enfoncent ensemble et la chasse commence.

Sur Grani, son noble coursier,
Sigurd galope seul, et loin de tout sentier,
A travers les sapins dont le sommet murmure,
Et les taillis que brise en passant son armure.

Le héros s'ennuyait de ne rien découvrir,
Quand par bonheur tout-à-coup se présente
Un grand ours noir, à la marche pesante,
Qui sur lui commence à courir.

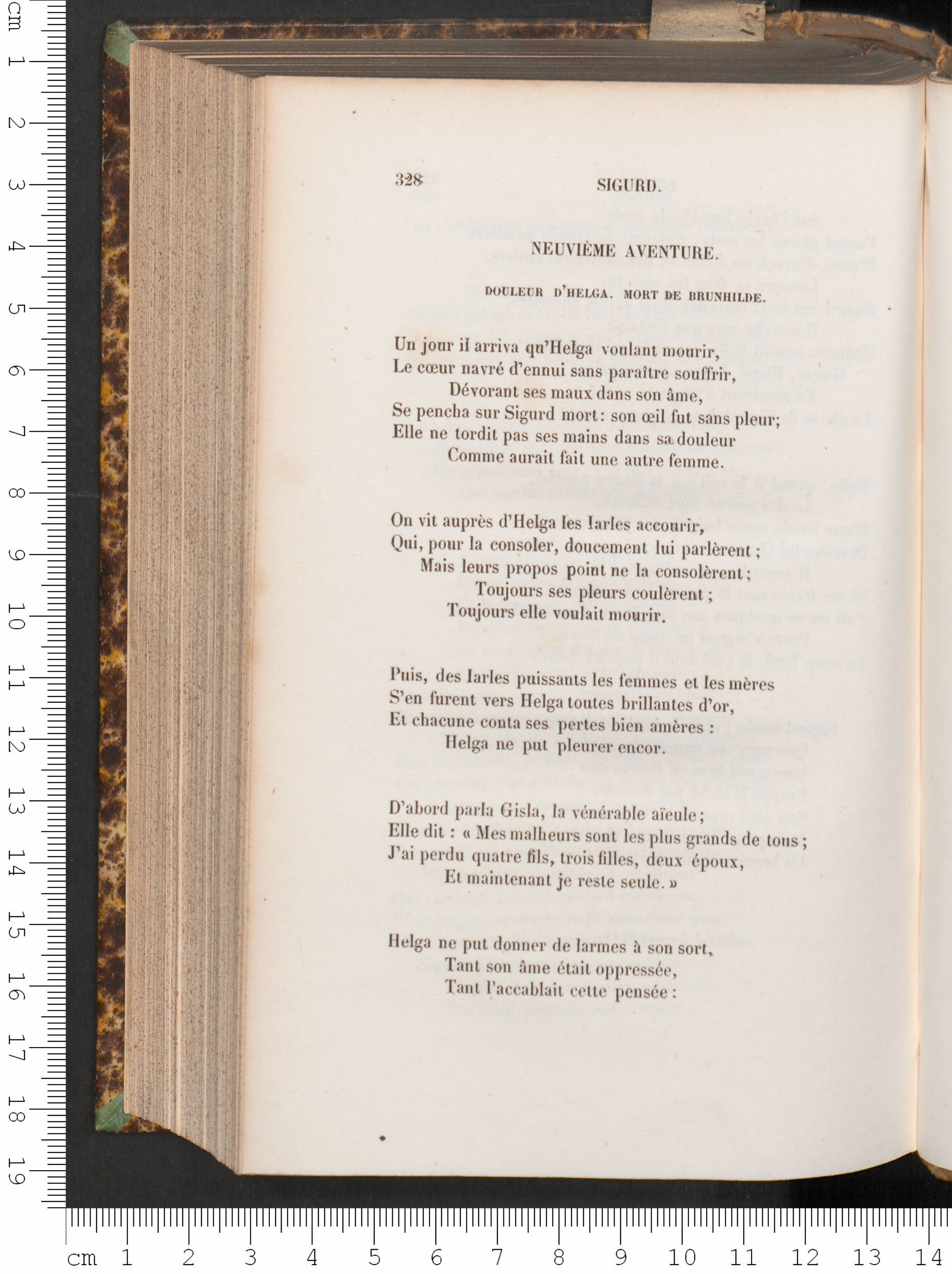
L'ours approche, lève la tête :
De lui-même Grani s'arrête,
Et le héros au même instant
Descend de cheval et l'attend.
Le monstre se dresse, il l'embrasse,
En un clin d'œil il le terrasse,
Attache à son coursier l'animal effrayant,
Et vers ses compagnons il retourne en riant.
« Voyez, dit-il, si j'ai fait bonne chasse, »
Puis le détache, et libre au milieu d'eux le place.
Ces guerriers, que la peur n'atteint pas aisément,
A cet aspect s'étonnent un moment.
D'un air sombre à l'entour la bête furieuse
Promenait un regard stupide et menaçant ;
Elle semblait chercher en rugissant
Qui saisirait d'abord sa dent insidieuse,
Et sa langue en espoir déjà léchait du sang.
Elle n'attendit pas longtemps. Dans sa poitrine
Sigurd plongea sa longue javeline.
Ensuite il dit : « L'ours est à bas ;
J'ai faim, prenons notre repas. »



Sur l'herbe humide de rosée
Furent placés les mets : c'étaient de grands quartiers
D'ours, d'uroch ou d'élan et des chevreuils entiers.
Lorsque sa faim fut apaisée,
Sigurd eut soif; suivi des trois autres guerriers,
Il marche vers une fontaine.
Guttorm sentait faillir son audace incertaine.
Gunar, Hogni, le rassurent à peine,
En montrant d'un geste caché
Le glaive de Sigurd dans le gazon couché.

Enfin, quand il le voit sur la source penché,
Le dos tourné sans défiance,
D'une froide sueur baigné, les yeux ardents,
Derrière lui Guttorm s'avance à pas prudents :
Il regarde avec méfiance
Si ses frères sont là prêts à le secourir,
Fait encor quelques pas sans bruit, d'un bond s'élance,
Porte à Sigurd un coup de lance,
Le coup fatal, le seul dont il pouvait mourir.

Sigurd tomba ; mais la hache de pierre
Que vers son ennemi fuyant
Lança son bras en tournoyant
Frappa le lâche par derrière :
Son chef roula dans la poussière.
Vainqueur à son heure dernière,
Le brave mourut en riant.



NEUVIÈME AVENTURE.

DOULEUR D'HELGA. MORT DE BRUNHILDE.

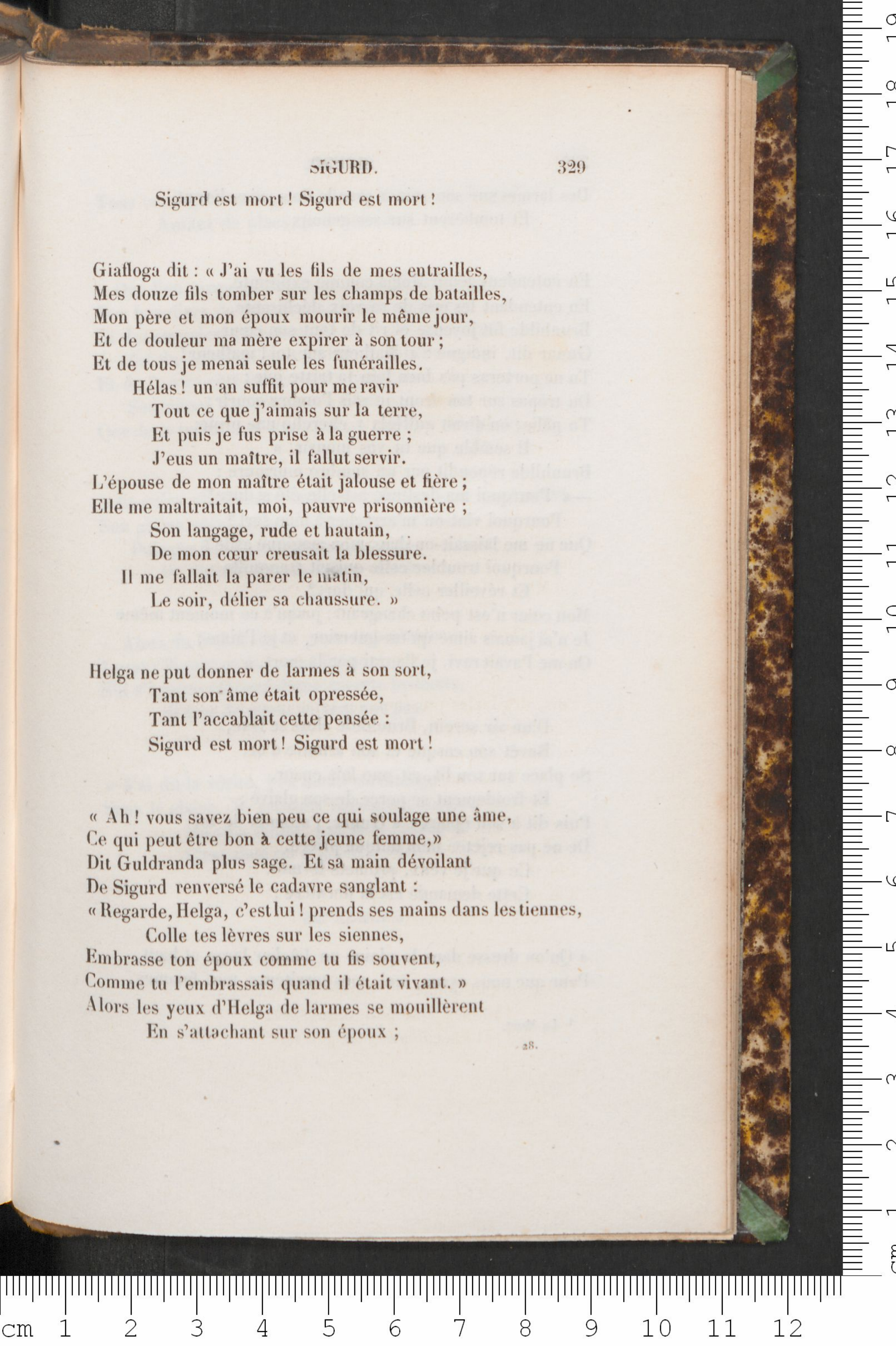
Un jour il arriva qu'Helga voulant mourir,
Le cœur navré d'ennui sans paraître souffrir,
Dévorant ses maux dans son âme,
Se pencha sur Sigurd mort: son œil fut sans pleur;
Elle ne tordit pas ses mains dans sa douleur
Comme aurait fait une autre femme.

On vit auprès d'Helga les Iarles accourir,
Qui, pour la consoler, doucement lui parlèrent;
Mais leurs propos point ne la consolèrent;
Toujours ses pleurs coulèrent;
Toujours elle voulait mourir.

Puis, des Iarles puissants les femmes et les mères
S'en furent vers Helga toutes brillantes d'or,
Et chacune conta ses pertes bien amères :
Helga ne put pleurer encor.

D'abord parla Gisla, la vénérable aïeule;
Elle dit : « Mes malheurs sont les plus grands de tous;
J'ai perdu quatre fils, trois filles, deux époux,
Et maintenant je reste seule. »

Helga ne put donner de larmes à son sort,
Tant son âme était oppressée,
Tant l'accablait cette pensée :

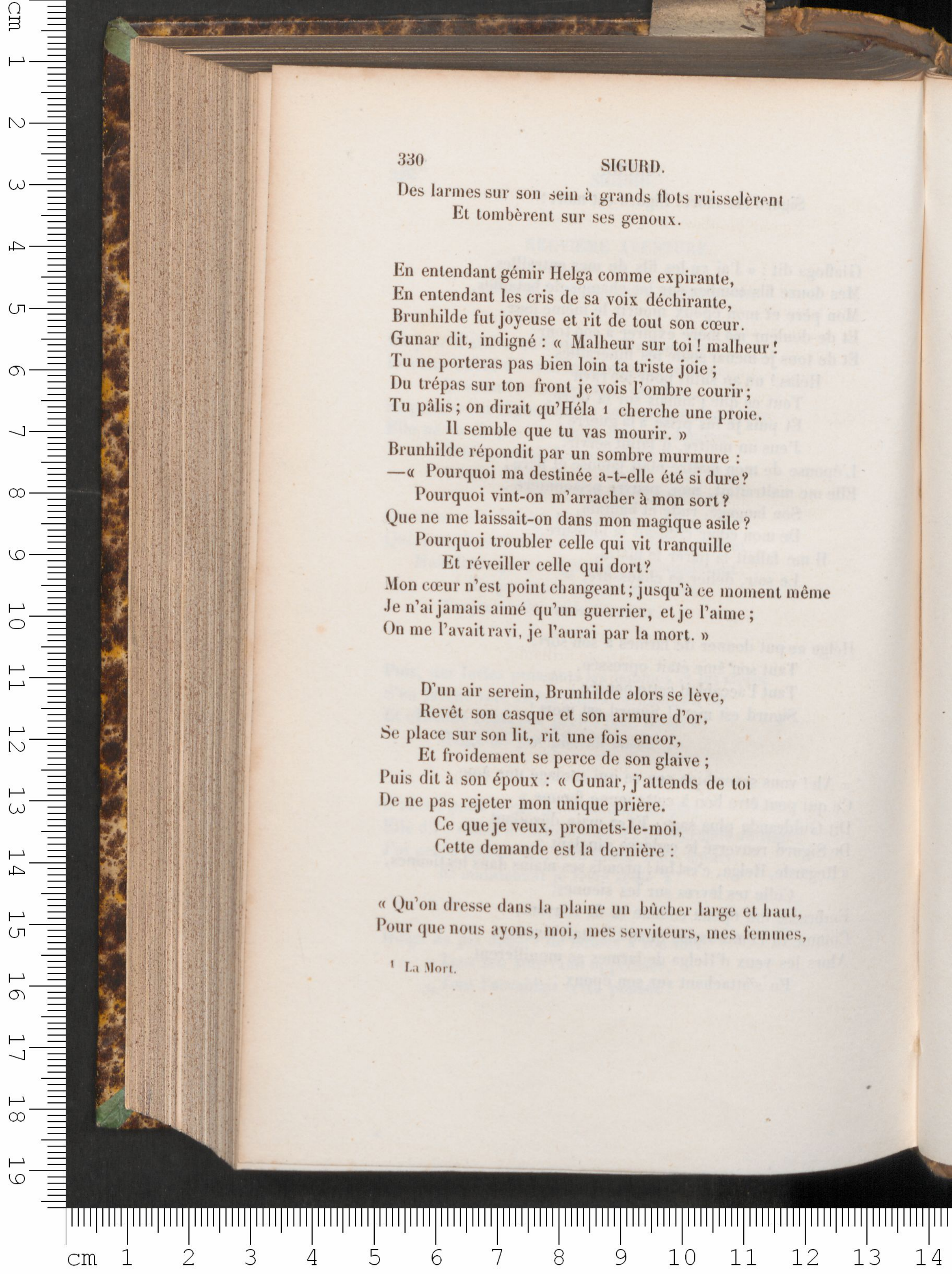


Sigurd est mort ! Sigurd est mort !

Giafloga dit : « J'ai vu les fils de mes entrailles,
Mes douze fils tomber sur les champs de batailles,
Mon père et mon époux mourir le même jour,
Et de douleur ma mère expirer à son tour ;
Et de tous je menai seule les funérailles.
Hélas ! un an suffit pour me ravir
Tout ce que j'aimais sur la terre,
Et puis je fus prise à la guerre ;
J'eus un maître, il fallut servir.
L'épouse de mon maître était jalouse et fière ;
Elle me maltraitait, moi, pauvre prisonnière ;
Son langage, rude et hautain,
De mon cœur creusait la blessure.
Il me fallait la parer le matin,
Le soir, délier sa chaussure. »

Helga ne put donner de larmes à son sort,
Tant son âme était opressée,
Tant l'accablait cette pensée :
Sigurd est mort ! Sigurd est mort !

« Ah ! vous savez bien peu ce qui soulage une âme,
Ce qui peut être bon à cette jeune femme, »
Dit Guldranda plus sage. Et sa main dévoilant
De Sigurd renversé le cadavre sanglant :
« Regarde, Helga, c'est lui ! prends ses mains dans les tiennes,
Colle tes lèvres sur les siennes,
Embrasse ton époux comme tu fis souvent,
Comme tu l'embrassais quand il était vivant. »
Alors les yeux d'Helga de larmes se mouillèrent
En s'attachant sur son époux ;



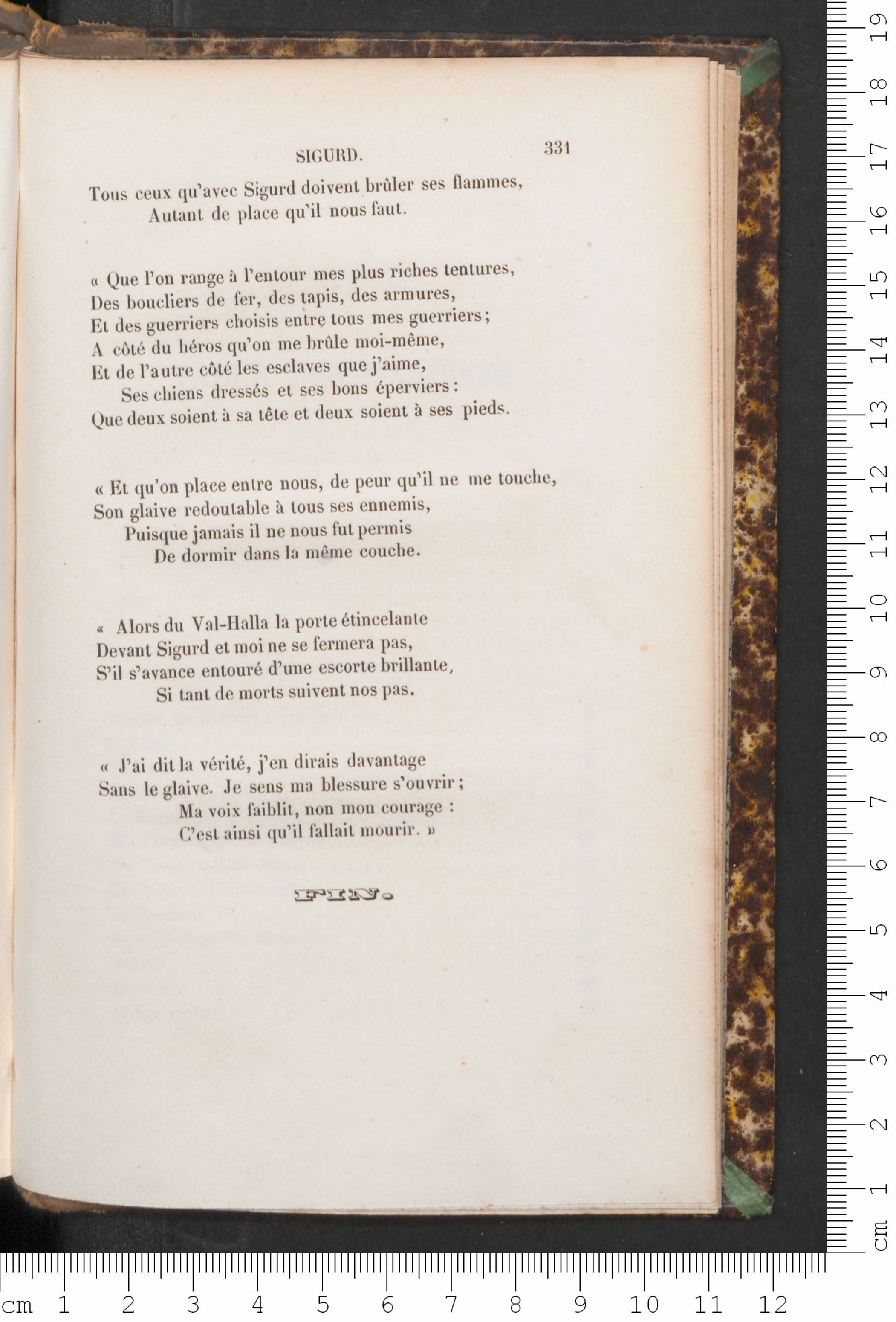
Des larmes sur son sein à grands flots ruisselèrent
Et tombèrent sur ses genoux.

En entendant gémir Helga comme expirante,
En entendant les cris de sa voix déchirante,
Brunhilde fut joyeuse et rit de tout son cœur.
Gunar dit, indigné : « Malheur sur toi ! malheur !
Tu ne porteras pas bien loin ta triste joie ;
Du trépas sur ton front je vois l'ombre courir ;
Tu pâlis ; on dirait qu'Héla [1] cherche une proie.
Il semble que tu vas mourir. »
Brunhilde répondit par un sombre murmure :
—« Pourquoi ma destinée a-t-elle été si dure ?
Pourquoi vint-on m'arracher à mon sort ?
Que ne me laissait-on dans mon magique asile ?
Pourquoi troubler celle qui vit tranquille
Et réveiller celle qui dort ?
Mon cœur n'est point changeant ; jusqu'à ce moment même
Je n'ai jamais aimé qu'un guerrier, et je l'aime ;
On me l'avait ravi, je l'aurai par la mort. »

D'un air serein, Brunhilde alors se lève,
Revêt son casque et son armure d'or,
Se place sur son lit, rit une fois encor,
Et froidement se perce de son glaive ;
Puis dit à son époux : « Gunar, j'attends de toi
De ne pas rejeter mon unique prière.
Ce que je veux, promets-le-moi,
Cette demande est la dernière :

« Qu'on dresse dans la plaine un bûcher large et haut,
Pour que nous ayons, moi, mes serviteurs, mes femmes,

[1] La Mort.



Tous ceux qu'avec Sigurd doivent brûler ses flammes,
Autant de place qu'il nous faut.

« Que l'on range à l'entour mes plus riches tentures,
Des boucliers de fer, des tapis, des armures,
Et des guerriers choisis entre tous mes guerriers;
A côté du héros qu'on me brûle moi-même,
Et de l'autre côté les esclaves que j'aime,
Ses chiens dressés et ses bons éperviers:
Que deux soient à sa tête et deux soient à ses pieds.

« Et qu'on place entre nous, de peur qu'il ne me touche,
Son glaive redoutable à tous ses ennemis,
Puisque jamais il ne nous fut permis
De dormir dans la même couche.

« Alors du Val-Halla la porte étincelante
Devant Sigurd et moi ne se fermera pas,
S'il s'avance entouré d'une escorte brillante,
Si tant de morts suivent nos pas.

« J'ai dit la vérité, j'en dirais davantage
Sans le glaive. Je sens ma blessure s'ouvrir;
Ma voix faiblit, non mon courage:
C'est ainsi qu'il fallait mourir. »

FIN.

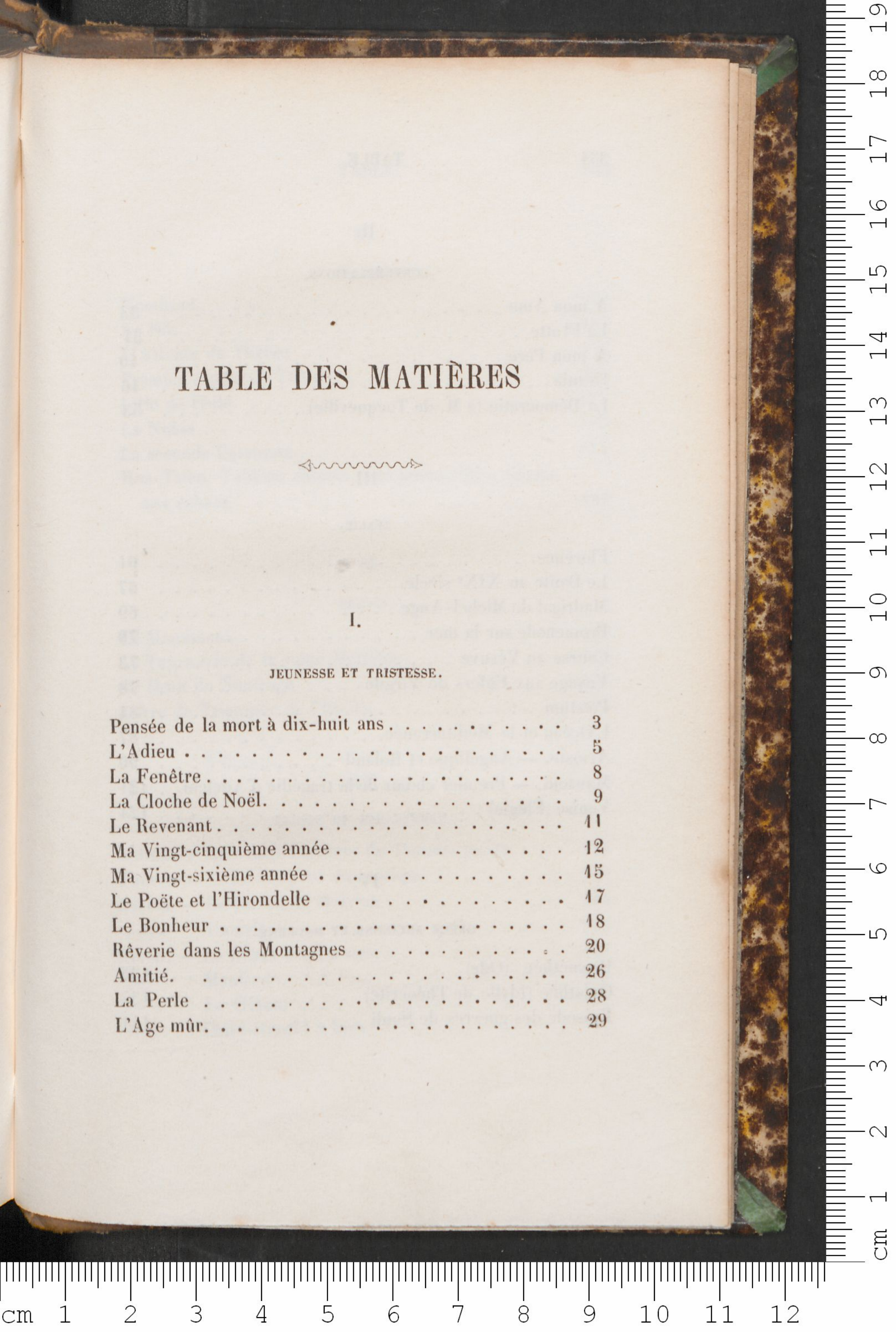
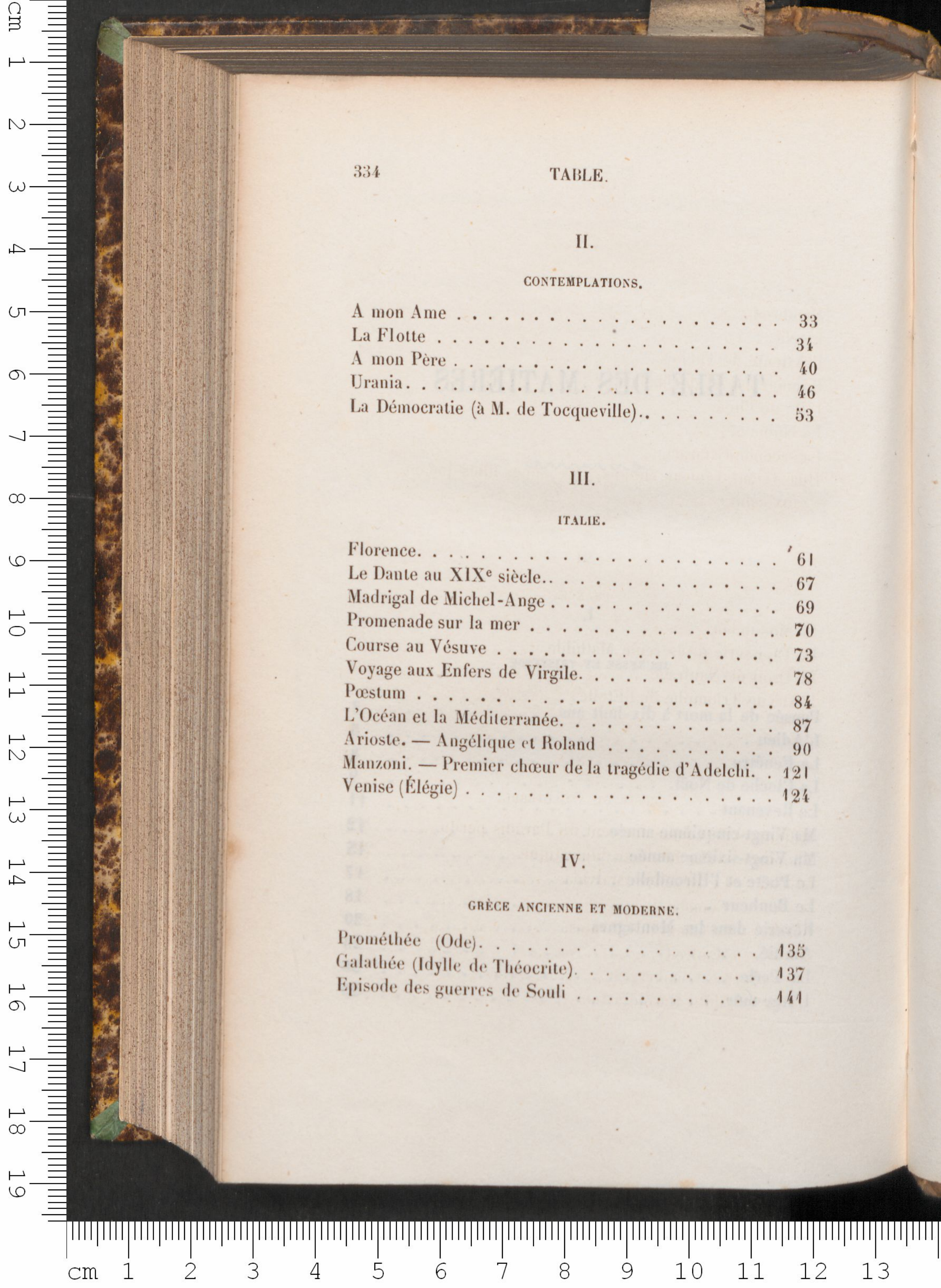


TABLE DES MATIÈRES

I.

JEUNESSE ET TRISTESSE.

Pensée de la mort à dix-huit ans 3
L'Adieu 5
La Fenêtre 8
La Cloche de Noël 9
Le Revenant 11
Ma Vingt-cinquième année 12
Ma Vingt-sixième année 15
Le Poëte et l'Hirondelle 17
Le Bonheur 18
Rêverie dans les Montagnes 20
Amitié 26
La Perle 28
L'Age mûr 29



II.

CONTEMPLATIONS.

A mon Ame 33
La Flotte 34
A mon Père 40
Urania. 46
La Démocratie (à M. de Tocqueville). 53

III.

ITALIE.

Florence. 61
Le Dante au XIXe siècle. 67
Madrigal de Michel-Ange 69
Promenade sur la mer 70
Course au Vésuve 73
Voyage aux Enfers de Virgile. 78
Pœstum 84
L'Océan et la Méditerranée. 87
Arioste. — Angélique et Roland 90
Manzoni. — Premier chœur de la tragédie d'Adelchi. . 121
Venise (Élégie) 124

IV.

GRÈCE ANCIENNE ET MODERNE.

Prométhée (Ode). 135
Galathée (Idylle de Théocrite). 137
Episode des guerres de Souli 141

V.

ORIENT.

Nembrod 163
Le Nil. 165
L'Attente de Thèbes 171
Premier aspect de Thèbes. 173
L'Ile de Philé. 177
La Nubie 180
La seconde Cataracte.. 184
Hoa-Tsièn. Tableau chinois. Les jeunes filles jouant aux échecs 186

VI.

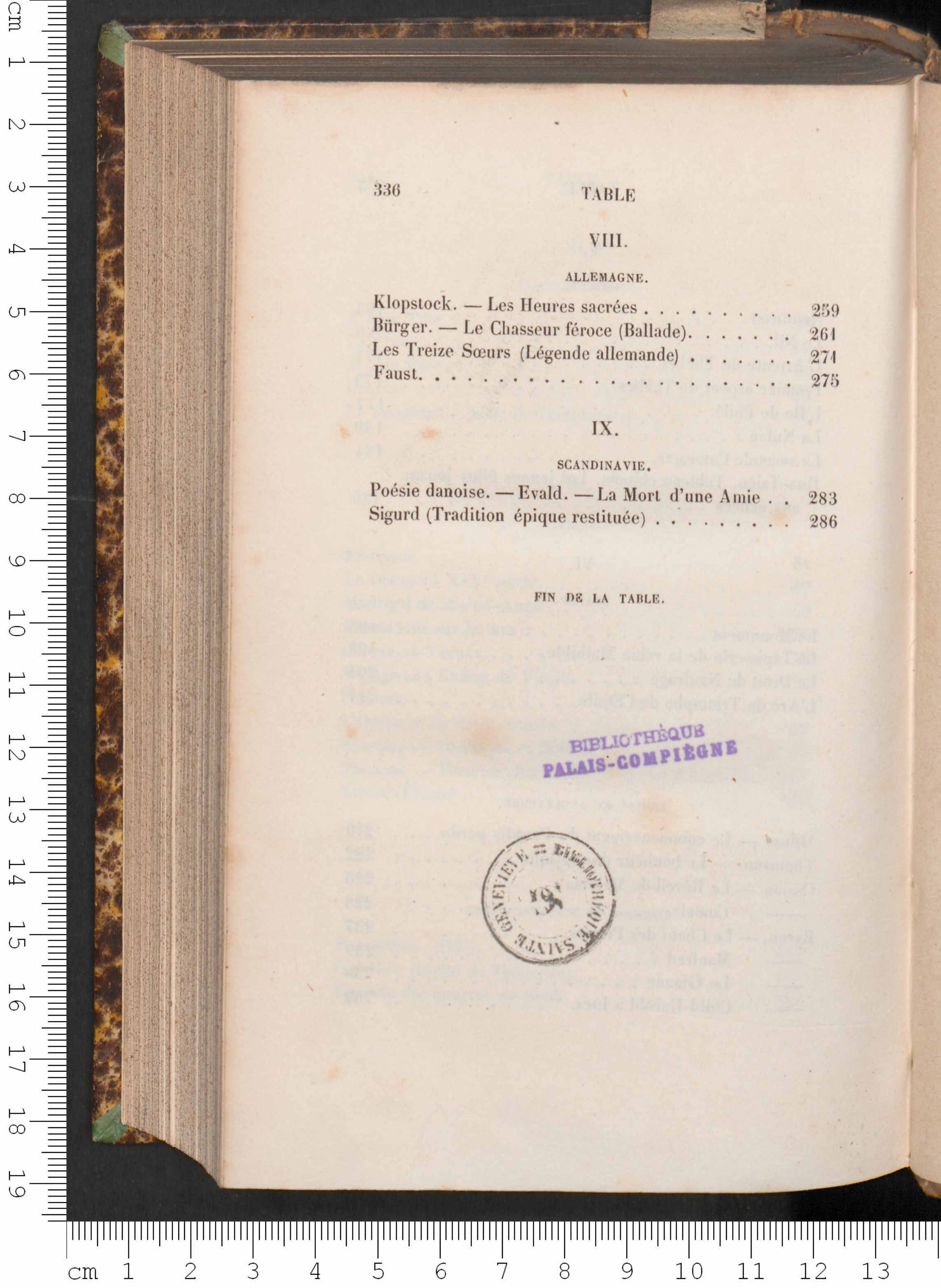
FRANCE.

Le Monument 195
La Tapisserie de la reine Mathilde. 198
Le Droit de Naufrage 201
L'Arc de Triomphe de l'Etoile. 211

VII.

ÉCOSSE ET ANGLETERRE.

Milton. — Le commencement du Paradis perdu . . . 219
Thomson. — Le bonheur domestique 222
Ossian. — Le Réveil de Malvina 225
—— Comala. 228
Byron. — Le Chant des Pirates. 237
—— Manfred 239
—— Le Giaour 250
—— Child-Harold à Inez. 253



VIII.

ALLEMAGNE.

Klopstock. — Les Heures sacrées 259
Bürger. — Le Chasseur féroce (Ballade). 261
Les Treize Sœurs (Légende allemande) 271
Faust. 275

IX.

SCANDINAVIE.

Poésie danoise. — Evald. — La Mort d'une Amie . . 283
Sigurd (Tradition épique restituée) 286

FIN DE LA TABLE.

